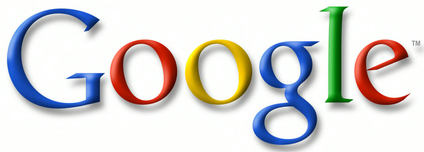
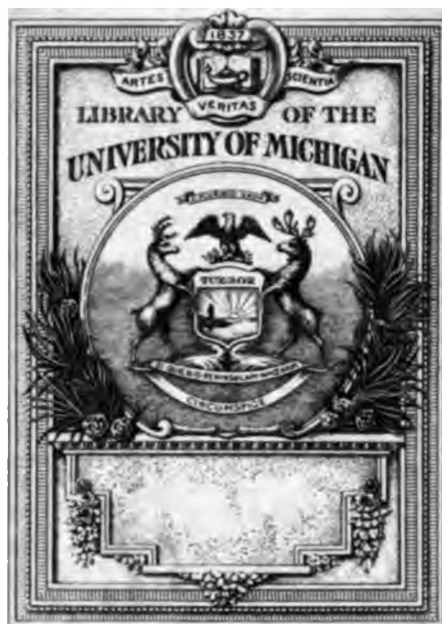



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

REVUE

DE PARIS.

XL.



IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1837.

TOME QUARANTIÈME.



PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1837.

ROME

DANS LES GAULES.

Le lendemain nous arrivâmes à Lyon : rien ne nous avait arrêtés sur la route, que le vieux château presque abandonné de Jacques II de Chabanne, seigneur de la Palisse ; il nous fut montré par un concierge sexagénaire, ruine vivante au milieu de ces ruines mortes : les descendans de la famille ayant cessé d'habiter la résidence de leurs ancêtres. Taylor m'avait recommandé de ne point passer dans le village que dominent ces murs gothiques sans entrer dans la cour du maître de poste, où le tombeau du vainqueur de Ravennes, chef-d'œuvre du XVIe siècle et merveille de la renaissance, servait d'auge à abreuver les chevaux. J'avais été, alors qu'il me la raconta dans son indignation toute nationale, frappé douloureuse-

(1) Le fragment que nous offrons à nos lecteurs est tiré du premier volume du *Voyage de M. Alex. Dumas en France, en Corse, en Italie, en Calabre et en Sicile*. La publication de ce voyage, qui sera accompagné de gravures anglaises faites sur les dessins de MM. Dauzats, Jadin, Amaury Duval, Gigoux, et de bois gravés à Londres et à Paris, commencera en juillet prochain chez Delloye, place de la Bourse. Le succès des *Impressions de Voyages*, qui, sans le secours de la gravure, se sont épuisées à trois mille exemplaires, assure à ce nouvel ouvrage de M. Alex. Dumas des chances de vente pareilles à celles de *la France pittoresque* et du *Gil Blas*.

ment de cette circonstance : ce n'était pas assez d'avoir profané le nom, on avait encore profané les cendres. Aussi me gardai-je de manquer à sa recommandation; mais le tombeau n'y était plus il avait été acheté et transporté dans le musée d'Avignon; quant aux ossemens, on ne savait ce qu'ils étaient devenus.

Nous visitâmes ces débris qui avaient été habités au temps de leur splendeur par un de ces hommes que Richelieu trouva de si haute taille, qu'il trancha la tête à toute leur race. Jacques II de Chabanne était un géant parmi les géans. C'était un homme comme Bourbon, un homme comme Bayard, un homme comme Trivulce, qui étaient trois hommes plus grands que le roi. Il fit la conquête de Naples avec Charles VIII et celle du Milanais avec Louis XII; il fut juge du camp le jour où Sotomajor fut tué; il fut général le jour où Ravennes fut prise; il fut maréchal à Marignan, près de François Ier vainqueur; il fut soldat à Pavie près de François Ier vaincu. Là, tombé sous son cheval au milieu d'ennemis abattus par lui, son épée qu'il tenait encore fut disputée par Castaldo qui était un capitaine italien, et par Busarto qui était un capitaine espagnol, et comme il ne voulait se rendre ni à l'un ni à l'autre, et qu'il voulait mourir, étant trop vieux pour être vaincu et prisonnier, Busarto appuya le bout de son arquebuse sur sa cuirasse et lui brisa la poitrine à bout portant; et il fallut cela pour qu'il lâchât ce tronçon d'épée, tant disputé par ses vainqueurs. Ce fut ainsi, dit Brantôme, qu'ayant eu bon commencement, il eut bonne fin.

Et maintenant, soyez donc l'épée de trois rois, le témoin de Bayard, le vainqueur de Gonzalve, l'ami de Maximilien et le vengeur de Nemours; teignez donc de votre sang les fossés de Barlette, les remparts de Rubos, les plaines d'Agnadel et les champs de Guinegate; comptez donc au nombre des vainqueurs de Marignan et des invaincus de Pavie; mourez donc pour ne pas rendre votre épée là où le roi de France rendait la sienne; et tout cela pour qu'il reste de votre berceau une ruine, de votre nom un souvenir ridicule, et de votre tombe une auge dans laquelle se désaltèrent les chevaux ! La postérité est pour quelques-uns plus ingrate encore que les rois.

Les seuls descendans du maréchal de la Palisse sont deux jeunes et braves officiers, qui ont déjà eu chacun trois ou quatre

duels, parce qu'ils ont le malheur de porter un des plus beaux noms de France.

C'est à Lyon qu'on trouve les premières traces visibles de la domination romaine : c'est donc en arrivant à Lyon que nous donnerons un court précis de la manière dont cette domination apparut et s'étendit dans les Gaules.

Avant cette époque, la terre qui forme aujourd'hui la France appartenait presque entièrement à ce peuple qui ne craignait rien, disait-il, que la chute du ciel, et qui envoya un de ses Brenns pour brûler Rome et l'autre pour piller Delphes : son sol était riche, non-seulement en fleuves, en moissons et en forêts, mais encore en mines; les Alpes, les Pyrénées et les Cévennes recelaient des filons d'or et d'argent qu'elles cachaient à peine sous une légère couche de terre; les côtes de la Méditerranée fournissaient ce grenat si fin et si brillant, que ce pourrait bien être l'escarboucle fabuleuse des anciens, que les modernes ont cherchée vainement; enfin, les Ligures pêchaient, autour des îles d'Hières, ce corail magnifique dont ils ornaient le cou de leurs femmes et le baudrier de leurs épées. Dans ce temps florissait Tyr, et ses matelots sillonnaient la Méditerranée et l'Océan de leurs mille galères. Parmi ses fils elle comptait un dieu; c'était Hercule, Hercule né le jour même de la fondation de la ville, Hercule voyageur intrépide reculant les bornes du monde, et lui fixant de nouvelles limites, Hercule qui n'est autre chose que le génie tyrien, à la fois belliqueux et commercial, puissant par le fer et par l'or, auxquels rien ne peut résister, et qui représente aux yeux de quiconque a essayé de sonder les symboles antiques, non pas un homme, non pas un héros, non pas un dieu, mais un peuple.

C'est à l'embouchure du Rhône qu'Hercule pose le pied; à peine a-t-il fait quelques lieues dans l'intérieur des terres qu'il est attaqué par Ligur et Alb, enfans de Neptune; il épuise ses flèches et va succomber, lorsque Jupiter vient à son secours en faisant tomber du ciel cette pluie de cailloux qui couvrent encore aujourd'hui la plaine de la *Crau*. Hercule vainqueur fonde une ville qu'en mémoire de son fils il appelle Nemausos : cette ville, c'est Nîmes, dont le nom moderne conserve quelque chose encore de son baptême antique.

Ici l'allégorie est transparente et le symbole visible : la civilisation orientale incomprise et méprisée par les barbares a mis le pied sur la terre d'Occident. La barbarie a été vaincue, et le trophée de la victoire remportée par la plaine sur la montagne est la fondation d'une ville ; alors la mission d'Hercule dans les Gaules est accomplie : comme dernier monument de son passage, les dieux le virent, dit Silius Italicus :

> Scindentem nubes, frangentemque ardua montis.

Et dès lors il y eut une voie qui conduisit des côtes gauloises aux plaines d'Italie en traversant le col de Tende. C'est la première que l'on connaisse ; elle date de mille ans avant le Christ, et quoique aujourd'hui elle compte vingt-huit siècles, elle porte encore le nom de *Chaussée tyrienne.*

Tyr, condamnée par le prophète Ezéchiel, et assiégée par les armées de Nabuchodonosor, touchait à sa décadence ; ses colonies languissantes agonisaient loin de la métropole comme des membres auxquels le cœur n'envoie plus de sang. La civilisation rhodienne avait vainement voulu raviver les établissemens de ceux auxquels elle succédait dans l'empire des mers ; ces Hollandais de l'ancien monde disparurent bientôt à leur tour, après avoir, en souvenir de leur pays, bâti Rhoda ou Rhodanousia près des bouches libyques du Rhône, et en disparaissant, ils laissèrent s'éteindre presque entièrement le commerce un instant si actif entre l'Orient et la Gaule.

Les naturels du pays profitèrent de ce moment de reflux pendant lequel la civilisation d'Orient abandonnait les côtes méridionales des Gaules pour les rivages septentrionaux de l'Afrique, où commençait à fleurir Carthage. Les Segobriges, tribu gallique libre parmi les Ligures, s'étendirent alors depuis le Var jusqu'au Rhône, et la barbarie occidentale commençait à effacer les traces de la civilisation d'Orient, lorsqu'un vaisseau phocéen jeta l'ancre à l'est du Rhône : son capitaine était un jeune aventurier parti de l'Asie pour un voyage de découvertes ; il mit pied à terre et vint demander l'hospitalité au chef barbare qui commandait sur ces côtes.

C'était par hasard jour de fête : le roi Nann mariait sa fille qu'Aristote nomme Petta, et que Justin appelle Gyptis; tous les guerriers qui avaient des prétentions à sa main venaient de s'asseoir sur des bottes de foin et de paille autour d'une table très basse chargée de venaison et d'herbes cuites : c'est qu'à la fin du repas la jeune fiancée, dont on ne connaissait pas encore l'époux, devait entrer portant à la main une coupe pleine de vin tiré d'Italie, car la vigne n'était point encore naturalisée dans les Gaules, et présenter cette coupe à celui qu'elle choisissait pour époux. En ce moment se présenta Euxène; Nann se leva pour le recevoir, car l'étranger était le bienvenu, sous le palais comme sous la chaumière gauloise, et le faisant asseoir à sa droite, il l'invita à prendre part au festin.

Vers la fin du repas, la porte de la chambre s'ouvrit et la fille de Nann parut. C'était une belle Gauloise, à la taille élancée et flexible comme un roseau, aux cheveux blonds et aux yeux bleus; elle s'arrêta un instant sur le seuil pour choisir, dans cette assemblée guerrière, celui dont elle allait faire un roi; alors au milieu de ces soldats sauvages et de haute stature, aux cheveux rougis par l'eau de chaux et aux moustaches rousses, à la saie rayée et attachée au-dessous du menton avec une agrafe de métal, elle aperçut un jeune homme d'une beauté inconnue au pays où elle était née. Il avait des yeux et des sourcils bruns, de longs cheveux noirs parfumés, une chlamyde blanche qui laissait voir ses bras nus et ses mains efféminées, un bonnet, un manteau et des sandales de pourpre. Soit fascination, soit caprice, son regard ne put se détacher de l'étranger; elle marcha droit à lui, et au mépris des guerriers qui l'entouraient, elle lui présenta la coupe avec un doux sourire. A l'instant tous les convives se levèrent en murmurant; mais, dit Aristote, Nann crut reconnaître dans cette action une impulsion supérieure et un ordre de ses dieux; il tendit la main au Phocéen, l'appela son gendre, et donna pour dot à sa fille le golfe même où son époux avait pris terre. Euxène renvoya aussitôt sa galère à Phocée avec le tiers de ses compagnons, chargés de recruter des colons dans la mère-patrie, et avec ceux qui lui restaient il jeta sur le promontoire qui s'avançait dans la Méditerranée les fondemens d'une ville qu'il appela Massalia, et

que plus tard et successivement les Latins appelèrent Marsilia, les Provençaux Marsillo, et les Français Marseille.

Cependant les messagers d'Euxène, revenus à Phocée, racontèrent ce qu'ils avaient vu et comment leur capitaine était devenu le gendre d'un roi, le fondateur d'une colonie, et demandait à la ruche maternelle un nouvel essaim pour peupler sa ville. Au récit de cette histoire merveilleuse, les aventuriers se présentèrent en foule; le trésor public leur fournit des vivres, des outils et des armes. Ils se munirent de plants de vignes et d'oliviers, et au moment de lever l'ancre, ils transportèrent sur le vaisseau d'Euxène du feu pris au foyer sacré de Phocée, et qui devait brûler éternellement à celui de Massalia, qui recevait ainsi par cette flamme, emblème de la vie, sa véritable existence de sa mère; puis aussitôt les longues galères phocéennes, dont Hérodote a compté les cinquante rames, se mirent en route pour Éphèse, où l'oracle avait ordonné aux émigrans d'aborder. Là, ils trouvèrent une femme de famille noble qui avait eu de la grande déesse éphésienne une révélation, par laquelle elle lui avait ordonné de prendre une de ses statues et de la transporter dans les Gaules. Les Phocéens accueillirent avec joie la prêtresse et la divinité; et après une heureuse traversée, ils abordèrent à Massalia, où Aristarché établit le culte de Diane.

Massalia grandit ainsi au milieu des nations environnantes qui, d'abord, tentèrent de s'opposer à sa prospérité, mais qui, bientôt, occupées elles-mêmes des troubles intérieurs de la Gaule, la laissèrent bâtir sur son sol de sable ses maisons de bois couvertes de chaume; car elle réservait, dit Vitruve, pour les édifices publics ou sacrés le marbre qu'elle tirait du Dauphiné, et les tuiles qu'elle pétrissait d'une argile si légère que, plongées dans l'eau, elles surnageaient comme du bois. Cependant le jour de la décadence qui était venu pour Tyr, et qui devait venir pour Carthage, se levait sur Phocée, la mère-patrie. Cyrus, qui avait conquis une partie de l'Asie-Mineure, la faisait assaillir par un de ses lieutenans. Après une résistance héroïque, les assiégés, voyant qu'ils ne pouvaient tenir plus long-temps, pensèrent à leurs compatriotes, qui avaient trouvé l'hospitalité sur la terre d'Occident, et transportant sur leurs galères leurs meubles les plus précieux, leurs fa-

milles et leurs dieux, ils levèrent l'ancre, éteignant dans leurs temples le feu sacré qu'ils devaient retrouver dans les Gaules et en Corse, à Massalia et à Alatia.

Mais la Corse était inculte alors : d'ailleurs les Phocéens étaient des matelots et non des laboureurs. Il avaient soixante galères et pas une charrue; ils se firent pirates, et interceptèrent le commerce entre les Carthaginois, les Siciliens, les Espagnols et les Étrusques. A compter de ce jour, Carthage et Massalia furent ennemies en attendant qu'elles devinssent rivales; de sorte, que lorsqu'Annibal, pour accomplir le serment qu'enfant il avait prêté à son père, conçut le projet gigantesque qui pensa faire de Carthage la reine du monde, il était à peine apparu au sommet des Pyrénées, que, par les soins des Massaliotes, Rome était avertie du danger qui la menaçait, et savait qu'elle trouverait un port ami où envoyer ses vaisseaux, et une route alliée où faire marcher les légions qui devaient s'opposer au passage du Rhône et des Alpes.

Quand nous nous enfoncerons dans le Midi, nous tâcherons de retrouver les traces de ce merveilleux passage; mais, pour le moment, c'est de la fortune de Massalia et non de Rome que nous nous occupons. Les résultats de la seconde guerre punique furent immenses pour elle. Massalia hérita du commerce de l'Afrique, de l'Espagne, de la Grande-Grèce et de la Sicile. L'aigle romaine, ne pouvant tout dévorer, abandonna ses restes au lion massaliote, et un instant la Phocée occidentale réunit, dans son port, le commerce du monde, d'où avaient disparu Tyr, Rhodes et Carthage. Ce fut alors qu'elle pensa que sa puissance ne serait solidement établie que si elle devenait une puissance territoriale en même temps que maritime, et qu'elle commença à faire des excursions sur la rive droite du Var; ses excursions tirèrent de leur sommeil ses vieux ennemis, les Ligures, les Oxibes et les Deceates. Ils s'éveillèrent aussitôt, mal refroidis qu'ils étaient de leur ancienne haine, et investirent Antipolis et Nicée (1), deux des principales colonies de Massalia. La fille de Phocée, menacée à son tour dans ses possessions, envoya des ambassadeurs à Rome pour se plaindre de ses voisins. Rome délégua des arbitres chargés de prononcer sur les

(1) Antibes et Nice.

différends qui venaient de s'élever. La galère qui portait les trois messagers de conciliation aborda à Œgitna, qui appartenait aux Oxibes. Ceux-ci, exaspérés par la vue de ces étrangers qui se posaient déjà en juges dans leurs différends, les attaquèrent au moment où ils débarquaient. Deux Romains tombèrent au premier choc. Flaminius, qui voulut se défendre, fut grièvement blessé; cependant il soutint la retraite de ses compagnons, et regagna son vaisseau, mais poursuivi de si près, qu'il n'eut pas le temps d'en lever les ancres, et qu'il fut forcé d'en faire couper les câbles. C'était là plus qu'il n'en fallait à la politique guerrière de Rome, qui, l'Italie soumise et Carthage détruite, rêvait déjà l'empire du monde; elle chargea Quintus Opimius de tirer satisfaction de l'offense, et mit sous ses ordres quatre légions. Le consul les assembla à Placentia, les conduisit par les Apennins, traversa à leur tête le col de Tende, et descendit dans le pays des Oxibes par l'ancienne route tyrienne, qu'Hercule avait frayée au milieu des nuages.

Les Oxibes et leurs alliés les Deceates et les Ligures furent vaincus, leurs terres données en propriété aux Massaliotes; et Rome, pour s'assurer de l'exécution exacte du traité imposé par elle, laissa ses légions dans les positions militaires et dans les villes principales des ennemis qu'elle avait vaincus.

Deux consuls succédèrent à Quintus Opimius; le premier fut M. Fulvius Flaccus, qui, sur de nouvelles plaintes des Massaliotes, déclara la guerre aux Salytes et aux Voconces, et les vainquit comme son prédécesseur avait fait des Oxibes, des Deceates et des Ligures; le second fut C. Sextius Calvinus, qui, promenant ses légions sur tout le littoral, rejeta les Voconces au-delà de l'Isère, et repoussa dans les montagnes toute la population des plaines, lui défendant d'approcher à quinze cents pas des lieux de débarquement, et à mille pas du reste de la côte.

Cependant l'hiver vint; Caius Sextius interrompit les hostilités, et prit ses quartiers sur une petite colline située à quelques lieues de Massalia : ce qui l'avait déterminé à choisir cet endroit, c'était la réunion presque miraculeuse d'une rivière, de fontaines d'eaux vives et de sources thermales. Aussi n'eut-il pas plus tôt vu le parti qu'on pouvait tirer d'une aussi heureuse position que

l'ambition de fonder une colonie et de donner son nom à une ville, lui fit échanger ses palissades pour des murailles et ses tentes pour des maisons. La cité naissante prit le nom d'*Aquæ Sextiæ*, et ce fut la première ville que les Romains possédèrent sur le territoire transalpin.

Cent ans après, Fabius, Domitius, P. Manlius, Aurelius Cotta, Q. Marius Rex, Marius, Promptinus et César, avaient, malgré les défaites de Silanus, de Cassius, de Scaurus, de Cœpion et de Manlius, conquis le reste des Gaules, et Octave les avait divisées en dix-sept provinces romaines.

En descendant le Rhône depuis Lyon jusqu'à Marseille, nous retrouverons toute l'histoire de cette conquête par les monumens qu'elle a laissés.

Quant à Lyon où nous sommes arrivés, la ville était si peu de chose du temps de l'invasion romaine, que César passa sur elle sans la voir et sans la nommer seulement; il fit une halte sur cette colline où est maintenant Fourvière, y assit ses légions, et ceignit son camp momentané d'une ligne si profonde, que dix neuf siècles écoulés n'ont pu combler entièrement de leur poussière les fossés qu'il creusa avec la pointe de son épée.

Quelque temps après la mort de ce conquérant, qui subjugua trois cents peuples, prit huit cents villes et tua trois millions d'hommes, un de ses cliens, nommé Lucius, escorté de quelques soldats restés fidèles à la mémoire de leur général et cherchant un lieu où fonder une colonie, trouva arrêtés au confluent du Rhône et de la Saône un assez grand nombre de Viennois, qui, refoulés par les populations allobroges descendues de leurs montagnes, avaient dressé leurs tentes sur cette langue de terre que fortifiaient naturellement ces fossés immenses creusés par la main de Dieu, et dans lesquels coulaient à pleins bords un fleuve et une rivière. Les proscrits firent un traité d'alliance avec les vaincus, et, sous le nom de Lucii Dunum (1), on vit bientôt sortir de terre les fondations de la ville qui devait en peu de temps devenir la citadelle des Gaules et le centre de communication des quatre grandes voies tracées par Agrippa, et qui sil-

(1) Par abréviation *Lucdunum*, et par corruption *Lugdunum*.

lonnent encore la France moderne, des Alpes au Rhin et de la Méditerranée à l'Océan.

Alors soixante cités des Gaules reconnurent Lucii Dunum pour leur reine, et vinrent à frais communs élever un temple à Auguste qu'elles reconnurent pour leur dieu.

Ce temple, sous Caligula, changea de destination, ou plutôt de culte ; il devint le lieu de réunion des séances d'une académie, dont un des réglemens peint tout entier le caractère du fou impérial qui l'avait fondée : ce réglement porte que celui des concurrens académiques qui produira un mauvais ouvrage, et qui sera exclu au profit de celui qui aurait fait mieux, effacera cet ouvrage tout entier avec sa langue, ou, s'il l'aime mieux, sera précipité dans le Rhône.

Lucii Dunum n'avait encore qu'un siècle, et la cité née d'hier le disputait déjà en magnificence à Massalia la Grecque et à Narbo la Romaine, lorsqu'un incendie, qu'on attribua au feu du ciel, la réduisit en cendres, et cela si rapidement, dit Sénèque, historien concis de ce vaste embrasement, qu'entre une ville immense et une ville anéantie il n'y eut que l'espace d'une nuit.

Trajan prit pitié d'elle ; sous sa protection puissante, Lucii Dunum commença à sortir de ses ruines ; bientôt sur la colline qui la dominait s'éleva un magnifique édifice destiné aux marchés ; à peine fut-il ouvert que les Bretons s'empressèrent d'y apporter leurs boucliers peints de différentes couleurs et les Ibères ces armes d'acier qu'eux seuls savaient tremper. En même temps Corinthe et Athènes y envoyaient, par Marseille, leurs tableaux peints sur bois, leurs pierres gravées et leurs statues de bronze; l'Afrique ses lions et ses tigres altérés du sang des amphithéâtres, et la Perse ses chevaux si légers, qu'ils balançaient la réputation des coursiers numides, dont les mères, dit Hérodote, étaient fécondées par le souffle du vent.

Ce monument, qui s'écroula l'an 840 de notre ère, est appelé par les auteurs du neuvième siècle *Forum Vetus*, et par ceux du quinzième *Fort Viel ;* c'est de ce mot composé que les modernes ont fait Fourvière, nom que porte encore de nos jours la colline sur laquelle il fut bâti.

Lyon suivit la destinée des autres colonies romaines ; à l'épo-

que de la décadence de la métropole, elle échappa à sa puissance, et se réunissant en 532 au royaume des Francs, vint, à dater de cette époque, confondre son histoire avec la nôtre. Colonie romaine sous les Césars, seconde ville de France sous nos rois, le tribut de noms illustres qu'elle paya à Rome à titre d'alliée, fut ceux de Germanicus, de Claude, de Caracalla, de Marc-Aurèle, de Sidoine-Apollinaire et d'Ambroise; ceux qu'elle donna à la France à titre de fille, furent ceux de Philibert de Lorme, de Coustou, de Coisevox, de Suchet, de Duphot, de Camille Jordan, de Lemontey, de Lemot, de Dugast-Montbel et de Ballanche.

CINQ-MARS ET DE THOU.

Trois monumens restent encore debout à Lyon, qui semblent des jalons plantés par les siècles, à des distances à peu près égales, comme des types du progrès et de la décadence de l'art architectural : ce sont l'église d'Ainay, la cathédrale de Saint-Jean et l'Hôtel-de-Ville. Le premier de ces monumens est contemporain de Karl-le-Grand, le second de saint Louis, et le troisième de Louis XIV.

L'église d'Ainay est bâtie sur l'emplacement du temple que les soixante nations de la Gaule avaient élevé à Auguste : les quatre piliers de granit qui soutiennent le dôme sont même empruntés par la sœur chrétienne à son frère païen; ils ne formaient d'abord que deux colonnes qui s'élevaient à une hauteur double de celle qu'ils ont aujourd'hui, et chacune était surmontée d'une Victoire; l'architecte qui bâtit Ainay les fit scier par le milieu, afin qu'elles ne jurassent point avec le caractère roman du reste de l'édifice.

Au-dessus de la porte principale, on a incrusté un petit bas-relief antique, représentant trois femmes tenant des fruits à leurs mains. Au-dessus de ces figures, on lit ces mots en abrégé :

MAT. AUG. PH. E. MED.

On les explique ainsi :

Matronis Augustis, Philexus Egnàticus, Medicus.

La cathédrale de Saint-Jean ne paraît pas avoir, au premier abord, l'âge que nous lui avons donné ; son portique et la façade datent évidemment du xve siècle, soit qu'ils aient été rebâtis ou seulement achevés à cette époque. Au reste, la date précise de sa naissance se retrouvera pour l'archéologue dans l'architecture de la grande nef, dont les pierres portent la trace toute fraîche des souvenirs rapportés des croisades et des progrès que l'art oriental venait d'introduire chez les peuples occidentaux.

L'une des chapelles qui forment les bas-côtés de l'église, et dont, en général, l'architecte portait le nombre à sept en mémoire des sept mystères, ou à douze en l'honneur des douze apôtres, est nommée la chapelle Bourbon. La devise du cardinal, qui se compose de ces trois mots : *Nespoir ne peur*, est reproduit en plusieurs endroits. Pierre de Bourbon, son frère, y ajouta un P et un A entrelacés, ces lettres étant les premières de son nom de baptême et de celui d'Anne de France, sa femme. Quant aux chardons qui l'ornent, ils indiquent que le roi lui a fait un *cher don* en lui accordant sa fille. Hâtons-nous de dire que la ciselure vaut mieux que le calembour.

L'un des quatre clochers qui, contrairement aux règles architecturales du temps, flanquent l'édifice à chacun de ses angles, sert de demeure à l'une des plus grosses cloches de France : elle pèse trente-six mille.

L'Hôtel-de-Ville, situé sur la place des Terreaux, est probablement l'édifice que Lyon montre avec le plus de complaisance aux étrangers; sa façade, élevée sur les dessins de Simon Maupin, présente tous les caractères du grandiose lourd et froid de l'architecture de Louis XIV; c'est en descendant ses marches que l'on se trouve en face de l'un des souvenirs historiques les plus terribles que l'histoire criminelle de la France garde dans ses archives : c'est sur le terrain qui s'étend aux pieds du voyageur que sont tombées les têtes de Cinq-Mars et de de Thou.

Grace au beau roman d'Alfred de Vigny, cette catastrophe est de nos jours devenue populaire. La scène qui le clôt est une des belles scènes qui aient été conçues et écrites; et nous croyons faire plaisir à nos lecteurs de mettre en face de l'invention sortie de la tête du poète le récit positif et nu conservé par la plume du gref-

fier : on pourra voir aux prises ces deux grandes déesses qui président, l'une à la poésie, l'autre à l'histoire, l'imagination et la vérité.

« Le vendredi, 12 septembre 1642, M. le chancelier entra dans le palais du présidial de Lyon sur les sept heures du matin, accompagné de MM. les commissaires députés par le roi pour le procès de MM. de Cinq-Mars et de Thou ;

« M. le procureur-général du roi au parlement du Dauphiné faisant ici la charge de procureur du roi.

« Comme ils furent dans la chambre du conseil, le chevalier du guet fut envoyé, par sa compagnie, au château de Pierre-Scize, pour faire venir M. de Cinq-Mars, lequel fut amené au palais, sur les huit heures, dans un carrosse de louage. Entrant dans le palais, il demanda : « Où sommes-nous? » On lui dit qu'il était au palais ; de quoi il se contenta, et monta l'escalier avec beaucoup de résolution.

« Il fut appelé dans la chambre du conseil devant les juges, où il demeura environ une heure et un quart.

« Environ vers neuf heures, M. le chancelier envoya le chevalier du guet quérir M. de Thou au même château de Pierre-Scize et dans le même carrosse de louage.

« Une heure après ou environ, M. de Laubardemont, conseiller au parlement de Grenoble, et M. Robert de Saint-Germain sortirent de la chambre pour disposer les prisonniers à la lecture de leur arrêt, et les résoudre à la mort; ce qu'ils firent, les exhortant à rappeler toutes les forces de leur esprit et de leur courage pour témoigner de la résolution dans une occasion qui étonne les plus constans. A cette nouvelle, ils affermirent leur esprit, et témoignèrent une résolution extraordinaire, avouant eux-mêmes que véritablement ils étaient coupables, et méritaient la mort, à laquelle ils étaient bien résolus.

« Ici M. de Thou dit à M. de Cinq-Mars en souriant : « Eh bien ! monsieur, humainement je pourrais me plaindre de vous; vous m'avez accusé, vous me faites mourir; mais Dieu sait combien je vous aime! Mourons, monsieur! mourons courageusement, et gagnons le paradis ! » Ils s'embrassèrent l'un l'autre d'une grande tendresse, s'entredisant que, puisqu'ils avaient été si bons amis

durant leur vie, ce serait une grande consolation de mourir ensemble.

« Alors ils remercièrent ces messieurs les commissaires, lesquels ils embrassèrent, et les assurèrent qu'ils n'avaient aucun regret de mourir, et qu'ils espéraient que cette mort serait le commencement de leur bonheur. Ensuite on appela Pallerue, greffier criminel du présidial de Lyon, pour leur prononcer leur arrêt.

« Après la prononciation de l'arrêt, M. de Thou dit d'un grand sentiment: « Dieu soit béni! Dieu soit loué! » et dit ensuite plusieurs belles paroles d'une ferveur incroyable, qui lui dura jusqu'à la mort. M. de Cinq-Mars, après la lecture de l'arrêt qui le condamnait à la question, dit: « La mort ne m'étonne point; mais il faut avouer que l'infamie de cette question choque puissamment mon esprit. Oui, messieurs, je trouve cette question tout-à-fait extraordinaire à un homme de ma condition et de mon âge. Je crois que les lois m'en dispensent, au moins je l'ai ouï dire. La mort ne me fait point peur; mais, messieurs, j'avoue ma faiblesse, j'ai de la peine à digérer cette question. »

« Ils demandèrent chacun leur confesseur, savoir: M. de Cinq-Mars le père Malavette, jésuite, et M. de Thou le père Mambrun, aussi jésuite; celui qui, jusqu'alors, avait eu la charge de les garder, les remit, par l'ordre de M. le chancelier, entre les mains du sieur Thomé, prévôt-général des maréchaux du Lyonnais, puis prit congé d'eux.

« Le père Malavette venu, M. de Cinq-Mars l'alla embrasser et lui dit: « Mon père, on veut me donner la question, j'ai bien de la peine à m'y résoudre. » Le père le consola, et fortifia son esprit autant qu'il put dans cette fâcheuse rencontre. Il se résolut enfin; et comme M. de Laubardemont et le greffier le vinrent prendre pour le mener dans la chambre de la gêne, il se rassura; et passant près de M. de Thou, il lui dit froidement: « Monsieur, nous sommes tous deux condamnés à mourir, mais je suis bien plus malheureux que vous; car, outre la mort, je dois souffrir la question ordinaire et extraordinaire. »

« On le mena en la chambre de la gêne; et, passant par une chambre des prisonniers, il dit: « Mon Dieu! où me menez-vous? » Et puis: « Ah! qu'il sent mauvais ici! » Il fut ensuite une demi-

heure dans la chambre de la gêne ; puis on le ramena sans avoir été tiré, d'autant que par le *retentum* de l'arrêt, il avait été dit qu'il serait seulement présenté à la question. A son retour, son rapporteur lui dit adieu dans la salle d'audience, et les larmes aux yeux, après avoir parlé quelque temps ensemble.

« Après quoi, M. de Thou l'alla embrasser, l'exhortant de vouloir mourir constamment, et de ne point appréhender la mort. Il lui répartit qu'il ne l'avait jamais appréhendée, et quelque mine qu'il eût faite depuis sa prise, il avait toujours cru qu'il n'en échapperait pas. Ils demeurèrent ensemble environ un petit quart d'heure, pendant lequel ils s'embrassèrent deux ou trois fois, et se demandèrent pardon l'un et l'autre avec des démonstrations d'amitié très parfaites.

« Leur conférence finit par ces mots de M. de Cinq-Mars : « Il est temps de mettre ordre à notre salut. »

« Quittant M. de Thou, il demanda une chambre à part pour se confesser, qu'il eut peine d'obtenir ; il fit une confession générale de toute sa vie, avec grande repentance de ses péchés, et beaucoup de sentiment d'avoir offensé Dieu. Il pria son confesseur de témoigner au roi et à monseigneur le cardinal les regrets qu'il avait de sa faute, et comme il leur en demandait très humblement pardon.

« La confession dura environ une heure, à la fin de laquelle il dit au père qu'il n'avait rien pris il y avait vingt-quatre heures ; ce qui obligea le père à faire apporter des œufs frais et du vin ; mais il ne prit qu'un morceau de pain et un peu de vin trempé d'eau, duquel il ne fit que se laver la bouche. Il témoigna à ce père que rien ne l'avait tant étonné que de se voir abandonné de tous ses amis, ce qu'il n'aurait jamais cru, et il lui dit que, depuis qu'il avait eu l'honneur des bonnes graces du roi, il avait toujours tâché à se faire des amis, et qu'il s'était persuadé y avoir réussi ; mais qu'il connaissait enfin qu'il ne s'y fallait pas fier, et que toutes les amitiés de cour n'étaient que dissimulation. Le père lui répondit que telle avait toujours été l'humeur du monde, qu'il ne s'en fallait point étonner ; et ensuite il lui cita ce vieux distique d'Ovide :

« Donec eris felix, multos numerabis amicos :
« Tempora si fuerint nubila, solus eris. »

« Il se le fit répéter deux ou trois fois, tant il le trouva à son gré, et l'ayant appris par cœur, le répéta quelquefois.

« Il demanda du papier et de l'encre pour écrire, comme il le fit, à madame la maréchale sa mère, qu'il priait, entre autres choses, de vouloir payer quelques dettes siennes, dont il lui envoya les mémoires, qu'il remit au père pour faire voir le tout à M. le chancelier. Le principal sujet de ses lettres fut la prière qu'il fit de faire dire quantité de messes pour le salut de son ame. Il finit ainsi : « Au reste, madame, autant de pas que je vais faire, sont autant de pas qui me portent à la mort. »

« Cependant M. de Thou était dans la salle d'audience avec son confesseur, dans des transports divins difficiles à exprimer. D'abord qu'il vit son confesseur, il courut l'embrasser avec ces paroles : « Mon père, je suis hors de peine ; nous sommes condamnés à mort, et vous venez pour me mener dans le ciel. Ah! qu'il y a peu de distance de la vie à la mort. Que c'est un chemin bien court! Allons, mon père, allons à la mort! allons au ciel! allons à la vraie gloire! Hélas! quel bien puis-je avoir fait dans ma vie qui m'ait pu obtenir la faveur que je reçois aujourd'hui, de souffrir une mort ignominieuse, pour arriver plus tôt à la vie éternellement glorieuse? »

« Je me servirai ici de la révélation naïve de ce bon père, qui nous fait part de ce qu'il a remarqué : voici comme il parle :

« M. de Thou me voyant près de soi, en la salle d'audience, il m'embrassa, et me dit qu'il était condamné à mort et qu'il fallait bien employer le temps qu'il lui restait de vie, et me pria de ne le point quitter et de l'assister jusqu'à la fin. Il me dit encore : « Mon père, depuis qu'on a prononcé ma sentence, je suis plus content et plus tranquille qu'auparavant. L'attente de ce qu'on ordonnerait et de l'issue de cette affaire, me tenait en perplexité et inquiétude. Maintenant je ne veux plus penser aux choses de ce monde, mais au paradis, et me disposer à la mort; je n'ai aucune amertume ni malveillance contre personne. Mes juges m'ont jugé en gens de biens, équitablement et selon les lois. Dieu s'est voulu servir d'eux pour me mettre en son paradis, et m'a voulu prendre en ce temps, auquel, par sa bonté et sa miséricorde, je crois être bien disposé à la mort; je

ne peux rien de moi-même; cette constance et ce peu de courage que j'ai prouvent sa grace. »

« Alors il se mit à faire des actes d'amour de Dieu, de contrition et repentance de ses péchés, et plusieurs oraisons jaculatoires. Il faut ici remarquer que, pendant les trois premiers mois de sa prison, il s'était disposé à la mort par la fréquentation des sacremens, par l'oraison, méditation et considération des mystères divins, par la communion avec ses pères spirituels, et lectures des livres de dévotion, particulièrement du livre de Bellarmin sur les psaumes, et du livre *de Arte bene moriendi*, du même auteur. Il choisissait pendant ce temps certains versets de psaumes, pour faire ses oraisons jaculatoires, et me disait qu'il entendait et pénétrait beaucoup mieux et avec plus de ressentiment, en cette sienne affliction, ces sentences de la sainte Écriture qu'auparavant.

« Il saluait tous ceux qu'il voyait en cette salle où nous étions, se recommandait à leurs prières, leur témoignait qu'il mourait content et que ses juges l'avaient jugé équitablement et selon les formes de la loi. Voyant venir M. de Laubardemont qui avait été le rapporteur du procès, il alla au-devant de lui, l'embrassa, et le remercia de son jugement, lui disant : « Vous m'avez jugé en homme de bien; » et ce avec tant de tendresse et de cordialité, qu'il tira des larmes, non-seulement des yeux des assistans et de ses gardes, mais encore de son rapporteur qui pleurait à chaudes larmes en l'embrassant.

« Un homme envoyé de la part de Mme de Pontac, sa sœur, lui vint dire ses derniers adieux. M. de Thou, croyant que c'était l'exécuteur de la haute justice, courut à lui et l'embrassa en lui disant : « C'est toi qui me dois aujourd'hui envoyer dans le ciel. » Mais ayant été averti que c'était un homme envoyé de la part de sa sœur, il lui dit : « Mon ami, je te demande pardon. Il y a si longtemps que je ne t'avais vu, que je te méconnaissais. Dis à ma sœur que je la prie de continuer en ses dévotions comme elle a fait jusqu'à présent; que je connais maintenant, mieux que jamais, que ce monde n'est que mensonge et que vanité, et que je meurs content et en bon chrétien, et qu'elle prie Dieu pour moi, et qu'elle ne me plaigne point, puisque j'espère de trouver mon salut en ma

mort. Adieu. » Cet homme se retira sans pouvoir dire une seule parole. Pour lui, il sentait un courage et une force si extraordinaires à souffrir cette mort, qu'il craignait qu'il n'y eût de la vanité, et, se tournant vers moi, me dit : « Mon père, n'y a-t-il point de vanité en cela? Mon Dieu, je proteste devant votre divine majesté que moi-même je ne puis rien, et que toute ma force vient tellement de votre bonté et miséricorde, que, si vous me délaissiez, je tomberais à chaque pas. »

« Il demandait parfois si l'heure de partir pour aller au supplice approchait; quand on le devait lier. Il priait que l'on l'avertît quand l'exécuteur de la justice serait là, afin de l'embrasser; mais il ne le vit point que sur l'échafaud.

« Sur les trois heures après midi, quatre compagnies de bourgeois de Lyon (qu'ils appellent penonages), faisant environ mille deux cents hommes, furent rangés au milieu de la place des Terreaux : en sorte qu'ils enfermaient un espace carré d'environ quatre-vingts pas de chaque côté, dans lequel on ne laissait entrer personne que ceux qui étaient nécessaires.

« Au milieu de cet espace fut dressé un échafaud de sept pieds de hauteur et environ neuf pieds carrés, au milieu duquel, un peu plus sur le devant, s'élevait un poteau de la hauteur de trois pieds ou environ, devant lequel on coucha un bloc de la hauteur d'un demi-pied; si, que la principale face ou le devant de l'échafaud regardait vers la boucherie des Terreaux, du côté de la Saône, contre lequel échafaud on dressa une petite échelle de huit échelons, du côté des Dames-de-Saint-Pierre. Toutes les maisons de cette place, toutes les fenêtres, murailles, toits, échafauds dressés, et généralement toutes les éminences qui ont vue sur cette place, étaient chargées de personnes de toutes conditions, âges et sexes.

« Environ les cinq heures du soir, les officiers prièrent le compagnon du père Malavette de le vouloir avertir qu'il était temps de partir. M. de Cinq-Mars, voyant ce frère qui parlait à l'oreille de son confesseur, jugea bien ce qu'il voulait.

« On nous presse, dit-il : il s'en faut aller. » Pourtant un des officiers l'entretint encore quelque temps dans sa chambre, d'où sortant, le valet de chambre qui l'avait servi depuis Montpellier,

se présentant à lui, lui demanda quelque récompense de ses services : « Je n'ai plus rien, lui dit-il, j'ai tout donné. » De là il vint vers M. de Thou, vers la salle de l'audience, disant : « Allons, monsieur, allons, il est temps. » M. de Thou, alors, s'écria : « *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* » Là-dessus ils s'embrassèrent, puis sortirent.

« M. de Cinq-Mars marchait le premier, tenant le père Malavette par la main, jusque sur le perron, où il salua, avec tant de bonne grace et de douceur, tout le peuple, qu'il tira des larmes des yeux d'un chacun : lui seul demeura ferme sans s'émouvoir, et garda cette fermeté d'esprit tout le long du chemin. Jusque-là que, voyant son confesseur surpris d'un sentiment de tendresse à la vue des larmes de quelques personnes : « Qu'est-ce à dire ceci, mon père ? lui dit-il, vous êtes plus sensible à mes intérêts que moi. »

« M. Thomé, prévôt de Lyon, avec les archers de robe-courte, et le chevalier du guet avec sa compagnie, eurent ordre de les mener au supplice.

« Sur les degrés du palais, M. de Thou, voyant un carrosse qui les attendait, dit à M. de Cinq-Mars : « Quoi ! on nous mène en carrosse ! va-t-on comme cela en paradis ? Je m'attendais bien d'être lié et traîné sur un tombereau ; ces messieurs nous traitent avec grande civilité de ne nous point lier, et de nous mener en carrosse. » Comme il y entrait, il dit à deux soldats du guet : « Voyez, mes amis, on nous mène au ciel en carrosse ! » M. de Cinq-Mars était vêtu d'un bel habit de drap de Hollande fort beau, couvert de dentelles d'or larges de deux doigts, un chapeau noir retroussé à la catalane, des bas de soie verts, et, par-dessus, un bas blanc avec de la dentelle et un manteau d'écarlate.

« M. de Thou était vêtu d'un habit de deuil de drap d'Espagne, avec un manteau court. Ils se mirent tous deux au fond du carrosse sur le derrière, M. de Thou étant à droite de M. de Cinq-Mars, y ayant deux jésuites à chaque portière, savoir : deux confesseurs avec leurs frères ; il n'y avait personne sur le devant du carrosse.

« L'exécuteur suivait à pied, qui était un portefaix (qu'ils appellent à Lyon gagne-denier), homme âgé, fort mal fait, vêtu comme un manœuvrier qui sert les maçons, qui jamais n'avait fait aucune

exécution, sinon de donner la gêne, duquel il fallut se servir, parce qu'il n'y avait point d'autre exécuteur, celui de Lyon se trouvant avoir la jambe rompue.

« Dans le carrosse ils récitèrent avec leurs confesseurs les litanies de Notre Dame, le *Miserere* et autres prières et oraisons jaculatoires, firent plusieurs actes de contrition et d'amour de Dieu, tinrent plusieurs discours de l'éternité, de la constance des martyrs et des tourmens qu'ils avaient soufferts. Ils saluaient fort civilement de temps en temps le peuple qui remplissait les rues par où ils passaient.

« Quelque temps après, M. de Thou dit à M. de Cinq-Mars : « Monsieur, il me semble que vous devez avoir plus de regret que moi de mourir, vous étiez plus jeune et vous étiez plus grand dans le monde ; vous aviez de plus grandes espérances, vous étiez le favori d'un grand roi ; mais je vous assure pourtant, monsieur, que vous ne devez point regretter tout cela qui n'est que du vent ; car assurément nous allions nous perdre, nous nous fussions damnés, et Dieu nous veut sauver ; je tiens notre mort pour une marque infaillible de notre prédestination, pour laquelle nous avons beaucoup plus d'obligation à Dieu que s'il nous avait donné tous les biens du monde : nous ne le saurions jamais assez remercier. Ces paroles émurent M. de Cinq-Mars presque jusqu'aux larmes. Ils demandaient de temps en temps s'ils étaient encore bien loin de l'échafaud ; sur quoi, le père Malavette prit occasion de demander à M. de Cinq-Mars s'il craignait pour la mort. « Point du tout, mon père répondit-il, et c'est ce qui me donne de l'appréhension de voir que je n'en ai point. Hélas ! je ne crains rien que mes péchés. » Cette crainte l'avait fortement touché depuis sa confession générale.

« Comme ils approchaient de la place des Terreaux, le père Mambrun avertit M. de Thou de se souvenir sur l'échafaud de gagner les indulgences, par le moyen d'une médaille qu'il lui avait donnée, disant trois fois : Jésus ! Lors M. de Cinq-Mars, entendant ceci, dit à M. de Thou : « Monsieur, puisque je dois mourir le premier, donnez-moi votre médaille pour la joindre aux miennes, afin que je m'en serve le premier, et puis on vous les conservera, » et ensuite ils contestaient à qui des deux mourrait le premier.

« M. de Cinq-Mars disait que c'était à lui comme le plus cou-

pable et le premier jugé, ajoutant que ce serait le faire mourir deux fois, s'il mourait le dernier; M. de Thou demandant ce droit comme le plus âgé. Le père Malavette prit la parole et dit à M. de Thou : « Il est vrai, monsieur, que vous êtes le plus vieux, et vous devez être aussi le plus généreux ; » ce que M. de Cinq-Mars ayant confirmé : « Bien, monsieur ! repartit M. de Thou, vous voulez m'ouvrir le chemin de la gloire ! — Ah ! dit M. de Cinq-Mars, je vous en ai ouvert le précipice, mais précipitons-nous dans la mort pour surgir à la vie éternelle. » Le père Malavette termina leur différend en faveur de M. de Cinq-Mars, jugeant qu'il était plus à propos qu'il mourût le premier.

« Etant proche de l'échafaud, on remarqua que M. de Thou, s'étant baissé et ayant vu l'échafaud, étendit les bras et puis frappa les mains l'une contre l'autre d'une action vive et d'un visage joyeux, comme s'il se fût réjoui à cette vue, et dit à M. de Cinq-Mars : « Mais, monsieur, c'est d'ici que nous devons aller en paradis? » et se tournant à son confesseur : « Mon père, est-il bien possible qu'une créature si chétive que moi doive prendre aujourd'hui possession d'une éternité bienheureuse ? »

« Le carrosse s'arrêta au pied de l'échafaud. Le prévôt étant venu dire à M. de Cinq-Mars que c'était à lui de monter le premier, il dit adieu à M. de Thou, et se congédièrent d'une grande affection, disant qu'ils se reverraient bientôt en l'autre monde où ils seraient éternellement unis avec Dieu. Ainsi, M. de Cinq-Mars descendit du carrosse et parut la tête levée et d'un visage gai. Un archer du prévôt s'étant présenté pour lui prendre son manteau, disant qu'il lui appartenait, son confesseur l'en empêcha, et demanda au sieur prévôt si les archers y avaient droit : lui ayant dit que non, le père dit à M. de Cinq-Mars qu'il disposât de son manteau comme il lui plairait. Lors il le donna au jésuite qui accompagnait son confesseur, disant qu'il le donnait pour faire prier Dieu pour lui.

« Ici, après les trois sons de trompette ordinaire, Pallerue, greffier criminel de Lyon, étant à cheval assez près de l'échafaud, lut leur arrêt, que ni l'un ni l'autre n'écoutèrent. Pendant quoi, on abattit le mantelet de la portière du carrosse qui regardait l'échafaud, afin d'en ôter la vue à M. de Thou, qui demeura dans le carrosse avec son confesseur et son compagnon.

« M. de Cinq-Mars, ayant salué ceux qui étaient près de l'échafaud, se couvrit et monta gaiement l'échelle. Au second échelon, l'archer du prévôt s'avança à cheval et lui ôta par derrière son chapeau de dessus la tête; lors il s'arrêta tout court, et se tournant, dit : « Laissez-moi mon chapeau ! » Le prévôt, qui était près, se fâcha contre son archer qui lui remit en même temps son chapeau sur la tête, qu'il accommoda comme mieux lui semblait, puis acheva de monter courageusement.

« Il fit un tour sur l'échafaud, comme s'il eût fait une démarche de bonne grace sur un théâtre, puis il s'arrêta et salua tous ceux qui étaient à sa vue, d'un visage riant; après, s'étant couvert, il se mit en une fort belle posture, ayant avancé un pied et mis la main au côté, il considéra toute cette grande assemblée d'un visage assuré qui ne témoignait aucune peur, et fit encore deux ou trois belles démarches.

« Son confesseur étant monté, il le salua, chapeau devant lui, sur l'échafaud; il embrassa étroitement ce père qui, pendant cet embrassement, l'exhorta d'une voix basse de produire quelques actes d'amour de Dieu, ce qu'il fit d'une grande ardeur.

« De là, il se mit à genoux aux pieds de son confesseur qui lui donna la dernière absolution; laquelle ayant reçue avec humilité, il se leva et s'alla mettre à genoux sur le bloc, et demanda : « Est-ce ici, mon père, où il me faudra mettre ? » Et comme il sut que c'était là, il essaya son cou, l'appliquant sur le poteau; puis s'étant relevé, il demanda s'il fallait ôter son pourpoint, et comme on lui eut dit que oui, il se mit en devoir de se déshabiller, et dit : « Mon père, je vous prie, aidez-moi. » Lors le père et son compagnon lui aidèrent à le déboutonner et à lui ôter son pourpoint; il garda toujours ses gants, que l'exécuteur lui ôta après sa mort.

« L'exécuteur s'approcha avec des ciseaux, que M. de Cinq-Mars lui ôta des mains, ne voulant pas qu'il le touchât, et les ayant saisis, les présenta au père, disant : « Mon père, je vous prie, rendez-moi ce dernier service, coupez-moi mes cheveux. » Le père les donna à son compagnon pour les lui couper, ce qu'il fit. Cependant il regardait doucement ceux qui étaient proche de l'échafaud, et dit au frère : « Coupez-les-moi bien, je vous prie. » Puis élevant les yeux vers le ciel, il dit : « Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que le monde ! » Après qu'ils furent coupés, il porta les deux mains à sa

tête comme pour raccommoder ceux qui restaient à côté; le bourreau s'étant avancé presque à côté de lui, il lui fit signe de la main qu'il se retirât. Il fit de même deux ou trois fois; il prit le crucifix et le baisa; puis l'ayant rendu, il s'agenouilla derechef sur le bloc, devant le poteau qu'il embrassa; et voyant en bas devant soi un homme qui était à M. le grand-maître, il le salua et lui dit: « Je vous prie d'assurer à M. de La Melleraye que je suis son très humble serviteur. » Puis s'arrêta un peu et continua : « Dites-lui que je le prie de faire prier Dieu pour moi. » Ce sont ses propres mots.

« De là l'exécuteur vint par derrière avec ses ciseaux pour découdre son collet qui était attaché à sa chemise; ce qu'ayant fait, il le lui ôta, le faisant passer par-dessus sa tête. Puis lui-même ayant ouvert sa chemise pour mieux découvrir son cou, ayant les mains jointes dessus le poteau qui lui servait comme d'un accoudoir, il se mit en prières.

« On lui présenta le crucifix, qu'il prit de la main droite : tenant le poteau embrassé de la gauche, le baisa, le rendit, et demanda ses médailles au compagnon de son confesseur, lesquelles il baisa, et dit trois fois Jésus; après il les lui remit; et se tournant hardiment vers l'exécuteur qui était là debout, et n'avait pas encore tiré son couperet d'un méchant sac qu'il avait apporté sur l'échafaud, lui dit: « Que fais-tu là? qu'attends-tu? » Son confesseur s'étant retiré sur l'échelle, il le rappela, et lui dit : « Mon père, venez-moi aider à prier Dieu. » Il se rapprocha et s'agenouilla auprès de lui, lequel récita d'une grande affection *Salve regina* d'une voix intelligible; sans hésiter, pesant toutes ces belles paroles et particulièrement étant arrivé à ces mots : *Et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende*, et le reste; il se baissait et levait les yeux au ciel avec dévotion, et d'une façon toute ravissante. Après, son confesseur pria, de sa part, ceux qui étaient présens, de dire pour lui un *Pater noster* et un *Ave Maria*.

« Pendant quoi, l'exécuteur tira de son sac un couperet (qui était comme celui des bouchers, mais plus gros et plus carré); enfin, ayant levé d'une grande résolution les yeux au ciel, il dit : « Allons mourir! Mon Dieu, ayez pitié de moi! » Puis d'une constance incroyable, sans être bandé, posa fort proprement son cou sur le

poteau, tenant le visage droit tourné vers le devant de l'échafaud; et embrassant fortement de ses deux bras le poteau, il ferma les yeux et la bouche, et attendit le coup que l'exécuteur lui vint donner assez lentement et pesamment, s'étant mis à sa gauche et tenant son couperet des deux mains. En recevant le coup, il poussa d'une voix forte comme : Ah! qui fut étouffé dans le sang; il leva les genoux de dessus le bloc, comme pour se lever, et retomba en la même assiette qu'il était.

« La tête ne s'étant pas entièrement séparée du corps par ce coup, l'exécuteur passa à sa droite, par derrière, et, prenant la tête par les cheveux de la main droite, de la main gauche il scia, avec son couperet, une partie de la trachée-artère, et la peau du cou qui n'était pas coupée; après quoi il jeta la tête sur l'échafaud, qui, de là, bondit à terre, où l'on remarqua qu'elle fit encore un demi-tour et palpita assez long-temps. Elle avait le visage tourné vers les religieuses de Saint-Pierre, et le dessus de la tête vers l'échafaud, les yeux ouverts.

« Son corps demeura droit comme le poteau qu'il tenait toujours embrassé, tant que l'exécuteur le tira de là pour le dépouiller; ce qu'il fit; puis il le couvrit d'un drap et mit son manteau par-dessus. La tête, ayant été rendue sur l'échafaud, elle fut mise auprès du corps, sous le même drap.

« M. de Cinq-Mars étant mort, on leva la portière du carrosse, d'où M. de Thou sortit d'un visage riant, lequel ayant fort civilement salué ceux qui étaient là auprès, monta assez vite et généreusement sur l'échafaud, tenant son manteau plié sur le bras droit, où, d'abord jetant son manteau d'une face allègre, courut les bras étendus vers son exécuteur qu'il embrassa et baisa en disant : « Ah! mon frère, mon cher ami, que je t'aime; il faut que je t'embrasse, puisque tu me dois causer aujourd'hui un bonheur éternel : tu dois me mettre dans le paradis. » Puis, se tournant sur le devant de l'échafaud, il se découvrit et salua tout le monde, et jeta derrière soi son chapeau, qui tomba sur les pieds de M. de Cinq-Mars. De là, se retournant vers son confesseur, il dit, d'une grande ardeur : « Mon père, *spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus.* »

« Le père lui ayant dit quelques paroles de dévotion qu'il écou-

tait attentivement, il lui dit qu'il avait encore quelque chose à dire touchant sa conscience, se mit à genoux, lui déclara ce que c'était, et reçut la dernière absolution, s'inclinant fort bas. Laquelle ayant reçue, il ôta son pourpoint et se mit à genoux et commença le psaume 115, qu'il récita par cœur et paraphrasa en français, presque tout au long, d'une voix assez haute et d'une action vigoureuse, avec une ferveur indicible, mêlée de sainte joie. « Il est vrai que j'ai trop de passion pour cette mort, disait-il; n'y a-t-il point de mal? mon père (dit-il plus bas en souriant, se tournant à côté vers le père), j'ai trop d'aise; n'y a-t-il point de vanité? Pour moi, je n'en veux point. »

« Tout cela fut accompagné d'une action si vive, si gaie et si forte, que plusieurs de ceux qui étaient éloignés pensaient qu'il fût dans des impatiences, et qu'il déclamait contre ceux qui étaient cause de sa mort.

« Après ce psaume, étant encore à genoux, il tourna sa vue à main droite, et voyant un homme qu'il avait embrassé dans le palais, parce qu'il le rencontra avec un huissier du conseil qu'il connaissait, il le salua de la tête et du corps, et lui dit gaiement: « Monsieur, je suis votre très humble serviteur. »

« Il se leva, et l'exécuteur s'approchant pour lui couper les cheveux, le père lui ôta les ciseaux pour les donner à son compagnon; ce que M. de Thou voyant, il les lui prit des mains, disant: « Quoi! mon frère, croyez-vous que je le craigne? n'avez-vous pas bien vu que je l'ai embrassé? Je le baise, cet homme-là, je le baise! Tiens, mon ami, fais ton devoir, coupe-moi les cheveux. » Ce qu'il commença de faire, mais, comme il était lourd et maladroit, le père lui ôta les ciseaux et les fit couper par son compagnon; pendant quoi il regardait, d'un visage assuré et riant, à ceux qui étaient les plus proches, levait quelquefois amoureusement les yeux au ciel, et s'étant levé quelque peu de temps, il prononça cette belle sentence de saint Paul.

« *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur: Quæ enim videntur, temporalia sunt; quæ autem non videntur, æterna.* »

« Les cheveux coupés, il se mit à genoux sur le bloc, et fit une offrande de soi-même à Dieu avec des paroles et des sentimens que je ne puis exprimer. Il demanda à tous un *Pater* et un *Ave Maria*

avec des paroles qui perçaient le cœur, baisa le crucifix avec grand sentiment d'amour, demanda les médailles pour gagner l'indulgence, puis dit :

« Mon père, ne me veut-on point bander? » Et comme le père lui répondit que cela dépendait de lui, il dit : « Oui, mon père, il me faut bander. » Et regardant ceux qui étaient les plus proches, dit : « Messieurs, je l'avoue, je suis poltron ; je crains de mourir. Quand je pense à la mort, je tremble, je frémis, mes cheveux se hérissent; et si vous voyez quelque peu de constance en moi, attribuez cela à notre Seigneur, qui fait un miracle pour me sauver; car effectivement, pour bien mourir en l'état où je suis, il faut de la résolution ; je n'en ai point, mais Dieu m'en donne, et me fortifie puissamment. »

« Puis il mit les mains dans ses pochettes pour y chercher son mouchoir, afin de se bander, et l'ayant tiré à moitié, il le resserra et pria de fort bonne grace ceux qui étaient en bas de lui jeter un mouchoir. Aussitôt on lui en jeta deux ou trois; il en prit un et fit grande civilité à ceux qui lui avaient jeté, promettant de prier Dieu pour eux au ciel, n'étant pas en son pouvoir de leur rendre ce service dans ce monde. L'exécuteur vint pour le bander de ce mouchoir; mais comme il le faisait fort mal, mettant les coins du mouchoir en bas, qui couvraient sa bouche, il le retroussa et s'accommoda mieux.

« Après il mit son cou sur le poteau (qu'un frère jésuite avait torché de son mouchoir, parce qu'il était tout moite de sang), et demanda à ce frère s'il était bien, qui lui dit qu'il fallait qu'il avançât un peu davantage sa tête sur le devant, ce qu'il fit. En même temps l'exécuteur, s'apercevant que les cordons de la chemise n'étaient point déliés et qu'ils lui tenaient le cou serré, s'avança pour les délier ; ce qu'ayant senti, il demanda : « Qu'y a-t-il? faut-il encore ôter la chemise? » Et se disposait déjà à l'ôter. On lui dit que non, et qu'il fallait seulement ôter les cordons.

« Et ayant mis sa tête sur le poteau, il prononça ses dernières paroles, qui furent : « *Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ, nos ab hoste protege, et hora mortis suscipe.* » Puis : « *In manus tuas, Domine.* » Et tous ses bras commencèrent à tremblotter, en attendant le coup qui fut donné tout en haut du cou, trop près de la

tête, duquel coup le cou n'étant coupé qu'à demi, le corps tomba au côté gauche du poteau à la renverse, le visage contre le ciel, remuant les jambes et les pieds, et haussant faiblement les mains. Le bourreau voulut le renverser pour achever par où il avait commencé; mais effrayé des cris que l'on faisait contre lui, donna trois ou quatre coups sur la gorge, et ainsi lui coupa la tête, qui demeura sur l'échafaud.

« L'exécuteur l'ayant dépouillé, porta son corps, couvert d'un drap, dans le carrosse qui les avait amenés; puis il y mit aussi celui de Cinq-Mars, et leurs têtes, qui avaient encore les yeux ouverts, particulièrement celle de M. de Thou, qui semblait être vivante. De là ils furent portés aux Feuillans, où M. de Cinq-Mars fut enterré devant le maître-autel. M. de Thou a été embaumé et mis dans un cercueil de plomb, pour être transporté en sa sépulture.

« Telle fut la fin de ces deux personnes, qui certes devaient laisser à la postérité une autre mémoire que celle de leur mort. Je laisse à chacun d'en faire tel jugement qu'il lui plaira, et me contente de dire que ce nous est grande leçon de l'inconstance de la fortune. »

Je ne sais pas s'il est possible de trouver, quelque imagination que l'on ait, rien de pareil à ce récit, dont la vérité fait le seul mérite. L'imagination est une déesse, mais la vérité est une sainte.

LYON MODERNE.

Si l'on veut prendre une idée quelque peu honorable de Lyon, il faut y arriver par la Saône : alors son aspect, triste, sale et monotone, vu des autres routes, se présente avec quelque peu de grandiose et beaucoup de pittoresque. On est d'abord accueilli par l'Ile-Barbe, jolie fabrique qui semble venir au-devant du voyageur pour lui faire les honneurs de la ville. Si l'on veut y descendre, on y trouvera quelques débris antiques, un puits que la tradition dit creusé par Charlemagne, et les ruines d'une église du XVI[e] siècle. Puis, en continuant d'avancer, on passera au pied du

rocher de Pierre-Scize, qu'Agrippa fit couper lorsqu'il construisit ses quatre voies militaires, dont l'une, dirigée du côté du Vivarais et des Cévennes, conduisait vers les Pyrénées, l'autre vers le Rhin, la troisième vers l'Océan breton, et la quatrième dans la Gaule narbonnaise. Un château fortifié, qui servait de prison d'état, s'élevait autrefois à sa cime. Nous avons vu que ce fut de ses cachots que sortirent, pour aller faire leur pélerinage de mort à la place des Terreaux, MM. de Thou et de Cinq-Mars.

A trois cents pas de Pierre-Scize s'élève un autre rocher, surmonté, non pas d'une prison d'état, mais d'un homme sans tête, et qui tient une bourse à la main. Cette statue est celle d'un brave Allemand, qui consacrait une partie de ses revenus à marier les filles de son quartier. Je ne sais si ce fut la reconnaissance des femmes ou la dévotion des filles qui lui éleva ce monument; mais ce dont on est sûr, c'est que ce fut la rancune d'un mari qui l'a mis dans l'état déplorable où il est depuis plus de dix ans.

C'est lorsqu'on a dépassé seulement la roche de l'Homme-sans-Tête qu'on aperçoit Lyon dans toute sa longueur. Si l'on continue de suivre la rivière, on passera devant l'apside de l'église Saint-Jean, et c'est, je crois, le seul monument qu'on trouvera sur la route; puis on arrivera au pont de la Mulatière, qui marque la jonction du Rhône et de la Saône. C'est à l'extrémité de ce pont que commence le chemin de fer qui va à Saint-Etienne. Le premier obstacle qu'on a eu à vaincre pour l'établir est un rocher qu'il a fallu percer pendant l'espace de deux cents pas à peu près, et qui forme une voûte où il est dangereux de s'engager, à cause des wagons qui s'y croisent, ainsi que le prouve cette inscription que la prévoyance paternelle du maire de Lyon a fait placer sur un des côtés :

Il est défendu de passer sous cette voûte sous peine d'être écrasé.

Cette recommandation, si concise qu'elle paraisse au premier abord, ne fut, à ce qu'il paraît, cependant pas suffisante, car on fut obligé d'en mettre une autre plus sévère, conçue en ces termes, et qui forme son pendant :

Il est défendu de passer sous cette voûte sous peine de payer l'amende.

Si après avoir pris, grace aux deux inscriptions que nous venons de citer, une idée sommaire des habitans, on veut s'en faire une réelle de la ville, on suivra le chemin des Étroits, où Rousseau passa une si délicieuse nuit, et Mouton-Duvernet une si terrible journée, et l'on montera à Notre-Dame de Fourvière, vierge de grande renommée et miraculeuse comme une madone romaine. De là, on verra s'étendre au premier plan un amas de maisons, que rend plus grises et plus sales encore le reflet argenté du fleuve et de la rivière qui les entourent; au second plan, des plaines vertes et des paysages, que quelques montagnes commencent à accidenter; enfin, au troisième plan, l'immense chaîne des Alpes, dont les pics neigeux se confondent avec les nuages.

A quelques pas de l'église, on peut entrer dans la maison de l'abbé Caille, de la terrasse de laquelle le pape Pie VII, pendant son voyage forcé en France, a donné sa bénédiction à la ville, humblement couchée à ses pieds; car, outre le souvenir religieux que rappelle cette terrasse, c'est de sa balustrade qu'on découvrira Lyon dans sa plus grande étendue.

Quoique la ville que l'on aura alors sous les yeux soit, comme nous l'avons dit, la patrie de Philibert de Lorme, de Coustou, de Coisevox, de Louise Labbé, de Dugast-Montbel et de Ballanche; quoiqu'elle ait une académie, fille si bien élevée, disait Voltaire, qu'elle n'a jamais fait parler d'elle; quoiqu'elle se glorifie d'une école de peinture qui nous a donné Dubost et Bonnefond, son génie est tout mercantile. Point de jonction de quatorze grandes routes et de deux fleuves, qui apportent les commandes et emportent les produits, la divinité de la ville est le commerce, non point ce commerce des ports de mer, rehaussé des dangers d'une navigation lointaine, où le négociant est capitaine, et les ouvriers matelots; non point le commerce poétique de Tyr, de Venise et de Marseille, à qui le soleil d'Orient fait une auréole, les étoiles du midi une couronne, les brouillards d'Occident un voile, et les glaces du Nord une ceinture; mais le commerce stationnaire et hâve, qui s'assied derrière un comptoir ou s'accoude sur un métier; qui énerve par le défaut d'air, et abrutit par l'absence d'horizon; qui enlève à la journée seize heures de travail, et ne donne en échange à la faim que la moitié du pain qu'elle demande. Oui,

certes, Lyon est une ville animée et vivante, mais animée et vivante comme une mécanique, et le tic tac des métiers est le battement de son cœur.

Aussi, lorsque les battemens de ce cœur s'arrêtent, faute d'ouvrage, la ville n'est plus qu'un corps paralysé auquel on ne peut rendre le mouvement que par le moxa des commandes ministérielles et le galvanisme des fournitures royales. Alors trente mille métiers s'arrêtent, soixante mille individus se trouvent sans pain, et la faim, mère de la révolte, commence à hurler dans les rues tortueuses de la seconde capitale de France.

Lorsque nous passâmes à Lyon, Lyon sortait d'une de ces crises sanglantes. Ses rues étaient encore balafrées, ses maisons croulantes, ses pavés sanglans; et c'était là seconde fois, depuis trois ans, que se reproduisait cette terrible lutte, dont quelque jour le tocsin nous réveillera encore. C'est que malheureusement il n'en est point des révoltes commerciales comme des émeutes politiques. En politique, les hommes vieillissent, les esprits se calment, les prétentions se consolident. En commerce, les besoins sont toujours les mêmes et se renouvellent chaque jour; car il ne s'agit point de faire triompher des utopies sociales, mais de satisfaire des besoins physiques. On attend après une loi; on meurt faute d'un morceau de pain.

Pour comble de malheur, Lyon, qui jusqu'à présent l'a emporté, par la supériorité de son dessin et par le moelleux de ses tissus, sur l'Angleterre, la Belgique, la Saxe, la Moravie, la Bohême, la Prusse rhénane et l'Autriche; Lyon, dont les velours luttent avec ceux de Milan, et les gros de Naples avec ceux d'Italie, vient de voir s'établir une concurrence terrible qu'il lui était difficile de prévoir et qu'il lui sera impossible d'empêcher. L'Amérique qui, sur les 200,000,000 d'affaires que fait annuellement la cité laborieuse, ouvrait à elle seule un débouché de 50,000,000, menace de s'approvisionner désormais à une autre source. Depuis trois ou quatre ans, ce ne sont plus que des échantillons qu'elle achète : ces échantillons, elle les transporte à la Chine, où la douceur du climat permet au ver à soie de filer son cocon sur le mûrier même, et où le peu de besoin des habitans se satisfait, pendant une année, du salaire qui en France suffit à peine à trois

mois. Il en résulte que le peuple chinois, dénué de goût, de variété et d'invention, mais doué du génie du calque et de l'imitation, arrive, dans son tissu et dans son dessin, au même degré de valeur que l'ouvrier lyonnais. Mais comme la matière première et la main-d'œuvre sont à vil prix, il y a économie d'un tiers à peu près pour le spéculateur américain qui va s'approvisionner à Canton.

Lyon offre donc l'aspect d'une immense manufacture qui absorbe à son profit toutes les facultés de ses enfans. Si l'un d'eux a une tête organisée pour la mécanique, il rêve la réputation de Jacquart, et applique toute son imagination à la découverte de quelque métier à tisser. Si un autre naît peintre, au lieu de lui laisser jalouser la renommée de Raphaël ou de Rubens, on enchaîne son crayon dans les contours d'une broderie; on ne lui permet de reproduire de la nature que les fleurs aux formes gracieuses et aux couleurs vives; on n'applaudit à ses compositions qu'autant qu'elles retracent des bouquets, des guirlandes ou des semis d'une tournure nouvelle, et à cet art qui devient un métier, il peut gagner jusqu'à 10,000 francs par an, c'est-à-dire plus que n'ont gagné pendant chacune des dix premières années de leur vie artistique, Ingres et Delacroix, qui cependant sont les deux plus grands génies de la peinture moderne.

On comprend que, quant aux malheureux que leur vocation pousse vers la poésie, l'histoire ou le drame, il leur faut une vertu plus qu'humaine pour lutter, non seulement contre l'indifférence, mais encore contre le mépris qui accueille leurs productions. L'aristocratie lyonnaise, qui est toute composée de commerçans qui ont passé par l'échevinage, n'est pas moins indifférente que la bourgeoisie à tous les efforts que l'esprit humain peut tenter dans un autre but que celui de la perfection du tissage ou de la broderie des étoffes, si bien que deux libraires suffiraient à approvisionner la seconde capitale du royaume, et qu'un seul grand théâtre est plus que suffisant à sa curiosité.

Au milieu de cette population préoccupée tout entière d'intérêts matériels, je savais cependant que je devais rencontrer, enchaînée à Lyon par ses devoirs de mère et de femme, une des organisations les plus poétiques de notre époque, Mme Marceline Valmore,

que je connaissais depuis long-temps par ses œuvres, et depuis un an ou deux personnellement. La pauvre prophétesse exilée, qui, à Paris, serait l'honneur de nos salons, était là aussi ignorée que si elle eût habité un village des Landes ou de la Bretagne, et elle se gardait bien de rompre son incognito, de peur qu'à la moindre révélation de son beau talent, le petit cercle d'amis au milieu duquel elle vit ne s'éloignât d'elle. Aussi me reçut-elle comme un frère dans le même dieu, dieu inconnu à Lyon, et à qui elle n'osait adresser, que dans la solitude et l'isolement, ses sublimes prières. A force de la tourmenter, je parvins à lui faire ouvrir le tiroir d'un petit secrétaire fermant à secret, et dans lequel étaient cachées à tous les yeux ces fleurs nées dans l'ombre, et dont elle me permit d'emporter une des plus fraîches et des plus humides; ce qu'elle n'eût pas fait, sans doute, si elle eût pu penser que je serais assez indiscret pour trahir son incognito.

LA MAISON DE MA MÈRE.

Maison de la naissance, ô nid! perle du monde,
O premier univers où nos pas ont tourné,
Chambre, ou ciel! dont le cœur garde la mappemonde,
Au fond du temps je vois ton seuil abandonné.
Je m'en irais aveugle et sans guide à ta porte,
Toucher ce berceau nu qui daigna me nourrir;
Si je deviens âgée et faible, qu'on m'y porte,
Je n'y pus vivre enfant, j'y voudrais bien mourir.
Marcher dans notre cour où croissait un peu d'herbe,
Où l'oiseau de nos toits descendait boire, et puis
Pour coucher ses enfans becquetait l'humble gerbe
Entre les cailloux blancs que mouillait le grand puits.
De sa fraîcheur lointaine il lave encor mon ame,
Du présent qui me brûle il étanche la flamme
Ce puits large et dormeur au cristal enfermé,
Où ma mère baignait son enfant bien-aimé.
Quand elle berçait l'air avec sa voix rêveuse,
Qu'elle était calme! et blanche! et paisible le soir,
Désaltérant le pauvre ami, comme on croit voir
Aux ruisseaux de la bible une fraîche laveuse.

Elle avait des accens d'harmonieux amour
Que je buvais du cœur en jouant dans la cour.
Ciel, où prend donc sa voix une mère qui chante
Pour aider le sommeil à descendre au berceau?
Dieu mit-il plus de grace au souffle d'un ruisseau?
Est-ce l'Eden qui pleure à son hymne touchante
Qui fait sur l'oreiller de l'enfant qui s'endort
Poindre tous les soleils que lui cache la mort!
Le cœur nouveau qui bat sous cette ame voilée
Reconnaît-il les bruits d'une vie écoulée ?

Est-ce l'adieu qu'on chante à la porte du ciel
Où le baiser d'un ange épancha quelque miel.
Merci, mon Dieu, merci, de cette hymne profonde
Qui pleure encore en moi dans les rêves du monde,
Qui fait que je m'assieds à quelque coin rêveur,
Pour entendre ma mère en écoutant mon cœur.
C'est le doux, *au revoir*, de son ame à mon ame,
Qui gronde et que soutient ma faiblesse de femme,
Comme au jonc qui se penche une brise en son cours
Souffle : « Ne tombe pas, j'arrive à ton secours. »

Enfant, quand j'apprenais que l'on souffre, ma mère
Évoqnait de son ciel la plus belle chimère,
Et sur mon front malade et content de brûler
Chuchottait ces mots doux, trop doux pour les parler!
Elle se défendait de me faire savante.
« Apprendre c'est vieillir, disait-elle, et l'enfant
« Se nourira trop tôt du fruit que Dieu défend :
« Fruit fiévreux à la sève aride et décevante!
« L'enfant sait tout, qui dit à son ange gardien :
« Donnez-nous aujourd'hui notre paiu quotidien.
« C'est assez demauder à cette vie amère,
« Assez de savoir suivre et regarder sa mère,
« Et nous aurons appris pour un long avenir,
« Si nous savons aimer, nous soumettre et bénir. —

Toujours notre madone
Est là levant sa main,
Entre le ciel qui tonne
Et les blés du chemin;

Dans l'herbe haute assise,
Au salut des passans,
Elle n'a point d'église,
De prêtres ni d'encens.

Sous le toit d'aubépine
Qui lui sert de palais,
L'oiseau souffle matines
Dans l'arbre pur et frais.
Les enfans du village
Sont les anges élus,
Et les bruits du feuillage
Lui chantent l'angelus.

Son regard sans colère
Parle au cœur repentant,
Son doux silence éclaire
La douleur qui l'entend!
Un pauvre l'a trouvée
Au fond d'un ravin creux,
Et Dieu l'a conservée
Aux autres malheureux.

Prenez pour confidente
La charité sans voix,
La voix la plus prudente
Nous trahit quelquefois;
Dans un chaste mystère,
Sans crainte de regrets,
Au-dessus de la terre
Abritez vos secrets.

Quand sur ses pieds de reine
J'ai mis mon front brûlant,
Je sens de veine en veine
Couler un calme lent.
Fille de Notre-Dame
Dormez sur ses genoux;
Pour éclairer notre ame
Elle en sait plus que nous. »

Et je ne savais rien à huit ans qu'être heureuse ;
Rien que jeter au ciel ma voix d'oiseau, mes fleurs,
Rien durant ma croissance aiguë et douloureuse
Que plonger dans ses bras mon sommeil ou mes pleurs :
Je n'avais rien appris, rien lu que ma prière ;
Quand mon cœur se gonfla de chants mystérieux
J'écoutais Notre-Dame et j'épelais les cieux,
Et la vague harmonie inondait ma paupière.
Les mots seuls y manquaient, mais je pensais qu'un jour
On m'entendrait aussi pour me répondre amour !
Et ma mère disait : C'est une maladie,
Un mélange de pleurs, d'ame et de mélodie ;
C'est le cœur de mon cœur : oui, ma fille, plus tard
Vous trouverez la vie et l'amour autre part.
Depuis mes jours rêveurs gardent leur blanc génie ;
Toujours, quand j'ai la fièvre, il balance mon sort :
J'enferme sous mon front cet écho d'harmonie,
J'entends chanter ma mère,... et je ris à la mort.

Lyon sera bien humilié lorsqu'il apprendra que le bruit de ses trente mille métiers inspire de pareils vers : il est vrai qu'il se consolera en pensant que Mme Valmore n'est pas du commerce.

ALEX. DUMAS.

LES MINNESINGER.

Minne ist aller tugende hort,
One Minne wirdet niemer herze rehte frô (1).

WALTHER DE VOGELWEIDE.

Minne est un vieux mot allemand qui signifie amour. Les troubadours de la Provence s'appelaient les hommes *du gai savoir;* les poètes de la Souabe ne sont connus que sous le nom de chantres d'amour. La différence des deux poésies est indiquée par ces deux dénominations : la première est joyeuse et légère, souvent caustique, parfois licencieuse ; la seconde est timide et rêveuse, chaste dans ses amours, ferme dans ses croyances, plus portée à la plainte qu'au blâme. La muse du midi est une jeune fille à l'œil noir, au regard ardent, qui se couronne de myrtes et de pampres, et s'endort avec volupté sous les citronniers en fleurs. Les regrets du passé la préoccupent peu ; le voile qui lui cache l'avenir ne lui donne nulle inquiétude; elle regarde son beau ciel sans nuage, ses coteaux couverts de vignes, ses larges plaines chargées de

(1) L'amour est le trésor de toutes les vertus. Sans l'amour jamais le cœur ne sera parfaitement content.

ses vers plus harmonieux, il ne craignait pas de contracter deux syllabes, de supprimer ou d'ajouter une lettre, et quand il avait achevé le contour de ses périodes, le moule de sa strophe, ce rhythme nouveau lui appartenait, il l'employait habituellement, et les autres poètes n'osaient s'en emparer.

Le grand mobile de toutes ces poésies, c'est l'amour, mais un amour chaste et dévoué. Certes, ce n'est pas là qu'il faudrait chercher des chants de volupté comme on en trouve dans les poésies du midi, ou des conseils de galanterie comme le troubadour Des Escas en donnait à une *damoiselle*. Un des athlètes de la Wartbourg, Henri d'Ofterdingen dit, en faisant l'éloge de Léopold d'Autriche : « les femmes sont le miroir de son cœur (1), » et cette pensée un peu recherchée était applicable à tous les poètes de son temps.

Le minnesinger est en adoration perpétuelle devant la femme. Il l'embellit, il l'idéalise. Il lui rapporte toutes ses pensées. Il la chante sur tous les tons. Mais il l'aime avec crainte et pudeur. Il désire et se tait; il souffre, et se résigne. Son amour est plus fort que toutes les souffrances ; car il croit et il espère. Le sentiment religieux élève son ame, soutient sa force. Il n'arrête point tous ses désirs sur cette vie de quelques heures. Il songe au temps où il se réunira à celle qu'il aime pour ne plus la quitter. Ainsi la femme est pour lui l'objet d'un culte profond. Quand il parle d'elle, il la nomme la *chaste*, la *douce* et il tombe à genoux, et il tremble en la regardant.

Henri de Morunge dit qu'il ne peut pas exprimer à la jeune fille qu'il s'est choisie combien il l'aime. Il reste muet devant elle, se jette à ses pieds et la contemple.

« Je joins les mains, dit Henri de Veldeck, je m'agenouille devant elle, et je la prie de me consoler, comme Iseult consolait Tristan. Je la prie de dissiper mes craintes par son sourire, de m'arracher à ma souffrance, elle qui est douce, elle que j'aime. »

Burkart de Hohenfels compare sa maîtresse au soleil qui efface par sa vive lumière la clarté des étoiles, comme elle efface par sa beauté celle des autres femmes.

(1) Wibe sint sins hertzen spiegel.
Der Singerkriec af Wartburc.

templer de nouveaux lieux, rassembler de nouveaux faits. Les peuples se mêlent et s'éclairent l'un par l'autre; ils échangent leurs traditions, leurs découvertes, leurs poëmes; les croisés partent comme des athlètes religieux, et s'en reviennent comme des apôtres de poésie; ils racontent, à leur retour, la légende qu'ils ont apprise; ils répètent les chants qu'il ont composés ou entendus; ils jettent, au milieu des vieilles chroniques du nord, les belles et riantes images du midi. Une impulsion puissante entraîne la société; une nouvelle vie circule dans ses veines; une nouvelle ère lui apparaît; la chevalerie courtoise et galante règne dans les cours, l'érudition dans les couvens et les églises, la poésie partout. Les princes l'aiment et la protégent; le peuple l'accueille avec enthousiasme. Le minnesinger est à la fois le poète des princes et du peuple; il visite les châteaux; il s'arrête dans les villages; il assiste aux tournois chevaleresques et aux fêtes populaires; il s'en va de province en province, et de toutes parts, on entend retentir ses chants d'amour et de religion. C'est une époque de régénération pour l'Allemagne; c'est le printemps de sa vie intellectuelle. La société est jeune, ardente, pleine de foi; elle s'éveille, comme l'enfant, au murmure des paroles harmonieuses qui lui charment l'oreille; puis elle chante elle-même et s'écoute chanter.

Jamais la poésie n'a eu un tel succès; jamais aussi elle n'a été plus suave, plus riche, plus abondante.

Le minnesinger a le sentiment de l'art et de la forme. Il travaille ses vers, il module ses strophes. Il avait emprunté plusieurs mésures métriques aux troubadours; mais il en a inventé de nouvelles, et quand on parcourt le recueil des vieux poètes souabes, publié par Bodmer, on est étonné de la quantité de rhythmes auxquels ils ont eu recours pour encadrer leur pensée. Mais dans ces vers artistement faits, on n'entrevoit aucune gêne, aucun effort. Le vers se scande comme de lui même, les mots s'enchaînent naturellement l'un à l'autre. Le dialecte dont se servaient les minnesinger, le dialecte souabe, était souple, facile, commode, et ils avaient souvent recours aux licences poétiques. Les règles de versification n'étaient pas encore fixées. Le poète guidé par son instinct musical, cherchait sa mesure, son rhythme. Pour rendre

ses vers plus harmonieux, il ne craignait pas de contracter deux syllabes, de supprimer ou d'ajouter une lettre, et quand il avait achevé le contour de ses périodes, le moule de sa strophe, ce rhythme nouveau lui appartenait, il l'employait habituellement, et les autres poètes n'osaient s'en emparer.

Le grand mobile de toutes ces poésies, c'est l'amour, mais un amour chaste et dévoué. Certes, ce n'est pas là qu'il faudrait chercher des chants de volupté comme on en trouve dans les poésies du midi, ou des conseils de galanterie comme le troubadour Des Escas en donnait à une *damoiselle*. Un des athlètes de la Wartbourg, Henri d'Ofterdingen dit, en faisant l'éloge de Léopold d'Autriche : « les femmes sont le miroir de son cœur (1), » et cette pensée un peu recherchée était applicable à tous les poètes de son temps.

Le minnesinger est en adoration perpétuelle devant la femme. Il l'embellit, il l'idéalise. Il lui rapporte toutes ses pensées. Il la chante sur tous les tons. Mais il l'aime avec crainte et pudeur. Il désire et se tait; il souffre, et se résigne. Son amour est plus fort que toutes les souffrances ; car il croit et il espère. Le sentiment religieux élève son ame, soutient sa force. Il n'arrête point tous ses désirs sur cette vie de quelques heures. Il songe au temps où il se réunira à celle qu'il aime pour ne plus la quitter. Ainsi la femme est pour lui l'objet d'un culte profond. Quand il parle d'elle, il la nomme la *chaste*, la *douce* et il tombe à genoux, et il tremble en la regardant.

Henri de Morunge dit qu'il ne peut pas exprimer à la jeune fille qu'il s'est choisie combien il l'aime. Il reste muet devant elle, se jette à ses pieds et la contemple.

« Je joins les mains, dit Henri de Veldeck, je m'agenouille devant elle, et je la prie de me consoler, comme Iseult consolait Tristan. Je la prie de dissiper mes craintes par son sourire, de m'arracher à ma souffrance, elle qui est douce, elle que j'aime. »

Burkart de Hohenfels compare sa maîtresse au soleil qui efface par sa vive lumière la clarté des étoiles, comme elle efface par sa beauté celle des autres femmes.

(1) Wibe sint sins hertzen spiegel.

Der Singerkriec af Wartburc.

Reinmar de Brennenberg appelle la sienne son aurore, sa lumière du jour, son soleil, son chant d'oiseau, son mois de mai. Elle est si belle, dit-il, qu'elle pourrait embellir trente contrées. Son aspect seul rajeunit. Celui qu'elle aimera n'aura jamais de rides, et jamais de cheveux blancs.

Un autre minnesinger, Wachsmuth de Mulnhausen, parle de celle qu'il aime avec plus d'enthousiasme encore : « Ses cheveux sont longs et bouclés, son cou blanc comme la neige, son corps d'une grace parfaite. Il n'y a pas au monde une plus belle femme. J'aimerais autant être auprès d'elle que d'être auprès de Dieu en paradis. »

Walther de Vogelweide bénit comme Pétrarque le jour où il a connu sa bien-aimée, et les souffrances que lui a causées l'amour.

Henri de Rispach, surnommé le vertueux écrivain, se compare au rossignol qui chante sans que la forêt le remercie. Il a chanté sans cesse une douce jeune fille, et jamais il ne l'a émue.

Winli a tracé ce portrait de la femme qu'il aimait « Elle est plus chaste qu'un enfant de sept ans. Son ame est si douce que jamais la colère n'y est entrée. Elle sourit comme un petit enfant qui voit venir sa mère. Celui qui l'aperçoit le matin sera heureux tout le jour (1). Mais elle est plus dangereuse par tous ces dons charmans que l'homme le plus fort ne l'est par sa force. Sur son beau front blanc, on voit briller deux yeux noirs comme ceux du faucon. Heureux l'amant qui pourrait s'y mirer ! Des sourcils noirs les recouvrent, et au-dessous, on aperçoit ses joues fraîches et roses. Ses mains sont d'une forme parfaite. Elles ont fermé le paradis d'amour. Personne n'a encore obtenu aucun aveu d'elle. Ses bras sont blancs et gracieux, personne ne s'y est encore reposé. Sa petite bouche est si tendre qu'il n'en sort que de douces paroles. Là où elle va, toutes les rigueurs de l'hiver cessent ; là où elle va, l'amour éloigne la souffrance. Oh ! mon dieu, si elle pouvait me donner le trésor d'amour qu'elle a si dignement gardé ;

(1) Nos poètes dramatiques n'écrivent pas avec tant de simplicité et de précision. Voici la traduction en vers modernes de cette laconique pensée d'un minnesinger du XIIIe siècle :

Quand cet astre à mes yeux luit dans la matinée,
Mon cœur devient serein pour toute la journée.

je pourrais, à ce prix, vieillir dans une prison, vivre de pain et d'eau pendant trente ans. »

Hadloub écrit cette élégie qui rappelle vingt beaux vers d'André Chénier (1). « Je l'ai vue caresser un enfant, elle le pressait contre son cœur, et moi je la regardais avec des pensées d'amour. Elle prit sa petite tête entre ses mains blanches, elle approcha ses joues des siennes. O malheur! elle l'embrassa.

« L'enfant fit comme j'aurais fait, il l'enlaça aussi dans ses bras; il semblait comprendre son bonheur, il était fier et joyeux. Je le contemplais avec envie, et je me disais : Oh! que ne suis-je cet enfant pour la voir aussi répondre à mon amour!

« Et quand l'enfant la quitta, moi je m'approchai de lui, je posai mes mains sur son front comme elle y avait posé les siennes, et je l'embrassai là où elle l'avait embrassé. Ce baiser m'alla jusqu'au cœur. »

Il y a dans le recueil des minnesinger une certaine série de chansons spéciales. On les appelle les *wœchter-lieder*. C'est toujours le même thème brodé sur le même canevas, mais les détails en sont variés à l'infini. Un chevalier entre la nuit dans le château habité par sa maîtresse. Le gardien reste à la porte en sentinelle, pour surveiller les jaloux, pour prévenir les dangers. Quand l'aube du jour commence à poindre, il appelle les deux amans, et leur dit qu'il est temps de se séparer. Le chevalier résiste; il voudrait rester encore; il pense que le gardien se trompe, que la nuit n'est pas achevée. Enfin il cède, et s'éloigne à regret. C'est l'admirable dialogue de Romeo avec son faux espoir et ses adieux.

Wilt thou be gone? It is not yet near day.
It was the nightingale, and not the lark.

D'autres chants sont plus tristes, c'est quand le poète part pour la croisade, quand il quitte pour long-temps, pour toujours peut-être, sa bien-aimée. Le sentiment du devoir le maîtrise; l'idée qu'il va combattre pour la vraie foi lui donne un noble orgueil. Mais les souffrances de l'amour le trahissent. S'il part, il salue avec un regret amer, les lieux où il a vécu, la jeune fille à

(1) J'étais un faible enfant qu'elle était grande et belle.

laquelle il a voué son amour. S'il est loin, il se retourne comme un exilé du côté de la terre natale, il se souvient des jours d'autrefois, des douces heures qui sont passées. Une larme roule sous ses paupières, un accent de douleur se mêle à ses chants de victoire.

Au milieu de ces rêves d'amour, de ces pensées de deuil, le poète ne se concentre pas en lui-même. Il a besoin de s'épancher et il s'adresse à tout ce qui l'entoure. Il a un culte sincère pour la nature, comme pour la femme. Il contemple, avec une surprise d'enfant, l'œuvre de Dieu dans le mouvement des astres, dans la structure des plantes. Il s'associe à tout ce qui se meut auprès de lui. Il prend pitié du brin d'herbe courbé par l'orage, et de la fleur des champs moissonnée par la faucille. Quand le printemps reparaît, il s'en va dans le vallon et chante les belles matinées, les bois qui reverdissent, le ciel qui s'épure. Quand l'hiver est venu, il se retire dans la solitude et regarde avec tristesse les nuages amoncelés à l'horizon, les plaines couvertes de neige. Il est panthéiste, par instinct, par entraînement, non point par système et par réflexion. Il y a une alliance mystérieuse entre lui et la nature extérieure. Quand il s'égare dans les champs, il croit comprendre le murmure des lacs, le soupir des bois, le langage des oiseaux. Seul au sommet des montagnes, au milieu des plaines, il ne sent pas sa solitude, il en appelle aux rochers, aux arbustes, qui l'environnent, il leur dit ses douleurs, il leur confie ses espérances, et la nature morte avec laquelle il s'entretient semble trouver une voix pour lui répondre.

Le duc Henri de Breslau se plaint au soleil d'été, aux arbres de la forêt, à la bruyère, aux fleurs de la vallée, des cruautés de sa maîtresse. Tous les êtres auxquels il s'adresse lui offrent de le venger. Mais il s'écrie : « Oh! non; son beau corps si frêle ne pourrait endurer la souffrance. Laissez-moi plutôt mourir. »

Le comte Conrad de Kirchberg contemple les fleurs qui s'épanouissent, la terre qui reverdit, et, comme la nature, il se ranime, il se réjouit. « Gazon humide de rosée, jolies fleurs des champs, vous qui annoncez le retour de mai, quand l'alouette chante dans les airs, quand le rossignol caché sous le feuillage chante dans les prairies, il faut que je chante aussi mon chant d'amour et de désirs. »

L'hiver vient et il s'écrie : « Hiver, triste hiver, tu nous affliges. C'est par toi que les fleurs se fanent, que la forêt se dépouille de son feuillage, que les oiseaux se taisent. Ton aspect seul rend triste. Mais je veux songer à celle que j'aime : je veux servir celle à qui j'ai consacré mes vœux.

« Hélas! dit-il encore, il faut bien que je me plaigne; le froid hiver apporte maintes douleurs aux petits oiseaux, aux fleurs et à moi. »

Dietmar d'Ast entend l'oiseau qui chante sur les tilleuls; il regarde le buisson de roses qui s'épanouit; et le chant de l'oiseau et le parfum des roses lui rappellent sa bien-aimée.

Une femme est seule, au bord de la bruyère, attendant celui qu'elle aime. Un faucon passe devant elle et elle s'écrie : « Que tu es heureux, ô beau faucon! Tu voles où tu veux, tu reposes ton aile sur l'arbre que tu t'es choisi. Moi, je me suis choisi un amant, et les autres femmes me portent envie. Hélas! pourquoi ne me laissent-elles pas mon bien-aimé? Je n'ai jamais voulu leur enlever le leur. »

« Dans la forêt, dit Ulrich de Lichstenstein, les petits oiseaux chantent de douces chansons; dans les prés, de jolies fleurs s'entr'ouvrent au soleil de mai. Ainsi mon cœur se rajeunit quand je pense à elle. Son souvenir me rend heureux, comme un rêve d'or rend heureux le pauvre. »

Henri de Saxe dit que le corps de sa jeune fiancée lui est plus cher que le temps de mai.

Rubin fait la description de l'été; puis, songeant à ce qu'il a souffert : « Hélas! dit-il, dans ces jours de joie, pourquoi n'ai-je pas l'été dans le cœur? »

Gottfried de Strasbourg dit que, lorsque sa bien-aimée passe dans la prairie les rameaux d'arbres, les plantes, tout ce qu'il y a de beau et de gracieux dans la nature, s'incline devant elle et la salue.

Un autre minnesinger contemple sa maîtresse dans le calice pourpré des fleurs. Il l'entend dans le chant des oiseaux; il reconnaît son regard dans la clarté des étoiles, et son sourire dans les rayons de l'aurore.

« Les femmes, dit Walther de Vogelweide, sont plus douces,

plus belles que les fleurs. Sur la terre, dans l'air, quand j'ai regardé les lis et les roses, les plantes où brille la rosée, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau que les femmes.

« Dieu lui-même a élevé et honoré les femmes chastes. Nous devons les aimer, les servir à toute heure. Les trésors du monde sont en elles, les joies de la vie sont en elles. Leur louange retentit de toutes parts. Dans l'anxiété, dans les regrets il n'est rien de plus consolant que de regarder une belle femme qui sourit à celui qu'elle aime. »

Ces rêves d'amour qui se représentent ainsi à tout instant et sous toutes les formes, ce sentiment de respect et d'adoration pour les femmes ne tenait pas à des idées de galanterie chevaleresque, encore bien moins à des besoins de sensualité éveillés en Orient. Pour le comprendre dans son naïf enthousiasme, dans ses chastes transports, il faut en reporter la source plus haut, il faut se rappeler le culte que le moyen-âge avait voué à la Vierge, culte profond, culte mystique, qui s'empare de tous les esprits et se manifeste dans toutes les institutions et toutes les œuvres de cette époque. L'église célèbre avec une pompe solennelle les fêtes de la Vierge, les corporations bourgeoises se plaçaient sous son patronage, le peuple traversait des royaumes entiers pour lui porter ses *ex voto* dans une chapelle. Les poètes la chantaient avec exaltation. Plusieurs d'entre eux l'élèvent, dans leurs chants, au-dessus de Dieu même. Plusieurs légendes populaires du Nord nous représentent la Vierge entourée d'une auréole de gloire, et le Christ qui consulte son regard et lui obéit comme un fils obéit à sa mère. La Vierge régna dans le ciel et sur la terre; la Vierge, comme l'a dit M. Michelet, devint le Dieu du monde (1). C'est de ce culte sacré que date l'affranchissement moral de la femme. L'aurore de rédemption qui éclaira l'humble chaumière de Bethléem rejaillit sur toutes les femmes. Marie était la consolation des affligés, la tour d'ivoire du faible, le flambeau de l'aveugle, l'étoile du pèlerin, la rose mystique des cœurs purs. Ceux qui l'invoquaient dans leurs prières reportèrent sur tous les êtres de son sexe le respect et l'amour qu'ils lui avaient voué. Marie était femme, et le peuple re-

(1) *Histoire de France*, tom. II, pag. 301.

ligieux et naïf du moyen-âge crut trouver dans la femme un emblème de la grace infinie, un rayon de la lumière céleste, un reflet de l'éternelle beauté.

En faisant l'éloge d'un prince, un minnesinger disait : « Il honore toutes les femmes par respect pour celle qui est devenue la mère de Dieu (1). » Ce vers explique tout le mouvement d'idées tendres et pieuses qui s'opéra au moyen-âge. Les hymnes à la Vierge occupent une grande place dans les poésies des minnesinger. Celui de Gottfried de Strasbourg est l'un des plus beaux dithyrambes religieux qui aient jamais été faits.

La poésie des minnesinger garda toutes ses charmantes inspirations, toute sa sève, pendant l'espace de cent cinquante ans. Mais vers la fin du XII[e] siècle, elle se refroidit, elle devient raide et austère. Les chevaliers au langage courtois l'abandonnent, les princes qui l'ont aimée l'oublient. Les corporations d'ouvriers s'en emparent et l'assujétissent à des principes dogmatiques, à des règles pénibles et embarrassantes. Nous essaierons un jour d'expliquer comment cette lyre si légère et si tendre a quitté ses douces fantaisies pour prendre le ton didactique et sententieux. C'est un chapitre à part. C'est dans l'histoire de la littérature allemande une phase de poésie spéciale.

La vie d'un grand nombre de minnesinger distingués ne nous est pas connue. On a retenu leurs vers, on a oublié leur biographie. Plusieurs sont restés célèbres par leur naissance autant que par leurs œuvres. C'étaient des rois et des princes ; c'était Wenceslas de Bohême, Othon IV, margrave de Brandebourg, le duc Jean de Brabant, le duc Henri de Breslau, le comte d'Anhalt. C'étaient de riches barons dont les châteaux subsistent encore en Allemagne. Ils aimaient les muses, et les muses ont été reconnaissantes, elles ont joint une couronne de lauriers à leur couronne de princes. Quelques minnesinger ont fait de grandes œuvres qui leur assignent un rang élevé parmi les poètes épiques. Wolfram d'Eschenbach a composé, d'après une épopée française, son *Parcival* et son *Titurel*, le seul poème de ce nom qui nous reste aujourd'hui, celui de Guiot de Provins étant perdu. Gottfried de Strasbourg a ra-

(1) Er eret alle megede durch die magt diu got gebar.

conté les aventures d'Iseult et de Tristan. Artmann d'Aue a écrit la *Chronique d'Iwain*. Conrad de Wurzbourg nous a légué sa *Forge dorée*. Henri d'Ofterdingen a travaillé au *Heldenbuch*. L'auteur des *Niebelungen* nous est encore inconnu. D'autres minnesinger étaient pauvres. Ils s'en allaient de cour en cour racontant leurs légendes, chantant leurs chants de joie ou de tristesse. Quelques-uns, pour se créer un moyen plus sûr d'existence étaient, obligés de se faire musiciens, et ceux qui composaient des chants de piété, s'appellaient les musiciens de Dieu.

Le plus grand de tous ces poètes lyriques, c'est Walther de Vogelveide. Il ne célébra pas seulement dans ses vers l'amour mystique dont il était épris. Il composa de nobles et touchantes élégies sur les vices qui l'avaient frappé, sur les douleurs dont il était témoin. Il chanta la Vierge et le Christ, les espérances de la vertu, les joies sans trouble de l'autre monde. Il vécut pauvre et triste. Il s'est représenté lui-même dans une de ses élégies, le regard soucieux, la tête appuyée sur une de ses mains, l'ame poursuivie par d'amères réflexions, Il erra long-temps dans plusieurs provinces, et il n'aspirait, dit-il, qu'à pouvoir un jour lui-même exercer l'hospitalité, au lieu de la réclamer sans cesse.

Ces poètes se rassemblaient à différentes cours : ils travaillaient à composer des chants nouveaux; et ils faisaient l'éloge du prince qui les prenait sous sa protection. Il y en avait toujours plusieurs à l'abbaye de Saint-Galle, à la cour de Vienne, de Brunswick, d'Anhalt, de Thuringe. Celle-ci, surtout, devint célèbre. Ce fut là qu'au commencement du XIII[e] siècle (1) on vit s'ouvrir ce fameux tournois poétique, connu sous le nom de *Guerre de la Wartbourg*. Dans la vieille forteresse élevée au-dessus de la petite ville d'Eisenach, sept minnesinger renommés se trouvèrent réunis, et combattirent comme autrefois les bergers musiciens de Virgile ou de Théocrite. C'étaient Wolfram d'Eschenbach, Henri d'Ofterdingen, Rispach, Reinmar, Bitterolf, Walther de Vogelweide et Henri de Weldeck. Le landgrave Hermann présidait à cette joûte littéraire; et sa jeune et belle épouse, la princesse Sophie, soutenait les concurrens par un doux regard et son doux sourire.

(1) 1206 selon le moine de Pirna, 1207 selon la Vie de sainte Elisabeth. Le poème est de 1215.

Le premier qui s'élança dans la lice fut Henri d'Ofterdingen. Il fit, avec emphase, l'éloge du duc Léopold d'Autriche; et les autres poètes essayèrent d'enlever à ces louanges ce qu'elles avaient d'outré, et de faire prévaloir le nom du prince qu'ils aimaient. Walther de Vogelweide rendait hommage au roi de France; Wolfram d'Eschenbach vantait le landgrave de Thuringe. La querelle s'anima, et devint si vive, que les concurrens convinrent d'appeler le bourreau, et de faire trancher la tête à celui d'entre eux qui serait vaincu. Le bourreau prépara ses cordes, aiguisa sa hache, et la lutte recommença entre l'audacieux Henri et le sage Wolfram. Henri échoua dans ses efforts; il fut vaincu. Il devait subir la peine de mort, et ses rivaux, qu'il avait irrités par des paroles de dédain, n'étaient nullement disposés à lui faire grace. Mais il eut recours à la clémence de la princesse Sophie, et la princesse Sophie le sauva.

Ainsi humilié dans son orgueil, trompé dans son espoir, Henri ne renonça cependant pas à l'idée de remporter un jour la victoire. Il demande, pour combattre de nouveau, un délai d'un an, et s'en va en Hongrie prendre des leçons auprès du célèbre Klingsor, espèce de Faust de cette époque, astrologue et poète, philosophe voué au diable et initié aux secrets de la magie. Klingsor accueille Henri avec empressement, il lui donne des conseils, il l'associe à ses travaux. Mais le temps se passe, le jour approche où les poètes vont se réunir une seconde fois dans les salles de la Wartbourg. Henri d'Ofterdingen prie Klingsor de le conduire à Eisenach, et Klingsor ne répond pas. Il insiste de nouveau, et le magicien reste impassible. Enfin, un soir, Klingsor lui donne un breuvage soporifique. Le lendemain, en s'éveillant, Henri reconnaît le son des cloches d'Eisenach, et salue les remparts crénelés du landgrave. Ce fut là que Klingsor, regardant les étoiles, s'écria tout à coup : « Cette nuit, il est né une fille au roi de Hongrie : elle sera belle, vertueuse, sainte, et épousera un fils de landgrave. »

Le prince, qui avait accueilli Klingsor avec tous les égards qu'il croyait devoir à un homme célèbre, redoubla d'attentions pour lui en apprenant cette prédiction, qui ne tarda pas à se confirmer. Il l'invita à s'asseoir à sa table, et lui donna de riches présens. Puis,

au jour du tournois littéraire, Klingsor s'avança fièrement pour lutter contre Wolfram d'Eschenbach. L'un et l'autre s'adressèrent, tour à tour, des énigmes. Ils se posèrent, comme des casuistes, des questions de dogmes religieux, enveloppées d'un voile métaphorique; mais Klingsor fut vaincu par la droite raison, par la piété sincère de son adversaire. Fatigué de cette discussion, il céda la place à un jeune homme qu'il avait amené avec lui, et qui n'était autre chose que le diable. Mais le diable fut plus malheureux encore. Les paroles pieuses de Wolfram le faisaient frémir. Les mots de rédemption, de christianisme lui causaient d'atroces douleurs. Il se retira en maudissant la sagesse des poètes souabes. Klingsor s'en retourna en Hongrie, et Henri d'Ofterdingen reconnut que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de se réconcilier avec ses concurrens.

Le poème de la Wartbourg a été publié, en 1830, d'après le manuscrit d'Iéna, avec un glossaire et des notes intéressantes.

Les poésies des minnesinger ont été rassemblées au XIV[e] siècle par le conseiller Manesse, de Zurich. Son recueil renferme quinze cents pièces attribuées à cent quarante poètes. Ce manuscrit précieux était encore, au XVII[e] siècle, dans une bibliothèque suisse. Il fut transporté à Heidelberg, et de là à Paris. En 1758, Bodmer l'a publié en 2 volumes in-4°. Il existe plusieurs autres recueils de chants souabes dans les bibliothèques de Munich, Weimar, Heidelberg, Weingarten, etc. M. Van der Hagen, l'un des érudits les plus distingués de l'Allemagne, prépare, depuis près de vingt années, un grand travail sur les poésies et la vie des minnesinger. Son livre, dont il nous a été permis de voir de nombreux fragmens, sera, certainement, une œuvre savante et complète.

X. MARMIER.

LOPE DE AGUIRRE.

Épisode de l'Histoire de l'Amérique Espagnole.

Toutes les richesses du Pérou n'avaient pu satisfaire l'avidité des Espagnols. Gorgés d'or et de butin, ils rêvaient un pays imaginaire où les cailloux étaient des pierreries, et les métaux précieux si abondans, qu'on les employait aux usages les plus vils. Aussi essayèrent-ils, à plusieurs reprises, de découvrir ce pays, que l'on nommait emphatiquement *el Dorado*, et dont Manoa, la capitale, surpassait, disait-on, les plus belles villes de l'Europe. Dès 1541, Gonzalo Pizarre partit du Pérou avec une brillante armée pour découvrir *el Dorado*, et ne ramena que quelques soldats; les autres avaient péri de faim et de misère. Pedro de Ordaz, Antonio Berrio, Philippe de Utre, qui renouvelèrent la même tentative, ne furent pas plus heureux.

Cependant don Pedro de Mendoza, qui était vice-roi du Pérou vers le milieu du XVIe siècle, ne se laissa pas décourager par le mauvais succès de ses devanciers. Il résolut d'envoyer une expédition à la conquête de cette nouvelle terre promise, et chargea de cette mission Pedro de Ursua, officier expérimenté, qui s'était déjà distingué à la conquête de la Nouvelle-Grenade. Aussitôt que

celui-ci se vit investi du commandement, il s'occupa de lever une armée et de faire tous ses préparatifs pour descendre le grand fleuve des Amazones, qui coulait, disait-on, non loin des frontières du Dorado.

Le plus difficile n'était pas de trouver des soldats; le Pérou était plein d'anciens compagnons des Pizarre, esprits aventureux, vieillis au milieu des guerres civiles, et qui ne souffraient qu'impatiemment le rétablissement de l'ordre. Ils arrivèrent en foule sous la bannière de Pedro de Ursua, les uns attirés par l'appât des richesses, les autres dans l'espérance de le déterminer à tourner ses armes contre le vice-roi et à secouer le joug de la métropole. Mais pour faire construire des brigantins, acheter des armes et des munitions, il fallait de l'argent, et Ursua n'en avait pas. Cette pénurie était sur le point de faire échouer son expédition, quand Pedro del Portillo, curé de Moyobamba, lui offrit 2,000 piastres pour l'évêché du pays qu'il allait découvrir. 2,000 piastres pour l'évêché du Dorado! certainement ce n'était pas cher, et cependant le curé se repentit de son marché, et refusa de livrer l'argent.

Ursua se trouvait donc dans le plus grand embarras et allait se voir forcé de renoncer à son expédition, quand un de ses compagnons résolut de le tirer d'affaire et de faire payer, de gré ou de force, les 2,000 piastres promises. Une nuit, il feint d'être malade et fait appeler le bon curé, qui, sans défiance, se hâte d'arriver, croyant recevoir la confession d'un moribond; mais il trouve un homme bien portant, qui lui place le bout d'une escopette sur la poitrine, lui fait signer une lettre de change et le tient sous bonne garde jusqu'à ce que l'argent soit payé; le curé n'osa se plaindre, craignant de perdre son évêché en même temps que son argent.

Ursua, se voyant en fonds, poussa ses préparatifs avec vigueur, et même avec tant de précipitation, qu'il ne fut pas assez difficile sur le choix des officiers qui se présentèrent pour l'accompagner, ce qui, plus tard, fut cause de sa perte; car tous ceux qui avaient pris part aux guerres civiles des Pizarre et des Almagros et aux nombreuses révoltes qui avaient si long-temps désolé le Pérou, se voyant compromis pour toujours, se hâtèrent de prendre part à une entreprise qui offrait de nouvelles chances à leur am-

bition. Il eut bientôt lieu de s'apercevoir de l'esprit d'indiscipline qui régnait dans son armée; car ayant choisi Pedro Ramiro pour son lieutenant, deux autres officiers en conçurent une telle jalousie, que, profitant du moment où celui-ci était embarqué avec eux sur un canot pour traverser une petite rivière, ils l'égorgèrent à la vue de ses gens, qu'il avait été forcé de laisser sur l'autre rive. Ursua, à la vérité, fit arrêter les meurtriers, qui après un procès sommaire eurent la tête tranchée. Cette sévérité rétablit pour quelque temps la discipline dans l'armée; mais les morts laissèrent de nombreux amis qui prirent soin de les venger plus tard.

Quand il vit tous ses préparatifs terminés, il fit partir Juan de Vargas et Garcia de Arce, qui devaient l'attendre à quelque distance, et lui ramasser le plus de vivres possible. Le premier s'arrêta à l'embouchure du Cocama, et le second dans une île située beaucoup plus loin, où il parvint à se maintenir, malgré les attaques des Indiens, irrités par le massacre de plusieurs tribus qui l'avaient accueilli avec hospitalité.

Mais ce qui nuisit surtout au malheureux Ursua, ce fut la faiblesse qu'il eut d'emmener avec lui dona Inez de Atienza, sa maîtresse. Cette belle créole le dominait tellement qu'il oubliait pour elle le soin de son armée. Ce fut en vain que ses amis l'avertirent du mauvais effet que cette conduite produirait sur ses troupes, et le supplièrent de se défier des officiers auxquels il avait accordé sa confiance. Il courait en aveugle à sa perte.

Quand tous les préparatifs furent terminés, Ursua s'embarqua, le 26 septembre 1560, à Santa-Cruz, où il avait fait construire ses brigantins. Les habitans de Santa-Cruz étaient tellement sûrs du succès de cette expédition, qu'ils abandonnèrent leurs habitations pour le suivre, et la ville resta entièrement déserte. Mais, dès le premier jour, l'on s'aperçut des fautes que la précipitation avait fait commettre. Les brigantins, fabriqués avec du bois encore vert, firent eau de tous côtés, et Ursua se vit obligé d'y renoncer, d'embarquer tout son monde sur des canots et des radeaux, et d'abandonner sur la plage une grande partie de son bagage. Sur trois cents chevaux qu'on avait rassemblés, il ne put en emmener que quarante.

Il se réunit d'abord à Vargas, qui l'attendait à l'embouchure du Cocama, puis à Garcia de Arce, que les Indiens serraient de près dans l'île où il s'était fortifié. Se voyant arrivé sur les limites de son gouvernement, il s'arrêta quelques jours dans cette île pour réorganiser son armée. Après avoir nommé Vargas son lieutenant-général, et Fernando de Mendoza son porte-étendard (*alferez mayor*), il continua de descendre le fleuve à travers mille fatigues et mille dangers, ayant sans cesse à combattre non-seulement les Indiens et les bêtes féroces, mais encore la famine, mille fois plus dangereuse.

Au bout d'une longue navigation, il arriva dans un village nommé Machifaro, où il se décida à séjourner quelque temps, pour prendre des renseignemens sur ce pays d'el Dorado, dont il croyait toujours approcher. Mais les Indiens ne purent lui en donner aucune nouvelle, ce qui porta au plus haut point le mécontentement de ses troupes. Depuis long-temps ses soldats ne vivaient que du peu de tortues et de poissons qu'ils pouvaient prendre, et les moustiques les tourmentaient d'une manière qui ne peut être comprise que par ceux qui ont navigué sur les rivières de l'Amérique méridionale. Il était d'ailleurs d'une extrême sévérité envers eux, et, pour la moindre faute, les condamnait à ramer des jours entiers sur le canot qui portait la belle Inez, châtiment qu'ils souffraient avec d'autant plus d'impatience qu'ils se croyaient plutôt victimes de ses charmes que de leurs fautes. Il ne donnait pas moins de sujets de plaintes à ses officiers; car il fuyait leur société pour rester seul avec sa maîtresse, et ceux-ci imputaient à son orgueil un abandon qu'ils n'auraient dû imputer qu'à son amour.

Les anciens amis des Pizarre, qui n'avaient considéré cette expédition que comme un moyen de se soustraire au joug de la métropole, attisaient encore le mécontentement. Ils représentaient aux soldats qu'après sept cents lieues de fatigue et de misère, ils ne paraissaient pas s'être approchés du but; que leur chef, qui sacrifiait tous ses devoirs à son amour pour Inez, les conduisait à leur perte, et qu'enfin il valait bien mieux, s'ils devaient un jour arriver au Dorado, s'y établir en souverains, que d'avoir à compter avec le gouvernement de la métropole.

A la tête de ces mécontens se trouvait Lope de Aguirre. Fils d'un pauvre gentilhomme du Guipuscoa, il avait passé jeune en Amérique, et s'était distingué par sa valeur dans toutes les guerres civiles du Pérou, où il avait pris parti pour les Pizarre. Depuis long-temps il avait conçu le hardi projet d'arracher au roi d'Espagne le plus beau fleuron de sa couronne, en fondant en Amérique un empire indépendant. Mais se sentant d'une naissance trop obscure pour aspirer au commandement, il l'offrit à Fernando de Mendoza, qui, oubliant ce qu'il devait à son chef et à sa patrie, eut la faiblesse de l'accepter.

Le plan des conjurés était de reprendre la route du Pérou après s'être défait de leur chef, et de s'y proclamer indépendans. L'occasion de le mettre à exécution ne tarda pas à se présenter, car le soir même du départ, Ursua, étant arrivé à un village où il trouva des vivres en abondance, résolut de s'y arrêter quelque temps, et d'envoyer à la découverte, avec une troupe choisie, Sancho Pizarro, un des officiers en qui il avait le plus de confiance. Les conjurés résolurent de profiter du moment où il avait éloigné ses soldats les plus fidèles pour lui donner la mort.

Pendant qu'ils prenaient cette décision, un nègre, esclave d'Alonzo de la Bandera, chez qui ils étaient réunis, surprit une partie de leur conversation, et se hâta d'aller avertir le gouverneur du danger qui le menaçait; mais celui-ci était avec la belle Inez, et le nègre, malgré tous ses efforts, ne put pénétrer jusqu'à lui.

Les conjurés attendirent chez Alonzo de la Bandera que tout le camp fût enseveli dans un profond sommeil. A deux heures ils se mettent en marche, et entourent, sans être aperçus, la cabane de feuillage où reposait leur malheureux général. D'eux d'entre eux s'y introduisent sous un prétexte frivole, et le trouvent couché dans son hamac. Il leur demande ce qu'ils veulent à une pareille heure. Pour toute réponse, ils mettent l'épée à la main. Ursua essaie de tirer la sienne; mais il est bientôt accablé par le nombre des conjurés qui se précipitent dans la cabane. Vargas, qui accourt à peine armé au bruit du tumulte, partage le même sort. Les conjurés parcourent ensuite le camp l'épée à la main en proclamant Mendoza leur général.

L'armée, se voyant sans chef, consentit à reconnaître Mendoza

en cette qualité. Celui-ci commença par faire distribuer aux soldats le peu de vin qui restait, et que l'on avait réservé pour le service de l'autel; et la nuit se passa en scènes de débauche et de désordre. Dès le lendemain, les conjurés se partagèrent les principaux emplois, et Aguirre se fit donner celui de mestre-de-camp. A son retour, Sancho Pizarro n'osa protester contre ce qui s'était passé, et accepta même une charge que les conjurés avaient réservée pour lui.

Mendoza se hâta de convoquer les nouveaux chefs de l'armée, et leur donna lecture d'une instruction judiciaire qu'il avait fait dresser contre Ursua. Celui-ci y était accusé de négligence et de malversation, et sa mort y était déclarée nécessaire au service du roi. Mendoza proposa, en même temps, de continuer la recherche du Dorado. Ce n'était pas là le plan des conjurés; cependant personne n'osa le contredire en face. Mais quand il fallut signer l'instruction, Aguirre signa : *Lope de Aguirre*, *traître*. Cette signature ayant excité les murmures de l'assemblée, il prit la parole, et s'exprima en ces termes : « Croyez-vous, messeigneurs, qu'après avoir massacré un général muni de pleins pouvoirs de sa majesté, une instruction, faite après coup, vous serve de justification? Puisque tous nous avons pris part à sa mort, croyez-vous que l'on admettra nos dépositions contre lui? Que chacun interroge sa conscience, et elle lui répondra qu'il est coupable de haute trahison. Quand même le pays que nous découvririons serait dix fois plus riche que le Pérou, et dix fois plus peuplé que la Nouvelle-Espagne, le premier licencié du roi entre les mains de qui nous tomberons nous fera couper la tête. Mon avis est donc que, sans perdre de temps à chercher de nouvelles terres, nous tâchions de nous emparer du Pérou; nous y avons des amis nombreux, qui n'attendent que l'occasion de prendre les armes, et ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous réunir à eux dans le plus bref délai. »

L'avis contraire l'emporta cependant. Mais Aguirre et ses amis se promirent bien de se venger de Mendoza, et de ne pas le laisser jouir long-temps du pouvoir qu'ils lui avaient donné, et dont il se servait pour entraver leurs plans. Ils réussirent, dès le lendemain, à faire chavirer le radeau qui portait les chevaux, de sorte que Mendoza, qui n'avait plus que des canots, fut forcé de s'arrêter

en cet endroit pour construire de plus grandes embarcations, ce qui lui fit perdre plus de trois mois, et leur donna le temps de préparer l'exécution de leur plan. La famine devint telle, que l'on fut obligé de manger les chevaux et les chiens, ce qui fournit de nouveaux argumens à Aguirre et à son parti, puisque l'on se trouvait privé des principaux moyens de découvrir le pays que l'on cherchait.

Ce raisonnement accrut le nombre de ceux qui aimaient mieux retourner au Pérou que de courir les chances d'une expédition dans des pays inconnus, et Aguirre, de son côté, profita de sa charge de mestre-de-camp pour se débarrasser, sous divers prétextes, de tous ceux dont il redoutait l'opposition à ses projets.

La discorde ne tarda pas à éclater entre Alonzo de la Bandera, que Mendoza avait nommé son lieutenant-général, et Aguirre, qui ne voulait pas le reconnaître pour son supérieur, et que l'on força de renoncer à sa charge de mestre-de-camp. Celui-ci, profitant de la jalousie de Mendoza, qui soupçonnait la Bandera de partager avec lui les faveurs de la belle Inez, en obtint un ordre pour le faire périr; mais il n'était pas facile de l'exécuter, car la Bandera, qui se défiait de lui, ne sortait que bien accompagné. Pour y parvenir, Mendoza l'invita à dîner, et, l'ayant engagé dans une partie de jeu, il le retint jusqu'à une heure fort avancée dans la nuit. Quand tous ses amis se furent retirés, Aguirre entra dans la tente avec quelques soldats, se jeta sur lui et le massacra.

La misère alla toujours croissant au camp des Espagnols, car les soldats, qui n'étaient plus retenus par les liens de la discipline, ayant maltraité le peu de naturels qui leur apportaient des vivres, non-seulement ceux-ci cessèrent d'en apporter, mais ils massacraient tous les individus qui sortaient du camp par détachemens peu nombreux; de sorte qu'il devint presque impossible d'aller à la chasse ou à la pêche. On prétend même que, pour rendre la position du général plus difficile encore, les partisans d'Aguirre détachaient les canots pendant la nuit, afin qu'ils fussent emportés par le courant, et accusaient ensuite les Indiens de les avoir volés.

Pour compromettre davantage tous ceux qui composaient l'armée et les mettre dans l'impossibilité de reculer, Aguirre conseilla à Mendoza de la rassembler sur la grande place du village, et de

lui représenter qu'ayant été proclamé tumultueusement après la mort d'Ursua, il ne regardait pas sa nomination comme valable, et voulait qu'elle se fît par un scrutin régulier. Tous le proclamèrent de nouveau, à l'exception de trois soldats, qui osèrent protester en faveur du roi d'Espagne, et qu'il fit pendre comme rebelles. Aguirre résolut de rompre les derniers liens qui attachaient ses compagnons à l'Espagne. Il rassemble les soldats, leur dit qu'ils ont besoin d'un chef suprême, puisqu'ils ne reconnaissent plus le roi Philippe pour leur maître, les exhorte à fonder un nouvel empire, qui comprendra non-seulement le Pérou, mais toutes les Indes occidentales, et fait proclamer Mendoza, sous le nom de don Fernand Ier, prince souverain du Pérou et de la Terre-Ferme. On lui forme une cour, on le traite en roi, et on oblige tout le monde à saluer non-seulement quand il passe, mais même quand on prononce son nom.

Le plan des révoltés était de s'embarquer sur les brigantins aussitôt qu'ils seraient terminés, de gagner la mer, et de s'emparer des villes de *Nombre de Dios* et de *Panama*, d'en proclamer l'indépendance, de donner la liberté aux esclaves, et de réunir une armée assez considérable pour faire la conquête du Pérou, ce qui leur paraissait d'autant plus facile, qu'ils comptaient sur l'appui de tous ceux qui avaient pris part aux révoltes précédentes. Ils se croyaient si sûrs de réussir, qu'ils s'étaient déjà partagé tous les emplois et toutes les terres du pays. L'exemple de Gonzalo Pizarro était bien fait pour les encourager, car peu s'en était fallu qu'il ne réussît dans le même dessein.

Don Fernand ne savait quel parti prendre, et redoutait le sort qui le menaçait, si l'expédition contre le Pérou ne réussissait pas; il n'osait pas non plus s'opposer aux desseins d'Aguirre, dont l'influence sur l'armée l'emportait sur la sienne. Ce dernier poussa l'audace jusqu'à lui reprocher en face son amour pour Inez et la faire massacrer devant ses yeux, sans qu'il osât s'y opposer. Cependant Mendoza, outré de cette conduite, rassembla ses amis, et résolut avec eux de faire périr secrètement Aguirre et de renoncer à l'expédition du Pérou pour reprendre la recherche du Dorado. Aguirre, informé de ce qu'ils avaient tramé contre lui, se décide à les prévenir. Sous prétexte d'une revue, il rassemble

ses partisans et s'avance à leur tête vers le quartier qu'habitent Mendoza et ses amis, renversant les tentes et massacrant tout ce qui veut résister. Réveillé par le bruit, le malheureux don Fernand sort de son logement, à peine vêtu, pour s'informer de la cause de ce tumulte; mais à peine les conjurés l'ont-ils aperçu, qu'il tombe frappé de plusieurs balles, et ses amis éprouvent bientôt le même sort.

Lorsque tout est terminé, Aguirre rassemble les soldats, accuse Mendoza de trahison, leur expose les motifs de sa conduite et se fait proclamer général et chef suprême. Voulant ensuite effacer jusqu'au nom espagnol, il fait prendre à ses soldats celui de *Maragnones*.

Cependant, craignant d'avoir le même sort que son prédécesseur, il prend toutes les mesures nécessaires pour s'en garantir et pour prévenir les complots. Il fit désarmer tous ceux qu'il regardait comme les amis de don Fernand, fit étrangler plusieurs officiers pour avoir murmuré contre son gouvernement, et alla même jusqu'à défendre, sous peine de mort, de parler à voix basse. Il restait sans cesse à bord d'un brigantin où étaient embarqués ses amis les plus fidèles, et n'osait mettre pied à terre.

Il continua de descendre le fleuve en se dirigeant toujours vers la gauche, ayant presque chaque jour à combattre les indigènes, et voyant la famine et les maladies décimer ses soldats. Les Indiens qu'on avait amenés du Pérou, furent les premières victimes de sa cruauté ; quelques-uns ayant pris la fuite, il abandonna le reste, au nombre de plus de cent, sur une plage inconnue où ils périrent de misère.

Enfin, après une longue et pénible navigation, il atteignit l'embouchure de l'Amazone le 1er janvier 1561. Il se dirigea vers l'île de la Marguerite, et alla débarquer, à quelque distance de la ville, dans une baie qu'il trouva déserte. Aussitôt qu'il eut pris terre, il expédia un messager au gouverneur, pour lui annoncer qu'il avait été jeté sur cette côte par le mauvais temps, et pour lui demander des vivres. Le gouverneur lui ayant envoyé un officier pour prendre des informations plus exactes, Aguirre, sans lui dire un mot de tout ce qui s'était passé, lui répondit simplement qu'il commandait les débris d'une expédition envoyée du Pérou pour des-

cendre le Maragnon, que le reste de son armée avait péri de faim et de misère. Les habitans, touchés de ce récit, firent sur-le-champ tuer deux vaches qu'ils lui envoyèrent. Aguirre, voulant faire croire qu'il arrivait chargé de richesses, donna à ceux qui les lui apportèrent plusieurs bijoux d'or et une coupe d'argent.

Le gouverneur, homme jeune et sans expérience, donna complètement dans le piége qui lui était tendu et vint visiter Lope avec quelques uns de ses principaux officiers. Aguirre lui fit le meilleur accueil, et demanda la permission de débarquer sa troupe pour qu'il pût la passer en revue. Le gouverneur y consentit, mais à peine les Maragnones furent-ils rangés en bataille sur la rive, que Aguirre donna l'ordre de s'emparer de sa personne et de faire garder avec soin les passages qui menaient à la ville, afin qu'on n'y fût pas averti de ce qui venait de se passer. Aguirre distribue les chevaux du gouverneur et de sa suite à ses officiers les plus déterminés, le force à monter en croupe derrière lui, s'avance vers la ville, désarmant tous les habitans qu'il rencontre, et s'emparant de leurs chevaux, y entre sans coup férir, la livre au pillage, enferme les prisonniers dans la citadelle, partage entre ses soldats l'argent qui se trouve dans les caisses du gouvernement, renverse le poteau sur lequel sont peintes les armes royales, et se fait proclamer souverain du pays. Il donne ensuite une part du butin à tous ceux qui consentent à se réunir à lui, fait pendre les hommes restés fidèles au roi, brûler leurs maisons et saccager leurs biens.

Dès qu'il se vit maître de l'île, il chercha les moyens de se rendre à la terre-ferme. Ayant appris qu'un vaisseau du roi se trouvait au port de Maracapana où il avait transporté plusieurs missionnaires de l'ordre de saint Dominique, il envoie un de ses officiers pour s'en emparer. Mais celui-ci, redoutant les suites de sa conduite, va faire sa soumission au supérieur de ces religieux, et lui rendre compte de la mort d'Ursua et de tout ce qui s'était passé depuis. Aguirre, apprenant cette désertion, et craignant que cet exemple n'entraînât un grand nombre de ses compagnons, fait tirer les embarcations à terre, pour les empêcher de quitter l'île, fait massacrer le gouverneur et les principaux habitans, sous prétexte qu'ils méditent un soulèvement contre lui, et fait renfermer

dans la citadelle le reste des colons avec leurs familles. Il rassemble ensuite ses soldats, leur rappelle en peu de mots tous leurs crimes, et les exhorte à vendre chèrement leur vie, puisqu'ils ont perdu toute espérance de pardon.

Le bruit de ce qui venait de se passer à la Marguerite se répandit promptement sur la côte de la terre-ferme, et tous les gouverneurs firent des préparatifs de résistance. Aguirre, informé que le provincial des dominicains, à la tête de quelques soldats qu'il avait ramassés à la hâte, méditait une descente à Punta-de-Piedras, se hâta de s'y rendre avec une partie de ses troupes; mais apprenant que le provincial n'avait pas encore paru, il revint à la Marguerite. Soupçonnant Perez, son mestre-de-camp, d'avoir voulu profiter de son absence pour le trahir, il le fit massacrer à son retour, et poussa même la cruauté jusqu'à forcer un officier, qu'il croyait son complice, de boire le sang qui coulait de ses blessures.

Quand tous les préparatifs de départ furent terminés, Aguirre fit broder deux épées sanglantes placées en croix sur une bannière de taffetas noir, et la fit bénir dans l'église de l'Assomption avec toutes les cérémonies d'usage. Il reçut ensuite le serment de fidélité de toute l'armée, et, faute d'un portrait du roi d'Espagne, il prit un roi de cartes, qu'il fit fouler aux pieds et déchirer par les soldats. Enfin, après être resté quarante jours dans cette île, et avoir commis toutes les cruautés et les désordres imaginables, il s'embarqua avec sa troupe et se dirigea vers la côte de la terre-ferme.

Voyant qu'avec cent cinquante hommes seulement qui lui restaient, il ne pouvait penser à s'emparer de Panama, où l'on était sur ses gardes, il se décida à traverser le Venezuela et la Nouvelle-Grenade, et à gagner ainsi le Pérou. Il alla donc débarquer au port de la Burburata, que les habitans abandonnèrent aussitôt qu'ils virent sa flottille approcher, pour se réfugier dans les bois avec ce qu'ils avaient de plus précieux.

A cette nouvelle, les gouverneurs de Tocuyo et de Merida se hâtèrent de rassembler des troupes pour marcher contre Aguirre, qui, de son côté, se préparait à une vigoureuse résistance. Voulant prouver à ses soldats qu'ils ne pouvaient plus reculer et que la fuite était désormais impossible, il mit le feu à ses embarcations; puis, après avoir tout pillé et saccagé à la Burburata, il se

dirigea sur Valence, qu'il trouva également abandonnée par les habitans.

Averti que Pablo Collado se préparait à l'attaquer, il le prévint par un mouvement rapide et s'avança sur Barquisimeto. Collado essaya de le réduire en lui offrant amnistie pleine et entière, s'il voulait mettre bas les armes. Mais voyant qu'il ne pouvait rien obtenir et qu'il n'était pas en force pour lui résister, il se décida à se retirer avec ses troupes à une lieue de là, après avoir fait afficher dans toute la ville la promesse du pardon royal pour tous ceux qui mettraient bas les armes et viendraient se joindre à lui. Il fut suivi par tous les habitans, de sorte qu'Aguirre, en entrant dans la ville, la trouva déserte et abandonnée. Pour empêcher l'impression que ces affiches auraient pu faire sur ses soldats, il se dirigea droit vers la citadelle et s'y enferma. Quand la nuit fut venue, il leur livra la ville à piller, et le lendemain il les rassembla sur la grande place, et leur dit :

« Vous avez trouvé, mes compagnons, des proclamations par lesquelles le gouverneur vous promet pardon et oubli; mais, comme votre chef et votre ami, je dois vous détourner d'y ajouter foi. Comment pourriez-vous espérer le pardon de toutes les violences que vous avez commises? Le roi lui-même ne pourrait vous l'accorder. Comment pourriez-vous donc ajouter foi à la parole d'un simple licencié, qui n'a pas même de pleins pouvoirs? Vous savez ce qui est arrivé, au Pérou, à ceux qui ont eu confiance dans l'amnistie royale? D'ailleurs les parens et les amis de ceux qui ont péri par vos mains chercheront toujours à les venger sur vous. Restez avec moi, qui saurai vous défendre et vous protéger, et n'allez pas vous livrer à ceux qui ne vous donnent de belles paroles que pour mieux vous perdre. Vous le paierez cher si vous vous rendez actuellement pour éviter quelques fatigues et quelques dangers. Si, au contraire, vous me restez fidèles, vous finirez par être les maîtres du Pérou, et vous passerez le reste de vos jours dans l'abondance et dans les plaisirs ! »

Voulant ensuite éviter une surprise, qui aurait été facile parce que l'ennemi connaissait mieux que lui les rues de la ville, il la brûla toute entière à l'exception d'une seule maison dans laquelle il établit son logement. Le lendemain, l'armée royale es-

saya, sans succès, de s'emparer de la forteresse; mais Aguirre ne fut pas plus heureux dans une sortie. Le siége aurait pourtant traîné en longueur, et Aguirre eût peut-être fini par avoir le dessus sans l'arrivée de Pablo Collado, gouverneur de Merida, à la tête de deux cents hommes, ce qui donna un tel avantage à l'armée royale, que les Maragnones, bloqués dans le fort, commencèrent bientôt à manquer de vivres. Le découragement et la désertion augmentèrent de jour en jour; les ennemis venaient, jusque sous les murs, inviter les soldats à se réunir à eux, en leur promettant une amnistie et même des récompenses.

Aguirre, voyant que tout était perdu, prit le parti désespéré de massacrer les malades, les blessés et tous ceux qui n'étaient pas en état de le suivre et de se frayer un passage à travers les rangs ennemis. La résistance unanime de ses officiers put seule l'empêcher de le mettre à exécution. Il résolut alors de tâcher de regagner le bord de la mer pour se rembarquer et atteindre un autre point de la côte; mais il était serré de si près par le parti royal, qu'il ne put accomplir ce projet; il n'osait laisser sortir personne du fort, pas même ses plus chers amis, craignant qu'ils ne l'abandonnassent. La famine y devint bientôt si grande, que l'on fut réduit à manger les chiens et même les chevaux. Malgré ses précautions, les désertions se multipliaient tous les jours, et bientôt il se vit presque seul. L'armée royale ayant tenté une nouvelle attaque, ceux qui gardaient les portes les lui ouvrirent et jetèrent leurs armes en criant : vive le roi! de sorte qu'elle entra dans le fort presque sans coup férir.

Aguirre, ainsi abandonné des siens, entre dans la chambre de sa fille, qui ne l'avait pas quitté pendant l'expédition, et qui, malgré sa jeunesse, en avait partagé toutes les fatigues. Il lui annonce qu'il faut mourir. Elle se jette à ses pieds et le supplie de lui conserver la vie. — Non, lui répond-il en la perçant de son poignard; il vaut mieux mourir que de vivre pour être appelée fille d'un traître. — Puis, s'appuyant contre un poteau, il attend les bras croisés l'arrivée de l'ennemi, sans même se donner la peine de tirer son épée. Le premier qui entra dans la chambre fut un soldat qui s'écria, en l'apercevant : Arrivez, voici Aguirre que je tiens prisonnier. — Je ne me rends pas à de pareils drôles,

lui répondit celui-ci en le renversant d'un coup de son gantelet de fer. — En disant ces mots, il remit son épée à Garcia de Paridy, qui commandait en chef l'armée royale. Celui-ci voulait épargner ses jours; mais ceux qui l'environnaient et dont quelques-uns étaient déserteurs du parti d'Aguirre, craignant les déclarations qu'il pourrait faire sur leur compte, représentèrent à Paridy qu'il se compromettrait lui-même, s'il l'épargnait, et s'attirerait la haine de toutes les familles qui avaient perdu quelques-uns des leurs dans cette rébellion. Vaincu par ces raisons, Paridy lui fit trancher la tête, qui fut mise sur un poteau; le corps fut coupé en quatre quartiers, qui furent exposés dans les principales villes de la province. Long-temps après, on montrait encore à Tocuyo le crâne d'Aguirre enfermé dans une cage de fer, et la bannière de son armée.

Ainsi finit Lope de Aguirre, et avec lui s'éteignit la dernière étincelle de l'esprit d'indépendance qui avait si long-temps agité une grande partie de l'Amérique méridionale. Ce fut jusqu'au commencement de ce siècle la dernière tentative des colonies espagnoles pour se séparer de la métropole. Si Lope eût trouvé dans la Nouvelle-Grenade l'appui qu'il eût sans doute rencontré au Pérou, l'Espagne perdait ses colonies deux siècles et demi plus tôt, et la face du monde eût été changée.

H. T. C.



BULLETIN.

Il ne faut pas que l'effroi du mal empêche de l'avouer, surtout lorsque le silence ne doit pas être un remède. Notre mouvement manufacturier est arrêté, et de nos jours, la fortune sociale du pays est tout entière dans l'occupation des bras. S'ils restent oisifs, la vie publique en souffre, la désorganisation s'en empare, et les révolutions, sous les haillons de la misère, paraissent au milieu des rues, comme à Lyon ces jours derniers.

Si le trouble n'était que sur ce point, déjà bien grand et trop grand même, on pourrait concentrer des soins peut-être efficaces; mais Lyon est un centre vital, c'est un cœur d'où partent les principales veines industrielles de la France. Quand le négociant en soieries de Lyon suspend le va-et-vient de ses métiers, Grenoble souffre, Marseille est dans la crainte, Bordeaux retient ses navires à l'ancre, et Paris renvoie bien des effets protestés; car à une pièce de soierie combien d'existences grandes et petites sont attachées! Le commerce en France est une vaste association où tous les citoyens ont des intérêts qui se règlent sous cette symbolique et sublime raison commerciale : *repos et cie.*

Avons-nous ce repos? Notre tâche doit se borner à dire que l'inquiétude publique est partout, et la confiance nulle part.

En dehors des récriminations que chacun peut renvoyer à ceux qui les provoquent, nous nous sommes demandé pourquoi Lyon avait, sur toutes les villes de France, le funeste privilége d'être réduit à la famine une fois tous les trois ans au moins? Certes, Bordeaux, le Havre, Marseille, ne se soutiennent pas toujours au même point de prospérité : tantôt l'Amérique fait attendre ses demandes, tantôt l'Orient consomme trop lentement; mais, à ces fluctuations près, ces grandes cités, les unes aussi peuplées, les autres plus peuplées que Lyon, vivent dans un état normal et accom-

plissent avec régularité le cycle annuel de leur industrie. Les faits sont là pour répondre, et les faits sont d'excellens ministres, sans vouloir blesser en rien ceux qui le sont aujourd'hui. Ces faits nous apprennent qui si Bordeaux ne se voit pas mettre tous les trois ans en question, c'est que ses produits sont consommés, quoi qu'il arrive. L'Amérique boit ses vins et ses eaux-de-vie avec une imperturbable exactitude, malgré les sociétés de tempérance. Si Marseille peut revendiquer, comme Bordeaux, une semblable continuité d'existence inaltérable, c'est que ses fruits et ses pelleteries ouvrées ont de sûrs débouchés sur la moitié du globe. Et après Marseille, après Bordeaux, combien de vi les n'énumérerait-on pas, toutes à l'abri des infortunes périodiques de Lyon? Est-ce que Louviers et ses draps, Aix et ses huiles, Châtelleraut et ses coutelleries tremblent jamais d'être à deux doigts de leur perte?

C'est que Lyon est une anomalie flagrante parmi nous. Quand Lyon devint la grande ville du Midi, le marche-pied d'or de l'Italie, il y avait alors la cour de Louis XIV, cour toute de soie, de satin, de brocard, de rubans et de broderies. Cette cour était si fastueuse, que Lyon même ne lui suffisait pas; elle partageait ses achats entre Lyon et Venise. Jugez si Lyon avait alors une signification commerciale! Après Louis XIV parut aussi une autre cour presque aussi somptueuse, celle de Louis XV, et Lyon subsista encore magnifiquement. Même fortune sous Louis XVI ou à peu près. La révolution vint, et les soieries furent traînées dans les ruisseaux avec ceux qui en portaient; si la révolution nous fit aller nu, l'empire nous habilla de drap bleu, deux procédés peu favorables à l'écoulement des soieries. Et depuis l'empire, et depuis trente ans, avec quoi nous sommes-nous vêtus? avec du drap. Tout le monde en porte. Le roi de France a un habit bleu, les députés ont des habits de drap bleu ou marron, les juges des habits noirs, la bourgeoisie des habits noirs, le peuple a des vestes de drap. Or, comment voulez-vous qu'une population de cent cinquante mille ames, qui ne vit que par la soie, puisse exister dans un royaume tout habillé de drap? Lyon n'est donc plus qu'une ville d'Orient perdue dans l'Occident. C'est Mossul et non une ville française. Il lui faut, pour ressusciter, une monarchie comme celle de Louis XIV, ou des habitans costumés comme le sont ceux de Constantinople. Que penserait-on d'un homme qui irait vendre des manteaux et des carricks dans la Cafrerie, où l'on va nu? Lyon est cet homme: il vend des habits de marquis aux bourgeois de notre monarchie.

Un remède radical pourtant ressort de cette anatomie d'une ville morte logiquement. C'est de forcer les grands corps de l'état à se vêtir de soie, et comme en France les petits imitent facilement les grands, du

jour où le barreau, la faculté, les administrations, adopteraient les étoffes de Lyon, cette ville reprendrait sa prospérité.

C'est une question décidée. Il n'y aura pas de printemps. Durant les fêtes de Longchamps, pendant la semaine sainte, on avait subi toutes les rigueurs de l'hiver, les cruelles journées battues par la neige, la grêle et les vents glacés; il avait fallu s'armer de nouveau de pied en cap contre la bise, reprendre tous les doubles vêtemens, les manteaux les plus larges et les plus épais. Depuis, quelques rayons de soleil avaient pourtant ranimé un peu d'espoir. Il y avait eu, au commencement de la semaine, de belles matinées d'un ciel pur. Il faisait bien froid encore, et le vent soufflait toujours. Mais on disait: Il ne s'agit plus que d'une petite pluie douce. Après elle, ce sera le printemps. Eh bien! cette petite pluie douce est tombée; mais, hélas! après elle, ce n'a pas été le printemps. Au contraire, ç'a été et c'est toujours l'hiver comme devant.

Quoiqu'elle n'ait point eu son parfum printanier de jeunes filles en robes blanches, la solennité du jour de Pâques a gardé du moins son saint caractère dans nos églises. Les cérémonies étaient magnifiques à Notre-Dame. L'archevêque et tout le chapitre, revêtus de leurs plus splendides costumes, assistaient à la grand'messe, qui s'est célébrée avec une pompe digne de la cathédrale. A voir, au milieu de toute la majesté de son culte, le chef de cette église, encore si imposante malgré sa décadence, on s'afflige qu'il s'obstine à compromettre sa haute dignité par des actes peu réfléchis. Que veut-il? Il aura beau faire, il ne sera jamais un martyr; mais il pourrait être un saint pasteur sans rancune et sans fiel, pardonnant du fond du cœur les injures, comme l'ordonne l'Évangile, et prêchant ainsi la religion, bien mieux que par des mandemens contre-révolutionnaires.

Les salons de Paris ne se sont pas rouverts cette semaine aux fêtes et aux plaisirs. Tout y a été morne et glacé comme le temps. Il y a eu pourtant une petite fête aristocratique assez singulière, qui mérite d'être mentionnée. La duchesse de Dino a donné, mercredi, un bal tout exclusif. Depuis l'année dernière, elle paraît témoigner l'intention de marier sa fille. Elle n'avait invité que de très jeunes filles et point de femmes pour danser! Mlle de Périgord sera, en tout cas, un fort grand parti. Malgré sa dot modique, son avenir est superbe. La duchesse possède une fortune immense: elle n'en veut pas convenir; mais on sait les raisons qu'elle a de le nier.

Le prix des billets du bal du 3 avril, au profit des Anglais pauvres, a été élevé de 10 francs à 20 francs. Les femmes seront costumées et les

hommes en frac. Aux dames patronesses que nous avions nommées, lady Granville, ambassadrice d'Angleterre, et la duchesse de Sutherland, il faut ajouter, la duchesse de Coigny, née Hamilton, la marquise de Caraman et Mme Graham.

Nous avons de Londres quelques nouvelles fashionables. Le grand dîner annuel du jour de Pâques, chez le lord maire, a été d'une remarquable somptuosité. Les ministres, les principales autorités, les ambassadeurs étrangers, toute l'élite du monde élégant, y assistaient. Après les *toasts*, qui ont été nombreux selon l'usage, on a passé dans la salle du bal où attendaient les dames, et la danse s'est prolongée toute la nuit.

Le prince et la princesse de Polignac paraissent vivre sur le pied de l'intimité avec la majeure partie de la société aristocratique whig ou tory. Le 28, c'était presque une fête donnée pour eux, que la réunion chez lady Stewart. Ils vont chez le marquis de Bristol, pair whig, chez lord Marlborough, chez le marquis de Lansdowne, l'un des membres du cabinet. Ils reçoivent fréquemment les visites des comtes d'Aberdeen, de Shaftesbury, et de beaucoup d'autres pairs tories.

Parmi les plus illustres *débutantes* qui seront présentées à la prochaine grande réception de la reine d'Angleterre, on cite lady Caroline Lennox, fille aînée du duc de Richmond, pair whig; lady Jane Bouverie, la fille aînée de lord Radnor, pair radical; miss Gordon Cumming, nièce du duc d'Argyll, et miss Fuller, nièce de lady Peel.

Il paraît que le prince Esterhazy ne sera nommé que chevalier honoraire de l'ordre du Bain, comme l'avait été déjà le landgrave de Hesse-Homburg. C'est lord Aylmer qui sera, dit-on, gratifié du titre réel que laisse disponible la mort du comte de Rosslyn.

Le mariage du duc d'Orléans avec la princesse Hélène de Mecklembourg semble toujours bien irrévocablement arrêté. D'ailleurs rien n'a transpiré sur l'époque de la célébration et les fêtes qui l'accompagneront.

On ne sait rien non plus d'exact touchant les grandes cérémonies d'inauguration projetées pour Versailles. On nous tient encore là-dessus à un régime de mystère complet. Nous attendrons, au surplus, très patiemment la communication du programme.

Le Salon, fermé vendredi passé, ne sera rouvert que le 5 avril. Durant cette clôture de cinq jours, il se fera un nouveau classement général des ouvrages exposés. Les quarante-une batailles, d'autres toiles historiques très nombreuses, les statues et les bustes d'apparat, tout ce qui appartient à la liste civile, tout cela aura été enlevé et expédié à Versailles. Le vide que laissera le départ de ces sculptures et de ces peintures sera très grand, mais très peu capable d'attrister. Sauf quelques

rares morceaux qu'on regrettera, pour le reste, ce sera bon débarras. Certainement on se promènera plus à l'aise au Musée; on y respirera mieux, quand on ne sentira plus peser sur sa tête les immenses toiles qui couronnaient les hauteurs du salon carré. Les tableaux seront donc fort diminués de nombre, et cependant ils n'occuperont pas un moindre espace. C'est qu'il n'y aura nulle part plus de deux rangs de grandes toiles superposées. L'administration du Musée se propose de disposer de cette sorte à l'avenir toutes les expositions. C'est un double service qu'elle rendra aux artistes et au public. On verra enfin les peintures, et on ne s'éborgnera plus pour les voir.

Avec le salon qu'on rouvrira le 5 avril, ouvrira-t-on enfin le musée des dessins des anciens maîtres qu'on devait ouvrir dès le 1er mars? Qui sait? On objectera peut-être qu'on n'a pas de quoi payer les gardiens nécessaires, comme pour le musée de marine fermé depuis quinze ans par cette raison concluante?

Et le musée espagnol promis, quand le donnera-t-on? Quand verrons-nous les Velasquez, les Murillo, les Zurbaran, les Alonso Cano, les Moralès et tant d'autres? C'est folie que d'y penser à présent. Ce ne sera pas avant bien des années qu'il en sera sérieusement question. Pourtant on a reçu déjà des trésors; des caisses pleines de chefs-d'œuvre sont en magasin. Presque tout ce qu'on attendait est arrivé, et il n'y a pas de raison pour qu'il soit rien expédié de plus; car on a cessé définitivement tout envoi de fonds au baron Taylor. A moins qu'il ne préfère, par amour pour l'Espagne, se faire l'un des héros de ses guerres civiles, le voilà, le grand voyageur, le voilà contraint de venir reprendre ses fonctions, légèrement interrompues, de commissaire royal près le Théâtre-Français.

Le Théâtre-Français montre d'ailleurs qu'il peut très bien marcher seul et de lui-même envers et contre toute absence des commissaires royaux. Depuis l'avénement de M. Vedel à la direction, il règne rue de Richelieu une louable activité. On ne s'est endormi ni sur la vogue de *la Camaraderie*, ni sur la recrudescence du succès de *Marie*.

D'intéressantes reprises ont été préparées. On a même joué déjà *les Horaces*. L'indisposition de Joanny, doublé à l'improviste par Colson, a fait que cette première tentative n'a pas été heureuse.

Une pièce nouvelle, de MM. Lockroy et Arnould, intitulée *la Vieillesse d'un grand roi*, a réussi.

Si nous avons quelques objections contre cet ouvrage, dont le succès est du reste réel, c'est parce que son titre affecte une haute prétention qu'il ne justifie pas. *La Vieillesse d'un grand roi!* Mais ce n'est point cela. Sérieusement, ce n'était point la vieillesse de Louis XIV et ses vicissi-

tudes amères que vous aviez voulu peindre. Vous ne vous étiez point proposé un but si grave. Que ne mettiez-vous alors : *La Vieillesse de Louis XIV, comédie anecdotique?* Il n'y avait plus le mot à dire; votre sujet était pleinement et modestement annoncé.

Les auteurs ont fort habilement mis en scène les personnages et les anecdotes qu'ils ont puisés dans les mémoires du temps. Ils ont tiré un bon parti de Mlle de la Chausseraie, cette charmante figure si délicieusement dessinée par Saint-Simon. Ils ont fait un grand usage de la mission fabriquée du faux ambassadeur persan, qui leur a fourni tout le gros de leur action comique et tragique, et leurs principales situations dramatiques. Mais pourquoi être allé au-delà du vrai? A quoi bon? C'était bien assez de montrer le grand roi publiquement et solennellement la dupe de cette ambassade simulée. C'est trop d'avoir doublé son humiliation en la lui découvrant; d'autant plus qu'il n'est rapporté nulle part qu'il ait jamais su la supercherie. Au contraire, cette scandaleuse mystification fut toujours enveloppée pour lui d'un profond secret.

Volnys, qui remplit le rôle de Louis XIV, se grime avec beaucoup d'art; il a pourtant très médiocrement rendu l'air royal du vieux monarque, qui fut plein de grandeur et de majesté jusque dans sa décrépitude.

Mlle Mars est une mademoiselle de la Chausseraie parfaite, tant le caractère s'approprie à merveille à son talent.

Pour Mlle Mante, représentant Mme de Maintenon, rien n'est moins convenable ni plus choquant. Mlle Mante n'est propre qu'à la charge et à une certaine charge. La placer dans les rôles graves et dignes, c'est abuser d'elle.

Les décorations ne sont d'aucun style et d'aucun temps. On ne peut pas croire que ces choses-là aient été peintes exprès pour la pièce nouvelle.

La représentation, au bénéfice de Levasseur, a été brillante et joyeuse; ce devait être ainsi. L'acteur et le public renouvelaient un bail.

La représentation au bénéfice de Nourrit a été triste et touchante. C'était un adieu. Quelle faute à l'Opéra que d'avoir laissé s'éloigner ce chanteur exquis! Nourrit qui s'en va, ce n'est pas un acteur ordinaire qu'on perd. Et puis on verra quand et comment il sera remplacé.

— Le libraire Dumont publie demain, lundi, un ouvrage de M. Méry, intitulé : *Scènes de la vie italienne.*

LE

SPHYNX DE LA COUR.

La place du grand marché de Coventry recevait les derniers rayons d'un soleil de juin, le couvre-feu n'était pas encore sonné, les bourgeois prenaient le frais devant leurs portes. C'était à l'une de ces heures paisibles où le travail de l'artisan est suspendu, où le gazouillement des commères occupe seul la ville, comme la chanson d'une vieille nourrice berce l'enfant qui va s'endormir. Les auvents gothiques se fermaient; les revendeuses d'herbes, abritées pendant le jour sous de mauvaises toiles au bas de la belle croix normande de ce marché, remportaient sur leur dos leur bagage printanier. Ces mille teintes rompues, produites, vers le soir, par le brouillard d'Angleterre, et dont Prout et Cattermole aiment à reproduire si souvent les effets dans leurs harmonieuses esquisses, se jouaient confusément aux angles de la grande place, dont elles enveloppaient, peu à peu, chaque arête gothique et chaque figure sculptée. Çà et là passaient et repassaient dans le marché des arbalétriers et des soldats, les uns aux armes

de la ville, d'autres à celles de l'évêque; car cette double hiérarchie s'était établie depuis fort long-temps; les expéditions de la Palestine et les débats fréquens des rois d'Angleterre avec la cour de Rome n'avaient fait que la consolider. Coventry, il faut le reconnaître, était déjà ville épiscopale sous Guillaume-le-Conquérant; les évêques normands réunis ayant refusé publiquement, sous ce prince, d'habiter les anciens chefs-lieux de leurs diocèses (sans doute parce qu'il leur fallait des villes riches qu'ils pussent facilement rançonner, comme faisaient les princes d'alors), ils avaient transporté leur résidence dans les cités les plus populeuses: c'est ainsi que Salisbury, Lincoln, Chester et Coventry étaient devenues des villes épiscopales.

Au premier coup d'œil, l'apparence de Coventry était loin de justifier de ces richesses que la fantaisie tyrannique d'un prince endetté ou l'ambition démesurée d'un évêque fastueux pouvait en attendre d'après la coutume. D'abord, au rebours d'une foule d'autres villes bâties sur des terrains royaux, et qui, pour devenir des communes libres à dater de Richard I[er], avaient été forcées de se racheter, à charge de rente annuelle pour le fisc, Coventry s'étendait fière de ses murs et de ses douze portes, active, industrieuse, et devant tout à son labeur, se suffisant sans nul doute, ne fût-ce que par ses manufactures d'étoffes et de draps destinés au commerce du Levant; d'ailleurs les impôts et les subsides qu'on lui avait jusque-là demandés, n'excédaient pas ceux des autres villes du royaume. L'extérieur de ses places publiques et de ses maisons n'indiquait pas non plus qu'elle fût plus riche que les autres villes ses sœurs; sa population et sa milice étaient loin de valoir encore celles de Salisbury et de Lincoln. Mais il est bon de dire aussi que, d'après l'usage de certains rois d'Angleterre, qui déposaient secrètement en divers lieux le produit de leurs taxes ou de leurs économies, Coventry passait, à tort ou à raison, pour posséder en son hôtel-de-ville et dans quelques parties reculées de ses faubourgs des sommes considérables, sommes contestées, fabuleuses, et telles que l'esprit aventureux de Richard dut en rêver pour la guerre chrétienne de la Palestine. Les cent mille marcs trouvés par Richard I[er] à Salisbury préoccupèrent sans doute long-temps l'esprit de ses successeurs, à voir les inventaires

avides qu'ils se permirent de faire souvent dans les villes et places fortes. Les historiens, qui jugent que tout est licite chez les princes (et il n'en manque pas à cette période des expéditions de Palestine), donnent pour excuse à ces extorsions des monarques anglais leur besoin d'argent pour avoir des troupes. D'ailleurs ces mesures violentes tombaient principalement sur les juifs. Le massacre des Israélites d'York, que Richard toléra s'il ne l'ordonna pas, est assez fameux dans l'histoire d'Angleterre; il rapporta des sommes immenses à Richard. Le fanatisme populaire encourageait d'autant plus ces actes royaux, que le peuple n'avait pas, comme les princes et les barons, la facilité d'extorquer des quittances à main armée. Ainsi persécutés, chassés de Londres, de Lincoln, d'Edmondsbury, de Lynn, de Stamford et de Norwich, les juifs, ces fatals banquiers de tous les états chrétiens, dans les temps qui suivirent, n'en persistèrent pas moins à résider en Angleterre, où la cupidité seule les retenait et leur faisait braver des périls toujours nouveaux. Sous le règne de Henri III, dont la figure traversera cet épisode, ils prêtaient encore à cinquante et soixante pour cent, bien qu'un édit leur eût défendu de porter l'intérêt de leur argent à plus de quarante, taux qui semble déjà exorbitant, mais qu'ils élevaient en raison des périls auxquels ils étaient journellement exposés, et dont le moindre était l'insolvabilité des lords et des barons, leurs débiteurs. A l'époque de Jean-sans-Terre, les murs de Coventry avaient abrité quelque temps ces rois de l'usure; Coventry était donc une ville bonne à visiter pour un monarque curieux d'y faire de l'or; il pouvait s'y abattre d'un jour à l'autre comme un vautour. Peut-être qu'à l'instar des Israélites d'York, les juifs du règne précédent, tourmentés et lapidés à plusieurs reprises, y avaient enterré leurs espèces métalliques, ou bien ces maudits pouvaient-ils s'y voir rançonnés de nouveau sans crainte de sédition. La situation financière du roi Henri III, *le plus grand demandeur de subsides*, comme l'appelle un de ses historiens, devait donc, tôt ou tard, l'attirer dans cette ville. L'incapacité de ce prince et son amour pour les étrangers formèrent, comme on sait, les deux traits les plus saillans de son caractère. Ses profusions à ses favoris furent énormes comme ses impôts. Si ces vexations journalières, qui n'avaient pas même pour elles l'excuse ordinaire

des croisades, mirent souvent le peuple anglais en état flagrant de révolte contre son prince, la manière dont il faussa scandaleusement ses plus solennelles paroles, et l'arbitraire odieux de ses actes durent entretenir la résistance obstinée des lords. Aussi faut-il voir dans le surnom de *lâche*, que l'inexorable histoire donne à Henri III, une de ces flétrissures qui s'appliquent moins à l'imbécillité et à la mollesse qu'à la mauvaise foi et à la perfidie. Ce fut sans doute un règne épineux et difficile que celui de ce prince, un règne de transition, pour ainsi dire, et qui préparait dignement l'entrée à celui d'Édouard ; mais outre que le peu de bien de ce règne est dû en réalité à la grande habileté de l'ambitieux Leicester, le foyer de la guerre civile entretenu soigneusement, une condescendance inouie pour les flatteurs, une brutalité de ressentiment que n'absout pas même celle de l'époque, des négociations continuellement nouées ou dénouées avec la France, un abus de toutes choses et de tous droits, et enfin la violation solennelle des plus solennelles promesses, tout ce faisceau d'incroyables délits ne devait-il pas faire du nom de ce prince un nom ignominieux pour l'histoire? Fils de Jean-sans-Terre, il devait en recueillir l'héritage empoisonné.

En déroulant ainsi par avance le précis de ce règne, si remarquable par le seul fait du *mad parliament* (le parlement furieux ou enragé) qui s'assembla, le 11 juin 1258, dans la ville d'Oxford, nous ne pourrons être taxé d'exagération par nos lecteurs dans ce qui va suivre, surtout quand ils verront, par le peu de lignes qui forment la fin de cette histoire, qu'à Coventry même elle est devenue légende.

I.

Ce soir-là tout gazouillait donc, nous l'avons dit, par la ville.

D'abord, pour ce ramage, on pouvait s'en rapporter aux barbiers, qui n'avaient pas grande affaire en ces temps-là, parce qu'on portait les cheveux couverts d'armets ou de capuces de laine : il est vrai que la chevelure compliquée des femmes les occupait à défaut de celle des hommes. Puis venaient les tenanciers de l'évêque allant en collecte à cette heure par toute la ville, suivis de dominicains et de franciscains, dont les ordres ne s'intro-

duisirent en Angleterre que sous ce règne, et qui, de la rue où ils mendiaient pour leurs frères, se virent appelés bientôt dans les conseils privés du roi et de ses seigneurs.

A cette heure encore, on distinguait la jaquette blanche et verte de quelques fauconniers ou plutôt de garenniers de la couronne, car les lois de sang relatives à la chasse, maintenues et sans cesse aggravées par les rois d'Angleterre, avaient été remises en vigueur. Ils rentraient balançant au bout de leurs gants de cuir grossier des gerfauts qu'ils avaient ramassés près des remparts, l'aile saignante de la fronde obscure d'un braconnier. La fontaine placée à l'angle de la place du marché, et qui a été détruite depuis, murmurait au milieu de ces bruits du soir, qu'un étranger ou un pélerin aurait écoutés complaisamment.

La boutique de l'honorable tailleur Pippingtom, placée au beau milieu du grand marché, pouvait, entre autres, à bon droit, passer en ce moment pour une ruche d'abeilles, tant était grand le bourdonnement de ses vitres frêles, derrière lesquelles plusieurs personnages causaient, protégés en outre par un charmant rideau de clématites, qui voilait leurs dignes visages aux passans. Sur le seuil se tenait pourtant mistress Pippingtom raccommodant elle-même un haut-de-chausses violet, et dans une immobilité si constante, qu'on l'aurait prise pour l'enseigne même de son mari. Le plus mince établi d'un *taylor* de nos jours, à Londres, mis en comparaison avec celui de maître Pippingtom en 1258, aurait certainement le dessus pour l'extérieur et l'apparence confortable de la façade; sans doute la fumée de l'âtre en serait moins incommode et moins épaisse; mais à cette époque, où le gaz n'était pas né, la boutique de Pippingtom n'en était pas moins instructive et amusante. D'abord il eût été difficile de mettre sous les yeux du lecteur la quantité prodigieuse de chausses, de casaques et de cottes dues à l'aiguille de Pippingtom, lequel n'avait cependant que deux apprentis. Non-seulement l'honorable maître taillait lui-même pour la ville de Coventry d'admirables galverdines d'hommes d'armes, et des chemisettes d'archers à manches de maille, mais encore le digne homme, en sa qualité de tailleur du roi (charge que son père avait toujours tenu à grand honneur d'exercer à Coventry même, au lieu de se fixer

à Londres), était renommé pour les manteaux de soie et d'hermine qu'il donnait aux lords; et, par ce mot *donner*, il faut entendre malheureusement l'expression réelle d'un cadeau, attendu que les lords et barons ne le payaient pas. Quant à mistress Pippingtom, exclusivement chargée des atours féminins, elle y déployait une coquetterie de science des plus rares, et qui lui faisait porter la tête aussi haut qu'une princesse ou un docteur. C'étaient chaque jour nouveaux raffinemens en fait de modes et somptuosités nouvelles. Non contente des chemisettes de taffetas, de satin ou de toile d'or boutonnées et fourrées de ratine d'Angleterre, pour préserver du froid en hiver, elle avait trouvé les réseaux de perle à coins de velours, les roses sur le busc, et les sacs à fermoirs de pierreries. Ce génie inventif de mistress Pippingtom avait fait, on le pense bien, la base du contrat de son digne mari; il lui parut propre à continuer la vogue de son enseigne héréditaire : *le Ciseau noir*. Mistress Catherine Pippingtom avait bien quarante-sept ans. Si les personnages pour lesquels travaillait ce couple intéressant n'eussent pas été sordides ou endettés, comme l'était la cour d'alors, évidemment la boutique de Pippingtom fût devenue un palais. Avenante encore et habile à réparer les outrages du temps, la femme du tailleur s'était principalement rendue utile à son sexe par une variété de fards et de drogues qu'elle composait elle-même; car, à cette époque, la profession de maître tailleur était loin d'être spéciale et exclusive. Le suc de limon, la mie de pain, l'eau d'amandes de pêches et le lait d'ânesse sont encore cités par les historiens contemporains comme faisant partie de la toilette des dames de cour qui tenaient à avoir le teint lustré; mistress Pippingtom y ajouta l'alun de roche passé à l'alambic, les roses, le vin et les poudres de Chypre. Abondamment fournie de tous ces hameçons de beauté, mistress Pippingtom s'était cependant trompée; elle arrivait, hélas! dans un siècle brutal où tous ces raffinemens ne servaient de rien, où la main de fer du chevalier brisait les perles d'un gant et la cordelière d'une tunique. Toutefois, l'effervescence luxueuse qui signala, dans quelques villes anglaises, la suite des premières croisades, l'avait servie. Elle seule pompait toute la gloire et le renom de Pippingtom.

Le tailleur, au demeurant, n'était qu'un misérable petit être. Né

chétif, bossu, et curieux à l'excès, Pippingtom n'apportait au monde qu'une seule bonne qualité, la soumission. Il était en tout l'humble vassal et l'admirateur de mistress Catherine, sa femme. Se reposant sur elle du soin de la fabrication, il avait concentré son maigre génie dans le plus impérieux de ses instincts; il s'était prescrit la curiosité comme un besoin d'exercice. Les jambes croisées en ciseau sur sa planche journalière, il cousait et taillait machinalement, sans plaisir et à toute heure du jour, obéissant à sa femme comme le dernier apprenti, et laissant errer sa pensée toujours loin de son ouvrage et de ses étoffes. Maigre comme un pauvre chat de sacristie, c'était lui qui était chargé des courses d'affaires, des recouvremens et des poursuites. La curiosité donnait alors des jambes à Pipping (c'était là son petit nom, et, en vérité, il était bien baptisé!) (1) : il s'ingéniait en mille façons pour savoir d'avance comment telle ou telle dette finirait. Le plus souvent, hélas! c'était sur l'échine imprudente du pauvre Pippingtom que les débiteurs signaient leur reconnaissance. Il n'en était pas moins un grand buveur d'hydromel et un gai conteur; il ne manquait pas même d'un certain talent sur la basse de viole. Sa curiosité le rendait enfin, dans l'occasion, entreprenant et même téméraire. Tel était le digne maître Pippingtom, le premier et le plus vertueux tailleur de Coventry.

Un troisième personnage ne semblait demeurer dans la boutique du tailleur que pour former un contraste frappant par son air de taciturnité et d'importance avec le bavardage de Pipping le questionneur. Celui-là était voûté par le grand âge; son front était chauve et sillonné de rides profondes; il avait encore les allures d'un homme de guerre, et portait la barbe tailladée en croissant. C'était le bonhomme Ranulfe, tavernier et maître du *Léopard d'or*, auberge qui faisait face à la maison de Pippingtom. Maître Pippingtom et le sérieux Ranulfe se convenaient assez, l'aubergiste, parce qu'il était toujours silencieux, ou n'ouvrait la bouche qu'à bon escient; le tailleur, parce qu'il trouvait un motif perpétuel de conversation et de curiosité dans les réticences de Ranulfe. En ce moment même, il venait de presser inutilement le tavernier de questions oiseuses.

(1) *Pipping*, curieux.

à Londres), était renommé pour les manteaux de soie et d'hermine qu'il donnait aux lords ; et, par ce mot *donner*, il faut entendre malheureusement l'expression réelle d'un cadeau, attendu que les lords et barons ne le payaient pas. Quant à mistress Pippingtom, exclusivement chargée des atours féminins, elle y déployait une coquetterie de science des plus rares, et qui lui faisait porter la tête aussi haut qu'une princesse ou un docteur. C'étaient chaque jour nouveaux raffinemens en fait de modes et somptuosités nouvelles. Non contente des chemisettes de taffetas, de satin ou de toile d'or boutonnées et fourrées de ratine d'Angleterre, pour préserver du froid en hiver, elle avait trouvé les réseaux de perle à coins de velours, les roses sur le busc, et les sacs à fermoirs de pierreries. Ce génie inventif de mistress Pippingtom avait fait, on le pense bien, la base du contrat de son digne mari ; il lui parut propre à continuer la vogue de son enseigne héréditaire : *le Ciseau noir.* Mistress Catherine Pippingtom avait bien quarante-sept ans. Si les personnages pour lesquels travaillait ce couple intéressant n'eussent pas été sordides ou endettés, comme l'était la cour d'alors, évidemment la boutique de Pippingtom fût devenue un palais. Avenante encore et habile à réparer les outrages du temps, la femme du tailleur s'était principalement rendue utile à son sexe par une variété de fards et de drogues qu'elle composait elle-même ; car, à cette époque, la profession de maître tailleur était loin d'être spéciale et exclusive. Le suc de limon, la mie de pain, l'eau d'amandes de pêches et le lait d'ânesse sont encore cités par les historiens contemporains comme faisant partie de la toilette des dames de cour qui tenaient à avoir le teint lustré ; mistress Pippingtom y ajouta l'alun de roche passé à l'alambic, les roses, le vin et les poudres de Chypre. Abondamment fournie de tous ces hameçons de beauté, mistress Pippingtom s'était cependant trompée ; elle arrivait, hélas ! dans un siècle brutal où tous ces raffinemens ne servaient de rien, où la main de fer du chevalier brisait les perles d'un gant et la cordelière d'une tunique. Toutefois, l'effervescence luxueuse qui signala, dans quelques villes anglaises, la suite des premières croisades, l'avait servie. Elle seule pompait toute la gloire et le renom de Pippingtom.

Le tailleur, au demeurant, n'était qu'un misérable petit être. Né

chétif, bossu, et curieux à l'excès, Pippingtom n'apportait au monde qu'une seule bonne qualité, la soumission. Il était en tout l'humble vassal et l'admirateur de mistress Catherine, sa femme. Se reposant sur elle du soin de la fabrication, il avait concentré son maigre génie dans le plus impérieux de ses instincts, il s'était prescrit la curiosité comme un besoin d'exercice. Les jambes croisées en ciseau sur sa planche journalière, il cousait et taillait machinalement, sans plaisir et à toute heure du jour, obéissant à sa femme comme le dernier apprenti, et laissant errer sa pensée toujours loin de son ouvrage et de ses étoffes. Maigre comme un pauvre chat de sacristie, c'était lui qui était chargé des courses d'affaires, des recouvremens et des poursuites. La curiosité donnait alors des jambes à Pipping (c'était là son petit nom, et, en vérité, il était bien baptisé!) (1) : il s'ingéniait en mille façons pour savoir d'avance comment telle ou telle dette finirait. Le plus souvent, hélas! c'était sur l'échine imprudente du pauvre Pippingtom que les débiteurs signaient leur reconnaissance. Il n'en était pas moins un grand buveur d'hydromel et un gai conteur; il ne manquait pas même d'un certain talent sur la basse de viole. Sa curiosité le rendait enfin, dans l'occasion, entreprenant et même téméraire. Tel était le digne maître Pippingtom, le premier et le plus vertueux tailleur de Coventry.

Un troisième personnage ne semblait demeurer dans la boutique du tailleur que pour former un contraste frappant par son air de taciturnité et d'importance avec le bavardage de Pipping le questionneur. Celui-là était voûté par le grand âge; son front était chauve et sillonné de rides profondes; il avait encore les allures d'un homme de guerre, et portait la barbe tailladée en croissant. C'était le bonhomme Ranulfe, tavernier et maître du *Léopard d'or*, auberge qui faisait face à la maison de Pippingtom. Maître Pippingtom et le sérieux Ranulfe se convenaient assez, l'aubergiste, parce qu'il était toujours silencieux, ou n'ouvrait la bouche qu'à bon escient; le tailleur, parce qu'il trouvait un motif perpétuel de conversation et de curiosité dans les réticences de Ranulfe. En ce moment même, il venait de presser inutilement le tavernier de questions oiseuses.

(1) *Pipping*, curieux.

— De sorte que vous ne voulez rien nous apprendre, Ranulfe? C'est dommage, en ce cas, que vous ne puissiez pas aussi nous mettre un bandeau sur les yeux, car je vous affirme, moi, avoir vu hier, à la lune, le comte de Leicester qui sortait de votre taverne à deux heures de nuit....

— Et quand cela serait? reprit l'aubergiste mécontent. Ranulfe, vieil écuyer de Richard, ne peut-il causer dans sa ta verne avec Simon de Montfort, comte de Leicester?

— Je ne dis pas, maître, reprit Pipping en coupant son fil avec ses dents; mais à deux heures de nuit et en compagnie de barons armés!... D'abord, sachez que, les voyant en armes, je m'étais figuré qu'ils venaient pour vous arrêter, et j'en voulais référer à ce digne Hugues Baxter, le shériff, qui est mon parent; mais quand j'ai vu que vous étiez de bon accord avec eux...

— Et comment as-tu vu cela, singe curieux? Il faudrait que tu fusses entré dans la salle basse, et la porte en était close. J'en avais les clés à mon trousseau...

— Oui, mais par la trappe du cellier... Vous deviez au moins ne pas être assez distrait pour m'y laisser entre deux tonneaux de votre dernier vin de Syracuse, digne Ranulfe. J'étais, je le sais, en bonne compagnie; mais enfin je n'ai pu en sortir que ce matin, quand votre sommelier m'a ouvert et que vous dormiez encore.... J'ai passé là une jolie nuit!

— Et tu as entendu ce qui se disait dans la salle?

— Je n'ai rien entendu, excellent Ranulfe, d'autant que vos gens armés de cette nuit parlaient comme des rats qui tiennent conseil. Par exemple, à l'aide du trou que j'avais fait dans votre trappe avec mon poinçon de maître tailleur, je les ai vus là.... comme je vous vois... Mais cela ne m'a pas servi davantage, attendu qu'ils avaient tous rabattu la visière de leur casque. Le seul que j'aie reconnu, c'est le comte de Leicester, et cela par une bonne raison : il portait un manteau coupé par moi...

— Écoute bien ceci, Pipping, dit le vieux Ranulfe se levant tout d'un coup et frappant d'un poing robuste l'établi du pauvre tailleur, de telle sorte que chaque planche en trembla; écoute et retiens ce que je m'en vais te dire. Tu sais que je parle peu, mais bien. S'il t'arrive jamais d'épier ce qui se passe chez moi, ou même d'y entrer, aurais-tu reçu le matin même sur l'épaule le coup d'é-

pée qui fait un chevalier d'un bâtard, je te suspends comme un chat pelé en guise d'enseigne à ma porte. Ceci soit dit entre nous une bonne fois, cher Pipping.

Pipping jugea prudent de ne répondre que par le silence à cette sortie quelque peu vive du vieux tavernier. Il pensa que Ranulfe était sans doute le dépositaire de quelque secret important, et en homme curieux il se promit de lui en arracher la confidence. L'instant eût été fort mal choisi, car maître Ranulfe roulait sa moustache entre ses doigts et rebouclait ses genouillères d'un air de mauvaise humeur. Heureusement qu'un bol de muscadine apporté avec trois gobelets par mistress Pippingtom, qui avait disparu quelques minutes dans l'arrière-boutique, dissipa bien vite le nuage élevé entre le tavernier et le tailleur. L'épouse de Pipping prit texte de ce petit incident pour gourmander son mari.

—Au lieu de rester ainsi les bras croisés, vous feriez bien mieux, monsieur Pipping, de finir le pourpoint de ce jeune homme. Vous n'ignorez pas qu'il l'a demandé sans aucun délai pour ce soir.

— Qu'il s'en aille au diable avec son pourpoint! dit Pipping. Voilà bien cinq fois qu'il m'en fait changer le dessin et les échancrures, sans compter qu'il veut qu'on lui parfume ses manches avec de l'iris et qu'on lui brode le chiffre G à l'intérieur, sur le côté gauche. Le plaisant page que voilà!

— N'en dites pas de mal, Pipping; il vous a sauvé d'un fier coup de poing le jour de la révolte contre le shériff, quand ce digne magistrat, votre parent, lisait le tableau des nouvelles taxes.... Quant à moi, je l'aime, ce gentilhomme. Ne l'appelez-vous point Arthur?

— Sir Arthur, dit le tailleur; c'est le seul nom qu'il nous ait dit. Trouvez-vous cela un nom, Ranulfe?

Le tavernier sourit, mais ne répondit pas. Mistress Pippingtom, qui lampait elle-même, en maîtresse femme qu'elle était, quelques gouttes d'hydromel, fit signe à l'un des apprentis de déployer un paquet lié d'un ruban vert. Cela fait, chacun put admirer une robe bordée de zibeline magnifique, couverte de beaux compartimens en losanges sur fond noir et or. En montrant elle-même au tavernier son voisin ce bel ouvrage de patience et de recherche, la femme du tailleur ne put se défendre d'un *hum!* de satisfaction. Elle

prit la robe et la plaça sur un triangle à pied de fer, car en ce temps l'usage du *mannequin* n'était pas encore connu des tailleurs.

— Une robe de princesse! ni plus, ni moins, comme vous le pouvez voir. La reine Bérengère elle-même n'en a pas eu, pendant sa vie, de mieux taillée... Et dire qu'elle serait mille fois mieux encore si elle était moins montante! Mais notre nouvelle pratique le veut ainsi. La poitrine couverte comme celle d'une abbesse, a-t-elle dit, et la zibeline tombante à cacher les pieds. Voilà une singulière humeur de grande dame! Qu'en dites-vous?

— Elle va à la cour?

— Elle y assistait au dernier tournois de sa majesté, mais à peine lui voyait-on le bout du menton; son voile attaché à son toquet d'or la serrait comme la visière d'un homme d'armes...

— Il faut qu'elle soit bossue, dit Pipping.

— Ou boiteuse, continua-t-il, voyant que Ranulfe ne répondait pas.

— Elle est plus belle et plus droite que le plus beau lys de l'abbaye de Lincoln, reprit mistress Pipping.

— Son nom, ma petite femme?

— Vous êtes trop curieux; d'ailleurs je ne le sais pas... Elle demeure à quelques pas du marché, et n'habite la ville que depuis deux semaines.

— Vivat! cria Pipping, j'ai fini le pourpoint de sir Arthur. Pourvu qu'il me soit payé!

— Amen! fit Ranulfe; mais les chevaliers ne sont pas des lords.

— Holà! là! arrêtez-le! Holà! interrompirent les apprentis du tailleur, qui se trouvaient placés en dehors de la boutique. Saisissez-le par la bride et maintenez-le! Voici son cavalier qui revient!

Ces cris s'adressaient à quelques bourgeois plus effarouchés mille fois que le cheval impatient qu'ils entouraient, beau cheval barbe, qui venait de démonter rudement son cavalier à quelques pas de la croix du grand marché. Jamais peut-être de mémoire de bourgeois, à Coventry, un plus bel animal ne s'était offert à l'examen des connaisseurs. La poitrine ouverte, le cou mollement voûté comme un arc à demi tendu, il creusait alors tranquillement du pied le terrain sablé du vieux marché, épuisé de fatigue comme un fuyard après une course qui n'a abouti qu'à le faire prendre.

Sa grande selle brodée d'hermine était couverte de poussière, et ses rênes violettes traînaient à moitié rompues. Un cercle étroit, formé par la foule autour de l'animal fougueux, prévenait toute tentative nouvelle de fuite.

A quelque distance du cheval, d'autres curieux entouraient le cavalier. Sa chute avait bossué sa cuirasse d'une façon lamentable; ses éperons avaient déchiré sa tunique de belle étoffe brodée. Son costume seul, à bien l'examiner, était le costume le plus incommode de la terre et le plus défavorable aux besoins de l'équitation. Il consistait dans une robe longue à grands plis, avec une épée droite encore plus longue, qui venait battre incessamment près l'étrier; ses souliers à longue poulaine, recouverts de maille, excitaient aussi avec trop d'opiniâtreté le flanc inquiet de sa monture. Évidemment le cavalier démonté ne pouvait être qu'un seigneur de la cour, un baron ou un noble en partie de chasse; car à son gantelet droit pendait encore le bout de la petite chaîne argentée à laquelle était rivé le faucon dressé à cet exercice. Pippingtom, qui se tenait comme tous les autres bourgeois un peu considérables sur le pas de sa boutique, sans se déranger le moins du monde, ayant fort bien reconnu dans l'écuyer malencontreux un grand seigneur de la cour, pensa qu'il était de son devoir de lui apporter un verre d'hypocras. Mais quand le petit tailleur s'approcha de lui en fendant la foule avec son gobelet d'étain, il trouva le cavalier remis sur pied, et rajustant déjà les rênes de son palefroi, comme s'il allait se remettre en selle.

Le cavalier exécuta en effet ce mouvement avec une élégance et une agilité remarquables, mais ce fut seulement alors qu'il s'aperçut que son faucon avait disparu; car il siffla vainement : *Hannor!* par toute la place du marché, en voyant que la chaînette de l'oiseau était brisée....

C'était un personnage de haute stature et de figure assez belle. Son teint était basané comme celui d'un Italien, ses manières hautes, son sourire méprisant. Il avait la taille élégante et les cheveux longs. Une large balafre lui traversait la joue gauche, et malgré le soin qu'il avait pris de laisser monter sa barbe jusqu'à cette cicatrice, elle apparaissait encore visiblement. Le nom de cet homme était inconnu à la foule; Pippingtom, Ranulfe et le shériff de Coventry l'auraient peut-être seuls prononcé. Les bourgeois



ne pouvaient voir en lui qu'un seigneur ordinaire; et cependant à lui seul, depuis quelque temps, cet homme gouvernait l'état, car il gouvernait le roi. Le règne de Henri III, nous l'avons dit, fut le règne des favoris; est-il besoin de rappeler l'extrême fortune et l'extrême disgrace de Hubert de Burgh? Hâtons-nous de le dire pourtant, ce fut surtout parmi les étrangers venus à sa cour que Henri III se choisit des créatures. Les croisades et les démêlés fréquens avec la cour de Rome rejetaient bon nombre d'Italiens en Angleterre; la seule ambassade du cardinal Gualo, légat du pape Honorius, avait amené près de Henri III, celui dont nous parlons. Dionigi Murano, écuyer venu à la suite de monseigneur Gualo, le cardinal, plut bien vite à Henri III par une grande facilité d'esprit, une complaisance servile, un amour effrené du vin et du jeu. Non-seulement il maniait les chevaux comme un maître et docteur en cette science, mais encore il prenait plaisir à s'attaquer aux plus rétifs et aux plus mutins. Si, dans la scène qui venait de se passer sous les yeux des bourgeois du grand marché, on pouvait l'accuser d'une grande présomption dans ses forces, du moins sa chute n'avait-elle été que le fruit d'un accident et non d'une maladresse. La corde de l'arbalète d'un archer, détendue avec fracas à deux pas de lui, avait fait partir inopinément son palefroi...

Comme Hubert de Burgh, il ne s'était acquis, disait-on, l'affection de Henri que par un charme magique. Comme Hubert encore, la superstition populaire l'accusait d'avoir dérobé, dans le trésor royal, un talisman qui le rendait invulnérable. Sa brutalité et le profond mépris qu'il avait pour les femmes égalaient au moins son adresse. A la suite de cet Italien, qui succéda ainsi bien obscurément à Hubert de Burgh et qui domina quelque temps le lâche Henri III, se groupèrent sans doute bien d'autres noms que les chroniqueurs ne se donnèrent pas la peine de conserver; cet oubli ne provient que d'une chose, c'est qu'à l'exception d'Hubert de Burgh, les autres conseillers serviles du monarque n'étaient pas nés sur le sol anglais. Henri III avait créé d'abord cet Italien son grand écuyer, puis il le nomma lord, comte de Lincoln et justicier de sa justice privée; de la sorte, il ne quittait plus sa personne royale, et favorisait ses vices, accoutumé à servir l'une et à mettre les autres à l'abri de toute loi.

Pendant que la populace de Coventry l'observait faisant volter

avec grace son cheval à droite et à gauche, au grand effroi de la plupart de ces honnêtes gens, on entendit sur la place le trot d'un autre cheval arrivant sans doute par la porte d'Oxford; celui-là, maigre et mal harnaché, était couvert de sueur, et pourtant le jeune homme qui le montait l'aiguillonnait encore de l'éperon. Dionigi Murano s'arrêta tout court à cette vue, non qu'il reconnût d'abord la physionomie du jeune homme; mais le nouvel arrivant portait triomphalement à son poing *Hannor*, le faucon perdu. Au sifflement de Dionigi, l'oiseau fit un effort visible; et se dégageant des doigts qui voulaient le retenir, s'en fut s'abattre sur le gant de son ancien maître.

— M'expliquerez-vous, sir Arthur, comment il se fait que le faucon de sa majesté se soit ainsi perché sur votre manche?

— Quand vous m'aurez expliqué, milord, reprit le nouveau venu avec un sourire d'ironie et en se découvrant, comment le premier cavalier de l'Angleterre, le comte Dionigi Murano, grand écuyer, vient de se laisser choir au milieu du marché de Coventry....

Il ajouta :

— Il faut que le cheval des écuries de sa majesté, que vous montez, soit moins docile, je le vois, que son faucon.

Le comte Dionigi Murano lança un regard courroucé à sir Arthur.

— Croyez-moi, dit-il, tirons-nous de ces bourgeois qui nous regardent, et conduisez-moi, sir Arthur, jusqu'à l'hôtel-de-ville.

— Soit, milord; aussi bien, c'est mon chemin.

Et tous deux remirent leurs coursiers au pas. Celui du comte hennit d'abord et leva la tête d'un air orgueilleux en se voyant cotoyé par l'humble monture du jeune homme; mais en cela il ne ressemblait guère à son maître, qui trouvait charmant de se donner ainsi un page improvisé pour échapper aux regards curieux de la foule.

— Le roi serait-il ici? demanda sir Arthur avec quelque trouble.

— Qui peut vous le faire penser? reprit Dionigi d'un air assuré. L'écuyer du roi n'est-il pas aussi le justicier de sa majesté, et ne puis-je...

— Parfaitement, milord, dit Arthur craignant de s'être trahi;

seulement comme on ne vous voit guère l'un sans l'autre..... Mon Dieu! le beau cheval barbe, continua-t-il; mais d'après ce que je viens d'apprendre, vous faites bien de ne pas le faire monter au roi...

— Il vient de nous être donné d'hier seulement par l'évêque de Valence, Guillaume, l'oncle de la reine... le roi de Castille le lui avait envoyé. C'est bien à la fois la créature la plus parfaite et la plus rétive... et sans cet imbécile d'archer...

— Ce sont de ces disgraces qui arrivent au meilleur écuyer, milord. En effet, dit Arthur en se penchant, il a la poitrine large, la croupe vigoureuse et le poil noir; Dieu me pardonne! sans une tache de blanc...

— D'une force à soulever en l'air trois archers, d'une agilité à vaincre une antilope.

— Ainsi vous n'êtes en cette ville que pour promener les chevaux de sa majesté?

— Pas autre chose. L'Angleterre est si tranquille! Mais vous, sir Arthur, qu'avez-vous à faire de cette valise à l'arçon de votre selle?

— Elle contient ma Bible, milord, dit le jeune homme après quelque hésitation.

— Par les plaies du Christ! elle est bien volumineuse. Le bienheureux martyr Thomas Becket n'en avait pas de plus ample.

Arthur fronça le sourcil à ce dernier nom.

Murano reprit :

— Nous voici, je crois, arrivés à l'hôtel-de-ville. Nous nous reverrons, n'est-ce pas, sir Arthur?

— Je ne viens ici que pour une nuit, milord.

— Dans une nuit, il peut se faire bien des choses.

— Je pense comme votre seigneurie.

Dionigi Murano sauta de cheval et fut reçu par un valet portant une torche de cire, car la nuit baissait.

Il souhaita le bonsoir à Arthur, croyant sans doute qu'il allait continuer sa route dans la même direction. Mais le jeune homme fit tourner bride assez brusquement à son cheval, et revint frapper aux vitres du petit tailleur.

— Mon pourpoint et ma cape, maître Pipping!

Pipping habilla le jeune homme d'un air à la fois curieux et empressé. Mistress Pipping l'aida dans cette fonction, mais le chevalier ne faisait pas même attention à son costume.

Tirant le tavernier Ranulfe à l'écart, sir Arthur lui demanda quelles gens il attendait à souper pour cette nuit.

— Les mêmes qu'hier, chevalier. Vous leur avez bien manqué.

— Le comte de Montfort vous a-t-il écrit comme d'habitude, maître Ranulfe?

Le tavernier inclina la tête, et montra au jeune homme, en preuve de ce qu'il avançait, une lettre qu'un messager venait de lui apporter à l'instant.

— Est-ce bien Simon de Leicester, comte de Montfort, qui a écrit ceci, Ranulfe?

— J'en ai l'assurance, chevalier, voyez au bas sa signature...

— Eh bien! Ranulfe, c'est moi qui vous le dis, afin que vous l'en préveniez, ce n'est pas Simon de Leicester qui vous a tracé ces lignes. Maître Ranulfe, ce n'est ni le comte de Montfort ni moi que vous recevrez ce soir. Cette écriture-ci, maître, est celle de Henri III, roi d'Angleterre!

Il remonta brusquement sur son cheval et partit.

II.

A peine le jeune homme avait-il regardé ses nouveaux habits. Cependant Pippingtom y avait mis un grand soin. La couleur en était fauve, l'hermine riche et délicate; et certes, il fallait que sir Arthur fût étrangement préoccupé pour n'en pas admirer les longues manches échancrées et nouées de fils d'or. Pippingtom, en le voyant partir si rapidement, avait poussé un profond soupir, en songeant peut-être qu'il ne serait jamais payé.

La mélancolie du petit tailleur était réelle ce soir-là, car dans quelques heures il allait quitter lui-même Coventry afin de se rendre à Londres pour diverses commandes. Pipping réfléchissait non-seulement qu'il laissait un drame singulier et intéressant pour lui, bien qu'il ne l'eût encore entrevu que par un trou fait au cellier de l'aubergiste avec son poinçon; mais il avait conçu encore une grande inquiétude des dernières paroles de sir Arthur à maître

Ranulfe, paroles que sa curiosité n'avait eu garde de laisser tomber à terre et qui avaient été prononcées avec tant d'assurance, qu'elles pouvaient vraiment lui donner à croire que le roi en personne était à cette heure dans Coventry. A la lueur de sa petite lampe, il additionnait alors le mémoire qu'il se proposait de porter lui-même à Londres aux pieds de sa très gracieuse majesté, formidable armée de chiffres dont le total devait faire froncer l'œil de Henri, car il ne datait pas moins que de six années de règne. Pipping avait mis à la rédaction de ce mémoire une grande coquetterie de style; il avait eu recours aux formules les plus respectueuses de l'étiquette; enfin, pour mettre le comble à cette pièce d'éloquence, il l'avait soumise aux judicieux conseils de son parent Hugues Baxter, shériff de la ville de Coventry. Il se désolait donc intérieurement d'avoir écouté les derniers mots de sir Arthur à l'aubergiste; il en était visiblement agité, si bien qu'il s'en fut trouver Hugues Baxter qui le regarda comme un fou, lui affirma que Coventry n'avait pas l'insigne honneur de posséder le roi d'Angleterre, et lui conseilla enfin de prendre en toute sécurité la route de Londres avec son mémoire. Pour parer aux évènemens contraires, l'intelligent Pipping lui en remit toutefois un second exemplaire, écrit en entier de la main de mistress Pipping, et qu'il lui recommanda en cas de visite royale, comme à son plus proche parent et intéressé; puis il prit incontinent le chemin de Londres sur sa vieille mule espagnole.

Cependant Arthur, après avoir longé quelques rues en mettant son cheval au pas, comme pour amortir le bruit de sa course, descendit bientôt devant une maison dont les formes rappelaient l'architecture normande qui avait commencé à s'introduire en Angleterre sous Guillaume-le-Conquérant. Située au milieu même du quartier des juifs, elle recevait alors quelques rayons obliques de la lune sur une de ses tourelles aux bourrelets noirâtres. Des écussons de pierre presque effacés par le temps, une cour vaste où le pavé voyait pousser l'herbe, des arcades silencieuses et que ne troublait jamais aucun pas, tout semblait concourir à accréditer les bruits mystérieux que la superstition de ces temps avait publiés sur cette retraite, consacrée sous Jean Sans-Terre à la fonte des monnaies. Silencieuse et triste, cette maison ne pouvait

guère attirer autour d'elle les regards des curieux; Arthur, qui en avait la clé, ne tarda pas à pousser la première grille...

Après avoir attaché son cheval à l'un des anneaux rouillés de la cour, il monta précipitamment les degrés d'un escalier à vis, et se trouva bientôt dans une chambre close et parfumée, où brûlaient dans un vase quelques morceaux de bois de cèdre.

Cette pièce, dont la muraille était couverte de hérons d'argent et de figures hiéroglyphiques, formait vers le milieu un renfoncement à demi fermé, comme une niche très haute, par un rideau derrière lequel une lampe scintillait. Arthur, ayant tiré vivement ce rideau, put voir une femme agenouillée sur un prie-dieu devant un reliquaire doré.

— Georgina!

Celle qui priait sans doute retourna la tête à ce nom. Comme Édith au col de cygne, elle mit dans ce mouvement un charme incomparable de grace et de lenteur, car elle avait reconnu la voix qui l'appelait, et cependant sa pâleur était réelle.

— Vous à Coventry, Arthur!

— Depuis une heure, Georgina. Il fallait que je vous visse, il le fallait, et je suis parti.

— Parti d'Oxford? Parti ce matin? Mon Dieu! que vous est-il arrivé?

— Il m'est arrivé ceci, milady, que je vous aime et vous révère autant que la Vierge que vous priez là, et cela depuis trois mois. Or voici deux semaines que vous avez quitté Londres. Vous êtes venue de mon libre consentement, je le sais, vous cacher à Coventry. A qui vous cachiez-vous, Georgina? c'est votre secret. Je ne suis qu'un simple chevalier, cela est vrai, mais je vous aime. Milady, vous en trouverez de plus dorés, de plus mielleux, de plus beaux, mais vous n'en trouverez pas un chez qui la haine et l'amour aillent plus vite; quand ces lèvres ont dit : J'aime, c'est la vie d'un homme qu'elles vous offrent; quand elles disent : Je hais, c'est la vie d'un homme qu'il leur faut.

— Douteriez-vous de moi, mon ami?

— Autant que de la fortune. Veuve d'un lord, la comtesse Georgina de Brus doit être convoitée par des lords, je le sais bien. Qu'ils y prennent garde, les insolens et les débauchés! L'esprit de

vertige de Henri I[er] l'usurpateur, sa force infame et sa puissance infernale à accomplir tout ce qui était crime et péché, peut bien être une tradition de nos pères; mais on ne voit pas deux fois Satan ou Belial couronné. Pardonnez, milady, ne parlons pas de ces choses. Je vous trouve l'air pâle et chagrin.

— Comme vous voilà beau! et que ce costume vous sied!

— C'est mon habit de noces. Je suis venu ici pour un mariage.

— Pour un mariage? Plaisantez-vous, sir Arthur?

— Pour un mariage, Georgina. Ne riez point. Ceci n'est pas une idée qui me soit venue d'hier; ce n'est point, milady, un de ces projets que la vapeur du vin de Chypre fait monter au cerveau comme une nuée confuse : Cela est résolu chez moi, milady, cela est, cela sera.

— Je saurai du moins, dit la comtesse (elle avait les lèvres plus pâles), le nom de la fiancée?

— La fiancée, milady, c'est la noble comtesse Georgina de Brus. L'époux, c'est moi, sir Arthur Becket, simple chevalier à la cour du roi Henri III, neveu d'un archevêque et d'un prince de l'église traîtreusement assassiné!

— Dites neveu d'un saint, d'un martyr! et vous direz vrai, Arthur. Voilà donc ce secret que vous cachiez à tous les yeux avec tant de soin, voilà donc cette noblesse et ce blason que vous n'avez pas voulu porter jusqu'ici; mais dites, Arthur, dites pourquoi? Le neveu d'un saint, d'un martyr! Mais il y avait là, Arthur, de quoi confondre tous ces seigneurs étrangers que la cour d'Angleterre nourrit, tous ces parvenus insolens que le roi Henri III a faits justiciers et comtes; il y avait de quoi me faire excuser et applaudir par les Pembroke, les Roger Bigod, les Humfrey Bohun, et les puissans comtes de Warwick et de Leicester! Mais, aveugle enfant, pourquoi n'avoir point proclamé cela tout haut et solennellement par toute la ville? Mes oncles attardés en ce moment en Écosse en auraient écrit au roi d'Angleterre... et le roi...

— Vrai Dieu! milady, interrompit Arthur, ne me parlez point du roi. Parce que vous êtes de la cour, vous ignorez le tyran; parce que vous êtes de la ménagerie, vous vous façonnez au tigre. Si je ne n'ai point avoué ou porté jusqu'ici ce nom de Becket, milady, c'est qu'il ne me le fallait porter qu'avec une étoile de sang au front, ce nom de martyr; et, grace à Dieu, le temps étant accom-

pli où je m'en vais la mériter, je viens, milady, vous demander votre main.

— Que voulez-vous dire par ces paroles? Arthur, je le vois, le mauvais esprit vous assiége.

— Je vous demande de me donner votre main!

— Et je vous la donne, Arthur, ô mon bien-aimé! ma vie! A toi, que tu doives fléchir ou te relever dans ce que tu tentes, à toi! toujours à toi! car je n'ai aimé que par toi!

Georgina, dont les pleurs avaient involontairement coulé, et dont la surprise où l'avait jetée cette scène égalait au moins l'inquiétude, Georgina sentit bien que le jeune homme avait un secret; elle se hâta de désagrafer le pourpoint d'Arthur, tant la respiration du chevalier était gênée, tant sa poitrine se gonflait comme le voile d'un navire battu du vent.

— Vous ne m'avez pas tout dit, Arthur. Oh non! vous ne m'avez pas tout dit. Vous me cachez quelque chose. Mon ami, reprit-elle avec une singulière douceur, je veux bien obéir à votre volonté, mais pourquoi me cacher obstinément vos secrets? Voyons... maintenant surtout, que je vais être votre femme?...

— C'est le fouet de votre levrier, Georgina?

— Le mien, je pense; mon vieil Eustache l'aura jeté là.

— Il est malheureux, milady, que ce fouet ait pour armes une croix cantonnée de quatre perles. Ce ne sont pas là vos armoiries?

— Vous me faites frémir, Arthur; de quel ton dites-vous cela?

— Du ton d'un homme qui sait que les seuls fouets de chasse du roi d'Angleterre sont marqués de ce poinçon.

— Je ne l'avais pas examiné, tant il ressemblait au mien, reprit-elle avec un accent qui ne pouvait être que celui de la vérité. Ce matin j'ai rencontré hors des remparts un cavalier, il a ramassé mon fouet qui tombait, et l'aura sans doute échangé par mégarde contre le sien.

—Qu'il soit donc brisé comme tout ce qui vient des Plantagenet; brisé comme la baguette royale qui salit tout ce qu'elle touche; brisé comme le sera, tôt ou tard, le bras de celui qui l'a porté!

Et il rompit le fouet sur son genou, et le fit voler en éclats.

La comtesse s'en fut se jeter en larmes à son cou:

—Arthur! Arthur! ne me rappelle pas de mauvais présages. J'ai

trouvé ce matin, par les rues de la ville, un faiseur de prédictions, un devin, qui venait, je crois, de Pomfret. Je l'ai trouvé, non dans la foule qu'il venait de quitter, mais à l'écart; il m'a prophétisé ta mort en rimes barbares et grossières.

— Cet homme a dit vrai, bien-aimée. Je vais mourir.

— Toi! dis bien plutôt qu'il a menti par sa gorge, l'imposteur qui tentait Dieu! Tu vivras, Arthur, tu vivras pour le cœur sincère qui t'aime! tu vivras pour me voir perpétuellement aimante, ivre de toi, que j'ai choisi parce que tu es non-seulement jeune et beau, mais que ton ame est encore plus blanche que le lys, plus riche en vrais trésors que la Palestine qu'ils s'en vont chercher si loin! Ne te souvient-il plus des thérébinthes embaumés de notre jardin de Lincoln, quand la lune azurait chaque fleur à nos calmes rendez-vous? Hélas! hélas! nous étions alors heureux, parce que nous avions choisi l'ombre; aujourd'hui que la fortune de ma famille m'a entraînée à la cour, ces amours, si discrets et si doux, ont trouvé des espions.

— Des espions! Georgina, et qui oserait?

— Le roi ose tout. Aujourd'hui, c'est un marchand qui va par les rues et vous interroge; demain, un billet; un autre jour, Arthur, quelque vieille qui me parlera dans l'église! A Londres, vois-tu bien, la vie m'était devenue insupportable; ici, dans ce vieux et solitaire refuge, je puis enfin te dire et combien je t'aime et combien je te redoute; combien je hais surtout cette cour, et quel bonheur ce me sera de porter ton nom!

Arthur ne répondit pas d'abord, mais il s'approcha du prie-dieu de la comtesse, où ils inclinèrent tous deux les genoux en joignant leurs mains dans une douce sympathie de tristesse.

— Et maintenant bénis-moi, chère et triste fiancée, dit en se levant le jeune homme; je ne t'ai point trompée, je suis venu ici pour mourir. Henri d'Angleterre est en cette ville, et c'est Dieu qui nous l'envoie. Il vient ici le digne prince, avec Murano son favori, caché comme un mendiant sous le manteau; il y vient pour s'y faire rendre des comptes par le shériff, établir des taxes, dresser des gibets. Les juifs ne le contentent plus, je le sais, il lui faut du sang chrétien. C'est peu des vingt mille marcs d'argent exigés de leur tribu, et dont le vieil Aaron d'York a payé, pour sa

part, quatre mille; Henri veut que ses flatteurs aient mieux, il leur réserve le supplice de leurs censeurs; mais si le lâche a bouclé sa cuirasse sous son pourpoint afin de ne pas être frappé, si le fils de Jean-sans-Terre est venu ici pour demeurer invisible à tous, croyez, Georgina, que nous avons des armes trop sûres pour ne pas l'atteindre. Mieux vaudrait, pour lui, n'avoir jamais passé cette porte de ville et ces tours; mieux vaudrait sa cour efféminée, où tous ces Italiens ont des lèvres de miel et un luth, et cette noblesse sans élan et sans courage, qui dédaigne sa langue maternelle pour parler celle du royaume de France (1); mieux vaudrait tout cela que ces hommes ainsi éloignés de Londres, que ce roi sous la maison duquel est miné le souterrain de Montfort. Je vous l'ai dit, Georgina; à moi, doublement baptisé et par l'eau et par le sang; à moi, neveu d'un évêque et d'un martyr, d'accomplir dignement cette tâche! Elles tomberont une à une de sa cuirasse dorée et sans que j'aie besoin d'y porter la main, ces étoiles sur lesquelles ne se reflète plus le soleil de Sicile ou des croisades, étoiles honteuses et qui ont peur du jour, à voir le soin qu'il prend de les cacher. Henri III mourra sans que cette main le touche. N'ayez pas crainte, milady, que je le traque et l'égorge dans une église, moi qui vous parle, comme Henri II y a traqué et égorgé mon oncle. Au marbre de l'autel il faut le sang de l'autel, mais au pavé de Londres et aux chiens le sang impie! la Tour, la Tour pour ce grand leveur d'impôts! la Tour pour le roi des Italiens et des flatteurs! Dans une heure, Simon de Leicester m'attend; dans une heure, abrités par la mauvaise échoppe d'un de ces juifs qui nous sont acquis maintenant à tout jamais, nous signerons, dans la compagnie des barons qui s'y sont rendus, le projet de réforme pour la grande charte, cette charte que Henri, une torche de poix à la main, ne jura devant les évêques, dans la salle de Westminster, comme roi consacré, que pour se parjurer le lendemain! Ne pâlis point, et ne te retourne point ainsi, Georgina; celui qui te parle ici est aussi fort et aussi vigoureux que Roger Bigod, aussi déterminé que Warwick, aussi religieux que Montfort. Autant qu'un autre, ce bras forcera Henri d'Angleterre

(1) Hume.

à signer, car avant tout et ici même il faut qu'il signe. Ces titres, ces promesses, ces chartes, ils sont là scellés du sceau des barons de Londres, là, comtesse, dans cette valise suspendue à l'arçon de mon cheval, dans votre cour. Il me reste à peine quelques instans, Georgina, pour accomplir cette mission solennelle; avant d'aller trouver le comte de Montfort, mon seul appui, avant de jouer ma tête, j'ai voulu mourir en te nommant ma femme; toi, la seule femme que j'aimais, le seul ange de ces nuits sanglantes et courroucées, où m'apparut souvent, à travers nos amours, la figure menaçante du saint martyr, mon oncle! Encore une fois, je t'aime et te crois fidèle; si je te soupçonnais, je te tuerais.

Éperdue elle s'attacha à ses bras. Un bruit d'armures se perdit soudain dans les profondeurs de l'escalier.

— Tu me reverras, dit l'amoureux jeune homme, tu me reverras bientôt. Mon cheval est là, ne l'entends-tu pas hennir? *Dieu* et *toi* pour ma devise, Georgina!

Elle embrassait mourante la tête adorée d'Arthur. Jeune et charmante tête en effet, aussi blanche en ce moment par l'effet de sa pâleur que celle des statues de marbre de Rysbrak!

Tout d'un coup le bruit se rapprocha de l'enceinte où ils se tenaient embrassés, Arthur essuyant quelques pleurs avec les cheveux de la comtesse qui tombaient à terre, Georgina attachant son reliquaire d'or au côté gauche d'Arthur, comme elle eût fait d'un précieux talisman.

Par un mouvement précipité elle entr'ouvrit le vitrage.

— Malheur! cria-t-elle, malheur sur nous!

—Qui vient ici? demanda le jeune homme la main sur la garde de son épée.

— Ne me le demandez pas, entrez ici!

Et dans sa terreur, avant même qu'il eût pu dire un seul mot, elle le poussa dans le fond d'une galerie sans nulle issue, et tira sur lui le panneau habilement dissimulé de cet endroit, que nul n'avait sans doute visité depuis un siècle.

III.

La comtesse était encore pâle lorsqu'elle souleva, pour introduire les visiteurs, la portière de sa chambre, et qu'elle en éclaira le seuil de sa lampe...

Deux hommes entrèrent, le premier couvert d'un manteau de grossière étoffe dont la cagoule lui retombait sur les yeux, l'autre paré avec une recherche qui semblait lui être habituelle, et laissant voir de longs éperons au bas de ses genouillères en fil de maille. Tous deux entrèrent silencieux et regardèrent lentement aux alentours. Cependant celui qui portait le manteau s'assit, l'autre demeura debout.

Agitée de mille sentimens divers, la comtesse approcha instinctivement sa lampe de la cagoule du premier; mais ce personnage ne la tint pas long-temps en suspens, car il se découvrit bientôt lui-même et laissa voir une figure que son déguisement seul pouvait rendre méconnaissable à des yeux moins exercés.

— Le roi!

Et à ce cri involontaire qui lui échappa, Georgina de Brus sentit son sang se figer dans sa poitrine. Henri lui jeta un regard pénétrant, pendant qu'elle essayait de se donner un maintien en tirant à l'aventure, d'un coffret d'ébène, une de ces longues aiguilles de fer pointu, à l'aide desquelles l'aumonière d'alors tenait à la ceinture, et qui figurent sculptées dans l'effigie de la reine Bérengère, placée sur sa tombe à l'abbaye de Fontevraud.

— Notre visite a l'air de vous surprendre, noble dame. Par mon baptême! nous ne sommes pourtant ni des juifs, ni des intrus. Nous venons ici, moi et le comte Dionigi Murano, pour deux choses, pour l'hôtesse et pour le lieu. L'hôtesse, voilà, sur ma foi, deux semaines qu'elle a fui, Dieu sait pourquoi, notre bonne ville de Londres, où rien, pas même notre amour et nos fêtes, n'a pu la déterminer à se fixer; et quant au lieu...

Henri promena rapidement sa vue autour de lui; il eut, comme ces princes avides qui flairent l'or, un tressaillement nerveux dont il ne fut pas le maître en voyant les vieilles poutres dorées et les recoins somptueux de ce vaste appartement.

— Sa majesté pense-t-elle qu'il puisse se cacher ici quelque en-

nemi de sa personne sacrée? Il m'est permis de croire que le comte Dionigi Murano, pas plus que le roi, ne me fait l'outrage d'un tel soupçon.

En prononçant ces paroles, son œil plus assuré cherchai à plonger dans les yeux du comte. Elle avait compris que, puisqu'il s'agissait d'exécuter, le roi devait avoir choisi Murano pour être le bras.

— Rassurez-vous, milady, reprit Dionigi Murano; nous n'avons pas, nous ne voulons pas avoir de pareilles idées. Dieu nous garde d'accuser le sang des Brus de faillir au roi, pas plus chez une femme que chez un homme! Mais le bruit public veut qu'il y ait un trésor dans cette maison, et en ma qualité de justicier, je vous demande au nom du roi si vous en avez connaissance.

— De quel trésor voulez-vous parler? répondit la comtesse qui tremblait étrangement.

— De dix mille marcs d'argent enfouis en ce lieu à la première croisade de Richard.

Georgina de Brus respira.

— Je n'en ai aucune connaissance, milord.

— Quand je te le disais, Dionigi; ce n'est pas avec ces yeux noirs que l'on ment. Allons, colombe effarouchée, donnez-nous la main, et pour forme de justice seulement, laissez faire au comte qui s'en va battre, avec un de vos gens, chaque coin de la vieille masure.

— Qu'il en soit fait ainsi que vous l'entendez, milord comte. Et elle appela Eustache, son vieil écuyer, par la vitrine de la chambre, qu'elle referma ensuite avec assurance.

— Il n'est besoin, noble dame, reprit Murano; j'ai mes hommes. Il ajouta à l'oreille du roi et en frôlant le collet de son manteau : Je vous laisse à votre scène d'amour.

La comédie en effet avait été préparée. Ce n'était pas, on l'a pressenti déjà, le comte Murano qui eût pu se laisser prendre, ainsi que son digne maître, aux bruits grossiers dont la crédulité populaire des habitans de Coventry entourait cette demeure; ni l'un ni l'autre n'avaient rien découvert la veille à l'hôtel-de-ville, et comme des maraudeurs désappointés, ils en étaient à se rabattre sur les taxes et les subsides. Mais il fallait bien, d'après la rigidité trop connue de la comtesse et ses refus exprimés déjà plus d'une fois avec un mépris hautain, trouver un expédient pour l'enfermer avec Henri, et ménager au prince un de ces ren-

dez-vous qu'à coup sûr il n'aurait pas obtenus. Il importe ici de dire que, depuis trois années de veuvage, rien n'avait touché Georgina; nul homme ne pouvait s'enorgueillir d'avoir ramassé son gant ou sa croix de perles. D'une vertu orgueilleuse parce qu'elle était belle et noble autant que les femmes nobles et belles d'alors, elle n'eût pas manqué certainement d'excuses aux yeux de la cour de Henri pour justifier un choix; mais il y a des femmes chez qui la négation rigide d'une faiblesse complète un système de bonheur ou de défense. Aucun, pas même Murano, ne savait que la comtesse aimait Arthur; il était même avéré pour tous qu'elle n'aimait personne. Indolente à l'extrême, vous l'eussiez prise pour l'une de ces filles que le chevalier du Léopard (1) dut rêver dans la tente magique du médecin maure, ou pour une de ces prêtresses amoureuses du soleil, qui n'avoueraient que le dieu pour leur amant. En butte aux gens grossiers d'une cour pour laquelle elle n'éprouvait aucune sympathie, la comtesse Georgina dut se façonner bien vite un arsenal de moyens pour repousser leurs attaques : elle se renferma dans la dévotion et la prière. Heureuse de l'amour d'un enfant, elle se baigna avec délices dans ces voluptés secrètes et paisibles que la courtisane prostitue en les dévoilant, et qu'une nature délicate relève de tout le charme du mystère. Sa peur de se voir troublée dans cet amour pur, en vint jusqu'à fuir le monde, et à ne paraître à la cour que son voile à grands plis rabattu sur le visage. Jamais elle ne déganta sa blanche main, plus blanche et plus veinée que le marbre, et jamais encore son pied ne sortit des plis emprisonnans de la tunique. Cette sauvagerie de mœurs et de toilette était du reste un mauvais moyen; elle la fit remarquer. Parce que nul ne la comprenait, on la nomma *le sphynx de la cour*. Pour des temps pareils n'était-ce pas en effet une neuve et curieuse énigme?

Le sensualisme de Henri s'en trouva piqué. Il lui sembla que de pareilles allures de vertu n'étaient qu'un appel de coquetterie fait à sa puissance. Marié à l'âge de vingt-neuf ans à la princesse Éléonore, fille du comte Raymond de Provence, il en était déjà las. Henri ne pouvait concevoir que l'on pût user d'une femme autrement que comme d'un jouet.

(1) Richard en Palestine.

— Par saint George d'Angleterre! milady, je crois que le comte Murano a mal fait de nous laisser seuls. Vous alliez sans doute prendre quelque repos, après l'alarme imprudente que nous vous avons causée. Me permettrez-vous de remplacer ici vos femmes?

— Pardon de m'opposer aux désirs de votre majesté; mais je la crois plus apte à revêtir un surcot de mailles qu'à dénouer la tunique d'une femme de cour. On dit qu'elle n'aime que les écuyers et les chevaux.

— De par Dieu! Hercule se fit caméristo, belle comtesse, pour l'amour d'Omphale, reine de Lydie. Pourquoi donc vous cacher ainsi dans ce vieux manoir, comme si nous vous avions bannie de notre présence? Ma cour, cependant, n'est pas celle de notre allié Louis IX de France, et je ne pense pas que je la rende rigide et ennuyeuse pour les dames. Il est vrai que, depuis Richard, nous n'avons plus de chanteurs comme Blondel...

— La cour de votre majesté possède une merveille assez grande pour effacer toutes les autres... La reine Éléonore...

— Oh! Dieu me la conserve! et vous aussi, chère comtesse! la reine, parce qu'elle m'aime, et vous, parce que vous ne m'aimez pas. Il est vrai que l'on vous a surnommée l'inexplicable. Vous êtes, ajouta le roi en prenant la main de Georgina, la plus céleste et la plus infernale des créatures. Moi qui fais des vers, je vous comparais hier au paradis; mais, entendons-nous, barricadé et fermé comme la Tour de Londres... Le sage Salomon, qui eut trois cents femmes, les eût données toutes pour vous!

— Il me semble qu'il y a du bruit dans la cour. Le comte Murano tarde bien...

— Vous n'êtes pas charitable, reprit Henri sans se déconcerter, de cacher ici votre existence à tout le monde. Cela donne lieu aux plus sots contes.... Il y en a enfin qui veulent que vous soyez une sorcière...

Elle essaya de sourire, mais sa gêne était mortelle.

— Je commence à le croire; oui, je lis la sorcellerie dans vos yeux. Qu'est-ce encore? Murano prétend que vous avez un signe sur l'épaule gauche? Il l'a vu, dit-il, un jour que vous sortiez de l'église....

— Le comte Murano a peut-être dit vrai, seigneur; je crois me souvenir de l'avoir rencontré en Sicile il y a deux ans...

— Vous ne pouvez vouloir que je sois moins heureux que le comte Murano. Montrez-moi ce signe, voyons.

Henri, par un geste rapide, voulut écarter la guimpe qui couvrait les épaules de lady de Brus, mais elle le repoussa avec une pudeur noble et hautaine.

— Je vais voir, dit-elle en faisant un pas vers le seuil, ce qui peut retarder chez moi l'écuyer de sa majesté...

Ce mouvement, dont elle ne fut pas maîtresse, dérangea subitement les plis de la guimpe qu'elle portait. Éblouissantes de blancheur, ses épaules apparurent à Henri marquées de l'un de ces signes de beauté qui ne manquent guère d'accompagner par milliers la peau duvetée et fraîche des belles femmes. Les battemens de sa poitrine, que la crainte soulevait, donnaient à cette créature enchantée un attrait inexprimable. Étroitement serrée dans sa tunique à longs plis, sa taille se balançait comme un roseau près de cette porte où elle semblait écouter avec anxiété les pas de celui qui montait. Henri, transporté, et entendant aussi le bruit de ces pas, comprit qu'il ne pouvait ainsi s'avouer vaincu devant Murano, qui allait sans doute survenir; il s'élança d'un bond, et, dans une seconde, enlaça de ses bras lady de Brus. Son regard n'implorait plus; c'était presque un ordre que ses yeux lascifs intimaient. Ainsi assiégée, et n'osant appeler Arthur qu'elle eût perdu, Georgina eut recours à l'aiguille qu'elle tenait, et en frappa violemment la main du roi...

En voyant son sang jaillir, Henri, effrayé, lâcha prise, et poussa un cri...

Murano se précipita dans l'appartement. Il tenait en main une valise entr'ouverte qu'il laissa tomber pesamment avec les papiers qu'elle contenait, à la vue de Georgina de Brus l'aiguille levée, et qui ressemblait ainsi, pâle et grande, à l'immobile statue de la Némésis antique...

— Par les saints! mon prince, vous êtes blessé?

— Comme vous le fûtes à Palerme, comte Murano. Reconnaissez-vous ceci? dit-elle en lui montrant l'aiguille et la cicatrice qui traversait la joue du comte. Il y a deux ans, à Palerme, vous avez levé mon voile à la sortie de l'église; aujourd'hui, c'est chez moi que vous et votre digne maître vous vous entendez pour m'insulter. Mais prenez-y garde, vous n'êtes pas à Londres,

mes souverains maîtres; vous êtes dans une ville où le premier cri de mort parti du quartier des juifs éveillera le tocsin de toutes les populations jusqu'à Londres.

— Comtesse de Brus, nous vous déclarons notre prisonnière, dit Murano. Il nous restera à vous interroger plus tard et à vous demander devant le shériff comment cette valise se trouvait sur un cheval dans votre cour. Voyez, prince, ce qu'elle contient.

Henri, ému encore de cette scène, et plus encore peut-être de la colère qui brillait dans l'œil de son favori, jeta un regard inerte sur les papiers que Murano lui présenta. Le scel des barons de Londres qui y appendait ne laissait aucun doute à cette coalition officielle contre sa personne.

— Trahison! cria le roi, trahison!

— Nous les tenons, sire, et c'est grace à lady de Brus, ajouta ironiquement le comte. J'ignore ce que votre majesté fera du porteur mystérieux de ces lettres; mais son nom, trouvé sur ce mouchoir brodé aux armes d'une maison connue...

Henri fit un mouvement. Le comte déploya le mouchoir; il était surmonté de l'écusson de Georgina de Brus; et tous deux, penchés à la lueur de la lampe, lurent ce nom : Arthur...

— Ce n'est là qu'un nom de baptême, Murano.

— Mon maître, je crois avoir deviné cette fois l'énigme du sphinx. Ces chartes, que je tiens, vous apprendront de qui cet Arthur est neveu. Allons à la taverne du Léopard d'or, nos amis vont y venir, et le shériff, mandé par moi, s'y rendra. Écuyer, nous vous laissons; veillez sur votre belle maîtresse.

Ils sortirent tous deux. Eustache soutint la comtesse évanouie.

IV.

Le maître du *Léopard d'Or*, taverne située, nous l'avons dit, sur la place du marché, prévenu, comme il venait de l'être, par Arthur au commencement de cette histoire, de la visite d'hôtes inattendus, ne pouvait manquer de se donner beaucoup de mouvement pour les recevoir. A la lueur d'une énorme flamme, Ranulfe nettoyait, d'un air préoccupé et soucieux, un grand hanap, orné de ciselures et de festons, qu'il tenait d'un ancien croisé; et, tout en se demandant quels seigneurs de la cour s'en viendraient ce

soir-là souper chez lui, il regrettait vivement dans son ame Simon de Montfort, qui faisait, depuis quelques jours, chez lui si grande dépense. Le billet, signé d'une écriture contrefaite, qu'il avait reçu dans la soirée, l'inquiétait, surtout depuis qu'Arthur lui avait affirmé qu'il était de la main du roi d'Angleterre lui-même. Ranulfe, l'ancien soldat, Ranulfe, l'homme du peuple, savait, mieux que tout autre, les exactions énormes du monarque; il ne pouvait douter, en le voyant venir, que ce ne fût le malheur qui entrât dans sa maison. Un autre motif de crainte pour Ranulfe, c'était sa connivence avec les barons ligués contre Henri, sous la présidence de Simon de Leicester. Le tavernier ignorait si peu leurs desseins, qu'il n'avait jamais consenti, dans leur intérêt même, à les recevoir que masqués. Chaque nuit, depuis une semaine, l'escalier en bois de Ranulfe, à peine éclairé d'une mauvaise lanterne de corne, criait sous la chaussure de mailles de huit à neuf compagnons, dont une masse d'armes et un grand poignard, placé du côté droit, formaient la défense. Ces honnêtes cavaliers buvaient chez lui avec des airs tellement taciturnes, qu'ils eussent glacé le sang de tout autre homme que Ranulfe, qui ne laissait aucun être vivant pénétrer en son logis. Sur le matin seulement, et quand le vin de Syracuse leur avait rendu la tête pesante, ils ôtaient leur casque, et demandaient à Ranulfe si leurs chevaux étaient prêts. Alors seulement il y avait un bruit d'armures sous le porche; puis les cavaliers regagnaient la route de Londres.

Le premier instigateur de cette ligue, Simon de Montfort, comte de Leicester, n'avait choisi, depuis quelque temps, la ville de Coventry que pour une raison, c'est que Henri devait d'abord y venir pour y rançonner le peuple, et que ce même peuple lui avait ensuite paru si chétif et si accablé d'impôts, qu'il n'attendait plus qu'un soulèvement. Adroit, insinuant, orateur comme tous les grands ambitieux, aspirant au titre de sénéchal qui lui fut donné plus tard, le comte de Leicester répugnait aux violentes représailles, au massacre, à la tuerie. Le caractère inconstant et frivole de Henri III portait ce prince à montrer parfois à Simon de Montfort une confiance illimitée; souvent aussi il le blessait et l'irritait sans motif; il passait, avec lui, des tendresses aux affronts. La fortune nouvelle de Murano parut, au comte de Leicester, le complément de tous les torts de Henri; dès-lors il entretint des liaisons

particulières avec les membres les plus élevés de la noblesse dans toutes les villes, et devint, en peu de temps, l'idole politique de l'Angleterre. A Coventry, il connaissait l'évêque et le shériff; les atteintes portées à la grande Charte et à l'autorité des magistrats, les extorsions dont on accablait le clergé, y furent, on le prévoit, le sujet de ses entrevues avec eux. A l'exemple des chefs de parti et des habiles qui profitent du dévouement des autres, Simon de Montfort avait choisi Arthur Becket pour son conjuré d'adoption; c'était lui qui avivait encore, chez ce jeune homme ardent, la flamme de la vengeance et de la révolte. Toujours à cheval, toujours en marche, campant depuis six mois, comme un Bohême, où il pouvait, le comte de Leicester, aussi pieux du reste et aussi rigide pour lui-même qu'il était un grand homme de guerre, préludait ainsi sourdement et en remuant les consciences populaires à cette révolte à main armée qui devait le conduire à tomber sanglant sur le cadavre même de son fils aîné, à la triste défaite ou plutôt au massacre de Kenilworth! Accoudé le soir, au bout d'une table de taverne, avec quelques barons factieux et fiers comme Roger Bigod, le comte de Herford, ou Glocester, il accusait le roi, comme s'il eût comparu en roi détrôné devant lui, enchaîné sur un banc de la Tour de Londres. Ce triumvirat de pouvoirs des barons, du clergé et du peuple, rêve unique qui prenait vie, devait pourtant recevoir un jour son accomplissement. Le parlement que Simon de Montfort voulait, et dans lequel devaient entrer quatre chevaliers de chaque province qui représenteraient le peuple, c'était le moule dans lequel devait se pétrir et s'élaborer la chambre des communes!

Ranulfe venait de placer sur la table ce large hanap d'argent qui ne servait guère qu'à Simon de Montfort, quand le bruit que firent les nouveaux venus le força de se pencher sur la rampe en chêne de l'escalier. Le tavernier ne put voir les figures de ceux qui montaient ainsi, car ils avaient tous aussi la visière rabattue et marchaient le front baissé. Un instant il se crut en proie à quelque hallucination fantastique; cependant les huit convives s'assirent, et parmi eux le shériff, le seul qui eût le visage découvert. Le shériff de Coventry, Hugues Baxter, honnête magistrat, long comme une baguette d'alcade, était à coup sûr le plus vertueux cœur de shériff de l'Angleterre; il tenait sous le bras deux gros

livres : le premier, démesuré, c'était le registre des taxes ; l'autre, un livre d'heures sans lequel il ne sortait pas. La figure du pauvre shériff était plus pâle que de coutume ; il releva en tremblant le couvercle d'une petite lampe, puis se mit à parcourir son registre, comme un marchand qui craint l'amende, pendant que les cavaliers causaient entre eux à voix basse et qu'ils examinaient la salle en secouant la crotte incrustée dans leurs genouillères de mailles ; car à cette époque les chemins étaient impraticables.

Pour l'extérieur du costume, ils ne différaient en rien, à l'œil de Ranulfe, de ses hôtes ordinaires, si bien que le tavernier pensa d'abord que le comte de Leicester, ayant peut-être jugé prudent de se méfier de lui, avait voulu le dépayser par le billet en question. Mais les incertitudes de Ranulfe cessèrent bientôt, quand, devant la table servie, l'un d'eux souleva sa visière pour lui enjoindre de se retirer, l'accent italien de celui qui intimait cet ordre ayant assez trahi le comte Dionigi Murano.

Dès que Ranulfe fut sorti, les nouveaux convives se mirent à table.

—Vous allez voir, mes lords, dit Murano en lançant au shériff Hugues Baxter un regard inquisiteur, combien cette bonne ville met de côté pour l'épargne ; voici le digne Hugues qui va vous le dire pendant que nous remplirons nos hanaps de ce vin de Syracuse.

— Le dixième des revenus ecclésiastiques et un scutage de trois marcs d'argent par fief de chevalier, répondit sous le casque la voix aigre du roi Henri.

— Bravo! mon neveu, continua Pierre de Savoye, voilà ce qui s'appelle savoir son métier de prince ; qu'en dites-vous, Salisbury?

— Avant que ce digne homme de shériff nous rebatte les oreilles de ses taxes annuelles, trouvez bon que nous appelions maître Ranulfe, afin qu'il nous aide à dépecer cette large pièce de sanglier, tué sans doute dans la forêt de Lincoln.

— Qu'il en soit fait ainsi que vous voudrez, dit en s'inclinant Hugues Baxter ; mais oserai-je vous recommander, sire, la mémoire d'un de mes parens, premier tailleur de votre majesté, de Pippingtom, votre dévoué sujet? Je ne pense pas que celui-là ait jamais conspiré contre votre royale personne...

— Au diable Pipping mon maître tailleur et votre parent! J'ai

bien autre chose à penser. Si l'on me reparle encore de ce drôle, je le fais pendre comme exemple entre deux juifs. Quant à ce quartier de sanglier dont parle Salisbury, ceci est plus important pour nous redonner des forces, et je m'en vais le dépecer à moi seul. J'envoie au parquet mon casque et ma cuirasse! nous sommes en petit nombre, cela est vrai, mais vous avez tous, je le pense, des surcots d'acier comme le mien sur la poitrine. Par les dents de Dieu (1)! je jure que je veux ici me remettre des fatigues de la route et des ennuis de notre royal voyage!

Robuste plus qu'aucun homme de sa cour, le roi se jeta, le couteau à la main, sur la pièce de sanglier. Tout d'un coup le sang jaillit de son poignet, et chacun s'empressa de l'interroger sur cet accident.

— Il faut que ce soit le tranchant du quenivet, dit l'Italien habile à trouver en tout une défaite ou une excuse pour son maître; il ajouta plus bas à l'oreille du roi :

— Ne dites rien de la piqûre de tantôt.

Cet incident, qui aurait pu compromettre la gaieté du repas, fit peu d'effet sur les esprits, grace aux copieuses libations des convives. Le vin d'Espagne et le vin de France vinrent en renfort au vin de Syracuse; bientôt les hanaps furent vides. L'interrogatoire du shériff avait été réservé pour ce moment d'ivresse et de joie monstrueuse. Hugues Baxter, interpellé par Henri, répondit d'abord avec l'assurance que lui avaient rendue plusieurs lampées d'hydromel; il dépeignit au vif la misérable condition des habitans de Coventry, les impôts écrasans de cette année, le prix des denrées devenu énorme, et la rapacité des tenanciers de l'évêque. Il nia avoir la moindre connaissance des papiers que le comte Murano lui présentait après les avoir fait examiner au roi et aux lords qui l'avaient suivi depuis Londres, et déclara enfin ne pas connaître Simon de Montfort. L'amour du peuple, ajoutait Hugues Baxter, protégeait assez le monarque; d'ailleurs il avait eu soin, en sa qualité de shériff, de placer un cordon d'archers autour de la taverne. Enfin maître Ranulfe, vieux soldat du père de Henri, ne pouvait avoir aucune intention mauvaise contre sa personne.

(1) Jurement favori de Jean-sans-Terre.

Ainsi parla Baxter. Mais quand, à la suite de ces dénégations réitérées, il vit le sourcil du roi se froncer, et Murano se promener à grands pas dans cette salle dont il éraillait les solives de ses éperons et de sa longue épée traînante ; quand il vit surtout deux de ces cavaliers, les seuls qui n'eussent point voulu lever la visière de leur casque, malgré l'exemple qu'en avait donné le roi (sans doute pour leur sûreté personnelle), s'approcher de lui dans l'un des angles de la taverne et lui serrer le bras à lui faire craquer les os, en lui recommandant de se taire, le pauvre shériff ne sut vraiment plus à quel saint de la légende se vouer. Henri, mécontent de la disette dans laquelle se trouvaient les finances de la ville, commençait à se repentir sérieusement d'avoir quitté Londres, bien que Murano lui eût garanti la fidélité et le courage des lords qu'il avait amenés pour lui servir d'escorte.

Les papiers trouvés dans la valise d'Arthur l'auraient assez éclairé sur le péril imminent de sa présence à Coventry, si depuis long-temps Murano, habitué à endormir chez le roi toute impression défavorable à sa surveillance et à son habileté, n'avait eu recours à l'opium du vin pour enchaîner ses terreurs. Au milieu de cette orgie de lords à moitié ivres ou assoupis, l'œil de Murano veillait donc seul dans la salle du tavernier, quand tout d'un coup Henri fit un bond en tournant dans ses doigts, par un geste machinal, le hanap d'argent posé devant lui.

— Vois toi-même, Dionigi !

Le comte Dionigi Murano prit le hanap des mains du roi ; l'index tremblant du monarque indiquait encore à son favori la phrase qu'il venait d'y lire. Il y avait deux noms écrits sous le hanap, deux noms sculptés sans doute à la pointe du couteau dans quelque orgie, les noms de Henri et de Murano, avec cette épithète, le synonyme anglais du mot lâche : *foi mentie.*

Sur le rebord de la ciselure était cette date : 1258, et ce nom : Arthur Becket.

— Je ferai observer à sa majesté que c'est le même nom inscrit sur cette liste de conspirateurs, sir Arthur Becket, neveu de l'archevêque. Et tenez, poursuivit le comte Murano, ce nom se retrouve encore ici sur la muraille, entre ceux de Roger Bigod, Humfrey Bohun et les deux comtes de Warwick et de Glocester.

— Tu as raison, comte, mais qu'en dit maître Hugues Baxter? C'est donc ainsi, vertueux shériff, que vous exercez sur les tavernes de votre cité une salutaire surveillance? Voici, à côté d'un nom de jeune homme imprudent, quatre noms de hauts et puissans seigneurs que nous croyions bien et chaudement renfermés dans notre bonne ville de Londres! Et ils s'en viennent ici écrire à votre barbe nos noms avec d'infames épithètes, sur leurs hanaps, et les leurs sur cette muraille! Ceci vous chasse du cerveau les fumées du vin d'Espagne, n'est-ce pas? Eh bien! digne shériff, en attendant que la prison vous maintienne en santé, vous allez voir comment nous sommes en force et en nombre pour répondre à ces téméraires invectives. Murano, prends ce poignard, puis entaille dans la pierre, à côté de ces noms-là, les noms des huit lords que tu m'as amenés.

Le comte s'inclina et commença à faire ce que disait le roi.

— Bien, voici d'abord le nom de notre bel oncle Pierre de Savoye. Bien encore, l'évêque de Valence, Guillaume, notre second oncle. Après ces deux noms, écris le mien et le tien, Dionigi; ce sont, je crois, deux noms sonores. Ensuite, celui de notre fils aîné, Édouard, ici présent, que Dieu et monseigneur saint George fassent croître en sagesse et foi à notre couronne! Ajoute enfin à ceux-ci le nom de mon cousin de Salisbury, qui est rentré d'hier en grace avec nous, et enfin...

Henri venait de nommer six noms, et ces six noms, Murano les avait écrits. Quand il en fut aux deux derniers, il s'étonna de trouver deux visières baissées, deux hommes immobiles comme deux statues; ces deux hommes étaient armés de pied en cap, comme s'ils fussent descendus de ces grands cadres qui tapissaient plus tard la salle du conseil au palais de Londres. Henri était redevenu accessible à la crainte depuis que les fumées du vin de Chypre s'étaient dissipées. Il fit un pas en arrière, et Pierre de Savoye, l'épée nue, s'approcha seul de ces deux personnages, acculés dans l'ombre de la taverne.

— N'êtes-vous pas, mes lords, les comtes de Vinchester et de Carlisle? leur cria-t il.

— Ni l'un, ni l'autre, Pierre de Savoye; ni l'un ni l'autre, comte Murano, et vous, roi Henri, qui ne venez qu'après votre favori Murano l'Italien. Nous sommes les deux noms qui manquent

à ceux écrits sur la muraille, nobles lords; nous sommes Roger Bigod, comte et maréchal d'Angleterre, et Simon de Montfort, comte de Leicester! Les comtes de Vinchester et de Carlisle, nous les tenons en ôtage, et nous vous les rendrons quand vous aurez signé ceci! D'ici là, que nul n'ose toucher au visage que nous découvrons. La garde apposée autour de ces quatre murs par le shériff est à nous; rendez-vous de bonne grace, mes lords!

Ces paroles furent prononcées d'un ton si ferme, que Pierre de Savoye eut seul le courage d'entr'ouvrir la fenêtre; il recula en voyant les arbalètes des archers tendues vis-à-vis de la taverne, et les tenanciers du shériff n'attendant que le signal des conjurés. Les flambeaux pâlissaient, et ce ne fut pas sans terreur que les convives virent l'huis ouvert par Ranulfe dégorger une foule d'hommes d'armes, qui entrèrent l'épée nue dans cette salle. Simon de Montfort, la tête découverte, lut à Henri l'exposé rapide des griefs. On l'y faisait rougir de ses sollicitations répétées de secours, adressées à un peuple qu'il affectait de mépriser en toute occasion, et qu'il accablait d'avanies en enlevant par violence chez les plus pauvres citoyens, comme dans les palais des plus riches, les denrées que l'on consommait dans sa maison, les étoffes, les vins, dont il faisait usage ainsi que ses favoris. « Les navigateurs, disaient les barons par l'organe de Leicester, en sont venus à éviter les ports de l'Angleterre comme des repaires de pirates, et ces pirates ne sont pourtant que les exécuteurs de votre royale volonté. Ils dépouillent les marchands des objets de leur négoce avec une telle rapacité, que le commerce, si florissant autrefois, est totalement interrompu entre ce malheureux pays et les nations continentales; les pêcheurs même n'osent apporter au marché les produits de leurs filets, et sont contraints de traverser le détroit pour échapper aux rapines de vos pourvoyeurs. Il devient urgent que l'autorité soit confiée à des mains habiles, à des hommes qui sachent remédier aux maux publics. Le royaume est plongé dans la misère, ses ressources sont dévorées par d'insatiables étrangers. Nous réclamons donc l'établissement d'une commission de prélats et de barons, chargés de ramener l'administration à des règles plus strictes, et de ratifier solennellement les promesses de la grande Charte que nous tenons! »

Le roi n'avait que trop compris qu'il était au pouvoir des factieux. Envisageant tour à tour Murano et Leicester, il cherchait à lire dans les yeux du favori la réponse qu'il devait faire à ses vainqueurs. Déjà Leicester lui avait présenté la plume pour signer, et déjà le froid de la peur glaçait ses membres comme s'il se fût agi pour le monarque de se coucher tout vivant dans son linceul à Westminster. Tout d'un coup, les échos des rues voisines retentirent d'une immense clameur, les vitres de la taverne furent brisées, et les auvents des fenêtres arrachés violemment en dehors; les cris de : Aide au roi! annonçaient assez à Henri sa délivrance. Des torches de résine, des flambeaux, et même de misérables lanternes de corne élevées sur de méchans bâtons, illuminèrent la rue; ceux qui les agitaient étaient couverts de longues robes ou bien de mauvais haillons; cette populace nombreuse se rua bientôt sur les archers du shériff qu'elle n'eut pas de peine à disperser.

— Vive le roi Henri III! cria cette foule hideuse aux fenêtres de la taverne.

— Par le ciel! nous sommes trahis, ce sont les juifs! murmura Leicester avec stupeur, les juifs eux-mêmes qui viennent sauver leur tyran!

— Vive le digne souverain de l'Angleterre! vive Henri III, notre seul protecteur!

Ce ramas d'Israélites avait inondé la salle comme une vague. Armés de pioches, de lances de fer, d'arbalètes, ces hommes, exposés chaque jour à se voir bannis ou brûlés par ordre de Henri III, qui frappait sur eux les plus forts impôts, étaient devenus résolument, à cette heure, sa seule providence. La semaine d'avant, le comte de Cornwal, neveu du roi, en avait fait pendre cependant cinq à Coventry même, en mémoire des cinq plaies de Jésus-Christ.

Henri, Murano, Pierre de Savoye et Salisbury se confiaient si peu dans leurs bonnes intentions, qu'ils les reçurent l'épée nue.

— Rentrez les glaives dans le fourreau, mes nobles lords, dit le plus vieux d'eux tous qui semblait être l'élu de cette foule, et promettez-nous, par votre Dieu, la vie sauve et l'abolition de la dernière ordonnance sur le prêt. A ce prix, notre milice, puissante encore, vous le voyez, appartiendra au roi d'Angleterre et

non aux factieux qui ont pu croire un instant que nous allions la leur vendre. Votre parole royale une fois donnée, sire, nous nous retirerons aussi tranquilles que si vous nous l'eussiez livrée la croix dans une main et une hostie consacrée dans l'autre. Voici, nobles maîtres, tout ce qui reste dans l'épargne de notre synagogue, nous vous en faisons l'offre, en garantie de notre bonne volonté.

En même temps, ils étalèrent à l'œil étonné de Henri des étoffes de soie admirables, des coffrets remplis de marcs d'argent et de monnaies de la première croisade, des armes, et des vases du plus riche et du plus parfait travail. Agenouillés aux pieds du monarque, ces misérables n'eurent pas de peine à faire signer à Henri III, avec la plume que lui avait présentée l'instant d'avant Leicester, des promesses qu'il violait déjà dans son cœur.

Entre ceux dont le front rayonnait le plus de ce reflux heureux de fortune, le front de Murano ne fut pas, on le pense, le moins superbe. Accusé publiquement par Leicester, l'Italien voulut se servir en maître de sa victoire; il s'en remit aux juifs eux-mêmes de la décision du sort des conjurés.

— Ce sont eux qui nous ont perdus, criait cette multitude.

— Vous le voyez, non-seulement vendus, mais injuriés par eux après le Christ devant Pilate, dit Roger Bigod à Leicester.

— Qu'ordonne le roi des coupables? continua Pierre de Savoye.

Henri hésitait. Murano lui vint en aide.

— Que leurs noms, sire, écrits par le shériff Hugues Baxter, soient ballottés dans cette même coupe où le couteau de l'un d'eux grava de si traîtreuses paroles. Salisbury, passe-moi ce hanap!

Le shériff écrivit les noms, et les mêla dans le hanap d'argent. Murano, l'ayant secoué à diverses reprises, en tira un, et le lut à haute voix :

— Arthur Becket!

L'anxiété de Henri fit place à un sourire qu'il ne put réprimer dès que Murano jeta ce nom à la foule. Soit que le hasard eût amené, en effet, ce nom de simple chevalier, ou que l'Italien eût aidé le hasard en faisant une marque au billet de parchemin, le ciel lui-même ne pouvait se déclarer en faveur du roi plus qu'en ce moment. Henri craignait, avant tout, que la tête de ses lords

tunique à plis serrés laissait l'œil de Henri caresser d'avance, lascivement, son cou d'albâtre. C'était bien la comtesse Georgina de Brus que le tigre anglais voyait à ses pieds ; c'était bien cette femme qui l'heure d'avant l'avait frappé, lui, le roi ! de son aiguille. Elle était là demandant une grace et un pardon, et ce pardon, cette grace, Henri, le seul Henri pouvait les signer ! Elle avait enfin courbé la tête, cette inexorable fille du sang des Brus ; elle avait pleuré, gémi, imploré, mais en même temps elle avait avoué un amant ; il y a même plus, elle avait avoué hautement et devant toute la cour et tout le peuple qu'elle l'acceptait pour son mari. L'aveu sublime de cet amour imprévu n'était qu'un crime de plus aux yeux de Henri ; il lui semblait que lady de Brus n'eût jamais dû céder à un autre qu'au roi d'Angleterre... Cette femme succombant sous le double poids de sa douleur et de son aveu, Henri la voyait pâlir et défaillir de nouveau dans le spasme de cette incroyable attente. Tout d'un coup il lui fit signe de s'approcher, lui tendit la main et lui jeta devant Murano quelques paroles à l'oreille. La comtesse recula de quelques pas ; mais, voyant que Henri allait donner au shériff Hugues Baxter l'ordre de mort que lui présentait déjà Murano, elle dit au roi : J'obéirai !

Et ce qu'elle promit à ces deux hommes, nul courage de femme ne l'aurait tenté, comme aussi nulle pensée de cette foule n'eût pu le prévoir.

Le roi engagea sa parole, la main haute sur l'Evangile que tenait Hugues Baxter, que la grace d'Arthur Becket lui était accordée du moment que la comtesse de Brus acceptait la condition imposée par lui. Puis il donna lui-même la main à la comtesse, et lui fit ouvrir passage en disant ironiquement : Respect aux dames !

Et comme le roi se retirait après avoir ordonné à Murano de reconduire à Londres, et sous escorte, les lords Roger Bigod et Leicester, Murano, également par l'ordre du roi, fit crier à son de trompe par deux archers :

« Défense est faite à tout habitant de Coventry de regarder aux fenêtres demain dans la ville, le couvre-feu une fois sonné. Et ce, sous peine de mort. »

Murano partit à cheval à l'instant même après que le roi lui eut

donné l'accolade; on remarqua seulement que l'Italien prit le premier cheval qu'on lui amena, tant il avait hâte de partir.

Les trompettes sonnaient encore, lorsque Georgina, soutenue sur le bras de mistress Pipping, la seule femme qui se fût détachée des rangs de la foule pour lui prêter secours, rentra péniblement dans sa demeure. Son vieil écuyer vint au-devant d'elle, agitant une torche de cire que combattait un vent du nord qui soufflait violemment. En se séparant de cette populace, lady de Brus ne s'aperçut même pas que les juifs et les femmes du peuple lui avaient livré passage avec une sorte de frayeur instinctive.

— C'est une sorcière, disaient-ils, elle a parlé seulement à l'oreille du roi, et elle a obtenu sa grace!

— Dieu me soit en aide! murmurait Georgina intérieurement.

Tout ce peuple s'abîma dans les rues sombres de la ville et regagna ses maisons, persuadé que le roi venait de faire un acte de clémence.

V.

La nuit entoure Coventry de son réseau noir; mais l'orage de la veille, plus encore que la nuit, donne à ses murailles un aspect sévère et sombre. La pluie a lavé ses rues dont les hautes toitures s'argentent à peine sous quelques rayons de la lune, que laissent passer les nuages. Il n'est pas minuit, et cependant aucun son ne frappe l'air, aucun chariot n'ébranle au loin les rues de la ville. Les fenêtres de chaque maison sont fermées, les places libres, la voie déserte. L'ordonnance du roi a été si scrupuleusement observée, que des douze portes de Coventry, une seule est éclairée, celle qui donne sur la chaussée de Londres où gémit encore le vent. Rien dans ces murs n'annonce le mouvement et la vie, vous diriez plutôt de l'une de ces villes italiennes éteintes sous la lave, ou de l'une de ces cités immenses frappées de la peste, telles que Wilson (1) ou Daniel de Foë en décrivirent.

Deux hommes cependant se dirigent vers Coventry au petit pas de leurs montures qui résonne à peine sur cette chaussée de Londres. L'un, de haute stature, est enveloppé d'un large man-

(1) Le principal ouvrage de Wilson a pour titre : The City of the plague (la ville de la peste).



teau à fourrures dans lequel le vent semble prendre plaisir à s'engouffrer ; l'autre, plus petit, armé de longs éperons, tyrannise de façon grotesque les flancs appauvris de sa mule à laquelle, d'après l'avis de son compagnon, il vient pourtant d'ôter son bruyant collier de grelots. Il est aisé de voir que ce dernier est en toutes choses l'obséquieux valet de l'autre. Arrivés à la porte dont nous avons parlé plus haut, les deux cavaliers s'arrêtent et remisent eux-mêmes avec un grand soin leurs chevaux dans la petite cour du gardien qui referme la porte sur eux.

— Voilà bien des précautions, milord, et tout cela pour entrer dans ma ville natale! car c'est bien ma ville à moi, et mon aïeul Pipping y faisait jadis plus de bruit avec son aune et son dé à coudre que nous n'en faisons tous deux à cette heure avec nos chevaux.....

— Veux-tu bien te taire, écheveau de fil, aune, trois-quarts, demi-aune, quart, pli, coupure, étoffe de mascarade! On n'a jamais vu un tailleur pareil à toi!

— Je conviens de cela, bien que je sois modeste, monseigneur, mais enfin, c'est tout de même bien dur pour un pauvre homme qui n'a fait que passer trois heures à Londres sans voir le roi, de revenir à franc étrier sur sa mule pour ne pas même la rentrer à l'écurie....

— On te la rendra ta mule, et bien étrillée par Ogle le gardien. Allons, fais comme moi et frôle discrètement le long des murs jusqu'à ce que tu sois entré dans ta demeure où mistress Pipping t'attend sans doute avec un cornet de pain d'épices pour ton souper...

— La pauvre femme! dites qu'elle s'attendait plutôt, monseigneur, à me voir revenir gros comme un peloton de fil brun, et mon mémoire bien payé.... Tout de même voilà un voyage qui m'aura profité, je reviens aplati comme une tranche de bœuf, et pendant que je cours chercher sa majesté à Withe-Hall, elle est ici!..

— Allons, si tu es sage et si tu restes coi dans ta maison dont je vois d'ici l'enseigne qui danse, j'arrangerai tes affaires. Mais songe à ce que je t'ai dit : il y a peine de mort, c'est-à-dire la corde, pour quiconque entreprendrait de sortir par les rues ou de regarder aux fenêtres cette nuit....

— Suffit ; votre seigneurie est bien bonne, et je la remercie de l'avertissement. Oserai-je lui demander seulement pourquoi cet ordre ?

— Pas de pourquoi. Tourne cette clé dans ta serrure et rentre vite.

Le maître tailleur ne se le fit pas dire deux fois, il tremblait de tout son corps. Les dernières paroles qu'il avait entendues avaient refoulé en lui tout élan de curiosité. Il tourna la clé dans sa porte à ceintre gris et salua jusqu'à terre le comte Murano qui s'éloignait lui-même avec la rapidité d'un cerf.

Au lieu de trouver sa ménagère assise devant sa lanterne de corne qui brûlait encore comme de coutume et l'attendant, ne fût-ce que pour le gronder, maître Pipping vit les rideaux de son lit conjugal tirés entièrement, et jugea bien vite, par les grognemens majestueux de sa chère moitié, qu'elle jouissait d'un profond et gras sommeil. Or, il tomba subitement dans l'esprit du tailleur un désir violent de s'enquérir, dans sa maison même, d'un sommeil plus difficile à constater, celui de ses deux apprentis. Saisissant la rampe de son escalier qu'il monta le plus doucement possible, il les contempla à la lueur de sa lanterne, reposant tous deux comme Castor et Pollux, sous la même courtine en drap d'Ecosse. Pipping n'avait aucune envie de dormir, mais l'ordre fatal clairement intimé par Murano ne laissait guère d'espoir à sa curiosité vagabonde. Le double auvent de cette seconde chambre se trouvait hermétiquement fermé ; toutefois, et comme si le diable eût voulu cette nuit-là tenter Pipping, il s'y trouvait une fente propice. Le maître tailleur fit un signe de croix à la seule vue de cette fente, et s'enfonçant dans un grand fauteuil de cuir qui se trouvait près de la fenêtre, il ferma les yeux en marmottant un noël.

Soit que l'excitation de la route eût allumé le sang de Pipping, ou que le démon de la curiosité vînt l'agiter en personne, le pauvre tailleur ne trouva pas de sommeil. Vainement récapitula-t-il dans son cerveau les arbres de la route, la pluie et le bonheur d'être enfin rendu chez lui après tant de misères et d'aventures, le dieu Morpheus avait fui ses paupières comme un infidèle débiteur.

teau à fourrures dans lequel le vent semble prendre plaisir à s'engouffrer ; l'autre, plus petit, armé de longs éperons, tyrannise de façon grotesque les flancs appauvris de sa mule à laquelle, d'après l'avis de son compagnon, il vient pourtant d'ôter son bruyant collier de grelots. Il est aisé de voir que ce dernier est en toutes choses l'obséquieux valet de l'autre. Arrivés à la porte dont nous avons parlé plus haut, les deux cavaliers s'arrêtent et remisent eux-mêmes avec un grand soin leurs chevaux dans la petite cour du gardien qui referme la porte sur eux.

— Voilà bien des précautions, milord, et tout cela pour entrer dans ma ville natale! car c'est bien ma ville à moi, et mon aïeul Pipping y faisait jadis plus de bruit avec son aune et son dé à coudre que nous n'en faisons tous deux à cette heure avec nos chevaux.....

— Veux-tu bien te taire, écheveau de fil, aune, trois-quarts, demi-aune, quart, pli, coupure, étoffe de mascarade! On n'a jamais vu un tailleur pareil à toi!

— Je conviens de cela, bien que je sois modeste, monseigneur, mais enfin, c'est tout de même bien dur pour un pauvre homme qui n'a fait que passer trois heures à Londres sans voir le roi, de revenir à franc étrier sur sa mule pour ne pas même la rentrer à l'écurie....

— On te la rendra ta mule, et bien étrillée par Ogle le gardien. Allons, fais comme moi et frôle discrètement le long des murs jusqu'à ce que tu sois entré dans ta demeure où mistress Pipping t'attend sans doute avec un cornet de pain d'épices pour ton souper...

— La pauvre femme! dites qu'elle s'attendait plutôt, monseigneur, à me voir revenir gros comme un peloton de fil brun, et mon mémoire bien payé.... Tout de même voilà un voyage qui m'aura profité, je reviens aplati comme une tranche de bœuf, et pendant que je cours chercher sa majesté à Withe-Hall, elle est ici!..

— Allons, si tu es sage et si tu restes coi dans ta maison dont je vois d'ici l'enseigne qui danse, j'arrangerai tes affaires. Mais songe à ce que je t'ai dit : il y a peine de mort, c'est-à-dire la corde, pour quiconque entreprendrait de sortir par les rues ou de regarder aux fenêtres cette nuit....

— Suffit ; votre seigneurie est bien bonne, et je la remercie de l'avertissement. Oserai-je lui demander seulement pourquoi cet ordre ?

— Pas de pourquoi. Tourne cette clé dans ta serrure et rentre vite.

Le maître tailleur ne se le fit pas dire deux fois, il tremblait de tout son corps. Les dernières paroles qu'il avait entendues avaient refoulé en lui tout élan de curiosité. Il tourna la clé dans sa porte à ceintre gris et salua jusqu'à terre le comte Murano qui s'éloignait lui-même avec la rapidité d'un cerf.

Au lieu de trouver sa ménagère assise devant sa lanterne de corne qui brûlait encore comme de coutume et l'attendant, ne fût-ce que pour le gronder, maître Pipping vit les rideaux de son lit conjugal tirés entièrement, et jugea bien vite, par les grognemens majestueux de sa chère moitié, qu'elle jouissait d'un profond et gras sommeil. Or, il tomba subitement dans l'esprit du tailleur un désir violent de s'enquérir, dans sa maison même, d'un sommeil plus difficile à constater, celui de ses deux apprentis. Saisissant la rampe de son escalier qu'il monta le plus doucement possible, il les contempla à la lueur de sa lanterne, reposant tous deux comme Castor et Pollux, sous la même courtine en drap d'Ecosse. Pipping n'avait aucune envie de dormir, mais l'ordre fatal clairement intimé par Murano ne laissait guère d'espoir à sa curiosité vagabonde. Le double auvent de cette seconde chambre se trouvait hermétiquement fermé ; toutefois, et comme si le diable eût voulu cette nuit-là tenter Pipping, il s'y trouvait une fente propice. Le maître tailleur fit un signe de croix à la seule vue de cette fente, et s'enfonçant dans un grand fauteuil de cuir qui se trouvait près de la fenêtre, il ferma les yeux en marmottant un noël.

Soit que l'excitation de la route eût allumé le sang de Pipping, ou que le démon de la curiosité vînt l'agiter en personne, le pauvre tailleur ne trouva pas de sommeil. Vainement récapitula-t-il dans son cerveau les arbres de la route, la pluie et le bonheur d'être enfin rendu chez lui après tant de misères et d'aventures, le dieu Morpheus avait fui ses paupières comme un infidèle débiteur.

— *Miserere mei*, dit Pipping, achevant un psaume ; je crois que je ne pourrai pas dormir. Il se leva et il mit le nez à la fente de la lucarne. Aucun bruit, excepté celui du vent, ne troublait la tranquillité de cette nuit. Tout d'un coup Pipping crut entendre des pas sous la fenêtre, puis quelques paroles qu'échangeaient deux voix distinctes. Bien qu'il fût couvert et sourd, ce colloque s'anima bientôt, puis il devint plus distinct, et Pipping entendit le cliquetis de deux épées.

Cédant alors à un mouvement involontaire, il entr'ouvrit légèrement et avec toutes les précautions possibles son auvent intérieur, en ayant soin de souffler sa lanterne. Cette précaution fut inutile par le fait, car la lune alors dégagée de tout nuage était superbe, et à sa lueur Pipping reconnut fort bien sir Arthur tenant à deux mains son épée levée sur un autre homme....

— Tu mens par ta gorge, murmurait Arthur entre ses dents, tu mens, vil Italien ! exécrable fourbe, triple imposteur, défends-toi ! Il n'y a personne qui puisse venir ici, quand même tu appellerais....

— Il y a pour vous peine de mort, sir Arthur, si l'on vous voit dehors à cette heure. Je ne me battrai point, je ne veux point me battre d'ailleurs avec un homme sous le coup d'une accusation contre la personne du roi....

— Le roi Henri n'est pour rien dans nos débats, comte Murano, ce n'est pas au roi Henri que j'en veux dans ce moment, c'est à vous. C'est toi qui m'as menti, Dionigi, et non le roi Henri ton maître, en me disant tout à l'heure que j'allais voir sortir la comtesse Georgina de Brus de l'hôtel-de-ville de Coventry où sou, e à cette heure le roi, bien que toutes les fenêtres en soient fermées comme celles de cette ville. A moins que la force n'y ait fait entrer Georgina de Brus qui depuis hier porte mon nom, car elle est ma femme, par ta gorge ! tu en as menti !

Disant ces paroles, et secouant l'Italien par sa cape, à la lueur de la lune, Arthur ressemblait plutôt à un spectre échappé du tombeau qu'à un être humain. Pipping n'observa pas sans frémir que le riche pourpoint qu'il s'était complu à faire pour le jeune homme était déchiré en plusieurs endroits comme s'il eût escaladé les murs d'une prison ; sa chevelure était en désordre, et

sa maigreur pâle ressortait encore dans cette crise fougueuse. Murano répondit par un long éclat de rire aux invectives dont il se voyait accablé; il avait hâte de regagner l'hôtel-de-ville, où l'attendait sans doute son maître.

— Pour une nuit d'été, la nuit est froide en diable, mon gentilhomme, posons la pointe en terre, car nous sommes tous deux d'adroits combattans qui savons roueller ou pointer comme feu Richard. Je vous félicite d'avoir obtenu la vie sauve et vous prie en grace, pour l'honneur du sang des Brus mêlé à cette heure au sang des Becket, de ne plus recommencer. Adieu, votre belle ne peut tarder à venir; car c'est la seule personne pour laquelle le pavé de cette ville soit libre cette nuit..... Vous apprendrez cela tout à l'heure..... Nous nous ferions pendre si nous demeurions davantage....

— Défends-toi, cria le jeune homme; encore un coup défends-toi!

Il avait fondu sur Murano comme un chacal. Agile et nerveux, Arthur n'avait gardé que son poignard, jetant à terre son épée. Avant que le comte eût le loisir d'en faire autant, il se vit serré dans cette lutte de si près et de façon si vigoureuse, qu'il jeta un cri sourd en allant tomber à trois pas....

Pipping se hâta de descendre et d'accourir, il crut Murano assassiné. L'Italien tout sanglant gisait à terre en effet contre la boutique du petit tailleur, étendant les bras convulsivement comme un homme qui vient d'essuyer une horrible étreinte. Son cou était à l'étroit dans son gorgerin, et il respirait avec grande peine.... Pipping déboucla les agrafes d'acier de sa ceinture....

Arthur ramassant son épée n'avait pas même fait attention au maître tailleur qui survenait. L'oreille appliquée contre la pierre, il semblait écouter un bruit lointain, mais qui se rapprochait cependant de plus en plus. Ce bruit, dès qu'il devint plus distinct, fit lever la tête à Murano, qui, tout adossé contre le mur et tout défaillant qu'il était, se souleva à demi sur ses deux mains, et se mit à rire d'un rire sans nom.

— C'est elle, cria-t-il, c'est elle!

Le galop sonore d'un cheval se faisait entendre par bonds répétés. Bien que l'hôtel-de-ville eût été fermé jusque-là rigou-

reusement, chacune de ses fenêtres s'entr'ouvrit alors tout d'un coup et rendit un bruit sec en claquant sur la pierre du mur dans cette nuit silencieuse. La fenêtre du milieu était seule illuminée, et à la clarté des flambeaux Arthur et Pipping purent voir Henri, Pierre de Savoye et quelques autres seigneurs se pencher rapidement sur la rue pour voir ce qui allait se passer. Ils étaient là groupés complaisamment comme des spectateurs qui ont payé leur place pour bien voir; le seul Henri jetait des regards inquiets sous la fenêtre comme pour s'assurer si Murano n'arrivait point pour jouir de ce beau spectacle. Peu après, de l'une des arcades de l'hôtel-de-ville déboucha un magnifique cheval dont le poil était noir, la coupe admirable, les rênes mollement liées sur le cou. Ce cheval, chassé par deux serviteurs armés de fouets et de torches vers la direction même qu'il venait de quitter l'instant d'avant, portait un fardeau.... Il prit sa course du côté opposé au groupe des trois personnages dont l'attente fut ainsi déçue pour un moment, et qui prêtaient religieusement l'oreille, acculés sous l'ombre épaisse produite par la saillie anguleuse du toit de Pipping qui les protégeait contre les regards.

La maison du tailleur n'était séparée de l'hôtel-de-ville que par une longue ligne parallèle à ses murailles; mais les trois spectateurs n'avaient guère distingué que les figures du balcon où s'était penché Henri, figures faciles à voir à la lumière des torches. Le galop nocturne, course inexplicable, mystérieuse, durait toujours. Arthur écoutait ce galop avec plus d'anxiété que d'attention, chaque bond figeait son sang à ses artères. Soudain il poussa un cri auquel répondit le rire étouffé de Murano qui cette fois s'était relévé. Arthur avait devant lui, sous ses yeux, le cheval et le fardeau ; le cheval, c'était celui que montait la veille encore l'Italien; le fardeau, c'était Georgina garrottée toute nue sur ce coursier...

Oui, c'était bien la comtesse Georgina de Brus, ainsi prostituée; Georgina asservie à ce caprice infame de roi. Arthur la reconnut, bien que de ses cheveux aussi longs que ceux du saule elle eût couvert en partie son beau corps de vierge, ce corps blanc et mat comme la cire, mais presque gonflé par la pression de ses liens. Les rires bruyans de Henri accueillaient cette honteuse mascarade, flétrissure inouie inventée par un favori et par un

moi pour ternir la plus pure et la plus noble des vertus. A voir cette femme ainsi livrée à quelques hommes infames, vous eussiez dit d'une chrétienne du temps de Néron qu'attendaient les tigres du cirque. Jamais plus beau lys n'avait été brisé plus brutalement sur sa tige. Nul doute que cette lutte n'eût épuisé son courage; elle était évanouie... Arthur la vit ainsi; mais; à l'œil du jeune homme, qui ignorait ce dévouement, l'admirable femme parut une prostituée. Enfermé tout un jour dans cette galerie d'appartemens sans issue où l'avait poussé la comtesse, emprisonné sans moyen de délivrance par celle-là même qui craignait d'exposer sa tête, Arthur n'avait recouvré sa liberté qu'à dater de cette nuit, nuit dans laquelle Georgina, qui se dévouait pour lui, avait disparu. En sortant de ce passage souterrain, d'où lady de Brus n'avait pas osé le tirer, comme si elle se fût défiée encore un jour de la parole du traître Henri III, Arthur avait frappé vainement à toutes les portes de la vieille demeure; vainement il avait questionné Eustache, l'écuyer de la comtesse; depuis une heure Georgina de Brus s'était déjà rendue d'un pas ferme à l'hôtel-de-ville. Arthur ne pouvait croire encore à cette horrible hallucination, à cette femme si belle, ainsi exposée à tous les regards sans qu'un cri de douleur, un sanglot ne vînt briser ce courage au-dessus de tous les courages, ce martyre près duquel tous les martyres n'étaient rien! Evidemment cette femme l'avait trompé; elle avait cédé au roi dont il avait brisé le fouet la veille encore, au roi son amant qui l'avait ensuite vendue aux regards lascifs de sa cour! C'était à ce rôle honteux de courtisane qu'était descendue la fille des Brus, la comtesse Georgina à laquelle Arthur venait de donner son nom!

Harassé de sa course sans but, le cheval s'était arrêté de lui-même à l'angle de l'hôtel-de-ville. Arthur impatient l'avait suivi, pendant que Pipping donnait encore des soins à la blessure de Murano, qu'un accès de joie infernale avait de nouveau affaibli, et qui perdait un sang abondant. Le rire odieux de l'Italien bruissait encore comme une crecelle aux oreilles d'Arthur; il fouettait la rage au fond de son cœur. Henri lui-même donnait l'exemple des outrages devant la victime d'un si tragique sacrifice; il accablait de ses railleries insolentes une femme qui ne pouvait pas

même l'entendre. Il y a des heures sur la terre où le bras de Dieu semble demeurer oisif ou suspendu, où le blasphème se promène des fleurs au front et rejetant la lie de sa coupe à la face du ciel lui-même. Henri épuisait goutte à goutte une de ces lâches vengeances. Il était heureux de ce déshonneur anticipé, qui lui promettait pour bientôt une femme autrefois si fière; il s'enivrait avec joie de ce supplice, raffinement de convive blasé, imagination de voluptueux éteint.

— Si j'étais sculpteur, beau cousin Salisbury, je ferais une belle statue d'un corps pareil. Qu'en pensez-vous? Il est temps maintenant de rentrer le cheval de Murano...

— Murano! ajoutait le roi en se penchant de nouveau à ce balcon et faisant signe au shériff de l'éclairer; Murano manque à la fête! monsieur le shériff. Il se sera endormi sans doute chez quelque femme de Londres. Il n'en fait jamais d'autres, mon Benjamin! Allons, monsieur le shériff, donnez-moi ce parchemin scellé de mon sceau, et que je signe le *varrant* de grace.

La fenêtre demeurait encore éclairée; les pages du roi entouraient l'animal ruisselant d'écume, et s'apprêtaient à dénouer les cordes qui retenaient Georgina, lorsqu'un jeune homme jeta son manteau noir sur ce corps déjà froid et privé de sentiment, comme pour en couvrir la nudité. Cela fait, il baisa rapidement la comtesse au front et aux lèvres, tira son poignard, et lui en donna cinq coups dans le cœur. Le sang partit à flots, et teignit de sa pourpre le manteau noir.

Il y eut un cri d'horreur au balcon de l'hôtel-de-ville, qui soudain se referma. De ce balcon royal, encore éclairé tout-à-l'heure, tombait en ce moment même aux pieds du meurtrier le *varrant* d'acquittement ainsi conçu :

« A sir Arthur Becket, qui a conspiré contre notre personne royale. »

Et plus bas :

« La condition apposée à ce *varrant* de grace ayant été remplie par la comtesse de Brus. »

Le jeune homme lut ce parchemin revêtu du sceau et du contre-sceau du roi.

—Pour moi! soupira-t-il amèrement, et en se frappant la poitrine.

Il écarta les assistans, et remontant à cheval, sans que nul songeât seulement à l'arrêter, il étreignit d'une main le corps palpitant de la comtesse: de l'autre il aiguillonnait avec le poignard la croupe du cheval. Le cheval partit, faisant jaillir l'étincelle du pavé dans sa course furieuse.

Le lendemain, un archer rencontra près des marécages de Coventry un amas sanglant enseveli sous les herbes. Les rênes du cheval noir étaient rompues, son corps avait roulé dans le ravin; il était sanglant et méconnaissable comme les deux corps qu'il portait attachés étroitement l'un à l'autre. Ces deux cadavres furent réclamés par l'évêque de Coventry. L'un fut enterré sous la châsse de saint Thomas Becket de Canterbury, l'autre sous une statue de la reine Bérengère.

Le jour où ils furent enterrés, fut pendu aussi en grande pompe, par ordre du roi, sur le marché, un petit tailleur nommé Pipping, d'autres disent Pippingtom, qui avait été trouvé, contre l'ordonnance, dans la rue, la nuit de ce drame étrange. Ce fut son parent Hugues Baxter, shériff de la cité, qui présida l'exécution.

D'autres dirent que le roi Henri ne fut pas mécontent de trouver cette occasion de s'en débarrasser, parce qu'il avait à lui payer un mémoire qui remontait à trois règnes.

Ainsi fut éteinte la curiosité de Pipping et la dette de la couronne.

. . . .

Depuis ce temps, il se passe à Coventry d'étranges choses. Tous les ans, le constable, à la tête de la corporation des métiers, s'en va chercher processionnellement une femme qui monte à cheval en habit couleur de chair, en *souvenir de cette légende.*

Quand il n'y a pas de femme d'assez bonne volonté ou d'assez grande force dans l'équitation pour se prêter à cette procession traditionnelle, le constable et les métiers font choix d'un mannequin *également vêtu*, qu'ils promènent par toute la ville.

Quand il arrive à la porte ancienne du pauvre Pipping, on brûle le mannequin en holocauste à ses mânes.

ROGER DE BEAUVOIR.

LA
REINE DU MONDE.[1]

O puissant Guttemberg ! Germain de bonne race
    Dont le mâle et hardi cerveau
De l'antique univers a rajeuni la face
    Par un prodige tout nouveau ;
Quand aux rives du Rhin dans une nuit ardente,
    Amant d'une divinité,
Tu pressas sur ton sein la poitrine fervente
    De la céleste liberté,

(1) Sous le titre de *Satires et poèmes*, M. Auguste Barbier publiera, le 15 avril prochain, un volume où se trouveront réunis les *Iambes*, *Il Pianto* et *Lazare*. Ces trois poèmes, qui expriment trois momens si divers de la pensée de l'auteur, exécutés dans trois styles si différens, rapprochés l'un de l'autre pour la première fois, permettront d'estimer toute la valeur et toute la portée des intentions du poète. C'est un beau et digne sujet d'étude sur lequel nous reviendrons. Nous empruntons aujourd'hui au volume de M. Barbier, qui renferme plusieurs pièces nouvelles, un iambe inédit sur la presse, dont la franchise et la vigueur rappellent *l'Idole* et *la Curee*. — Les *Satires et poèmes* de M. Auguste Barbier paraîtront chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

Ah! tu crus fermement que cette vierge austère
Enfanterait quelque beau jour
Un être glorieux qui, semblable à sa mère,
Du monde entier serait l'amour :
Et tu t'en fus, vieillard, te reposer à l'ombre
De l'éternel cyprès des morts,
Comme un bon ouvrier s'endort dans la nuit sombre
Sans trouble aucun et sans remords.....
Hélas! quelle que fût la sublime espérance
Dont s'enivra ton noble orgueil,
L'espoir qui de la mort t'allégea la souffrance
Et te suivit dans le cercueil;
Puisse jamais le ciel d'un rayon de lumière
N'échauffer ton squelette nu,
Et la main du Seigneur ne lever ta paupière
Sur l'enfant que tu n'as point vu!
Car tel est le destin de l'humaine nature,
Qu'il n'en sort rien de vraiment bon,
Et que l'ame ici-bas la plus sincère et pure
Toujours conserve du limon.
Il est vrai que l'aspect de ta fille immortelle
Te séduirait d'abord les yeux :
Son noble front tourné vers la voûte éternelle
Et reflétant les plus beaux feux;
La splendeur de sa voix plus rapide et profonde
Que la vaste rumeur des flots,
Et comme une ceinture enveloppant le monde
Dans le bruit de ses mille échos;
Le spectacle divin des sombres injustices,

Devant son visage en courroux,
Brisant les instrumens des horribles supplices,
La hache et les sanglans verroux;
L'harmonieux concert des villes et des plaines,
Célébrant ses dons précieux,
Et le chœur des beaux-arts et des sciences vaines
Chantant la paix fille des cieux;
Tout ravirait ton ame et l'emplirait d'ivresse;
Et retrouvant l'antique ardeur,
Comme un fougueux coursier, d'amour et de tendresse.
Quatre fois bondirait ton cœur;
Et ta voix bénirait ta jeune créature
Et l'heure où plein d'un grand désir
Tu fis, ô Guttemberg! à la race future
Le don d'un si bel avenir.
Mais si pour contempler de plus près ton ouvrage,
Pour voir ta fille en son entier,
Ta main allait ouvrir les plis de son corsage,
Fendre sa robe jusqu'au pied;
Alors, alors, grand Dieu! ce corps aux blanches formes
N'offrirait plus à tes regards
Qu'une croupe allongée en reptiles informes,
Un faisceau de monstres hagards :
Et tu verrais des chiens aux mâchoires saignantes,
Aux redoutables aboiemens,
Souffler sur les cités les discordes brûlantes,
La guerre et ses emportemens;
Tu verrais des serpens étouffer le génie
Prêt à prendre son large essor,

La bave du mensonge et de la calomnie
    Verdir le front de l'aigle mort;
Puis des dragons infects et des goules actives,
    Pour de l'or, broyant et tordant
Le cœur tendre et sacré des familles plaintives
    Sous le triple acier de leur dent;
Le troupeau corrupteur des passions obscures
    Souillant tout, et vivant enfin
Du pur sang écoulé des cent mille blessures
    Par lui faites au genre humain.
Quel spectacle! ah! soudain reculant à la vue
    De tant de maux désordonnés,
Guttemberg, Guttemberg! stupéfait, l'ame émue,
    Les pieds l'un à l'autre enchaînés,
Des pleurs, des pleurs nombreux de ta blanche paupière
    Descendraient bien vite à longs flots,
Et dans tes rudes mains ta tête tout entière
    Étoufferait d'amers sanglots;
Alors il se pourrait qu'accusant d'injustice
    La nature et son dieu fatal,
Et les blâmant tous deux de t'avoir fait complice
    Des noirs épanchemens du mal,
Ton cœur eût le regret, dans sa douleur extrême,
    D'avoir aimé la liberté;
Et peut-être irais-tu jusqu'à t'écrier même :
    Oh! que n'ai-je jamais été!

AUGUSTE BARBIER.

SIX HEURES

DE LA VIE

D'UN VIEUX GARÇON.

Chaque âge a ses priviléges, et ceux de la cinquantaine ont leur prix. L'homme de cinquante ans jouit ordinairement de ce qu'on appelle une position, c'est-à-dire que son avenir est assuré, grace au travail des années précédentes. On cause souvent au coin du feu de l'héritage qu'il laissera un jour, et ses jeunes nièces reçoivent l'ordre de l'embrasser, lorsqu'il vient chercher la fortune du pot avec un coupon de loge dans sa poche. Le véritable homme de cinquante ans possède huit ou dix mille livres de rente; il porte lunettes, prend du tabac, s'abonne aux journaux, remplit exactement ses devoirs du monde, et n'entre jamais chez une dame sans apporter quelques sucreries. C'est lui qui fournit les fleurs, offre son bras, s'acquitte de mille petites commissions dont on n'oserait charger un jeune homme; et son droit le plus certain, celui dont il use à chaque pas, est de tirer sa bourse pour toutes les menues dépenses. Il lui est permis de se ruiner en cadeaux à l'époque du 1er janvier, et ce jour-là,

les joues les plus fraîches sont heureuses de recevoir son baiser amical. Il souffle la comédie de société, indique les bonnes traditions du Théâtre-Français, recommande aux amoureux de montrer de la chaleur, et pose le rouge sur les pommettes de la jeune première. Au retour d'une partie de chasse, il achète force quartiers de chevreuil, chez Chevet, et les invitations à dîner ne lui manquent jamais. On lui confie volontiers sa femme pour les emplettes ou le spectacle; on lui demande ses conseils dans les affaires difficiles, son arbitrage dans les querelles, et ses secours dans les momens d'embarras. Il est bien entendu que l'homme de cinquante ans est célibataire; sans cela, il est absorbé par les préoccupations de la famille, reste chez lui, ne se voit l'objet d'aucun calcul, par conséquent d'aucune recherche, et ne mérite nulle considération.

M. Henriot réunissait toutes les qualités nécessaires à l'homme de cinquante ans. Il était veuf et sans enfans. Ses revenus dépassaient 15,000 fr., et sa fortune était composée de bonnes propriétés au soleil, en plein rapport. Pendant les six mois qu'il passait à Paris, il prenait un remise de Larcher, ce qui lui donnait une notable importance aux yeux des dames, qui, de leur nature, craignent fort les éclaboussures. Ses cheveux grisonnaient, et il avait été beau danseur sous l'empire. On l'engageait souvent parce qu'il ne restait en arrière avec personne en matière de politesse et d'attentions fines, et qu'il lui arrivait toujours en dernier compte d'avoir rendu au centuple ce qu'il avait reçu.

Un soir, M. Henriot, avant d'aller au cercle agricole dont il est un des membres les plus distingués, s'avisa de faire visite à une famille anglaise, qui lui témoignait beaucoup d'amitié. Le père était en voyage et la mère alitée par la grippe. La demoiselle, jolie blonde de seize ans, maudissait l'indisposition maternelle qui la privait d'un bal auquel on se préparait depuis huit jours. Le jeune homme avait dépensé sa pension mensuelle, et le mois n'était pas à moitié, de sorte que les visages étaient mornes et abattus. M. Henriot étant connu pour la fécondité de son esprit à trouver des ressources contre l'ennui, on lui conta les soucis du jour.

— Je conçois votre contrariété, dit-il à la demoiselle. Le bal donné par M[me] S... doit être fort brillant. J'y suis invité; mais ces plaisirs ne sont plus de mon âge.

— Vous êtes invité! s'écria la jeune personne en rougissant. Ne pourriez-vous pas m'y conduire, mon bon M. Henriot?

— Je le ferais avec le plus grand plaisir; mais c'est à votre mère que vous devez adresser cette demande.

— Oh! elle y consentira, j'en suis sûre. Vous êtes en souliers; vous avez votre voiture. Il n'y a aucun obstacle.

— Un moment, dit la mère prudente. Nous ne sommes pas à Londres, ma fille. Consultez d'abord notre ami pour savoir si les usages français permettent ce que vous désirez.

— Je ne pense pas, madame, qu'on y puisse trouver à redire, pourvu que votre fils nous accompagne. Je puis à la rigueur passer pour un oncle et jouer convenablement le rôle d'un tuteur. Une jeune fille élevée par vous ne sera pas difficile à garder, et puis j'ai cinquante ans.

— Monsieur Henriot a cinquante ans, ma mère.

— Voyez, madame, si vous voulez me donner cette mission de confiance. Je crois pouvoir m'engager à la remplir à la satisfaction générale.

— Eh bien! je donne mon consentement.

On sonna les femmes de chambre. On appela un coiffeur; le valet de pied du vieux garçon courut chez Prévot chercher un bouquet, et en moins d'une heure la toilette fut achevée. La demoiselle palpitante de joie, s'élança dans la voiture, et le jeune homme suivit d'un air assez maussade.

La foule était grande au bal de Mme S... En arrivant, M. Henriot vit un beau cavalier saisir la main de sa pupille, en la priant pour une contredanse qui commençait, et puis elle disparut à travers la cohue. Pendant la contredanse suivante, à force de se dresser sur la pointe de ses pieds, il aperçut de loin la jeune personne. Elle dansait avec le même cavalier, ce qui lui donna bonne opinion de la politesse de cet inconnu. Bientot l'orchestre entonna une valse. Cette fois l'homme de cinquante ans fronça les sourcils. Le bras de son Anglaise était tendrement posé sur l'épau'e de l'éternel danseur, et le plaisir qu'elle semblait prendre à cet exercice attirait l'attention des spectateurs.

— Voilà une petite commère, disait-on, qui ne manque pas d'ardeur.

— Le cavalier est de son goût.

— Il est étrange que sa mère ne lui donne pas une leçon.

— Peste! je ne voudrais pas être son mari.

Ces propos jetèrent M. Henriot dans un grand embarras. La discrétion l'obligeait à n'user de ses pouvoirs qu'avec une modération extrême. Le moindre reproche adressé à la fille pouvait être une critique insultante pour la mère. Il se promit bien cependant de chercher un moyen d'élever un obstacle à la valse suivante, et tout en préparant ses phrases, il se posta paternellement derrière la banquette où se tenait sa protégée. Quel fut son étonnement en voyant le danseur obstiné solliciter un quatrième engagement?

— Ne craignez-vous pas, mademoiselle, dit le vieux garçon avec beaucoup de douceur, qu'on ne remarque les assiduités de ce monsieur?

— Ce n'est pas un étranger pour moi. Je l'ai rencontré souvent aux bains de mer. C'est un ami de ma famille.

— Tout le monde ici ne sait pas cela, mademoiselle. Je pense qu'il serait prudent de mettre au moins quelques intervalles entre les contredanses que vous lui accordez.

— Faut-il donc que je reste sur mon siége? J'accepte les invitations sans regarder d'où elles viennent. Ce n'est pas ma faute si la même personne revient plusieurs fois.

M. Henriot comprit à cette défaite, que c'était un parti pris de se jouer de sa surveillance, ou de mettre à profit l'absence de la mère. Il se mordit les lèvres et délibéra en lui-même s'il en viendrait à une extrémité, tandis que son Anglaise donnait résolument la main au danseur préféré, en prenant place au quadrille, sans s'inquiéter autrement du chaperon. Ce qui acheva de le mécontenter, c'est que la demoiselle paraissait plus animée, plus âpre au plaisir que le cavalier lui-même. Cette découverte lui suggéra pourtant l'idée d'un expédient qu'il crut excellent. Il marcha droit au jeune inconnu, et le salua le plus civilement du monde.

— Monsieur, lui dit-il, je me suis chargé de conduire à ce bal Mlle ***. Sa mère m'a transmis ses pouvoirs. La jeune personne n'a pas une connaissance bien complète des usages de la société parisienne. Elle n'ose refuser vos invitations; mais vous, monsieur, qui devez posséder à fond ces usages, et qui êtes certainement pénétré du sentiment des convenances, vous aurez, je n'en doute pas, la bonté de renouveler moins souvent vos engagemens, afin de ne pas compromettre une demoiselle sans expérience.

— Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Vos observations sont déplacées. Je vous trouve ridicule de me les adresser, et non à cette demoiselle, sur qui vous avez une autorité d'emprunt. Commandez-lui de repousser mes invitations; elle en est libre, ce me semble.

— Je pensais, monsieur, qu'une démarche faite avec politesse méritait un meilleur accueil d'un homme bien élevé.

— Monsieur, je n'ai pas de leçon à recevoir de vous.

— Du moins, monsieur, par égard pour ma position délicate et par intérêt pour la jeune personne...

— Eh! que m'importe votre position? J'invite à danser qui je veux, et n'ai point de compte à vous rendre. Quant à la manière dont on m'a élevé, il ne vous sied pas de la contrôler. Mais nous en reparlerons demain. Voici mon nom et mon adresse, monsieur; j'attendrai votre visite avant l'heure du dîner.

— Oh! monsieur, reprit le bonhomme avec vivacité, je ne me battrai pas, à mon âge, avec un écervelé, je vous assure.

— C'est ce que nous verrons, monsieur.

Sur ces entrefaites, le chaperon trouva le frère de la demoiselle, qui sortait de la salle de jeu. Il se garda bien de lui conter ce qui venait de se passer, de peur que ce jeune homme, en donnant suite à la querelle, ne vînt à la rendre sérieuse. Fort heureusement le frère était occupé de tout autre chose.

— Mon cher monsieur Henriot, je m'ennuie à ce bal, et pour tuer le temps, j'ai perdu ce que j'avais sur moi. Ne pourriez-vous me prêter quelques louis?

— Volontiers, mon jeune ami; combien en désirez-vous?

— Une dizaine seulement. J'en dois cinq sur parole: avec les cinq autres je pourrai rentrer à la bouillotte.

— Voilà dix louis; il faut vous en tenir là si la chance ne vous favorise pas.

— Vous avez bien raison.

Le frère éloigné, M. Henriot revint à son poste derrière sa pupille d'un jour; et comme le sang lui montait aux oreilles, il résolut de déployer, s'il était nécessaire, une fermeté paternelle. L'occasion ne tarda pas à s'offrir. L'orchestre donna le signal de la seconde valse, et ce fut sans doute par bravade et par entêtement que le damné danseur se présenta encore. La jeune Anglaise s'apprêtait à partir, lorsque M. Henriot se plaça devant elle.

— Mademoiselle ne valse point, monsieur.

— Je vous demande pardon; mais j'ai déjà eu le plaisir d'être accepté, je ne vois pas ce qui empêcherait mademoiselle de valser encore.

— Je vous dis, monsieur, que mademoiselle ne valsera pas. S'il faut m'expliquer nettement, j'ajouterai que je la prie de ne point valser; et si cela ne suffit pas, je lui en intimerai la défense au nom de sa mère, que je représente pour l'instant.

— Monsieur, si c'est à cause de moi que vous privez mademoiselle de ce plaisir, je vous demanderai une explication à ce sujet. De la part d'une mère, cette défense serait naturelle et respectable; de la vôtre, c'est une insulte.

— Ce sera ce que voudrez, monsieur. Je maintiens mon dire et n'en rabattrai rien. Veuillez donc vous retirer, je vous prie.

— Corbleu! je vous reverrai demain.

— Quand il vous plaira, monsieur.

Une fois sorti de son caractère, le bon M. Henriot ne put résister au besoin de sermonner sa protégée. Il lui fit sentir les graves conséquences que pourrait entraîner son imprudente conduite. Les reproches, bien que débités avec tous les ménagemens imaginables, ne laissèrent pas de pro-

duire une impression beaucoup plus vive qu'il ne le désirait, car la jeune fille fondit en larmes, au grand étonnement de l'assemblée. On s'informa de la cause de ces pleurs. La discussion avait fait quelque bruit; on se fit part de l'aventure, et bientôt les regards se tournèrent sur la danseuse éplorée. On se parlait à l'oreille; la raillerie était sur tous les visages des assistans. La place n'était plus tenable; il fallait sortir au plus vite. M. Henriot courut chercher le frère; la bouillotte allait grand train.

— J'ai brelan d'as! disait le jeune homme.

— J'en suis fâché pour vous; j'ai brelan carré.

— Alors je puis partir; je perds cinq cents francs.

— Un moment, s'il vous plaît, monsieur. Vous ne pouvez quitter ainsi la table. Je n'ai pas l'avantage de vous connaître. Voici une clé dont vous avez fait un fétiche représentant quinze louis. Vous m'obligeriez de me les payer ou de me dire au moins votre nom.

— Voilà vos quinze louis, s'écria M. Henriot; partons sans délai, je vous en conjure, afin d'éviter un scandale.

La retraite ne put s'opérer assez rapidement. Le chaperon malencontreux recueillit dans sa fuite des quolibets qui le navrèrent de douleur, parce qu'ils attaquaient gravement la jeune fille confiée à sa surveillance. On arriva enfin jusqu'à la voiture. La demoiselle ne cessa de pleurer pendant le voyage, et ses larmes redoublèrent en arrivant au logis.

— Que signifient ces sanglots? demanda la mère. Pourquoi rentrez-vous si tôt? Qu'est-il arrivé?

La bonté d'ame de M. Henriot ne lui permit pas de présenter l'évènement désagréable de la soirée sous un point de vue trop défavorable pour la jeune personne, de sorte que la mère rejeta les torts sur lui.

— Quel besoin aviez-vous de tracasser cette petite au point de la faire ainsi pleurer devant tout ce monde? Cette scène est très fâcheuse. Votre fuite aura produit un effet déplorable; je suis sûre que de huit jours on ne parlera d'autre chose. En vérité, monsieur, vous vous êtes bien mal acquitté de votre emploi. Lorsqu'on ne sait pas même comment une jeune fille doit se conduire au bal, on ne se mêle pas de lui donner des avis.

— Madame, j'ajouterai au regret d'avoir accepté cette corvée, la résolution bien ferme de n'en plus refaire de semblable.

— Ce n'est pas moi qui vous les imposerai, je vous assure, monsieur. Ma fille n'a jamais donné lieu à une médisance, et il fallait que vous vinssiez faire le docteur et l'important pour qu'elle servît de sujet à un scandale.

— J'en suis bien fâché, madame; mais puisque vous me poussez à bout, je vous dirai que mademoiselle a montré plus que de la légèreté. Sa conduite peut être taxée d'inconvenance.

— Allons! c'est impossible; ce que vous dites là est une impertinence. Laissez-nous, je vous prie, et gardez pour vous vos sottes observations.

L'excellent M. Henriot est demeuré mortellement brouillé avec la famille entière. Le jeune homme, peu scrupuleux, profita de la rupture pour oublier la dette de vingt-cinq louis. En rentrant chez lui, le cœur gonflé de dépit et d'inquiétude, le vieux garçon donna au diable les priviléges de la cinquantaine. La querelle avec le danseur inconnu fut apaisée facilement, le lendemain, par un tiers. Depuis ce jour, M. Henriot, en me faisant le récit de sa mésaventure, m'a souvent avoué qu'il avait passé une nuit entière dans l'agitation, et qu'en tirant son bonnet sur ses yeux, il s'était bien promis de ne jamais remettre les doigts entre l'arbre et l'écorce.

PAUL DE MUSSET.

BULLETIN.

Si nous ne sommes pas sans ministres, il est bien permis de dire que, depuis huit jours, nous sommes sans ministère. Sans ministère! sans gouvernement! Prononcez ces mots-là à Vienne, à Berlin, ou même dans les petits états constitutionnels de l'Allemagne, en Wurtemberg ou en Saxe, par exemple, ce sera le signal d'un désordre complet. Vous verrez s'arrêter toutes les affaires, l'armée refuser son service, la police impuissante, le pays troublé dans toutes ses habitudes. Ici, au contraire, à peine si cette absence de direction et de gouvernement se fait sentir. A la chambre, tant bien que mal, on délibère; dans les tribunaux, on juge paisiblement; on danse et on chante à l'Opéra, comme si de rien n'était; on donne des fêtes, comme si elles étaient protégées par le ministre de l'intérieur, chargé de la police du royaume; les ambassadeurs s'y rendent et se visitent tout comme si le ministère des affaires étrangères était dans le plus grand calme; on se salue poliment dans les rues, en allant, les uns au plaisir, les autres à l'ouvrage; et seulement, dans un petit coin du boulevart et sur les quatre degrés du café Tortoni, se montrent des figures inquiètes qui se demandent tout bas : « Avons-nous un ministère? » Le *oui* ou le *non* sont une affaire de quelques centimes de hausse ou de baisse. Baisse, quand M. Guizot a chance de venir au pouvoir; hausse, quand il se retire. — C'est là tout. Voilà tout le feu que jette le cratère de ce grand volcan, dont on ne prononce, en Europe, le nom qu'en se signant, la France!

Cependant Paris, le pauvre Paris, non pas celui qui roule en voiture et qui se montre la gorge nue et vêtu de la gaze du bal, tandis qu'il neige, mais le pauvre Paris des faubourgs, qui grelotte sur un grabat, ce Paris-là souffre de cette rude saison inattendue et de la stagnation de son commerce, qui lui donnait du pain. Ce Paris, qui a si grand'peine à supporter un hiver, en a déjà compté deux cette année. Et tandis que la tête se trouve ainsi frappée, les membres ne sont pas moins endoloris.

Le Hâvre, Bordeaux, Nantes, Saint-Étienne, Rouen, tout ce qui file, tout ce qui tisse, tout ce qui forge, manque de travail et se meurt d'oisiveté; et la malheureuse ville de Lyon, qui ne sait plus que faire de ses milliers d'ouvriers, voit des misères si grandes, que la plume se refuse à les tracer. Au milieu de ces douleurs et de ces maux, dont un grand nombre est déjà sans remède, où est la plainte, où sont les murmures? Avez-vous entendu retentir quelque grand cri de désespoir? La voix de ceux qui manquent de tout a-t-elle troublé vos fêtes? Voilà pourtant le pays que les doctrinaires ne trouvent pas assez gouverné; voilà le peuple sur lequel ils appellent des rigueurs! Il n'y a pas assez de lois pour réprimer les factieux! Tout est perdu, tout s'en va, tout périt; la société s'abîme, le trône s'écroule, la fin du monde approche, parce que M. Guizot, M. Duchâtel et M. de Rémusat sont menacés de n'être plus ministres et sous-ministre! Vendez vos biens, fuyez, éloignez-vous en hâte, si vous voulez échapper à la tempête qui va tout bouleverser, vous crie, chaque matin, le Jérémie hérissé du parti doctrinaire; fuyez, vous dis-je, car se peut-il qu'on vive dans un pays qui ne serait pas gouverné par M. Guizot!

Il paraît cependant que nous aurons ce malheur, le pays ayant jugé à propos de répondre par une tranquillité parfaite aux sinistres prédictions de M. Fonfrède, la Bourse, par une impertinente hausse, à la retraite des doctrinaires, et MM. Thiers et de Montalivet, par un refus très net aux propositions, au moins singulières, de M. Guizot. Si vous n'acceptez M. Guizot, vous serez forcés de nommer M. Thiers. Prenez-y garde! s'écriaient les journaux doctrinaires, le jour même où M. Guizot allait offrir à M. Thiers la présidence du conseil. — Si vous ne prenez M. Guizot, vous serez forcés d'aller droit à M. Odilon Barrot! s'écrient-ils, maintenant qu'ils voient que le nom de M. Thiers n'a pas causé l'effroi qu'ils attendaient. Tout change ainsi au gré de leur passion du moment, et tout le monde leur semble dangereux, excepté celui que tout le monde repousse.

C'est un curieux contraste! Le calme est dans toute la France, même dans les journaux; l'ordre et la paix sont partout; mais l'émeute, chassée de la rue, s'est réfugiée dans deux ou trois feuilles *gouvernementales*, et dans le coin le plus retiré du plus innocent de tous les ministères. N'importe, ceux qui disent que l'ordre social actuel n'a pas le sens commun, ceux qui veulent gouverner sans la majorité, et détruire ce pouvoir qu'ils nomment ridicule, ceux qui veulent tout changer, troubler tout, ne se donnent pas moins comme les défenseurs de l'ordre. Vous verrez que les fauteurs de troubles, les anarchistes, sont ceux qui haussent les épaules et se taisent à la vue de ces violences et de cette exaltation. Haro sur ces gens-là!

Que sortira-t-il de tout ceci ? Quelque bonne leçon peut-être. Le pays est un bon juge et plus fin qu'on ne pense. Il dira lui-même qui a raison, de M. Molé qui souffre en silence les injures que lui vomit M. Fonfrède, ou de M. Fonfrède qui ne se lasse pas de lui en adresser; de M. Thiers qui n'était pas bon à jeter aux chiens, il y a huit jours, ou de M. Guizot qui vient offrir à M. Thiers d'être encore son collègue et de gouverner avec lui ? De M. Guizot, qui ne se fait aucun scrupule d'ajourner les lois qui ont été le programme politique de son ministère, ou de M. Molé, qui a reculé devant la condition d'anéantir ces lois, uniquement par respect pour sa parole ? Dieu sait qui survivra à ce grand naufrage ministériel ! nous le savons moins que personne; mais quand le ciel sera plus clair et l'orage dissipé, les caractères se trouveront mieux connus, les personnes mieux appréciées à leur juste valeur, et ce sera toujours autant de gagné.

Les représentations à bénéfice se succèdent avec une rapidité singulière à l'Opéra. Après la représentation de M. Levasseur dont les Italiens, du reste, ont fait tous les frais, nous avons eu la soirée de Nourrit; dans quelques jours viendra le dernier triomphe de la *Sylphide*, puis tout sera dit, il faut l'espérer. Ces solennités, qui se renouvellent toutes les semaines, pourraient bien finir par lasser l'enthousiasme du public et tarir la source de ses larmes. Nous ne disons point ceci à propos de la représentation de Nourrit, qui a été aussi triste, aussi funèbre, aussi lamentable qu'une représentation peut l'être, et pendant laquelle le sérieux s'est maintenu aussi long-temps que le sérieux peut se maintenir sur un théâtre, ce qui ne veut pas dire jusqu'à la chute du rideau; car après avoir fêté Nourrit, comme il le méritait, après avoir jonché de couronnes et de fleurs les pas de Taglioni et de Mme Damoreau, le public, dont les facultés sensibles cédaient à un épuisement manifeste, commençait à se laisser distraire, par le rire, de tant d'émotions pénibles et douloureuses, et dans sa fureur de redemander tout le monde, proclamait à l'envi les noms les plus extravagans. La solennité dégénérait en parade ridicule. Croyez-vous, par exemple, que la représentation de Nourrit eût été moins glorieuse sans cette espèce de cérémomie qui terminait le spectacle ? Croyez-vous qu'il eût laissé de moins vifs regrets dans le cœur de tous ceux qui estiment, à sa juste valeur, un comédien intelligent et de bon goût, plein de conscience et de zèle pour son art, si l'on se fût quitté tout simplement après ce magnifique trio des *Huguenots*, pendant lequel il a été sublime ? Rien n'est plus faux, plus emprunté, plus complètement ridicule que ces processions d'honnêtes comédiens vêtus magnifiquement des habits de leurs grands rôles, et qui défilent l'un après

l'autre pendant une heure, tout cela pour la plus grande gloire d'un confrère qui leur rendra la pareille le lendemain. Tout comédien ordinaire du roi venait à son tour jeter une fleur sur la mémoire de cet excellent Nourrit, qui jouait ce soir-là un peu au Charles-Quint. Le public de l'Opéra, qui ne connaît ni M. Thénard, ni M. Révial, ni M. Périer, ni M. David, se perdait au milieu de cette cohue. Aussi, lorsqu'au milieu de ces messieurs et de ces dames, il venait à passer une figure de connaissance, on l'applaudissait par boutade, avec un enthousiasme effréné. C'est sans doute ce désenchantement du public qui a valu à Mme Damoreau le triomphe inoui dont elle a été l'objet. Il y a trois ans, Mme Damoreau chantait à l'Opéra tous les soirs avec cette perfection exquise qu'on lui connaît, et la plupart du temps on l'accueillait avec indifférence; aujourd'hui elle ne fait que paraître, et voilà que les couronnes tombent à ses pieds. Est-ce que depuis trois ans Mme Damoreau est devenue une Malibran, ou bien est-ce que pour être applaudie à outrance sur un théâtre il faut s'en éloigner? Le public ne sait pas, lorsqu'il s'enthousiasme ainsi sans raison et de parti pris, quelles vanités il encourage, et combien ces caprices, qui le portent à proclamer aujourd'hui, parce qu'il ne les a plus, ceux qu'il dédaignait presque autrefois, encouragent dans leurs exigences les plus mesquines ces amours-propres envahissans qui ruineraient à plaisir un théâtre, si on n'y résistait avec force et courage. L'Opéra ne meurt pas, il se renouvelle. Nourrit obéit à des convictions honnêtes et sérieuses; il se retire au milieu de ses triomphes les plus beaux et les plus mérités. Adieu Nourrit; saluons Dupré qui arrive. Ce serait le comble du ridicule de vouloir rendre Dupré responsable de cette retraite déplorable, nous l'avouons, mais assez déplorée. Il est temps d'essuyer toutes ces larmes; les regrets ne sont pas à leur place dans un lieu de plaisir. C'est la condition de tous les comédiens d'être oubliés sitôt qu'on les a remplacés dignement. Triste condition que celle-là! Il faut bien aussi que la société se dédommage de l'or et des couronnes qu'elle leur jette si facilement. Taglioni va danser encore, et le public semble déjà tout consolé de son départ. Voyez la rentrée de Fanny Elssler. C'est là une véritable fête pour l'Opéra. Au plaisir de revoir la charmante danseuse se joignait ce soir-là un sentiment d'intérêt et de curiosité. On était inquiet de savoir si la maladie cruelle qui l'a tenue hors de la scène durant tout un triste hiver, n'avait rien dérangé dans cette allure si agile et si souple, dans ce talent si merveilleux. Aussi, lorsqu'elle est entrée en scène, vive, heureuse, souriant d'aise à son public, les applaudissemens ont éclaté de toutes parts, et le public était aussi heureux de les donner, qu'elle de les recevoir. Certes, Mlle Elssler a dû bien se réjouir ce soir-là et je doute qu'à Vienne, à Naples, à Londres, et dans toutes les villes où elle a triomphé si jeune encore,

elle ait reçu jamais un accueil plus agréable et plus flatteur. Le pas du second acte est dessiné à ravir. Il y a dans la pose de ces deux jeunes femmes une grace, un ensemble, une harmonie, qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Quand l'une danse, l'autre veille sur elle et la protége du regard; tantôt c'est Thérèse qui se dévoue, tantôt Fanny. Elles se cherchent, se croisent et s'enlacent, et le public, qui les sépare à peine dans le groupe charmant qu'elles forment, les applaudit ensemble, comme elles dansent.

Ce qui distingue Fanny Elssler entre toutes ses rivales, plus encore peut-être que l'exquise douceur de son sourire et la volupté de sa personne, c'est l'admirable beauté de sa pantomime. En effet, rien ne peut se comparer à ce geste toujours harmonieux et pur, plein de calme et de sérénité, comme le marbre antique. L'art de l'expression se perdait de jour en jour à l'Opéra; elle l'a relevé. Le geste de Fanny Elssler vaut la voix de la Malibran. Et dire que pendant deux ans l'Opéra n'a pas su mettre à profit un talent si beau! Ce n'est certes pas le moindre titre de l'administration nouvelle, que d'avoir découvert tout ce qu'il y avait d'avenir et de succès dans ces deux sœurs, Fanny et Thérèse, le plus charmant cadeau que nous ait fait l'Allemagne, qui nous en a déjà tant fait.

Le bal de lundi, au profit des pauvres anglais, a été fort brillant; femmes étincelantes de jeunesse et de beauté et remarquables par le nombre, costumes élégans, riches et variés, recherche dans tous les détails du service, des rafratchissemens et des lumières, rien n'a manqué.

On accuse une dame patronesse d'avoir fait vendre ses billets dans un cabinet de lecture. Ce qu'il y a de positif, c'est que le comte de Sch.... a acheté son billet à l'un de ces établissemens.

De là quelques discussions élevées à la porte. Trois marquises très finement poudrées et trois postillons de Longjumeaux se sont présentés avec des billets verts, sans signature de patronesse. Cette respectable compagnie a été impitoyablement renvoyée.

Les costumes grecs étaient nombreux et il y en avait de charmans. On distinguait surtout celui de Mme Schikler, l'une des plus belles personnes de Paris.

Tous les regards se portaient sur une douce Nuit, étoilée de diamans magnifiques et rayonnante d'une beauté pure, double auréole qui éclairait son costume noir. C'était la duchesse de Sutherland si admirée encore pour sa grace exquise et sa simplicité parfaite.

Il y avait aussi une délicieuse figure, Mlle Émilie de Fli, jeune et

fraiche comme le printemps, je ne veux pas dire comme celui de 1837, assurément.

On assure que les dames désignées pour former la maison de Mme la duchesse d'Orléans, sont : Mme de Varenne, fille de la duchesse de Massa et femme de notre ministre à Hambourg; Mme de Chanallage, sœur de la comtesse Pozzo, et fille du duc de Crillon; la comtesse d'Hausville, fille du duc de Broglie.

La diplomatie ne se borne pas à négocier les alliances royales. Il paraît qu'elle s'occupe de se marier elle-même. On parle beaucoup du mariage du comte Septime de Latour-Maubourg, ambassadeur de France à Madrid, avec Mlle de Pange, nièce du duc de Caraman.

Le théâtre de M. de Castellane a donné mardi sa seconde représentation. Cette fois, c'était la troupe de Mme Sophie Gay qui avait pleine possession de la scène. L'assemblée était nombreuse et choisie. On a joué d'abord *le Camarade du Ministre*, petite pièce sans conséquence, de M. Vanderburg. Puis, enfin, a fait son apparition le chef-d'œuvre si longtemps promis, *la Veuve du Tanneur*, comédie en trois actes, de Mme Sophie Gay. Dire que l'ouvrage a été porté aux nues, c'est chose superflue. Qu'on cite, en effet, des théâtres d'amateurs, où les amateurs n'obtiennent pas, à coup sûr, des succès foudroyans. Le bel avantage qu'il y aurait à bâtir des salles particulières, si ce n'était afin de s'y décerner, entre amis, des triomphes solennels et unanimes! Mme Sophie Gay, redemandée, a été amenée par M. de Castellane, et inondée d'une pluie de bouquets. C'était presque comme pour Mlle Fanny Elssler, la veille, à l'Opéra!

Le Cercle des Arts avait bâti sur le sable. Nous croyons qu'il ne tardera pas à s'écrouler. Au lieu d'imiter les clubs anglais et d'exiger de chaque membre entrant une somme de mille ou cinq cents francs une fois donnée, indépendamment de la contribution annuelle de cent francs, *le Cercle des Arts* a été plus désintéressé; il n'a demandé que cent francs par an. Qu'arrive-t-il? Déjà les ressources sont insuffisantes. Le comité fait des appels de fonds extraordinaires. Il vote des sommes pour achats de livres. Moyens détestables, parce qu'ils frappent les associés d'impôts imprévus et arbitraires, les plus intolérables de tous. Au surplus, la société pèche par toutes ses bases. Aucune règle n'a présidé au choix de ses membres. Les fondateurs ont d'abord étrangement abusé du droit exorbitant qu'ils s'étaient attribué de nommer qui bon leur semblerait. Puis, le club une fois constitué, quand il s'est agi d'élections régulières, ç'a été comme un jeu. On a reçu et rejeté en masse, au hasard. Malgré tout, il ne serait pas impossible que *le Cercle des Arts* continuât d'exister un an ou deux; mais je



n'oserais pas, pour ma part, lui garantir une si longue vie, du train dont il va.

La vente, commencée à l'Élysée-Bourbon, des tableaux que le duc de Berry avait rassemblés, attire une grande affluence de curieux et d'amateurs. A vrai dire, la collection est merveilleuse. Les Flamands et les Hollandais dominent. Qu'on ne prétende pas que présentement il n'y a de goût et de passion pour aucune chose d'art. La proposition fût-elle vraie en ce qui touche la littérature et la poésie, au moins la peinture, la bonne vieille peinture ferait exception. Déjà des Téniers, des Mieris, des Vouvermans se sont vendus des prix énormes. Mais la perle de la collection, c'est la célèbre toile du *Traité de Munster*. Le tableau a seize pouces de hauteur sur vingt-un de largeur. Dans cet étroit espace, indéfiniment agrandi par le génie de l'artiste, se meuvent quatre-vingt-six figures, qui sont autant de portraits historiques, parmi lesquelles vous reconnaissez Terburg lui-même, l'auteur du chef-d'œuvre. Le duc de Berry avait payé cette toile quatre-vingt mille francs. Tout annonce qu'elle sera poussée plus haut. Le bruit se répand que la liste civile est décidée à acheter le tableau, quoi qu'il coûte. Nous n'en serions pas surpris. La liste civile nous doit bien donner incessamment un musée espagnol tout entier. Mais si elle donnait, en attendant, *le Traité de Munster*, quel cadeau pour le pays, et quel inappréciable diamant de plus pour la vieille galerie!

Il paraît que la grande fête d'inauguration du musée de Versailles aura lieu le 25 de ce mois, et que l'ouverture se fera toujours le 1er mai. M. de Cailleux a montré, dit-on, le catalogue de la collection, imprimé déjà en épreuves. Il n'y a pas une explication d'un morceau de sculpture ou de peinture qui ne soit un passage littéral des histoires et des mémoires du temps auquel se rapporte le trait illustré. Ainsi tout aura un rigoureux caractère historique dans ce musée de Versailles, jusqu'à son livret, qui sera lui-même un petit cours d'histoire de France authentique.

Le musée de Paris a été rouvert jeudi passé, après six jours de clôture. Il y avait foule encore, malgré le froid excessif et des torrens de neige. Comme nous l'avions prévu, la disparition des batailles et des autres peintures officielles a fait un vide singulier, mais elle a grandement soulagé. Ces morceaux, qui pesaient si fort ici, casés à Versailles en leur lieu et à leur date, et historiquement considérés, joueront peut-être un rôle chronologique fort honorable.

Du reste, il n'y a pas eu de mouvement très notable dans le grand salon. Le portrait du roi, de M. Dubufe, *le Christ*, de M. Ary Scheffer; *la Procession de la Gargouille*, de M. Clément Boulanger; *le Jérémie*, de

M. Bendeman, les grands paysages, ont gardé leur place première. Le portrait de M[me] la vicomtesse Victor Hugo, par M. Châtillon, de la très haute sphère où il planait, est descendu au niveau de la balustrade, à la portée de toutes les vues et de toutes les curiosités. La *Sainte Cécile* a été renvoyée du poste d'honneur qu'elle occupait. On l'a reléguée dans la seconde travée. *Le Strafford*, du même artiste, avait mieux mérité les honneurs du grand salon; il les a obtenus.

Une introduction scandaleuse et déplorable dans ce salon d'un si difficile accès, a été le portrait du général Allard, cette grossière caricature, de l'invention de M. Court. Que ne mettait-on à côté, pour pendant, *la Marchande de roses*, autre délicate composition du même auteur! La paire eût été incomparable.

On a parfaitement replacé quelques-uns des excellens portraits de M. Louis Boulanger, qui n'avaient pas été d'abord montrés dans leur jour, entre autres, celui du docteur Jobert, qu'il était impossible de voir le mois passé. Le tableau de M. Marquis a gagné beaucoup à son changement. Il a de la lumière, et c'était ce qui lui manquait.

Quant à la travée *de misère*, région obscure, destinée à dérober sous ses ténèbres les croûtes les plus lamentables, toute la collection des bourgeois peints à l'huile, à la détrempe, au *visocalque* ou à *l'encaustique*, selon la coutume, il ne s'y est pas opéré la moindre petite révolution.

La salle des sculptures a été dépouillée aussi d'une forte partie de son personnel. Les rois et les reines se sont mis en route pour Versailles, sous le commandement du colossal maréchal Mortier. Ce n'est pas dommage. A Versailles, ils trouveront à se caser, comme les batailles, beaucoup plus convenablement qu'ici.

La statue du général Travot, par M. Maindron, qui a été si injustement repoussée par le jury, va être exposée dans les ateliers de M. Richard, rue des Trois-Bornes, 15. Le public pourra bientôt ratifier le jugement des artistes sur une œuvre d'un jeune sculpteur plein d'avenir, en dépit des rigueurs du jury.

Les provinciaux, qui entendent toujours parler du Rocher de Cancale, des Frères Provençaux, de Tortoni, du foyer de l'Opéra, s'imaginent que ces noms, merveilleux à force d'être répétés, cachent des choses merveilleuses. Ils empruntent à leurs souvenirs les décors de quelque grand opéra, joué au bon temps, et en tapissent leurs rêves. Pourquoi leur dire, au reste, que le Rocher de Cancale est situé entre deux égouts, dans le quartier le plus sale et le plus repoussant de la ville, que l'ameublement de toutes les salles des Frères Provençaux vaut bien 1,500 francs,

que Tortoni est un plateau de boue, exposé à la pluie et à vingt ou trente courans d'air, et qu'enfin le foyer de l'Opéra est une ruelle étroite, peinte en or et en épinard, mais où l'épinard domine? Ne touchons aux illusions de personne; d'ailleurs l'évanouissement de ces erreurs a des compensations généreuses. Le foyer de l'Opéra, par exemple, est l'endroit le plus curieux que puisse visiter un étranger, le vendredi surtout, et surtout encore lorsqu'une crise politique met en question l'existence d'un ministère et oppose les hommes d'une ambition triomphante aux hommes d'une ambition déçue.

Comme chacun veut voir chacun à l'Opéra, tout le monde s'y voit; le Persan qui y demande la physionomie, les habits, la vivacité, la variété des Français, à l'heure la plus élégante et la plus choisie de la journée, y montre, malgré lui, sa tunique verte cousue d'or, son bonnet de loutre, son teint topaze et ses babouches étoilées de pierreries. Nul ne l'importunera de regards curieux dans sa longue promenade; il pourrait prier, faire ses ablutions, fumer au foyer, si la police le permettait, sans s'attirer la moindre indiscrétion.

Le foyer de l'Opéra a succédé, à beaucoup d'égards, à l'OEil-de-Bœuf, aux petits couchers du roi, aux salons philosophiques du XVIIe et du XVIIIe siècle. Une fois les grandes catégories de rang brisées par la révolution, personne n'a pu recevoir sous un patronage exclusif des groupes d'opinions, des fractions de partis, des minorites ou des majorités de pouvoir; chaque débris est allé à l'abandon sur la vaste mer, après le naufrage. A la suite de cette tempête, la société n'est pas morte, mais elle a pris d'autres formes, elle a parlé une autre langue. Sa langue aujourd'hui, c'est la publicité; peu d'affaires se font dans les coins de salon, quoi qu'on en dise, et sous les embrasures des fenêtres; l'embrasure des fenêtres a été murée; ce n'est plus qu'une figure de rhétorique en détresse. Et voyez! les plus étroites affaires de famille, une dot, un apanage, un mauvais morceau de forêt, ne peuvent être obtenus sans que les députés ne s'assemblent, sans que les puissances ne soient en éveil, et sans que l'univers entier enfin ne remue. Si j'étais roi de France, disait le grand Frédéric, on ne tirerait pas un coup de canon en Europe sans ma permission; Frédéric serait obligé de dire aujourd'hui : Si j'étais roi de France, je ne pourrais tuer un lièvre dans mes états sans la permission de M. de Cormenin et de mon peuple.

Le foyer de l'Opéra et cette belle publicité dont il est question, se tiennent comme jadis la cour et les salons; il y a un foyer parce qu'il n'y a plus de salons; le foyer est le salon de ceux qui n'en ont pas.

Dans ce salon de deux ou trois cents pas se prévoient les revirемens politiques inconnus encore à la divination même des journaux; car c'est

au foyer qu'on devine le plus, qu'on prophétise avec le plus d'assurance, et qu'on se laisse démentir aussi avec le plus de résignation. Le foyer ment douze heures avant les journaux; ce qui est un avantage immense dans ce temps-ci, où il y a tant de journaux qui ne laissent rien à dire en matière de découvertes, en choses d'esprit et de génie même.

La partie élégante du foyer de l'Opéra est la plus maigre, soit que les femmes n'y soient pas représentées, soit que les traditions de bon goût soient tombées en désuétude. Ne comparez pas le foyer de l'Opéra actuel au foyer des autres salles d'opéra, même pendant l'em ire, peu renommé cependant pour la distinction de sa tenue. N'y cherchez point, car votre désenchantement serait complet, de la dentelle, du linge brodé, des pierreries, des bouts de cravates rayonnant comme des comètes, des parfums, des habits à la française, des culottes courtes et même des pantalons collans. La *fahsion* de l'Opéra est sombre comme une assemblée de quakers; habits noirs, bottes vernies, seul luxe remarquable, pantalons noirs; voilà le type de l'élégant de l'Opéra, à Paris, en 1837. Comment cela ne serait-il pas? La jeunesse riche de Paris n'est pas comme celle de Londres en possession de titres réels et accompagnés surtout d'immenses dotations. Une heure avant de figurer à la loge d'avant-scène, elle était dans son comptoir, ou à la Bourse, ou dans un bureau de journal, ou au fond d'une étude de notaire, stipulant, achetant, contractant. Au surplus, elle n'en est que meilleure pour n'être pas plus brillante. La fashion de l'Opéra est décente, d'excellent goût, elle ne jette personne dans le parterre, comme l'eussent fait volontiers les beaux de l'empire, et elle ne met jamais le feu à la salle pour, à la faveur des flammes, comme les petits marquis d'autrefois, enlever une femme adorée et rebelle.

Si les Parisiennes ne se montrent jamais au foyer, par une réserve que nous leur souhaitons de conserver long-temps, les femmes de province ne manquent jamais d'y produire leurs tournures caractéristiques et leurs gigantesques chapeaux. On les reconnaît à cinquante pas; ce sont des obélisques; on peut dire sous quel Pharaon on a taillé leurs robes. Ordinairement elles se prodiguent, au foyer, à l'époque des vacances, et toujours suivies de leurs nourrices, marchant derrière, de leurs enfans et de leurs maris, qui n'ont pas de sous-pieds. Leurs maris sont des députés, des sous-préfets, des receveurs, ou moins que cela, quand on peut dire qu'ils ne sont pas venus à Paris pour saluer le grand lama de leur administration. Dans ce cas, la famille provinciale y a été appelée pour embrasser un fils en quatrième, ou une jeune fille en pension à Picpus, chez Mme Rivallié. Ce qui coïncide toujours avec la présence des femmes provinciales au foyer de l'Opéra, c'est la plénitude de leur satisfaction gastronomique. On parierait le prix de leur carte qu'elles sortent de Véfour, où l'on fait

si bien les omelettes soufflées; le chambertin, ce vin qui n'existe plus que dans les caves de l'Opéra-Comique, flambe à leurs grosses et bonnes joues et pétille dans leurs yeux du Calvados ou du Puy-de-Dôme. L'Opéra leur doit deux spectacles : celui de la salle et celui du foyer; et elles en jouissent pour leur argent.

La littérature n'a aujourd'hui que de rares représentans au foyer de l'Opéra; elle n'y envoie guère que quelques-uns de ceux qui savent assez peu la musique pour en parler beaucoup dans leur feuilleton. Ils ont toujours la meilleure place au foyer, vu qu'ils n'en ont aucune dans l'intérieur de la salle.

Si outre ces littérateurs en activité de service au foyer, on en aperçoit d'autres, tout-à-fait libres dans leur présence, il faut attribuer la faveur dont ils jouissent à la munificence du directeur, munificence obtenue par de petites lettres écrites dans la matinée. A propos de ces petites lettres, il y a ici un récit à faire, très vrai, ce qui ne lui ôtera aucun intérêt, très bref, ce qui vaut presque autant.

Ces jours derniers, un brave jeune homme passait sous la voûte Colbert, entre les rues Vivienne et Richelieu, baguenaudant de porte en porte. L'étalage d'un bouquiniste l'arrête; un bouquiniste célèbre qui vend des médailles, des livres qui ont beaucoup de prix depuis qu'ils n'en ont plus aucun, et une foule de choses du plus rare mérite. Notre homme lit à un écriteau : *Lettres autographes de nos illustrations contemporaines à vendre*. Friand d'autographes, il demande à les voir; le marchand l'invite à monter chez lui; on monte six étages; que ne ferait-on pas pour des autographes? On s'assied sous une mansarde, et les autographes sont étalés.—Monsieur veut-il des autographes d'assassins? d'auteurs d'opéras-comiques? de contre-amiraux! — Non, montrez-moi, dit le curieux, des autographes d'hommes de lettres. — Et ce marchand en exhume une botte.

Étonnement de notre homme! Parmi ces lettres, il en trouve une à lui, quoiqu'il ne soit pas le moins du monde illustre. Il veut ravoir sa lettre. — Monsieur, que me vendrez-vous celle-ci? — Quatre francs, c'est une lettre rare; l'auteur en écrit peu; il est même mort, je crois. — Comment mort? comment quatre francs? ça vaut dix sous. — Dix sous! sortez d'ici. — Ne nous fâchons pas, en voulez-vous trois francs? — Trois francs, soit; — mais ne calomniez pas la marchandise.

Et le pauvre auteur, car il est auteur, se racheta de l'enfer des autographes pour trois francs. Mais quels étaient ces autographes, et quels rapports ont-ils avec le foyer de l'Opéra.

Voici. La lettre de notre homme de lettres, et celles de tous les hom-

mes de lettres ses confrères, qu'il engage à se tirer eux-mêmes des griffes du bouquiniste, sont ainsi conçues :

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE ....

Vous me seriez infiniment agréable, si vous pouviez m'envoyer une stalle pour la représentation de ce soir.

Votre dévoué,

. . . . .

Comment deux ou trois cents lettres, plus ou moins confidentielles, écrites aux directeurs des théâtres de Paris, sont-elles passées des tiroirs administratifs dans les portefeuilles d'un marchand? C'est ce que l'homme de lettres racheté ne pourrait pas plus dire que celui qui a écrit ces lignes.

— M. Liszt donne aujourd'hui dimanche, à 1 heure, dans les salons de M. Érard, son dernier concert. On y entendra un grand septuor de Hummel, un quintette de Beethoven, et M. Listz jouera des études inédites de M. Chopin.

— Jeudi prochain, 13 avril, à deux heures, le jeune Hermann, élève de M. Listz, donnera aussi un grand concert dans les salons de M. Érard. On y entendra, pour la partie instrumentale, MM. Listz, Massard, Urhan, Dorus, Brod, Lee, Pierret, Mathieu et Hermann; pour la partie vocale : Mmes Nau, Méuillet, MM. Géraldi, Huner. On trouve des billets pour cette matinée musicale chez les principaux marchands de musique.

— M. Lerminier rouvrira son cours au Collége de France mardi 11 avril, à deux heures moins un quart.

— Il paraîtra lundi, à la librairie de Fournier, un roman nouveau intitulé *les Romans et le Mariage*, par M. Théophile de Ferrière, auteur de *il Vivere*. Ce dernier ouvrage avait paru sous le pseudonyme de ***Samuel Bach***.

UNE RENCONTRE

SUR L'ETNA.

— Voici la maison des Campieri, dit le guide, en montrant sur la lisière d'une grande forêt de chênes une masure abandonnée. C'est ici que finit la région cultivée de l'Etna, et que commence la région des bois.

Nous nous enfonçâmes avec délice sous ces épais ombrages; nous et nos mules avions besoin de fraîcheur. Exposés depuis six grandes heures aux ardeurs de la canicule et dévorés par le soleil du lion, nous venions de traverser un vaste champ de laves aiguës et brûlantes, qu'on pourrait prendre, à ses violentes ondulations, pour les vagues d'une mer pétrifiée tout à coup au milieu d'une tempête. Le pied des mules retentissait comme sur du fer sur la lave dure et sonore. A ce sol bruyant succède une poussière fine et muette, où l'on enfonce jusqu'au genou. L'étroit sentier cotoie les abîmes; un silence inflexible règne au sein du bois; la solitude y est profonde : c'est un site tragique et propre aux bandits.

— Grace à Dieu, répondit le guide, à qui j'en fis l'observation, on n'a pas entendu parler d'eux depuis bien des années : la montagne est plus sûre que les rues de Catane. Seulement, depuis quelque temps, on parle d'un moine qui vit dans les forêts, et qu'on ne voit jamais descendre dans les lieux habités. Par les temps les plus désastreux, on le voit errer seul sur des hauteurs où un chêne même ne résisterait pas. Les bergers disent que c'est une apparition de l'enfer, à moins que ce ne soit don Diavolo en personne.

— Et toi, ne l'as-tu jamais vu?

— Une fois, près de la maison des Anglais.

— Et que te dit-il?

— Il me demanda à manger et disparut.

— Voilà un diable bien affamé!

— Votre excellence peut rire : cela ne laisse pas que d'être inquiétant.

— Il y a une once pour toi si tu me le fais rencontrer.

Tout en causant du moine et de ses apparitions, nous avions passé de la région des bois dans la région découverte. Là tout est lave et cendre; là on respire un air que nul être vivant ne respire, on foule une terre que nulle sève ne féconde, on contemple des ruines que nul œil humain ne contemple; mais on aime à se sentir seul vivant au milieu de ces solitudes dévouées à la stérilité, à la destruction. C'est comme un défi porté à la mort; et cette lutte sans témoin jette l'ame dans je ne sais quelle exaltation enthousiaste, inspire des pensées d'orgueil et de domination.

J'atteignis ainsi la maison des Anglais, puis le haut du cratère.

— Excellence, s'écria le guide, j'ai gagné mon once. Et en me retournant j'aperçus effectivement le moine, assis au bord de l'abîme. La fumée du volcan m'avait empêché de le voir jusqu'alors. Il m'aperçut aussi, et ne parut nullement troublé de ma présence. Le vent des hautes cimes s'engouffrait dans sa robe de bure et lui fouettait au visage des tourbillons de souffre, mais il y paraissait insensible; il était immobile, les bras croisés, la tête penchée sur le cratère. Je m'approchai de lui; il m'attendit. Je lui adressai la parole; mais, absorbé dans sa muette contemplation, il ne me répondit pas.

— Que voulez-vous de moi? s'écria-t-il enfin d'une voix sourde.

Ne vous a-t-on pas dit que j'étais un spectre de l'enfer? Comment ne tremblez-vous pas, et pourquoi ne prenez-vous pas la fuite à mon approche? Mais vous n'êtes pas Sicilien; vous n'avez pas ces superstitions.

Un sentiment irrésistible m'enchaînait auprès de cet être mystérieux. Le peu de mots qui lui échappèrent ne firent qu'irriter encore ma curiosité. Je ne savais quelle corde de son cœur faire vibrer pour assouplir sa rudesse et me concilier sa confiance. Il paraît que je la touchai sans le savoir, car, de dur et muet qu'il était, il devint tout à coup communicatif jusqu'à l'épanchement.

— Qu'il y a long-temps, dit-il, avec mélancolie, que j'ai perdu l'habitude de la voix humaine. Les voix du volcan et des tempêtes sont les seules que j'entende dans ces âpres déserts.

Comme il parlait ainsi, une détonation sourde et profonde faisait trembler la montagne sous nos pieds, un jet de feu jaillissait du cratère, et, s'épanouissant en gerbes dans la nue, retombait dans le gouffre comme une pluie d'étoiles.

— Oh! s'écria-t-il, que sont ces flammes rapides auprès des feux qui ont brûlé mon cœur? Que sont ces mugissemens de l'abîme auprès du cri des passions?

Il se tut encore. La nuit était venue; tout était ténébreux dans la nature quand le volcan s'éteignait, et lorsqu'il se taisait, tout était silencieux. L'apparition de cet homme extraordinaire, à une pareille heure et dans un pareil lieu, avait quelque chose de sinistre, bien propre à frapper l'imagination de pâtres de Sicile.

Il reprit :

— Je cherchais un homme pour lui léguer ma vie : cet homme je l'ai trouvé; c'est vous. Je me confie à vous sans vous connaître; il en sera ce que Dieu voudra. D'ailleurs, je n'ai rien à perdre; tout est fini entre la terre et moi; quand vous m'avez surpris sur cette cime déserte, j'étais tenté de prendre congé de la vie, le suicide me souriait du fond des abîmes et me conviait à la mort. C'est la providence qui vous a envoyé, afin que je ne mourusse pas sans confession. Recevez donc les derniers aveux d'un mourant; emportez dans votre patrie ce triste dépôt, et gardez-le dans votre cœur comme un enseignement du voyage. Bénissez le ciel de n'être pas né sous ce ciel de feu, où toute passion est un délire, où

l'homme brûle comme les montagnes et se dévore lui-même. Ecoutez-moi, mais ne me jugez point : vous le voudriez en vain. Né sous les glaces du nord, vous ne sauriez comprendre les fureurs de notre sang africain ni les ardeurs féroces de la vengeance. Dieu seul peut me juger, et je le suis déjà à son tribunal.

Le moine se recueillit quelque temps en silence, puis il parla ainsi :

—La contrainte m'a fait prêtre, la rage m'a fait moine. Cadet de ma famille, j'étais destiné à l'église avant même que de naître. Tel est l'usage sicilien ; usage barbare qui retranche de la vie ceux que la nature y appelle, et qui place l'homme entre le parjure et l'hypocrisie. L'autel me faisait horreur : j'avais des passions mondaines et les goûts de mon âge; les sérénades me plaisaient plus que les litanies, la chasse plus que les processions. Je ne pouvais voir une soutane sans dégoût; les devoirs de la sacristie m'inspiraient un ennui profond.

Jusqu'à dix-huit ans on me laissa ma liberté pleine et entière, comme si l'on eût voulu, par un raffinement de barbarie, me rendre le sacrifice plus douloureux en me laissant goûter la coupe enchantée qu'on allait briser dans mes mains. Je courais les bois et les châteaux de Sicile, donnant à l'amour tout le temps que je ne passais pas à la chasse. C'est ainsi que je me préparais aux paisibles occupations de l'église.

Tout à coup ma vie changea ; on me ferma les forêts, on m'environna de livres poudreux et de prêtres, on m'obséda de latin et de théologie. Je murmurai, on m'imposa silence; je voulus fuir, on m'enferma. Ce supplice dura deux ans. A vingt ans je reçus les ordres. C'est alors que je sentis l'énormité du sacrifice qu'on m'imposait, tout le prix des biens dont la possession m'était interdite par la plus odieuse des tyrannies. Les voix du monde frappaient mon oreille comme une ironie sanglante, le bruit des fêtes me poignardait : j'étais, comme Tantale, consumé par la soif au bord des fontaines, par la faim au milieu des vergers en fruit. Dans cet abandon forcé de tout ce qui m'était cher, je tombai dans une mélancolie farouche, je pris en horreur ma famille et les hommes, je rompis avec eux ; et, afin que la rupture fût complète, irrévocable, j'élevai entre la terre et moi une infranchissable bar-

rière, je m'ensevelis dans un cloître. On prit ma haine passionnée des hommes pour de l'austérité, mon désespoir pour du détachement; et je grandis vite, et malgré moi, en considération et en renommée.

Mon couvent occupait une colline au-dessus d'Agrigente. D'un côté, il avait vue sur l'Etna ; de l'autre, il dominait la ville moderne avec ses clochers et ses couvens, la ville ancienne avec ses temples grecs et ses sépulcres. De là l'œil descendait à la mer par une pente douce couverte d'oliviers et d'amandiers; quelques palmiers balançaient dans l'espace leurs gracieux éventails; d'épais bosquets de caroubiers et d'orangers entretenaient autour du monastère une fraîcheur éternelle. Appuyé tristement à la fenêtre de ma cellule, je passais des journées entières à contempler la ville et les campagnes, et mes nuits à écouter le chant du rossignol.

Cependant je prêchais quelquefois à Agrigente, et mes prédications, toujours fougueuses et impitoyables, attiraient la foule. Une affaire du couvent m'ayant appelé à Palerme, j'eus l'occasion d'y prêcher. Ce n'était plus le jeune homme libre et mondain qui venait chercher dans la métropole de la Sicile l'amour et les plaisirs, c'était le moine austère qui venait prêcher le repentir et l'abnégation. Je portai dans la chaire des sentimens coupables. Contempteur d'un monde dont j'étais si mal détaché, je tonnais contre des tentations qui m'avaient tant de fois vaincu, et auxquelles j'étais prêt encore à succomber. La colère, la vengeance, armaient ma bouche d'une éloquence âcre et pleine de rancune. J'eus un succès immense, surtout auprès des femmes : elles ne m'appelaient plus que *le beau moine*. Enivré de cet encens doux et périlleux, je n'appartenais plus au Dieu qui avait mes sermens, j'étais tout entier à l'amour qui m'était interdit. L'épouse du vice-roi devint ma pénitente : elle était jeune et belle, son mari jaloux; et, sous un prétexte, je fus rappelé brusquement au monastère.

J'y revins morne et troublé : j'avais revu ce monde, ces fêtes dont je m'étais banni; et de tendres regrets, des souvenirs de jeunesse s'étaient réveillés dans mon cœur. La privation doublait le prix de tout ce que j'avais perdu : le présent était affreux, l'avenir l'était plus encore. Ma pensée reculait devant les lugubres

perspectives d'un isolement éternel, et toute ma nature se soulevait contre les rigueurs du cloître. Cette voix puissante de la chair qui fait la guerre à l'ame me livrait des assauts terribles : la vice-reine me poursuivait de sa beauté; elle avait baisé ma main, j'avais baisé la sienne; un feu sourd coulait dans mes veines.

En proie à ces préoccupations étrangères, j'oubliais l'autel, et les soins de mon ministère étaient négligés. Seul, oisif, énervé par le climat, tyrannisé par mes rêves, j'errais dans les champs au lieu d'aller à l'office, je passais de longues journées à pleurer sous les colonnes brisées des temples, je regrettais l'Olympe antique et ses divinités riantes, je maudissais cette religion sombre et jalouse dont je portais le joug en frémissant, je me révoltais contre ma destinée; l'amour, la jeunesse, se disputaient mon ame. Palerme avec ses délices, la vice-reine avec sa beauté, passaient devant moi. J'évoquai tout ce que ma mémoire avait de rêveries voluptueuses et d'ardens souvenirs. Une femme! une femme! m'écriais-je dans la solitude des ruines et des forêts; une femme! répétais-je dans le délire de mes songes; et ma robe de bure, mon cordon de moine me rappelant à moi-même, je me tordais de rage et de désespoir sur la planche de mon grabat.

Je me souviens d'une nuit où l'assaut fut plus violent et la lutte effroyable. C'était au mois de mai; je ne pouvais dormir; j'allai m'asseoir à la fenêtre de ma cellule : je me mis à songer aux châteaux de Sicile, à ma jeunesse, à l'amour. Agrigente dormait à mes pieds dans les ténèbres : le silence régnait sur les campagnes, la mer dormait comme la terre, l'air était chaud, le ciel clair rayonnait d'étoiles, les objets étaient gazés, mais si distincts, que je découvrais jusqu'aux colonnes des temples. L'Etna se dressait devant moi dans son isolement et sa majesté; la transparence de l'air permettait de voir la neige disposée par bandes verticales le long du cône, des bouffées de feu la rougissaient par intervalle et montaient au ciel; on eût dit un autel immense où brûlait l'encens de la terre. Un rossignol chantait dans les grenadiers et les jasmins. Ma rêverie devenait de plus en plus tendre, les pensées mondaines s'emparaient de moi, les désirs terrestres rougissaient mon front, mon cœur se fondait aux tièdes haleines du printemps; la mollesse de la nuit me pénétrait de volupté.

Mes yeux erraient au hasard sans rien voir. Que dis-je? mille formes séduisantes, mille apparitions gracieuses passaient devant moi, et je me couvrais le visage des deux mains pour ne les pas regarder. Tout à coup les sons d'une guitare s'élevèrent de la ville, une voix de femme chanta. L'éloignement, en affaiblissant les accords, leur prêtait une harmonie vague, mystérieuse, ineffable : c'était la mélodie des anges, le chant des célestes amours. Quand la voix se tut, j'étais dans le délire; jamais les mots ne peindront ce que je souffris alors; j'en frémis encore en y songeant, et à cette heure de détachement et de retour, ce souvenir fait jaillir, de cendres mal éteintes, des étincelles dévorantes. Éperdu, hors de moi, je me déchirais la poitrine, je me frappais le front contre les barreaux, je tendais mes bras à la chanteuse invisible, et, comme l'amant insensé de la reine des dieux, j'étreignais la nue sur mon sein brûlant. Dans cet état il me fallait de l'air et du mouvement; je quittai ma cellule, je franchis les clôtures, je sortis du couvent, j'errais toute la nuit sur les collines; le matin j'étais soulagé.

Mes soupirs avaient été entendus; le bruit se répandit que j'avais eu une vision; je fus dès-lors tenu pour un saint qui avait des communications directes avec le ciel. Quand je sortais de ma cellule, tout meurtri du combat, j'étais accueilli par le peuple avec une vénération stupide. La vue d'une femme me faisait rougir et on appelait vertu ce mouvement coupable. Les pieux empressemens de la foule blessaient ma droiture, et l'on prenait mes remords pour de l'humilité.

Si seulement la religion eût répondu au cri de la nature par sa voix puissante, si elle eût jeté, entre le monde et moi, la foi des sermens, la sainteté des vœux; mais non, le respect humain était ma seule barrière; je craignais, en faillissant, de ruiner mon crédit, de devenir la risée du cloître, le mépris de la ville. J'aurais joué mon ame pour une femme!, et ma réputation me semblait plus précieuse que mon salut : elle me coûtait assez cher. Si j'avais pu pécher dans l'ombre, j'aurais péché; mais l'œil public me poursuivait de ses regards inquisiteurs; il ne me laissait ni solitude, ni silence.

La cause de ma résistance manquait de grandeur, mais il y

avait de la force dans la résistance même. Je sentais bien cependant que ma jeunesse était plus forte que ma foi, mes penchans plus impérieux que mes devoirs, et qu'il fallait me créer, à tout prix, un intérêt puissant, ou quelque grande affection. Mais quel intérêt dans la solitude? quelles affections dans un cloître? Nulle communauté de souvenirs ou de souffrances, nulle sympathie n'existait entre les religieux et moi; ils étaient tous vulgaires ou grossiers, ils affectaient l'austérité, ils affichaient l'horreur des femmes, et il régnait, dans le mystère du cloître, un vice immonde qui acheva de m'éloigner d'eux. Tous, du reste, étaient jaloux de mon crédit et de mon éloquence, et le plus jaloux de tous, le supérieur, ame pétrie d'orgueil et de fiel, déguisait mal l'envie haineuse qu'il me portait.

Flottant ainsi de rêve en rêve, je livrais mon ame à tous les vents de la terre, et les délires les plus extravagans se partageaient les longues et tristes heures de ma solitude. Je finis cependant par me calmer un peu, plus par lassitude que par résignation; je me mis à prier avec une ferveur inaccoutumée, je m'imposai des jeûnes rigoureux, j'émoussai, par des disciplines, les aiguillons de la chair, je domptai l'orgueil des sens par des pénitences, et je repris le cours de mes occupations pastorales.

J'en étais là de ma vie, lorsque je prononçai, dans la cathédrale d'Agrigente, un sermon de carême. Par un hasard profane, le sarcophage antique, qui sert de fonts baptismaux, représente la tragédie grecque d'Hippolyte. Le sculpteur a travaillé sous l'inspiration du poète, et peint le trouble de Phèdre avec une vérité saisissante. Elle vit dans le marbre; ses femmes l'entourent; les unes la délivrent de ces voiles qui lui pèsent, les autres jouent du luth pour l'apaiser; mais la coupable épouse reste indifférente à tous ces soins; le désordre de son ame, la honte, l'amour, le remords, se peignent dans son attitude. J'avais ce spectacle sous les yeux, et il n'était que trop en harmonie avec mes angoisses et mes combats.

Inspiré par ce drame pathétique et terrible, je prêchai sur la femme adultère, c'est-à-dire que je plaidai ma propre cause sous son nom, car si mes actes étaient encore purs, toutes mes pensées étaient criminelles. Je mis dans mon plaidoyer une pro-

fondeur de conviction si entraînante, que l'auditoire en fut ému. Je faisais vibrer des cordes nouvelles, imprévues. Bien loin de brandir, comme autrefois, les foudres de l'anathème sur les fronts coupables, je portais, dans les consciences troublées, des paroles de miséricorde et de consolation; j'appelais à moi les ames blessées pour verser sur leurs blessures les célestes baumes de la charité. Ce fut une véritable révélation; on n'était pas accoutumé à entendre sortir de ma bouche de si tendres paroles; on ignorait encore que, sous la bure du cénobite intolérant, se cachait un cœur plein d'amour et de sanglots. Attendri moi-même par mon éloquence, je sentais des larmes brûlantes couler sur mes joues, et ma voix, de plus en plus vibrante, était entrecoupée de soupirs étouffés. Vaincu enfin par mon émotion, suffoqué par mes larmes, je retombai dans ma chaire en pleurant. A ce saisissement inattendu, l'assemblée se leva; j'avais peint des maux connus de tous, j'avais éveillé chez tous des sympathies; un sanglot universel retentit dans le temple, et les larmes du pasteur et du troupeau coulèrent long-temps, confondues au pied de Dieu.

Comme je rentrais au monastère, encore tout ébranlé de cette scène, on me dit que j'étais attendu au confessional. J'y entrai. Une voix douce y venait implorer l'appui du ciel contre l'oppression du monde. C'était une jeune fille d'Agrigente que sa famille voulait contraindre à un mariage odieux. Elle avait assisté à ma prédication et venait tout émue se jeter à mes pieds. Elle avait compris, disait-elle, que mon ame n'était point fermée aux peines du cœur. Personne ne pouvait lui donner des conseils plus éclairés, ni de plus tendres consolations. C'est un appui qu'elle voulait plus qu'un confesseur, et cet appui, il fallait que ce fût moi. Je la laissai parler long-temps sans l'interrompre. Soit illusion, soit réalité, il me semblait avoir déjà entendu cette voix. Je cherchais à ressaisir des souvenirs confus et je m'abandonnais à des émotions profanes. Tout à coup j'eus peur. Je me rappelai cette nuit terrible, où la guitare mystérieuse, le chant d'une femme invisible m'avait chassé de ma cellule. Je crus que c'était une tentation de l'enfer. Cependant la pénitente attendait ma réponse. Je balbutiai quelques paroles vagues, inintelligibles, et je la remis au lendemain.

Elle sortit. Son voile m'avait dérobé son visage; mais sa voix,

mais sa taille svelte et gracieuse, m'en avaient dit assez. Je la suivis long-temps de l'œil; elle descendait lentement la colline, disparaissant et reparaissant tour à tour à travers les oliviers. Enfin, je ne la vis plus, et mes yeux immobiles restèrent jusqu'au soir fixés sur le sentier. Quelle nuit! quels songes! quel réveil! Dès l'aurore, j'étais à la fenêtre de ma cellule, les yeux fixés comme la veille, sur le sentier par où devait monter ma pénitente inconnue. Je l'attendis tout le jour; elle vint le soir; une duègne l'accompagnait. Mon cœur battait avec force; je tremblais de tous mes membres comme un timide enfant. Qu'allais-je lui conseiller? L'exhorterais-je à la soumission, ou bien à la révolte? Je n'en savais rien encore, et l'heure pourtant approchait de remplir un devoir sacré, ou de convertir le confessional en école de séduction.

Elle avait relevé son voile en entrant dans l'église. C'était bien le visage que j'avais rêvé. De grands yeux noirs pleins de langueur et de flamme, une lèvre où la mélancolie et l'amour avaient imprimé leur sceau, un front vierge et serein que le souffle des mauvaises pensées n'avait point effleuré. Dans ce moment suprême, je sentis qu'il y allait pour moi de toute ma vie et que ma destinée allait se fixer. J'essayai de fortifier mon ame par la prière; je l'essayai en vain. Cette image divine se plaçait toujours entre le ciel et moi; je fus vaincu.

Le ciel qui a vu le crime, a vu aussi les combats; il a vu mes nuits d'insomnie, mes journées de larmes; il a compté mes soupirs, pourquoi ne m'a-t-il pas secouru? Il a vu mon front rougir devant l'innocence, le sophisme se glacer devant elle sur mes lèvres, pourquoi ne l'a-t-il pas sauvée? Hélas! Dieu n'est pas complice des tyrannies et des iniquités de la famille. Il a fait la jeunesse pour l'amour; et tous les deux nous étions jeunes, tous les deux opprimés.

Depuis long-temps les prières de l'amour avaient chassé du confessional les pensées du ciel; les rôles étaient changés : de juge, le confesseur était descendu au rang de suppliant, la pénitente était montée au rang de juge. Mon honneur et ma vie reposaient dans ses mains. Elle résistait encore : mais ses larmes l'avaient cent fois trahie, elle était revenue après les premiers aveux.

Minuit sonnait à l'horloge du monastère ; je m'échappai de ma cellule, je descendis la colline au milieu des ténèbres, je me glissai furtivement le long des murailles et des sépulcres de la ville antique, j'arrivai au temple de Junon Lacinia ; là je m'assis sur un tronçon de colonne et j'attendis. La nuit était tiède, le ciel étoilé, la mer calme, les campagnes muettes. La nature entière semblait, par son silence et son immobilité, partager mon attente. J'étais comme elle sans voix, sans haleine. Tout à coup j'entendis un léger bruissement à travers les ruines ; c'était Rosalie. Elle tomba dans mes bras muette d'amour et de saisissement. Bien des heures avaient fui, bien des étoiles étaient descendues sous l'horizon, et nos bras ne s'étaient pas rouverts, nos lèvres ne s'étaient pas désunies. Le repos de la nuit n'avait été troublé que par des soupirs, le silence des ruines par des baisers. La duègne qui veillait pour nous vint nous avertir que le jour pointait ; et nous vîmes s'élever de la mer une vapeur blanchâtre qui effaçait une à une les étoiles. Nous nous séparâmes, Rosalie pour retourner à la ville, et moi au monastère.

Je remontai la colline aux premiers feux de l'aurore, je marchai superbe et léger. Au soleil levant, je m'agenouillai à la face du ciel ; et oubliant mon parjure dans le sentiment du bonheur, je confondis dans une même action de grace, Dieu, la nature et l'amour. Je n'étais plus le même homme ; je bénissais la vie que j'avais maudite ; je glorifiais tout ce que j'avais blasphémé. Il n'est pas jusqu'aux longues austérités du cloître que je ne bénisse alors, car elles m'avaient rendu, par la contrainte et par l'attente, le bonheur plus enivrant.

Les temples d'Agrigente nous prêtaient chaque nuit leur ombre ; chaque nuit l'amour nous y versait, du haut des cieux, des voluptés nouvelles. Le mystère doublait le prix de la possession, le danger ennoblissait la défaite. Lorsque la lune glissant entre les colonnes, tombait sur le visage de Rosalie, couchée à l'ombre des amandiers, je croyais toujours la voir pour la première fois, tant elle était belle. Ses longs cheveux noirs et flottans retombaient sur son cou de cygne avec grace et majesté, ses yeux brillaient d'un feu tendre et sévère ; c'était la déesse peinte par Zeuxis et adorée par l'antiquité, dans le temple même dont nous

foulions les ruines. Les rossignols nous connaissaient, ils chantaient toute la nuit autour de nous, l'alouette les faisait taire et nous séparait.

Je poursuivais le cours de mes félicités sans que ma conscience s'alarmât; elle était endormie par l'amour. Cependant cette vie ne pouvait durer. Rosalie était sollicitée à l'obéissance; il fallait prendre un parti; notre fuite fut résolue. Je me mis à en préparer l'exécution, sans en hâter le moment, afin d'en mieux assurer le succès. Un hasard avait pensé nous faire découvrir dans les temples; ils avaient cessé d'être un asile sûr, et nous avions choisi le cloître même pour nos rendez-vous. Rosalie avait la clé d'une porte secrète, et ma cellule nous cachait la nuit à tous les yeux. Avec quel ravissement je l'y reçus la première fois! Sa présence réalisait les rêves ardens de toute ma jeunesse. Cette cellule si abhorrée au temps de ma solitude, m'était désormais bien chère; elle était devenue un lieu consacré, d'où le jour ne pouvait plus m'arracher. Nous passions les nuits entières à l'étroite fenêtre; je lui racontais les heures que j'y avais passées seul, les larmes que j'y avais versées, tous les délires que j'y avais rêvés, et cette nuit, nuit mémorable, où la guitare m'avait révélé son existence. Nos précautions étaient si bien prises, que nous étions à l'abri de tout soupçon. Ma réputation était intacte; toujours pressée par sa famille, Rosalie variait les prétextes pour prolonger les délais. Notre sécurité devint trop grande, elle devait nous perdre. Une imprudence avait jeté quelque doute dans l'ame du supérieur; il m'épiait, et nous étions surveillés sans le savoir. Le moment de la fuite approchait. Une nuit que les chances de ce projet hasardeux nous rendaient plus tendres et redoublait l'intimité de nos cœurs, comme si cette heure eût été pour nous la dernière, un bruit soudain troubla cette effusion de nos ames, la porte céda, le supérieur entra et nous surprit.

Je m'élançai sur lui le couteau à la main, j'allais frapper et noyer mon secret dans son sang; Rosalie me retint le bras.

— Tu dois la vie à cet ange, m'écriai-je d'une voix sourde; mais si un regard, un geste trahissait jamais le secret que tu nous ravis, malheur à toi! ma vengeance t'atteindra jusqu'au pied de l'autel.

Il était seul, il eut peur. Il s'engagea au silence par les sermens du ciel et de l'enfer, mais il était trop tard : la vengeance était éveillée dans mon cœur, et la mort avait touché du doigt l'audacieux. Toutefois je me contins, et je feignis le calme pour rassurer Rosalie confuse et tremblante.

Je passai le reste de la nuit en proie aux passions violentes, à la haine et à l'amour. Je connaissais bien le prieur, je savais qu'il ne se croirait lié par un serment qu'avait arraché la terreur, qu'aussi long-temps que la terreur régnerait sur lui. N'était-ce pas nous, au contraire, qui avions tout à craindre? Nous étions à sa merci. Un mot de lui pouvait nous perdre, et ce mot, il fallait le prévenir à tout prix. Je me repentis de n'en avoir pas fini d'un coup.

Comment revoir Rosalie? Le supérieur avait bien juré le silence, mais non la complicité; et comment tromper maintenant sa vigilance inquisitoriale? Je me jetai dans la seule voie qui me restât ouverte, la dissimulation. Dès le matin j'allai chez le prieur. J'imposai silence aux voix puissantes de la vengeance, je jouai le repentir, je m'humiliai devant lui, je fis l'aveu de ma faute, j'en implorai le pardon. Il tomba dans le piége, reçut ma confession, et m'imposa des pénitences auxquelles je feignis de me soumettre avec reconnaissance. Je passai plusieurs semaines dans cet état de rage concentrée et de profonde hypocrisie.

Je n'avais pas revu Rosalie, mais j'avais de ses nouvelles, et nous n'attendions, pour fuir, qu'une occasion favorable. Les yeux du supérieur étaient encore trop éveillés pour espérer d'échapper à leur surveillance. Plusieurs jours se passèrent sans que j'entendisse parler d'elle : mon inquiétude était au comble. Tout à coup j'appris qu'on l'avait emmenée à Palerme et enfermée dans un couvent. Ce coup me terrassa. Le parjure du prieur était évident, sa mort décrétée; il se jetait lui-même au-devant de sa destinée. Mon premier mouvement fut d'arracher le masque; je ne le gardai que pour frapper plus sûrement. Dès-lors je n'eus plus qu'une pensée, plus qu'un désir, plus qu'un rêve, la vengeance. Et quelle vengeance pouvait égaler l'outrage? N'avions-nous pas été en spectacle devant ce moine? N'avait-il pas joui de la confusion de Rosalie, de la mienne? C'était un homme de trop sur la terre, car son œil faisait baisser le mien, son sourire faisait rougir mon

front; il avait volé le secret de l'amour, il m'avait volé mon honneur ; esclave de son caprice, j'étais dans sa main comme un jouet qu'il pouvait briser.

Et comme si ce n'était pas assez d'outrages, il m'enlevait encore ma maîtresse, il exilait sa jeunesse dans l'horreur d'un cloître; peut-être même avait-il flétri son nom. Oh! alors la vengeance grondait dans mon ame et y soulevait d'effroyables tempêtes. Je songeais avec rage que le lâche n'avait qu'une misérable vie pour acquitter tant de dettes; et cependant il me fallait cette vie, il me fallait tout son sang. Toute autre passion était morte en moi. Je n'aimais plus, je ne regrettais rien, je ne voulais rien que me venger. Cette idée fixe et acharnée était comme une main de fer appuyée sur mon cœur. J'appris que la vengeance a ses voluptés comme l'amour. J'aimais ma cellule comme un lieu de concentration. J'aimais la solitude, car elle se peuplait pour moi des tragiques fântômes dont mon cœur était possédé. Je n'évoquais plus, comme aux jours de ma jeunesse, des images gracieuses, d'amoureux fantômes, mais des scènes de meurtre, un homme agonisant à mes pieds.

Je cachais toujours sous le masque de la pénitence les orages de mon cœur. Le supérieur jouissait de mon humiliation, car il la jugeait sincère, et il me croyait sous son joug; cette supériorité flattait son orgueil. Il ne voyait pas que lui seul était sous mon empire, et que ce long mensonge, cette affreuse contrainte, étaient des outrages de plus à venger. Il me fit un jour l'aveu tardif de son parjure.

— Frère, me dit-il, maintenant que ton cœur est lavé des souillures de l'impureté, apprends que j'ai éloigné de toi la tentation. L'ange de ténèbres avec qui tu as péché, pleure sa faute dans un couvent de Palerme. Applaudis à ma prudence et bénis ma sollicitude : Dieu a dit que ses pensées n'étaient pas nos pensées et que ses voies n'étaient pas nos voies.

Non, moine hypocrite, ses voies n'étaient pas tes voies, car il te menait à la mort par où tu allais à l'orgueil. Comme chacune de ses paroles décelait sa noirceur! Il jouait la bonté, et la malice le consumait; il feignait l'humilité, et l'orgueil du pharisien brillait dans ses yeux; il appelait ange de ténèbres la beauté parfaite,

et il parlait d'impureté, lui qui était souillé de vices infâmes : Bélial était son dieu.

Son idée fixe, et l'espérance de toute sa vie était la mitre épiscopale. L'évêché de Nicosie se trouvait vacant ; il y prétendait, et je lui faisais ombrage, car le vœu public m'y portait : il ne me craignait plus depuis qu'il avait mon secret ; il me le fit entendre nettement ; il me dit que l'abandon de mes prétentions était le prix de son silence et que j'étais à sa discrétion. Je flattai sa chimère, et j'entrai d'autant mieux dans ses vues, que les dignités de l'église m'étaient devenues indifférentes, et que, ma vengeance assouvie, je n'aspirais qu'à l'amour. Des lettres de l'archevêque vinrent exalter ses espérances, et je jouissais en le voyant s'enchanter d'un avenir dont j'étais le maître, s'attacher à une vie dont j'avais le fil. Ainsi le ciel lui-même se faisait mon complice et servait ma vengeance en la raffinant.

Le lâche qui avait si mal tenu son serment à l'égard de Rosalie, ne le tenait pas mieux avec moi. Quand nous étions seuls, ses récriminations étaient fréquentes : devant des frères, des allusions perfides éveillaient leur curiosité. Ainsi, comme s'il eût craint que la mort n'arrivât pas assez tôt, il allait au-devant d'elle, et faisait chaque jour un pas de plus vers la tombe. Le moment approchait où le fleuve, enflé par un si long orage, allait déborder. Depuis trois mois, il grossissait en silence. Je n'avais pas démenti une seule fois mon rôle de contrainte et de dissimulation. Une nuit que la tempête était trop forte et que l'insomnie de la haine brûlait mon sang, je m'introduisis dans la cellule du prieur. Il dormait. Je tirai le couteau, je le levai sur son cœur, j'allais l'y plonger ; une idée me retint. Une fin si prompte me sembla trop douce. Passer des bras du sommeil dans les bras de la mort, c'est la fin du juste ; il faut au pécheur les angoisses et la longue agonie. Cette fois encore je me retirai.

Depuis ce jour, je suivis constamment ma victime, épiant une occasion selon ma haine. J'étais comme une ombre funèbre attachée à ses pas. La vengeance était devenue la compagne fidèle et assidue de ma vie. Au moment de prendre congé d'elle, je m'y attachai davantage, comme à l'ami qu'on va quitter. Pourtant il fallait en finir, et l'heure enfin sonna.

Un jour, le prieur était descendu dans les caveaux du couvent pour les visiter. Il était seul. C'était l'heure de la sieste. Je le suivis sans être aperçu, et je refermai sur moi la porte de fer, qui était pour lui la porte de l'éternité. Heure d'ivresse et de ravissement! J'allais donc enfin me trouver tête-à-tête avec mon ennemi. Une lampe suspendue à la voûte éclairait le caveau de reflets sinistres. Les parois étaient tapissées d'os et de têtes décharnées. Nulle voix ne pénétrait du dehors dans ce lugubre asile : c'étaient déjà le silence et le froid du sépulcre. Quel rendez-vous pour la vengeance! Il y avait au milieu du souterrain un puits vaste et profond qui servait de commune sépulture aux frères, et qui ce jour-là se trouvait ouvert, je ne sais plus pourquoi. C'est là que je rejoignis le supérieur.

— Frère, me dit-il, tu viens comme David pleurer ta faute sur les tombeaux?

— Je viens t'annoncer que ta dernière heure a sonné, répondis-je d'une voix sombre. Prends congé de tes espérances, dis adieu à l'ambition, et meurs.

A ces mots, je le terrassai.

— Meurs, continuai-je, et meurs impénitent! Meurs dans ton orgueil et dans ton parjure; meurs souillé de tous les péchés.

Il s'attachait à la vie avec l'acharnement de la peur; mais il se débattait en vain : j'avais la force du lion. Une fois pourtant il s'échappa, et se traînant à mes genoux, il me demanda grace. Il tenait doublement à la vie, car il attendait pour le lendemain sa nomination à l'évêché de Nicosie. Le misérable espéra m'apaiser, en me cédant cette mître qu'il avait tant convoitée, et dont il me croyait aussi avide que lui.

— Insensé, lui dis-je en le remettant sous mes pieds, tu crois que le désir d'un vain titre a éveillé ma haine. Mais tu as donc oublié cette nuit de malédiction, où le front de Rosalie a rougi sous ton regard impudent et où le secret de ma vie est devenu le tien? Tu as oublié ton serment, ton parjure; moi, je ne l'ai pas oublié! Mais écoute; il te reste un devoir à remplir : tu as fait enfermer ma maîtresse dans un couvent, tu l'as déshonorée; tu vas signer de ta main cette rétractation, qui dément tout ce que tu as

dit, et qui ordonne à l'abbesse de Palerme de remettre la captive entre mes mains pour la ramener chez son père.

J'avais sur moi tout ce qu'il fallait pour écrire. Croyant sauver sa vie, le lâche signa sans résistance.

— Maintenant, repris-je, tu en as fini avec la terre : il faut mourir, mais d'une mort digne de ton outrage et de ma vengeance. Va, jamais tes tortures n'égaleront celles que tu m'as fait souffrir.

En prononçant ces mots, je le tirai par sa robe et je le précipitai dans le puits. Je m'assis au bord pour l'écouter mourir. Il criait; mais ses gémissemens se perdaient dans le silence des catacombés. Il n'était pas même blessé par la chute, et il se mit à implorer de nouveau sa grace et mon pardon. Ces supplications inutiles sortaient des entrailles de la terre comme la voix des mânes. Mon oreille était de fer, ainsi que mon cœur.

Comme je ne répondais pas, le moribond fut pris d'un redoublement de désespoir.

— Tu n'es donc pas un homme? s'écria-t-il avec angoisse; tu es un habitant de l'enfer, tu es Satan lui-même.

— Oui, répondis-je en tournant tout d'un coup cette imprécation superstitieuse au profit de ma vengeance; oui, je suis Satan, et tu peux encore te sauver. Veux-tu vivre? renie ton Dieu, crois en moi, adore-moi comme le sauveur du monde.

— Je crois en toi et je t'adore, murmura-t-il d'une voix éteinte. Christ est un imposteur; c'est toi qui es le sauveur du monde.

— C'est bien; moine imbécille et lâche, tu meurs en reniant ton Dieu, et je ne suis pas Satan. Ma vengeance est satisfaite. Je n'avais que ton corps, maintenant j'ai ton ame; tu meurs damné.

Sans rien ajouter, je scellai la pierre du puits funéraire sur la tête de mon ennemi, et je sortis apaisé de ce théâtre de justice et de mort.

Je restai quelques jours encore au couvent, afin de surveiller l'exécution de ma vengeance, et de m'assurer que le supérieur était bien mort. Sa disparition fut attribuée à mille causes contradictoires : on le chercha partout, excepté dans le caveau où il dormait du sommeil profond. Ne le voyant pas revenir, on supposa qu'il avait fait un voyage clandestin ; et je me fis envoyer à la découverte, afin que mon départ fût motivé et n'éveillât point les

soupçons. Je partis pour Palerme à l'instant, et j'allai droit au couvent où languissait ma maîtresse. Mon nom était connu de l'abbesse : elle me reçut avec une distinction qui aplanit devant moi toutes les difficultés. J'eus à peine besoin de lui montrer la rétractation du prieur, ma parole suffit. Je me dis envoyé par le père de Rosalie pour la ramener à Agrigente ; et tout succéda si bien au gré de mes vœux, qu'elle me fut remise le jour même.

Délivré de mon ennemi, possesseur de ma maîtresse, libre dans l'univers, je ne songeai plus qu'à sortir de Sicile. Un bâtiment allait mettre à la voile pour Constantinople ; et c'est là, sur cette terre de toutes les voluptés, que nous résolûmes d'aller ensevelir notre amour. Je quittai l'habit de moine, et nous nous cachâmes dans une villa de la Conque d'Or, en attendant le départ du navire, retenu au port par les vents contraires. Je tus à Rosalie la mort du supérieur, afin de ne pas empoisonner par les terreurs de l'avenir la joie de sa délivrance : elle était si heureuse de ne la devoir qu'à moi seul, que pas un sacrifice ne lui semblait capable d'acquitter la dette de sa reconnaissance. Cependant les vents contraires continuaient, et l'amour de Rosalie pouvait seul calmer mon impatience et mes inquiétudes. Notre villa était si retirée, que pas un bruit n'y pénétrait ; c'était le désert à la porte de la capitale.

On était au mois de juillet ; un sciroc obstiné soufflait d'Afrique, il énervait la nature et nos cœurs, à peine nous laissait-il la force d'aimer. Le soir, nous cherchions la fraîcheur dans un bosquet d'orangers, dont nous avions fait notre Élysée. Le soleil venait de se coucher dans une vapeur d'or qui environnait comme d'une auréole le mont Pellegrino, et le sanctuaire de la sainte dont ma maîtresse portait le nom. La journée avait été suffocante. Vaincue par l'ardeur du ciel caniculaire, Rosalie s'était endormie sur un tertre de gazon ; un léger vêtement était jeté sur elle comme une draperie sur une statue grecque ; sa tête reposait sur la mousse, sa longue chevelure était répandue tout autour, et livrée au souffle assoupi des brises. Un dernier rayon de soleil dorait son visage comme celui d'un séraphin. A genoux, à ses pieds, je veillais sur elle comme l'ange gardien d'un enfant qui dort. Tantôt je me penchais sur ses lèvres pour en respirer le parfum, tantôt je bai-

sais ses mains à demi cachées dans les fleurs. Le silence était profond : pas un oiseau ne chantait, pas une feuille ne bruissait, et l'insecte même des soirées d'été était muet dans les gazons. Tout à coup des sbires paraissent; ils m'ordonnent de les suivre; je résiste, ils font feu; et la balle qui m'était destinée va frapper au cœur Rosalie endormie; elle ne se réveilla pas.

Je fus conduit en prison. Par un affreux jeu du hasard, le père de Rosalie venait d'arriver à Palerme : sa présence avait déjoué tous nos plans. J'étais arrêté comme ravisseur; on ignorait encore mon meurtre. Le bruit de mon arrestation se répandit bientôt. On ne parlait que du *beau moine*, jadis si austère, si révéré; jamais un pareil exemple de fragilité humaine n'avait étonné la Sicile; c'était la chute du roi des anges. La disparition du supérieur était encore une énigme pour le couvent. On rapprocha ma fuite de cet inexplicable évènement, et je fus transféré à Agrigente pour éclaircir le terrible mystère.

Je revis de loin les temples, asile de mes premières amours, le couvent, théâtre de ma vengeance, et j'entrai dans la ville, garotté sur une mule, au milieu d'une troupe de soldats. La population tout entière m'attendait à la porte, frappée de consternation. Une terreur religieuse était peinte sur les visages; on me reçut dans un morne silence. La foule m'accompagna à pas lents jusqu'à la prison, en chantant le *De Profundis* d'une voix sourde et lugubre, comme s'il se fût agi de quelque calamité publique. Cette multitude, à l'opinion de laquelle j'avais fait jadis tant de sacrifices, je la voyais d'un air distrait se presser sur mes pas; je l'entendais, avec indifférence, bruire autour de ma prison comme une mer agitée. L'idole était brisée; que m'importait ma réputation? L'échafaud se dressait devant moi. Rosalie avait passé du sommeil des ames pures dans le séjour des anges; tout l'intérêt de ma vie avait péri avec elle; je n'aspirais plus qu'à la rejoindre; j'attendais la mort comme une délivrance.

J'avouai tout; j'effrayai les juges par les détails de mon meurtre impitoyable. On ordonna des prières publiques et des processions; les cloches sonnaient, toute la ville était en deuil. Pour moi, j'étais tombé dans la stupeur : on eût dit qu'il s'agissait d'un autre, tant j'étais indifférent à mon sort et aux chances de mon procès.

Enchaîné au fond d'un cachot sombre, je ne demandais ni qu'on adoucît, ni qu'on abrégeât ma dure captivité. Ma vie n'était qu'une longue insomnie; j'étais poursuivi nuit et jour, par une vision qui était là, toujours là, immobile devant moi. Ce n'était plus un moine expirant dans les catacombes, c'était une jeune fille endormie sous les orangers au coucher du soleil.

Je ne sais pourquoi on différait mon jugement, mais ma captivité se prolongeait. Il y avait déjà bien des semaines, bien des mois peut-être que j'étais plongé dans ces humides ténèbres, privé de l'air pur des collines et de la lumière des cieux, comme si la société, implacable comme moi dans sa vengeance, eût voulu, par ses cruelles lenteurs et ma longue agonie, satisfaire aux mânes du supérieur. Enfin on me jugea; je fus condamné à mort. A la lecture de mon arrêt, l'amour de la vie se réveilla en moi. Mon orgueil frémissait à la pensée que j'allais être livré en spectacle aux yeux effrontés de cette multitude, qui naguère baisait ma robe, et s'agenouillait sur mon passage. Puis ma jeunesse passait devant moi comme pour me faire un triste adieu. Je revoyais les temples d'Agrigente, les bosquets de Palerme, et je retrouvais des larmes dont je croyais la source à jamais tarie.

Un matin que j'attendais le bourreau, une grande rumeur de peuple s'éleva autour de la prison. Il semblait qu'on en sapât les portes à coups de hache; puis des hurlemens de joie roulèrent dans les corridors. Ce tumulte profane à l'heure de la mort, ces rires immodérés dans le séjour du deuil et du châtiment, me glacèrent d'horreur et de surprise. Tout à coup mon cachot s'ouvrit, et une troupe d'hommes inconnus me poussa dehors. Quand je me vis libre, un indomptable instinct de conservation me donna des ailes. Je traversai la ville sans qu'on cherchât à m'arrêter. Elle était en proie à une émeute populaire; des bandes armées parcouraient les rues en vociférant; c'est à elles que je devais la liberté: elles avaient enfoncé les portes de la prison pour recruter dans les cachots. Je sortis de la ville au milieu du tumulte; je gravis la colline tout d'une haleine, et m'allai cacher dans les âpres montagnes de la Madonie. J'y vécus quelque temps en sûreté à la faveur des orages politiques qui agitaient alors la Sicile; mais la tempête s'apaisa, le règne des lois recommença, je dus fuir des retraites

où j'étais connu. Mon intention était de m'embarquer pour l'Égypte; mais je n'osais descendre dans les ports, et je suis venu m'ensevelir dans les forêts de l'Etna, où je suis traqué comme une bête fauve, et où ma présence excite la terreur superstitieuse des pâtres.

Le moine se tut un instant pour respirer; il avait parlé toute la nuit d'une voix forte sans reprendre haleine, comme un homme soutenu par la fièvre. L'accès passé, il était épuisé. Des flammes sombres jaillissaient de son grand œil noir et creux; la pâleur couvrait ses joues basanées. Il s'était souvent levé avec une violence convulsive, et son geste, non moins éloquent que sa voix, exprimait les passions tumultueuses de son ame. Il se fit un long silence; puis, se jetant à genoux au bord du cratère :

—Mon Dieu! s'écria-t-il en étendant les mains vers le ciel, n'ai-je pas expié ma faute et mon crime? N'est-il pas temps que vous fassiez grace? Je suis las de la solitude des forêts, las du silence des cavernes; car ce silence a pour moi des voix funestes, cette solitude est pleine de spectres. Délivrez-moi de ces visions cruelles, ou dites-moi de mourir, et le gouffre qui bouillonne et m'appelle sera mon tombeau.

Revenu à ses idées de suicide, il portait un œil sombre sur le fond du cratère. En ce moment le soleil se levait. Vu du haut de l'Etna, ce spectacle est le plus imposant qu'il soit donné à l'homme de contempler. Délivrée des ombres, l'île entière était visible, et l'on embrassait d'un regard ses villes, ses golfes, ses promontoires, et la mer d'Afrique dans son infini. Pour distraire le moine de ses préoccupations sinistres, j'attirai son attention sur la magnificence du coup d'œil; elle parut faire impression sur lui. Son œil resta long-temps fixé en silence sur ce panorama gigantesque; puis, s'approchant de moi :

— Voyez, me dit-il en me montrant du doigt une pointe blanchâtre qui brillait au soleil, c'est là qu'est mon couvent; au-dessous est Agrigente, et plus bas les temples.

— Excellence, interrompit brusquement le guide, j'aperçois là-bas du côté de la citerne des hommes qui m'ont bien l'air de sbires.

— C'est la mort! s'écria le moine en tressaillant.

Et l'instinct de vie se réveilla en lui, le spectre du suicide s'évanouit.

Les conjectures du guide ne tardèrent pas à se réaliser. Nous vîmes bientôt les fusils et les sabres des sbires briller au soleil.

— Combien leur faut-il de temps pour nous atteindre? demandai-je au guide.

— Trois heures au moins.

Le moine se disposait à fuir.

— Attendez, lui dis-je, écoutez-moi. Mon passeport est visé pour Malte; prenez-le, changez d'habit au premier village, et allez vous embarquer à Syracuse.

Il me témoigna sa gratitude par un serrement de main silencieux et partit. Je le suivis long-temps de l'œil jusqu'à ce que je l'eusse perdu de vue derrière le mont Frumento, dans la direction d'Aderno. De là il pouvait gagner Syracuse dans la nuit même par des chemins de traverse. Je redescendis à la maison des Anglais. Les sbires y arrivèrent après moi : leur proie était hors de leurs atteintes.

Peu de temps après je reçus une lettre de Malte; elle était du moine d'Agrigente. Il avait exécuté son projet sans obstacle. Il m'annonçait que le jour même il s'embarquait pour l'Égypte, et qu'il allait s'ensevelir dans les déserts de la Thébaïde.

Dès-lors je n'ai plus entendu parler de lui.

CHARLES DIDIER.

COLERIDGE.

Par une marche commune à tous les arts, la poésie épuise l'observation matérielle avant d'arriver aux abstraites intuitions de l'esprit. C'est la conséquence forcée de cette loi de progrès, d'agrandissement et de généralisation qui domine les travaux successifs de l'humanité. Prenez l'histoire littéraire de chaque peuple: pas un fait, pas un individu ne viendra démentir cet axiome aussi certain dans un autre ordre d'idées que peut l'être dans le sien un théorème d'algèbre, une vérité d'histoire naturelle. Pour nous servir d'une comparaison moins nouvelle que juste, le papillon n'est d'abord qu'un ver.

Lorsque l'époque de cette transition est arrivée, les hommes hardis qui, les premiers, divorcent avec le passé, les premiers instrumens, les premières personnifications de cette inévitable fatalité, sont trop souvent des victimes dévouées qu'elle immole dans l'ombre, et dont la cendre se mêle ignorée à celle des tard-venus, qui s'efforcent et s'épuisent à rejoindre l'arrière-garde de chaque génération. Mais, quelquefois aussi, après les clameurs injurieuses dont on accueille les efforts des novateurs, après la fange amoncelée sur leurs ailes qui s'entr'ouvrent, viennent pour ces nobles et aventureux génies le silence du respect, ou le bruit harmonieux des louanges. C'est qu'alors la transformation de l'art est consommée. La foule murmure d'abord, proclame ensuite quelques noms glorieux; et ces noms, inscrits dans la mémoire d'un grand nombre, servent de fanaux, de jalons aux historiens critiques de la pensée humaine et de ses modes divers.

En 1773, vivait à Ottery-Saint-Mary, à dix milles d'Exeter, dans le

comté de Devon, un pauvre *vicar*, simple et naïf comme celui de Wakefield. D'abord maître d'école à South-Molton, c'était un savant, un hébraïsant. Il avait aidé le docteur Kennycott à collationner les nombreux manuscrits qui servirent à la fameuse édition de la Bible publiée par ce dernier. Puis, auteur d'une dissertation théologique sur le Λογος, il pouvait, par conséquent, prétendre à un évêché.

Toutes les conditions du bonheur semblaient remplies dans cette obscure et laborieuse existence. Il ne manqua long-temps au bon ministre qu'une haine, une douce et innocente haine, un ennemi sur lequel il pût, par boutades, décharger sa bile et déverser le trop plein de ces petites irritations dont pas un cœur n'est exempt. Eh bien! cette haine lui vint un jour; cet ennemi se rencontra.

Ce fut un être inoffensif, sans moyens de résister, fort vieux, et qui déjà s'était vu en butte à de cruelles inimitiés, à d'injustes vengeances, à des colères sans motifs; ce fut l'*accusatif*, cet esclave éternel du verbe, l'accusatif, si souvent maudit avec tous les cas, ses collègues, par les pauvres enfans que l'on attelle à la grammaire. Voilà le champion auquel le respectable *vicar* déclara une guerre acharnée (j'allais dire une guerre à mort).

Ce nom d'accusatif lui paraissait odieux et immoral.

Il travailla beaucoup à le faire disparaître, publia tout exprès une grammaire anglaise, et, malgré ses efforts, ne put donner crédit au remplaçant qu'il proposait. Ce nouveau venu portait un nom plus innocent, sinon plus euphonique; il devait s'appeler, d'après le maître d'école de South-Molton, le *quale-quare-quidditif*. Pourquoi? je dois confesser que je l'ignore.

Il paraît que les revers de cette lutte obstinée n'influèrent pas beaucoup sur le moral du ministre; car, tout en combattant, il vit, année par année, son foyer se garnir de six têtes enfantines; et, en 1773, une septième vint agrandir le cercle: celle-là destinée à faire plus de bruit que toutes les autres ensemble.

Le septième et dernier fils du ministre d'Ottery-Saint-Mary était Samuel Taylor Coleridge.

Samuel perdit son père à l'âge de neuf ans, sa mère bientôt après; et le pauvre orphelin fut envoyé à l'école gratuite de *Christ's-Hospital*, à Londres. C'était, à cette époque, un excellent séminaire. Voici le compte que Coleridge lui-même rend de ses études et de leur direction.

« J'eus l'inappréciable avantage d'avoir pour maître un homme à la fois sensible et sévère. De bonne heure il m'apprit à mettre Démosthènes au-dessus de Cicéron, Homère et Théocrite au-dessus de Virgile, Vir-

gile enfin au-dessus d'Ovide. En même temps que nous lisions les poètes grecs et latins, il nous faisait apprendre par cœur Shakspeare et Milton. C'étaient les leçons qu'il fallait le mieux savoir, et qui fournissaient le texte des plus longues explications.

« J'appris de lui que la poésie, même celle des odes en apparence les plus irrégulières, est soumise aux lois d'une logique aussi sévère que celle de la science, et plus difficile; car elle est plus subtile, plus complexe, découle de causes plus nombreuses et de rapports plus insaisissables. Dans nos compositions anglaises, au moins pendant les trois dernières années, notre maître se montrait sans pitié pour toute phrase, toute image, toute métaphore qui ne présentait point un sens parfaitement raisonnable et clair. Il écartait même ces dernières, lorsqu'il n'en résultait pas pour le sens un accroissement évident de force et de noblesse.

« Le luth, la harpe, la lyre, la Muse ou les Muses, les inspirations, Pégase, le Parnasse, l'Hippocrène, lui étaient en horreur. Je l'entends encore s'écriant : « Harpe, harpe... lyre... c'est-à-dire plume et encre, n'est-ce pas?... La Muse, la Muse, mon garçon, c'est la fille de votre nourrice, pas vrai ?... Les sources Piériennes... c'est la pompe du portier, je suppose ?

« Bien plus, certaines introductions ou comparaisons, certains exemples, avaient été mis, par ordre alphabétique, sur une liste de proscription. Parmi les comparaisons était, je m'en souviens, celle du mancenillier, comme pouvant s'adapter à trop de sujets. En cela, pourtant, cette allusion cédait la palme à celle d'Alexandre et Clytus, qui pouvait s'employer, quel que fût le thème de nos compositions... Était-ce l'ambition ? Alexandre et Clytus; la flatterie? Alexandre et Clytus; l'ivrognerie, l'orgueil, l'amitié, l'ingratitude, le remords ? toujours Alexandre et Clytus... Enfin, l'un de nous ayant à prôner les bienfaits de l'agriculture, et s'étant permis de dire qu'Alexandre, s'il eût simplement guidé la charrue, n'aurait point, à coup sûr, immolé son ami Clytus, la bonne vieille amie, la comparaison à l'épreuve, si commode et serviable, fut bannie par édit public, *in sæcula sæculorum*. »

« Les jours de congé, dit-il aussi plus loin, dans mes promenades solitaires (un orphelin n'a jamais beaucoup d'amis), j'éprouvais une grande joie, lorsqu'un passant, et surtout un passant vêtu de noir, voulait bien lier conversation avec moi ; car bientôt je trouvais moyen de la diriger vers mes sujets favoris :

La Providence, la science de l'avenir, la volonté et la destinée,
La fatalité, le libre arbitre, la certitude des prévisions,
Sans trouver l'issue du ténébreux labyrinthe où j'errais.

« Cette absurde conduite aurait sans doute nui au développement de mes facultés et aux progrès de mon éducation, si elle eût continué, mais une bienfaisante surveillance sut y mettre un terme. »

Tel était ce jeune homme déjà fortement préoccupé d'idées abstraites, lancé à corps perdu dans les subtiles arguties de la métaphysique et des discussions religieuses. Avant l'âge de quinze ans, il avait traduit en vers anacréontiques anglais... les Baisers de Jean Second ou les Églogues de Moschus, allez-vous dire?... Non, vraiment... Il avait traduit les dix Hymnes grecques de Synesius, ce disciple depuis converti de la dernière philosophe, de la martyre païenne Hypatia... Cette traduction n'était point un devoir d'écolier, c'était un travail d'amour et de choix. Pour le bien apprécier, il faut songer à l'obscure philosophie qui fait le sujet des poésies de l'évêque égyptien. Peu après, Coleridge obtint le prix de composition grecque pour une ode en vers saphiques.

En 1789, un jeune homme, qui débutait dans la carrière poétique, fit paraître un pamphlet renfermant quatorze sonnets et n'ayant d'autre titre que celui-ci : *Fourteen sonnets*. Le *protecteur* de Coleridge venant à quitter le collége du Christ pour aller à l'Université, lui fit présent de ces poésies.

On a beaucoup abusé du sonnet depuis lors; mais à cette époque, il était dans toute sa fraîcheur, et ceux de Williams Lisle Bowles, notamment les deux qu'il avait écrits au sujet de Milton, ne manquaient ni d'élégance ni de grace. Du reste, eussent-ils été dix fois moins bien faits, il est probable que, par leur analogie avec les goûts littéraires de notre écolier, par leur tendance à l'imitation des anciens, ils eussent bouleversé son imagination inquiète et jusque-là sans but. Il crut entendre au dedans de lui une sorte d'appel céleste, voir briller un phare à l'horizon et nous dit, plus de trente ans après, dans l'histoire de sa vie :

« Ce fut un double plaisir pour moi; c'est encore une de mes plus chères ressouvenances que d'avoir dû à un ami si tendrement dévoué la première lecture d'un poète qui, depuis, d'année en année, m'a tant de fois ravi dans un doux enthousiasme, m'a si souvent inspiré par ses ouvrages. Mes amis d'autrefois n'auront point oublié l'ardeur sans frein, le zèle impétueux avec lequel je cherchai des prosélytes à cette nouvelle poésie, non-seulement parmi mes camarades, mais parmi tous ceux avec qui je conversais, quel que fût leur rang et le lieu de nos entretiens; comme mes finances d'écolier ne me permettaient point d'acheter autant d'exemplaires qu'il m'en fallait, je transcrivis ces quatorze sonnets plus de quarante fois dans l'espace d'un an et demi, les estimant le plus riche présent que je pusse faire à ceux que j'aimais. »

D'une pareille ferveur à l'imitation il n'y a qu'un pas, et Coleridge ne fut pas long-temps à le franchir. Le voilà donc tout entier à la poésie, abandonnant complètement les controverses religieuses et les thèses d'analyse morale, pour scander des vers passablement mauvais, du reste, mais empreints déjà d'un harmonieux mysticisme. La forme était, pour ainsi dire, venue avant le fond, ainsi qu'il arrive presque toujours dans ces préludes d'enfans-poètes. Vous avez peut-être lu des vers écrits par M. de Châteaubriand, à l'âge de seize ans, sur ce qu'il appelle l'aimable solitude des bois. Ils ont tout-à-fait ce caractère de mélodie instinctive et prématurée.

A dix-huit ans, Coleridge passa de *Christ's Hospital* à l'université de Cambridge. Il n'y obtint pas les honneurs académiques, soit que, dominé par sa nouvelle fantaisie, il eût négligé de les briguer, soit que la nouvelle direction imprimée à ses facultés eût empêché ses progrès dans les études classiques.

A cette époque de sa vie, et seulement alors, il fut remarquable par une excessive gaieté; mais au milieu de ses folies de tout genre, il était sujet à de fréquens accès de tristesse et d'abattement; de plus, amoureux de la sœur de son camarade, James White. Dans l'automne de 1793, une de ses attaques de spleen étant survenue au moment où les tourmens d'une passion contrariée se joignaient à ceux d'une grande gêne pécuniaire, il quitta Cambridge en même temps que quelques-uns de ses condisciples.

Arrivé avec eux à Londres, après quelques heures données à ces entassemens d'orgies et de débauches que la jeunesse prend volontiers pour expression et symbole de sa liberté nouvelle, Coleridge leur dit adieu, les quitta brusquement et se mit à errer par les rues dans un état d'abandon pareil à celui où s'étaient déjà trouvés Savage et Johnson.

N'est-ce point là un moment solennel, un spectacle qui arrête la pensée, quand elle recompose la vie d'un homme de génie, quand elle veut intimement s'associer à toutes ses impressions, deviner tout ce qu'il a dû sentir et souffrir?... Ne vous semble-t-il pas voir ce jeune étudiant, la tête encore exaltée par ses récens excès, isolé au milieu d'une multitude affairée qui le froisse, le coudoie, brise sa rêverie hautaine, rit de sa sublime distraction? Ne vous semble-t-il pas le voir s'égarer dans les carrefours bruyans et fangeux d'une immense cité, n'ayant pour reposer ses yeux las et rebutés que le ciel brumeux de Londres dont un voile éternel de fumée assombrit encore les teintes grises?

Coleridge s'est toujours souvenu de cette journée, et il y fait une allusion touchante dans sa monodie sur la mort de Chatterton, cet autre jeune poète, à la mort duquel il dut alors sérieusement réfléchir.

Le lendemain, les ressources lui manquèrent tout-à-fait, et le poète se fit soldat. Il s'enrôla dans le 15e de dragons légers sous le nom emprunté de Clumberbacht. A quoi tiennent les destinées? Doué de l'aptitude ordinaire de tous les hommes pour le métier qui en exige le moins, Coleridge serait mort obscurément dans les rang subalternes d'un régiment de cavalerie, car son manque de fortune lui interdisait toute espèce d'avancement. Par bonheur, un léger défaut de conformation l'empêchait d'apprendre à monter à cheval, ses leçons de manége étaient accompagnées de chutes fréquentes, et dans cette nouvelle sphère, le faiseur de vers saphiques se trouvait au-dessous du plus grossier manant gallois.

Il resta quelque temps au régiment, sujet d'étonnement pour ses camarades, de curiosité pour ses chefs, jusqu'à ce qu'un jour on découvrit dans ses papiers une plainte sur les misères de sa position, plainte fort extraordinaire, sinon au fond, du moins dans la forme, car elle était en vers latins du style le plus pur. Une sorte d'enquête s'ensuivit, et ses amis, auxquels on fit écrire, obtinrent sans peine le congé d'un dragon, si mauvais écuyer, si bon poète.

L'année suivante (à vingt-un ans), Coleridge publia ses premiers vers : *Poems on various subjects*. Le public accueille ordinairement avec une grande indifférence ces premiers pas, ces ballons d'essai. Il ne fit pas d'exception en faveur de celui-ci, qui, à vrai dire, ne la méritait en aucune façon. Çà et là, peut-être, un œil exercé pouvait découvrir un mot heureux, une tournure naïve, une perle enfouie; mais l'ensemble était d'une simplicité triviale et sans autre charme que celui dont nous avons parlé plus haut, celui d'un choix heureux de paroles sonores. C'était une musique sans motifs, sans but, sans idées, comme celle que le vent fait rendre aux roseaux, aux feuillages, aux trophées de vieilles armures. Dans ce genre, la pièce qui commence par ces mots: *Spirits of Loves*, etc., est un morceau achevé; il est facile d'y remarquer le germe de l'une des plus précieuses qualités du style de Coleridge, l'harmonie verbale.

Le peu de succès de cette tentative littéraire força le poète à quitter Londres. Il alla se fixer à Bristol, et s'y lia bientôt avec un autre jeune homme, fils d'un riche marchand de draps, et se mêlant aussi de rimer. Celui-ci se nommait Robert Southey. Une grande conformité d'opinions politiques ne contribua pas médiocrement à rendre leur intimité plus étroite. Ils étaient tous deux partisans exagérés des principes de la révolution française, et un soir, après le thé, ils se mirent à versifier quelques scènes de la chute de Robespierre. Le sujet leur montant à la tête, ce qui n'est point extraordinaire, s'agrandit peu à peu sous leurs plumes, et devint un drame en trois actes, où sont éparses des beautés de premier ordre, rendues plus étonnantes par la rapidité de leur en-

fantement : commencé le soir, ce drame était terminé le lendemain à midi, sous presse au coucher du soleil, publié le lendemain matin.

Encouragé par le succès de ce drame, qui fit grand bruit à Bristol, Coleridge entreprit l'hiver suivant (1794-1795) une série de discours publics sur la révolution française. Jeune et malheureux, il s'associait à ce double titre aux efforts du parti démocratique. Ces *Conciones ad populum*, comme il les a désignés en les faisant imprimer, n'eurent d'autre effet que de bien convaincre le poète qu'il essaierait en vain de lutter contre cet esprit d'ordre public qui paralysait l'action de tous les partis, au sein de l'Angleterre, effrayée par l'exemple de ses voisins d'outre-mer. Le besoin de réaliser son innocente utopie politique le fit alors songer à fonder une république à côté de celle des États-Unis, sur les rives fertiles du Susquehannah.

Lui, Southey et Lowell, leur ami commun, devaient suffire à l'organisation de cette nouvelle société, dont le gouvernement avait déjà reçu un beau nom, un nom retentissant et dérivé de racines grecques, comme il convenait à des législateurs récemment échappés de Cambridge et de Baliol collige. Les colons qui auraient bien voulu les suivre dans leur aventureuse expédition, auraient eu l'insigne bonheur de vivre sous une pantisocratie pure.

Personne ne se laissa séduire, sauf les nouveaux Solons, qui commencèrent à courtiser trois sœurs, les *misses* Frickler, de Bristol. Au bout de quelques mois, Coleridge, trop jeune et trop pauvre pour songer raisonnablement à se marier, se laissa néanmoins persuader que miss Sarah Frickler était compromise par les soins qu'il lui avait rendus, et il se maria le jour même où son ami Southey épousait l'aînée de ces jeunes modistes de Bristol.

Adieu, les rêves brillans, les théories passionnées; le poète était maintenant lancé au milieu des embarras de la vie de famille. Bientôt père de trois garçons, Hartley, Bentley et Derwent, il n'eut d'autre ressource, pour les faire vivre, que le produit de ses travaux, lui qui avait dit dans la préface de son premier livre :

« Je n'attends de mes écrits ni profit, ni réputation étendue, et je me considère déjà comme complètement récompensé de mes peines... La poésie a été pour moi son propre salaire. Elle a bercé mes chagrins, multiplié, doré mes joies, embelli ma solitude; grâce à elle, je sais maintenant ne chercher que ce qui peut se trouver de bien et de beau dans tout ce qui m'entoure. »

Ce qu'il n'avait pas cherché dans la poésie, il se vit bientôt forcé de le demander à la politique : il créa un journal sous le nom de *the*

Watchman (le Garde de nuit). Il faut en convenir, le titre était admirablement choisi; jamais le temps n'avait été si menaçant et si variable. Jamais les citoyens endormis n'avaient eu autant besoin d'un fidèle crieur qui, de quart d'heure en quart d'heure, leur dît : La nuit est belle... ou bien : Le ciel est sombre! Il y a des éclairs là haut! Mais les principes de Coleridge effrayaient bien des gens; d'autres conservaient encore le vieux préjugé, à peine encore déraciné, que les gens de lettres sont impropres à juger ou mener les affaires publiques : grossière et fatale erreur que Coleridge était appelé lui-même à démentir un jour.

Rien n'est amusant d'abord, et pénible par la réflexion, comme le récit qu'il a fait de ses courses, de ses visites, en un mot, de sa quête de souscripteurs. Les rebuffades et les mécomptes dont on abreuva, dans cette occasion, l'un des plus nobles cœurs et des plus brillans esprits de l'Angleterre moderne, sont des faits bons à méditer encore aujourd'hui.

Dégoûté autant qu'on peut l'être, le jeune républicain fut sur le point d'abandonner son projet de journal; mais, par malheur, c'était là le conseil de la prudence humaine, auquel, dans sa généreuse terreur de paraître obéir à un sentiment d'égoïsme, Coleridge ne voulut pas se rendre. Il persista donc, et, dès la publication des premiers numéros, il se fit des ennemis de tous les démagogues anglais ses confrères.

Il est facile de se rendre compte d'un pareil résultat, malgré ce qu'il paraît avoir d'inconséquent au premier coup d'œil. Le parti radical, alors renaissant en Angleterre, se composait en grande partie de jeunes gens irréfléchis ou de vieux mécontens ruinés, qui, en adoptant les principes d'indépendance entière, professés par nos philosophes en bonnets rouges, avaient pour but d'ériger en maxime le matérialisme et le relâchement des mœurs, afin de donner ainsi un semblant de consistance logique à leur vie déréglée. Or, le rédacteur du *Watchman* était républicain, mais républicain religieux. Traînard puritain, reste égaré de l'arrière-garde des austères niveleurs, disciple du philosophe Hartley, dont il avait donné le nom à son fils aîné, il faisait partie de la secte des *unitarians*, et sa conviction avait toujours été que l'instruction nationale et la soumission aux préceptes de l'Évangile étaient les conditions indispensables de toute amélioration politique.

Après le neuvième numéro, *the Watchman* cessa de paraître faute d'abonnés, et Coleridge dut à l'un de ses amis de n'être pas jeté dans les prisons de Bristol sur la demande de son imprimeur, à qui quatre-vingts ou quatre-vingt-dix livres sterling restaient dues.

Ce fut alors qu'il se retira à Stowey, au pied des petites montagnes

du Quantock. Là, ses études le portèrent vers des recherches qui avaient pour objet les sources premières des religions et de la morale universelle, tandis que, pour subvenir à ses besoins déjà fort restreints, il fournissait des vers à un journal du matin. De Stowey sont datées deux grandes épîtres politiques : *A prospect of Peace*, *Fears in solitude*, et son ode : *To the departing year*, dont les premiers vers sont peut-être les plus beaux qu'il ait écrits :

Not yet enslaved, not wholly free,
O Albion, etc.

Vers le même temps, il fit aussi son drame : *the Remorse*, sur les instances de Sheridan, qui, par un méchant calembour, empêcha sa réception au comité de Drury-Lane. *The Remorse* reparut plus tard, en 1813, et fut joué à Covent-Garden, avec tout le succès que comportait sur la scène le genre essentiellement lyrique de Coleridge.

Sa retraite à Stowey et l'existence précaire qui s'y joignait n'étaient heureusement pas sans compensation. Malgré les prédications unitairiennes qu'il prononçait chaque dimanche dans la chapelle de Taunton, l'avenue de son modeste *cottage* était souvent foulée par des hommes qui avaient su apprécier le poète, et qui ne contribuèrent pas peu depuis à stimuler l'injuste et dédaigneuse indifférence du public. Parmi eux était Charles Lamb, dont le talent gracieux n'est pas sans quelques rapports avec celui de Charles Nodier, et qui avait été à l'Université le condisciple de Coleridge. Une étroite amitié vint encore consoler le solitaire de Stowey; ce fut celle de Wordsworth, qui habitait alors Allfoxden. Les deux milles qui les séparaient furent sans doute bien souvent franchis, et malheureusement on ne saura jamais l'influence qu'exercèrent l'une sur l'autre ces deux constellations toujours voisines, jamais rivales : Wordsworth, qui publiait alors ses *Lyrical Ballades*, y joignit l'étrange et fantastique récit qui a pour nom *The Rhyme of the Ancient Mariner*, dans lequel, sous prétexte de prêcher aux hommes la pitié pour les autres créatures de Dieu, Coleridge se complaît à donner, par la magie du style et la force du coloris, une vraisemblance effrayante à des incidens tels que le plus bizarre cauchemar n'en a jamais réuni.

Ce poème ayant été traduit en français, nous nous bornerons à en signaler l'origine ignorée. Elle est dans une phrase de Shelwocke, l'un des premiers navigateurs anglais. « Hatley, dit-il, mon capitaine en second, étant un homme mélancolique, s'imagina que ce mauvais temps si long était dû à un albatros qui suivait obstinément le vaisseau. Il le tua, mais sans améliorer notre condition. »

Dites maintenant, si vous le pouvez, par quelle sympathie mystérieuse, bien des années après que cette phrase si simple eut été enfouie dans un long récit de voyage, elle alla frapper l'imagination d'un jeune rêveur et servir de canevas à l'un des poèmes les plus excentriques qui se soient écrits.

Coleridge cependant sentit bientôt qu'un plus long séjour dans un obscur hameau devait nécessairement amortir l'élan de ses facultés et le priver des ressources littéraires indispensables à leur développement. Un hasard, moins rare en Angleterre que chez nous, lui procura les moyens de quitter sa retraite.

Il avait connu à Bristol un jeune homme riche et maladif, nommé Thomas Wedgewood, que rien ne pouvait arracher à une apathie *spléni-que*, provenant d'une lésion intestinale. Ce malheureux avait imaginé, pour se donner une excitation et une sensibilité factice, d'ouvrir une boutique de boucher. Il comptait sur de fréquentes disputes avec les chalands, pour retrouver une énergie au moins momentanée; mais ce singulier expédient ne servit qu'à montrer combien lui pesait son état habituel. Ce jeune homme entreprit un voyage dans les diverses parties de l'Angleterre, et s'associa Coleridge dont la conversation brillante était le seul palliatif qui pût lutter contre un si insupportable ennui. Wedgewood mourut en route et légua cent livres sterling de rente à son compagnon; aussi dès l'année suivante, Coleridge et Wordsworth étaient en Allemagne; Southey avait accueilli et garda, pendant tout le voyage, la femme et les enfans de son ami.

Les Anglais ont pressenti bien plus tôt que nous quelles richesses intellectuelles étaient enfouies, par la modestie et la gravité des savans teutons, dans la poussière de leurs universités. Que de fois, en bien peu d'années, nos armées victorieuses ont sillonné l'Allemagne, ont campé dans ses villes, se sont installées en souveraines auprès de ses riches bibliothèques, sans qu'un homme se soit trouvé dans nos rangs, capable de deviner le mérite des paisibles savans que le bruit des clairons ne réveillait point; capable d'attacher aux piques de nos étendards, lorsqu'ils revenaient triomphans, quelques-unes de ces couronnes d'olivier dont on décore la tombe du poète, du philosophe ou du naturaliste, après une vie entière d'obstinés et magnifiques labeurs.

Pas une traduction de Schiller ou de Goëthe, pas un poème de Klopstock, pas un système de Kant ou de Schelling, ne se sont retrouvés dans les fourgons de nos brigades si nombreuses et tant de fois renouvelées; et justement à la même époque, deux poètes dont le nom avait déjà soulevé dans leur pays de violentes et sérieuses critiques, garanties d'une imman-

quable célébrité; deux hommes dont le savoir d'alors ferait encore honte aujourd'hui à celui de bien des sommités universitaires, à peine rassurés sur l'existence de leurs familles, prenaient le bâton du pélerin, et s'en allaient recueillir quelques parcelles du noble banquet scientifique offert aux Burschenschafts.

Après avoir séjourné quelque temps à Ratzburg pour y apprendre l'allemand, Coleridge se rendit à Goettingue, suivit les cours célèbres d'histoire naturelle et de philosophie professés par Blumenbach, étudia les commentaires d'Eichorn sur le nouveau Testament, et prit avec le professeur Tychssen des leçons de grammaire gothe. Il lut aussi les minnesinger et les poésies de Hans Sachs, le cordonnier de Nuremberg, mais en consacrant néanmoins la plus grande partie de son temps à l'étude de la philosophie et de la littérature générale.

En repassant ensuite par Hambourg, les deux poètes furent rendre hommage à Klopstock : Coleridge a fort spirituellement décrit l'étonnement qu'il ressentit en voyant la figure hétéroclite et l'extérieur sans grace de l'auteur de *la Messiade*. Ce beau poème n'était pas encore connu en Angleterre, et Klopstock demanda instamment à Coleridge d'en traduire quelques fragmens de choix, « pour me venger de nos compatriotes, » ajouta-t-il en souriant.

A son retour en Angleterre, Coleridge alla résider à Keswick et mettre en ordre son riche butin. Le cercle de ses connaissances était singulièrement agrandi, et de plus il avait su s'approprier les qualités et le faire des plus grands écrivains du pays qu'il venait de parcourir.

Ses doctrines religieuses avaient subi, elles aussi, un grand changement Préparé par les études de sa première jeunesse, par les discussions théologiques de *Christ's Hospital*, il eut moins de peine qu'un autre à pénétrer le sens obscur des théories métaphysiques dont l'Allemagne était alors comme inondée. Le résultat de ces nouvelles leçons fut ce qu'il appelle une *reconversion* qui lui coûta beaucoup. Vous savez qu'il était presque socinien à son départ. Lorsqu'il revint, il abjura Spinosa pour saint Paul, et l'incrédulité la plus formelle pour une foi complète dans la trinité divine.

Quant à sa première religion politique, à son admiration pour Danton et Marat, depuis long-temps il l'avait perdue. Peut-être à son insu, quelque sentiment d'égoïsme indirect s'était-il mêlé aux véhémentes harangues républicaines de Bristol; mais il est juste de dire que lorsque les excès du parti jacobin ne laissèrent plus à des hommes probes et loyaux les moyens de se tromper eux-mêmes, d'expliquer ses actes, de justifier au moins ses intentions, le jeune tribun avait sans hésiter sacrifié toutes ses arrière-pensées d'intérêt personnel.

On ne revient pas sans amertume sur une conviction profonde, on ne désavoue point sans humiliation les actes publics de sa jeunesse, sanctionnant ainsi les reproches de présomption et de légéreté qui nous blessaient alors si vivement. Aussi, de son enthousiasme pour la France, Coleridge ne garda qu'une éternelle colère contre les Français. On eût dit cette haine rancuneuse qu'un amant trompé conserve toute la vie à sa maîtresse infidèle.

Cette haine, il put la satisfaire amplement dans le *Morning-Post*, dont on lui offrit la direction quelque temps après son retour. Il accepta, mais sous la condition expresse qu'on ferait une profession de foi politique, et que sous aucun prétexte on ne le forcerait de dévier de ces principes une fois posés. En effet, ce journal devint entre ses mains, et il est resté plusieurs années, anti-ministériel, mais fort réservé dans son opposition, et surtout anti-jacobin et anti-français.

Fox prétendit un jour à la tribune, avec un emportement hyberbolique, que la guerre contre la France était fille du *Morning-Post*. Coleridge répliqua le lendemain, dans sa feuille, que, s'il pouvait croire le mot vrai, il se tiendrait honoré de l'avoir pour épitaphe.

Pitt demeura cependant l'objet de sa plus grande aversion politique, aversion énergiquement exprimée dans l'ode impétueuse qui a pour titre: *Fire, Famin, and Slaughter* (Feu, Famine et Carnage): ces trois farouches démons, réunis dans les plaines maudites de la Vendée, et se demandant qui les a déchaînés, se répondent tour à tour par le même vers énigmatique :

Letters four do form his name (1).

Tant que Pitt demeura premier ministre, il fut impossible à Coleridge de surmonter l'antipathie qu'il avait contre cet homme. Mais aussitôt qu'Addington lui eut succédé, le poète, soit dans le *Morning-Post*, soit dans le *Courier*, après que le *Morning-Post* eut changé de propriétaire, le poète devint un des plus zélés partisans, un des plus utiles appuis des mesures ministérielles. Ce rôle, ennobli chez lui par un désintéressement à toute épreuve, ne l'exposa point aux injures multipliées que Southey s'attira par ce qu'on appela son apostasie, couronnée du titre de poète lauréat.

Deux ans après avoir quitté le *Morning-Post*, Coleridge alla voir à Naples son ami le docteur Stoddard, qui remplissait dans cette ville les fonctions d'avocat du roi. Le gouverneur, sir Alexander Ball, cédant à l'entraînante admiration que Coleridge inspirait presque sans le vouloir,

(1) Quatre lettres forment son nom.

le nomma son secrétaire; mais au bout de quelques mois le poète repartit pour l'Angleterre en traversant l'Italie dans toute sa longueur.

Finissons-en avec l'existence politique du poète : presque chaque année, sa voix a jeté, dans la mêlée des partis, quelques paroles de calme et de modération, écoutées quelquefois, lorsque les circonstances leur donnaient la valeur d'un pamphlet, oubliées toujours après qu'elles avaient cessé d'en avoir l'intérêt éphémère. La dernière de ces prédications politiques, publiée en 1830, est intitulée : *Essai sur la constitution de l'Église et de l'État destiné à faire sainement juger le dernier bill catholique*. C'est un avis grave et sévère aux utilitaires et aux *liberalists* (qu'il ne faut point, en France et sous peine de fausser l'idée, désigner par notre mot *libéraux*).

Pour ne point perdre de vue le rédacteur du *Morning-Post* et du *Courier*, nous avons quitté le poète à son retour de Goettingue. Vous devinez bien que son premier ouvrage fut une traduction; mais quelle traduction!... Schiller, avec lequel il avait eu des relations assez intimes, venait de composer son beau drame de *Wallenstein*. Il en envoya le manuscrit à Keswick, et Coleridge joignit, au rôle de critique obligé, celui d'imitateur volontaire. Il en résulta un travail d'un genre mixte : lorsque le poète anglais trouvait une idée incomplètement développée, une scène trop longue, une situation mal amenée, un contour poétique indécis et manquant de concision ou d'éclat, il élaguait ou ajoutait, émondait ou greffait, effaçait ou créait sans façon, d'après sa manière de concevoir le sujet, et comme s'il l'eût traité lui-même. Or, il arriva que plus d'une fois Schiller, avec cette loyauté qui va bien aux talens supérieurs, reconnaissait les défauts, les omissions, les redondances que lui signalait Coleridge, et plus d'une fois aussi, adoptant tout-à-fait les changemens que ce dernier avait jugés nécessaires, il traduisit à son tour la traduction de son drame et en intercala des fragmens entiers dans l'œuvre originale, avant qu'elle n'eût été publiée. Ce fait, peut-être unique dans les annales littéraires, prouve d'abord la simplicité modeste du dramatiste allemand, et ensuite le degré de compréhension poétique du jeune Anglais, qui pouvait ainsi mêler ses inspirations à celles d'une langue étrangère, sans que cette mosaïque blessât l'œil.

Il en donna une nouvelle preuve dans un second drame intitulé : *Zapolya*, qu'il composa bientôt après avoir traduit *Wallenstein*. C'est une imitation du *Winter's tale* (Conte d'Hiver) de Shakspeare. Que vous ayez lu ou non ce drame du vieux Williams, vous en connaissez le sujet, que l'on retrouve partout. Un roi jaloux fait exposer une fille dont il soupçonne la légitimité; des bergers, la trouvant dans une forêt, l'emmènent

et l'élèvent parmi eux. Un beau jeune prince, Florizel, devient amoureux fou de la royale bergère. D'un autre côté, la reine, aussi condamnée à mort, a été cachée par une dame d'honneur bien avisée. Remords du roi; grande joie lorsqu'on lui montre une statue qui ressemble parfaitement à l'épouse injustement soupçonnée par lui; bonheur complet lorsque cette statue descend les marches de son piédestal; reconnaissance de la jeune princesse que l'on marie à Florizel; remerciemens à la dame d'honneur dont toute cette joie est l'ouvrage.

C'est, comme vous le voyez, un de ces libretti sans façon, sur lesquels le poète de l'Avon savait jeter une si large et si joyeuse musique.

Or, un des travaux les plus difficiles, les plus périlleux que l'artiste puisse s'imposer, c'est la recomposition complète, la copie exacte de ces œuvres, où la forme est tout, le fond rien; broderie d'or sur un canevas d'étoupe Jugez donc, lorsqu'elles ont ce vernis de vétusté, cette senteur antique, dont les élémens sont perdus; jugez donc, lorsqu'on engage la lutte avec le génie sinon le plus complet, du moins le plus original, le plus individuel, le plus capricieux des temps modernes, et cela dans les champs sans traces de l'imagination pure, lorsqu'il n'existe aucune donnée historique ou positive qui puisse servir de guide et prêter au moins, à l'imitateur, le faible secours des analogies.

Zapolya, qui n'était point destiné au théâtre, plus heureux que le Faliero de Byron, n'a point subi les sifflets naïfs d'un parterre incompétent; il a dû, comme de raison, renoncer au bonheur vulgaire et mal réparti de la popularité; mais parmi les esprits de choix, les lecteurs rares et raffinés auxquels il était adressé, il est placé plus haut que tous les drames du même genre publiés depuis vingt ans; nous n'en exceptons ni *Sardanapale* ni *les Deux Foscari*, pas plus, du reste, que nous n'y comprenons *Manfred*.

Le travail qu'avait nécessité ce *pasticcio* mit Coleridge à même d'annoncer une série de *lectures* sur Shakspeare. Elles eurent lieu à Surrey-Institution, et l'écrivain put dater de là sa popularité. En effet, Coleridge, l'un des plus brillans causeurs des trois royaumes, doué en outre d'un sentiment exquis du beau poétique, riche enfin du nombre et de l'étrangeté de ses lectures, dut être là plus complet et plus étonnant que dans aucun de ses écrits. Il avait en horreur la période banale, les idées à toutes selles et à tous cavaliers, dont tant d'improvisateurs savent user adroitement pour éblouir un auditoire qu'ils méprisent, et il possédait tellement le don précieux de l'image nouvelle et de la transition inusitée, qu'un pauvre sténographe, nommé Gurney, fort habile, du reste, fut obligé de renoncer à écrire son cours parlé. Les notes que prenait cet

auditeur intéressé, demeuraient inintelligibles; avec tout autre orateur, une longue habitude lui avait appris à deviner, aux premiers membres de la phrase, les mots par lesquels elle devait nécessairement se terminer, l'apodosis inévitable. Mais la conclusion des périodes de Coleridge était toujours une surprise pour Gurney, désormais obligé d'écouter jusqu'à la dernière parole; du reste, le sténographe désappointé ne pouvait s'en prendre ni à la singularité des expressions elles-mêmes, ni à la confusion d'une prononciation hâtée, car les étrangers, surtout les Italiens et les Allemands, comprenaient généralement Coleridge, et, sous ce rapport, le préféraient à tout autre Anglais.

Malgré la progression constante des succès de sa carrière littéraire, le poète n'avait pas vu se résoudre pour lui le problème si difficile du bonheur. Des tracasseries d'intérieur, dont les détails n'ont été que trop minutieusement recueillis par les journaux anglais, contrariaient ses goûts de rêverie et d'indolence. Le désir de paraître au courant de ces particularités de la vie privée ne nous fera point franchir les limites étroites de convenance et de discrétion que nous trace l'auditoire de choix auquel ces pages sont adressées. Seulement nous rappellerons que si des jalousies, respectables jusque dans leurs erreurs, ont pu faire naître quelques soupçons sur la nature de certaines préférences du poète, diverses voix, après sa mort, se sont élevées pour révéler au public les mille documens confidentiels enregistrés par l'avide curiosité dont tout homme célèbre est l'objet malheureux, et que ces indiscrétions de la presse ont été unanimes pour justifier Coleridge.

Cela dit, et tout en regrettant peut-être la grace de certaines scènes d'intérieur qu'en tout autre lieu nous eussions aimé à esquisser, il faut passer outre et reprendre la vie littéraire du poète au point où nous l'avions laissée.

Toujours attaché à la rédaction du *Courier*, Coleridge fit paraître en 1812 une série d'essais philosophiques, sous le titre général de *the Friend*. C'est un de ses travaux favoris; mais bien qu'il ait eu les honneurs d'une réimpression, ce livre ne tranche pas sur la multitude d'ouvrages du même genre que produit chaque année la presse anglaise. On remarque dans celui-ci la volonté d'en élaguer les ornemens de pure imagination, comme devant nuire à la gravité des préceptes de morale au développement desquels il est consacré; mais alors le poète n'est plus à l'aise: habitué à voler, il marche mal, comme l'aigle sur un sable uni.

La tragédie de *the Remorse*, dont nous avons déjà parlé, parut ensuite (1813), et fut suivie à de longs intervalles par la *Biographia litteraria*, par es *Sibylline Leaves* (Feuilles de la Sibylle), enfin par *Christabel*.

Le premier de ces ouvrages n'est autre chose que la vie du poète lui-même, écrite avec goût et naturel, mais trop tôt à notre avis. Cette circonstance est doublement fâcheuse. Elle rend d'abord incomplet le coup d'œil jeté en arrière, et si elle n'altère pas l'exactitude du récit, elle fausse au moins les jugemens dont il est accompagné. Les souvenirs sont trop récens et prêtent aux actes une importance exagérée. Sous un autre point de vue, l'impression produite sur l'opinion publique par une autobiographie prématurée pouvant embellir ou gâter les années encore nombreuses qui restent à vivre, cette préoccupation de l'avenir empêche la franchise. Une voix d'*outre-tombe* peut seule tout avouer.

Les Feuilles Sibyllines sont un recueil de poésies disséminées par Coleridge dans les keepsake et dans les journaux quotidiens. Parmi elles, se trouve le célèbre fragment de *Kubla Khan* dont tant de lecteurs cherchent encore le sens. Les autres pièces de ce recueil ont généralement peu d'étendue. De longs efforts n'étaient point familiers à Coleridge, et voici, ce me semble, quel devait être son procédé habituel. Une idée déjà revêtue de formes molles, accompagnée d'une image, une seule, empruntée au monde matériel, se dessinait dans la rêverie du poète, comme dans un brouillard flottant. Au lieu de la saisir alors, de la traîner, pour ainsi dire, au grand jour, de la voir en détail et nue, puis de la revêtir d'ornemens choisis à loisir, Coleridge essayait de lui conserver ses contours voilés, sa grace lointaine. Dans ce but, il rejetait toutes les couleurs vives et tranchées, ne conservant que des demi-teintes uniformes, je dirais presque de pâles camaïeux. La vue était un sens trop complet, trop exact, trop rigoureux, pour une trame si ténue. Moins analyste, l'ouïe se prêtait mieux au désir du poète et transmettait mieux aux plus profondes retraites de l'intelligence les plus faibles échos de la voix intime, des chants mystérieux de l'ame. On sent qu'un pareil système exclut les compositions de longue haleine où l'esprit ne peut conserver l'unité d'impressions dont il a besoin, retrouver à volonté l'image qui flotte, comme dans une eau mouvante, l'ombre qui s'évapore comme l'arc-en-ciel.

Nous venons de le dire, le charme principal, la magie la plus vraie de la poésie de Coleridge était dans l'harmonie verbale. Aucun de ses contemporains ne saurait lui être comparé sous ce rapport. Hardi novateur, il avait su briser le rhythme du vers anglais par des efforts et une constance pareils à ceux de Victor Hugo; mais jamais choix aussi minutieux de mots euphoniques, jamais agencement aussi doux de consonnances caressantes n'avaient flatté les oreilles des compatriotes de Spencer et de Milton.

De ces deux poètes il disait :

« Autant vaudrait songer à détacher avec son petit doigt l'une des pierres incrustées dans un mur qu'à retrancher un mot à certaines de leurs périodes. La moindre transposition dans les syllabes détruirait la pensée, affaiblirait l'expression ou relâcherait du moins le lien étroit qui les unit. »

Ainsi de lui; vainement on tenterait d'imiter, par le plus complet des calques métriques, l'effet musical qu'il produit dans certains passages. Tout y est vibration, frémissement cadencé, ondulations sonores. Voyez plutôt les dernières strophes de *Kubla Khan*, de ce fragment fiévreux dont nous avons parlé plus haut; c'est à croire qu'au milieu du silence d'une soirée d'automne, l'écho vous apporte un bruit confus de harpes tremblantes.

Un autre mérite, saillant dans ses *Feuilles Sibyllines*, c'est la manière inusitée, individuelle, dont il a fait parler ce sentiment déjà soumis à tant et tant d'analyses diverses, — l'amour. — Ce n'est plus une passion funeste et sombre, comme dans Byron; un désir folâtre et gracieux, comme dans Moore; une idéalité mystique, comme dans Wordsworth. — Non! celui qu'a chanté Coleridge est un attachement sans nuages, un composé de respectueuse délicatesse, de courtois et chevaleresque dévouement, Pétrarque et Shakspeare réunis.... En cherchant aux poésies du cœur des analogies avec les divers aspects du jour, nous dirions volontiers que celles de Coleridge ressemblent à un beau clair de lune d'été, et, pour justifier la recherche apparente de cette expression, nous citerions tout entière l'élégie intitulée : LOVE.

All thoughts, all passions, all delights,
Whatever stirs this mortal frame
Are all but ministers of Love
And feed his sacred flame, etc., etc.

Christabel, que lord Byron admirait tout haut, malgré son aversion contre les lakistes, a dignement fermé la marche des fantômes évoqués par Coleridge. C'est encore une œuvre qui n'a pas été achevée, qui ne pouvait et ne devait pas l'être, un récit qui vous trouble et vous agite malgré son invraisemblance et votre incrédulité. Vous n'êtes ni touché ni convaincu, vous êtes dompté par le poëte, il vous force à marcher là où il veut aller; il vous précipite quand il lui plaît, vous arrête à son gré, et vous quitte selon son caprice, vous laissant le regret d'une impression à laquelle vous résistiez.

Nous saisirons cette occasion pour examiner le grand reproche qu'on

a fait à Coleridge, celui d'être souvent obscur; ce reproche, le poète psychologique peut difficilement l'éviter.

Il est d'abord des impressions tellement fugitives, que le langage humain ne suffit pas à les rendre; il est ensuite un ordre d'idées qui, familières au poète et fidèlement traduites par lui, sont inaccessibles au commun des lecteurs.

Dans le premier cas (insuffisance du langage), les mots n'ayant plus leur sens ordinaire, n'étant plus que des hiéroglyphes destinés à faire deviner, par le changement même de leur signification, l'état anormal de l'âme du poète, sans en donner une définition positive, le lecteur, toutes les fois que cet assemblage de linéamens indécis ne lui rappelle point un état pareil, est, pour ainsi dire, en droit de crier à l'obscurité; une critique sévère peut la reprocher à l'écrivain libre de choisir ses sujets. Mais si l'obscurité vient de ce que tel ou tel lecteur n'est point fait à diriger ses idées dans la voie où le poète s'engage de préférence, il y a faute de la part de ce lecteur, et l'artiste doit, sous peine de cesser d'être lui-même, ne tenir aucun compte d'un semblable reproche.

Dans ce dernier sens, tout grand écrivain qui s'est pris lui-même pour terme de ses observations et de ses peintures (ce qui est inévitable lorsque, abandonnant les faits matériels, on s'occupe d'étudier la marche et les ressorts de l'intelligence), tout grand écrivain doit être plus ou moins difficile à comprendre, car l'individualité qui le distingue des autres hommes et qui fait sa grandeur, lui donne des perceptions, lui fait saisir des rapports trop subtils, pour avoir frappé le vulgaire de ceux qui lisent, — voire même le vulgaire de ceux qui jugent.

Or, à notre avis, on doit attribuer à la seconde de ces causes d'obscurité, sinon tous, au moins une grande partie des reproches faits à Coleridge. Ses études constamment intuitives lui avaient rendu familières les abstractions, les personnifications physiologiques; le vocabulaire de la philosophie transcendentale, sans cesse augmenté ou changé par le génie patient des novateurs allemands, l'avait habitué à ne pas désespérer de donner un corps, une nuance, un aspect aux modifications les plus imperceptibles de la pensée. Il l'a donc tenté, et tenté, nous le croyons, avec succès. Mais qu'est-il arrivé? C'est que ce travail, fait sur des élémens inconnus à la foule, s'est trouvé trop délicat pour sa vue courte; qu'elle n'a point aperçu entre ses yeux et le ciel un tissu diaphane, plus frêle que le soyeux tissu de l'araignée, plus transparent que le plus transparent cristal, et que, lasse après de faibles efforts, elle a passé outre en s'écriant dédaigneusement avec le vieux poète matériel et païen :

Sunt verba et voces prætereaque nihil.

La foule avait tort, et nous pouvons le dire avec d'autant moins de présomption, qu'elle le reconnaît aujourd'hui, par l'organe de la presse périodique, son plus fidèle interprète.

Depuis *Christabel*, sauf quelques poésies détachées, Coleridge n'a publié que des articles critiques dans le *Blackwood's Magazine*, et didactiques dans l'*Encyclopœdia metropolitana*.

Mais, outre sa réputation d'écrivain, il était encore célèbre comme improvisateur. Sous ce dernier rapport, les critiques anglais s'épuisent à exprimer leur admiration pour lui (1).

L'un d'eux compare sa conversation à « un fleuve de rubis roulant dans de l'or liquide. »

Un second dit qu'il était à la fois « le sophiste ancien avec ses répliques hardies et imprévues, ses raisonnemens serrés comme les écailles d'une cuirasse, ses questions aiguisées et tranchantes comme un glaive, — l'*improvisatore* italien avec sa verve inépuisable, ses broderies faciles, etc. »

Nous qui n'avons point eu le bonheur de l'entendre, nous nous bornerons à transcrire une opiniou moins poétique et moins vague que les précédentes : elle appartient à l'un des plus renommés *reviewers* de Londres.

« On ne pouvait dans toute l'Angleterre, dit-il, trouver un causeur plus abondant, plus brillant, d'une élégance plus accomplie, que sir James Mackintosh, et jamais on ne le prenait à l'improviste; mais il semblait que ses remarques piquantes et fines fussent auparavant, comme de précieuses liqueurs, mises à part et soigneusement étiquetées, prêtes à être servies dans l'occasion. Son esprit se pouvait comparer à un herbier abondant et parfaitement classé, renfermant des fleurs de toute nature, mais cueillies depuis long-temps et desséchées. Rarement chez lui on voyait la nature à l'œuvre.

« Chez Coleridge, c'est tout autre chose. Plus lent, plus vagabond, moins correct, il n'imprime pas d'abord l'idée d'une éloquence aussi parfaite ; mais ce qu'il vous montre vient de naître. Ses fleurs sont nouvellement cueillies, humides encore de rosée, et, si cela vous plaît, vous pouvez les voir croître et se colorer dans le riche jardin de son imagination. Écouter Mackintosh, c'était respirer des parfums qui plaisent, mais ne satisfont point. Une heure passée avec Coleridge vous remplit de nou-

(1) Un des admirateurs de Coleridge a publié, sous ce titre : *Specimens of the Table Talk of Samuel Taylor Coleridge* (Londres, 1835, 2 vol. in-8o), les souvenirs qu'il avait pu recueillir en assistant fréquemment aux réunions du soir qui avaient lieu chez le poète, réunions où celui-ci tenait ses nombreux auditeurs sous le double charme de la plus bizarre érudition et de l'imagination la plus excentrique.

velles idées. Ses paroles vous hantent encore une semaine après. Ce sont comme des charmes jetés sur vous. En un mot, la différence qui existe toujours entre le talent et le génie. »

Vous connaissez maintenant la vie de Coleridge, vous savez l'ordre dans lequel ses ouvrages se sont succédé, les principales qualités de ses poésies, du moins autant que peut les indiquer une simple analyse, leurs défauts saillans, du moins ceux qu'on leur reproche; vous savez quel était le charme de son éloquence.

Si nous avons longuement parlé de lui, c'est que, grace à nos dédains pour les littératures étrangère, dédains aujourd'hui moins sûrs d'eux-mêmes et moins généraux, les plus beaux de leurs chefs-d'œuvre nous sont inconnus, à plus forte raison les noms et l'existence de leurs auteurs. Or, à notre sens, pour s'intéresser à des jugemens ou parallèles critiques, il faut les rattacher à des idées antérieures qui aient fait, pour ainsi dire, point de ralliement dans l'esprit.

Si les ouvrages dont on parle n'ont pas été lus à ceux à qui l'on en parle, il faut qu'une certaine sympathie s'éveille du moins au nom de l'écrivain.

De tous les temps, la biographie littéraire a répondu à ce besoin. Combien de personnes, qui n'ont pratiqué ni Homère, ni la Bible, ni les épopées du moyen-âge, ont lu avec intérêt les discussions littéraires et les recherches historiques dont ces œuvres colossales ont été le sujet!

Coleridge est mort le 25 juillet 1834.

E. D. FORGUES.

LES
LIVRES MENTEURS
ET
MADEMOISELLE FINON.

Les romans, les comédies, les contes en vers et en prose, qu'on dévore au sortir du collége, donnent une singulière idée des femmes aux jeunes gens. Rien de curieux comme les propos des amoureux novices sur le beau sexe. La Fontaine, Bocace et Louvet leur ont démontré que le libertinage court les rues, et que toute jeune fille ne demande pas mieux que d'abdiquer sa vertu à la première occasion. Quant aux femmes mariées, on rit tout haut en prononçant leurs noms; ce sont des places fortes ouvertes au premier assiégeant; sous l'influence même de la lune de miel, elles cherchent déjà de tous côtés l'amant qui les consolera du mari. Pauvres maris! c'est pour eux que Molière a inventé la comédie de mœurs, et le bonhomme La Fontaine ses contes anti-matrimoniaux. L'hymen ne porte, comme autrefois, qu'une tunique de safran, *croceo velatus amictu*. C'est la couleur qui domine dans le blason des maris; voilà qui est bien convenu parmi les jeunes hommes de dix-sept à dix-huit ans. Pour n'at-

taquer sur ce fait aucun de mes contemporains, et m'abstenir de toute personnalité, je me résigne à traiter cette matière pour mon propre compte, en tournant la satire contre moi.

J'entrai dans le monde avec ces étranges idées, comme tous mes condisciples; je venais d'achever ma philosophie, science folle qui augmente d'un an de prison la dure captivité du collége. J'étais un fort mauvais philosophe, mais un grand lecteur de romans. J'avais lu *Faublas*, livre corrupteur, qui vous inocule la manie de la séduction universelle, et ne vous montre partout que des vertus chancelantes, à l'âge ardent, où l'impatience du désir s'irrite contre les résistances. Je ne rencontrais aux promenades que des marquises de B***, des Sophie, des comtesses de Lignolle, des Justine; je croyais n'avoir qu'une circulaire d'amour à écrire à toutes les femmes de ma ville de province, pour recevoir en réponse, chaque matin, trente capitulations de vertu à la fois. La rage des lectures romanesques me poussa dans un cabinet de lecture, véritable arsenal des Faublas modernes; chaque rayon était garni de livres incendiaires; il y avait cinq éditions de *Faublas*, avec des gravures à perruques, et neuf exemplaires des *Liaisons dangereuses*, autre roman où M. Duclos enseigne l'art d'ouvrir des lignes de circonvallation autour d'une femme, de saper les murailles de son boudoir, de faire brèche, et de monter à l'assaut; c'est un poème didactique et assassin, dont l'auteur n'a pas été pendu.

Un jour, je lisais dans un doux loisir, comme Paolo du Dante, le livre de ce M. Duclos. Le cabinet de lecture était désert; on lisait fort peu à cette époque. La porte de la rue s'ouvrit, et je vis entrer une jeune personne de quatorze à quinze ans, gracieuse et belle comme une héroïne imaginaire de *Faublas*. Elle venait rendre *Cœlina ou l'Enfant du mystère* de Ducray-Duminil, honnête homme, celui-là, mais remarquablement niais, et venait demander *les Orphelins du hameau*, du même auteur.

Mes dix-sept ans s'émurent de convulsions nerveuses devant cette ravissante fille; le livre me tomba des mains; elle le ramassa et me le rendit; je voulus la remercier, et je la remerciai en latin. Elle ne remarqua nullement mon trouble. Pendant que la dame du comptoir cherchait *les Orphelins du hameau* dans sa boutique, la belle enfant lutinait autour de nous avec une étourderie charmante; elle fredonnait: *Partant pour la Syrie*, romance de l'époque; elle bouleversait la bibliothèque; elle lisait les titres des ouvrages à haute voix, elle s'asseyait, se levait, s'asseyait encore; l'œil avait peine à suivre cette délicieuse mobilité d'enfant.

Mme Boyer, c'était le nom de la maîtresse du cabinet de lecture, trouva, trop tôt pour moi, le roman demandé. Elle le donna à la jeune fille, qui nous salua de la voix, du geste et du sourire, et sortit en courant.

Je demandai tout de suite à Mme Boyer des renseignemens sur son abonnée. Je voulus tout savoir. Elle se nommait Finon ***; sa famille était distinguée et honorablement connue à Marseille; elle demeurait dans le voisinage. Finon adorait la lecture, et avait un esprit d'ange ou de démon, ou des deux à la fois.

J'ouvris *les Liaisons dangereuses*, et j'y cherchai le chapitre de la séduction. M. Duclos eut la bonté de m'apprendre, dans son livre, que le *cœur d'une belle* était une fleur aussi facile à cueillir qu'une rose dans un jardin qui vous appartient. J'aurais embrassé ce bon M. Duclos. En outre, le bon La Fontaine arrivait à l'appui avec sa morale :

Qu'il n'est verrous ni grilles
Qui soient de sûrs garans de la vertu des filles.

Le sage Montesquieu, homme grave, me confirmait aussi la chose dans ses *Lettres persanes;* je ne voyais dans lè sérail de M. de Montesquieu que d'ardentes femmes qui languissaient d'amour en l'absence de leurs maîtres, et qui, en leur absence, se repliaient, à défaut d'autres, sur les amans équivoques auxquels était confiée la garde du sérail. Ducray-Duminil me garantissait bien la vertu de ses femmes; mais je me moquais de Ducray-Duminil.

Ayant fait mes plans avec l'aide de Duclos, de La Fontaine et de Montesquieu, j'attendis Mlle Finon à la boutique, où elle venait tous les jours, car elle dévorait un roman en vingt-quatre heures. Je la revis donc le lendemain. La première minute fut consacrée à détailler les perfections de sa figure charmante; la veille, je n'avais eu le temps que d'admirer l'ensemble. Mlle Finon avait les plus beaux cheveux châtains du monde, un front large et pur, des yeux pleins de douceur, d'intelligence et d'esprit, des sourcils admirablement déliés, des dents de perles, et une bouche! une bouche inventée pour le premier baiser! La lèvre supérieure, arquée avec grace, se découpait en cœur au milieu; un sourire continuel donnait un charme angélique à ce visage rose et frais, comme le soleil en fait rarement éclore dans les gynécées du midi.

Je cherchai long-temps une phrase pour entamer la séduction et ouvrir la campagne; Duclos et Montesquieu ne m'en fournissaient aucune pour la circonstance. Il me fallait débuter avec éclat pour faire sensation. Tout ce qui me venait à l'esprit était du dernier trivial. Je relevais ma tête en arrière, je toussais légèrement, j'alongeais mon pied droit, je croisais mes bras, je fredonnais du *Jean de Paris*, mais je ne parlais pas. Enfin, je m'armai de ce courage qui animait les Valsain, les Valcour,



les Valmont, et je me décidai à dire cette sottise : « Il paraît que mademoiselle aime beaucoup les œuvres de Ducray-Duminil. » Mlle Finon me répondit :

— Oui, monsieur.

Me voilà dans le même embarras. Je me regardai au miroir, j'étais pourpré.

Après une sottise, je me lançai dans l'impertinence.

— Mademoiselle a-t-elle lu Faublas? lui dis-je en souriant, comme Valsain dans un conte moral de Marmontel.

— Non, monsieur, me répondit-elle.

Je me réfugiai dans un coin de la boutique pour me donner un bon coup sur le front; et, comme je me retournais pour réparer mon erreur, je vis la porte s'ouvrir et la céleste enfant disparaître avec toute son aimable légèreté.

— Comment donc, monsieur, allez-vous parler de Faublas à une jeune personne? me dit aigrement Mme Boyer.

Je feignis de ne pas entendre; je payai ma séance, et je sortis en chantant : *Tout à l'amour, tout à l'honneur*, de Boïeldieu.

Lorsque je me trouvai seul dans une rue écartée, j'échangeai ma figure riante contre une face de damné; mon teint s'anima de la teinte du désespoir. Si j'avais eu un pistolet dans la main ou une rivière sous les pieds, je terminais là le chapitre de mes séductions.

Je relus Duclos. Grand Dieu que j'étais petit dans mon noviciat auprès de ce héros des boudoirs de Paris! Je relus les contes de La Fontaine et les nouvelles de Bocace. Combien je rougissais de ma gaucherie! combien j'étais éloigné de ces superbes amoureux, qui n'entraient jamais dans une hôtellerie sans immoler le triple honneur de l'hôtesse, de sa fille, de la servante; qui n'entraient jamais dans une maison sans ravager tous les étages sous leurs invincibles passions, qui avaient enlevé autant de chevelures au beau sexe que le dernier des Mohicans aux Mingos, ses ennemis. « Oui, m'écriai-je, il faut réparer mon premier échec; à quoi servent la lecture et l'instruction, si l'on tremble devant une jeune fille comme un écolier devant son magister? A demain. »

Au coup de midi j'étais assis dans le cabinet de lecture, et je méditais sur un chapitre de *l'Hermite de la Chaussée d'Antin*. Il est parlé dans ce chapitre d'un mari vieux et brutal, comme tous les maris, qui a donné à sa jeune femme une douzaine de chemises évaluées douze mille francs, laquelle femme a laissé soupirer un Sainval *quinze grands jours!* Ce Sainval ne soupirait ordinairement que quinze minutes. Quel chapitre et quel Sainval! Encore une pièce à l'appui.

Au milieu de mes réflexions Mlle Finon entra; je me levai et la saluai avec respect, en renversant deux chaises. Elle ne fit attention qu'aux chaises renversées et se plaignit ensuite à Mme Boyer d'une lacune de trente pages qui avait été pratiquée dans un volume de son roman par un lecteur anonyme. Voilà une bonne occasion, dis-je en moi-même. O Valcour! ô Valsain! ô Valmont! Je pris la parole.

— Mademoiselle, c'est moi qui ai déchiré ces trente pages.

— Vous me paierez le volume, dit Mme Boyer en colère.

— Je vous le paierai, répliquai-je avec un sang-froid digne.

— Et pourquoi avez-vous déchiré ces feuillets?

— Parce qu'ils auraient déplu à mademoiselle.

— Et qu'en savez-vous, monsieur? dit la maîtresse de la maison.

— Si mademoiselle m'interroge, je répondrai.

Mademoiselle ne m'interrogea pas; elle prit un autre roman et sortit. Un instant après je sortis aussi, mais furieux cette fois plutôt que désespéré.

En traversant le quai du port je rencontrai un de mes condisciples. Il était habillé au dernier goût; il avait beaucoup de breloques à sa montre, un nœud prodigieux de cravate, et un cordon de cheveux en sautoir sur un gilet de satin ouvert à deux battans.

— Je suis brisé, me dit cet ami, brisé, anéanti; je mène une vie de Faublas. Voilà une lettre encore que je viens de recevoir de deux sœurs.

— Deux sœurs! m'écriai-je en me raidissant en point d'admiration.

— Deux sœurs. Elles me poursuivent partout; deux demoiselles jolies comme des anges! Seize à dix-sept ans. Elles me donnent un rendez-vous pour ce soir.

— Tu iras?

— Non. Vois-tu, il faut se faire désirer, c'est mon principe. Je leur ai répondu que j'avais des affaires ce soir, et au fait c'est vrai. J'ai fait la connaissance, au dernier bal du receveur, d'une dame belle comme Vénus, et qui m'a appelé son Adonis; une brune qui a des cheveux noirs comme mon chapeau et un pied comme mon petit doigt; des yeux comme ça. Elle habite la campagne; je vais monter à cheval. Et toi, que fais-tu? Comment vont les amours?

— Je suis amoureux.

— Tiens, c'est drôle! Moi, je ne suis pas amoureux. J'aime les femmes à la folie; je les aime toutes, mais voilà. Et comment marches-tu avec ta passion?

— Oh! il n'y a que trois ou quatre jours...

— Trois ou quatre jours! oh! laisse-moi rire... J'en ai fait huit en qua-

tre jours. Les femmes, vois-tu, ne demandent pas mieux..... Tu sais ce qu'a dit Piron?... Bien... Quel âge a-t-il, ton objet?

— Quinze ans, je crois.

— Quinze ans! c'est déjà roué, ça. Ecoute, il faut écrire... Il faut faire une déclaration... *Je vous vis, mademoiselle, et je connus l'amour*... avec d'autres bêtises de ce genre... Et tu signes Alfred, Eugène, Arthur...

— Sainval...

— Sainval, ce que tu veux; et tu demandes un rendez-vous pour demain. C'est bâclé. Tiens, voilà un cordon de cheveux d'une petite blonde, Euphrasie, que j'ai lâchée la semaine dernière. A la première lettre, elle donna dans le panneau. Ordinairement, moi, je n'écris pas de lettres; j'accoste une femme qui me plaît, à l'église, dans la rue, partout. Elle me dit: « Finissez, monsieur, passez votre chemin. » J'insiste. Elle me donne un coup sur le bras; je vais toujours: elle sourit. Je lui montre un billet; elle prend le billet. C'est un rendez-vous: c'est fini.

Je me prosternai devant mon ami, et je le quittai pour écrire ma déclaration.

Ma lettre fut transcrite cinq fois; elle était conçue selon les règles du style épistolaire de la rhétorique de Domairon. Je la mis au net sur du papier vélin, avec encadrement de fleurs jaunes et une vignette rose représentant Cupidon décochant une flèche sur un cœur ailé. Je signai Sainval.

Il me fallut attendre deux jours une occasion favorable; lorsqu'elle se présenta, je m'approchai de Mlle Finon, et je lui dis, à voix basse: — Voici un billet que vous avez laissé tomber. — Duclos m'avait enseigné ce moyen.

— Je n'ai point laissé tomber de billet, me dit la jeune personne; et elle jeta bien loin ma lettre avec dédain. Il y eut une éclipse de soleil en ce moment pour moi: la terre trembla; le sang me tinta aux tempes. Mme Boyer ramassa la lettre et me la rendit, en me disant que son cabinet de lecture était une maison honnête, et que je l'obligerais de n'y plus rentrer.

— Si vous n'étiez pas une ignorante, m'écriai-je dans une excitation de colère qui me sauva d'un évanouissement, vous sauriez que Duclos, que Bocace, que La Fontaine, que Louvet, que Montesquieu...

Mme Boyer, épouvantée, cria au secours; je pris la fuite pour éviter les anathèmes des voisins.

A ma première entrevue avec mon condisciple, je lui contai l'aventure.

— Figure-toi, lui dis-je, qu'elle a jeté ma lettre à tous les diables.

— Très bien.

— Comment très bien ?

— Sans doute ; elle a voulu te donner une leçon. Tu lui remets un billet, à la petite, devant la vieille ; la petite s'effarouche ; c'est juste. La même chose m'est arrivée avec Zoé, l'autre jour. Elle se promenait avec sa tante ; je lui montre ma lettre, et elle retire brusquement ses mains. Il faut savoir s'y prendre à propos, mon ami.

— Mais pourtant, j'ai lu dans Duclos...

— Il n'est pas question de Duclos ; tu es un enfant. Te voilà maintenant chassé du cabinet de lecture ; il faut aborder ta belle le soir, quand elle prend le frais, sur la porte de sa maison. Attends la nuit surtout, et du courage, je te garantis le succès.

Le soir, au tomber du crépuscule, je commençai ma promenade dans la rue de M[lle] Finon. Elle brodait derrière la vitre, et regardait la rue à chaque échappée d'aiguille. Quatre fois nos yeux se croisèrent, et je crus remarquer sur son beau visage, sous vitre, une trace de repentir. Cela va bien ! dis-je en moi-même ; et le pavé devint plus doux à mes pieds que le velours.

La nuit venue, M[lle] Finon se leva comme une brillante étoile sur l'horizon de sa porte. Ah ! dis-je tout bas, elle attendait la nuit ! C'est égal point de précipitation. Ne brusquons rien, l'affaire est en bon chemin. O quelle nuit ! *Qualis nox* ! *Dii*, *Deæque ! O Tibulle ! O Catulle ! Cras amet qui nunquam amavit* ; *qu'il aime demain celui qui n'aima jamais !* O Bocace ! comme ils ont connu le cœur des femmes ! Quelle folie de remettre une lettre devant M[me] Boyer ! Où donc avais-je la tête ?

La voilà toujours ! qu'elle est belle ! et elle m'attend !

Quand on attend sa belle
Que l'attente est cruelle !

Joconde ! musique de Nicolo.

Aussi qu'il sera doux
L'instant du rendez-vous !

Elle a souri ! femme rendue ! enfin en voilà une ! c'est la première, mais elle me coûte cher ! Avançons.

J'interrompis brusquement la ligne droite de ma promenade, et je m'avançai avec audace vers la porte où rayonnait l'ange de mon amour. Ma lettre était roulée dans ma main.

Je m'inclinai respectueusement ; elle ne bougea pas ; elle me regardait. — Mademoiselle, lui dis-je, excusez une indiscrétion qui prend sa source.....

Elle m'interrompit :

— Que demandez-vous, monsieur ? me dit-elle d'une voix douce, mais décidée.

— Vous voyez à vos pieds....

J'entendis un grand éclat de rire, et un bruit de porte qui se fermait sur mon front incliné de respect.

Je restai cinq minutes plus pétrifié que la pierre de cette porte. L'éclat de rire roulait dans ma tête, comme une vibration dans une cloche, et rien n'était horrible à mes yeux comme cette porte muette et désolante qui venait d'écraser dans l'air mon amoureuse déclaration. Pour m'achever, une rude voix d'homme me tomba perpendiculairement sur la tête avec cette brusque interpellation : Que faites-vous là, monsieur ? C'était le propriétaire de la maison, qui m'ayant vu rôder, dans la rue, depuis une heure, se tenait en garde contre moi, au milieu des embûches de la nuit.

Les larmes aux yeux, je m'éloignai du théâtre de mon infortune consommée, et je rentrai chez moi avec une de ces fièvres qui n'ont pas été classées par les médecins. En apercevant sur ma table Duclos, La Fontaine, Bocace, Montesquieu, Louvét, je fus saisi d'une atroce ébullition de colère. — Scélérats, m'écriai-je, vous ne jouirez plus désormais du fruit de vos impostures! et je les déchirai avec une volupté de vengeance qui me faisait du bien. A mesure que je déchirais, je surprenais encore çà et là des phrases qui crispaient mes doigts; *le marquis de Blanzé faisait la conquête d'une femme en prenant une prise de tabac; — Valsain mesurait, à boisseaux, les anneaux de ses victimes, comme on fit pour les chevaliers romains après la bataille de Cannes; — femme attaquée, femme séduite, telle était la devise de Valmont.* Je les foulais aux pieds, eux et leurs devises. J'en voulais surtout à Montesquieu; j'avais son buste; je le décapitai.

Le lendemain, je partis pour un long voyage, où je ne trouvai que des hôtelleries habitées par la décence et la vertu. Oh! si j'avais tenu Bocace et La Fontaine sous mes pieds!

Dix-sept ans après, me trouvant dans un salon de Paris, l'été dernier, j'entendis annoncer une dame dont le nom et la figure me frappèrent. Je me glissai sur un fauteuil, à côté d'elle, et j'engageai la conversation. Je trouvai cette belle personne fort spirituelle, et pleine de charme dans l'entretien. Quelques paroles négligemment tombées de sa bouche me plongèrent en rêverie, et me donnèrent des émotions inexplicables, de vagues souvenirs; je me recueillis pour rentrer dans ma vie et fouiller mon passé. Je me hasardai à lui demander son prénom.

— Joséphine, me dit-elle.

— Joséphine... ou...?

— Finon.

— Oui, c'est cela; c'est vous.

Et je me nommai; et je lui rappelai le cabinet de lecture, le billet si mal reçu, la porte si bien fermée. Elle se souvint de tout. Je la considérai avec un plaisir extraordinaire. Dix-sept ans n'avaient pas dérangé les lignes de cette harmonieuse figure; c'était toujours cette bouche en cœur qui s'ouvrait sur deux arcs de perles fines, toujours ce sourire, et cette fraîcheur du beau temps.

— Me permettez-vous, lui dis-je, de reprendre ma passion à la porte où je l'ai laissée, il y a dix-sept ans.

— Vous ne seriez pas plus heureux aujourd'hui, me dit-elle; êtes-vous duc ou carmelin?

— Non, madame.

— Eh bien! je veux mourir duchesse ou carmelite.

— Les femmes sont plus fortes qu'on ne croit.

— Oh! certainement, monsieur; elles ne sont faibles que dans les romans et les contes.

— Et Bocace, madame?

— Bocace est mort vierge et martyr.

MÉRY.

LES

POÈTES DALMATES ET LES FEMMES DALMATES,

AU XVIIIE SIÈCLE.

II.

Nu' semo nati alla ventura,
E dopo morti, come che se mai
A sto mondo no fussimo mai stai,
Resteremo in eterno in sepoltura.

L'anima nostra xe' na fiamma pura
E, co in cenere i corpi sara andai
Anca i salumi restera smorzai,
E affatto i perderà la so natura.

Del ben presente tutti via godemo,
Affrettemose a gustar ogni affetto
Ei più squisiti vini su bevemo.

MORALE VÉNITIENNE.

Les confessions de Gozzi n'ont rien de vaniteux comme celles de Rousseau, il ne dore et ne parc pas son vice : sans doute il peut se tromper sur lui-même et s'estimer à trop haut prix; mais du moins il ne veut pas que vous regardiez ses défauts comme sublimes. Ce qui le contrarie le plus, c'est la philosophie nouvelle, cette philosophie de Rousseau, de Voltaire et de D'Alembert, qui renverse toutes ses idées; c'est le XVIIIe siècle qui va se terminer par un cataclysme universel. Il préfère encore la férocité dalmate à l'énervement de son pays, et surtout à la propagation des idées philosophiques, tombant au milieu d'un peuple corrompu, pour achever sa corruption. Mais tout cela, il ne le dit pas avec un sérieux fait pour provoquer l'ennui; il est gai, il est bouffon, il est artiste. C'est un moraliste en caricature. Il intitule ses mémoires, *Mé-*

moires inutiles de ma vie, publiés par humilité. J'aime cette facétie prise pour masque de la raison, et le grave sénateur se couvrant d'un domino pour observer les mœurs populaires. Comme il s'est amusé en écrivant!

Il y a un caractère si particulier empreint sur les douze cents pages in-8o dont se compose l'ouvrage de Gozzi; l'originalité en est si vive; et c'est quelque chose de si peu commun qu'un ouvrage amusant, qui tombe et meurt enseveli sous les ruines d'une république délabrée; que la sensation de plaisir éprouvée par moi en lisant les *Mémoires* que je signale, je voudrais la faire partager à mes lecteurs. Y réussirai-je? Le style de Gozzi est plein de pantalonnades piquantes, et je ne puis espérer les faire passer dans le mien. On n'a jamais décalqué la phrase florentine de Benvenuto Cellini. Je désespère de rendre la phrase vénitienne de cet autre original. Toutes deux sont colorées, ardentes, dansantes devant vous. Il faudrait allier La Fontaine, Rabelais et Dufresny, pour reproduire ce style singulier.

De 1750 à 1800, il y avait bien des choses à observer. Les pauvres monarchies étaient toutes chancelantes, lorsque Carlo Gozzi vint à naître. Mêmes futilités, mêmes frivolités, occupaient l'Europe; et le centre, le foyer de ces vices énervés se trouvait à Venise. Gozzi ne négligea rien. Il jeta sur la profondeur de ses vues un voile de futilité apparente: on a de nos jours inventé quelque chose de mieux; on a couvert de gravité et de sérieux les résultats les plus frivoles. Bizarre comme ses œuvres, Gozzi mena une vie réglée et doucement sévère, au milieu de cette société dissolue; il l'amusa en se moquant d'elle. Pourquoi a-t-on si peu parlé de lui? Ce remarquable talent est éclos dans un sépulcre; malheur à la pensée forte qui se trouve étouffée par une société mourante: l'une entraîne l'autre dans l'obscurité et le néant.

Je n'ai à vous parler aujourd'hui que de la Dalmatie. Nous reviendrons à Venise un autre jour; alors nous observerons à loisir ces nains superbes de la république vénitienne déchue, leurs amours, leurs jeux, leurs masques de gravité sur des mœurs d'enfant débauché, leur vie toute concentrée dans les cafés, les théâtres, les boudoirs et les casini.

Entrez donc dans la Dalmatie sauvage, qui se trouvait toute voisine de Venise voluptueuse; pied à terre que les Vénitiens s'étaient ménagé du côté de la Turquie. Leur imagination ne cherchait-elle pas un plaisir nouveau dans le conflit perpétuel de cette existence des bois et des rochers, avec cette autre existence de voluptés et de luxe qui distinguait la cité vénitienne? N'est-il pas heureux qu'un homme doué du génie satirique de Callot ait esquissé les mœurs de la ville inconnue que l'on appelait Zara? Remerciez le sort qui a envoyé un observateur attentif dans ces parages inexplorés.

Il n'y avait d'ailleurs rien à faire dans la Dalmatie; et nos Vénitiens s'occupaient à courtiser les femmes morlaques, à quereller les indigènes et à jouer les débris de leur fortune ou l'espoir de celle qui ne devait jamais leur advenir. Gozzi, qui avait à peine barbe au menton, commençait là son métier d'observateur.

« Si vous avez lu Virgile et surtout Homère, dit-il, vous y avez vu des Morlaques. Ils sont aussi païens, en fait de mariage, de funérailles, de coutumes, de mœurs, que les peuples de la païenne antiquité. Ils paient encore une troupe de pleureuses qui viennent hurler leurs hymnes sur les cadavres, et qui se relaient, quand leurs bronches fatiguées se refusent à continuer cette épouvantable musique. Un de leurs jeux nationaux et favoris consiste à soulever un disque énorme, taillé dans le marbre, et à le lancer le plus loin possible : n'est ce pas là Diomède et Turnus?

« Toute famille qui ne compte pas beaucoup d'hommes tués et de vengeances exercées sur elle et par elle, est méprisée. Sous les murs de Bude, je me promenais souvent avec un brave curé qui me racontait, d'un ton pénétré d'admiration, les exploits de ses ouailles, les arquebusades des deux villages dont il était le pasteur, le tarif des morts, tel qu'il se trouvait fixé par la coutume, celui des viols, qui ne montait pas très haut; et le fidéi-commis de vengeance que les générations se transmettent avec une constance merveilleuse.

« Je ne tardai pas à m'apercevoir que le curé morlaque disait vrai. Une femme d'environ cinquante ans, trois ou quatre jours après mon arrivée, alla se prosterner aux pieds du provéditeur-général : une lourde carnassière pendait sur son épaule ; elle en tira je ne sais quelle perruque dégoûtante, attachée à un crâne desséché; elle jeta le crâne et la perruque aux pieds du provéditeur, frappa du front la terre et cria en pleurant : — *Justice! justice!* Je demandai le motif de cette exhibition extraordinaire, et j'appris que le malheureux crâne était celui de la mère de cette femme, assassinée trente ans auparavant; que les malfaiteurs avaient été punis; mais que le désir de vengeance de cette bonne fille ne s'était pas encore assouvi, et que, depuis trente ans, elle n'avait jamais manqué de répéter la même cérémonie devant chaque nouveau provéditeur, avec les mêmes cris, les mêmes hurlemens, la même carnassière et le même crâne desséché.

« Les femmes montenegrines[1], ordinairement assez jolies, font tout ce qu'elles peuvent pour ne pas plaire. Une espèce de sac noir les enveloppe; à peine aperçoit-on leurs cheveux en désordre, et leurs yeux qui brillent, comme des étoiles, sous ce capuchon lugubre. Dans tous les pays sauvages, les labeurs pénibles appartiennent aux femmes; véritables esclaves, elles baisent la main de leur maître toutes les fois qu'elles rencontrent un

homme sur la grande route ou dans le bois. Frugales, économes, chastes, dévouées, contentes de leur sort; on devrait, pour tempérer un peu la frivolité et les vices des mœurs vénitiennes, jeter au milieu de nous une colonie de ces Montenegrines.

« Dans le reste de la Dalmatie, le fonds des mœurs est encore austère; mais la violence des passions, l'ardeur du climat, l'influence exercée par les officiers italiens, ont dû chasser au loin ce nuage de préjugés que la civilisation dissipe sur son passage, et qu'elle remplace par des vices. De mon temps, on conciliait comme l'on pouvait la décence extérieure avec la volupté; la sévérité extérieure restait la même, et le voile de la nuit couvrait un millier d'intrigues. C'était le plus étrange alliage de la passion et de la morale, de la volupté et de l'austérité, d'une vie farouche et d'une vie molle.

« On a fait beaucoup de plans pour cultiver les fertiles campagnes de ces provinces : efforts inutiles. Les Dalmates ne veulent agir que comme leurs pères. L'industrie qui défriche le sol n'est rien, si l'intelligence et le courage ne viennent seconder et diriger ensuite les travaux matériels. Pourquoi de notre temps songe-t-on si peu au moral des hommes? On croit tout faire avec des machines et des inventions. C'est le cœur humain qu'il faut changer. Vous ne persuaderez jamais à un Morlaque qu'il agira beaucoup mieux en cultivant la terre et en y plantant de l'ail et des ciboules, et que c'est folie de faire venir des campagnes napolitaines ces produits dont le pays absorbe une consommation si extraordinaire. Il fera comme on a fait avant lui. Ne s'apercevra-t-on jamais que la civilisation doit commencer par l'ame, et que tout ce qui est matériel sera toujours régi par ce qui est intellectuel? L'opulence, le luxe, l'aisance de notre corps, le bonheur physique, attirent toute l'attention; et l'on ne voit pas que ce prétendu perfectionnement ne sert point au bonheur, si les ames sont rongées d'envie, enflammées de cupidité, minées par l'ennui. »

De telles observations, écrites en 1796, ne sont pas d'un homme ordinaire. C'était deviner la tendance de l'Europe, tendance matérielle, qui, au moyen d'une invention nouvelle, suppose avoir conquis un bonheur nouveau. Gozzi en prévoyait le résultat; lui qui, sous des apparences frivoles, cachait sa pénétration. Il voit le fond de la folie du siècle, il s'en amuse, et il n'essaie pas de l'arrêter dans son cours. Il voit l'avenir tout entier : cette matérialisation des idées; cette espérance folle d'idéaliser le destin de l'humanité entière, en perfectionnant sa vie matérielle; ces chimères insensées qu'ont fait naître les développemens de la manipulation chimique et du commerce, comme si l'accroissement des jouissances et des moyens physiques pouvait augmenter autre chose que les désirs, le luxe et l'abondance; comme s'il n'y avait pas dans l'homme

d'autres facultés qui, s'enivrant pour ainsi dire de ce besoin insatiable de jouissance, augmentent leur misère par le mouvement même qui les entraîne, et aboutissent au désespoir!

Revenons à la Dalmatie.

« L'ennui des officiers, dit Gozzi, l'oisiveté de la garnison, la singularité sauvage des mœurs dalmates, produisaient de temps à autre des scènes singulières. Les uns jouaient sur une carte leurs appointemens de six années, les autres allaient faire des serénades sous les balcons, s'exposant aux contre-serénades des balles qui jaillissaient du pistolet dalmate, et qui ne manquaient guère de troubler la fête; orgies nocturnes, festins dans les bois, enlèvemens, intrigues, tout ce qu'il y a de plus romanesque, naissaient de cette singulière collision entre une civilisation efféminée et une existence sauvage. Nous étions heureux quand nous réussissions à troubler le sommeil de nos bons bourgeois. Je jouais de la guitare passablement, ce qui me rendait nécessaire à mes camarades; ils s'amusaient à me faire exécuter mes sonates sous les fenêtres des habitans et à marquer la mesure de mes chansons à coups de pistolet.

« Pendant l'été que nous passâmes à Spalatro, nous nous avisâmes de mettre toute la ville en rumeur par une formidable invention. La nuit est chaude : nous prenons chacun deux chemises, l'une que nous passons comme à l'ordinaire, mais absolument nus; et l'autre dans les bras de laquelle nous faisons entrer nos jambes. Nous attachons ces deux chemises l'une à l'autre, et notre troupe, composée de huit ou dix jeunes fous, un bonnet blanc sur la tête, agitant des torches enflammées, se met à courir les rues avec des hurlemens qui éveillent et épouvantent femmes et enfans; frappant aux portes, et semblables à une légion de fantômes échappés de l'enfer. On avait coutume, pour rafraîchir les chevaux, de tenir les écuries ouvertes pendant la nuit; nous y entrâmes, en détachâmes plus de cinquante, qui, lâchés dans la ville, galopant, hennissant et ruant sous le feu de nos torches, augmentaient ce désordre enragé. Le tumulte était infernal. Tous les habitans sortaient de leur lit, croyant que les Turcs avaient fait irruption dans la ville, et se demandant : « Qu'est cela? Qu'est-ce que cela veut dire? » et nous, de continuer de plus belle notre course et nos clameurs. Le matin, les habitans, tout étourdis, avaient grand'peine à retrouver leurs chevaux, et ne savaient comment s'expliquer cette invasion des puissances de l'enfer.

« Je vous ai déjà parlé de la grande affaire du tromblon, et je vous ai raconté cet héroïsme du noble Dalmate, qui défendait aux paysans, un tromblon à la main, l'accès de la rue habitée par sa bien-aimée (1). Peu

(1) Voyez le premier article.

de temps après cet exploit, déjà l'amoureux Siméon avait renoncé à sa passion, lorsque j'eus à représenter mon rôle favori dans un canevas nouveau. C'était jour de mardi-gras; toute la ville et le provéditeur assistaient à la représentation.

« Le rideau se lève. Lucile (c'est moi) est femme du vieux Pantalon, homme parfaitement vicieux, dont elle attend le retour. Lucile berce son enfant, décrie les mœurs du mari, décoche sur son passage les épigrammes dont elle s'avise, et a l'honneur de faire rire la noblesse et la bourgeoisie dalmates. Un quart d'heure se passe ainsi; mais Pantalon, que j'attends, manque son entrée en scène. Je fixe un regard affligé sur la coulisse, je renouvelle mes lazzi, je me plains de ce que les mauvais traitemens de mon mari m'empêchent d'être une bonne nourrice. Personne ne vient encore. Ma verve est à sec; rester court! quel déshonneur! un bon comédien *del' arte* ne doit jamais s'y exposer. Mes regards se promènent sur tous les rangs de loges. Qui vois-je resplendir aux premières, toute couverte de diamans et de fleurs? c'est Tonina, la Phryné de la ville de Zara, l'écueil de toutes les fortunes, plus belle qu'à l'ordinaire, et dont la parure annonçait les récens triomphes. Elle riait beaucoup des lazzi que je me permettais. Je me rappelai alors vivement le danger que m'avait fait courir la gueule enflammée du tromblon. Il me sembla qu'un éclair subit me révélait l'idée d'une scène nouvelle et m'offrait l'occasion de soutenir l'attention de mes auditeurs. Tout est permis sur un théâtre particulier, où personne ne paie sa place et qui fait de la licence un mérite.

« Me voilà qui reprends dans mes bras la poupée qui représentait ma fille et que j'appelle du nom de Tonina. — Tu seras belle, lui dis-je, mais prends garde! si, malgré mes soins, mon zèle, mes avis et mes exemples, tu t'avises de mal tourner, je maudirai le jour où tu es née! O Tonina maudite! Tonina la perfide et la séductrice! quelle sera ta vie? Comment useras-tu ton ame et flétriras-tu ton corps? — Bientôt toutes les scènes scandaleuses qui se rapportaient à la Tonina vivante me servent de texte, et j'y entremêle une foule de réflexions morales; on rit, on m'encourage; je continue; je fais toute l'histoire de Tonina; le provéditeur éclate. Tonina, rouge et pâle de colère, s'enfonce dans sa loge; le peuple applaudit à tout rompre, et Tonina est obligée de s'enfuir. »

« Mais ce n'était pas tout. Singulier caprice des femmes!

« Au bal et au souper que les officiers mes camarades avaient préparé, qui vois-je reparaître? Tonina, qui avait changé de costume, et que le *zendalo* vénitien rendait plus attrayante. A moi seul, qui l'avais outragée si gravement, s'adressent toutes ses agaceries; à moi tous ses regards, à moi ses reproches mêlés de larmes et d'œillades. Je n'en revenais pas. Tonina passa deux mois à dresser ses batteries, à m'entourer de ses filets,

à établir un mur de circonvallation autour de ma pauvre vertu. J'étudiai tout à loisir ce magnétisme bizarre qu'on appelle amour, et dont l'orgueil est un des élémens constitutifs : mais je restai vainqueur. »

Même comme individu, celui qui a écrit ces pages mérite quelque attention. Parmi les originaux que j'aime (et je les aime tous, ces bons conservateurs de la naïveté humaine), il se distingue; c'est, je crois, le dernier de la famille. Il s'est avisé de naître quand l'astre des monarchies s'éclipsait, au moment où les communes se levaient, colosse en fureur; à l'époque où toute individualité pâlissait devant la nouvelle explosion. Au XVIIIe siècle, je vois peu d'originaux. Diderot est un prédicateur de salon, Swift un homme dévoré de bile, Jean-Jacques un malade sublime. A tous il faut un cercle qui les regarde, des auditeurs qui s'étonnent, des applaudisseurs et des fanatiques. Gozzi est un original de pur sang, un philosophe isolé, une nature à part, observateur froid et pénétrant, taciturne et solitaire au milieu des folies de Venise et de la Dalmatie; triste et doué du génie comique; platonique dans ses amours, pendant que la débauche vénitienne bondissait autour de lui.

Bientôt je continuerai, d'après lui, ces études de Venise et de la vie dalmate à la fin du XVIIIe siècle. Les confessions de Gozzi sont aujourd'hui un des bouquins les plus ignorés parmi tous ceux dont nos bibliothèques sont encombrées. N'ayez pas de dédain pour les livres obscurs; souvenez-vous que Tacite est resté enfoui pendant quelques siècles, et que demain, peut-être, les livres perdus de cet admirable génie reparaîtront au grand jour. Il ne faut pas me blâmer, si je cite un livre oublié. La moitié de la vie humaine et de l'histoire se cachent dans des recoins inconnus. A quoi bon les points de vue communs et vulgaires? Une belle solitude est chose charmante; on se promène avec bonheur dans les pages d'un agréable livre long-temps négligé.

D'ailleurs, tout le monde ne comprend pas ce qu'il y a de finesse dans ces observations de Gozzi. Il aperçoit non-seulement les ridicules des hommes, mais ceux des siècles; et il les esquisse avec un trait si fin, si peu prétentieux par le coloris, si vif et si énergique, que vous diriez une eau-forte de Callot. Rien de plus piquant que la finesse et l'audace de touche qui distinguent Callot; elles échappent au peuple des spectateurs. Voici mille figures hétéroclites qui se pressent dans un espace étroit, et qui, toutes, ont un caractère et une vie propre; on ne voit là qu'un amas de grotesques; on oublie la moralité puissante, le but véritable de l'homme de génie; on ne le comprend que par ce qu'il a de vulgaire. Ainsi Shakspeare charme la masse par ses défauts. Dans son esprit, comme dans celui de Cervantes, d'Aristophane, de Molière, de Gozzi, le sérieux tenait la première place; gens graves qui faisaient les

bouffons, observateurs froids qui affectaient le caprice, philosophes plus profonds que tous les inventeurs de classifications esthétiques.

Gozzi nous conduira un de ces jours à Venise, et nous ne l'y suivrons pas sans plaisir : le chapitre des mœurs vénitiennes serait incomplet sans l'histoire des amours de Gozzi. Vous auriez tort de croire que je vous les donnerai pour vos menus plaisirs seulement. Pénétrez avec lui dans la vie morale de ce peuple : on ne connaît les gens que dans l'intimité. Ces petits défauts, ces faiblesses humaines, ces secrets de la chambre à coucher et de l'alcove, ces folies vénitiennes, ces caprices, ces vices mêmes; tout cela est nécessaire pour pénétrer dans la vie d'une nation. Nous n'aurons pas plus envie que Gozzi lui-même, de séduire les imaginations par la gravelure des détails; triste ressource en même temps que séduction usée. Mais, comme Gozzi, nous aimons à jeter un coup-d'œil froid et sans passion dans les annales domestiques. Plus l'esprit de l'Aristophane vénitien était bizarre et sagace, et plus il nous convient de suivre les récits qu'il fait de lui-même Ce bonhomme, l'imagineriez-vous? a trouvé des amours platoniques à Venise. Dans cette douce et joyeuse bacchanale, dans cette ingénuité de vices, qui oubliaient leur propre nature et ne se souvenaient plus du péché, tant ils étaient enfantins, voici un homme qui rêve les voluptés de l'ame. Les dévots persans chantent des poèmes mystiques, quand ils sont à table, buvant le vin de Chyras dans des coupes de cristal; et c'est par l'étude de ces hymnes étranges, que l'on peut comprendre à la fois le goût d'un peuple pour les voluptés et pour la poésie. Ainsi se présente Gozzi, assez bien placé pour que tout le mouvement de Venise tourbillonne autour de lui, assez fin pour tout apercevoir; d'un génie dramatique qui comprend toutes les passions; d'une ame bonne et indulgente, qui pardonne nos vices sans s'y mêler; philosophe, enfin, qui se croit froid, parce qu'il est observateur. Cantatrices, danseurs, fats à la mode, abbés libertins, joueurs de pharaon, magistrats qui chantent la sensualité en vers que Pétrone n'eût pas osé faire; intrigues de toilette, petites rumeurs de place publique; c'est un tumulte d'enfans qui se joue autour de Gozzi. Nul ne s'embarrasse de ce que dira le voisin. Il faut jouir de la vie; la république se meurt, le temps s'en va, Venise est encore belle; vive le bonheur facile, le plaisir qui va vite et coûte peu! vivent l'éclat du ciel, les drames rapides, la musique que le vent emporte; la foule du peuple sur la grande place, la nuit passée dans les casini, une ombre de religion pour rassurer les ames; un nuage coloré par les arts antiques, par le souvenir du Titien, par les pinceaux du Tintoret, enfin tout ce qui peut bercer ces ames molles, dépravées et radieuses!

PH. CHASLES.

(La suite à un prochain numéro.)

BULLETIN.

La France a donné depuis un mois un démenti bien éclatant et bien formel aux accusations dont elle est depuis quelque temps l'objet. Son calme et sa noble attitude dans ce moment de détresse, et durant cette longue suspension de gouvernement, ont suffisamment répondu aux insinuations de l'esprit de parti. Après une telle épreuve, il eût été trop injuste, en vérité, de vouloir la gouverner par les rigueurs et les procédés irritans du parti doctrinaire. Il paraît qu'aujourd'hui même ce système a été jugé, et pour long-temps, si ce n'est pour toujours. On dit qu'au moment de saisir la présidence du conseil (il le croyait du moins), M. Guizot a vu s'échapper le pouvoir de ses mains, dans une scène assez vive qui laissera de fâcheux souvenirs là où il tenait le plus à faire naître des dispositions favorables. A la suite de cette rupture, M. Molé s'est trouvé de nouveau appelé à former un ministère, et il paraît qu'aidé de M. de Montalivet, il n'a pas tardé à présenter une combinaison qui offre toutes les garanties désirables de droiture, de capacité et de connaissances politiques. L'estime publique environne les noms des membres du nouveau cabinet, tous hommes spéciaux, qui ne se sont pas compromis dans ce mois d'intrigues et de hasardeuses démarches. Il paraît que le ministère ne retirera pas les lois présentées, mais qu'il ne placera pas la chambre, comme le faisaient M. Guizot et ses amis, dans l'alternative de voter ces lois telles quelles ou de renverser le gouvernement. Ce ministère ne comptera, il est vrai, parmi ses membres ni M. Thiers ni M. Guizot; mais M. Thiers a fait connaître son système, et le caractère d'un véritable homme d'état qu'il vient de déployer, donne l'assurance qu'il ne combattra pas un ministère dans la seule pensée de le renverser, et d'amener au pouvoir les idées qui viennent d'en sortir. Pour M. Guizot, en dépit de ses dernières démarches, on doit augurer

de sa haute intelligence qu'il ne viendra pas combattre des lois auxquelles il a contribué plus que personne, et que ses amis, dans leur propre intérêt, ne pousseront pas l'esprit de secte au point de détruire, par humeur, l'ouvrage de leurs propres mains. Ne serait-il pas curieux, en effet, de voir le ministre des finances qui a groupé les chiffres de la loi d'apanage, voter contre cette même loi, et le sous-secrétaire d'état de l'intérieur combattre les articles du budget qu'il a lui-même préparés? C'est un triste spectacle qui nous a déjà été donné, il est vrai, à l'époque où M. Thiers, séparé de M. Guizot, fut attaqué sur l'emploi du crédit de cent millions, par M. Duvergier de Hauranne, qui avait loué M. Thiers à ce sujet, dans un rapport à la chambre, quand M. Thiers était encore le collègue de M. Guizot. Ce fut un déplorable scandale, et l'impression fut trop fâcheuse pour qu'on puisse craindre qu'il se renouvelle deux fois. Pour M. Molé, qui a traversé cette longue crise avec tant de calme et de loyauté, et qui disait, en voyant les démarches de ses adversaires se croiser dans tous les sens : *Que de peines ils se donnent pour me faire un cabinet!* M. Molé avait bien jugé sa position. On peut en conclure qu'il jugera également bien celle où il va se trouver; et c'est la toute la science du gouvernement.

La presse s'est occupée cette semaine du mariage du duc d'Orléans avec la princesse de Mecklembourg. Cette sérieuse négociation est achevée; les formules de l'étiquette se règlent par ambassades; dans quelques quinzaines l'union sera accomplie, à la satisfaction de toutes les familles régnantes, car, pour le dire en passant, ces têtes couronnées dont le sort est si envié, ne peuvent contracter alliance que sous leur bon plaisir réciproque. Chaque souverain est, par le fait, le beau-père de tout héritier présomptif jaloux de perpétuer sa race. Le grand-seigneur même a voix consultative au conseil de famille.

Nous n'entretiendrons pas nos lecteurs de l'étendue des états du prince Paul, frère de la princesse destinée au fils du roi. Des journaux qui se prétendent bien informés n'ont rien laissé à dire sur ce sujet. Ils ont compté les rivières, les prairies, les bêtes à cornes et à poil de ce duché avec un talent de statistique bien remarquable. Comme ce duché n'est pas destiné à être rattaché à la France par le fait du mariage entre les deux états, nous abandonnons sans regret cette géographie sentimentale. Nous aimons mieux nous réjouir, avec ces journaux, de la grace, des talens et de la beauté de la future duchesse d'Orléans. D'un passé évanoui nous n'avons gardé qu'une admiration profonde pour les belles reines. On aurait trompé l'esprit de cette royale personne si on lui avait peint la France comme le temple de l'étiquette, de cette étiquette majestueuse,

fille de Louis XIV et de Philippe II; les temps ont marché, ou reculé, diraient d'autres: quoi qu'il en soit, ces grandes et futiles choses n'existent plus. Que la princesse ne compte donc que sur des applaudissemens et des suffrages partis du cœur. Belle, elle sera admirée; spirituelle, son nom sera placé par les amis des arts à côté de celui d'une princesse destinée à être sa sœur; qu'elle soit bonne, et elle sera aimée.

Un mariage de cour est une fête pour l'architecture, la peinture et la statuaire; les arts font un appel aux métiers, et toutes les mains travaillent. Voilà comment les princes se font aimer. De leur magnificence bien entendue découle le bonheur du plus grand nombre. Versailles prêtera ses immenses salles au mariage du duc d'Orléans; le grand nom de Louis XIV rayonnera sur cette solennité pour en doubler la majesté.

La crise commerciale, dont on nous effraie depuis deux mois, a, par son exagération, un air de parenté avec la menace des brigands en 93. Chaque ville avait ses brigands à ses portes pour les enfoncer; chaque nuit, les brigands devaient faire irruption, et personne ne vit jamais aucun de ces brigands. Si nous vivions au moyen-âge, nous serions menacés d'une comète ou de la fin du monde. Moins superstitieux, mais toujours avides de merveilleux, nous avons besoin d'une émotion qui remplace la fin du monde et les comètes; cette émotion est aujourd'hui la crise commerciale: demain ce sera autre chose.

Malheureusement, ces mille déclamations empêchent la voix des arts de pénétrer les masses occupées ailleurs.

A part les bruits expirans du Salon, que peut-on nous dire? C'est à peine si l'on ose parler d'un vase de Pergame que le sultan Mahmoud envoie en cadeau à la cour de France. Nous aimons sans doute beaucoup les cadeaux, mais nous frémissons à l'idée des frais et risques de transport dont nous menace celui de sa hautesse. Les souverains devraient bien affranchir leurs présens.

Nous n'avons besoin, du reste, que de nous en rapporter aux paroles de M. Texier, pour que nos craintes soient justifiées. M. Octave de Chabannes fut chargé par M. le marquis d'Eyragues de se rendre à Pergame pour enlever le fameux vase. Nous voici à Smyrne, écrit M. de Chabannes, mais après bien des fatigues. Des obstacles de tout genre sont venus nous assaillir, non pas de la part de la population, qui a assisté à nos travaux avec un intérêt particulier; mais la rigueur de la saison, les routes impraticables, les rivières débordées ont failli nous arrêter long-temps.

Ces obstacles n'ont pas été les seuls, d'après la lettre de M. de Chabannes. Cet officier a été obligé de faire construire un chariot, des échafaudages, des caisses, et d'ordonner ces préparatifs au milieu des ravages de la peste. Nous ne saurions trop louer le zèle de cet officier de marine

et de ceux qui l'ont aidé dans cette expédition. Espérons que le vase de Pergame, une fois arrivé à Paris, n'aura pas la même destinée que les bas-reliefs d'Olympie, qui ne sont guère connus du public que par les conjectures zoologiques de M. Geoffroy Saint-Hilaire; espérons qu'il ne sera pas caché à tous les yeux comme la sculpture de Jean Goujon et de Michel-Ange, qui, depuis dix ans, est enfermée dans le musée d'Angoulême, pour la seule édification des gardiens du Louvre, et que ni les artistes ni les curieux ne peuvent visiter sans une permission autographe de M. de Cailleux.

Les princes malgaches ont été présentés à la cour et ont visité les principaux établissemens de Paris. Rien n'est plus doux et plus tranquille que ces envoyés de la reine des Ovas. Ils vont partout accompagnés de leur suite noire, qui ne semble pas trop s'enthousiasmer à la vue des merveilles de notre civilisation. On dit ces jeunes gens très judicieux; nous serions portés du moins à les croire assez ironiques, si leurs observations sont toujours semblables à celle-ci. On leur demandait l'autre soir ce qu'ils souhaitaient voir dans leur tournée du lendemain: quels monumens? quel quartier? quel prodige enfin? — L'un d'eux répondit: Nous désirons voir le soleil.

Le départ des Italiens, la retraite de Nourrit, deux évènemens d'une haute importance pour le monde musical, se sont succédé dans les derniers jours de mars. Le lendemain, le Conservatoire appelait la foule des amateurs à l'une de ses solennités du matin, et le grand pianiste Thalberg rassemblait le soir même une partie de cet auditoire, qui venait achever dignement sa journée à la salle Favart. Voilà trois jours bien remplis; ceux qui ont été assez heureux pour assister à ces quatre séances doivent se féliciter de leur bonne fortune.

I Puritani sont les grenadiers de l'armée chantante italienne. Veut-elle marcher, elle les met en tête de sa colonne. Se prépare-t-elle à la retraite, *I Puritani* se présentent encore pour la protéger : c'est la pièce de début et de clôture; elle remplit, à Paris, les mêmes fonctions que *le Barbier de Séville* de Rossini sur les théâtres de province. Le brillant succès de l'œuvre de Bellini ne s'est point démenti; cependant ce n'est pas tout-à-fait à son mérite, à la vogue dont il jouit, qu'il doit cette faveur singulière. Les quatre virtuoses favoris figurent dans *I Puritani*; aucun d'eux n'est poignardé, ni empoisonné, ni décapité, ni plongé dans un cachot ténébreux, lorque vient le dénouement. Ils échappent tous, par miracle sans doute, aux catastrophes du mélodrame, aux intempéries de l'opéra sérieux. Un seul est en péril : Rubini; mais il reçoit sa grace, après avoir chanté sa cavatine en *ré bémol* d'une manière ravis-

sante. Au moment où le rideau va tomber, on a la satisfaction de voir la troupe d'élite, le précieux quatuor, rangé en bataille et prêt à recevoir les adieux du public qu'il a charmé pendant six mois. La pluie des couronnes, la grêle des bouquets, la foudre des applaudissemens, tombent sur toutes les têtes et réjouissent tous les cœurs. Cet acte de présence prouve d'abord que les chanteurs attendus sont à leur poste, et prêts à se signaler pendant les six mois d'exercice; et si l'état de leur santé paraît satisfaisant, ainsi qu'on a pu le remarquer le 31 mars, on a lieu d'espérer que les oiseaux voyageurs rentreront dans leur cage dorée, au jour du rendez-vous.

Quatorze opéras ont défilé pendant la dernière saison, et le théâtre s'est ouvert soixante-dix-huit fois pour ses fidèles abonnés. On a joué *Norma* onze fois; *Mosè* n'a paru qu'une seule fois sur la scène. Il a pris une revanche de lundi, mais je ne parle point ici des soirées extraordinaires. Très peu de loges sont louées pour toute la saison; les autres se partagent entre des amateurs qui viennent les occuper un des trois jours de la semaine; et l'exhibition des opéras est combinée de manière que chacun applaudit à son tour *Otello, I Puritani, Il Matrimonio segretto*, etc. Tant de variété jetée dans le répertoire fait que bien des personnes n'ont pu revoir que deux fois une pièce favorite. Rossini avait accoutumé le public aux chefs-d'œuvre; cette veine est tarie, et l'on doit peu compter sur les ouvrages nouveaux. Mais une interruption de six mois ranime la curiosité; l'exécution merveilleuse de Rubini, Tamburini, Lablache, les efforts souvent heureux de Mlle Grisi, soutiennent un enthousiasme qu'il serait difficile de porter plus haut, et sont garans de la prospérité du théâtre.

— Le musicien aime le sucre, *i dolci*, comme disent les Italiens; meringues, beignets, crêmes, gâteaux de toute espèce, poudrés à blanc, ont pour lui des charmes. Dans les festins, il réserve une bonne part de son exécution pour les chefs-d'œuvre de l'office et les fantaisies du petit-four. Le musicien est aussi de complexion amoureuse; je laisse au docteur Fossati à nous expliquer comment il se fait que les bosses de l'amour et du sucre (je me plais à croire que ce n'est pas la même qui sert à désigner ces deux appétits.) se rencontrent si souvent sur les crânes où la musique étale des signes précieux. Je me borne à faire part de mes observations physiologiques, fruit d'une longue expérience, et que des milliers de faits confirmeraient, s'il m'était permis de vous conter les aventures des musiciens, depuis le roi David ou l'empereur Néron, jusqu'à Paganini. Vous savez que ce violoniste avait enlevé miss Warton; vous savez encore que cette fugue n'a pas eu la cadence finale que l'harmoniste génois s'était promise. Séparé de l'objet de ses amours, l'autre Orphée modulait sur tous les tons l'air si pathétique de Gluck: *J'ai perdu mon Eurydice!* Le nom, bien que peu mélodieux, de miss Warton faisait vibrer toutes les cordes sensibles de son cœur, et le portait quelquefois sans transition aucune du calme délicieux de *l'amoroso* aux transports de *l'agitato* le plus véhément. Miss Warton faisait oublier à Paga-

nini que cinquante printemps avaient ramené les rossignols et les roses depuis sa naissance. L'infortuné violoniste avait perdu la trace de la dame de ses pensées, il l'a retrouvée à Marseille; c'est la trace que je veux dire. Miss Warton n'est plus sous les verrous d'une tour inexpugnable, d'un château mystérieux, d'un couvent nuit et jour surveillé; miss Warton se montre aux spectacles, aux promenades; on l'a vue, on lui a parlé. Tel est le rapport fidèle qu'un *dilettante* s'empresse de faire à Paganini, pendant que l'orchestre jouait l'ouverture du dernier concert qu'il a donné à Marseille. — Marchez devant, je vous suis, dit l'impatient virtuose. — Et le concert? — Peu importe, je ne puis rester ici, je suis sur des charbons ardens, il faut que je la voie absolument. On fera une annonce, on dira que je suis malade, que je suis fou. Le public le croira, j'abandonne la recette. Faut-il aller sur le cours, sur le port, à Château-Vert, à Notre-Dame-de-la-Garde? Partons, mais partons, ou je meurs. — Ne vous passionnez pas tant, vous pouvez fort bien donner votre concert avant de parler à miss Warton. — Elle est?... — A New-York. — A New-York? — Oui, c'est là que je l'ai vue, et je la connais fort bien.

Le coup fut un peu rude; il ralentit pour l'instant l'ardeur de Paganini. Mais l'artiste sut apprécier bientôt l'avis qu'il venait de recevoir, et joua tous ses morceaux avec une verve et une expression prodigieuses qui étonnèrent les Marseillais, que tant de prouesses avaient déjà émerveillés. Trois jours après, le virtuose amoureux se livrait à ses douces pensées, à ses rêves de bonheur, sur le gaillard d'avant d'un trois-mâts, doublé et chevillé en cuivre, fin voilier, qu'un bon vent poussait vers les parages de New-York. — Paganini est parti pour l'Amérique; il veut aller exploiter le Nouveau-Monde, y faire rafle de dollars, de cruzades, de gourdes; c'est l'amour des guinées qui le pousse à travers les vagues de l'Océan. — Eh! non; c'est une passion généreuse et noble, un amour digne du grand artiste; c'est Léandre se jetant à la mer pour nager vers le phare brillant que la sensible Héro vient d'allumer.

Un navire américain se croise vers l'île de Pommègue avec le véhicule ailé qui emportait rapidement Paganini et son violon. Ce navire apportait les dépêches de New-York. Le lendemain on apprend que miss Warton est mariée. Les journalistes américains se permettaient même quelques plaisanteries sur le désappointement de l'illustre musicien.

— Nous avons déjà parlé de la représentation donnée au bénéfice de Nourrit, solennité sans exemple encore dans les fastes dramatiques, sous le rapport des témoignages d'estime et d'affection que le public parisien a prodigués au premier ténor qui l'a charmé si long-temps. Nourrit était parti, chargé des lauriers de cette belle soirée. En arrivant à Bruxelles, il a reçu des mains de notre ambassadeur une bague à diamans que le roi des Français lui adressait avec une lettre infiniment flatteuse.

Un acte d'*Armide* faisait partie de la dernière représentation de Nourrit; ce chanteur avait débuté par le rôle de Pylade, dans *Iphigénie en*

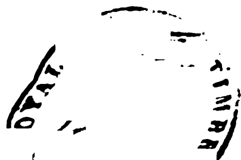
Tauride; il a voulu terminer sa carrière parisienne comme il l'avait commencée, sous les auspices de Gluck. C'est un illustre patron sans doute, un des géans de l'art musical; mais la main cruelle du temps n'a pas respecté ses ouvrages; ils ont vieilli, non pas en totalité; certaines scènes sont et seront long-temps encore des modèles, des monumens dignes d'admiration. Ces fragmens, d'une beauté reconnue, ont le malheur d'être précédés et suivis par des morceaux d'une mélodie surannée, accompagnés de traits d'orchestre qui nous semblent bizarres, pour ne pas dire ridicules. Si ce mot effarouchait des oreilles gluckistes, je citerais l'air que chante Armide à la fin du second acte.

Le traits de violon et de flûte, les *gruppetti* qui dominent l'accompagnement pour imiter, en quelque sorte, le souffle des zéphirs, le ramage des oiseaux, ont égayé l'auditoire et produit un effet contraire à celui que le compositeur s'était proposé. Cet air d'une forme si singulière pour nous vient après la scène du sommeil de Renaud, scène ravissante de mélodie, de coloris, de charme, de fraîcheur, scène très mal écrite, mais dont les défauts de style échappent quelquefois à l'oreille du critique exercé. Que de notes frappent à faux dans ce tableau musical d'une suavité si précieuse! Que de progressions dures et bien faiblement justifiées s'y font remarquer! Le duo, *Esprits de haine et de rage*, est l'autre fragment qui s'élève sur les ruines de cet acte; très bien exécuté par Dérivis et Mme Dorus, il a fait une vive impression sur l'auditoire. Ce duo plein de vigueur et de verve est trop peu développé; le même trait d'orchestre serpente sans cesse sous la mélodie vocale, et n'a d'autre modification que celles du *piano* au *forte*, du *tremolo* ou du *legato*. On voudrait le perdre un instant pour le ressaisir ensuite avec plus de satisfaction. Ce trait des violons est d'une pompe, d'une expression tout-à-fait nobles et tragiques; la trombe infernale qui pose ses notes lentes et solennelles sur ces ondulations passionnées complète la magie de cette composition. Croirait-on que cette même phrase est devenue entre les mains de Boïeldieu le motif principal du duo le plus bouffon qu'il ait jamais écrit? Comparez le duo *Esprits de haine et de rage* à celui que la tante Aurore chante avec son portier; faites dire à ces deux personnages ce que les violons de Gluck exécutent, et croyez ensuite à la vérité de l'expression musicale.

Le premier air de Renaud, *Le repos me fait violence*, renferme quelques traits d'une fierté chevaleresque mêlés à des motifs intolérables aujourd'hui. On a remarqué sans doute qu'il finit par une phrase empruntée à la vieille chanson :

Il était un p'tit homme
Qui s'app'lait Guilleri,
Carabi.

Nourrit a chanté délicieusement l'air du sommeil; l'exécution de ce morceau demande une grande pureté d'organe et de style, une solidité de



talent à toute épreuve. C'est ce que Nourrit a chanté de plus difficile depuis long-temps; il s'en est tiré avec beaucoup d'honneur. Cet air et le duo de la conjuration ont été couverts d'applaudissemens; le reste de l'acte a été reçu très froidement. Le public qui fréquente nos théâtres n'est point assez zélé pour se montrer indulgent envers des morceaux faibles ou surannés qui pourtant doivent leur amener des fragmens sublimes tels que le chœur *Poursuivons jusqu'au trépas*, la scène de la Haine et même le duo *Armide*, *Vous m'allez quitter*.

— Le *Belisario* de Donizetti a été joué à Londres peu de jours avant l'arrivée des chanteurs italiens du théâtre de Paris. Un seul acteur a complètement réussi dans cette pièce nouvelle. Les journaux anglais font le plus grand éloge d'Inchindi; ce *basso cantante* a déserté notre Opéra-Comique pour rentrer dans son élément. De brillantes propositions lui ont été faites; il ne quittera Londres pour l'Italie qu'après la saison des concerts.

— Le fameux violoniste allemand Moëser vient d'arriver à Paris; il voyage avec son fils, qui, pour son talent sur le violon, s'est déjà montré digne d'un tel maître.

— H. Herz, Liszt, Thalberg, ont dignement soutenu l'honneur et la fortune du piano dans les dernières réunions musicales. Parmi les morceaux qu'ils ont exécutés avec une verve, une agilité prodigieuse, je citerai une fantaisie jouée par M. Herz à l'Opéra-Comique, *la Réminiscence des Huguenots*, de M. Liszt, composition d'une extrême difficulté, que l'auteur ferait bien d'abréger. Nos pianistes ont pris en affection le choral, dont la marche solennelle et la modulation donnent les moyens d'introduire une grande variété d'harmonie et de dessins; mais leur travail se prolonge trop, et le choral nous poursuit depuis quelque temps avec opiniâtreté. Le public, amateur de fantaisies, de caprices, de mélanges, de souvenirs ou de réminiscences, de tous ces morceaux enfin que les pianistes bâtissent avec la musique des autres, s'accommoderait mieux d'un autre genre de gaieté. La prière de *Moïse*, mise en œuvre par Thalberg, a produit une sensation difficile à décrire. Le piano, sous les mains du jeune artiste, est devenu le rival du violon de Paganini; l'un et l'autre ont charmé d'une égale manière. Je vais essayer de faire comprendre le mécanisme des variations établies par Thalberg dessus et dessous le thème de Rossini, non pas tour à tour, mais simultanément.

Figurez-vous une suite d'arpèges partant du milieu du clavier pour en atteindre les deux extrémités, et revenir avec la même agilité au point du départ. Au moment où les deux mains sont près de se toucher, les deux pouces ensemble, ou l'un après l'autre, aidés quelquefois de l'index, frappent la note de la mélodie et souvent l'harmonie qui doit l'ac-

compagner, et ce furtif escamotage est exécuté avec tant d'adresse, combiné de telle manière, que l'on entend la prière de Rossini marcher librement au milieu de cette double et brillante ondulation d'arpèges. La rapidité, l'artifice de cet accompagnement, dont Thalberg sait à propos modérer l'éclat, contrastent avec le motif principal, qui est attaqué largement et de manière à produire des vibrations plus éclatantes. Ce motif se dessine parfaitement, rien n'est perdu, pas même la plus petite appogiature. Cet ensemble est ravissant; il a été salué par des acclamations unanimes. Weber avait déjà fait connaître des effets de cette espèce dans ses sonates; Thalberg a su donner plus d'extension à cette première idée, et s'en est fait un élément de succès d'une grande puissance.

— Le ténor Duprez, que l'Italie vient de rendre à l'Opéra français, débute demain à l'Académie royale de Musique. Beaucoup de personnes diront : « Je le connais, je l'ai entendu à l'Odéon! » Je leur répondrai : « C'est précisément parce que vous l'avez entendu à l'Odéon, ou à l'Opéra-Comique, où l'on voulut bien lui confier un rôle de sbire, de brigand très subalterne dans *la Violette*, que vous ne le connaissez pas. » Duprez avait alors une jolie petite voix, gracieuse et légère; il exécutait les roulades comme un serin, et ne s'en faisait pas faute, puisque c'était sa plus belle ressource. Duprez ouvrait la bouche, et pourtant on n'entendait rien toutes les fois que l'orchestre se fâchait un peu; il ne pouvait signaler sa présence que quand le calme s'était rétabli. Ce chanteur, déjà fort habile, est allé en Italie; et l'étude, le travail, l'influence du climat, ont tout-à-fait changé son organe et sa manière d'exécuter. Une voix forte, pleine, sonore, gouvernée avec une grande solidité de talent, a remplacé la petite voix qu'il avait emportée de l'Odéon. Cette voix nouvelle, en gagnant sous le rapport du volume et de la vibration, a perdu toute son agilité. Duprez était parti *double-croche*, il est revenu *blanche*. Il paraîtra d'abord dans le rôle d'Arnold de *Guillaume Tell*. J'aime à croire que le public parisien appréciera les qualités éminentes de ce chanteur, si souvent applaudi sur tous les théâtres d'Italie.

CASTIL-BLAZE.

WASHINGTON LEVERT

ET

SOCRATE LEBLANC.

SIXIÈME PARTIE.[1]

« MON CHER SOCRATE,

« Je t'ai déjà confié les impressions produites sur moi par l'Angleterre et ses usages. Que ta patience consente encore à lire ces derniers souvenirs recueillis au retour. Il m'est doux, je ne te le cache pas, de te les mettre sous les yeux : en les écrivant, j'y gagne de soulager mon cœur et de les fixer dans ma mémoire qui les aime. Enfin j'ai besoin de m'épancher. Je n'ai jamais compris une joie muette. Ceux qui blâment la jeunesse d'être indiscrète, ignorent donc que la confidence est la confession du bonheur, comme la confession est la confidence de la tristesse.

« Le paquebot à vapeur qui devait me ramener en France était amarré le long de la Tamise. Quand j'arrivai à bord, les fours de l'appareil chauffaient déjà, quoique l'heure du départ fût encore

(1) Voyez la livraison du 26 mars.

loin. Je m'assis à la poupe du bateau, me laissant aller à contempler l'éveil de la grande cité. Derrière le brouillard épais d'une matinée d'automne remuaient des milliers de vaisseaux. J'entendais le cri des poulies et la voix des matelots gréant des mâts. En beaucoup d'endroits de cet espace brumeux, je n'apercevais parfois qu'un homme suspendu au ciel, sans distinguer l'appui qui le retenait à quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de la Tamise. Quelques vaisseaux crevaient ce voile et descendaient le fleuve engourdi. Cette activité de si bonne heure me fit honte. Londres est une ville mortelle à l'oisiveté; j'y ai rougi souvent de n'être ni un brave capitaine de mer, ni un entrepreneur de quelques travaux utiles, à l'exemple de tant de lords.

« De minute en minute, le mouvement que j'observais se multipliait de manière à ne plus permettre de s'en rendre compte. Cette brume grise se distendait, s'animait, et chaque atome entrait en travail. Six vaisseaux, dix vaisseaux, s'en vont au courant du fleuve; l'odeur du goudron parfume l'air matinal; la vapeur des cheminées de la ville en obscurcit la teinte; les heures qui sonnent tombent en flocons cotonneux. L'eau, la terre et le ciel semblent enfermés dans le flacon magique de quelque enchanteur qui les retient malgré les efforts qu'ils font pour s'échapper.

« De ma place, qu'envahissait une marée de valises, de malles et de manteaux, meubles de voyages dont les Anglais abusent, car ils ont, en général, plus de malles que d'objets à y serrer, au contraire des Français, dont les ridicules-sacs de nuit laissent toujours déborder le trop plein d'une tige de botte; de ma place, te disais-je, je voyais arriver des ruelles voisines mes compagnons de voyage, aventuriers au petit paquet collé sous le bras, fashionables accompagnés de leurs levriers jusqu'à l'échelle du paquebot, et rentiers qui avaient assez gagné dans la semaine pour risquer la partie fine à leur petite maison de campagne de Greenwich ou de Gravesende. Dès qu'ils étaient à bord, ils cherchaient les uns et les autres la place qu'ils occuperaient pendant la traversée, précaution qui semblera extravagante aux touristes français, espèces de moineaux-francs voltigeant de place en place quand ils sont embarqués, ennuyant de questions les matelots, prétendant savoir mieux gouverner que le timonier, et possédés de la rage de des-

cendre dans la partie du vaisseau où se meuvent les divers ressorts de l'appareil locomoteur. L'Anglais se dit : Cette machine de fer qu'on appelle roue a pour fonction de pousser cette machine de bois qu'on nomme vaisseau; cette machine à deux pieds, qu'on nomme capitaine, a pour fonction de me conduire, moi, autre machine qui ai pour nom passager; que chacun remplisse son devoir. Et il reste à sa place comme l'écrou d'un système auquel il participe.

« Le moment du départ approchait : les cabines étaient pleines; le pont offrait peu de lacunes ; des paillettes de feu, des gouttes d'eau brûlantes jaillissaient en pétillant des parois du tuyau de tôle ; on allait tirer au large , déjà les roues battaient l'eau quand le capitaine cria : *Stop !* c'étaient des passagers retardataires qui arrivaient ; le paquebot s'arrêta. Du fond d'une chaloupe que je n'aperçus, tant la brume rétrécissait l'horizon autour de nous, que lorsqu'elle nous accosta au pied de l'échelle, sortirent douze ou quinze femmes encapuchonnées sous d'épais manteaux rayés vert et rouge ; chacune de ces enveloppes ne permettait guère de soupçonner une créature humaine, qu'à l'aigrette bleue qui sortait de l'endroit où étaient présumablement une tête et une respiration.

« Cette ascension silencieuse par l'échelle du paquebot, à une distance qui nous cachait déjà les bords du fleuve, et exécutée au milieu de la fantasmagorie du brouillard, avait tout l'air d'une vision. A peine toutes ces femmes touchèrent le pont qu'une séparation brusque s'opéra parmi elles. La plus grande fraction passa à l'arrière et disparut par les marches qui conduisent au salon du paquebot ; l'autre partie se dirigea vers la proue, où je remarquai seulement alors qu'étaient agglomérés des visages moins aristocratiques, beaucoup de gros fermiers, des marchands de bœufs et des éleveurs de chiens entourés de leurs meutes. L'incident me révélait, sans qu'il fût besoin d'autre commentaire, que sur le paquebot il y avait deux catégories de places : la première pour les riches ou les moins économes, la seconde pour le peuple et la domesticité. Aucune barrière cependant n'indique cette inégalité; le règlement seul retient chacun dans les limites de la place qu'il a payée.

« Nous courions rapidement sur la pente du fleuve, effleurant tantôt à droite et tantôt à gauche ces villes anglaises faites à l'image

16.

des maisons de campagne de l'Inde. Le marbre, le silence et le gazon composent ces délicieuses habitations, où l'on aperçoit tout ce que la fortune fait éclore sous les doigts de l'industrie. Tu vois des prairies alignées comme la planche d'un burin suave, et dans ces prairies des troupeaux de vaches qui paissent au milieu de l'abondance. Le poétique n'y est pas maigre comme en Italie.

« Chose rare, et que les lettres de recommandation ne procurent pas, le soleil parut et déchira cette ouate grise étendue sous le ciel. Dans le midi le soleil est une habitude; dans le nord sa présence est un cadeau. Sous ses rayons peu chauds, mais gais, je vis s'enfuir la brume; et nous respirâmes un air pur.

« Il était alors onze heures; les passagers étaient remontés sur le pont, la plupart tenant une bouteille de vin de Bordeaux d'une main, buvant à même, et de l'autre, un morceau de bœuf froid appliqué à un morceau de pain de l'épaisseur de huit tartines. Autre préjugé dont il faut se défaire, celui de croire que les Anglais ne mangent pas de pain; ils en mangent beaucoup, sans préjudice de ce qu'ils dévorent en mouton et en bœuf.

« Je te ferai grace de la peinture des figures anglaises d'hommes, en général fort déplaisantes; c'est le type carré du Normand abâtardi dans le moule fade et beurré du Saxon; c'est le produit du cheval et du mouton. Il n'est pas question de tous les Anglais; les exceptions sont notables et magnifiques. Ils sont d'ailleurs de haute taille, et étalent l'existence avec noblesse. Ce qu'il y a d'incomparable, mon ami, ce sont les femmes anglaises. Elles sont les Grecques du nord.

« Celles qui étaient à bord du bateau à vapeur ne démentaient pas la bonne opinion que je t'exprime sur elles, quoiqu'elles ne m'apparussent pas avec l'accompagnement de la toilette dont les Anglaises ne savent point se passer. Tu n'es pas de ceux qui croient qu'elles sont toutes blondes comme du chanvre. Leur teint est aussi varié que celui des Françaises, et il naît à Londres, année commune, autant de brunes qu'à Madrid. Brunes et blondes, mes compagnes de route étaient fraîches comme des groseilles de Strawberry. Je ne parle ici que de celles qu'aucun homme n'accompagnait, et qui s'étaient rendues à bord comme une procession de manteaux. Je fus fâché cependant de ne lire sur leurs visages, en-

core chauds des baisers d'adieu de leurs mères, aucune marque de tristesse. Elles riaient comme des folles. Londres avait pourtant disparu derrière les mille tortuosités du fleuve; nous pressentions même déjà le voisinage de la mer, à la couleur plus bourbeuse des eaux, à la stérilité de la côte, et surtout aux larges courans d'air qui nous arrivaient.

« La seule Anglaise dont les traits fussent pleins d'une douleur vraie, était une de celles qui étaient passées à la proue du paquebot, quand la séparation des jeunes filles riches et des jeunes filles pauvres s'était faite. Son coude s'appuyait sur la galerie, et son bras soutenait sa belle tête toute bouclée de cheveux. Une cage allait mal à cette charmante créature avide d'air et d'indépendance. Rouges comme deux grains de groseilles mouillés par la pluie, ses lèvres semblaient, pauvre enfant, murmurer des paroles d'adieu sans fin à la fugitive patrie. La vapeur bleue des montagnes se peignait au fond de ses yeux plongés vers le fleuve : que de choses pénibles elle lui confiait! Et quand elle regardait autour d'elle la côte qui se précipitait à la mer, elle rappelait la biche effrayée qui, pour échapper aux poursuites, traverse un lac avec du feuillage dans les cornes, croyant emporter la forêt avec elle. La jeune miss se cachait sous sa pensée sauvage. Sa taille était petite, mais elle était encore si jeune que la remarque n'avait aucune valeur. Ses joues n'avaient ni cette fraîcheur roturière, commune aux Anglaises de basse condition, ni cette pâleur des femmes de distinction, pâleur trop louée, qui n'est, après tout, que le signe d'une mauvaise santé. Elle était pâle et fraîche comme on l'est sur la montagne, c'est-à-dire sans excès. Les ailes transparentes de son nez indiquaient une sensibilité vive. Cet ensemble intéressant était couvert par ce glacis d'intelligence et de pauvreté, répandu par la civilisation sur ceux dont elle n'a pas mesuré la fortune à l'ambition ou à la noblesse.

« Je ne détachai plus mes regards de la jeune miss. Je fus touché de cet amour de la patrie, si discrètement exprimé; j'aimais déjà cette jeune fille plus que toutes ses compatriotes, beaux oiseaux sans pays, qui vivent partout où on leur siffle un air qui les amuse dans une cage dorée.

« Il me vint le pressentiment qu'elles allaient peut-être quitter le

paquebot sur quelque point du fleuve; je n'avais pas encore pensé qu'elles n'iraient pas jusqu'en France avec nous. Quoique je ne fusse que depuis quelques heures avec elles, l'idée de cette séparation m'attrista comme si nous nous fussions connus depuis long-temps. Il existe un attachement de hasard qui a, dans sa rapidité d'une minute, ses jalousies et ses regrets. Le cœur renferme des mystères impénétrables de tendresse qu'aucune langue n'est assez subtile pour exprimer. Ceux qui ont langui d'amour pour des statues et ceux qui ont brûlé d'une passion muette pour des femmes dont ils n'avaient connu que le portrait, ne furent pas moins extravagans que moi, me désolant à la supposition que j'étais peut-être sur le point de perdre une femme qui n'aurait pas respiré plus d'une demi-journée le même air que moi, et à une distance où il était presque impossible qu'elle m'eût vu; car j'avoue que la peine de m'en séparer était ce qui me faisait désirer de ne pas voir partir ses compagnes.

« Bientôt je n'eus plus ces craintes à redouter; mon anxiété disparut. Nous découvrions la mer devant nous. La traversée cessait pour tous d'être un trajet d'agrément pour prendre le caractère sérieux d'un voyage.

« Enfin nous franchîmes l'embouchure de la Tamise, et nous nous élançâmes sur la grande mer. La nuit venait. Derrière nous l'Angleterre s'était déjà voilée d'une gaze de brume violette, à travers laquelle bondissaient, comme les troupeaux nuageux des pasteurs d'Ossian, d'énormes rochers, roulant les uns sur les autres du ciel jusqu'au rivage. C'était l'heure où la mélancolie du nord déploie ses ailes de crêpe et plane sur les lacs. Plus de soleil, pas d'étoiles au ciel; il faisait doux. Les passagers et les passagères, trouvant cependant que l'air était trop vif pour rester sur le pont, descendirent dans leur cabine, l'un après l'autre, se livrer au sommeil, tant la nature leur semblait digne d'être admirée. Graduellement les objets s'effaçaient dans le lointain que nous avions quitté. Bientôt il n'y eut sur le pont du navire que le capitaine, la jeune Anglaise, moi, le timonier et un autre matelot de quart; celui-ci s'endormit dans son manteau le long de la galerie, après avoir allumé la lampe de l'habitacle.

« Entre la poupe et la proue du vaisseau, peut-être ai-je oublié

de te le dire, s'étend un banc, respecté des deux catégories de passagers dont je t'ai parlé. Les riches ne sont pas assez humbles pour y prendre place, les pauvres sont trop fiers pour l'occuper. Ligne neutre, il est presque toujours vide pendant la traversée. Dès qu'elle se vit seule sur le pont, la jeune fille alla s'asseoir sur ce banc limitrophe, heureuse sans doute de se rapprocher des places d'honneur sans qu'il en coûtât aucun sacrifice à sa médiocrité orgueilleuse. A peine était-elle sur ce banc, que j'étais près d'elle, confondant au gré de la brise les plis de mon manteau avec les plis du sien. J'essayai de lui parler; mais le vent qui fraîchissait de plus en plus emporta mes quelques paroles, et je n'eus pour réponse qu'une boucle de ses cheveux qui effleura mon front et courut sur mes lèvres; car, au bruit de ma voix, elle s'était brusquement retournée, et, dans ce mouvement, ses yeux furent sur mes yeux.

— Miss n'a jamais voyagé sur mer?

— Pardon, monsieur, me répondit-elle en anglais; ceci est mon second voyage.

« Quel était le premier? Il eût été indiscret de le demander. Mais où peut être déjà allée une fille de quinze ans? pensai-je avec dépit. Pourquoi avec dépit? diras-tu. Si un jour tu aimes, tu te feras toi-même la réponse.

— Pensez-vous, miss, que nous aurons de l'orage cette nuit?

« C'est là tout ce que je trouvai de moins stupide à lui dire pour ne pas laisser mourir la conversation à son début.

— Auriez-vous peur de l'orage? répondit-elle et en me regardant avec une pénétration qui m'effraya pour l'opinion qu'elle concevait de mon courage.

« Une exagération en appelle une autre.

— Je voudrais, miss, qu'il fît une horrible tempête cette nuit.

— Pour que nous périssions tous, sans doute?

— Pour vous sauver, lui dis-je.

« Une Parisienne eût éclaté de rire à ce souhait romanesque.

— Je vous remercie, monsieur, me répondit la jeune miss en nouant plus étroitement les rubans de son petit chapeau de paille sous le menton; mais je sais nager.

« C'était refuser un service de la manière la plus péremptoire,

surtout à un homme qui n'aurait pas eu trop de ses deux bras pour ne pas se sauver.

— Mes frères m'ont appris à nager dans un lac voisin du presbytère. Je suis protestante, et l'éducation des enfans, vous le savez, est dans notre sainte religion plus forte que celle des enfans catholiques. On nous enseigne de bonne heure ce que n'apprennent jamais les filles des papistes, d'ailleurs très ignorantes sur tout.

— Votre père a donc été votre maître?

— C'est lui qui m'a appris le français, l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol.

« Juge si je me sentis petit quand j'entendis une enfant me dire naïvement qu'elle savait tant de langues, moi qui, pour me venger de connaître mal la mienne, en estropie tant d'autres. J'éprouvai dans ce moment que le meilleur moyen de guérir un Français de son pauvre babil de science, était de lui donner une Anglaise pour femme.

« Dans ma confusion, je lui aurais volontiers parlé latin, comme ce savant sinologue aux Chinois de Pékin, arrivés un jour malencontreusement à Paris. Mais si elle m'eût répondu en chinois!

— Et vous connaissez, miss, les poëtes de ces nations dont vous parlez les langues? continuai-je en tremblant.

— Les meilleurs me sont assez familiers. J'adore les poëtes espagnols. Avez-vous lu Garcilasso de la Vega?

— Oui, miss! m'écriai-je comme un homme sauvé.

— Alors vous avez dû retenir ces vers qui sont de lui :

Y en la tercera rueda,
Contigo mano a mano,
Busquemos otro llano,
Busquemos otros montes y otros rios,
Otros valles floridos y sombrios
Do decansar y siempre pueda verte.

— Ces vers sont divins, miss.

« Et je les redis machinalement en français; car, si on parle plusieurs langues, on ne sent jamais vivement que dans la sienne.

« Dans la troisième sphère, avec toi, ma main dans ta main, cherchons d'autres plaines, cherchons d'autres montagnes, d'autres rives fleuries, où se reposer et où je puisse toujours te voir. »

« Mon ami, cette poésie, écrite il y a trois cents ans par un sauvage Castillan, est une rêverie inconcevable pour le temps où elle fut écrite. L'amour, l'ennui des choses terrestres, si profond de nos jours, la mélancolie, sont mêlés dans cette églogue inspirée par le troisième ciel, où le poète souhaite d'aller rejoindre son amie : le premier est trop bas pour qu'il y ait songé. Je regardai les yeux de la jeune miss; ils étaient noyés de larmes. C'est qu'elle aussi allait chercher d'autres lieux et d'autres rives inconnues. Reconnaissance aux poètes! ils établissent une communion entre toutes les ames aimantes de la terre. Reconnaissance aux poètes! on aime comme ils ont aimé; ce qu'ils ont dit, nous le répétons mille ans après leur mort, et ceux qui nous écoutent pleurent. Garcilasso me révélait un cœur que, sans lui, je n'aurais jamais soupçonné si plein de fraîcheur, d'élévation et d'harmonie. Reconnaissance à Garcilasso!

« Oui, vous aussi, miss, vous allez vers d'autres rives. Mais où est le bien-aimé qui, la main dans votre main, vous conduira à la troisième sphère?

« — Porte à tribord, cria dans ce moment le capitaine d'une voix brève, porte à tribord! navire près de nous, à babord. Attention, timonier!

« En effet, presque dans notre sillage, nous aperçûmes une goëlette qui se dirigeait vers le nord; elle passa comme un éclair; le sifflement du vent dans ses cordages, la lueur de sa lanterne qui raya nos voiles, un chien qui aboya, et par le trou des sabords, deux figures que nous vîmes à la poupe, ce fut tout. Notre capitaine s'assit de nouveau, le matelot de quart se recoucha; et la main de la jeune miss resta dans la mienne.

« — Farewell! adieu, s'écria-t-elle en tournant la tête du côté où elle ne voyait plus que les derniers phares de l'Angleterre, son pays; farewell!

« Moi je voyais les phares de la France, et je me disais tout bas : Salut, ma patrie; dans une heure Boulogne, demain Paris!

« Comprends-tu, mon ami, combien cette tristesse de la jeune miss et le ravissement de mon retour nous unissaient par la voie secrète des contrastes : je la ramenai d'Angleterre comme un souvenir de ce beau pays; j'étais pour elle la première branche sur laquelle elle s'appuyait en le quittant. Quel bonheur! j'allais lui être

utile, j'allais être son guide sur cette autre mer où ma proposition de la sauver ne serait peut-être pas aussi vaine que dans le trajet du détroit. Elle le sentait instinctivement, si je devais en croire la pression de sa main, tandis qu'elle regardait s'éteindre le dernier point lumineux des phares anglais. Quelle joie de n'avoir pour rival que la patrie dans le cœur d'une femme, et une patrie qui n'est plus qu'une goutte de feu suspendue entre deux infinis.

« Elle s'inclina vers moi; sa tête s'appuya sur mon épaule; elle y resta : l'enfant n'avait plus de patrie. Le dernier phare avait disparu.

« — Debout! debout! criaient les matelots par les écoutilles et par la porte de la chambre, debout! Nous sommes arrivés! Boulogne! Boulogne! Ohé! les autres, éveillez-vous!

« Nous étions à Boulogne. Notre navire s'allongea le long du quai; des planches appuyées, un bout sur le pont, un bout sur la terre, facilitèrent le débarquement des passagers; je touchai le sol de la France.

« Fort indifférent sur le choix d'un hôtel, je m'acheminai vers celui où mes voyageuses allèrent, au milieu d'une nuée de matelots et de domestiques qui portaient des falots. Les adroits coquins profitent de l'espèce d'ivresse que répand dans tous les sens l'agitation de la traversée pour prendre un empire absolu sur la volonté des passagers. Ils vous remorquent où il leur plaît; il ne tiendrait qu'à eux de vous considérer comme des épaves et de s'approprier vos effets.

« Une grande table couverte de mets froids nous attendait dans la principale salle de l'hôtel. Son aspect me ravit, non que je sois très gourmand, mais la somptuosité en tout est mon faible. Je n'espérais pas voir s'asseoir avec moi, à ce banquet de nuit, mes frêles compagnes du bateau à vapeur. Les sylphes, elles avaient besoin de se reposer, et de puiser dans un sommeil réparateur de nouvelles forces pour le départ du lendemain. A six heures deux diligences, dans l'une desquelles j'avais obtenu à grand'peine une place sur l'impériale, les rouleraient, fardeau léger, vers Paris. Ce n'était pas trop que ces quelques heures de trêve qui leur étaient laissées entre l'arrivée et le départ.

« Mes prévisions étaient fausses. Toutes les jeunes filles anglaises,

irlandaises ou écossaises, les plus souffrantes même, celles dont la mer avait ravagé cruellement les traits et la toilette, prirent place autour de la table. Mon Dieu! pensai-je, que vont-elles manger, si délicates et si diaphanes! je ne vois ici que des montagnes de bœuf, des pyramides de côtelettes, des baquets de pommes de terre, des buissons de homards et d'autres choses aussi légères. Si l'aubergiste avait lu Ossian, s'il était lakiste le moins du monde, s'il n'ignorait pas, le bourreau, que ses hôtes s'appellent Bella, Diana, Dorothy, Edith, Grace, Jemima, Love, Mercy, Nanny, oserait-il leur offrir, par un contresens odieux, ces mets de plomb, bons tout au plus pour des matelots de docks.

« Nous bûmes du porto; quand je dis nous bûmes, je veux dire que toutes ces demoiselles pâles en burent d'abord un plein verre.

« Elles attaquèrent ensuite les côtelettes avec furie. C'était merveille de voir ce pillage exécuté par des doigts roses et des ongles transparens! Comme les jeunes filles vaporeuses mangent, mon ami! Défie-toi, Socrate, du burin anglais! Vois-tu, ces femmes taillées en fuseau, au visage ovale comme l'ellipse d'un bel astre, engloutissent le bœuf rôti à pleine bouche. Oh! mon ami, pour croire à la poésie des Anglaises, ne les vois jamais manger.

« Les poulets froids y passèrent comme les homards et les dindes farcis. Il n'y avait plus de Love, ni de Diana, ni de Nanny, ni d'yeux bleus tournés vers le ciel dont ils ont la couleur; il y avait des appétits insatiables et des soifs qu'irritait le porto. Encore une fois, brûle tous les keepsake. Ces petites demoiselles roses, souriantes, tendres et voilées sous leurs cils et leur pudeur, sont de véritables ogres.

« Enfin, nous en conclûmes avec le porto et l'on apporta le champagne, qui fut suivi de l'eau-de-vie. Alors s'émut une controverse intéressante entre toutes ces frêles créatures, sur la question de savoir, si l'eau-de-vie devait être bue dans les verres à champagne, ou le champagne dans les petits verres à eau-de-vie. La majorité opina qu'on devait boire autant qu'on avait envie, sans s'arrêter à la difficulté puérile du contenant.

« Une heure après le dîner, ces anges ne prirent plus que du thé et ne mangèrent que des tartines beurrées et du jambon de Pré-salé.

« Harassé d'avoir tenu tête à tous ces êtres aériens, je me retirai dans ma chambre, empressé d'ouvrir la fenêtre pour respirer.

« En regardant la lune qui, en se levant, jouait avec les flots, je pensai à celle qui avait manqué à ce dîner, à celle qui n'avait bu ni porto ni eau-de-vie.

« Je pensai à elle toute la nuit. Le bonheur d'être de retour en France, d'entendre sonner les cloches, qui sonnaient en français, ne lutta pas un seul instant avec avantage contre le souvenir toujours présent de la jeune miss. J'aurais désiré être Anglais, être blond, être né dans le Hampshire, pour m'assimiler à elle par tous les points de mon existence. Je considérais ma nationalité, ma figure, comme autant d'ennemis qui m'éloignaient de son attention. Heureux, me disais-je, ceux qui l'ont connue, qui l'ont vue, toute petite, courir sur le gazon, aller au prêche avec un petit chapeau collé à ses joues roses, glisser sur la glace du lac, de ce lac où elle apprit à nager ; tu sais, le lac près du presbytère? Aimer, mon ami, ce n'est pas une affection si aveugle et si étourdie qu'on l'imagine. L'amour se rend compte jour par jour, heure par heure, du passé d'une femme. Il est avide de tout savoir. Il remonte jusqu'à la naissance d'une femme. Il se penche sur son berceau, et la voit dans sa fleur. Ensuite, il la regarde grandir; il ne veut pas qu'un autre l'ait prise à dix ans par la taille pour lui faire traverser un ruisseau ; il ne veut pas qu'un autre ait éveillé un sentiment, une idée, une lueur d'affection dans son ame. On ne sait pas, je le sais, moi, aujourd'hui, tout ce qu'on a de jalousie pour une femme avant de la connaître. C'est que la femme qu'on aime, on l'a toujours connue.

« Cruelle pensée ! Qui sait si la jeune miss n'a pas laissé là bas ce que je lui demande ici, un premier amour. Oui ! ces pleurs, ces regrets, me disais-je dans cette nuit si belle et si tourmentée, attestent les douleurs d'une passion rompue. Elle aime là bas ! Ce n'est pas le phare, ce n'est pas le lac du presbytère, ce n'est pas la patrie qu'elle regrette; c'est un ami, c'est un rival. Il doit s'appeler John, James ou Arthur. Oh ! pourquoi Napoléon n'a-t-il pas écrasé l'Angleterre?

« De lassitude, je tombai dans un fauteuil et je ne pensai plus; pendant des heures entières mes regards furent machinalement

occupés à suivre des troupes de pêcheurs qui, avec des rames sur les épaules et tirant de lourds filets, marchaient le long de la côte en chantant. Comme les passions nous font, mon ami! J'enviais le sort de ces pêcheurs aussi dépourvus de désirs que les huîtres qu'ils vont pêcher.

« Il y a des nuits qui ont cent heures, celle-là ne finissait pas. Cependant le jour parut, si l'on peut donner ce nom à une lueur plus sombre que celle de la belle nuit qui venait de s'écouler.

« Bientôt la voix du conducteur résonna dans les corridors de l'hôtel; nous allions partir. Dans la demi-obscurité qui régnait, je vis monter l'une après l'autre dans les diligences les jeunes Anglaises du paquebot. Elles étaient fort silencieuses dans leurs fourrures et sous leurs capotes. Après la prise de possession de toutes les places d'intérieur, on nomma les places de l'impériale et des autres cellules latérales des deux diligences; la dernière n'avait plus que deux places vides; une pour moi, l'autre.... Je n'ai pas besoin de te dire à qui elle était destinée.

« Mon ami, le hasard, c'est Dieu. Ce hasard, je ne l'aurais pas échangé pour une couronne. Quand je la sentis près de moi, son coude contre le mien, je me fis petit, je ne respirai plus, je tremblai qu'en me voyant là elle ne demandât à descendre dans l'intérieur. Mon Dieu! que le bonheur tient peu de place.

« Quand les jeunes miss se furent bien assurées qu'elles n'avaient oublié ni leurs malles, ni leurs valises, ni leurs sacs de nuit, et cela à huit ou dix reprises, quand les gouvernantes, à leur tour, furent convaincues, comme de leur existence, qu'elles ne laissaient derrière elles ni une paire de bas, ni un pot à beurre, ni une tasse à thé en terre rouge de Jersey, alors elles prièrent le cocher de ne pas encore partir, attendu qu'elles n'avaient pas eu la précaution de se réchauffer l'estomac par un tout petit verre de rum. C'était trop juste. On leur donna leur ration matinale, et les fouets claquèrent.

« Le jour était venu; le temps paraissait devoir se maintenir fort beau. Les diligences du nord sont des montagnes. Me vois-tu là-haut trônant sur des paquets, dominant les vallées et les fleuves, découvrant cinq lieues de plaine de tous côtés. Je tarde bien, n'est-ce pas? à te parler de ma compagne. C'est que je n'ai encore

rien à t'en dire. Elle ne s'est pas détournée un seul instant de sa lecture. Cette lecture, je m'en assurai par une petite indiscrétion de mouvement, ce n'était pas la Bible ou les Psaumes; c'était Byron. Ce poète-là m'irrite. Je l'ai trouvé partout en Angleterre. Comme nationalité, cette lecture est fort louable; comme goût, elle est très contestable à mon sens; comme occupation, c'est à faire mourir de dépit ceux qui la subissent de la part des autres. Byron sera encore, pendant cinquante ans, le rival de tout homme en Angleterre. Il est l'amant-né des jeunes filles, qui, du reste, ne l'appellent que leur bon ami.

« La jeune miss ferma enfin Byron, comme si elle eût entendu ma pensée, et elle se tourna un peu de mon côté. Nous nous sommes beaucoup moqués, — et de quoi ne nous sommes nous pas moqués? — des anciens poètes, de ce qu'ils comparaient toujours les yeux de leurs maîtresses au soleil. A Paris, je permets qu'on se raille de cette image; on y connaît si peu le soleil! mais, pour tout autre qu'un Parisien, que cette comparaison est bien sentie. Voici en quoi elle est juste. Rien n'est au-dessus du soleil, et rien n'est au-dessus du regard d'une femme aimée.

« Que la France est belle! » fut sa première parole.

« Mon ami, en ce moment je me dis comme Louis XIV, touché de cet éloge que je me croyais dû : La France, c'est moi!

« Elle avait raison, du reste. Nous apercevions de notre promontoire mouvant des églises normandes aux clochers fluets, de claires rivières tournant et retournant autour de petits bouquets de villages qu'on aurait cueillis volontiers, et çà et là, encadrés comme des pièces d'échiquier, de petits bois, des carrés de pommiers, et des lacs enveloppés de genêts.

— Comment appelez-vous ce village? me demanda la jeune miss.

— Et celui-ci?

— Et celui-là, plus loin, à notre droite?

— Quelle est cette église?

— C'est l'église de Sainte....

— C'est ma patronne....

— Vous vous nommez donc ainsi?

— Oui, mais ce n'est pas le seul nom que j'aie. J'en ai un autre que j'aime mieux, et auquel je réponds.

« La jeune miss se tut.

« Quel autre nom avait-elle? Crois-tu qu'il soit indifférent, mon ami, qu'une femme s'appelle Gertrude ou Scolastique? Ce n'est sans doute qu'un enfantillage de ma part, mais j'ai des préventions sur les noms. Jamais je ne pourrais me résoudre à dire : ma chère Scolastique.

— Je m'appelle, reprit la jeune miss, je m'appelle Alice.

— Alice! c'est un très joli nom.

« Désormais, je ne la nommerai plus qu'Alice dans mes lettres. Ce nom, je ne l'oublierai plus. Comment s'effacerait-il de ma mémoire? Il servira, au contraire, à me remettre en présence de tous les objets que j'avais sous les yeux. Quand je l'entendis, nous descendions une côte rapide, le vent soufflait vers nous, la plaine était couverte de bruyère, des nuées de corbeaux traçaient des triangles au couchant, trois petits nuages voltigeaient autour du soleil.

Je m'aperçois un peu tard que j'abuse du privilége des voyageurs. Mon récit passe les bornes permises. Comme la critique aurait beau jeu si je faisais un livre! Rassure-toi : je ne publierai jamais deux lignes justiciables de son tribunal. Moi, écrire! moi insensible à l'éloge! moi que la critique la plus bienveillante pétrifierait pendant des mois entiers! J'admire, en vérité, ceux qui l'affrontent, ceux qui, brûlés au dedans d'une juste fierté, et qui, pleins de la conscience de leur mérite, ont le courage d'une modestie menteuse, et s'apprennent à rougir et à baisser les yeux, comme une jeune fille, de peur de paraître voler le bien légitimement acquis de l'éloge. Il n'y a qu'un dieu ou un imbécile qui puisse dire : *Je ne suis pas venu pour être le premier, mais le dernier.* Encore une fois je ne serai pas auteur. Laissons donc ce propos se perdre dans les sables. Revenons à miss Alice. T'es-tu jamais dit au bord de la mer : Si cette vague roule jusqu'à mes pieds, je serai... Mais tu n'as jamais vu la mer; tu as dû te dire quelquefois alors en regardant les étoiles : S'il s'en détache une de ce côté du ciel, je serai roi. Et comme de raison aucune étoile n'a jamais changé de place.

« Pour moi, mon ami, ce miracle s'est fait; l'étoile du ciel m'a entendu.

« Nous arrivons à Paris.

« A peine étais-je rentré à l'hôtel, que miss Alice se présenta et remit à ma mère une lettre de recommandation. L'étonnement m'avait cloué sur pied. Comment! miss Alice avait pour protectrice ma mère, ma maison était la sienne, et le voyage ne m'avait rien appris!

« L'accueil qu'elle reçut, quoique cordial, ne me satisfit pas. J'aurais désiré que ma mère l'embrassât, qu'elle lui parlât avec plus d'effusion, et lui offrît notre plus riche appartement. Les femmes ne savent pas recevoir les femmes; les mères n'entendent rien surtout à rendre heureux les fils dans les personnes qu'ils aiment. Si j'avais osé, comme je lui aurais dit : Restez ici, miss, cet hôtel est à vous; commandez à ces domestiques, ils sont les vôtres; indiquez vos heures de repos et de travail, on les respectera. Exigez-vous encore que je vous serve, que je vous serve à genoux, que je vous accompagne dans le monde, dans vos promenades; et pour vos promenades acceptez mon équipage? C'est moi, rien que moi, qui vous conduirai dans Paris; je ne vous quitterai pas, je ne vous perdrai jamais de vue. Et que ne lui aurais-je pas dit encore, mon ami, sans ma timidité, sans mon respect pour ma mère? Il a fallu, mon ami, refouler toutes ces protestations si vraies, si chaudes de mon cœur, dans mon cœur même.

« Voici ce que lui a dit ma mère.

« Il ne conviendrait pas, mademoiselle, que vous restassiez chez
« moi, même un seul jour; votre candeur souffrirait de la liberté
« d'un monde que vous devez oublier, puisque vous vous destinez
« aux saintes pratiques de la religion. Je vais sur-le-champ vous
« installer dans le couvent des Irlandaises, où des compagnes,
« des compatriotes, des sœurs vous attendent. Vous y trouverez
« ce délassement d'esprit et de corps dont vous avez besoin après
« un voyage pénible. »

« La jeune miss balbutia quelques paroles de reconnaissance et se disposa à partir pour le couvent avec la même abnégation qu'elle aurait eue, je crois, pour affronter le martyre. La résignation est au suprême degré la vertu des femmes. Aussi combien y a-t-il eu plus de saintes que de saints.

« Je restai seul avec la jeune miss tandis que ma mère alla s'ap-

prêter pour la conduire au couvent. Ma contenance fut alors plus gênée que la sienne. Je suis toujours au-dessous de l'occasion; je la fais naître avec bien plus d'adresse que je ne sais en profiter. Miss Alice n'éprouvait aucune contrainte; elle dénoua son petit chapeau de paille, aux longs rubans verts, et ses beaux cheveux aux boucles mignonnes flottèrent comme lorsque le vent les fouettait à la proue du bateau à vapeur. Je ne m'aperçus pas que les appartemens de l'hôtel, tout magnifiques qu'ils sont, lui aient arraché un geste de surprise. N'est-ce pas la marque d'un esprit élevé, cette assimilation immédiate au luxe, à la grandeur, et aux choses trop éclatantes pour le vulgaire? Elle se promena dans le salon, elle se regarda dans la glace, parcourut des yeux le jardin, comme si elle eût été chez elle, au presbytère. Un seul meuble l'arrêta, ce fut mon piano, qui ne dut pas cet hommage à la beauté de ses pieds d'ébène, ni aux incrustations de nacre dont il est enrichi. Miss Alice s'en approcha avec émotion, s'assit auprès, l'ouvrit avec une familiarité pour laquelle je lui aurais baisé mille fois les mains, et s'accouda à l'un des côtés. Ensuite, avec la préoccupation du poète au bord de la mer, quand passent et repassent les vagues et leurs murmures, elle regarda les touches d'ivoire de l'instrument. Mes yeux ne la quittaient pas. De plus en plus entraînée par sa rêverie, elle appuya mollement ses deux mains sur les touches, préluda comme sans y prendre garde pendant quelques minutes, et bientôt je distinguai les intentions d'un air que j'avais entendu mélancoliquement siffler par un matelot, un jour qu'un vaisseau de haut bord appareillait de la Tamise pour la Californie.

« Cet air était pénétrant comme la voix humaine quand elle est l'écho d'une vive douleur ou d'une joie soudaine; qu'avait-il besoin de paroles pour expliquer le sens dont il était empreint? C'étaient à la fois le soupir du pauvre, le regard de la mère à son enfant, le cri du voyageur à la vue de la maison paternelle derrière la haie, le pas hâtif de l'amant qui se rend au toit de la fiancée; si aucune parole ne dit bien cela, quelle parole rendrait l'amour de la patrie, qui se compose de ces sentimens de souffrance et d'amour? Ce qui seul le traduit, mon ami, comme le cri traduit la douleur, c'est la musique, la sainte musique d'un air

national, musique simple, grande, éternelle, où le ciel, les eaux, la terre, le vent, les hommes, leur croyance, leur force, leur liberté font chacun leur partie, car chacun de ces sentimens éternels y a écrit une note.

« La jeune miss m'oublia, oublia qu'elle était étrangère chez moi, pour s'abandonner à l'inspiration de son ame, avec laquelle bien plus qu'avec ses doigts elle jouait sur le piano son air national de l'Irlande. Que de tableaux attendrissans et sauvages, que de montagnes pleines du bruit du cor, que de vallées ondoyantes passèrent sous mes yeux, tantôt au moment où les étoiles versent leur lumière dans les lacs, tantôt lorsque le soleil d'été dore chaque brin d'herbe! J'entendais tout, je voyais tout dans cette musique, simple, je le répète, comme un bonsoir qu'au coucher du soleil se disent deux amis de chaque côté de la rivière bleue et profonde qui les sépare.

« Quand elle eut cessé de jouer, je restai encore long-temps sous l'impression de sa divine musique; elle-même était si émue, qu'elle n'eut pas la force de repousser ma main, qui serra la sienne. La musique continuait l'œuvre d'alliance commencée par la poésie dans le trajet d'Angleterre en France. Je bénis une seconde fois ces amis du cœur, ces artistes dont le langage, répété des siècles après eux, surprend, enchaîne, et dit pour nous ce que notre insuffisance ne saurait exprimer comme eux. Malgré mes efforts pour te donner une idée de mon état nouveau, ah! que tu es sans doute loin, mon ami, d'entrer avec moi dans cette sphère où je me sens porté depuis quelques heures. Si tu n'as pas brûlé la lettre où je te racontais le bal des Tuileries, cette lettre dont chaque ligne, lorsque je l'écrivais, semblait se détacher de ma plume comme des étincelles électriques du bout d'une baguette d'acier, eh bien! cette lettre ne renferme pas une seule surprise, un seul sentiment comparable à ma situation d'à-présent. Mon effusion n'était qu'inquiétude d'enfant, admiration fastueuse; ce n'était pas, enfin, cette faiblesse sans nom, cette ivresse du sang, ce mal universel dont on craint de guérir; j'aimais toutes les femmes, j'en aime une; j'aime, et, renouvellement étrange que je ne t'expliquerai pas, depuis ce moment je me sens meilleur, j'éprouve une tendresse illimitée pour tout ce qui m'entoure. Ma vie,

mon bras, ma fortune à qui les voudra! J'ai besoin de me répandre au dehors, de rendre sensible aux autres la joie dont je suis plein. Ah! vienne, vienne un pauvre me tendre la main, et je la chargerai d'or, et je le remercierai de m'avoir soulagé! Si je savais ce soir une pauvre fille ne pouvant se marier faute d'une dot, j'irais à son grenier et je la ferais sourire comme une reine en lui mettant sa dot sur la cheminée. Je veux voir tout le monde heureux; si j'osais, j'écrirais sur mon chapeau : « Saluez un homme heureux, vous qui passez, car il aime, car il est aimé. »

« Enfin, je te l'ai dit, ce mot : je suis aimé; car lorsque miss Alice est partie, elle m'a regardé avec tant de bonté, avec une si douce persistance, que je n'ai pu douter de mon bonheur. A présent je ne désire plus rien, ma vie est complète. Fou que j'étais, d'avoir désiré quelquefois d'être militaire, orateur célèbre, grand poète! tout cela vaut-il ce bonheur, aimer! être aimé!

« Je ne dormirai pas cette nuit, je ne veux plus dormir. Ce serait me laisser voler une pensée toute pour elle.

« Mais, à propos, où et quand la reverrai-je? Je l'enlèverai, je l'épouserai. A demain les réflexions, si toutefois je puis réfléchir; car je suis fou. Heureux les fous d'amour : on les plaint, moi, je les envie. Ils ont retenu, arrêté, scellé comme une statue d'airain, dans leur mémoire, les traits aimés, le beau corps, l'ame de leur amie. Ils ont vécu, ils vivent, ils vivront avec elle, et elle mourra au même instant qu'eux.

« Adieu, je n'ai plus rien à te dire, si ce n'est qu'elle est charmante et que je l'aime, qu'elle a les cheveux presque noirs et que je l'aime, que ses yeux ne sont pas très bleus, mais que je l'aime; que sa bouche n'est ni ridiculement petite, comme les mauvais peintres savent les faire, ni trop grande cependant, et que sa taille, ainsi que toutes les beautés de sa personne, a ces moyennes proportions sans lesquelles rien n'est absolument parfait.

« Adieu, mon ami, adieu! Partage mon bonheur, pour qu'il soit double.

« Ton frère,

« WASHINGTON. »

« Mon cher Washington.

« On me remet ta lettre, ami ; je vais la lire ; laisse-moi achever de respirer le frais à ma croisée, ma petite croisée qui domine les jardins du faubourg Saint-Antoine et d'où l'œil plane sur les jolis marais des barrières : c'est une vue charmante agrandie de l'horizon boisé de Vincennes. Jamais soirée de printemps ne me sembla plus pure ; elle est même peut-être un peu trop ardente pour la saison ; et en effet, les maraichers se donnent plus de mal que de coutume pour arroser leurs plates-bandes de légumes, et leurs jeunes couches de melons. Ce relâchement précoce de l'air m'a ôté depuis quelques jours la moitié de mes forces ; le matin et le soir j'éprouve des langueurs sans souffrir précisément. Mon mal n'est nulle part et il est partout. Encore est-ce un mal? C'est ce que j'ignore. Il m'attaque par momens comme un accès, il m'effleure comme une bouffée d'air, et il passe. Je tressaille sans cause ; puis-je appeler une cause l'impression obscure produite par l'accident le plus commun? Si le vent m'apporte l'odeur des fleurs de pommier, ou le bruit des cloches du couvent, si, comme au moment où je reçois ta lettre, il va faire nuit, si les champs ondulent tout à coup sous un éclat de la lumière expirante du soleil, je me sens alors supris par une défaillance inconnue, et mon cœur est malade jusqu'à la nuit. Il y a dans un jardin, placé à côté du nôtre, derrière le mur de clôture de l'hospice, un lilas que je croirais enchanté si j'étais superstitieux. Plus il s'est développé sous l'influence du printemps, et plus ce malaise dont je suis atteint, a augmenté en moi. Quand il poussait des feuilles et des boutons, je frémissais comme lui à la brise du soir ; à ses premières grappes violettes, j'ai été plus mal ; et depuis qu'il est chargé de bouquets, de petites étoiles bleues et blanches, je suis accablé de faiblesse. Hier surtout, j'ai failli m'évanouir en apercevant entre ses branches des oiseaux qui chantaient, des moucherons, des papillons blancs, des fils de la Vierge tendus de grappe en grappe, et derrière ce voile animé un chapeau de paille noué aux rameaux, le chapeau oublié de quelque jeune fille sans doute. Si je n'avais eu que huit ans, je me serais élancé sur ce mur pour le franchir et pour presser cet arbre contre moi. A qui supposes-tu qu'appartient ce chapeau de paille?

. . . .

« J'ai lu ta lettre, ami, et ta lettre au lieu de détourner ma pensée de cette obsession maladive, l'a fixée en moi plus que jamais. Tu m'as donné la fièvre, quand je n'avais que le frisson. Tantôt j'étais glacé, tantôt brûlant en te lisant. Explique-moi pourquoi cette lettre la plus faible de toutes celles que tu m'as écrites jusqu'ici, la plus négligée, m'a occupé, saisi, remué, plus fortement qu'aucune des précédentes. Maintenant j'en suis convaincu, les grands écrivains sont ceux qui écrivent comme ça vient. Mon expression n'est peut-être pas choisie, mais je la laisse par respect pour ce principe que je professe, sans me croire ni te croire un grand écrivain. J'aurais peur de déchirer ta lettre; il en coulerait peut-être du sang. C'est qu'elle est vivante, ami. Ecris-moi toujours ainsi; envoie-moi des larmes, j'ai soif de pleurer.

« Qu'elle est intéressante ta traversée, et pour la faire avec toi, que j'aurais donné la moitié de ma vie si elle ne t'appartenait tout entière! Je te plains pourtant de n'avoir pas essuyé d'orage au milieu de la Manche; Dieu ne t'aime pas; il te devait au moins un incendie à bord. Tu l'aurais prise avec toi, n'est-ce pas? et les cheveux épars, une hache à la main, le désespoir dans les yeux, tu l'aurais sauvée, ami, ou tu aurais péri avec elle, dans les flammes ou sous les flots. Sais-tu ce que j'aurais fait à ta place? car je veux tout te dire, je l'aurais poussée dans la mer et je m'y serais précipité pour la sauver. Ton sang-froid m'a déplu. Elle et toi vous m'avez trop rappelé dans le moment où vous étiez assis sur ce banc de démarcation, placé entre les riches et les pauvres, ces promenades limpides de Télémaque et de Calypso, sur des galères dorées. Quels jolis noms ont toutes ces jeunes filles, passagères sur ton bateau, tes compagnes de route sur le continent! J'aurais bien voulu, ami, que tu me dépeignisses quelques-unes d'entre elles; cela t'aurait peu coûté, et cela m'aurait tant fait de plaisir. Oui, que leurs noms sont doux et caressans! j'ai posé mes lèvres sur le nom de celle qui s'appelle Jemima. Sois bon pour moi, sois complaisant; dis-moi, n'a-t-elle pas de longs cheveux blonds, épars sur des épaules charmantes? Ne montre-t-elle pas ses dents en riant et en écartant ses cheveux qui chagrinent ses joues? Quand on s'appelle Jemima on a les yeux bleus, ou l'on ne s'appelle pas

Jemima; on est insaisissable comme l'air; qu'en dis-tu? Si j'allais me tromper sur Jemima comme sur Paris autrefois, te souviens-tu?

Ce que je ne te pardonne pas, ami, c'est ton ironie qui me gâte tout. Tu te rends malheureux au plus beau moment de ta joie; en vérité, tu es comme ces enfans qui se disent : Oh! la belle tulipe! si j'avais cette tulipe! on leur permet de cueillir la tulipe. A peine l'ont-ils qu'ils se disent : Tiens! qu'y a-t-il donc sous cette jolie feuille noire? et ils l'arrachent. Ah! il y a une feuille rouge; ils arrachent la feuille rouge, pour arriver à la feuille bleue, qu'ils arrachent également; et de feuilles rouges en feuilles bleues arrachées, ils parviennent au réceptacle, qui est un ognon infect. Oui! tu es cet enfant; et l'ironie est un poison.

Ami, j'achève la seconde lecture de ta lettre, et j'ai la tête fatiguée autant que si j'avais fait dix lieues au soleil, malgré la tranquillité de la nuit qui d'ordinaire apaise la perturbation de mon esprit. La cloche du souper sonne inutilement pour moi; je veux rester à ma croisée pour respirer, pour boire à pleine poitrine les émanations de la jeune saison qui descend du ciel, et s'insinue dans mes sens comme dans la terre la plus dure. Ah! je désirerais mourir au milieu de cette expansion et me fondre en atomes avec elle. Que je souffre! que je désire et que j'aime à cette heure qui suit la révélation de ta lettre! Que m'as-tu donc appris?

. . . .

Enfin, je suis descendu à la chapelle et j'ai demandé à ces images de saints et de saintes, appendues aux murs, la paix que tu as achevé de me prendre, ami. Ma prière a été vaine. Je n'ai eu d'élan, de regards et de paroles, que pour un portrait de sainte Geneviève, blonde et rêveuse fille, assise et filant auprès d'une fontaine. Je ne te répéterai pas ce que je lui ai dit; mais elle semblait sourire et rougir en m'écoutant.

Oui! ami, ton amour fait que j'aime; tu m'as donné ton mal; ta lettre m'a tué; j'aime, mon Dieu, et je ne sais qui encore; ce n'est pas cet air en feu du printemps, ce ne sont pas ces fleurs enivrantes, ce chapeau de jeune fille balancé à un rameau de lilas, cette sainte création d'un artiste que j'aime, c'est une femme! c'est une femme! mais où est-elle?

Au nom du ciel, au nom de notre amitié, au nom de tout ce qu'il y a de sacré au monde, ne me parle plus de ton Alice, tais-toi! ne m'en parle plus. Sais-tu pourquoi? je l'aimerais! je l'aime!

A toi! SOCRATE.

Depuis le duel de son fils avec le vicomte de Maison-Ronde, le duc de Levert avait rompu toute intimité avec son beau-frère, Des Verriers, auquel il lui était impossible de pardonner des conseils et des leçons de la plus douloureuse gravité. Ce fut donc sans le consulter qu'il arrêta le plan définitif de la destinée de l'enfant de l'hospice, ayant renoncé pour toujours, et quelle déception pour ses croyances philantropiques! à en faire l'ami de son fils; son fils, flexible à de funestes penchans, sans être jusqu'ici absolument vicieux; son fils, déjà meurtrier à dix-neuf ans! Quels titres à la fraternité d'élite qu'il prétendait féconder sous l'haleine des vertus et des devoirs! La résignation est la religion du sage; le duc rêva l'amélioration de l'espèce dans l'avenir des siècles, essuya une larme; et en soupirant, il écrivit cette lettre à la supérieure de l'Hospice des Orphelins.

« MA CHÈRE SOEUR,

« Notre enfant aura vingt ans bientôt; le temps est venu de le rendre à lui-même et au monde, dont les lois d'ailleurs le font libre. Notre tâche est finie. Avouons-nous, ma sœur, que vos enseignemens pieux pas plus que mes doctrines philantropiques, souvent contrariées, il est vrai, n'en ont fait le sujet que nous attendions. Il n'a guère aujourd'hui en propre que ce qu'il apporta en naissant: une imagination rêveuse, une sensibilité d'esprit, voisine de la folie, et un fonds de paresse que rien n'a pu fertiliser. Vous ne m'entendrez point ici, ma sœur, maudire la nature, en désespoir de mon œuvre, ou mon œuvre même, si décevante qu'elle soit. Les âges à venir seront meilleurs à l'humanité. J'apporte, ma sœur, une résignation si vraie, un aveu si réfléchi de ma chute, dans ce malheureux évènement, que je ne rougis point de vous confier combien le triste naturel de mon fils Washington a contribué à me décourager dans mon entreprise. En conscience, dois-je favoriser plus long-temps une liaison entre mon fils d'adoption

et Washington, si rebelle à mes conseils, enfant sans enthousiasme pour la vertu, tout de feu pour les passions, excepté pour les meilleures; jeune homme dont la main s'est déjà rougie du sang de son semblable! Non, notre enfant, ma chère sœur, n'aura mon fils ni pour frère ni pour ami. Ils ne se sont jamais vus, grace à nos soins; ils ne se verront jamais. J'en reviens au motif de cette lettre : tout est prêt, ma chère sœur, pour le départ de Socrate; je l'envoie au Cap de Bonne-Espérance sur un navire qui l'attend au Hâvre. Je n'ai pu en faire un sage; j'en ferai un commerçant honnête. Avec une vertu commune et l'établissement opulent que je lui crée, il vivra heureux, je l'espère, et il aura encore assez de superflu pour soulager le malheur. Il sortira demain de l'hospice; ma chaise de poste ira le prendre à quatre heures du soir, et il sera conduit directement au Hâvre; là, il s'embarquera; un navire l'attend; dans huit jours il sera en plein Océan.

« Mon cœur est brisé, ma chère sœur; j'ai soixante-dix-sept ans, savez-vous bien? et voilà plus de soixante ans que je rêve cette idée de perfection humaine qui s'en va aujourd'hui du fond de mon ame avec le reste de ma vie. J'en mourrai. Plaignez-moi! sur deux enfans, l'un de mon sang, l'autre de mes veilles, de ma sollicitude, de mon or, pas un homme!

« Je ne te maudirai pas cependant, humanité, sublime humanité, mon culte, ma religion, ma vie; qu'on me prenne tout, mes espérances, une à une, mon sang, goutte à goutte, mes deux fils, toi, Washington, toi, Socrate; qu'on me laisse nu, pauvre, sans pain, au milieu de la rue, je crierai toujours, bénie soyez, humanité sainte! Je meurs pour vous parce que vous êtes la vérité!

« Ayez bien soin une dernière fois de cet enfant, ma sœur; couvrez-le chaudement pour le voyage; mettez-lui de l'or dans les poches, tant qu'elles pourront en contenir; embrassez-le comme si vous étiez sa mère: eh! ne l'êtes-vous pas? Les baisers d'une sainte femme comme vous portent bonheur. Donnez-lui aussi votre bénédiction; et qu'il voie mes larmes à travers les vôtres, puisque les miennes ne peuvent tomber sur sa tête.

« Adieu, ma sœur, je suis bien malheureux.

« DUC DE LEVERT. »

Courbé sous son inquiétude, le duc se promenait dans son cabinet, hésitant s'il préviendrait ou non son fils du départ de Socrate. Washington n'est plus un enfant, se disait-il; le temps n'est plus où j'amusais son imagination avec le prétexte romanesque d'une correspondance feinte. Depuis plusieurs années il n'ignore pas que rien n'est plus réel que cette liaison de mon choix. Mon rôle de père serait compromis si je le terminais par un coup de théâtre, par une surprise indigne de ma gravité. Avec les enfans, le mystère a quelquefois son utilité, avec les hommes jamais. Le mensonge n'est que l'élément du mal. Ma conscience m'invite donc à ne rien cacher à mon fils.

Le duc fit appeler Washington, et d'une voix lente il lui dit, après l'avoir prié de s'asseoir près de lui :

— Je vous dégage, mon fils, des liens d'affection que ma trop grande confiance en certains principes avait tenté d'établir entre vous et Socrate. Votre correspondance avec lui cesse dès ce moment; votre père n'a plus à vous demander la continuation de ce sacrifice de temps et de travail. Il vous remercie d'une complaisance devenue inutile.

— Mais, mon père, reprit Washington étonné, d'où vous vient cette résolution?

— La cause serait longue à expliquer, et l'explication n'apporterait aucun changement à la résolution. Socrate quitte la France demain et l'Europe dans quelques jours.

— Cela ne sera pas, s'écria Washington en se levant.

— Pourquoi cela, mon fils?

— Parce que cela est impossible, parce que vous ne le voudrez pas pour lui, pour vous, pour moi aussi...

— Je vous répète, mon fils, ajouta le duc avec un ton mêlé de plaisir, d'autorité et de douleur, je vous répète que ce jeune homme partira demain; un navire sous voiles pour le cap de Bonne-Espérance l'attend au Hâvre.

— Et moi je vous dis qu'il ne partira pas...

— Mon fils!...

— Non! il ne partira pas. Quoi! après me l'avoir imposé comme un ami, comme un frère; après m'avoir laissé pendant huit ans verser la confidence de mes peines et de mes plaisirs dans le cœur

de cet ami; après m'avoir inspiré l'espoir de l'avoir à vingt ans pour frère d'armes, pour compagnon de la vie, vous me l'enlevez tout à coup. Pardon! mon père, mais il est un âge où l'obéissance filiale a quelquefois besoin de comprendre la raison de l'autorité paternelle. Je ne comprends pas la vôtre.

— Tu as du cœur, mon enfant; viens, et que je bénisse ta désobéissance. Tu aimes, c'est bien; aimer c'est la source du beau et du vrai; mais la source a été empoisonnée chez toi, empoisonnée par ton oncle et par ta mère. Ce cri généreux qui t'échappe m'apprend tout ce qu'ils m'ont enlevé. Quel homme! quel sage tu eusses été, livré à ta noble nature, qu'eût dirigée ma pensée! N'y pensons plus.

Le duc passa la main sur ses yeux.

— Écoutez, mon fils, vous avez tort de vous opposer au départ de Socrate. D'abord, en l'abandonnant, je lui assure une fortune presque aussi grande que la vôtre; ensuite, si je consentais à le laisser demeurer en France et libre auprès de vous, songez que vous auriez la responsabilité de sa conduite. Il serait en droit d'accuser de cruauté ou de folie celui qui lui aurait ouvert les abîmes du monde sans en savoir le chemin. J'ai succombé à l'entreprise lorsqu'elle était possible; la mènerez-vous à bien, vous qui n'avez pas trop de votre propre prudence pour vous conduire? Si vous vous trompiez, mon fils, si vous vous perdiez avec lui, envisagez un instant la sombre agonie que vous donneriez à ma vieillesse. Nous nous serions mis à deux, le père et le fils, pour distraire de son repos, de son innocence et de son bonheur, une créature tranquille, qui ne nous demandait rien.

Il est rare que la raison, exprimée à propos, ne produise pas son effet; rien n'était plus sensé, en ce moment, que la parole du duc de Levert. Le père et le fils allaient se quitter avec assez d'accord, quand on remit au duc la réponse à la lettre qu'il avait écrite quelques heures auparavant à la supérieure de l'hospice des Orphelins, pour lui annoncer le départ de Socrate. Washington fut prié par son père trop ému de lire lui-même cette réponse.

« MONSIEUR LE DUC,

« Je n'aurais eu qu'à vous obéir sur-le-champ et à tenir tout prêt pour le départ de notre cher enfant, s'il avait été seulement en

état de se tenir debout; mais il est couché dans son lit, malade et étrangement malade. Sa respiration n'est pas gênée, son teint est calme comme d'habitude; mais il ne parle pas, il ne répond à personne, et son regard est fixe. Depuis hier il est dans cet état. Le médecin de l'hospice donne à ce mal un nom extraordinaire, et il assure que les exemples en sont très rares. Avant d'essayer de le tirer de cette léthargie par de fortes secousses, il nous a interrogées afin de savoir si depuis quelques jours il n'aurait pas été contrarié dans ses désirs. Nous lui avons répondu que non. Selon le docteur, la connaissance de la cause de la maladie indique, en pareil cas, le remède à appliquer. Malgré le peu d'éclaircissemens qu'il a reçus de nous, il n'en a pas moins tenté d'éveiller notre cher enfant par le bruit d'une arme à feu; l'essai n'a pas produit plus d'effet sur lui que les parfums répandus dans la chambre, autre moyen dont le docteur espérait beaucoup. Socrate n'a paru éprouver aucune sensation. Quand j'ai vu que la science était impuissante, je me suis adressée à Dieu, monsieur le duc, et il m'a inspiré l'idée de recourir au baume des prières. Ce soir plusieurs religieuses de divers couvens de Paris viendront demander au Seigneur, dans leurs prières unies aux nôtres, de délivrer notre cher enfant de l'espèce de mort où il est retenu, s'il n'aime mieux l'appeler à lui tout-à-fait. Il nous exaucera peut-être, comme il nous exauça cette fois, il vous en souvient, où notre cher enfant tomba dans le délire, à la suite d'une petite solennité de la maison. Le mal est plus profond aujourd'hui; mais Dieu n'est-il pas assez puissant pour le vaincre? Seulement, sommes-nous assez pures pour être écoutées?

« Après ce que je viens de vous dire, monsieur le duc, je ne crois pas qu'il nous reste grand espoir à fonder sur cette pauvre créature que nous avons peut-être trop aimée, l'un et l'autre, et à l'égard de laquelle le ciel veut nous éprouver tous les deux. Et s'il revient jamais à la vie, ne craignez-vous pas que sa convalescence ne soit trop longue pour lui permettre de partir avec le navire dont il est question dans votre lettre?

« Agissez, monsieur le duc, avec votre sagesse accoutumée; je serai toujours prête à vous obéir, dans l'intérêt de notre cher enfant.

« Votre sœur en Jésus-Christ.

« . . . . »

Frappés du même coup, le père et le fils se regardèrent en silence. « Maintenant, tout est fini, semblaient-ils se dire, nous n'aurons plus besoin de nous disputer pour savoir à qui de nous il appartiendra.

— Son mal est la catalepsie, dit le vieux duc; il en réchappera, à coup sûr, mais cet accident me confirme que l'imagination de ce jeune homme est en feu. Sa jeunesse le tourmente comme un volcan intérieur. Le coup de foudre dont il a été renversé n'est que l'irruption soudaine du dernier développement physique. C'est l'affaire de quelques jours; la supérieure de l'hospice a eu tort de s'alarmer si vite. Socrate pourra partir dans la quinzaine; je vais écrire au capitaine de retarder son départ.

Lorsque Washington eut quitté son père, il descendit au jardin et s'assit sur un banc pour éclaircir quelques pensées dont il avait été préoccupé pendant la conversation qui venait d'avoir lieu. Ce n'est pas seulement l'effervescence de la jeunesse, se confia-t-il avec un sentiment de remords, qui a causé le mal dont Socrate est frappé; depuis ma lettre, il n'est plus le même homme. Sa réponse indiquait déjà cette inquiétude brûlante et fixe dont il a atteint le dernier terme. Mais que lui ai-je dit? quel monde lui ai-je révélé, pour me servir de ses expressions? Il y a un étrange lien entre lui et moi; il m'attire, je vais à lui; nous avons besoin l'un de l'autre, et à peine nous touchons-nous par quelque point, que nous nous désunissons aussitôt, quand toutefois la joie de ma pensée ne devient pas le désespoir de la sienne, ou que ses illusions ne rejettent pas avec mépris dans l'ombre l'astre que j'avais pris pour le soleil. Je commence à m'en vouloir d'avoir habitué mes opinions aux contrôles des siennes que je blesse toujours.

Le banc, sur lequel était assis Washington, s'adossait près de la croisée de la chambre de son oncle. Cette croisée s'ouvrit, et Des Verriers s'y montra.

— As-tu jamais vu de plus belle soirée, au commencement de l'été, Washington?

—Rarement, mon oncle; c'est ce que je me disais il n'y a qu'un instant.

— Cela me rajeunit, mon enfant, de respirer ces bonnes odeurs de violettes et de thym. Je redeviendrais amoureux si je n'avais que soixante ans.

— Est-ce que vous avez jamais aimé, vous, mon oncle?

— Tu supposes sans doute que j'étais trop laid pour cela.

— Non, mais trop.... que vous dirais-je? trop amer, trop ironique, trop moqueur....

— Reste à savoir si j'étais ironique, puisque tu m'appelles ainsi, avant d'avoir aimé, ou si je suis moqueur depuis que j'ai eu le bonheur d'être aimé.

— C'est ce que vous allez m'apprendre, mon oncle, reprit Washington avec une légèreté de ton que son âge et l'acquit d'un voyage en Angleterre lui permettaient de prendre. Maintenant je suis un homme, semblait-il dire; je suis à la hauteur de tout. Je vous écoute.

— Ne compte ni sur un sermon, ni sur des biographies scandaleuses, mon enfant; ton attention serait frustrée. Mais que penserais-tu d'un jardinier qui s'acharnerait à vouloir faire porter des melons à un rosier et des roses à un chêne?

— Cela me semblerait assez dépourvu de raison.

— Et, ne voyant pas s'effectuer ces monstruosités, si ce jardinier se désespérait, maudissait le monde, Dieu, la nature, la société, s'il tentait de se tuer, que penserais-tu alors?

— Que votre jardinier est un fou, voilà.

— Mon ami, tous les hommes mettent leur bonheur à faire pousser des roses sur des chênes, en demandant à un besoin les qualités d'un sentiment. Aimer est nécessaire à la jeunesse, comme le lait de la mère au nouveau-né. Mais c'est exclusivement une nécessité. Infidélité, inconstance, légèreté, coquetterie, trahison, grands mots! Autant vaudrait dire qu'un homme qui n'a plus faim est un traître, et qu'une femme qui a sommeil est une coquette. La satiété en amour ne diffère pas de toute autre satiété.

— Quoi! mon oncle, ne serait-ce qu'un grossier appétit, ce sentiment si fin qui a produit des vers enchanteurs, des tableaux délicieux, avec Pétrarque, Ovide, Raphaël, Corrège?...

— Je ne nie pas les beaux tableaux et les beaux vers, mais je ne crois pas à la réalité du sentiment qui les a inspirés. Je serais fâché pourtant que l'erreur ne subsistât pas toujours; le monde y perdrait trop. Et, pour le dire en passant, tu remarqueras que les religions (la nôtre qui est vraie n'est pas en question), et l'a-

mour, mensonges monstrueux, ont produit les plus merveilleuses œuvres d'art de la terre. Tu vois que je suis sincère. Crois-moi donc quand je te prouve, pour justifier mon ironie, que l'amour n'est pas ce que tu crois. Voyons, tu aimes une jeune femme, par exemple.

— Oui, mon oncle.

— Comme tu réponds vite! Tu l'aimes pour son ame, sa candeur, sa vertu.

— Oh! oui, mon oncle.

— Vous vous promenez au clair de la lune, si chère aux amours, et le serein la rend borgne, tu la chéris encore, car sa candeur n'a pas été éborgnée par le serein.

— Certainement. J'aurais mieux aimé toutefois qu'elle ne fût pas borgne.

— Sans doute! un soir d'été elle oublie de fermer sa croisée, et le lendemain elle est couverte de rougeurs. C'est la petite vérole. La voilà affreuse. Tu la chéris encore, car sa vertu n'a pas perdu le nez.

— Je la chéris encore; vous allez trop loin, mon oncle.

— Trop loin! Te l'ai-je montrée boiteuse, vieille, bossue par une chute. Enfant, avoue-toi donc que l'amour prend mille masques, mais qu'il n'a qu'une forme. Je te l'ai dite : Le besoin.

— En ce cas, vous seriez bien étonné, mon oncle, si je vous communiquais la dernière lettre de Socrate où je crois qu'il est question d'amour d'une autre manière que la nôtre.

— Que la nôtre! murmura Des Verriers, en priant son neveu de lui montrer cette lettre.

Il alla ensuite au fond de l'appartement et lut à la lueur de la lampe ce long gémissement, à peine articulé, qui était échappé à une ame désolée de sa propre énergie.

— Qu'as-tu fait? dit Des Verriers en levant les bras et en retournant à la croisée; tu as égaré, mis en danger de folie, une tête déjà si exaltée!

— Hélas! oui, mon oncle; et je m'accuse aussi bien fort de la position où se trouve Socrate.

Après avoir raconté à Des Verriers l'évènement dont il était question dans la lettre de la supérieure de l'hospice, Washington

sollicita un conseil, afin de réparer le mal qu'il croyait avoir causé.

— Je suis de l'opinion de ton père; la crise est profonde, mais peu dangereuse. Ne lui écris sur le même sujet que dans quelques jours, — entends-tu?

— J'écouterai vos avis, mon oncle; bonne nuit.

Quinze jours après, Socrate décachetait la lettre suivante, qu'avaient précédée sans doute deux ou trois autres lettres dans lesquelles Washington s'occupait un peu moins de lui et un peu plus de la santé de son ami.

« De Washington a Socrate.

« Un jour, deux Français qui voyageaient en Allemagne s'arrêtent pour dîner à l'auberge d'une petite ville. Ne supposant pas, avec raison, chez leur hôtesse une profonde connaissance de leur langue, ils s'épuisent en efforts de toutes sortes pour lui faire comprendre leur désir de manger un lièvre rôti. Ils parlent latin, s'accroupissent à terre pour imiter les bonds du lièvre, rien ne frappe l'intelligence des gens de l'auberge. Ces pauvres Français seraient morts de faim si l'hôtesse, désésperée, ne se fût enfin écriée : *Mon Dieu! si ces messieurs parlaient français.*

« Compare-moi, ami, à ces deux voyageurs : je songeais à vaincre l'impossible, quand le facile était à ma portée. Incendier le couvent où s'est retirée la jeune miss, ce qu'à ma place tu aurais réalisé sans doute; forcer l'abbé Ronsin à m'y introduire avec lui, violence à laquelle je ne penserai pas une seconde fois, vu que l'abbé Ronsin a été enfin nommé grand-vicaire dans le Midi, ne sont que deux projets entre les mille que je ruminais depuis un mois, nuit et jour, à toute heure, quand le courage me vint de lui écrire et de lui demander tout simplement un rendez-vous. Elle s'y est trouvée avec une exacte précision. Ainsi, grace à ma timidité, j'ai obtenu un mois plus tard ce que j'aurais pu avoir un mois plus tôt.

« Ce qui m'est survenu depuis plus d'un mois que je ne cesse de la voir ne vaudrait pas les frais d'un récit, s'il n'était pas convenu entre nous que nous ne mesurerions jamais l'importance de nos relations écrites à l'estime du monde. Nous écrivons pour nous; le facteur seul aurait le droit de se plaindre de l'épaisseur

de nos lettres. Amuse-toi donc ou ennuie-toi, comme il te plaira, à me lire, à ta petite croisée du côté du jardin; et quand tu seras las, quitte-moi pour la vue de tes marais et de ton horizon de Vincennes.

« Si tu connaissais le Jardin des Plantes, tu pardonnerais sans doute au Jardin des Tuileries de n'avoir pas de cèdres. On y voit des cèdres, des nopals, des palmiers, des lataniers, et les plus rares productions de chaque règne. Tu serais enchanté surtout du jardin en lui-même, non pas le dimanche, quand il est plein d'un gros peuple avide de faire une lieue pour manger du pain d'épice qu'on vend à sa porte, et pour agacer des singes, au profit de ses enfans laissés à la maison; mais les jours de la semaine, lorsque les belles allées de marronniers balancent leurs panaches fleuris dans l'air calme de l'après-midi, et que des oiseaux jouent devant vous.

« J'ai choisi, ami, cette promenade pour mes rendez-vous avec miss Alice. Nous sommes à peu près sûrs de n'y être rencontrés par personne, les Parisiens n'allant jamais où ils n'ont pas l'espoir d'être foulés ou fusillés, selon les temps. C'est à peine si nous coudoyons dans les allées quelques rares couples, parlant bas et montrant pour nous la même réserve d'attention que nous avons pour eux. Les amans et les conspirateurs se reconnaissent de loin.

« Il y a mille endroits charmans pour causer dans les allées du Jardin des Plantes. Nous nous assîmes à notre première rencontre au pied d'un cèdre apporté d'Afrique par Jussieu dans le fond de son chapeau; c'est une histoire touchante, que vous racontent, pour quatre sous de pain d'épice, les marchandes établies, tous les jeudis, autour du vieux cèdre.

« Que les Parisiens sont spéculateurs, même dans leurs plaisirs les plus poétiques! me fit observer la jeune miss. Voyez : ils possèdent une merveille végétale; ils en sont fiers; ils la montrent aux étrangers comme un monument, et à deux pas ils élèvent un cabaret où l'on débite de la bière, à l'enseigne du *cèdre du Liban;* et une laiterie, fameuse par son lait chaud et ses gauffres, *la laiterie du cèdre du Liban!*

« Je répondis à miss Alice que la civilisation n'était poétique qu'à cette condition de mélange; si l'on supprimait du commerce

la confiture de cédrats et le miel, lui dis-je, dans dix ans il n'existerait pas un citronnier en Europe ni une seule fleur sur sa tige. On respecte les fleurs parce qu'elles nourrissent les abeilles qui produisent du miel. Sans la tisane des quatre fleurs, il y a longtemps que les violettes auraient disparu de la terre.

— Cela est triste, ajouta miss Alice, mais vous avez raison; cela est partout, excepté dans les pays pauvres comme le mien. Chez nous, chaque fleur est une histoire, le souvenir d'une passion malheureuse, le sujet d'un vieux fabliau.

— Les peuples primitifs ont des forêts, et les nations civilisées des jardins des plantes, ajoutai-je à mon tour. Chacun de ces deux résultats a ses avantages; pourquoi fait-on qu'ils s'excluent? Pourquoi ce jardin si bien placé entre une montagne qui l'abrite du vent et un fleuve qui le rafraîchit, est-il ici un carré de salade, là une plate-bande de légumes; plus loin, une étagère de pharmacien, et presque partout un répertoire médicinal? On dit que le but de ces collections est d'être utile à l'humanité. Est-ce que l'humanité n'aurait besoin que de décoctions, de cataplasmes et de tisanes? Il y a des plaies au cœur comme à la jambe, et autant de maladies de l'ame que du corps. Celles de l'ame sont oubliées ici; l'ame n'a que faire de ces classifications chimériques et de ces dénominations en exécrable latin clouées au dos de chaque plante. Que ceci rende la santé, c'est bien; mais que ceci du moins apporte à l'intelligence l'idée religieuse d'une providence toujours présente à notre faiblesse. Qui osera s'arrêter devant cet arbuste épineux, si vous vous bornez à le salir de cette épithète stérile: *aloë americana*, dans vos livres de science? Mais avec quelle affection, quelle reconnaissances, nous considérerons ce même arbuste, si vous nous dites humainement : La plante entière de l'aloès sert de cloison et de haie pour entourer les champs; ses tiges fournissent des poutres aux maisons, et ses feuilles des tuiles; on emploie encore ses feuilles à faire des bassins et des plats: voilà un arbre dont on a déjà tiré la maison et le mobilier. Avec les nerfs et les fibres de l'aloès, on tisse du linge, des habits, des souliers, des filets, des hamacs, des tapisseries; nous n'avions que le nécessaire, nous avons maintenant le nécessaire et le luxe; ajou-

tez l'indispensable. Les pointes de l'aloès sont façonnées en clous, en dards pour la guerre, en alènes de cordonniers, en aiguilles, en épingles, en rateaux, en peignes. Du suc du même arbre, qui coule en si grande abondance, qu'une seule plante emplit jusqu'à cinquante amphores, on extrait un lait des plus doux. Cuits sous la terre, le tronc et les parties épaisses des feuilles sont délicieux à manger. Que demander de plus à une seule production de la nature? Que dire de plus éloquent et de plus simple pour en faire aimer le créateur? Cette botanique vaut bien celle qui dit : l'aloès est un excellent purgatif.

— Eh bien! dit la jeune miss, voilà ce que je demande à votre jardin des plantes, et ce que je n'aperçois pas.

— Ah! demandez-le à tout ce qui existe dans notre société, car elle est tout entière privée de ce moelleux de formes, de cette souplesse, de ce charme ; et vous savez bien pourquoi. C'est que l'homme seul a mis sa main dure et nerveuse à l'œuvre, et n'a rien laissé à faire à la femme, c'est-à-dire à la grace qui achève tout. Qui a bâti, sculpté, écrit, peint? Ce sont les hommes, jamais les femmes. L'art n'a qu'un sexe, il est mâle ; tandis qu'il devrait réunir, et il les réunira un jour, la puissance du sexe évidemment le plus fort et la tendresse du sexe le plus faible. Alors les temps seront venus et accomplis pour la beauté de l'expression idéale.

— Je suis heureuse, me dit Alice, de trouver un écho de mes pensées dans les vôtres ; je ne sais si elles sont justes, mais elles ont pour moi l'attrait de la conviction. Ainsi, il me semble qu'une femme n'aurait pas emprisonné dans ce carré de fer, que nous voyons d'ici, de belles fleurs qui seraient mille fois plus belles de leur propre éclat et du reflet de l'éclat des autres, si, au lieu d'être alignées comme des soldats, avec un numéro au front, elles avaient été semées à la volée, çà et là, pour croître comme Dieu l'aurait voulu.

— Tant que ce seront d'épais jardiniers qu'on emploiera ici, jamais, je vous le répète, miss, ce jardin ne sera qu'une boutique de pharmacien. Ce sont d'ailleurs des médecins, des antiquaires, des herboristes qui le dirigent. Il y manque un poète ; le poète aurait fait un Éden de ce jardin ; il lui aurait donné la physionomie variée de l'univers. Le lion y aurait eu son désert, le chamois

sa montagne, le faon sa forêt, l'aigrette son fleuve, la fleur son appui, et l'homme, le roi de la création, se serait écrié : C'est bien! en sentant, en respirant, en écoutant le bruit, les émanations, le chant, le murmure et les harmonies de la création. Au lieu de cela, il faut nous contenter de ce banc de bois pour nous asseoir et de la vue des ours pour nous distraire. Allons voir les ours, m'écriai-je.

« Nous descendîmes lentement la petite colline sur laquelle est planté le cèdre, pour nous diriger vers le bas du jardin. Comme tu le penses bien, nous n'évitâmes aucun détour; nous en suivîmes tant, au contraire, que nous nous trouvâmes je ne sais où, mais à coup sûr fort loin de la fosse aux ours. Comme on est susceptible lorsqu'on aime! Depuis que nous avions changé de place, depuis qu'Alice n'avait plus son regard distrait par le spectacle du jardin, il me sembla que son attention m'était moins dévouée; je m'imaginais que l'entourage avait prêté à mes paroles un prix dont elles s'étaient privées par notre déplacement; qu'enfin, j'étais comparable, par ma position réelle ou imaginaire, à un sujet de peinture dont on aurait enlevé le fond. Mon relief avait disparu. C'est là du moins ce que je supposai.

« L'ombre de cette première tristesse, causée par la plus douce des situations, — le bonheur rend quelquefois injuste, — s'évanouit aussitôt que la conversation reprit son cours. J'avais pu confondre le repos de la réflexion avec la langueur de l'indifférence. J'ai souvent le tort de vouloir qu'on s'abandonne; et l'entraînement est un attribut du climat et non une qualité du caractère.

« Nous passions entre ces tortueuses allées, si parcimonieusement mises à contribution pour ménager des haies circulaires, des petits parcs, des jardins sauvages aux animaux habitués à une certaine régularité de demeure, et sans laquelle ils dépériraient.

— Ce soin est charmant, m'écriai-je, l'homme est sublime quand il se fait aimer dans sa force. C'est Hercule balançant un enfant sur ses mains : quoi de plus gracieux?

— Oui, me dit Alice; mais essayez de vous faire aimer par ces locataires-là. Elle me montrait la galerie occupée par les léopards, les tigres, les lions, les ours et les panthères.

— J'avoue, répondis-je, qu'un des gardiens de ce jardin m'a

comptait pas trop sur leur affection le jour qu'il se vengea sur un professeur de botanique dont il avait à se plaindre.

— Ah! racontez-moi cette histoire, me dit Alice en se suspendant à mon bras, et en me jetant ses lèvres comme si elle eût voulu me laisser voir la récompense qui m'attendait pour me payer de ma complaisance.

« Faut-il te rapporter cette histoire? Oui. Mais passe-la.

« Plus sentimental que ses semblables, ce professeur de botanique aimait, outre les pistils et les étamines, un bel éléphant apporté du royaume de Candahar au Jardin des Plantes. Chaque matin et chaque soir, il s'accoudait sur la haie plantée autour du bassin réservé aux ablutions de son ami, et il se délectait à le voir barbotter, souffler, lancer de l'eau à la hauteur de vingt pieds. Cette satisfaction était souvent plus effective; des gâteaux passaient de la poche du savant dans la trompe du pachyderme, fort reconnaissant, comme tout éléphant bien né, de tant de bontés inépuisables. Quel beau ciel n'a ses nuées? Un changement eut lieu dans le personnel des gardiens du jardin ; et les changemens ne sont pas plus avantageux en histoire naturelle qu'en politique. Ce nouveau gardien n'eut pas pour l'éléphant les soins attentifs de l'ancien. Il négligea sa toilette pendant des semaines entières, oublia de renouveler l'eau du bassin ; enfin il se conduisit si mal, que le professeur, après plusieurs remontrances, aussi paternelles qu'inutiles, fut dans l'obligation de le congédier.

« Si les éléphans sont rancuneux, les gardiens ne le leur cèdent guère. Père de famille, comme tous les domestiques quand ils se plaignent d'être chassés, ayant quatre enfans, le nombre quatre
nt inséparable du mot enfant, comme est inévitable le nombre
– [illegible] quand il s'agit de blessures reçues, ce gardien ressentit
viv[illegible]nt le tort que lui portait le professeur de botanique. Une
[illegible]ce était dans sa main; il jura d'en user le soir même de
ex[illegible]on. Il sortit.

« C'était par un beau clair de lune; le professeur de botanique se
[illegible] le jardin, ouvrant, avec l'autorité de son titre,
de [illegible] haie, foulant ces carrés de verdure, qui n'ont
[illegible]courus par personne. Dans le calme du soir, il
F[illegible]e nocturne, vaste ouvrage où seraient décrites les

mœurs et la physionomie des plantes qui ne s'ouvrent que la nuit. Comme il allait à travers les fleurs! comme il en fauchait avec sa petite serpe! comme il entassait des gerbes de bouquets sous son bras! jouissances du sage, rien ne vous est comparable; et vous n'avez point d'infidèles retours!

« Tout à coup un sifflement l'éveille. Qui a sifflé? Le professeur s'arrête. Nouveau bruit. C'est un ricanement dans les feuilles. Les feuilles sont écartées; et que lui laissent-elles voir? des singes! Horreur! A l'arbre à côté, à l'arbre suivant, à tous les arbres du carré, des singes! des centaines de singes! « Qu'est-ce à dire? s'écria le professeur à l'aspect de tant de singes verts, de macaques et de guenons, qui, à la lueur de la lune, lui soufflent au nez en lui montrant les dents, — se sont-ils échappés de leurs loges? »

« Le professeur dépose ses fleurs à terre, suspend les investigations pour sa *Flore nocturne*, et va appeler les gardiens. Il sort de la haie, et que voit-il? un zébu!

« Le zébu n'est pas féroce, mais il n'est pas agréable à rencontrer au détour du chemin. Il évite le zébu et passe. A trois pas de là, se montre à lui l'ours blanc de Terre-Neuve, un énorme ours blanc. Le professeur oublie alors la *flore nocturne*, les singes verts et le zébu, et reste pétrifié devant l'ours blanc, qui se gratte le museau avec sa patte, dédaignant de manger un botaniste.

« Il est probable que si le professeur avait pu faire usage de ses jambes en ce moment, il se serait tiré du mauvais pas; mais il tremblait encore qu'il lui fallût trembler de nouveau. Après l'ours blanc, voici le lion, qui ne se laisse limer les dents par les jolies femmes que dans les fables de La Fontaine, voici la hyène qui mange toujours, voici la panthère qui mange la hyène, voici le tigre qui mange sans faim. Le professeur se crut mangé douze fois; et il comptait sur de l'avancement!

« Il est des positions qui ne se décrivent pas, parce que ceux qui pourraient les peindre ont été dévorés; le professeur renonça à publier *Flore nocturne*, s'adossa contre un arbre tout couvert de singes verts qui lui ricanaient son chant de mort sur la tête, et il attendit.

« Tu crois peut-être que l'éléphant accourut le sauver? Tu t'attendais à la répétition de l'histoire d'Androclès? L'éléphant ne

vint pas dans ce moment. Mais vois-tu comme le gardien s'était vengé. Ce vénérable père de famille, avant de sortir de son emploi et du jardin, avait ouvert la grille à tous les animaux cruels et féroces de l'établissement.

« Au milieu des léopards qui le flairaient, des tigres qui frottaient leur grosse tête à ses genoux, des zèbus qui ont un si mauvais œil, des ours, assis sur leurs pattes de derrière, espèce de jury fourré, des hyènes et des panthères, au milieu de tous ces animaux, et pourtant à trente pas seulement du pont d'Austerlitz, le professeur croyait déjà lire son article nécrologique dans l'Annuaire de Lesur. Tout à coup il se voit emporté dans une espèce de marche triomphale, sans chercher à opposer une résistance quelconque. Que me veulent ces animaux qui semblent me prier de les conduire quelque part? se dit-il. Ils me précèdent en retournant leur tête à chaque pas pour que je les suive, ils me pressent en hurlant pour que je les guide. La peur le fait automate, la peur le pousse, et blême, tremblant comme la feuille, en sa qualité de botaniste, il suit le féroce troupeau, qui, sans dévier de sa route, se dirige vers ses loges. Une fois là, la panthère saute d'un bond dans sa loge, le lion dans la sienne, et tous les autres quadrupèdes en font autant. Le professeur n'eut qu'à abaisser sur eux la grille, pour être tout-à-fait hors de danger. Et quel danger! Je suis donc un Daniel? aurait pu s'écrier le professeur, s'il n'avait pas compris, quand le sang-froid lui fut rendu, qu'une longue résidence avait amolli le naturel de ces animaux, au point de leur faire désirer de rentrer dans leur bauge dont ils n'étaient sortis qu'à regret.

« Ce ne fut qu'en rentrant chez lui que le professeur de botanique trouva à sa porte l'éléphant qui l'attendait; l'éléphant s'inclina en signe de respect, et l'évènement eut sa conclusion. Au lieu d'être dévoré, il avait, pour ainsi dire, été ramené chez lui par les animaux du jardin avec toute sorte d'égards.

« Je ne sais si l'anecdote t'a amusé; elle a plus d'une fois amené le sourire sur les lèvres d'Alice. Mais quel triste caractère que le mien! Mon récit achevé, j'ai cru remarquer de nouveau que miss Alice redevenait distraite comme auparavant. Son œil n'était plus animé comme en m'écoutant, son bras pressait moins

le mien, elle regardait ailleurs. Est-ce qu'il y aurait des femmes qui considéreraient les hommes, ai-je pensé, comme des claviers sonores, écoutés, aimés, chéris tant qu'ils résonnent, et rejetés comme meubles indifférens quand ils ont cessé de produire leur bruit harmonieux? Il me fut amer de supposer que je n'étais qu'un piano pour Alice. Je secouai cette mauvaise pensée, et m'abandonnai au doux état que fait éprouver à l'ame la lutte du jour et de la nuit au fond de ce jardin tout rempli d'exhalaisons différentes, embaumant l'air, le fortifiant, l'embrasant des senteurs de l'Amérique et de l'Orient.

— Qu'y a-t-il dans l'air? me demanda Alice elle-même, ne le trouvez-vous pas changé depuis que nous sommes dans cette allée? On respire moins aisément peut-être, mais on est mieux. Je ne puis garder mes gants ni mon chapeau. On semble pénétrer dans une salle de bain d'Orient; qu'est-ce donc? Elle dénoua son chapeau qu'elle balança à son bras, comme une écolière en récréation.

— C'est une heure sacrée, lui répondis-je, et les Orientaux ont eu raison de la choisir pour adresser leur prière à l'Éternel. De partout s'échappe un parfum de bénédiction, qui unit en Dieu ceux qui le répandent sans avoir la conscience de leur office : ils sont les grains d'encens jetés dans l'encensoir. Cette heure est la protestation de la nature contre les exclusions des systèmes philosophiques ou religieux, qui veulent que l'homme soit une abstraction dans la création. L'homme, le lion, l'arbre, la fleur, le brin d'herbe, ressentent un commun tressaillement à l'instant où le soleil se retire. On voit qu'à son disque tiennent tous les fils de la matière et de l'intelligence; la pensée, le parfum, la couleur, le bruit, se rencontrent dans ce centre universel et subissent les mêmes lois d'assimilation. Levez les yeux, Alice, voyez! Ces milliers de feuilles tremblent, et pourtant l'air est calme; respirez au bord de cette haie, les odeurs vous arrivent nombreuses et plus vives, et cependant aucun vent ne les propage plus vite qu'il y a une heure; écoutez! le lion, la panthère, le léopard crient; et ils étaient muets depuis midi; la nature animée et la nature inanimée, s'il en est, se dégagent de leurs liens et demandent quelque chose dont elles ont soif. Ce quelque chose, n'est-ce pas l'amour? Qu'im-

porte que la feuille l'exprime en se creusant sous la rosée, les fleurs, en se renvoyant des nuages d'atomes féconds, la nuée en se dilatant pour ouvrir un passage jusqu'au soleil à toutes ces émanations, c'est toujours l'amour qu'elles éprouvent. Et il en est, Alice, continuai-je, des êtres intelligens, comme de ces êtres dont l'ame est retenue dans l'écorce d'un arbre ou dans le calice d'une fleur. Aussi ai-je toujours cru à la parenté mystérieuse des ames, à travers les distances. Les créatures souffrantes d'amour et qui meurent avant la rencontre de l'objet aimé, celles-là ont éprouvé cette attraction qui rayonne entre tous les êtres comme les feux des astres se croisent entre eux. Leur cœur a senti, aimé et souffert d'un côté du soleil, tandis que la sœur de leur ame languissait et souffrait de l'autre côté de l'astre. Combien ont trouvé, sous les palmiers de l'Asie, la figure, le regard, la voix qu'ils avaient pressentis sur les plages d'Europe! Il y a pour les plantes, pour les fleurs, pour l'homme, des courans éternels d'amour, que Dieu et le soleil entretiennent pour l'éternelle fécondité des mondes. Dans les volontés de la matière et de l'intelligence suprême, il a été arrêté que beaucoup de ces rayons s'uniraient dans un but impénétrable, et que d'autres se perdraient et mourraient dans l'épuisement de la solitude. Moi, je vous ai rencontrée, je vous ai aimée, Alice; et vous?...

— Parlez-moi toujours, répondit Alice.

« Oh! cette femme, ami, n'aime qu'à m'entendre; je ne suis qu'un livre pour elle. Quand ce livre sera fini, elle me jettera dans un coin.

« A toi, WASHINGTON.

LÉON GOZLAN.

(La fin au prochain numéro.)

LETTRE

SUR

LA MARTINIQUE.

A M. ALPHONSE ROYER.

L'autre jour j'ai rencontré un ami de collége, qui est aujourd'hui *lieutenant de vaisseau*, et j'en ai eu un peu de société et beaucoup de plaisir; vous le comprenez sans peine. Je sortais d'une rue très éloignée du Fort. Il était dix heures à peu près. Dans une rue, une maison était encore ouverte. Un large rayon de lumière traversait le pavé. Une jeune femme était assise devant un piano, et jouait, je serais bien embarrassé de vous préciser le morceau. Ce qu'il y a de certain, c'est que le morceau était admirable et allemand, je crois. La femme allait très bien à cette musique, ou cette musique à cette femme, comme il vous plaira, car la femme était charmante et la musique d'une mélancolie à faire frémir un mort. Par cette nuit inondée d'une vaste lune jaune, c'était beau! Les étoiles avaient l'air d'écouter. Pour moi, n'ayant pas de plus grand projet que d'aller dormir, j'aimai mieux m'arrêter, et à l'exemple de toute chose, prêter l'oreille. Tandis que j'écoutais et que mon esprit, égaré à la suite de ces notes en pleurs, invoquait mille images de tristesse, et les déployait dans des plaines d'une douleur sans fin, je me sentis frappé sur l'épaule, je me retournai et j'avais retrouvé celui dont je vous parle. Nous causâmes beau-

coup et long-temps. Il revenait de la Havane, et comme il m'avait pris pour un amoureux, et qu'il supposait qu'on ne peut trop recommander la prudence à un amoureux, il me conta l'histoire suivante, que je vous transmets telle quelle, mais non pas dans les mêmes intentions, car ce serait faire injure aux maris de la capitale. Pour la Havane, il paraît que tout y est encore très sérieux, et que dans cette terre des bons cigares, les saines traditions castillannes se sont conservées avec une religion qui ne déshonorerait pas l'Espagne de Philippe II, voire même l'Italie des Borgia. Dans ce pays donc, extrême sévérité de décorum. Il est infame à un gentilhomme d'insulter ou de battre sa femme; mais si sa femme le gêne, ce qui peut arriver, tout gentilhomme qu'il soit, on ne lui défend pas de l'empoisonner. Si l'on a un ami, et l'on a toujours un ami de ce genre, qui ait été le complice de sa trahison, on empoisonne aussi l'ami, ou bien encore on le fait assassiner. Le poignard s'est arrangé avec l'arsenic. L'un supplée l'autre, selon les cas; c'est fort commode.

Un jour qu'un officier de la marine espagnole passait dans une rue de cette ville momie, il fut distingué par une marquise qui regardait à travers sa jalousie. Cet officier appartenait à une frégate espagnole mouillée dans la rade, le seul bâtiment qui représentât sur ces mers la splendeur de cette ancienne monarchie, où le soleil ne se couchait pas! La marquise, elle, appartenait au plus farouche de tous les marquis; et ce marquis était un de ces hommes qui ont l'air de n'être pas sortis d'une femme, mais d'être descendus d'un de ces cadres de Vélasquez, où luisent dans des ténèbres terribles des mines terribles d'hommes du vieux temps. Il aimait fort son nom, ôtait son chapeau à chaque mention qu'il faisait d'un de ses pères (et les mentions étaient fréquentes), et n'était pas d'humeur d'endurer aucun scandale qui aurait pu rejaillir sur des mémoires aussi précieuses. Au demeurant, le meilleur homme. Il se promenait d'ordinaire, comme un ours, sous une allée d'orangers. Sa femme le détestait de la haine la plus cordiale; mais comme c'était un étau de fer que cet antique rejeton des maris castillans, la marquise avait soin de lui sourire toujours, quitte à le tromper de son mieux. C'était justement ce qu'il ne voulait pas. Il aurait mieux aimé la voir moins souriante et plus attachée à ses devoirs. Il lui disait parfois

du haut du sourcil le plus froncé du monde, qu'elle manquait de la gravité convenable à une Espagnole et à une chrétienne. Peine perdue; la dame n'en chômait pas moins les saints à sa convenance. L'officier lui plut et lui plut assez pour qu'elle résolût de courir tous risques. Elle lui écrivit un billet de la plus entière franchise, où elle lui exposait en quelle prison elle languissait et sous quel geolier! Combien, de l'avoir vu, lui, si doux, si avenant et de si agréable mine, elle s'était remise à espérer! Combien ce serait méritoire à lui, homme d'épée, et d'amour par conséquent, de chercher à pénétrer jusqu'à elle, qui ne le ferait pas souffrir tant et aussi long-temps, et lui découvrirait peut-être plus de beauté qu'il n'en avait jamais admiré à Cadix ou à Madrid. La duègne partit, l'officier fut ce qu'on attendait, c'est-à-dire aussi galant que brave. Il accepta pour le soir même. J'oubliais d'ajouter, que par post-scriptum, elle l'engageait à se munir d'armes, parce qu'il ne serait pas impossible qu'il fût attaqué par tout le domestique du marquis.

Le post-scriptum parut plaisant au cavalier, et le tour de l'esprit de la belle non moins. Il fit part de sa bonne fortune à deux de ses compagnons qui le considérèrent tout ébaubis, en lui demandant s'il était fou ou s'il ne savait pas en quelle terre il marchait. Mais c'était un courage inébranlable, un de ces grands cœurs épris des aventures, selon qu'elles sont plus périlleuses; et celle-là s'annonçait bien. Et puis la beauté de la dame était célèbre! On disait par toute la ville que jamais bras d'homme ne s'étaient fermés sur tant d'appas et de charmes. Qu'on juge s'il hésita! Le soir il était prêt. Il se recommanda à Dieu, plongea une paire de pistolets dans sa ceinture, mit un poignard dans son sein, et à minuit sonnant, il s'achemina vers son formidable bonheur. La petite porte s'ouvrit et se referma. Une main sèche et ridée le saisit dans l'obscurité; il traversa de longues salles, monta de larges escaliers, descendit et pénétra enfin dans le boudoir de sa maîtresse, ce qu'il devina au parfum qui embaumait le lieu. Je ne m'arrêterai pas à vous dépeindre ce qu'il éprouvait. Le cœur bat bien étrangement dans ces instans! Enfin, son guide et lui firent quelques pas encore, et comme il demandait justement où il était, une voix charmante, une adorable voix, répondit :

— Dans mes bras, seigneur! Et il se sentit pressé par des mains

qui étaient dignes de cette voix, et il se laissa aller à l'ivresse de ce rêve, car il ne voulait pas croire qu'il fût éveillé. Après avoir bien remercié la marquise.

— Ne pourrai-je vous voir? lui demanda-t-il.

— Oui, dit-elle, mais il y va de votre vie, mon mari apercevra peut-être la lumière.

— Craignez-vous? répliqua le jeune homme.

— Non pour moi, répondit-elle bravement, je suis trop heureuse, mais pour vous, monsieur.

— N'est-ce que cela? qu'on apporte de la lumière!

Elle répéta l'ordre, et une lumière parut. Alors son galant l'ayant long-temps contemplée au milieu de ses cheveux dénoués, lui dit :

— Madame, je veux bien mourir!

A peine achevait-il :

— Silence! s'écria-t-elle, vous avez tenté le ciel, et il nous envoie mon mari. Je l'entends! je l'entends!

Mais l'officier s'était déjà élancé dans l'alcove. Elle lui passa ses armes et se mit en prières. Son sacrifice, à elle, était fait. La porte par laquelle le mari devait entrer, fut longue à s'ouvrir, mais enfin elle s'ouvrit; et voici ce qui en sortit. D'abord deux nègres qui portaient deux grands flambeaux, ensuite un majordome blanc qui était armé d'un énorme coutelas. Venait le dernier, le marquis, sans armes, comme un juge. Cette circonstance vaut la peine d'être remarquée. Chacun des nègres avait une paire de pistolets à la ceinture. Soit qu'il les eût arrachés tout d'un coup à leur sommeil, soit qu'il lui eût plu de disposer sa tragédie de cette manière, ces deux Africains étaient nus jusqu'à la ceinture, où étincelait l'acier de leurs pistolets. Les flammes des flambeaux jetaient sur leur peau noire une lueur et une ombre également terribles.

— Jésus-Maria! s'écria la pauvre femme.

Ce convoi avança. L'appartement était spacieux. Mais lorsqu'ils eurent atteint le lit, ils furent reçus comme ils ne s'y attendaient guère. Cet appareil redoutable n'avait rien ôté à l'Espagnol de son sang-froid et de sa bravoure. Il se leva et fit feu, et les deux nègres tombèrent avec leurs deux grands flambeaux. Alors il franchit le lit, et d'un coup de poignard abattit le majordome, avant qu'il eût même remué son coutelas. L'un des flambeaux était éteint, mais l'autre brûlait toujours. L'amant se trouva face à face du mari.

Ce dut être une scène magnifique. La femme, de son lit, étendit le bras pour protéger, contre son amant, son mari qui refusa par un brusque mouvement de tête.

—Monsieur, dit l'officier espagnol, je ne sais plus ce qu'est devenu mon guide, il a disparu, vous allez m'en servir.

Le marquis sourit avec dédain.

— Vous allez m'en servir, reprit l'officier du même ton résolu, ou je vais vous tuer, et votre femme m'en servira.

Le mari réfléchit quelque temps, puis sans rien dire, il alla ramasser le flambeau et se mit à marcher. L'officier, près de sortir, se retourna.

— Madame, voulez-vous me suivre?

— Non, monsieur, répondit-elle, cela n'est pas possible; mais mon cœur vous suit.

Et le mari, qui attendait, reprit son chemin. L'officier revit à la lumière tout le dédale de corridors, de chambres, d'anti-chambres et d'escaliers qu'il avait traversés. Arrivé à la porte de la rue, il s'arrêta et dit à la figure impassible qui lui servait de guide :

— Monsieur, maintenant je suis libre, et pour ma sûreté et pour celle de la femme que je laisse entre vos mains, je devrais vous tuer, car vous voudrez vous venger.

Le même sourire dédaigneux fronça les lèvres pâles du marquis, mais il ne répondit pas. — L'officier continua :

— N'importe! c'est assez de sang comme cela, je vous donne la vie, monsieur, souvenez-vous-en. — Et il s'en alla.

Tels sont les premiers actes de ce drame. Le dénouement, qui était entamé, n'était pas encore fini, lorsque passa à la Havane la frégate française. La nature (c'est une grande et fine observation que j'ai recueillie dans les conversations de M. Victor Hugo que j'ai toujours écouté comme un maître) ne lie pas, d'un nœud aussi serré que le fait le poète, les divers membres des actions qu'elle nous représente, pas plus qu'elle ne suit nos petites règles pour amener les catastrophes qu'elle se propose pour fin. Il est vrai que nous avons un jour, et qu'elle a l'éternité. Peut-être cette tragédie de famille n'était-elle qu'à son début, et que ces trois êtres, que ces trois idées, avant de toucher à leur péripétie générale, sont destinés à s'entrechoquer encore long-temps avec différentes

moralités. Peut-être tout est-il dit. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout le monde considérait l'officier espagnol comme un homme mort, comme une de ces victimes que l'antiquité païenne dévouait aux dieux infernaux. On le traite avec les mêmes égards qu'un condamné à mort. On sait qu'il n'échappera point à son sort, qu'il est marqué du doigt. On se dépêche de le voir. Lui, il est toujours cet homme si calme et si brave que vous avez admiré. Il ne se repent pas d'avoir laissé la vie à un ennemi qui ne dormira plus qu'il ne soit mort. J'en parle au présent; peut-être est-il mort à cette heure. Ses compagnons voudraient bien lui témoigner une amitié plus vive; mais ils ne peuvent se défendre d'une grande crainte en s'asseyant à la même table, même chez eux, parce qu'ils savent que le poison le suit, l'observe, se lève, marche et s'assied avec lui.

Depuis sa terrible aventure, il avait osé descendre une fois à terre, et il avait reçu deux coups de stylet, dont, par miracle, il n'a point péri. Une autre fois, ennuyé de cette vie et désirant retourner en Espagne, il était allé visiter un navire marchand de sa nation qui devait faire voile pour Cadix; et comme il avait bu à ce bord, il s'en revint empoisonné, et eut le bonheur de se sauver encore. Mais personne, et lui-même, ne se dissimule pas que sa fortune se lassera avant la haine de son ennemi. Ainsi il vit, si c'est là vivre. Sa frégate est sa prison. Partout hors de ces planches il y a mort pour lui. Sa seule chance de salut est donc de s'enfuir sur un bâtiment de guerre de la métropole; mais jusqu'au moment dont je parle il n'en était pas arrivé, et l'on n'en attendait pas. Oui, une chance de salut, et rien de plus; car qui sait s'il ne retrouvera pas la Havane en Espagne! comme sa maîtresse lui avait dit qu'elle lui ferait retrouver, et lui avait fait retrouver, en effet, Cadix ou Madrid à la Havane...

Voilà mon histoire. C'est à ces mouvemens de ma tête, mon ami, que je reconnais que je vis, tant la vie est prompte et lourde à la fois dans ce singulier pays. On est tout ensemble de pierre et de flamme. On vole et l'on ne marche pas. Le vert éternel des arbres dépose sur les jours une accablante uniformité; mais par ce bouillonnement constant de la pensée, qui est toujours excitée, l'on sent que la vie coule, et que peut-être elle nous entraîne plus vite qu'ailleurs. Ce que j'en dis est pour ceux qui pensent; car,

pour le reste, vit-il, peut-on se demander, autant qu'un colibri ou un carouge?

Du reste, rien ne répond plus à l'homme de ces climats que la maison de ces climats. Pas de portier, pas de salle de retraite; le salon de plain-pied avec la rue. On assiste à votre existence comme à votre pensée. Il n'y a pas plus de vitres aux fenêtres et de rideaux dans les chambres qu'il n'y a de voiles sur les sentimens L'Orient, qui aime d'amour la vie aux étoiles, a le harem du moins, le harem tout mystère et tout verroux. Ici, au contraire, la plus élégante femme, et ce n'est pas la fortune qui manque, ne se doute pas de ce qu'est un boudoir, et moins encore, par conséquent, tout ce menu luxe dont les femmes d'Europe encombrent leur solitude de prédilection. Je crois qu'il est resté quelque chose du Caraïbe dans les mœurs du créole, ou plutôt, comme jamais ces deux sangs ne se sont mêlés, qu'il existe une espèce de vices et de qualités dont l'air empreint notre ame quand nous naissons, de même que le climat affecte d'une certaine façon les traits de notre physionomie extérieure.

Le soir est le plus doux instant des rues de Saint-Pierre. La terre alors fait envie au ciel; les femmes et les étoiles paraissent à la fois. Les hommes s'en vont de leur côté, et les femmes se groupent aux portes pour causer. Voilà le salon le plus ordinaire. Quelques-unes rêvent, le regard en haut. C'est le petit nombre; car, en général, elles sont tristes ou gaies, rarement mélancoliques. Elles ne sont pas sujettes à ces alanguissemens qui distinguent les femmes des contrées brumeuses. Ici ni vapeurs au physique ni vapeurs au moral.

L'amour lui-même se ressent de cette disposition générale : il est plus vif que profond, plus emporté que tendre, plus avide que généreux; le sang et la chair y jouent un trop grand rôle. Ce n'est pas assez l'union des ames, et c'est trop l'union des lèvres. Cependant, dès qu'il échappe à ces conditions grossières, il s'épure merveilleusement, et, passant d'un extrême à l'autre, s'élève à des spéculations platoniques si éthérées, que le Nord, si vanté pour ses flammes incorporelles, ne saurait plus lutter avec ce Midi ainsi régénéré. Comme les femmes créoles sont passablement gardées et surveillées, ce dernier genre de tendresse a tout lieu de glorieusement s'exercer. Il n'est pas rare du tout qu'on s'adore six ou



neuf mois sans s'être dit une parole, et que des gens qui sont prêts à se sacrifier l'un pour l'autre ne sachent pas seulement comment résonnent leurs voix. On s'est vu, on s'aime. *Ut vidi, ut perii!* c'est à la lettre. Ce n'est pas comme en Europe, où l'amour naît plutôt des relations; l'amour ici nous éblouit le cœur, c'est un éclair à l'ame. On n'a pas vos ressources inépuisables, vos fécondes occasions, tout ce train habituel d'un monde qui se recherche, et vit principalement de ce contact. Ici l'existence est resserrée, méfiante et jalouse, malgré tout ce que je vous ai écrit de sa publicité. On vit au soleil, et l'on ne communique pas; et cette publicité même d'ailleurs garde les femmes: les laides ont l'œil sur les jeunes et les belles. Aussi la langue dont les amoureux se servent le plus volontiers est-elle le regard, qui exprime mieux du reste, qu'aucun langage humain, tout ce qui est contenu dans cette perpétuelle circulation de sentimens et de désirs qu'on nomme l'amour. C'est universel comme la musique; et, par un heureux hasard, peut-être par un dessein spécial de la Providence, ces adorables créoles parlent cette langue aussi bien qu'elles l'entendent.

Toutefois, sans luxe dans leurs appartemens, elles porteraient volontiers le soleil dans leur toilette. C'est un besoin général ici que la parure; les femmes y consomment tout ce qu'elles possèdent : on dirait qu'elles vivent exclusivement préoccupées de la magnificence des colibris et du feu rayonnant des franchipaniers, des amaryllis, des chapelets et des autres fleurs de leur sol. Dès qu'il s'agit d'une fête, les perles, les diamans, les orfévreries de tous genres inondent leurs personnes; elles s'illuminent vraiment. Et ne croyez pas qu'il y en ait qui s'astreignent à la modestie de leur rang et de leur fortune. Personne ne veut être violette, c'est à qui sera tulipe.

A l'heure où je vous écris, je suis encore fatigué d'un bal que M. le baron de Mackau a donné au Fort-Royal en l'honneur de la Saint-Louis, fête patronale de cette ville. Je ne vous en dirai rien; bal comme tous les bals du monde. Cependant, dussiez-vous m'accuser d'être bien de mon village, je vous proteste qu'il est difficile de rencontrer nulle part des réunions où les jolies figures soient plus communes. Il n'y a pas, si vous voulez, comme à Paris, deux ou trois incomparables beautés qui tiennent tout le reste en échec; mais chaque femme a sa parcelle de lustre et de grace,

et cette chaîne de détails forme à la longue l'ensemble le plus ravissant. Imaginez-vous une nuit d'été, une nuit de Venise; pas de soleil, mais un millier d'étoiles.

Le dimanche, le tour des affranchis et des esclaves est venu de danser, et la savane s'est couverte, dès les cinq heures de l'après-midi, de tables, de bancs et de chaises. Les grands tamarins qui entourent cette prairie, ainsi qu'on parlerait en France, semblaient frémir d'avance : ils savaient ce qu'ils allaient voir, et ils se préparaient. Et, en effet, c'est un spectacle étrange qu'un bamboula; vous ne vous en faites guère une idée, si vous n'avez jamais vu danser de nègres qu'à l'Opéra, où ils ont bien plus l'air de Chinois que de nègres.

Voici quelle fut la marche de la fête. Vers six heures et demie, je vis déboucher d'une rue deux énormes drapeaux tricolores, et ensuite deux autres drapeaux qui portaient, sur un champ d'argent, des bouquets épanouis de jasthram. Le jasthram est une fleur du pays qui offre une grande ressemblance avec les lilas d'Europe, à cette exception près, que notre jasthram est rose et sans parfum; c'est l'œil moins le regard. Quatre négresses ou quatre nègres, car l'on ne soupçonnait leur sexe qu'à leurs vêtemens, créatures taillées dans les proportions voulues pour porter ces incroyables étendards, s'avançaient à la tête d'une grande foule, qui s'agitait beaucoup et ne hurlait pas mal. C'était une mer trouble et disparate, un océan soulevé de madras, de foulards, d'*imités*, de petites chaînes, de grosses chaînes, de coraux, de grenats, de dentelles, de broches, d'anneaux et de grains d'or et de boutons d'or, où tourbillonnaient encore, comme la couleur du fond, des jupes d'étoffes anglaises que distinguait autant la démence des dessins que la crudité des couleurs; tout cela pêle-mêle, confondu par le vent et par la cohue, et formant, au résumé, une sorte d'animal monstrueux, turbulent, éblouissant. Cela se mit à avancer, et, en vérité, sous un aspect si peu civilisé, que je croyais voir le produit fantastique d'un rêve. Les quatre femmes que j'avais prises pour quatre hommes avaient des jupes de dessin et de peinture semblables aux deux derniers drapeaux. Je demandai pourquoi cette fleur plutôt qu'une autre. On me ré-

pondit que cette fleur était le signe de cette société, à qui elle avait même donné son nom.

J'avais en conséquence devant moi *les Jasthrams;* je vous parlerai plus tard de ces associations. L'une de ces quatre femmes était la reine, rien moins. Elle portait comme sceptre, je suppose, une baguette qui traversait, vers son extrémité, une petite calebasse toute remplie de graines, de coquillages et de petites pierres; et de ce bizarre instrument, qu'elle agitait en le baissant et en l'élevant tour à tour, elle tirait une musique à peu près pareille à celle des castagnettes. Elle marchait en faisant la roue, et déployait surtout des hanches d'une manière si naïvement impudique, qu'on ne savait que penser. J'étais ébahi. On essaya de me montrer le roi, mais je ne parvins pas à l'apercevoir; sa tête crépue brillait peu dans ce cliquetis de couleurs. Je vis plus tard un autre roi, celui des Œillets, je crois, et je me souviens que ce prince était en chemise. Il est vrai que cette chemise était de batiste et ornée de boutons d'or d'une dimension qui n'aurait pas disconvenu à Polyphême. La culotte de sa majesté ne le cédait en rien, pour la matière et pour l'art, à sa chemise et à ses boutons; mais, à moins d'un furieux tempérament de courtisan, on n'aurait pu dire que ce monarque avait le parfum et la blancheur du signe chéri de son peuple. Il était plus pavot qu'œillet.

Cependant les Jasthrams s'avancèrent dans la savane et prirent possession d'un carré de terre. Les étendards s'arrêtèrent et s'inclinèrent; la reine et ses compagnes commencèrent leurs évolutions. On alluma les flambeaux de gomme, on disposa le tam-tam et le petit-bois, et le bamboula prit feu.

Le *petit-bois* est un instrument très harmonieux et très simple, à savoir un bambou sec et vidé qu'on frappe en mesure avec deux petits morceaux de bois. Il sert à accompagner le tam-tam; c'est la flûte de ce violon. Peu à peu d'autres sociétés parurent, les unes plus sauvages, les autres plus européennes, celles-ci de nègres créoles, celles-là d'esclaves purement africains. Il y avait là des nègres du cap Laou, des Mocas, des Caffres, des Ibos, des Congos, des Mandingues, des Bouliquis. Je me reconnais tout-à-fait incapable de caractériser les différentes manières de danser particulières à chacune de ces illustres nations. J'ai seulement observé que

l'intention générale était de représenter aux yeux, dans une série de mouvemens, les diverses nuances de ces deux facultés de l'ame, l'amour et la haine. Un peuple primitif tient quelquefois tout entier dans une chanson. Eh bien! la danse de ces tribus, c'est toute leur société; aimer sa maîtresse et terrasser son ennemi, les deux sentimens les plus égoïstes. Elles ne sont pas en avant d'un pas de plus. Leur ennemi aujourd'hui, c'est leur maître; on le leur a persuadé du moins. La femme est au milieu et l'homme la provoque. Elle résiste, elle le raille, elle pirouette sur elle-même; tandis que l'amant, sans se décourager, tourne autour d'elle et cherche, par la grace de ses gestes, à vaincre ces refus inaccoutumés. Peu à peu la maîtresse cède, peu à peu elle se laisse gagner, et ils en viennent enfin à danser en face l'un de l'autre; et alors le mouvement se précipite, le pas vole, la musique brûle. Il faut voir l'œil de la négresse; c'est un flambeau de plus à la fête. Sa tête danse, sa poitrine danse, ses reins dansent. Ses contorsions feraient rire, si elles ne faisaient trembler et songer. C'est le libre plaisir du Sahara. Ou c'est l'homme qui est fâché, qui ne veut pas, et alors il prend la place du milieu et la femme voltige autour de lui. Elle penche sa tête, entr'ouvre sa jupe de ses deux mains, et l'on dirait d'un oiseau qui rase la terre. C'est charmant. Vous pressentez bien comme tout finit; car la prêtresse de toutes ces bacchanales, la reine de toutes ces reines, n'est pas autre que la grande prostitution.

Mais quelle froide peinture! Figurez-vous donc cette danse de feu, non dépouillée comme sur ce papier de tout accompagnement; mais au milieu des herbes de la savane, aux lueurs de cent torches dont la lumière tombe par flocons, aux sons haletans et bondissans de leur sorte de tambour, aux appels sans fin de ces calebasses sonores qui arment la reine et ses femmes, aux refrains hurlans d'un chant universel! Figurez-vous tous ces corps, toutes ces ames en contact! Figurez-vous tous ces gens pour qui leurs émanations sont agréables, et qui jettent au loin une odeur à laquelle se mêle encore l'odeur de toute cette résine flamboyante! Point de retenue, point de gêne; la chair s'enivrant de la chair; tout l'art de ce peuple effréné aidant sa passion; cette musique qui chauffe cette danse de paroles bizarres, lascives, moqueuses, terribles, tantôt contre les leurs mêmes, tantôt contre les blancs;

le rauque retentissement d'une espèce de cornet qu'ils ont apporté de leur pays, et qui corne encore par-dessus tous ces bruits déjà si propres à étourdir et à confondre. Je me promenais seul dans l'allée des tamarins, et j'entendais et voyais la savane sous ce dais d'épaisses vapeurs, où les flambeaux laissaient dégoutter de grosses larmes de feu, où les branches de tamarins plongeaient telles que des bras de sorcières; et je regardais le fort Saint-Louis assis sur ses vieilles bases et le ciel retiré dans sa noire profondeur, comme un vieillard mécontent. Tout d'un coup la lune sortit d'un nuage. J'éprouvai une singulière émotion. Sa face angélique oscilla quelque temps au bord du nuage, comme surprise et effrayée. On eût dit une grande image désolée de la civilisation se levant sur une plaine de l'Afrique. A travers les sombres arcades des tamarins glissaient les robes blanches de quelques jeunes femmes de la ville qui se promenaient; douce vision que j'acceptai comme un signe bienfaisant du ciel que toute pudeur et tout amour n'avaient pas encore péri.

Voici ce que je sais touchant ces associations dont je vous ai parlé. Les gens libres ne reçoivent pas aisément des esclaves dans celles qu'ils forment, car il n'est pas de maître blanc si encroûté de préjugés qui tienne autant à ses droits qu'un affranchi d'hier. C'est la loi éternelle, le tigre plus féroce que le lion. Le proverbe romain qui disait: traître comme le fils d'un affranchi, aurait pu ajouter avec raison: orgueilleux comme l'affranchi lui-même. Chacun fournit par mois une certaine somme pour les dépenses de la société. La société choisit le nom qui lui convient, qui les *Jasthrams*, qui les *Œillets*, qui la *Grosse-Troupe*, qui les *Damas*, qui les *Amours*. Moi qui vous parle, j'ai l'honneur de loger en face de la reine des Amours. Le roi et la reine sont élus par le peuple. La reine n'appartient au roi que par un mariage politique; mais comme d'ordinaire la reine est bonne fille et n'y tient pas, l'autre mariage ne se fait pas attendre, et le peuple est très heureux par cet aimable exemple qu'on lui donne, et dont il ne manque pas de profiter. L'argent qu'on recueille est consacré à faire dire une messe chaque année en l'honneur du patron ou de la patronne de la société, à secourir les frères et les sœurs malades, à les faire enterrer lorsqu'ils n'ont pas de maître et qu'ils meurent dans l'ex-

trême indigence, ce qui ne se voit jamais, chose assez remarquable! et enfin à parer à beaucoup de cas de ce genre. Une bonne partie des collectes s'écoule aussi dans les subventions aux bons amis les philantropes de France, le reste en banquets et en orgies. Tout cela est agréablement mélangé et le plus innocemment du monde. C'est une race d'antithèses que les nègres. Il n'y a pas d'êtres chez qui le bien s'allie davantage au mal. Leur christianisme est d'ailleurs de l'espèce la plus commode. Ils n'ont jamais pu comprendre ce que l'église appelle le mépris de la chair. Le diable est ce qu'ils vénèrent le plus, peut-être parce que tous les hommes, blancs ou noirs, sont plus méchans que bons, ou parce que l'idée de douleur et de terreur est plus perceptible à des sens grossiers que les images de mansuétude et de parfaite félicité, qui exigent, pour être bien saisies, des organes moins corporels et moins terrestres. La sainte Vierge, on ne s'en douterait pas, a presque tout le culte de leur amour; mais cela ne les empêche pas de croire aux *zombis*, c'est-à-dire aux spectres et aux revenans. Ils sont, comme vous voyez, tout-à-fait sous la préoccupation des peines infernales; et laissant le paradis tel qu'ils l'ont reçu, ils se sont contentés d'ajouter une femme aux puissances de l'enfer, après l'avoir mariée au diable, et pour ce, surnommée la *Diablesse*; un assez curieux équilibre de la vierge Marie, qu'en pensez-vous? Beaucoup de gens ne manqueront pas d'attribuer à un instinct philosophique cette singulière superfétation. 1836 est aux nègres; 1826 était aux Grecs. Il faut bien que les hommes changent de marotte.

On serait bien étonné, n'est-ce pas? d'apprendre dans cette France, où circulent tant de fausses idées sur ces pauvres îles, qu'une fille esclave porte, ces jours de fête, deux madras dont chacun coûte un quart de doublon, une jupe de cinq gourdes, indépendamment de ses anneaux, de ses boutons, de ses chaînes, de ses grenats et de ses grains d'or, parure obligée, et qui couvre la plus pauvre, et ne représente pas moins de 400 à 500 francs. Tous les philantrophes vont tomber en larmes. Je les vois et les entends d'ici. Ces pauvres filles! oui, elles sont heureuses, elles sont brillantes; oui, l'on peut cueillir l'or sur elles; l'arbre n'est pas plus chargé de fruits. Mais la prostitution, monsieur, la prostitution! Eh! oui, monsieur, c'est à la Martinique comme en France; et jetez-nous la première pierre, si vous l'osez, ou si vous

ne vous souvenez pas, monsieur. C'est bien ridicule, en vérité, que tout ce sentimental qui roule des yeux de vos députés sur leurs gros ventres.

Retournons plutôt à la franc-maçonnerie des nègres. Ces loges, ces sociétés, dont le mot d'ordre n'est pas très favorable aux blancs, rivalisent pourtant et s'attaquent dans des chansons qu'elles débitent aux bamboulas de la savane. La chanson est aussi populaire ici qu'elle l'était jadis en France. C'est une sorte de stylet qui s'émousse dès qu'il devient permis de porter des armes au grand jour; mais ici, où un peu de mœurs a survécu aux lois de la métropole, c'est encore la grande ressource. La langue des nègres est incomplète, comme leur sens musical, mais, du reste, vive et pittoresque. Elle a les qualités primordiales de tout patois, quoique ce ne soit qu'un mélange informe de toutes les langues qui ont passé dans l'île. Le premier nègre venu compose ces chansons; son voisin répète ce qu'il a entendu à dix autres, qui le répètent à mille autres; et avec plus de rapidité qu'un incendie, qu'un journal, la chanson frappe tout d'un coup aux quatre coins de la ville. Chacun ajoute sa variante; chacun s'infuse pour une part dans ce résidu universel. Cynisme et naïveté résument assez bien le caractère de ces chants, bâtis ordinairement sur des airs défigurés de nos plus beaux opéras de France.

Maintenant, si vous voulez, nous allons du vaudeville monter sur de hautes et sauvages montagnes que je suis allé visiter. Mon voyage puisse-t-il être assez heureux pour vous reposer de tout pénible soin, comme il m'a reposé, moi qui vous écris, du spectacle de ce malheureux pays qui meurt au détriment de tous pour ne ressusciter au profit de personne; baquet sanglant où flottent déjà vainement pour la France nos membres coupés en morceaux, car la Martinique n'en sortira pas autre que Saint-Domingue! Comme les leçons du passé profitent peu aux hommes! La Rochefoucauld a dit que, si les hommes vivaient deux fois, pas une des sottises de leur première vie ne manquerait à la seconde. Je le crois bien; est-ce que chaque génération dans l'histoire n'est pas le même homme qui revit? M. de Lamartine, un de nos grands ennemis, parce qu'il est député d'un département du Nord à betteraves, méprise souvent l'histoire ou le dit du moins dans ce qu'il écrit; on s'en aperçoit. Et cependant l'histoire est le livre des

hommes politiques, comme l'ame est le livre des poètes tels que M. de Lamartine! Mais que faire? Les électeurs sont aux aguets, la betterave elle-même écoute, et le grand poète se désole sur les négresses qui mettront au monde de petits nègres pour la canne à sucre. Allez donc en Orient!

Mais prenons le chemin de nos montagnes. Ce sont les pitons du Fort-Royal dont il s'agit. J'étais accompagné d'un vieil ami de ma première jeunesse et de M. Lemaire, l'entrepreneur des hôpitaux de ce pays et l'hôte éternel de ces beaux lieux. On ne conçoit pas plus les pitons sans M. Lemaire que le mont Saint-Bernard sans les moines. Ces chemins étaient mauvais, il avait plu la veille; mais nous étions sûrs de nos chevaux. En peu de pas nous eûmes dominé la plaine, car la Martinique est, dans sa singulière conformation, tout abîme et tout élévation. Elle présente une image exacte de ces mers bouleversées qui ont fait écrire aux poètes que tantôt le vaisseau touche au ciel, tantôt aux enfers.

Nous étions au matin. Il traînait encore dans le ciel un lambeau de pourpre. L'air était frais, les arbres dégouttaient de rosée. Nous cheminions à travers de raides petits sentiers tortillés autour des mornes, qui nous poussaient encore vers des mornes plus élevés. Nous n'avions guère à droite et à gauche de la haie, qui nous suivait sans s'interrompre, que des savanes irrégulières, bossuées et presque abandonnées, où paissaient de grands bœufs. Ils levaient leurs têtes stupides et nous regardaient passer avec un beuglement. Mais les oiseaux alertes voltigeaient en avant d'un air de fête, comme s'ils eussent voulu nous indiquer le chemin de leurs bois. J'évitais de me retourner pour me ménager tout le spectacle; et en effet, arrivés à l'issue d'une allée, sur un vaste dos de morne, nous fîmes volte-face, et l'espace se tendit pour nous d'une admirable vue. La scène était plus particulièrement à gauche. La droite était voilée d'arbres, et c'était derrière ces arbres que naissaient les racines de toutes ces hauteurs, qui, en se heurtant, en se confondant et en se développant, devaient former et formaient déjà ces merveilleuses apparitions des pitons. Nous avions sous nos pieds toute la campagne du Fort-Royal, et à l'extrémité de ce pays plat, ou du moins qui paraissait tel, la ville même du Fort-Royal, reconnaissable à l'éclat de ses toits rouges; puis la baie, cet immense bassin qui pourrait contenir dans ses

deux bras toute la marine française : théâtre de plus d'une gloire, où Ruyter a bombardé le fort Saint-Louis, où Lamothe-Piquet venait se reposer de ses périlleuses aventures. Les souvenirs ne lui manquent pas, je vous assure. La frégate *la Terpsichore* et le vaisseau amiral *le Jupiter* ne faisaient même pas tache sur cette eau bleue. Mais toute la partie du pays montueux qui dessine les contours de la baie se découpait vivement, et l'on ne se figure pas avec quelle hardiesse, avec quelle effronterie de teintes! Dieu a fait plus bizarre que ne peuvent rêver les génies les plus bizarres.

Préoccupé de ces masses, l'œil court dédaigneusement sur toutes ces petites îles, détails qui flottent cà et là, pour mieux atteindre et saisir dans le lointain les différens quartiers de l'île, tels que les Trois-Islets, les anses d'Arlet, le Diamant, Sainte-Luce, qui commencent à ce haut promontoire et se prolongent à perte de vue. Il est difficile d'exposer bien nettement une scène aussi large et aussi garnie. La plume n'a pas l'unité ni l'universalité du regard. Nous émiettons lentement dans ce que nous écrivons ce que l'œil ramasse en moins d'un éclair. Que voulez-vous? Faites la part à la faiblesse humaine, et puis encore à celle de votre serviteur. Le fond de la baie était noyé dans des vapeurs grisâtres qui ne nous permettaient pas de distinguer parfaitement le point d'attache, l'endroit de la couture du Lamentin aux plaines du Fort-Royal. Mais au Lamentin la terre est encore plus tranquille et moins houleuse qu'aux environs du Fort-Royal. C'est presque toujours uni comme un front de femme; ce qui repose un peu de cette agitation générale que je vous ai dépeinte. On assure que dans les jours de grande sérénité les sucreries s'articulent visiblement avec cette joyeuse apparence de petits villages que leur donne cette quantité de constructions et de bâtimens recouverts de tuiles et de paille. Je n'ai pu en juger, car, quoique le temps fût beau, il n'était pas entièrement dégagé de nuages; mais si je n'eus pas ce plaisir, j'eus celui de voir tourbillonner ces nuées à grand vol autour des crêtes de la montagne. Ce qui achève de rendre ce site un des plus curieux, c'est qu'il domine l'endroit de l'île le plus étranglé, d'où s'ouvre une perspective de deux mers, et de deux mers bien différentes, celle du Fort-Royal et celle du Vauclin, ou, en termes plus indigènes, la mer du vent et celle sous le vent. La mer du Fort-Royal était sombre, froide, engourdie, et, par un effet contraire, les va-

gues du Vauclin bouillonnaient au soleil comme de l'or en fusion. On semblait les entendre, malgré la distance, jouer et gazouiller autour des trois énormes rochers que les habitans appellent les Ilots. Cette différence des deux mers, je ne sais si je vous la ferai bien saisir en la comparant à une lame d'acier, d'un côté dans l'ombre, c'est-à-dire noire et bleue, de l'autre au grand jour, c'est-à-dire blanche et scintillante. C'est d'un prodigieux effet. Je croyais assister à un conte des *Mille et une Nuits*.

Je ramenai enfin mes regards autour de moi. J'étais au milieu de grandes herbes. Mon bras aurait touché, ce semblait, à une hauteur dont j'étais séparé par une falaise et qui se partageait à sa cime en deux mamelons d'une égale rondeur. Pareilles à la gaze d'une robe, des vapeurs découpées en écharpes jouaient à l'entour, et les effleuraient par momens comme si elles en eussent senti le charme. Cette nature est pleine partout de ces images voluptueuses. Le vent était devenu beaucoup plus frais. Çà et là tremblaient dans leur mélancolique feuillage les orangers et les citronniers aux fleurs d'argent, aux fruits d'or. On entendait de grands bruits de torrens; et sur cette droite mystérieuse dont j'ai parlé, on apercevait les Pitons debout, dans l'attitude de trois géans qui songent appuyés sur leurs coudes. Mais quelle fut ma surprise, en avançant de quelques pas, de découvrir une maison au bout de cette savane où j'étais. Que faisait là cette maison? par quel hasard y était-elle? qui l'avait bâtie? était-ce un homme ou un aigle? car la place convenait bien mieux à une aire qu'à une demeure humaine. Peut-être pourtant n'était-ce qu'une fantaisie d'oison, ce que je prenais pour l'idée d'un Manfred dévoré d'une soif hautaine des choses inconnues. La façade était propre, les fenêtres soigneusement closes. Cela avait l'air de dormir. Des orangers et quelques pieds de cacaotiers me dérobaient le rez-de-chaussée. D'ailleurs l'herbe était très haute, et j'avais beau sonder de tous côtés, je ne découvrais que les lueurs éparses et immobiles des yeux de quelques taureaux cachés par les haies. Je m'avançai et tournai la maison. Singulier aspect. Tout le derrière était en ruine, ou plutôt la maison de fond en comble. Il n'y avait debout que cette façade qui se présentait si bravement, image d'un pauvre honteux, ou plus justement d'une ame malheureuse, mais ferme et souriante. Je fus touché plus que je ne saurais le dire. La maison

deux bras toute la marine française : théâtre de plus d'une gloire, où Ruyter a bombardé le fort Saint-Louis, où Lamothe-Piquet venait se reposer de ses périlleuses aventures. Les souvenirs ne lui manquent pas, je vous assure. La frégate *la Terpsichore* et le vaisseau amiral *le Jupiter* ne faisaient même pas tache sur cette eau bleue. Mais toute la partie du pays montueux qui dessine les contours de la baie se découpait vivement, et l'on ne se figure pas avec quelle hardiesse, avec quelle effronterie de teintes ! Dieu a fait plus bizarre que ne peuvent rêver les génies les plus bizarres.

Préoccupé de ces masses, l'œil court dédaigneusement sur toutes ces petites îles, détails qui flottent cà et là, pour mieux atteindre et saisir dans le lointain les différens quartiers de l'île, tels que les Trois-Islets, les anses d'Arlet, le Diamant, Sainte-Luce, qui commencent à ce haut promontoire et se prolongent à perte de vue. Il est difficile d'exposer bien nettement une scène aussi large et aussi garnie. La plume n'a pas l'unité ni l'universalité du regard. Nous émiettons lentement dans ce que nous écrivons ce que l'œil ramasse en moins d'un éclair. Que voulez-vous? Faites la part à la faiblesse humaine, et puis encore à celle de votre serviteur. Le fond de la baie était noyé dans des vapeurs grisâtres qui ne nous permettaient pas de distinguer parfaitement le point d'attache, l'endroit de la couture du Lamentin aux plaines du Fort-Royal. Mais au Lamentin la terre est encore plus tranquille et moins houleuse qu'aux environs du Fort-Royal. C'est presque toujours uni comme un front de femme; ce qui repose un peu de cette agitation générale que je vous ai dépeinte. On assure que dans les jours de grande sérénité les sucreries s'articulent visiblement avec cette joyeuse apparence de petits villages que leur donne cette quantité de constructions et de bâtimens recouverts de tuiles et de paille. Je n'ai pu en juger, car, quoique le temps fût beau, il n'était pas entièrement dégagé de nuages; mais si je n'eus pas ce plaisir, j'eus celui de voir tourbillonner ces nuées à grand vol autour des crêtes de la montagne. Ce qui achève de rendre ce site un des plus curieux, c'est qu'il domine l'endroit de l'île le plus étranglé, d'où s'ouvre une perspective de deux mers, et de deux mers bien différentes, celle du Fort-Royal et celle du Vauclin, ou, en termes plus indigènes, la mer du vent et celle sous le vent. La mer du Fort-Royal était sombre, froide, engourdie, et, par un effet contraire, les va-

ciel mille aspérités bouffonnes et terribles, toujours bizarres et surprenantes. Ses flancs étaient noirs. Il y avait tant d'arbres sur les pentes qu'on eût dit d'un poil fourré. Le plan parallèle sur lequel nous cheminions, était bien moindre; et cependant nous dominions parfois le gouffre de cent cinquante à deux cents pieds, dans certains endroits, par exemple, où le chemin semblait franchir l'abîme comme un pont, tant il était jeté, étroit, découpé, suspendu! Cette profondeur pourrait être encore plus grande, car il n'était pas possible de l'estimer, à cause de ces étages infinis d'arbres poussés au travers les uns des autres, et voilés en outre, par places, d'une impénétrable chevelure de lianes parasites. Des sources traversaient la route dans les pieds de nos chevaux pour aller tomber dans ces gueules escarpées et béantes. La route était fangeuse et pleine de pierres qui faisaient trébucher le cheval, et souvent à peine assez large pour donner passage. Il ne serait pas sûr cependant de tomber; car si l'on ne roulait pas jusqu'au fond, s'il y a un fond, ou si l'on ne se cassait pas la tête contre les rochers et les durillons de la terre, on tomberait certainement à pal sur quelque arbre fourchu, comme il s'en voit beaucoup dans ces lieux par suite des éboulemens, des orages et des coups de vent. Rien de plus sévère à considérer que ces touffes colossales de bambous qui se ploient dans l'abîme; que ces pommiers rares à moitié foudroyés, vivans et morts à la fois; que ces sabliers, ces abricotiers, ces manguiers, ces maregaais, ces acajous et tous ces arbres inconnus qui foisonnent là; mais si hauts, si étranges, si brusquement venus! On éprouve de temps à autre un vif serrement au ventre, comme si l'on regardait d'un édifice élevé. Je me souviens, entre autres, d'un endroit où la montagne est plus haute, plus triste, plus lointaine, le précipice plus creux, le chemin plus dangereux, l'ame de ces lieux enfin plus désolée; endroit de mystère et de terreur! Là d'immenses assises de terre, dans des proportions babyloniennes, circulaires et toutes couvertes de ces arbres effrayans et gigantesques. On dirait d'un cirque taillé pour des démons. Ces arbres sont démesurément penchés dans le vide. Sous leurs pieds d'autres arbres se penchent; et sous les pieds de ceux-ci, d'autres encore qui en ont eux-mêmes sous leurs pieds. Qu'on n'essaie pas de compter. C'est éblouissant. Il semble que tout ce monde écoute je ne sais quelle voix qui bruit au fond du

était abandonnée. L'homme s'était enfui, comme de l'ame malheureuse les espérances et les illusions. Les serpens et les autres reptiles n'avaient pas tardé à se présenter. Les cloisons étaient humides, défoncées et culbutées, où jadis peut-être d'adorables femmes, l'amour aux yeux et la gaîté sur le front, se réjouissaient de vivre et d'être si bien parées! Les écuries étaient ouvertes et vides. Qu'étaient devenus tous ces beaux chevaux dont les pieds sonnaient si fort sur la terre, et dont la vitesse avait découragé les vents de la montagne? Les beaux chevaux avaient suivi les belles femmes. Les vins avaient déménagé avec les amis et les joyeuses chansons. Deux ou trois pourceaux se promenaient en seigneurs et maîtres sur ces décombres. Ils détruisaient quelques plates-bandes de fleurs qui restaient encore, et me rappelaient bien tous ces lâches qui se taisent ou vous flattent dans votre triomphe, et qui, lorsque vous tombez, achèvent de leur groin votre dernier appui. J'écoutais tristement mes compagnons me dire : Là était telle chose, là telle autre. Il n'y avait trace de ces choses que dans leur mémoire. La terre n'en avait pas plus gardé la marque que la mer celle des vaisseaux. Hélas! l'homme est aussi léger à l'une qu'à l'autre! Et c'était d'autant plus douloureux à sentir là, que la nature y était plus forte, plus vivante, plus immortelle. Un si petit effort de l'homme n'avait pu trouver grace où elle s'était plu à accumuler les plus hardies et les plus gigantesques de ses conceptions. Le vent qui sifflait à travers ces vieilles planches avait l'air de se moquer.

Enfin nous nous remîmes en route. Je ne voulus pas savoir à qui appartenait cette maison, ni si elle avait été telle que je me l'étais figurée; en un mot, aucun détail. Mon souhait était de garder vierge mon impression, comme en effet je vous la présente aujourd'hui. La disposition d'esprit où cette rencontre imprévue m'avait jeté, sombre disposition, me semblait être d'ailleurs parfaitement convenable pour ce qui me restait à faire du voyage. Nous plongeons dans un noir océan de verdure, car souvent pour monter il faut descendre. Mais d'abord je veux vous signaler une curieuse montagne, à laquelle nous marchions parallèlement depuis quelque temps, et qui sortait d'un abîme très profond et creusé tout autour d'elle, en manière de fossé. Cette montagne avait l'air d'un monstrueux animal accroupi dans un précipice. Son échine, vigoureusement articulée, offrait sur la teinte du

ciel mille aspérités bouffonnes et terribles, toujours bizarres et surprenantes. Ses flancs étaient noirs. Il y avait tant d'arbres sur les pentes qu'on eût dit d'un poil fourré. Le plan parallèle sur lequel nous cheminions, était bien moindre; et cependant nous dominions parfois le gouffre de cent cinquante à deux cents pieds, dans certains endroits, par exemple, où le chemin semblait franchir l'abîme comme un pont, tant il était jeté, étroit, découpé, suspendu! Cette profondeur pourrait être encore plus grande, car il n'était pas possible de l'estimer, à cause de ces étages infinis d'arbres poussés au travers les uns des autres, et voilés en outre, par places, d'une impénétrable chevelure de lianes parasites. Des sources traversaient la route dans les pieds de nos chevaux pour aller tomber dans ces gueules escarpées et béantes. La route était fangeuse et pleine de pierres qui faisaient trébucher le cheval, et souvent à peine assez large pour donner passage. Il ne serait pas sûr cependant de tomber; car si l'on ne roulait pas jusqu'au fond, s'il y a un fond, ou si l'on ne se cassait pas la tête contre les rochers et les durillons de la terre, on tomberait certainement à pal sur quelque arbre fourchu, comme il s'en voit beaucoup dans ces lieux par suite des éboulemens, des orages et des coups de vent. Rien de plus sévère à considérer que ces touffes colossales de bambous qui se ploient dans l'abîme; que ces pommiers rares à moitié foudroyés, vivans et morts à la fois; que ces sabliers, ces abricotiers, ces manguiers, ces mareganis, ces acajous et tous ces arbres inconnus qui foisonnent là; mais si hauts, si étranges, si brusquement venus! On éprouve de temps à autre un vif serrement au ventre, comme si l'on regardait d'un édifice élevé. Je me souviens, entre autres, d'un endroit où la montagne est plus haute, plus triste, plus lointaine, le précipice plus creux, le chemin plus dangereux, l'ame de ces lieux enfin plus désolée; endroit de mystère et de terreur! Là d'immenses assises de terre, dans des proportions babyloniennes, circulaires et toutes couvertes de ces arbres effrayans et gigantesques. On dirait d'un cirque taillé pour des démons. Ces arbres sont démesurément penchés dans le vide. Sous leurs pieds d'autres arbres se penchent; et sous les pieds de ceux-ci, d'autres encore qui en ont eux-mêmes sous leurs pieds. Qu'on n'essaie pas de compter. C'est éblouissant. Il semble que tout ce monde écoute je ne sais quelle voix qui bruit au fond du

gouffre de tous ces gouffres. Ils sont effarés comme des créatures intelligentes. Il y en a de pâles. Il se passe là quelque chose de surhumain qu'on voudrait pénétrer. J'écoutai, j'écoutai souvent, et je n'entendis pas, ou à de rares intervalles et avec des circonstances si peu naturelles, que je n'ose plus me ressouvenir de ce que j'entendis. J'en sentais ma tête s'élargir. C'était une voix qui n'avait rien de commun avec le fracas éloigné qui monte sans cesse de tous les torrens déchaînés de ces montagnes. L'assemblée de ces arbres répondait quelquefois. On distinguait par-dessus tout les bruyantes improbations des bambous qui secouaient leurs têtes échevelés sur ce peuple demi-infernal. Ce fut presque avec ravissement que je retrouvai plus bas un petit carré de soleil qui jouait sur le front d'un morne, rayon consolant et religieux, égaré là, je ne sais comment, car le ciel était voilé et le soleil entièrement caché aux yeux. Je n'avais jusqu'alors prêté aucune attention à toutes les chansons que les oiseaux, en passant au-dessus de ma tête, éparpillaient dans l'air.

L'un de ces oiseaux était notre rossignol, qui n'a des vôtres que le nom. Que c'est touchant, n'est-ce pas? cette idée d'un exilé sans doute, d'avoir transporté aux objets d'ici toutes les dénominations des objets chéris de l'Europe! Mille choses dans ces îles sont aussi poétiquement et tout aussi improprement baptisées. Au milieu de nos tableaux sauvages, il songeait, celui-là, aux forêts de sa patrie absente : il regrettait ces allées où le sable jette de si longues et de si douces lueurs jaunes, où roulent les feuilles sèches que le pied écrase avec un bruit si délicat; il regrettait ces trouées, demi-voilées, où l'eau discrète tombe goutte à goutte, comme les paroles d'amans qui rêvent; ces clairières, où les grands cerfs et les jeunes daims se caressent sur les bords des eaux dormantes, tandis que la lune glisse de branche en branche jusqu'au gazon silencieux, lit des cigales et non pas des serpens. Peut-être sous un de ces beaux chênes, il avait un soir conduit une jeune femme en robe blanche, qui ne voulait pas venir et pourtant était venue. Le rossignol chantait.....

La rivière traversée, ou plutôt le torrent que nous avions souvent entendu, nous escaladâmes un nouveau morne, et nous arrivâmes à un plateau assez large; c'était le but du voyage. Trois baraques, si chétives que je les pris pour des cases à nègres,

couvraient cet espace. L'une de ces baraques était une écurie en plein vent. Mes compagnons m'assurèrent que les deux autres pavillons, c'est ainsi qu'ils nommèrent cette incroyable rencontre de mauvaises planches, étaient consacrées aux baigneuses. La source est dans une profondeur, au revers de ce plateau. Du côté où nous étions, on surplombait de soixante pieds au moins cette rivière que nous venions de franchir. A droite et à gauche s'étendaient deux montagnes hérissées de bois. Il était évident que le lieu que nous foulions si librement avait été précédemment couvert d'une crinière semblable. Qui avait trouvé cette source? Quel être humain avait osé pénétrer jusqu'ici? quelque lépreux sans doute qui venait secrètement mettre un terme à son existence en se précipitant dans ces abîmes, ou en se perdant dans ces forêts. Quelle teinte aux arbres! noire comme si le feu y avait passé. Quels éboulemens de collines! Quels déchiremens de terrain, quels lambeaux de pays! tout cela d'une construction ou d'une destruction mystérieuse et accablante, comme si de mauvais esprits s'étaient livré là un combat dont le sol avait gardé tel pli, telles cicatrices! Et le torrent échevelé qui pleure, comme une femme, au milieu de cette désolation! Les nuages volaient par troupes aux pitons, debout dans le fond, toujours au-dessus de nos têtes; car nous avions beau monter, ils montaient aussi.

Il n'y avait aux bains, dans ce moment, aucune goutte, aucun rhumatisme d'homme comme il faut. C'étaient tous de pauvres diables en compagnie de gales, de dartres, de pians, de ladreries et autres plaies de ce genre et de ce pays. L'établissement, du reste, n'inspire pas l'envie d'être malade. L'aspect en est douloureux, et l'intérieur plus que fétide. C'est être malade deux fois que de l'être là.

Cependant je me trompais en croyant que tout était fini. Restait la cascade à visiter. Nous choisîmes de longs bâtons, et nous attaquâmes courageusement le chemin en échelle qui bâillait devant nous. Quand je songe aux prodiges d'adresse que j'accomplis ce jour-là, je sors tout-à-fait de cette opinion que je suis la plus gauche des créatures de ce bas-monde. Ce sentier nous mena par brusques secousses jusqu'à la rivière; et là, il ne se présenta plus d'autre route que la rivière elle-même. Je pensai aux calèches à quatre chevaux et à la rue de la Paix. La rivière est profondément encaissée des deux côtés. Mes deux compagnons me donnèrent

l'exemple; et, quoique tous trois pris dans l'attirail gênant de notre toilette habituelle, nous commençâmes à avancer en sautant de rocher en rocher. Marche périlleuse, si vous y pensez. Ces rochers sont humides, polis, et, qui pis est, marchent eux-mêmes : on monte, ils descendent; on tâtonne, on chancelle; eux ils courent, ils bondissent, ils se ruent. Dernièrement l'on a trouvé sur les bords de la *Rivière-Madame*, une rivière qu'un enfant de sept ans traverse à pieds secs dans les jours sereins, le cadavre défiguré d'un soldat. Il était tombé dans l'eau, et sa tête avait été écrasée. Ainsi périt un homme où un poisson ne recevrait pas une égratignure. Sautant de cette façon, de rocher en rocher, nous ressemblions assez à ces écuyers de l'illustre Franconi, qui passent, en se jouant, d'un cheval à un autre, et je ne pouvais m'empêcher de goûter de plus en plus cette sage réflexion que j'avais faite sur la différence d'un poisson à un homme dans l'eau. Il va sans dire qu'il nous arrivait le plus souvent de mettre le pied à côté et de disparaître de toute une jambe. Nous nous repêchions avec une mutuelle sollicitude. Çà et là, pour que l'agrément fût complet, de grands bambous s'étalaient au beau milieu du chemin, comme des paresseux au soleil; ou c'étaient les immenses cadavres de quelques vieux arbres pourris, brisés, déracinés. L'eau les a creusés en différens endroits et s'élance par cette ouverture, ou se gonfle et passe par-dessus. On dirait des mâts de vaisseaux qui ont été coupés : une multitude de lianes, comme des cordages, les attache encore de toutes parts aux autres arbres.

Ces bords sont sauvages, tourmentés, irréguliers, taillés parfois comme des murs, parfois peinturés ainsi que des boutiques de marchands de vin. Par place, la terre est invisible; ce ne sont qu'herbes, fleurs sauvages, fruits énormes ou petits fruits, racines tordues, arbustes et arbres rabougris ou cassés, ou des bambous par touffes colossales et d'autres productions qui n'ont jamais été nommées. Ces bambous, par leur disposition naturelle et par leur harmonie vraiment céleste, me remettaient souvent en mémoire les grandes orgues des grandes cathédrales françaises. Je ne crois pas, du reste, qu'il soit possible de figurer à la pensée ce pêle-mêle, ce grandiose, ces aspects si doux et si forts à la fois, si monotones et si variés, pas plus que ces jours imprévus, ces éclairs de lumières où la nature semble se jouer de l'air et d'elle-

même. On passe tout d'un coup d'une obscurité de cachot, tant la voûte formée au-dessus de la tête est épaisse, à une clarté de plein midi, tant le bord est nu et le feuillage rare aux arbres. Sous une de ces voûtes, j'entrai dans de tels nuages de moustiques et de maringouins, que je ne savais s'il fallait abandonner ma perche au risque de me rompre le cou, ou supporter les piqûres élancées de ce *tourbillon d'aiguilles volantes*, poétique et charmante expression qui échappa à mon compagnon, M. Des Robert, dans l'ennui de ce supplice. Je ne vous souhaite pas d'être jamais à même d'apprécier toute la justesse de la métaphore.

Cependant, volant, marchant, nageant et culbutant, nous arrivâmes à la cascade. A cette vue, je redevins un homme. Cette cascade, c'est grand, c'est ravissant, digne de toutes ces peines. Je remerciai ces messieurs. Il faudrait, pour que je vous la peignisse dans toute sa beauté, que le génie coulât de ma bouche avec toute la pleine abondance de cette onde. On reste charmé de cet effort inépuisable, et si doux qu'on ne sait plus si c'est un effort. L'eau décrit une courbe majestueuse et tombe en dansant. La montagne est taillée en cercle tout alentour, de sorte que la cascade a l'air d'être retirée, comme un prince, dans une arrière-chambre, d'où s'élance l'excédant de son onde, pour porter au dehors la ruine ou la prospérité. Un vieil arbre traverse le dôme de cet appartement, jeté là tel qu'une solive à pendre des trophées. Rien n'élève la voix, excepté la cascade, qui semble accompagner sa danse d'une chanson. Par intervalle, le soleil échappé des nuages inondait de feu la robe de cette Taglioni. Nous demeurâmes long-temps assis en face de cette merveille, chacun en proie à ses réflexions. Que de choses je dis à cette cascade! Que de mélancoliques confidences! C'est que peu à peu l'on n'entend plus ce fracas de l'eau que comme un cri de la vie passée; et, sans y songer, l'on récapitule ce qu'on a fait, ce qu'on a dit, ce qu'on a aimé, ce qu'on a poursuivi pendant ces jours de travail qui se sont succédés, ainsi que cette onde à cette onde; et l'on est effrayé, il faut l'avouer, de la vanité du plaisir qu'on a pris, de la vanité de la peine qu'on s'est donnée, de la vanité du bien qui nous a tant coûté à faire, de la vanité du mal qu'on n'a point fait. Comme les voies ont été différentes, et comme le but est le même!

Je ne serais pas complet, moi qui n'ai pas la ressource des

masses, si j'oubliais, dans les détails de ce voyage, le cheval que je montais et un arbre que je retrouvai en descendant. Vous ne connaissez certainement pas de chevaux de cette espèce, puisqu'elle est tout-à-fait particulière à l'une des îles de ce golfe, Porto-Ricco. Ce n'est ni le port allongé des chevaux anglais et la grêle élégance de leurs formes, ni la grace reployée sur elle-même des chevaux arabes, et la pétulance de leurs mouvemens, et l'éclair de ces pieds qui jouent comme des faux. Le porto-ric, car il porte le nom de sa terre comme un gentilhomme, a l'œil aussi vif que l'arabe, quand il est de race, et pour ceux qui prisent cette qualité, le cou aussi tendu que l'anglais. Il n'est pas haut, et sa croupe est presque toujours avallée, défaut commun aussi aux chevaux créoles; mais en revanche, c'est un robuste animal jeté sur des jambes infatigables. On le sent né pour ce pays. C'est le chameau de cette Arabie de montagnes. Il monte et il descend avec l'agilité d'un danseur. Vous autres qui avez une lampe pour soleil, il est bien que vous estimiez outre mesure le trot et le grand trot; mais sous ce ciel où l'ardeur est sans relâche, ne trouvez pas mauvais qu'on donne la préférence à ce modeste train qui vous fait tant rire. Or, qui dit porto-ric, dit roi du train. Un bon porto-ric suit au train un cheval américain qui va le galop. Par exemple, celui que je montais et qui s'appelle Palombe, je ne sais quel nom, mérite d'être célébré ici pour sa vitesse. Il appartient à M. Des Robert. Plus heureux que moi, son humble historiographe, il a obtenu beaucoup de succès dans son pays. Vingt fois il a remporté des prix à des courses solennelles qui ont lieu dans cette île, en l'honneur du train, bien entendu; car le renard sans queue de la fable a pleinement réussi à Porto-Rico, et le trot et le galop sont dédaignés, et tous les autres chevaux y marchent d'un air honteux, comme des rois captifs. Quant aux chevaux américains, ils ressemblent au peuple de leur continent. C'est de la copie, de la dégénérescence, de la greffe. Ce n'est ni arabe, ni anglais. Ce n'est rien.

Quant à l'arbre, il est indigène, et, sans le connaître, vous l'aimez beaucoup, pour l'avoir souvent respiré dans ce que j'ai écrit sur les Antilles. Je parle du franchipanier. Je dis *franchipanier*, quoique je sache que *frangipanier* serait plus français et plus logique; mais le premier mot a prévalu si universellement, que ce

serait courir le risque de ne pas me faire entendre, et ce doit être le premier but des écrivains. Le franchipanier donc vient haut et jette quantité de branches tordues, qui offrent cette particularité, qu'elles n'ont de feuilles qu'à leurs extrémités, et dans un certain temps, pas de feuilles et rien que des fleurs. Quoique moins grasses, moins larges et moins épaisses, ces fleurs ressemblent aux lys; mais je les trouve encore plus richement vêtues, et d'un parfum plus pénétrant, s'il est possible. Quand l'arbre n'a que des fleurs, on dirait d'un corps de géant hérissé galamment de mille bras qui lèvent et offrent des bouquets. Tout nu, ce n'est plus un géant, c'est un polype. Cette nature qui s'est plu à en faire une merveille, a semé, en outre, à travers fleurs, feuilles et rameaux, des chenilles dont la beauté relève encore tant de pompe. Elles portent de splendides robes de pourpre, garnies à intervalles égaux d'anneaux dorés et vert-dorés; et ainsi costumées, elles se promènent dans tout l'arbre, comme un rendez-vous de rois par les appartemens d'un riche palais. C'est à faire honneur à l'éblouissante mémoire des fils du roi Priam, sous leurs toits d'or et d'argent. Mais ces choses sont communes ici, et si je choisis, j'ai tort. L'oiseau vaut la chenille, comme la chenille le coquillage, comme le coquillage la fleur, et la fleur l'étoile. La femme seule est plus belle. Du reste, je vous le dis, je ne sais pas ce qu'il y a de plus admirable, d'un pied de jasmin le matin tout couvert de colibris, ou d'une de ces limpides rivières qui sont pavées de toutes les pierreries nageantes de leurs poissons. Moi seul, je suis décoloré ici. Je sens bien, mais que voulez-vous? Je ne peux pas rendre. Voilà le génie, égaler les mots aux choses.

Mais j'ai hâte de vous rendre à la liberté, et sans autre forme, je vous renouvelle l'assurance de mon amitié, et vous donne la main d'Amérique en France.

LOUIS DE MAYNARD DE QUEILHE.

BEAUX-ARTS.

PIANOS DE H. PAPE.

L'orgue et le piano ont exercé une bien grande influence sur la musique; la découverte de ces instrumens a fait trouver des choses plus importantes et plus précieuses. C'est à l'orgue que nous devons la science de l'harmonie. C'est sur ce clavier, qui mettait à la disposition d'un seul exécutant toutes les richesses musicales, que l'homme a cherché pour la première fois à s'en emparer. Deux flûtistes, deux violonistes, n'auraient jamais pu s'unir d'intention pour faire des découvertes en harmonie, trouver des accords, les enchaîner pour en former des suites, et composer peu à peu un système régulier. La nature de leurs instrumens s'y opposait; les accords eussent été incomplets, mal construits, ils n'auraient présenté qu'une succession vicieuse. Si vous admettez qu'un troisième aventurier musical se fût joint aux premiers, les chances devenaient alors plus nombreuses, elles augmentaient ainsi la difficulté. L'organiste, placé devant son clavier, s'est bientôt fatigué de la monotonie des unissons et des octaves; il a fait sonner quelques tierces, dont le résultat a charmé son oreille; la note de basse est venue compléter l'accord. Ces premiers succès obtenus, on marcha vers le but avec des données certaines, et la science des accords, ignorée des anciens, fut trouvée.

Le piano est un orgue en abrégé ; son clavier fait résonner des cordes, il attaque une harpe métallique, couchée et fixée sur sa table d'harmonie. Tout instrument à cordes fixes, c'est-à-dire à cordes ne donnant qu'un son, à cordes que le doigt de l'exécutant ne vient pas raccourcir en la pressant, comme on le fait pour le violon, la guitare; tout instrument à cordes fixes doit avoir nécessairement la forme d'un triangle. La corde la plus grave marque le plus grand côté de ce triangle; la corde qui donne le son le plus aigu figure à l'angle opposé. La harpe, le tympanon, le psaltérion, sont construits de manière à montrer à l'œil ce triangle, qui, dans le piano, est encadré au milieu d'une caisse triangulaire, carrée, ovale, demi-circulaire, hexagone, selon le caprice du facteur. Si le piano ne peut se montrer avec avantage au milieu d'une foule d'instrumens et dans une vaste enceinte, il prend bien sa revanche dans les salons, où il forme lui seul un petit orchestre, soit qu'une main brillante exécute les œuvres de Beethoven, de Hummel, ou qu'un habile accompagnateur soutienne la mélodie des voix; soit, enfin, qu'un virtuose de bonne volonté se dévoue à jouer des contredanses et des valses pour inviter à la danse une foule d'amateurs. Si le violon est le souverain des concerts, le piano est le trésor de l'harmoniste, du chanteur, la ressource précieuse des bals improvisés. A la ville, à la campagne surtout, que de soirées dérobées à l'ennui pour être embellies par les charmes de la musique! On chercherait vainement à réunir un quatuor, le piano est là; c'est le point de ralliement. Deux ou trois voix exercées, une partition de Gluck ou de Cimarosa, de Mozart ou de Rossini, voilà tout de suite un concert délicieux.

Cinquante mille pianos sont mis en jeu dans Paris. Quelle armée de musiciens bons ou mauvais! Quelle admirable clientelle pour les Thalberg, les Liszt, les Herz, les Chopin, lorsqu'ils annoncent un concert d'apparat! Que d'élèves prêts à se rendre à la leçon qu'un professeur de cette force doit donner en public!

Il faut donner des armes à cette troupe si nombreuse, remplacer par de nouveaux instrumens ceux qu'elle a mis hors de combat; car le piano n'est pas comme le violon, qui devient meilleur en prenant des années, et dont les cordes seules sont détruites

par le frottement de l'archet. On use un piano comme on use un cabriolet, un châle; les contredanses mettent en pièces les instrumens que certains pianistes ont déjà traités brutalement. Aussi la fabrication des pianos est-elle devenue une branche très importante de l'industrie parisienne. Depuis trente ans, la facture des pianos a reçu des améliorations bien précieuses; un artiste ingénieux l'a fait marcher à grands pas vers la perfection. Les nombreux pianistes qui s'exercent sur les instrumens de M. Pape, et savent en apprécier les qualités éminentes, ne liront pas sans intérêt les détails que je vais leur donner sur les recherches, les découvertes, les travaux, les succès de cet habile facteur.

L'Allemagne et l'Angleterre avaient acquis une supériorité marquée pour la fabrication des pianos. La France était leur tributaire; les amateurs qui voulaient se procurer les meilleurs instrumens de ce genre s'adressaient aux facteurs de Londres, et payaient très cher l'avantage de posséder un piano de Broadvood ou de ses rivaux. Les pianos allemands abondaient à Paris; moins estimés que ceux des fabriques anglaises, ils conservaient encore, vers 1815, la supériorité qu'on leur avait reconnue. H. Pape quitta l'Angleterre à cette époque, s'établit à Paris, et fonda son établissement. Il put livrer bientôt aux artistes, au commerce, des pianos à queue, des pianos carrés, verticaux, fabriqués d'après les systèmes adoptés en Angleterre, et qui jouissaient de la plus grande faveur dans le monde musical. Peu goûtée alors, la forme des pianos droits ou verticaux ne fut appréciée que huit ou dix ans plus tard.

Élever le piano à son plus haut degré de perfection, rechercher les moyens de parvenir à ce but en essayant une infinité de combinaisons nouvelles, tel était l'objet du désir et du travail constant de H. Pape. Suivre plus long-temps les modèles anglais, s'asservir à copier les œuvres étrangères, eût été s'arrêter en chemin, et laisser l'art au point où il l'avait pris. Aussi, dès la première année de son séjour à Paris, changea-t-il en entier le système de ses pianos carrés, en y adaptant un mécanisme dont la solidité présente les mêmes avantages que celui des pianos à queue.

Parmi ces améliorations, il faut remarquer les claviers droits

sortant de la caisse en tiroirs, les étouffoirs fonctionnant au moyen de leur propre poids, les échappemens réglés par des vis à double pas, etc., etc.

L'introduction de ce mécanisme dans les pianos carrés présentait de grands avantages, non-seulement pour le volume et la qualité du son, mais encore pour la solidité de l'instrument. La touche s'y trouve placée en droite ligne, tandis que dans l'ancienne mécanique elle était courbée de trois à quatre pouces. Cette heureuse innovation eut tout le succès qu'elle méritait, et fit abandonner aussitôt le mécanisme à *pilotes*, que la routine s'obstinait à conserver depuis cinquante ans.

La forme extérieure des pianos devint aussi plus riche et plus gracieuse. H. Pape remplaça les coins carrés par des coins arrondis, et les pieds pointus par des balustres avec estrade en X. Il substitua le cylindre à la fermeture, fort incommode, en usage alors poûr les pianos à queue. La construction de ces derniers fut perfectionnée par ce facteur, au point que ces pianos, généralement préférés furent adoptés par les premiers maîtres, tels que Moschelès, Herz, etc.

Pendant plusieurs années encore, H. Pape dirigea ses travaux d'amélioration sur les moyens à employer pour consolider ces pianos. Il les arma de plaques, de sommiers de fonte, de barrages en fer, pour opposer une plus forte résistance au tirage des cordes, dont on avait successivement augmenté la grosseur pour donner au son plus de volume. Ces pianos avaient alors à supporter un tirage de 7,200 kilogrammes, un tiers de plus environ que ceux fabriqués dix ans auparavant. Malgré le fer et la fonte employés pour résister à ce tirage prodigieux, il devenait impossible de réussir complètement. Séparé de la caisse par l'ouverture pratiquée pour donner passage aux marteaux, le sommier fléchissait dans tous les sens. Cette séparation avait encore un grave inconvénient. Elle coupait la table d'harmonie dans sa partie la plus sonore et la plus essentielle. Le marteau frappant la corde en dessous, la soulevait, tendait à l'éloigner du sillet et lui faisait produire un son sec. Tous ces inconvéniens dérivaient d'un système qu'il fallait abandonner, puisqu'il était impossible de l'en affranchir.

C'est alors que M. Pape imagina de renverser de fond en comble le mécanisme du piano, en plaçant le jeu des marteaux au-dessus des cordes. Cette nouvelle combinaison, la plus heureuse et la plus hardie que l'on ait à signaler dans l'histoire de cet instrument, a produit une véritable révolution, et des résultats que les personnes les moins exercées peuvent apprécier. En effet, un mécanisme simple et solide établi au-dessus des cordes est le perfectionnement le plus précieux, puisqu'il a fait disparaître, comme par enchantement, tous les défauts dont on a déjà parlé. Il est facile de se rendre compte de la force que doit acquérir le marteau en frappant de haut en bas. Le son ne doit-il pas vibrer plus pur, plus net, plus éclatant, si la corde, au lieu d'être soulevée, est frappée d'aplomb contre la table?

Cette idée, mise en œuvre après beaucoup d'essais, après des recherches, des expériences que sa haute importance commandait, fut mise au jour en 1825. L'invention de M. Pape obtint tout le succès qu'il s'était promis, et l'on put admirer à l'exposition du Louvre, en 1827, plusieurs pianos construits d'après ce nouveau système.

Ces instrumens ne laissaient rien à désirer sous le rapport de la qualité, du volume des sons; le mécanisme n'en était cependant pas sans reproche; il présentait encore certaines difficultés qui paraissaient insurmontables. Il fallut tout le courage et la persévérance de l'artiste pour en triompher complètement, et porter ces instrumens au degré de perfection que M. Pape leur a fait acquérir et que l'on admire aujourd'hui.

En 1832, la société d'encouragement apprécia les avantages de ce nouveau système de construction du piano. Je ne citerai que la dernière phrase du rapport tout-à-fait approbateur que cette société consigna dans son bulletin du 19 septembre de la même année. Après avoir parlé des moyens employés pour opposer de vigoureuses résistances au tirage des cordes, et préserver ainsi la table d'une action qui la tourmentait, la forçait à se voiler, la société d'encouragement ajoute : « Aussi observe-t-on que les pianos de M. Pape conservent l'accord d'une manière remarquable, et qu'il est extrêmement rare que les cordes se cassent. Avantage dont les pianistes sentiront tout le prix, surtout ceux qui habitent

des campagnes éloignées, où il est difficile de se procurer un accordeur. »

Le rapport fait, en 1833, à l'académie des beaux-arts de l'Institut, par M. Berton, n'est pas moins favorable à M. Pape. Son nouveau système y est approuvé sur tous les points. M. Berton finit en disant que « dans l'intérêt de l'art, sans parler même des intérêts du commerce, M. Pape a fait une chose utile au pays. » Les signataires, approbateurs de ce rapport, étaient Boïeldieu, MM. Cherubini, Lesueur, Auber, Paër et Berton.

Tant de succès brillans ne rallentirent point H. Pape, il travailla toujours et fit de nouvelles expériences. Les pianos qu'il présenta à l'exposition de 1834 ayant réuni les perfectionnemens les plus remarquables, le jury lui décerna la première médaille d'or.

Les marteaux frappant en-dessus, attaquent la corde avec bien plus de force et de soudaineté. M. Pape n'avait d'abord donné ce mécanisme ingénieux qu'aux pianos à queue, il sut l'appliquer aussi aux pianos carrés, qui devaient en obtenir des avantages plus grands encore, puisque ce mécanisme permet de livrer à la table d'harmonie toute l'étendue de l'instrument. On sait que cette table est ordinairement échancrée en triangle, et perd un quart de sa largeur, quand il faut donner passage aux marteaux placés sous la corde. Dans les nouveaux pianos carrés de ce facteur, la table d'harmonie occupe tout le plafond du piano, et ses résultats sonores s'augmentent dans une proportion immense.

M. Pape a résolu un double problème en donnant plus de volume de son à ses instrumens, en même temps qu'il en amoindrissait les dimensions. C'est ainsi qu'il a exécuté les pianos-tables de forme ovale, hexagone et ronde. Un piano hexagone peut être placé au milieu d'un salon, dans lequel il représente à s'y méprendre le guéridon que l'on y rencontre souvent. Une fois qu'une belle idée a frappé l'imagination de l'artiste, il la met en œuvre et sait arriver par degrés à l'appliquer, de diverses manières, dans d'autres combinaisons, afin de profiter de toutes les conséquences d'un premier argument. Trouver le mécanisme des marteaux frappant en dessus, voilà l'idée mère; et voici la dernière conséquence de cette invention déjà si remarquable :

Tout le monde sait que dans les pianos à queue de l'ancien mé-

canisme les cordes viennent s'attacher aux chevilles rangées en bataille derrière le pupitre; après ce triple rang, on voit une espèce de fossé creusé pour donner un passage aux marteaux, qui s'élèvent pour frapper les cordes. Ce fossé n'est plus nécessaire du moment que les marteaux ont été transportés en dessus, M. Pape l'a comblé pour venir attacher ses cordes sous le clavier, sous la main de l'exécutant, plus avant même, car le premier rang des chevilles dépasse les touches. Ainsi, tout l'espace occupé par le clavier, par le pupitre, a été supprimé, ou, pour mieux dire, gagné sur la longueur de l'instrument. Ces nouveaux pianos à queue sont plus courts d'un tiers que les anciens, et cependant le facteur en a si heureusement combiné les moyens acoustiques, que ces instrumens sont de beaucoup supérieurs aux autres, en force et en qualité de son.

Le piano le plus parfait doit avoir non-seulement des sons vibrans avec éclat, moelleux, harmonieux, mais encore un mécanisme simple, d'un toucher égal et facile, et qui puisse être mis en jeu sans produire d'autre bruit que celui du son. C'est pour obtenir cette perfection, cette simplicité de mécanisme, que M. Pape a fait de si grands sacrifices de temps et d'essais, qui eussent été ruineux s'il n'avait réussi. Il n'est pas une seule partie, un seul détail du piano, qui n'ait été l'objet de sa sollicitude et qu'il n'ait beaucoup amélioré. Peut-être n'est-il pas de facteur qui ait fait autant d'innovations dans son art. Les nombreux brevets d'invention et de perfectionnement qu'il a obtenus le prouvent. Les avantages de ses nouveaux pianos sont aujourd'hui reconnus généralement, ils obtiennent partout le plus brillant succès. En Angleterre même ils ont été appréciés d'une telle manière que M. Pape s'est empressé d'établir à Londres une fabrique de ces instrumens.

Maintenant, si vous pensiez qu'il y ait quelque chose d'exagéré dans cette note, qui du reste emprunte beaucoup de faits et d'éloges aux rapports authentiques de nos sociétés savantes, allez voir, toucher, entendre les pianos de M. Pape, dans ses salons, dans ses magasins; visitez ses ateliers et jugez par vous-même.

CASTIL-BLAZE.

BULLETIN.

Nous vivons dans un singulier mois; il y a des crises partout, nous sommes emprisonnés dans un cercle de crises, et Dieu sait qui nous rendra un libre horizon! La doctrine, gelée par l'hiver, vient d'avoir sa débâcle en avril; c'était dans l'ordre du calendrier ministériel. Nous n'avons pas été aussi heureux du côté des saisons. Décidément le printemps a établi ses quartiers d'hiver en France, depuis Dunkerque jusqu'au Var. Une crise atmosphérique désole le nord comme le midi; on dirait que M. Guizot préside le conseil des ministres de Dieu. Jamais nous n'avons vu pareils phénomènes. Les savans préparent des mémoires pour prouver que le soleil a tort de se faire lune, et que ce qui arrive ne devrait pas arriver. Lorsque les mémoires paraîtront, le soleil aura repris sa dignité première, et nous nous fondrons en sueurs. Vraiment, il y a de quoi nier l'astronomie et Copernic.. Quoi! lorsque le soleil, vers le 20 décembre, atteint les limites de sa promenade, au tropique du capricorne, nous avons souvent de belles et tièdes journées, et aujourd'hui que cet astre n'a plus que quelques degrés à franchir pour arriver au cancer, nous grelottons comme en janvier, nous secouons les frimats de nos manteaux, nous prenons les nuages avec la main! cela est incompréhensible; à quoi sert donc le soleil? Et ne vaudrait-il pas mieux que notre planète portât au doigt un anneau, comme Saturne, que de se condamner à tourner

perpétuellement autour d'une étoile fixe qui ne réchauffe personne, et vit dans un égoïste isolement? M. Guizot prétend que tout cela est anormal, que le soleil nous punit des crimes du tiers-parti, et que nous aurions des lilas à Romainville, des roses à Fontenay, et quinze degrés au-dessus de zéro, si la doctrine fût restée au conseil. Cela nous paraît difficile à croire, malgré l'autorité de l'affirmant.

Nous sommes pourtant autorisés, par ce que nous voyons, à constater l'affinité merveilleuse qui existe entre le monde physique et le monde moral. A Lyon, le peuple souffre; à Hyères, les orangers meurent. Voilà deux grandes calamités contemporaines, et qui attestent un grand désordre sur la terre et dans le ciel. La Provence assiste aux funérailles de ses oliviers; ils expirent sous leur suaire de neige. L'arbre de Minerve est perdu sans retour pour nos contrées du midi : il faut que l'agriculteur attende vingt ans la réparation du mal souffert; il aimera mieux abandonner les oliviers, et les remplacer par d'autres arbres de constitution plus viable et moins aventureuse. Après le désastre de 1820, l'état vint au secours des paysans ruinés par l'hiver et les oliviers; on fit une impartiale répartition administrative des pertes éprouvées, en Haute et Basse-Provence; ce travail, médité avec conscience, dura trois ans. Les propriétaires intéressés attendaient cette indemnité, comme la rosée du ciel; enfin elle arriva. Ceux qui obtinrent la plus large et la plus heureuse indemnité, et qui avaient perdu de vingt à trente mille francs, reçurent une pièce de cent sous : elle leur fut donnée pompeusement par le maire, et accompagnée d'une allocution. Ordinairement c'est à peu près ainsi qu'on répare les malheurs publics. Quand tout le monde souffre, le secours qui arrive est presque toujours une dérision.

Nous avons eu les inondations, la grippe, Constantine, la mortalité des oliviers, l'hiver au printemps, et la doctrine; il y avait de quoi périr; nous résistons. La France est vivace; c'est une femme forte et vieille, qui se rajeunit à chaque élan, comme le navire Argo. On nous annonce le retour des inondations pour le 1er mai. Charmante saison! Ceux qui nous prophétisent ce nouveau désastre raisonnent logiquement. Il s'est fait, dans cet hiver si long, une provision de neige et de glace, en haut lieu, plus considérable que de coutume; le mont Saint-Gothard fléchit sous le fardeau, et il demande au ciel, son voisin, une seule distraction du soleil, pour rendre à la plaine l'excédant de ses trésors. Tous les monts qui protégent l'enfance des fleuves, ont également de formidables économies d'hiver. Le mont Saint-Seine, le père putatif de cette charmante rivière qui passe sous le Pont-des-Arts, a fait, dit-on, un noble usage de ses frimats. Il les a tamisés soigneusement sur toutes ses crêtes, depuis

Chanceau jusqu'au val de Suzon, et les a profondément engloutis dans ses immenses réservoirs, où dort un océan ténébreux. Les habitans riverains du quai Saint-Paul et de la Mégisserie peuvent dormir tranquilles, la Seine ne quittera plus son lit pour entrer dans le leur, comme une épouse adultère. Dieu fasse que la Marne ne débauche pas sa sœur! on se perd si facilement en mauvaise compagnie, et la Marne a le naturel corrupteur, dans sa source; témoin sa folle conduite de décembre dernier.

Il serait bien temps qu'un dieu nous fît de doux loisirs. Notre carême a duré six mois; que le ciel nous donne enfin son carnaval! Nous l'avons mérité. Les doctrinaires ont beau dire que c'est notre faute, et que Jacob et Juda sont punis pour avoir maltraité les ministres de Sion, cela nous paraît trop gonflé de suffisance pour être cru. J'aimerais mieux croire ce que disent les astronomes. On sait qu'il existe encore des astronomes; mais ils ne tombent plus dans des puits en regardant là-haut. Ils mènent joyeuse vie le jour, et dorment la nuit. Cependant ils font des observations, car ils ont le secret de voir les étoiles en plein midi. Voici donc ce qu'a découvert M. Pons, astronome à Florence, le meilleur observatoire du monde après celui qu'avait fondé à Pékin le savant jésuite Kircher. Avant, il faut vous faire la courte biographie de M. Pons. Ce jeune astronome avait embrassé la profession de découvrir des comètes pour le compte du gouvernement. Le budget lui payait les comètes à raison de 25 louis la pièce. Il ne se passait pas de semaine sans que M. Pons ne tirât une comète du néant. C'était ruineux. Il en découvrait à la queue du Taureau, dans la massue nébuleuse d'Orion, dans l'angle du Triangle, dans la chevelure de la Vierge, dans les joues des Gémeaux, dans le dard du Scorpion, partout enfin. Le ministre des finances murmurait hautement; toutes ses économies s'envolaient au ciel, et la caisse du fisc faisait mine d'être changée en constellation. Le sous-secrétaire d'état priait M. Pons de ne pas découvrir autant de comètes, et l'engageait à mettre un peu moins de verve dans ses explorations. M. Pons montrait son bail; il avait fait un bail de dix ans. Il ajoutait que ce n'était point sa faute si la récolte céleste était si abondante; qu'il ne pouvait pas dire aux comètes de rester chez elles; qu'il n'osait porter aucune atteinte aux tourbillons de Descartes, et que chaque fois qu'il plaisait à un astre chevelu de sortir de son tourbillon pour entrer dans le nôtre, lui Pons était obligé en conscience de le signaler au vol, sous peine de perdre sa réputation et 25 louis. Le sous-secrétaire d'état proposa un rabais de 15 louis dans l'intérêt des contribuables terrestres; M. Pons persista dans sa dignité de savant: il affirma qu'à 10 louis la chevelure était à peine payée, et qu'il ne pouvait pas donner la comète par-dessus le marché. Enfin,

belle voix qu'elle avait dans mon rêve. Mais n'est-elle pas assez parfaite sans cela?

« La nuit étant venue, elle prit congé de moi; elle me promit de me revoir le lendemain; elle m'a tenu parole. Quand elle fut debout pour partir, je remarquai qu'elle était plutôt grande que petite. Ne sois pas jaloux, ami, à cause de ta charmante Alice. N'as-tu pas dit qu'une femme n'était jamais petite lorsqu'elle était jolie? Permets donc à sœur Mystique d'être un peu moins jolie qu'Alice pour être un peu plus grande. Faisons-les sœurs, ami, par notre amitié. Le jour approche où nous nous verrons! Viens vers moi avec Alice; j'irai à toi tenant sœur Mystique par la main. Quel moment pour tous quatre, mon Dieu! Ah! je ne l'aurai pas acheté trop cher par des années et des années de désirs et d'attente.

« Mais comme je vais, comme je vais! Ne dirait-on pas que sœur Mystique a jeté le voile au feu, et m'a sacrifié sa vocation? Peut-être. Écoute-moi bien! Non, ne m'écoute pas encore, car je ne suis pas arrivé au point essentiel. Le point indifférent, c'est qu'elle n'a pas les mains transparentes comme elles les avait dans mon rêve. C'est peu de chose, sans doute, que des mains; mais nous sommes si peu de chose, que ce peu, en réalité, est beaucoup. Les belles mains qu'il y a en Orient, dis? Vois les poètes arabes, ils célèbrent toujours les mains de leurs femmes dans leurs vers. Qu'aimaient donc les poètes latins? il n'est jamais question chez eux ni des pieds ni des mains de leurs maîtresses.

« Enfin, sœur Mystique est venue le lendemain, le surlendemain, et tous les jours depuis mon entrée en convalescence. Plusieurs occasions se sont présentées, comme tu le penses, de lui demander si elle avait prononcé des vœux, si elle avait renoncé au monde, si elle y rentrerait; à quoi elle a répondu qu'elle n'était pas encore engagée, et que son projet était de passer dans les colonies pour y soigner les fiévreux dans les hôpitaux. Peu à peu je l'ai fait renoncer à ce dévouement périlleux, obtenant qu'elle bornerait ses soins aux malades de ce continent. La tâche est encore assez méritoire. Approche, ami, et que je te dise, tout bas, un mot à l'oreille. Je suis désolé d'avoir déterminé en elle ce changement de résolution. Oui, elle a perdu en un instant la moitié de l'héroïsme qui rend à mes yeux les femmes si belles. J'avais prié pour qu'elle

ne partît pas, — du reste je l'aurais suivie, — et j'ai été mortellement affligé de son obéissance. Elle ne m'a pas compris. C'est la foi, la constance inébranlable dans la volonté que j'espérais en elle, et j'ai trouvé la femme ordinaire, qui échange, en un clin d'œil, la palme du martyre pour un éventail. O mon rêve! mon rêve!

« Tu es plus digne d'être aimé que moi. J'ai remarqué que ton Alice parle fort peu dans tes promenades, et pourtant tu es heureux près d'elle. Moi, je désirerais que sœur Mystique me dispensât de parler. Ne serait-ce pas un charme, gracieuse comme elle est, de s'appuyer sur son bras, et d'aller par les champs, la laissant gazouiller et répandre des paroles dans l'air? Il faut que ceux qui ont des paroles défraient ceux qui ont des idées; et les femmes ont tant de jolies paroles!

« Fus-tu bien content, dis-moi, quand Alice te dit qu'elle t'aimait? Étiez-vous dans le beau jardin, sous un platane, sous un nopal? C'eût été délicieux comme position. Il y a mieux encore que l'ombre du nopal pour se dire qu'on s'aime; c'est la proue d'un vaisseau lancé sur la mer. Aux grandes émotions les grands espaces. La mer, son vent glacé, son écume, une eau sans fond, un ciel sans fond, pour l'amour. Comment peut-on dire au coin du feu à une femme : « Je vous aime! »

« Moi, je n'ai eu ni le nopal ni la mer; plains-moi, j'ai même eu moins que le prosaïque coin du feu. Mon désenchantement, sur ce point, est complet. Pourvu qu'elle t'aime, crieras-tu, qu'importe la place de l'aveu?

« Soit; mais c'est elle qui m'a dit la première : « Je vous aime! » et j'aurais tant voulu le lui dire le premier. Pourquoi suis-je tout heureux et tout triste?

« SOCRATE. »

Les confidences régulières des deux amis expliquent assez leur situation respective, sans qu'il soit besoin de recourir à une analyse inutile. L'un est libre de ses actions et entame sa vie par une passion à laquelle il demande le bonheur, comme si le bonheur était jamais venu à la suite d'une passion; l'autre aurait déjà mis la distance de deux ou trois océans entre l'Europe et lui, si une maladie ne l'avait arrêté au seuil du départ et fait passer, de

rêve en rêve, au plus séduisant de tous. Un même obstacle les attendait à l'entrée de l'existence. On ne cherchera plus de trace de leur éducation philantropique sur le chemin qu'il leur reste à parcourir. Ainsi que tous les hommes, ils n'ont plus qu'eux pour eux et contre eux. Quel fat ou quel ignorant celui qui prit pour devise : *Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée*! Est-ce qu'on doit jamais quelque chose à quelqu'un? Chacun est sa destinée. Leur destinée s'accomplira en dépit des systèmes, des prévisions et des calculs de toute espèce. Autour d'eux, l'échafaudage des projets plus ou moins fous, plus ou moins sages, s'est écroulé. Ils restent seul à seul, face à face. Tout ce que la philantropie pourra revendiquer, c'est le bien ou le mal qu'ils vont exercer l'un sur l'autre, puisque sans elle ils ne se seraient jamais connus; situation chanceuse, nettement accusée il y a vingt ans par Des Verriers, lorsqu'il disait au duc : « En essayant de lier ces deux enfans au même sort, vous jouez à la loterie. »

Ces enfans sont devenus des hommes.

« MON CHER SOCRATE,

« Je ne me trompais pas, quand je prévoyais, en tremblant, la place que j'occuperais dans le cœur d'Alice. Mais par quel stupide préjugé dit-on que l'amour est aveugle? Quelle niaiserie mythologique passée dans le sang des niaiseries morales! L'amour a un regard qui perce les murs. Trois jours après l'avoir connue, je savais, — et combien mes promenades au Jardin des Plantes me l'ont confirmé, — je savais que je ne lui plaisais que parce que je l'amusais, que j'étais pour elle une flûte enchantée, faisant danser les palais et les campagnes, tant que je rendais des sons; vil morceau de bois, quand je cessais d'en produire. Ma découverte, quoique pressentie de si loin, m'a accablé. C'est un amour ruineux, dégradant, de bouffon du cœur, le sais-tu? celui de n'arrêter les regards d'une femme qu'à force de sortiléges, qu'à force d'esprit, quand elle consent à vous en trouver pour votre malheur. Que je devine bien la douleur du Tasse, du Camoëns et de tous les poètes, ames sublimes auxquelles je ne me compare que par la douleur, crois-le bien; ils s'imaginent qu'on les accueille,

parce qu'on les écoute, parce qu'on sourit à leurs enivrantes paroles; et quand ils ont fini de jouer leurs rôles et qu'ils se présentent comme hommes et non comme acteurs, on leur dit : *Je ne vous connais pas.*

« Oui! je n'étais que cela, un amusement, un piano, un sonnet, un livre qu'on n'avait pas même la peine de feuilleter; j'étais moins que cela, tu vas l'apprendre.

« Il faut croire, ami, que nous sommes bien éloignés de l'origine des primitives affections, spontanées comme le besoin, simples comme la vérité, pour être arrivés, de raffinement en raffinement, à une des plus monstrueuses aberrations de notre nature. Ce n'est plus l'homme, roi de la création, beau de sa force, puissant de sa volonté, que cherche sous le figuier son Eve corrompue; à sa place, elle adore une idole de son invention, un être que Dieu n'a pas fait, un espèce de type sans ressemblance avec le premier homme. Oui, ami, il y a des femmes qui, délayant à l'infini un sentiment aussi exclusif que l'amour, se passionnent pour l'esprit d'un homme, pour l'imagination d'un autre, et pour chaque subdivision de leur erreur.

« La civilisation a ses Messalines morales, femmes eunuques, se prostituant à l'esprit comme d'autres se vendent au corps. N'est-ce pas le dernier terme de la corruption, cet oubli des sens au profit de ce qui n'est que mensonge et volupté stérile? L'homme est fait pour être aimé pour lui, et non pour ce qui n'est pas lui. On doit s'y attacher malgré son esprit et non à cause de son esprit, sous peine de renverser l'œuvre de la création. Le mal est si invétéré, ami, que si je publiais, pour d'autres que toi, ces quelques lignes, elles seraient décriées comme un paradoxe par ceux mêmes qui s'étonnent le plus de la légèreté des femmes et qui en ont le plus à souffrir.

« Dès qu'elles se croient autorisées à pratiquer ce mensonge contre nature, de quel droit les empêcherait-on de varier leur affection dans une proportion égale à la variété des qualités qui les séduisent? Prêcher l'ordre dans l'erreur n'est qu'une erreur de plus. Quant à moi, je me révolte contre cette lâcheté; mon orgueil d'homme méprise et repousse une affection qui s'abuse sur mon compte, et me déshonore en me prêtant une valeur de convention,

de circonstance, et pour ainsi dire de quartier. Si je ne suis pas aux yeux d'une femme ce que j'aurais été pour elle dans tous les temps, je n'en veux pas ; car je suis un homme et non une abstraction.

« Assez de principes généraux. Miss Alice est cette femme à qui l'on peut appliquer ce que je viens d'établir à propos de toutes ces femmes d'une catégorie dépravée. J'ai la preuve de l'opinion qu'elle avait de moi, j'ai la mesure de son amour, je sais la signification de cet amour comme j'en sais l'origine, et j'en suis indigné. Un évènement tout naturel a mis entre mes mains les tablettes sur lesquelles, depuis son arrivée à Paris, elle écrit chaque soir ses pensées et ses remarques. C'est sans doute une grave indiscrétion de les avoir lues, mais je suis absous de ce tort par le mal que j'en reçois et dont je ne guérirai jamais.

« Voici ce qui est écrit sur ces tablettes :

« Le piano sur lequel j'ai joué à mon arrivée à Paris, chez Mme la duchesse de Levert, a une octave de plus que les pianos anglais, et il leur est bien supérieur pour le son. Il a dû coûter 6,000 fr. au moins. »

« Mon ami, ce piano est précisément celui qui lui servit à exécuter cet air national qui m'avait arraché un cri si vif d'admiration pour sa sensibilité patriotique et avait achevé de me la faire aimer. Quand je la croyais pénétrée du souvenir de son pays, elle estimait que mon piano valait 6,000 francs et avait une octave de plus que les pianos anglais. Poursuivons la lecture des tablettes. »

« Hier, il m'a déclaré son amour, ce que je prévoyais depuis huit jours au moins. J'ai écouté avec beaucoup d'attention et sans l'interrompre une seule fois tout ce qu'il lui a plu de me dire sur mes beaux cheveux, mes jolies mains, mon teint, mes dents et mes yeux ; malgré la rapidité de son débit, sa vivacité et sa chaleur, j'ai suivi le sens passionné de ses phrases, et ai conservé dans la mémoire l'empreinte de chaque mot. Ainsi, je suis sûre maintenant que l'imparfait du subjonctif est indispensable lorsqu'il est précédé d'un verbe, dont il dépend, et qui est lui-même au passé. Comme il parle sa langue avec une grande pureté, il m'a également confirmé dans cette opinion que souvent deux substantifs n'exigent pas le verbe suivant au pluriel lorsque l'attribut convient à l'un et à l'autre ; car il m'a dit en me prenant le front dans ses deux

mains : *Que votre regard, que votre voix est tendre*, au lieu de *sont tendres*. A présent je tiens ma règle. »

« Misères humaines ! c'est là ce qui l'occupait lorsque je m'épuisais en protestations, en sermens, pour la persuader de l'intensité de mon amour, quand je croyais l'avoir enlevée au troisième ciel avec moi ! Elle prenait plaisir à m'entendre, non pas comme amant, mais comme grammairien ; je méritais son attention grace à l'imparfait du subjonctif, que Dieu confonde ! Et voilà pourquoi elle me disait toujours : *Parlez encore* ! Il lui restait à savoir une règle ou à vérifier la portée d'un mot. Pendant deux mois elle a économisé à cause de moi les honoraires d'un professeur de français. Et tu t'étonnerais de mon cri d'indignation poussé plus loin contre les femmes qui cherchent dans leurs amans autre chose que le plaisir ! Mais celle qui vous aime, comme homme d'esprit, vous préférera demain un maître d'écriture, si elle veut se former la main, ou un botaniste, si le désir lui vient d'étudier les fleurs, ou un astronome, ou un cuisinier même. Pour chaque branche des connaissances humaines, elle aura un amant ; et vous aurez pour rival l'encyclopédie universelle.

« Le reste des tablettes est comme le commencement. Lis, si tu as le temps, ces dernières lignes :

« Le 15 avoir changé de bonnet ;

« Le 16 avoir changé de religion ;

« Le 17 avoir changé de bas. »

« Telles sont les Anglaises, mon ami, tels sont ces sylphes aux ailes diaphanes que M. Thomas Moore nous a révélés dans ses poésies et que le *steamer* nous apporte tous les jours de Londres. Que nous sommes de grands innocens ! Nous voulons qu'une nation de boutiquiers, de colporteurs, de marchands et de buveurs de gin, qu'une nation couverte de rail-ways, ferrée comme un cheval, qu'une nation qui n'est pas une nation, mais un mélange de pirates danois, de pêcheurs saxons et de brigands normands, produise dans ses femmes des anges de grace et de sensibilité ! Mon ami, leurs femmes sont comme leur musique, comme leur peinture, comme leur architecture, comme leur poésie : un tout régulier, mais sans ame, sans chaleur, sans élan. Ce sont des femmes à la mécanique.

« Oh! ceci dit tout. Le grand poète de l'Angleterre, le pair de la chambre haute, le fameux lord Byron vendait ses vers une guinée la pièce au libraire Murray, — au prix des pêches sur les marchés de Londres!

« WASHINGTON. »

Personne ne demandera compte des évènemens intermédiaires, qui marquèrent le temps écoulé entre la dernière lettre si désespérée de Washington, à l'endroit de ses amours, et la réponse de Socrate qui va suivre. Nous laissons l'appréciation de ces heures muettes de la vie aux horlogers de profession, de même que nous abandonnons les descriptions minutieuses aux commissaires priseurs.

RÉPONSE DE SOCRATE A WASHINGTON.

« MON TRISTE AMI,

« Dans ta dernière lettre, tu dis tant de mal des Anglais, après m'en avoir écrit de si grands éloges, tu parles avec tant de colère, d'aigreur et d'emportement, des femmes anglaises et surtout de miss Alice; tu l'analyses avec tant de cruauté; tu mets si peu de mesure dans tes expressions de fureur, que j'en conclus avec certitude, et démens-moi, si tu l'oses, que tu l'aimes plus que jamais.

« Un poète, je ne sais lequel, a dit quelque part : *Haïr c'est encore adorer*. Tu adores miss Alice de toute la chaleur déployée contre elle dans ta lettre, à propos de ces fâcheuses tablettes oubliées dans tes mains. Si les consolations avaient quelque valeur, je te prodiguerais les miennes; mais tu sais mieux que moi que les plus éloquens parmi ceux qui ont tenté de consoler les autres, sont morts de chagrin, ou se sont détruits. Je préférerais quelque bon raisonnement, si j'en connaissais d'applicable à la circonstance; mais je suis en train, comme toi, cher désespéré, de faire mon expérience en amour.

« N'ayant ni paroles de bon conseil, ni phrases consolatrices à t'envoyer, je veux essayer du reproche, oui du reproche. De quoi t'étonnes-tu, si tu n'es pas plus favorisé de miss Alice? Songe à ta conduite depuis que tu la fréquentes. Ta tâche, ton unique

tâche a été, avec un cœur ardent, plein jusqu'au bord, impétueux comme la tempête, de l'entourer des fascinations de la parole. Que de chaleur dépensée par toi, que d'enthousiasme, que de moyens violens pour arriver au résultat auquel tu serais parvenu sans doute avec la moitié moins d'efforts. Le premier jour tu as été un volcan, le second, forcément, tu as été tiède, le troisième froid, j'en suis sûr, quoique te maintenant toujours à la même élévation. Il était impossible que tu te soutinsses longtemps sur ce pied-là; ta ruine était imminente; c'est une femme tuée sous ton esprit, à t'entendre; ceci est de la fatuité; ce n'est qu'une femme tuée sous ton cœur. Au reste le mot *tuée* n'a ici qu'une portée de hasard. Attends quelques jours encore, et tout s'éclaircira. Les notes de ces funestes tablettes ne sont que des notes après tout, c'est-à-dire des membres brisés d'un beau corps, et par conséquent repoussans à voir. Deux moitiés d'une pensée juste présentent souvent, prises à part, deux mensonges ou deux calomnies. Sois raisonnable; mets l'ironie sous les pieds, et dis-toi qu'elle n'est pas si coupable pour avoir essayé, en t'écoutant parler, de se perfectionner dans une langue qu'elle n'aime sans doute qu'à cause de toi; dis-toi que si elle a remarqué la valeur de ton piano dans un moment où, je l'avoue, ces sortes de réflexions viennent rarement, mieux vaut cela encore que si elle t'eût fait comprendre qu'elle en désirait un semblable. Passe ensuite rapidement sur la fantaisie d'avoir inscrit sur ses tablettes, le jour qu'elle a changé de religion entre les jours où elle a changé de bonnet et de bas. N'imite pas ce ministre qui ne demandait que deux lignes d'un homme, quel qu'il fût, pour le faire pendre. Il eût au moins, par bienséance, accordé douze lignes aux femmes moins habiles que nous en laconismes. Je ne présume pas que, dans ta colère, tu lui reproches d'avoir changé de religion. Si elle ne croyait plus à celle qu'elle a quittée, que lui reproches-tu? Il me semble, ami, que je bats ta tour en brèche. D'ailleurs tu la verras revenir bientôt à toi, bonne comme tu la désires, éprise de toi comme tu prétends qu'elle le soit; si je me trompe, suis le conseil de La Bruyère : « Quand on a tout tenté sans succès auprès d'une femme, il reste encore un moyen de réussir auprès « d'elle, celui de ne plus rien faire. »

« T'intéresses-tu assez à ma liaison avec sœur Mystique pour que je t'en parle? Je t'apprendrai que je ne suis pas plus heureux que toi, mais moins par ma faute; car toi, ami, tu as trouvé celle qu'il t'était donné d'aimer, tandis que moi, j'ai peur d'avoir pris l'ombre pour le corps, et que mon rêve ne soit pas près de s'accomplir sur la terre.

« Est-ce ma faute ou celle de sœur Mystique? Mais je ne la quitte jamais heureux. Avant de la voir, je lui prête des sentimens et des paroles qui me la rendent incomparable; est-elle en ma présence, elle n'est plus qu'une jolie femme, tout juste douée d'assez d'esprit naturel, je présume, pour se faire pardonner son ignorance des usages du monde. Avec elle je suis froid ou je mens, toujours à cause du caractère que prennent en moi le désir et la possession. Singularité moins rare qu'on ne pense, à moins toutefois que les jeunes gens de mon caractère ne soient rares, et je ne le crois pas, je l'aime beaucoup plus absente que présente. Si je ne dois la voir que le quatrième jour de la semaine, le troisième je suis moins occupé que le second, et une heure avant notre entrevue, bien plus calme que la veille; et, par accident, si je doute qu'elle doive venir, les minutes d'attente sont des instans célestes pour moi. Mon anxiété vaut cent mille certitudes de bonheur. Vient-elle à la suite de cette lutte, j'ai perdu ma joie. Je n'ai plus à espérer, puisque je possède. Oh! n'est-ce qu'au ciel, mon ami, qu'on réunit à la fois le plaisir d'espérer et le plaisir d'avoir?

« Le caractère de mes analogies avec elle est vrai à tous les degrés. Ses yeux sont d'un bleu angélique dans mon souvenir, et pourtant si, en réalité, je les examine trop long-temps, je finis par les voir gris, pâles et presque blancs; la blancheur de son teint, qui ne s'altère jamais dans ma mémoire, jaunit si je lui fais subir la même épreuve qu'à ses yeux. Est-ce qu'aucune femme au monde ne serait vraiment belle, regardée de près pendant cinq minutes consécutives?

« Malgré mes soins à lui cacher l'état de mon ame, elle a jugé par une comparaison naturelle entre ses élans et les miens, qu'elle avait plus d'attachement que moi. De jour en jour sa conviction s'est accrue et sa tristesse aussi. Elle souffre d'autant plus qu'elle ne peut soulager sa douleur par la pensée qu'elle vaut mieux

que sa rivale. Elle sait qu'elle n'a pas de rivale; sa vanité ne la console pas de mon indifférence. Sa rivale, ami, c'est elle-même. Pourquoi l'ai-je vue comme elle n'est pas? ou pourquoi la vois-je comme elle est?

« Je crois, pour me justifier, car je m'accuse de sa souffrance, que de toutes les choses créées, la femme a été la plus tardive et est conséquemment la plus éloignée de sa dernière perfection, à moins cependant qu'elle ne soit un être déchu dont le type est au ciel. Aurais-je vu le type avant la copie? Serait-ce là l'origine de mes erreurs? Pourquoi nier tout? Nie-t-on l'équilibre des saisons? Nie-t-on l'admirable régularité du printemps, sa coïncidence éternelle avec les feuilles qui poussent, avec les oiseaux de retour, avec les eaux qui s'épanchent, avec le sang de la nature entière qui monte à la surface? Cet accord fut-il toujours ou n'est-il que l'encadrement exact de mille parties d'abord éparses et réunies à la suite des siècles? Je crois que l'homme et la femme sont encore à l'état de cette lente recherche qui s'accomplira un jour pour la mansuétude et la paix de la création. Alors les ames comme celle de sœur Mystique ne languiront plus autour d'une ame comme la mienne, qui n'ira pas chercher au ciel ou à travers des rêveries la femme de son choix.

« Si ces lignes te paraissent obscures, n'y vois que l'intention de me prouver à moi-même, par excès de justice, que je n'ai pas tort de rester au-dessous de l'amour de sœur Mystique. Je ne suis pas assez parfait pour elle. Je suis trop exigeant peut-être. Mais tout en elle me semble terrestre, incomplet, sans ailes ni rayons. C'est une femme.

« Je m'aperçois, en finissant, que je rends à certains égards à sœur Mystique ce que tu as reçu de miss Alice. Celle-là m'aime trop, celle-ci ne t'aime pas assez. Miss Alice ne se serait éprise que de ton esprit, ce que je t'ai prouvé n'être pas rigoureusement vrai, et moi, je n'aurais rencontré dans sœur Mystique que la réminiscence affaiblie d'une image pure, immatérielle et céleste.

« Ainsi donc, tu ne peux accuser miss Alice sans me trouver coupable. Eh bien! que le dernier mot de sa défense nous absolve tous deux. Pour quoi veux-tu donc qu'on t'aime, fou! si ce n'est pour les qualités que tu as? sera-ce pour tes défauts? N'est-ce pas tou-

jours par un côté particulier du caractère qu'on éveille dans les femmes le sentiment d'attention qui plus tard devient de l'amour? Quelle dépravation y a-t-il de leur part à s'attacher à l'esprit, à l'imagination, au goût, à la gaieté, à la mélancolie d'un homme? Prends garde, ami, ne touche pas à cela; sois heureux qu'il en soit ainsi, — sinon tu n'aurais pas à subir la rivalité de l'encyclopédie universelle, comme tu dis, mais la rivalité de tous les cochers de fiacre, de tous les bouchers, de tous les écuyers du Cirque olympique, de tous les forts de la halle de Paris.

« Adieu,

« SOCRATE. »

« Il faut croire aux prophètes, et non les éprouver, » écrivait le doux Mélanchton à Érasme, à propos de Luther. Les femmes sont de nature divine comme les prophètes; y croire est plus sage que de les éprouver.

Mais Washington n'avait pas lu Melanchton; il avait même oublié les paroles de son oncle Des Verriers: « L'expérience, mon enfant, est une suite de sottises. »

Il tenta un essai, afin de s'assurer d'une manière décisive s'il était aimé ou non de miss Alice. Menteur de bonne foi comme tout le monde, il lui écrivit:

« MISS,

« Fatigué de votre indifférence, ennuyé de la vie, désespéré de n'être pas compris, et incapable de vivre dans une ville qui me retrace à chaque pas votre souvenir, je partirai demain pour l'Allemagne, où je passerai plusieurs années.

« Mon projet est arrêté; je monterai en voiture demain à six heures, dans la cour des messageries de la rue des Victoires.

« W. »

Washington crut que miss Alice ne s'apercevrait pas que cette lettre était moins la nouvelle d'un départ que la proposition d'un rendez-vous.

Washington n'avait pris en effet aucune place pour l'Allemagne. Il se borna à se rendre à la cour des messageries, où miss Alice n'alla pas.

— Elle ne m'aime pas! s'écria-t-il; c'est une femme sans cœur, sans ame, sans reconnaissance. Je ne la verrai plus; je ne lui écrirai plus.

Une heure après, il lui écrivait :

« MADEMOISELLE,

« J'ai changé d'avis : je ne partirai pas pour l'Allemagne; je me tuerai. Ce soir, à sept heures, je me brûlerai la cervelle dans la grande allée du Jardin des Plantes, à droite, près de la montagne du belvédère.

« W. »

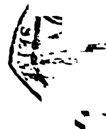
Miss Alice n'alla pas plus au Jardin des Plantes qu'elle ne s'était rendue à la cour des messageries.

Quand un homme a abusé de la menace du départ et du suicide, il a crevé sous lui toutes ses espérances. Ne s'étant pas tué, Washington n'eut plus aucune ressource.

XXIII.

La tête pleine d'irrésolutions, il appela de tous ses vœux une distraction puissante, énergique, comme les joueurs en ont besoin quand ils ont perdu jusqu'à leur dernière illusion. Il s'élança à travers Paris, qui était alors allumé à toutes les distances et à toutes les hauteurs de ces myriades de feux qui font de la grande ville, vue dés sommités environnantes, une espèce de voie lactée rouge, cendrée de ténèbres. Son cabriolet l'emportait, comme s'il eût eu des ailes d'aigle, du bout des Champs-Élysées à la barrière du Trône. L'amertume, l'ennui et le désespoir allaient encore plus vite que lui, quoique l'immense circuit de Paris fût réduit aux proportions d'un manége par la rapidité de sa course. En contradiction avec cette précipitation fiévreuse, le temps ne marchait pas. Après avoir franchi les plus grandes distances, Washington avait à peine consommé dix minutes; et il n'était que huit heures. Il n'y a que ceux qui aiment ou qui n'ont pas dîné qui savent combien il y a d'heures entre huit heures et minuit. Et il pleuvait à torrens!

Cet état était intolérable pour Washington. Avant neuf heures



il aurait crevé son cheval, fracassé son cabriolet ou écrasé quelqu'un sur la voie publique. Tandis qu'il accueillait avec dégoût la série de distractions qu'il s'offrait à lui-même, il aperçut, au bas du boulevart du Temple, une file de voitures et un grand empressement de gens à travers ces voitures. Des fiacres, des cabriolets arrivaient du côté des faubourgs, de la rue Basse, des profondeurs du Marais et des deux moitiés des boulevarts. Son cheval s'arrêta au milieu de cet encombrement. La pluie grossissait l'avalanche; elle forçait les invités qui venaient à cette fête (car c'était évidemment une fête) à se faire descendre au bord même de la maison où ils allaient. Chacun, comme d'usage, prétendait descendre le premier, et, comme d'usage, la police ne le souffrait pas. Alors c'était à qui se précipiterait du marchepied périlleux des voitures au seuil de la grande maison. Que de Raleigh auraient étendu leurs manteaux dans la boue pour ménager un doux chemin à leur souveraine, si l'on avait eu des manteaux dans la saison où l'on était! Les souveraines ne manquaient pas. Les gerbes de diamans, les cheveux mêlés aux torsades de perles, les turbans, les diadèmes plaqués aux fronts, les tuniques, les ceintures flottantes, passaient comme un éclair du fond sombre des fiacres sous une voûte de parapluies, et de la voûte de parapluies ils disparaissaient sous la porte de marbre.

— Qu'est-ce donc que ce bruit? demanda Washington à un de ces mendians qui posent un tapis sur la roue des fiacres, moins sale que leur tapis.

— Est-ce que vous ne le voyez pas? répondit le mendiant, c'est Paphos. On célèbre la dernière soirée de Paphos. Demain plus de Paphos, le gouvernement n'en veut plus; il n'y avait plus que ça pourtant qui fît vivre le quartier; brave gouvernement, va!

— Tu auras vingt francs, garde mon cabriolet jusqu'à ce que je sois descendu; entends-tu?

— Je vous le garderais jusqu'à la fin du monde, mon bon monsieur, répondit le mendiant. Ah bien! si vous montez à Paphos, je puis vous garantir que vous vous amuserez. On a mis en réquisition tous les cuisiniers, les glaciers, les limonadiers de Paris. A preuve que vous ne vous procureriez pas une demi-tasse d'ici au pas de la Mule.

Content d'être poussé par les uns, insulté par les autres, d'avoir mis les deux pieds, les deux mains et la tête dans ce volcan, qui lançait de sa base à son sommet des nuées de mouchards, de voleurs et de jolies femmes, des étrangers, des flammes, des cris, des échappés des bagnes et même beaucoup d'honnêtes gens, car on en trouve partout, Washington respira de joie en franchissant les marches de Paphos.

Devant lui s'ouvraient six grandes salles en éventail ; il avait à choisir. En avant ! se dit-il, je les verrai toutes. La première sera la bienvenue. Dans la première siégeaient huit messieurs en habit noir, huit hommes respectables d'aspect comme des juges en cassation; rasés de près, ayant du linge blanc, du coton dans les oreilles, des dents pures, et un menton bleu de barbe. Ces messieurs étaient les banquiers de la table des jeux. Ils avaient découvert toutes les batteries de la séduction pour cette dernière solennité. Leur sourire était triste et victorieux. L'élégie et l'ode passaient sur leurs lèvres. Sous leurs mains comme sous un pont d'une seule voûte coulait un ruisseau d'or.

— Oui, messieurs ! c'est notre dernière soirée, la dernière fois que nous aurons le plaisir de nous rencontrer. L'état nous renvoie. Faites votre jeu.

— Je double, — cent louis.

— Oui messieurs, ce soir la clôture de Paphos.

— Deux cents louis. Encore perdu ! Que le feu du ciel dévore la place où fut bâti votre Paphos.

— Rien n'est durable dans ce monde, continuait avec aménité le banquier, sous le regard foudroyant du joueur qui fuyait après avoir perdu deux ou trois mille louis. On ne trouvera nulle part une aussi heureuse situation : au centre du Paris commercial, à portée de la ville et des faubourgs, à deux pas des théâtres.

— Que joue, monsieur ? s'interrompit le banquier pour s'adresser à Washington.

— Je fais mille francs, répondit Washington.

— Que ces dames disent si elles jouiront ailleurs de plus d'agrémens. Ah ! elles regretteront long-temps les salles dorées de Paphos et ses beaux jardins, ses délicieux sorbets, ses quadrilles et ses gracieux cavaliers.

— Certainement ! certainement ! répondirent à la fois plusieurs groupes de jeunes femmes qui passaient en ce moment des salons où la contredanse était suspendue, pour entrer dans la salle de jeu.

— Mes toutes belles, continua le fermier, si le préfet de police vous avait vues, telles que vous êtes aujourd'hui, nues comme Vénus, il aurait épargné, à coup sûr, l'asile de cette charmante déesse. Il n'aurait pas exilé les graces de Paphos.

— Monsieur ne peut jouer que dix mille francs à la fois, fit observer le banquer à Washington, qui remit une poignée de billets de banque dans sa poche.

— Soit, dix mille francs encore.

Le sang-froid de Washington, sa veine de bonheur, sa témérité calme, attirèrent auprès de lui les jeunes femmes qui étaient entrées. Elles méprisèrent les calembours mythologiques et les doléances lyriques des fermiers, pour assiéger le cœur de l'étranger qu'elles se figuraient être quelque prince brésilien, un boyard, un vice-roi au moins. Washington fit semblant de ne pas voir la ligne de circonvallation tracée par des cupidités charmantes autour de lui ; vingt têtes gracieuses encadraient la sienne et lui faisaient une auréole de cheveux embaumés, de regards pleins de désirs et de séductions.

Il sentait des poitrines nues appuyées près de lui, des haleines ardentes courir sur ses cheveux ; il n'aurait eu qu'à relever la tête et à dire : *à moi!* et toutes ces femmes l'eussent suivi, à travers les boues de Paris, jusqu'où il lui aurait plu de les conduire. Il voulut s'amuser d'elles et les tenter, saint Antoine à rebours. Sans pitié pour leur séduction, il les fit passer par le supplice de l'or et la torture des billets de banque. L'enfer eût été moins horrible à ces femmes si dédaignées et si belles. Du coin de son œil ironique, il en apercevait d'accomplies en beauté de visage et de corps. L'ardeur espagnole, la langueur anglaise, l'abandon allemand, la brusquerie italienne, avaient réuni leurs types les plus parfaits dans ce palais, qui n'avait plus qu'une nuit à dépenser; nuit merveilleuse au dedans, épouvantable au dehors, car il tonnait de minute en minute, et le faubourg du Temple roulait des torrens d'eau de Belleville au Marais.

Le banquier ne plaisantait plus ni sur Vénus, ni sur Paphos, ni

sur Idalie ; Washington empilait des monceaux d'or devant lui et ses poches regorgeaient de billets de banque.

Pour faire diversion à la fatale veine qui les poursuivait, les banquiers suspendirent le jeu pendant quelques minutes, sous prétexte que les cartes manquaient. Ce qui manquait, c'était l'or et les billets de banque.

Je comprends, dit Washington en lui-même ; je les ai ruinés ; puis il tira sa montre et sourit : — Vive le vice ! J'ai passé deux heures sans m'en apercevoir.

— Vous avez gagné deux cent mille francs, lui dit à l'oreille un homme qui avait l'air très respectable.

— Je vous remercie, monsieur ; mais le chiffre de mon gain ne m'importe guère.

— C'est possible ; mais il vous importe d'être vivant en rentrant chez vous. Votre bonne fortune est sue déjà dans toutes les salles. Vingt escrocs, si vous ne vous retirez de bonne heure, sauraient vous faire un mauvais parti.

Cet homme veut un louis, pensa Washington.

— Voilà cinq cents francs, monsieur, et laissez-moi.

Ce fut alors le tour des femmes. L'une d'elles s'approche de Washington, tandis que les autres l'entourent, et elle lui dit :

— Qui de nous a gagné le pari, monsieur ?

— Quel pari, mesdames ?

— Annette a parié que vous avez vingt ans ; Lucie, dix-sept ; Joséphine, dix-huit, et moi, seize.

— Vous avez toutes gagné, s'écria Washington, en leur indiquant le chemin de la salle où l'on dansait. Veuillez me suivre. Oui, vous avez toutes gagné.

Et monté sur un tabouret, Washington prit dans sa poche des poignées d'or et les éparpilla au milieu des quadrilles.

Quand les tigres des ménageries ont faim, ils ne se jettent pas avec plus de bonds convulsifs sur la chair hachée que lance le gardien aux barreaux de leurs cages. Ces ravissantes filles brunes et blondes, types allemands ou espagnols, se courbèrent, et avec leurs doigts blancs et roses elles cherchèrent, elles se disputèrent, elles s'arrachèrent les pièces d'or du parquet. Dans la lutte, bien des parures furent souillées, bien des visages se montrèrent

nuageux de poussière, bien de beaux bras eurent des sillons de sang. Washington riait comme don Juan, quoiqu'il n'eût pas le moins du monde l'intention de l'imiter.

—Voilà les femmes ! s'écria-t-il. Enfin j'ai trouvé aussi mon idéal !

Cependant, parmi ces femmes, une seule n'avait pas prostitué son corps à la sale moisson des pièces d'or; elle s'était réfugiée dans un coin, loin de la mêlée, regardant avec une obsession perpétuelle la pendule de bronze de la cheminée. C'était assurément la plus remarquable de toutes, si elle n'était pas la plus jeune. Des yeux orientaux illuminaient en dessous un front net comme un diadème. C'était une reine du Bas-Empire; moitié déesse, moitié femme; moitié romaine, moitié turque.

Washington alla vers elle, et lui dit en souriant :

— Madame n'aime pas l'or sans doute; ce sont les billets de banque qu'elle préfère : en voilà; qu'elle en prenne.

— Ce que j'aime, monsieur, lui répondit cette femme, ce sont les jeunes gens qui n'avilissent pas les créatures de Dieu comme vous l'avez fait. Vous venez de commettre là une action infame, qui ne vous serait jamais pardonnée par Dieu, si vous n'aviez une mère qui priât pour vous. Vous croyez que c'est bien de prouver à soi-même et aux autres que les femmes ne sont pas des anges? Belle découverte! Oh! monsieur, dans tout il y a du poison : dans la plus belle fleur, dans le meilleur fruit, et au fond de toute chose. Méchant, cruel, qui analyse et met tout en doute, bon et consolé, qui va les yeux fermés de ce monde dans l'autre. Ne tentez personne; le premier puni serait vous. Vous avez avili ces femmes, vous les avez fait ramper à terre comme des chiennes, vous les avez fait se mordre pour de l'or. Eh bien! il n'y a pas une de ces femmes, la moins belle, la plus vicieuse, qui, si elle le voulait bien, ne vous fît commettre un crime, un assassinat, sur un seul de ses caprices.

— Qui êtes-vous, madame? s'informa Washington avec un étonnement ironique.

— Avant de vous répondre, je vous dirai qui vous êtes; vous aimez une femme qui ne vous aime pas.

Washington pâlit, et entraîna hors de la salle de bal cette étrange femme qui lui faisait la morale à Paphos!

—Vous vous vengez sur nous. A votre âge on n'est pas si cruel sans cause. Vous êtes riche ; j'ai suivi du regard votre dédain pour l'or ; vous êtes fatigué de la vie ; vous n'avez ni joie dans l'esprit ni dans le cœur ; et vous ne seriez pas ici si vous aviez su où aller ce soir.

— Mais, madame !

— Écoutez-moi encore, mon ami, dit-elle d'une voix douce, et en laissant tomber une larme sur ses bras nus croisés sur son sein presque nu. Vous êtes comme tout le monde, vous vous imaginez que le banquier échange le désespoir du dehors pour le bonheur du dedans, de même qu'il donne des billets pour de l'or. Je connais toutes ces femmes ; il n'en est pas dix qui seront vivantes dans dix ans ; pour beaucoup, c'est leur dernière nuit, comme c'est la dernière pour cette maison. La plupart sont brûlées par les excès, et toutes ne viennent chercher ici qu'un étourdissement à la fixité d'une pensée. Cette pensée, c'est le regret d'avoir perdu l'estime du monde, le besoin d'échapper au suicide, à la douleur d'avoir aimé et d'avoir été délaissée ensuite ; cette pensée... Et la jeune femme se tut pour écouter le timbre de la pendule... Ainsi, ayez pitié, reprit-elle, de ces afflictions déguisées avec tant d'art, et n'arrachez le masque à personne, de peur que quelqu'un, par derrière, ne coupe les cordons du vôtre, et ne mette face à face la laideur du bourreau et la laideur de la victime.

Washington croisa les bras et regarda de toute la hauteur de son étonnement, cette femme qui lui parlait avec tant de véhémence. Il allait, pour la vingtième fois, lui demander : — Qui êtes-vous ? quand, pour la vingtième fois, un bruit nouveau rompit sa question et l'empêcha d'être entendue. Ce bruit surpassait tous les bruits. C'était la police. Place à la police ! respect à la police !

Le chapeau sur la tête, la figure blême comme tout fonctionnaire en service, l'écharpe au côté, suivi de six de ses gens, gantés d'énormes rotins, un commissaire pénétra dans la salle, et, après en avoir fermé les portes, il prévint les invités qu'on était à la recherche de douze jeunes conspirateurs déguisés en femmes et cachés au milieu du bal de Paphos.

— Déguisés en femmes ! répond une des belles du salon. Je suis

un des douze conspirateurs, moi. Je suis assez blonde et j'ai d'assez blanches épaules pour ça.

— Vos conspirateurs, monsieur le commissaire, ont-ils la taille fine? Voyez la mienne.

— Ont-ils le pied mignon? Les reconnaîtriez-vous à la cheville ou au menton? Choisissez!

— Mesdames, respect à la loi!

— Messieurs! interrompait la voix du banquier, la nuit avance, c'est la dernière nuit de Paphos! Faites votre jeu!

— Ah! vos jeunes conspirateurs sont déguisés en femmes! Tenez, en voilà un!

Et l'on poussait au pied du commissaire, comme une balle de coton, quelque énorme femme de haute maturité.

— Est-ce cela?

— Insolentes! Je vous ferai toutes empoigner.

Il eût été bien habile, le fonctionnaire, s'il eût saisi quelqu'un dans ce gouffre tournoyant. La fourche du diable lui-même n'eût pas atteint une seule personne tout entière; c'étaient des quarts de visage, des demi-attitudes, des groupes entrelacés, des formes fuyantes; le bal d'ailleurs s'insinuait à travers les fentes, nivelait les trous. L'assemblée, ou plutôt la cohue, était tantôt un nuage et tantôt un mur.

Plus adroit que le diable, il faut l'admettre, un des hommes de la police attira avec lui auprès du commissaire, une jeune femme brune, aux moustaches fines, indiquées au blaireau, aux formes effilées, au nez droit, au regard déterminé, un beau jeune homme enfin, à cela près que c'était une femme.

— Vous êtes un homme, s'écria le commissaire; n'est-ce pas?

— Les hommes disaient: Vous voyez bien que c'est une femme.

Les femmes ripostaient: — Il faut être commissaire de police pour ne pas s'apercevoir que c'est un homme.

— Qui vous a donné à penser, demandait le commissaire à celui de ses gens qui avait amené l'être ambigu, que madame est un homme ou que monsieur est habillé en femme?

— Parbleu, monsieur le commissaire, elle buvait du punch.

— Boire du punch ce n'est pas un sexe, répétait la foule.

— Si fait! elle buvait, elle fumait, répliquait l'agent.

— Fumer n'est pas un sexe.

— Le diable vous emporte avec votre sexe. Il n'y a que les hommes qui fument.

— En preuve! répondait une voix ou plutôt une tête de femme avec un cigaretto aux lèvres; en preuve!

— A la fin, suis-je un homme ou une femme?

Le commissaire de police était dans une profonde anxiété. Il n'en sortit que pour dire à ses agens de se retirer et de se poster à l'entrée des six portes. De là ils observeraient mieux : le milieu de la nuit qui approchait ferait se trahir par sa licence le sexe déguisé. Excellent fonctionnaire!

— Messieurs, la nuit avance, faites votre jeu; c'est la dernière nuit de Paphos; il ne vous reste plus que quelques heures.

— Qui êtes-vous, madame? demandait Washington à cette femme, reprenant sa conversation disloquée par la police.

— Je vous disais que ces femmes seraient toutes mortes dans dix ans au plus, les unes en prison, les autres dans des maisons de force ou de fous, les autres dans les hôpitaux.

— Et vous?

— Moi, je serai morte aussi.

— Vous êtes donc une de ces femmes?

Elle ne répondit rien.

C'est singulier, pensa Washington, sa mise ne diffère guère de leur mise. — Vous venez donc ici par goût?

— Par devoir, monsieur.

Washington se prit à rire insolemment devant le visage de cette femme belle et triste à la fois, comme si elle subissait la torture.

— Oui, monsieur, par devoir, et ma douleur est de penser que cette nuit est la dernière de Paphos.

— Voyons donc, jeune homme, aurez-vous bientôt fini de confesser madame? N'entendez-vous pas que le souper est servi?

— Quel souper? s'informa Washington. Est-ce qu'on soupe ici?

— On fait tout ici, ce soir. — La dernière nuit de Paphos n'aura pas d'égale.

— Allons donc souper, répondit-il en prenant par la taille sa belle Grecque. Au dessert vous m'apprendrez qui vous êtes.

Les damnés se mirent à table, et chacun prit place à côté d'une

dame; Washington s'assit auprès de la sienne. Aux deux bouts siégeaient les banquiers; aux six portes, la police faisait bonne garde. Versés en cascades dans les verres, les vins exaltaient la joie des vainqueurs du trente et quarante, et effaçaient les rides de désespoir des vaincus. Les uns étaient pourpres, les autres violets. On s'animait, on choquait les verres, on riait convulsivement, quand un plat monumental, annoncé par la musique, porté par dix domestiques, un plat qui hérissa d'horreur la police, un plat comme jamais Balthazar n'en eut sur sa table, la nuit de son épouvantable festin, fut balancé sur la tête des convives et posé devant eux. Satan dut en rire au fond de ses cuisines. Ce plat contenait un homme vivant, tout nu, mais voilé par beaucoup de cresson. Un plaisant de la fête avait eu l'ingénieuse idée de se faire servir en guise de poulet, sur un énorme plat long-temps médité par les commissaires de la soirée. Petit de taille, ce Sardanapale s'était aisément accroupi comme un poulet sous un monceau de cresson.

On ne le découpa pas.

Mais pour se venger de la police, la jeune fille prise pour un homme sauta sur la table, et cria : — Commissaire, voici un de vos douze conspirateurs ! Vous ne vous attendiez pas à le trouver au gros sel !

— Vive le conspirateur au gros sel !

Enfin, le repas fut terminé; les danses recommencèrent; les banquiers reprirent leur place, et ce cri retentit de nouveau : — *Messieurs, la nuit va finir; c'est la dernière nuit de Paphos !*

L'impassible police verbalisait toujours.

A la suite du souper babylonien qui avait eu lieu, on peut supposer si les danses, le jeu et les conversations se rallumèrent. Washington n'en revenait pas de voir avec quelle admirable rapidité le vice dévorait le temps. Trois heures sonnèrent; il croyait qu'il était à peine minuit.

— Madame, dit-il en posant sa main sur le bras de l'énigmatique femme qui l'avait tant occupé avant le souper, reprenons, s'il vous plaît, notre conversation, sans sortir cette fois de la salle. Il y a tant de désordre maintenant ici, que personne, je vous jure, ne nous remarquera; l'empereur de la Chine s'il entrait, n'attirerait

pas un regard. Allons, ma souveraine, achevez de m'apprendre ce que vous venez chercher ici par devoir.

Washington s'exprimait avec une témérité rare depuis le souper; il avait déjà le ton de la bonne compagnie de l'endroit. Son œil était diamanté, sa tenue inquiète comme du vif-argent, son coude impatient de provoquer une affaire. Du reste il était charmant dans cette demi-ivresse.

— Vous avez les bras bien nus, la robe bien courte et les épaules fort découvertes, pour venir ici par devoir. Sérieusement vous venez travailler à votre salut à Paphos, madame?

— J'ai l'espoir d'y rencontrer quelqu'un qui ne s'amuserait pas de ma situation comme vous, qui me paierait sans doute de tout ce que je souffre pour lui depuis si long-temps. Ce n'est qu'ici, mon Dieu, qu'il peut me rencontrer, ajouta cette femme aussi pâle que son interlocuteur était pourpre, aussi calme qu'il était agité, aussi résignée qu'il était audacieux.

— Y a-t-il long-temps, madame, que vous le cherchez?

— Des années! des années! répondit-elle en remuant sa tête comme font les fous tranquilles et incurables.

— Messieurs, faites votre jeu, amusez-vous! la nuit va finir!

La police s'était renforcée d'une vingtaine d'agens, plantés en espalier au dehors des portes.

— Des années, dites-vous?

Rongeant la pointe de ses gants, Washington ouvrait de grands yeux pour deviner ce que son intelligence, si subtile d'ordinaire, ne saisissait pas.

On passa du punch! il en prit; des glaces, il en avala deux; du thé, il en but. Il tremblait et suait à la fois. Il est vrai que la salle était une fournaise.

— Ah! je comprends, s'écria-t-il en se frappant le front, en riant du fond de la poitrine comme son oncle Des Verriers, je vous comprends, ma souveraine, mon impératrice, ma Turque; je sais ce que vous cherchez ici, et je vais vous le dire.

Cette femme fixait toujours son regard sur lui avec pitié et bonté, avec bonté pour sa jeunesse et pitié pour son état.

— Ce que vous cherchez.....

— Messieurs, vous n'avez plus qu'une demi-heure : amusez-

vous! Paphos va fermer pour toujours ses portes! La nuit va finir.

— La ronde d'adieu! la ronde d'adieu! Les mains dans les mains. Messieurs, à vos places!

Ce fut un beau moment.

Les banquiers jetèrent les cartes en l'air; ils embrassèrent les joueurs, les vieux joueurs fossiles, ceux que le temps et le malheur avaient presque changés en as de trèfle. On leur devait bien ce signe de respect.

— Ce que vous cherchez ici, madame, c'est ce que cherche un de mes amis, un fou, comme vous êtes une folle, un rêveur comme vous êtes une rêveuse; vous cherchez l'homme idéal, n'est-ce pas?

Celle qui écoutait Washington soupira.

— Il y en a donc partout des femmes de cette infernale nature! Vous êtes donc une femme d'esprit aussi? Vous êtes trop dépravée pour que je ne le croie pas; vous voulez mieux que le plaisir. Ceci ne vous satisfait pas. Ah! mon ami Socrate, j'ai ton affaire, se dit-il, le pareil aura sa pareille; le mâle aura sa femelle.

— Formez la ronde! la ronde d'adieu!

Et la tempête commença, une tempête des Antilles, sans progression. Jeunes filles dont les gants ne tenaient plus au bras, dont les bras ne tenaient plus aux épaules, dont les épaules étaient nues; hommes de tout âge, mais d'aucune profession, vieilles joueuses, vieilles emprunteuses, existant encore à l'état de *plesiosaurus* à Frascati, anciens fournisseurs aux armées, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus infâme sous le soleil; cuisiniers, maîtres d'hôtel, marmitons, tous les domestiques de la maison s'inclinèrent, obliquèrent l'un sur l'autre et ébranlèrent les voûtes étincelantes de Paphos.

La police eut peur.

— Je vous disais que j'avais votre affaire, ma reine, votre idéal; le jeune homme de votre choix. Un beau jeune homme qui rêve des saintes et des femmes orientales. Soyez donc sa femme orientale.

Une partie des corniches tomba sous l'effort de la ronde; nul ne s'en aperçut; le plâtre fut broyé en poussière et la poussière avalée.

— Voici le moment de faire le triage, dit le commissaire de police à ses agens; à l'œuvre! A mesure qu'ils passeront et que je

vous les désignerai, vous les empoignerez, et vite les menottes; un coup de poing dans le dos; et en route pour la Conciergerie. Ceci signifiait que la police, en cherchant des conspirateurs, était venue fourrer la main dans un nid d'échappés des bagnes et de faussaires.

— C'est entendu, notre chef.

Quand Pompeï s'écroula, la grande ville, et s'abîma d'abord sous une couche de feu, puis sous des couches de cendre, elle fut moins remuée dans ses fondations, que cet îlot de débauche.

La ronde n'avait plus de forme. C'était une ellipse enflammée de chairs nues, de cheveux épars, enfin un éclair dévorant.

—Vous allez me suivre! s'écria Washington en prenant cette femme, en la regardant face à face et en enfonçant ses ongles ivres dans ses deux bras.

— Où donc?

— A deux pas d'ici. Je sais ce que vous cherchez, vous ai-je dit, un fou comme vous. Vous entrerez! Vous demanderez Socrate Leblanc, qui a mon âge.

— Dans quelle maison me conduisez-vous? Laissez-moi!

— Il a mon âge. Il fut baptisé ici dans le punch, une belle nuit comme celle-ci. Tenez! faites-vous reconnaître; présentez-lui de ma part la jonquille qui accompagna son baptême, il y a vingt ans.

Et comme la ronde brûlante allait achever son tourbillon, comme la police tendait déjà son filet à la porte, tous les becs de gaz s'éteignirent. L'enfer était tombé dans l'abîme; les conduits du gaz avaient été brisés pour déjouer la police.

Obscurité complète.

Et dans l'obscurité on sortit; on marcha sur le ventre de la police, qui fut pilée. Washington jeta la femme du bal dans son cabriolet, fouetta son cheval, et en moins de dix minutes il se faisait ouvrir la porte de l'Hospice des Orphelins, et la refermait en riant. Il était ivre-mort.

Paphos avait fait son temps et fini sa dernière nuit.

XXIV.

La tendre lueur d'une matinée d'été éclairait la chambre de So-

crate, qui s'était jeté tout habillé sur son lit depuis la veille. Dans la soirée, l'ordre de départ pour le Hâvre et le cap de Bonne-Espérance lui avait été de nouveau signifié par la supérieure; et quoique cette fois son esprit fût tranquille, une agitation intérieure l'avait empêché de céder au sommeil. N'ayant plus que quelques heures à passer dans cette maison qui avait été son univers, sa mémoire reprenait du plus loin possible et avec d'indéfinissables tristesses le chemin parcouru de sa vie. Cette récapitulation s'opérait malgré lui, tandis que les yeux à demi fermés il éprouvait à la fois la langueur de l'assoupissement et la plénitude de la vie.

Des pas rapides foulèrent son escalier; sa porte s'ouvrit; le rideau de son lit fut tiré, et il n'avait rien entendu, ou plutôt il tenait à ne pas rompre le voile transparent de sa quiétude. Il sentait l'éclat et la chaleur du jour à travers sa paupière sans oser la soulever. Une femme était pourtant devant lui, près de lui, avide de le voir, étonnée de l'avoir vu, retenant son haleine de peur de l'éveiller, prête à l'éveiller à chacun de ses mouvemens. — Qu'il est paisible! qu'il est beau! quel visage céleste! murmurait sa bouche. Elle tendait les bras vers lui, elle effleurait son front avec son front, lorsqu'il se souleva comme pour éviter l'espèce d'ombre étendue sur lui. Une résistance l'arrête; il ouvre les yeux, regarde, admire sans comprendre, pousse un cri à cette apparition, et tombe sur une poitrine aussi émue que la sienne.

— Savez-vous qui je suis? lui disait en le pressant contre elle cette femme, qu'il croyait être entrée dans sa chambre sur un rayon du soleil; savez-vous qui je suis?

— Oui! je sais qui vous êtes, puisque je vous attends depuis tant d'années, ici, dans cette maison. Ce sont bien vos traits que j'ai rêvés; et cette fois je ne crains plus de déception. Voilà le front spacieux, le beau visage, les mains charmantes, la femme achevée, entrevue derrière le voile de ma vision.

Ne comprenant pas le sens passionné et obscur de ces paroles, la jeune femme chercha à se dégager pour lire dans les yeux de Socrate ce que sa bouche énonçait d'une façon si étrange.

— Vous ne me quitterez pas! s'écria-t-il. Si toute la force de mes désirs n'a pu vous attirer plus tôt vers moi, toutes les forces de mon être s'uniront maintenant autour de vous pour vous rete-

nir. Pourquoi vous en iriez-vous? Je n'ai pas encore eu le temps de vous parcourir tout entière du regard. Venez-vous de l'Orient, embaumée comme vous l'êtes, avec ce diadème d'or au front, cette mousseline molle et transparente autour des bras, et cette souplesse de gazelle? Passe-t-on la main sur les yeux du prisonnier qui recouvre la lumière, et dans l'Orient, votre patrie, jette-t-on des pierres dans le puits du désert au moment où le voyageur se penche vers le bord? Je suis ce prisonnier, ce voyageur altéré; qui donc aura assez de puissance pour vous arracher de mes bras?

— Moi, mon ami, moi, qui vois votre erreur.

— Mon erreur! Vous avez raison, ceci n'est encore peut-être qu'un des mille rêves de mon imagination. Cependant, — et il se leva et quitta brusquement la jeune femme, — cependant je suis bien dans ma chambre; voilà ma table, mes livres, la croisée du jardin, ouverte telle que je l'ai laissée hier; le jardin, le lilas dont j'ai vu naître et tomber les fleurs, ce sont là les témoins de la fidélité de mes souvenirs, de la justesse de ma raison. Non! votre présence n'est point une erreur, mon bonheur n'en est pas une; ou si c'est une erreur, que je n'en sorte jamais, et que je meure avant qu'elle ne soit évanouie.

Il revint se jeter aux pieds de cette femme pour l'entourer encore de ses bras et poser sa tête brûlante sur ses genoux.

— Ne me dites pas que c'est une erreur, car toutes les vérités de la vie me l'ont fait prendre en dégoût. La vérité de la science m'a rongé d'ennui, la vérité de la sagesse m'a retenu prisonnier ici jusqu'à vingt ans, la vérité de l'amitié m'en a montré l'ombre et refusé la réalité, la vérité de l'amour m'a fait connaître une femme moins pour être heureux avec elle que pour m'apprendre combien j'étais loin du bonheur.

— Taisez-vous, mon ami; taisez-vous... car je suis...

— Qui que vous soyez, laissez-moi mon mensonge. Oh! ne me parlez pas; vos paroles n'ont rien à m'apprendre. Je suis fatigué de connaître, vous ai-je dit. Est-ce que ces cheveux si doux, ce visage si triste et si gracieux, ces lèvres qui sont à moi, ne me disent pas qu'enfin j'ai découvert le monde enchanté où je n'attendais plus qu'une femme. Toute parole est trompeuse. La vérité, c'est vous, c'est ce bras que je presse, ce cœur qui bat près du

mien. Taisez-vous! ce que je saurais vaudrait-il ce que je possède.

Un dernier effort délivra celle que Socrate emprisonnait entre ses bras.

— Je suis votre mère!

Ce fut alors au tour de la femme de prendre l'enfant passionné sur elle et de lui donner des baisers pour les vingt années que ce bonheur lui avait été refusé. Mais il n'avait plus de force, il était brisé. Sa chaleur n'avait cédé la place à aucune tendresse. Il était tombé du ciel.

— Oui! je suis votre mère!

— Vous, ma mère! Vous venez bien tard.

— Plus tard pour moi que pour vous, mon fils. Je vous cherche depuis votre naissance. Vous, savez-vous où vous vîtes le jour?

— Dans une orgie.

— Mon fils, j'avais alors quatorze ans; j'avais été enlevée par les étrangers dans un petit village aux environs de Paris. C'est à Paris que je fus menée, et puis laissée...

— Je ne veux pas savoir cette histoire; je n'ai pas de passé; vous dites que vous êtes ma mère, et quand cela serait, que me voulez-vous?

Il y avait dans la voix de Socrate toute la colère de l'homme lassé d'être le jouet éternel de son propre esprit, lassé de n'avoir pu élever son premier amour à la hauteur d'un rêve, et d'être réduit à faire descendre le second au respect filial.

— Oui, que me voulez-vous? Vous vous appelez ma mère, et vous vous attendiez qu'à ce nom j'accourrais vers vous, comme si j'avais encore besoin de votre lait et de votre sourire. Vous m'avez appris à m'en passer quand ils m'étaient nécessaires comme l'air. Enfant, je vous ai attendue, et vous ne vous êtes pas présentée; vous n'avez pas même eu pour moi l'affection instinctive des animaux, n'abandonnant leurs enfans que lorsqu'ils peuvent marcher seuls. La pitié publique m'a allaité, bercé, tendu la main, nourri, fait homme enfin. Ma mère est donc la pitié publique et non pas vous.

Celle à qui Socrate s'adressait, avait caché sa tête dans ses mains et pleurait.

— Il a été un temps de mon enfance où je vous ai souhaitée dans toutes mes pensées du jour et de la nuit ; à chacune de mes joies je vous associais alors comme pour vous bénir de m'avoir fait naître, à chacune de mes douleurs, afin d'avoir une consolatrice qui me les rendît légères. Je me suis usé dans cette attente. Où étiez-vous quand je pleurais ?

Vous, ma mère ! Mais une mère c'est la branche et l'arbre, l'un ne va pas sans l'autre ; c'est le ciel et l'étoile qui s'y suspend. Vous m'avez fait naître, et puis vous êtes partie, laissant l'étoile aller à l'aventure. Vous, ma mère ! Mais l'êtes-vous à d'autres titres que la première femme venue dont je ne sais pas le nom ! Il faut que vous ayez puisé votre confiance dans ces stupides livres et ces mauvais drames, pauvres représentations de la vie auxquelles j'ai cru aussi, où il est toujours temps pour les mères de retourner à leur enfant quand l'envie leur en prend, et quand elles veulent goûter la volupté d'être mères, après avoir épuisé toutes les autres voluptés. Cela est un mensonge.

Le titre de mère se mérite par la peine, comme tout ici-bas ; il est un devoir et non un plaisir. Vous êtes de celles, n'est-ce pas ? qui font deux parts de leur vie : la première consacrée aux plaisirs, la seconde à réparer leurs fautes ; qui prennent du temps pour redevenir honnêtes, et se consolent dans leurs enfans des amans qui ne veulent plus d'elles ? Ce jeu est une ignominie.

— Le repentir, mon fils, est donc un mot ?

— Mais quand je vous pardonnerais, à quel sentiment intérieur aurais-je recours pour parvenir à vous aimer comme une mère ? Votre figure, votre voix, votre pensée, me seront toujours étrangères ; ce qui fait la mère, c'est l'amour du fils, et cet amour, je vous l'ai dit, naît des pleurs essuyés la veille et des baisers donnés le lendemain, pendant des années. Je puis vous pardonner, mais vous aimer, jamais ; vous êtes trop belle, pour que je vous aime comme ma mère, madame.

Cette ironie perça le cœur de celle qui répondit :

— Si vous saviez cependant, mon fils, que je vous attends depuis dix ans dans cette épouvantable maison, où vous naquîtes. J'espérais, ne sachant par quel moyen vous découvrir, ayant perdu la trace de ceux qui vous enlevèrent à moi la fatale nuit de votre

naissance, j'espérais que vous seriez venu me chercher dans cette maison, guidé par une lumière plus sûre. Chaque nuit je suis allée à la même place m'asseoir, languir et espérer. La nuit passée, la rencontre d'un jeune homme au milieu des circonstances les plus étranges, m'a révélé votre retraite. C'est lui qui m'a conduite ou plutôt entraînée ici.

— Et ce jeune homme?

—Il a votre âge, il vous connaît; c'est lui qui, dans l'égarement de l'ivresse, m'a appris que vous viviez, et qui m'a déposée à votre porte.

— Ce jeune homme est mon frère, madame, mon frère par la reconnaissance encore plus que vous n'êtes ma mère par le sang. Son père est le mien, et je les aime mieux l'un et l'autre que toute ma race, fût-elle présente devant moi.

La porte de la chambre s'ouvrit, et la supérieure entra; elle venait annoncer à Socrate qu'il allait partir pour le Havre; la voiture du duc l'attendait dans la cour.

— Adieu, ma véritable mère! dit-il à la supérieure; et en s'adressant à l'autre femme : Ma mère, c'est celle-ci, qui vous a suppléée dans les soins que vous n'avez jamais eus pour moi, c'est celle-ci, bonne et pieuse créature, qui m'a veillé pendant la maladie, et rappelé deux fois de la mort sans m'imposer jamais une affection factice fondée sur le hasard d'avoir donné le jour. Adieu, ma mère! dit-il en tombant aux pieds de la supérieure, adieu; je n'ai qu'un témoignage de reconnaissance à vous offrir, et Dieu et mon cœur m'en inspirent l'idée, c'est de vous nommer de ce doux nom de mère devant celle qui s'appelle ma mère, et que je ne connais pas.

Il sortit, et laissa une femme évanouie dans les bras d'une autre femme qui pleurait.

XXV.

Après un sommeil plein de rêves agités, Washington fut appelé par son père et par sa mère, qui avaient, l'un et l'autre, à lui proposer de faire un choix dans une question assez grave.

Cette question était un mariage. Sa mère lui offrait la main d'une jeune fille très riche, de très illustre naissance, cela va sans dire,

et en position de lui faciliter un avancement rapide dans la carrière diplomatique. Il demanda trois heures de réflexion.

Son père lui dit qu'il serait heureux de le voir s'allier à la famille d'un célèbre économiste, à qui l'humanité reconnaissante devait la découverte d'une fécule nouvelle, contenant vingt parties nutritives sur vingt-quatre. Il demanda trois heures pour réfléchir.

Quand les jeunes gens demandent du temps pour réfléchir, ils ont ordinairement le projet de ne pas penser du tout à ce qui leur est proposé. Cependant Washington n'était pas absolument dans cette disposition.

Sous l'ébranlement de son ivresse de la veille, capable de tout tenter, car il n'avait plus rien à perdre en matière d'amour, il alla au couvent, s'adressa hardiment à la principale, et lui dit qu'il était chargé par Mme la duchesse, sa mère, très dangereusement malade, de confier quelques papiers à miss Alice. La principale l'accompagna elle-même à la chambre de miss Alice, lui en ouvrit la porte avec beaucoup d'égards, et la referma sur lui.

Miss Alice était évanouie, réellement évanouie, ce qui est remarquable dans la vie d'une Anglaise. Il allait chercher des sels sur la cheminée, appeler du secours, quand il aperçut sur les genoux de la jeune miss une lettre ouverte.

Washington prit cette lettre; elle était de la main d'Alice, qui probablement s'était trouvée mal au moment de la cacheter. Washington la lut avec la rapidité qu'on met à boire du poison.

« Vous partez pour l'Angleterre, me dites-vous; et moi je vous suivrai, je vais vous suivre. Ingrat, c'est au moment de votre départ que vous me l'apprenez seulement. Il n'y a plus de couvent pour moi, plus de voile, plus de vœux. Ne me dites pas que mon sacrifice est inutile, que vous êtes désespéré de n'avoir jamais répondu à mon aveugle passion pour vous. Vous mentez! Vous m'aimerez un jour, car vous ne voudrez pas me voir mourir. Vous m'aimerez par pitié. Savez-vous que je vous ai sacrifié la main d'un homme, dont j'ai trompé l'espoir pour avoir le mérite de vous préférer à lui?

« Demain je fuirai du couvent; demain je serai près de vous, avec vous et pour être toujours avec vous. ALICE. »

— Misérable! s'écria Washington en levant la main sur le visage

évanoui d'Alice; tu t'es amusée de moi pour te faire un triomphe de ma douleur.

— Qui me parle? qui est là? s'écria-t-elle en s'éveillant.

— C'est moi! répondit Washington en montrant la lettre à Alice. Je vais vous chercher la réponse.

Il sortit, courut à son hôtel, écrivit à son père qu'il partait avec la résolution d'avoir la vie d'un homme inconnu qui lui emportait son bonheur, et de s'arracher la sienne ensuite. Il prit deux pistolets, monta à cheval, et s'élança sur la route d'Angleterre ou du Hâvre.

XXVI.

— Venez! s'écria le duc, après avoir lu ce billet et en saisissant avec l'énergie du désespoir le bras de son beau-frère; venez, s'il en est encore temps, m'aider à empêcher mon fils de commettre deux crimes! Pas un instant n'est à perdre. Il court sur la route d'Angleterre; il est armé de deux pistolets, l'un pour tuer son rival, l'autre pour se tuer. Mais hâtez-vous, ou je pars tout seul! Hâtez-vous!

Des Verriers, qui avait été interrompu dans sa sieste, s'habillait avec son sang-froid ordinaire, endossant successivement ses vêtemens de flanelle, sans oublier sa montre. Il cherchait son parapluie...

— Je vous en supplie, Des Verriers, partons! Chacun de vos retards donne une lieue d'avance à mon fils. Vous me rendrez fou.

— Je vous suis, je vous suis. Me voilà.

Ils descendirent dans la cour, où deux chevaux les attendaient. Le duc s'élança sur le premier, et il indiqua à Des Verriers celui qui lui était destiné.

— Nous n'arriverons jamais en vie, mon cher duc; à notre âge courir ainsi la grande route à cheval! Ne pouviez-vous faire atteler votre landau?

— Un landau! Nous enfermer dans un landau pour ne pas voir à dix pas devant nous; manquer de rencontrer mon fils pour être plus commodément. Restez, si vous avez quelque crainte; j'irai seul.

Le cheval du duc tournait déjà le coin de la rue. Des Verriers monta enfin et alla se placer à côté de son beau-frère. En moins d'un quart d'heure ils se trouvèrent hors la barrière de l'Étoile, foulant un terrain uni, mais poudreux d'une longue sécheresse,

— Et moi qui n'avais pas la moindre connaissance de cette intrigue, qui lui proposais ce matin encore de se marier..... Soupçonniez-vous quelque chose, Des Verriers? Ah! cet enfant m'a cruellement trompé en tout.

— C'est vous, mon cher duc, qui vous êtes cruellement trompé sur son compte.

— Devais-je m'attendre à ce qui se passe aujourd'hui? Est-ce là un évènement naturel, et tant d'autres?

— Ce n'est pas plus un évènement que tant d'autres. Attendez donc pour vous désespérer. Washington n'atteindra pas celui qu'il poursuit; et s'il le rejoint, il ne le tuera pas. Je ne crois pas plus au romanesque qu'à l'histoire.

— Vous me consolez un peu, disait le duc. Oui, vous avez raison, le hasard n'est pas toujours aux ordres de la menace.

Malgré cette assurance, le duc ne ralentissait pas la course de son cheval. Paris fuyait derrière eux; Neuilly aussi; nuage à nuage la poussière avait répandu une couche épaisse sur leurs habits. Le duc était haletant; Des Verriers toussait. Le soleil prolongeait sur eux, en s'épanouissant entre les arbres, d'ardens rayons, à l'incommodité desquels se joignait la tyrannie d'une nuée de petites mouches.

— J'ai du malheur, reprenait le duc. Le jour même où je me vois enlever mon fils d'adoption, l'autre me laisse dans la crainte de le perdre.

— Réjouissez-vous plutôt de cette compensation. Vous vous êtes débarrassé d'un lourd fardeau en embarquant un fou dont la destinée vous a plus occupé que celle de trois enfans, sans vous procurer les avantages d'un seul. Mais que ce cheval a le trot dur! j'ai les reins brisés.

Ce n'était pas le moment de discuter l'opinion mille fois controversée de Des Verriers. D'ailleurs la poussière et la chaleur étouffaient toute communication entre les deux cavaliers. Doublant de vitesse, franchissant en un clin d'œil les plus longues avenues de

la route, ils n'avaient plus forme humaine, à force d'épaissir sur leurs visages, leurs cheveux et leurs habits, une croûte mêlée de sueur et de sable. Un instinct paternel avertissait le duc qu'il n'était pas loin de son fils. Il s'imaginait le voir dans chaque accident du chemin, dans la branche avancée au fond de l'horizon, dans le groupe de piétons noircissant la chaussée, dans les voitures qui arrivaient comme un nuage. A chacune de ces voitures, il ne manquait jamais de demander si elles n'avaient pas aperçu un cavalier au galop. Point de réponse satisfaisante encore. Enfin un boucher de Poissy leur cria du haut de son char-à-banc, escorté de deux énormes chiens, qu'il n'avait rencontré sur la route qu'une voiture de couleur jaune, suivie à quatre cents pas de distance environ d'un homme à cheval qui semblait vouloir atteindre cette voiture.

— Des Verriers! s'écria le duc; la voiture jaune, c'est la mienne; et ce cavalier est mon fils. Washington et Socrate vont se trouver côte à côte. Vous voyez, mon frère, si j'en avais fait deux amis, l'un se jeterait au-devant de l'autre; et Socrate, par une faveur de la Providence, arrêterait la course meurtrière de mon fils.

— Mon frère, raisonnez donc, je vous prie; si vous en aviez fait deux amis, Socrate ne serait pas parti pour le cap de Bonne-Espérance, et n'aurait pas été rencontré par Washington sur la route de Paris au Havre.

— Nous ne sommes qu'à un quart de lieue, selon toute probabilité, de l'endroit où est mon fils. Encore un effort; je crois entendre; j'entends un galop! Écoutez!

— Je n'entends que des cris qui partent de la rivière.

— Des cris! dites-vous? Reconnaissez-vous la voix de mon fils?

Presque couchés de lassitude sur la croupe de leurs chevaux, les deux vieillards arrivèrent au bas d'un pont jeté sur la rivière.

Au bord étaient des gens qui gesticulaient, criaient et se désespéraient.

— Ces malheureux voient noyer une jeune fille sans lui porter secours. Descendons, Des Verriers! sauvons-la!

— Le temps est précieux, mon frère; ce retard nous fera perdre la trace de votre fils.

Sans écouter, sans entendre seulement les observations de Des Verriers, le duc s'était mêlé aux gens amassés au bord de la rivière, et leur mettait de l'or dans les mains pour les engager à sauver la jeune fille, qui disparaissait et reparaissait plus affaiblie à chaque convulsion.

Il avait déjà enfoncé les jambes dans l'eau, quand enfin un paysan tenta de gagner la récompense. Il parvint à retirer la jeune fille. — Je me charge de votre dot, lui dit le duc avant de remonter à cheval. Et il partit. Son corps était partagé en deux zones, l'une de poussière, l'autre de boue : il avait l'air d'un poisson laissé à sec par le retrait de la marée.

— Dieu veuille que votre acte d'humanité ne nous ait pas mis dans l'impossibilité de jamais rejoindre votre fils. Vous serez le même toute votre vie.

— Elle est meilleure que vous, la Providence! Voyez, Des Verriers! voyez, devant nous, un homme à cheval! et à quelques pas de lui ma voiture jaune. Mes deux enfans ensemble! je les retrouve; quel hasard! quelle rencontre! ils ne seront plus séparés, puisque Dieu les unit au moment d'une éternelle séparation; et Washington ne commettra pas de crime, j'arrive à temps. Celui qu'il poursuit l'aura évité; il ne l'aura pas atteint. Chers enfans!

Le duc souriait et frémissait de contentement derrière sa couche de poussière; il avait vingt ans, il avait recouvré ses forces, il semblait soulever son cheval, au lieu d'en être porté. Des Verriers ne parlait pas : il était passé, à force de cuisson, à l'état de statue en terre cuite.

— Mais regardez donc, mon frère, ils sont arrêtés. Mon fils descend de voiture; c'est lui! ils se connaissaient donc? La portière s'ouvre, un jeune homme en descend; c'est Socrate! Des Verriers, je n'y vois plus; mes pleurs!... Dites-moi, je crois qu'ils s'embrassent; mais ils s'éloignent; mon fils lui jette quelque chose; qu'est-ce donc? Socrate le ramasse; ils s'avancent l'un vers l'autre.

— Ah!

Le duc se leva sur ses étriers et y resta tout d'une pièce, comme un compas de fer, jusqu'à l'endroit où une double détonnation s'était fait entendre et où deux hommes étaient tombés.

— Morts tous deux! tués l'un par l'autre! froids, morts! morts!

C'était donc là le rival qu'il poursuivait! Mon fils a tué mon fils! Morts sans se connaître! sans se connaître! Mes enfans! mes enfans! mes enfans! Mais aucune voix intérieure ne vous a donc crié que ma tendresse vous avait faits frères? Vous ne saviez pas que vous vous aimiez depuis vingt ans; toi, Socrate, que je t'avais ramassé dans la neige, une nuit d'hiver, que je t'ai servi de père, que ma fortune s'était partagée en deux, la moitié pour toi, l'autre moitié pour lui. Et toi, mon autre fils, tu ne savais pas non plus que c'était là celui que tu appelais ton ami, ton frère, celui que tu ne voulais pas laisser partir, celui qui te dit, dans sa première lettre : *Le jour de votre mort sera le jour de la mienne.* Était-ce là le lien du sang destiné à vous unir?

Mon Dieu! vous êtes bien cruel! s'écriait le vieillard, défiguré par la poussière détrempée dans ses larmes, allant de son fils mort à son fils mort. Mon Dieu! vous m'avez inspiré cet ardent amour de l'humanité et vous m'en punissez dans mon œuvre la plus suivie, la plus constante, la plus chère! Me frappez-vous parce j'ai été meilleur pour mes semblables que le reste des hommes! Mais alors vous êtes méchant, ou vous n'existez pas!

Je ne blasphémerai pas, se répondait le vieillard dans son effrayant monologue, en posant ses lèvres sur le front de ses deux enfans étendus et souillés par la poussière, en les relevant à demi et en faisant deux parts abondantes de ses larmes, de même qu'il avait fait deux parts entr'eux de sa tendresse durant leur vie.

Des Verriers avait fait corps avec son cheval; il était immobile; rien ne coulait de ses lèvres, blanches de la poudre du chemin, ni de ses yeux; aucun regard, aucune parole.

— Dieu est juste, reprit le pauvre duc, et ses volontés sont impénétrables; son œuvre est au ciel; sur la terre, il nous laisse maîtres de nos actions; mais sur la terre, il y a d'autres faux dieux, des dieux de sang, des menteurs, des ames enveloppées de ténèbres, comme la vôtre, dit-il à Des Verriers, qu'il secoua en saisissant la bride de son cheval. Vous êtes une ame hautaine, moqueuse comme l'esprit du mal, hérissée d'ironie; vous m'avez tué mes fils, monsieur! C'est vous qui avez fait de mon fils Washington un reflet de votre odieux caractère; c'est vous qui lui avez

mis le premier une épée à la main, qui avez ensuite placé un homme devant et lui avez crié : Marche ! C'est vous qui l'avez nourri de maximes vénéneuses, transmises de serpent en serpent depuis le tentateur, ce premier sceptique, jusqu'à vous, empoisonneur des ames ! Vous doutez de tout, et vous l'avez fait douter de tout, et de la vertu des sages, et de la pureté des femmes, et de la noblesse de tout sentiment ; doutez donc de la mort, grand sceptique!

Moi, je ne suis qu'un homme simple à vos yeux, un enfant, un pauvre d'esprit. Que je remercie Dieu de n'avoir pas votre génie superbe, et d'être bon ! Depuis plus de soixante ans, mon Dieu ! ma simplicité, mon ignorance a fait vivre le pauvre, mon imbécillité a passé des nuits froides dans les greniers à veiller les malades et les mourans ; j'ai perdu la santé à visiter les prisons et les hôpitaux, et je ne suis qu'un ridicule philantrope ? Mais qu'avez-vous produit, vous et les vôtres ? La mort de tout ; la mort de l'imagination, la mort du génie, la mort des croyances, la mort de mes deux fils ! Répondez-moi donc sur ces deux cadavres, — que vous ne nierez pas.

— Ces deux enfans vivraient encore, répondit froidement Des Verriers, si vous n'aviez pas perdu du temps à sauver la jeune fille qui se noyait, et si vous ne les eussiez pas fait connaître l'un à l'autre. Que vous avais-je conseillé ?

LÉON GOZLAN.

LE

TRIOMPHE DE L'ART.

. . . . . Where every something, being blent together,
Turns to a wild nothing...

« . . . . . Un amas de tout ce qui est quelque chose;
Confondu, cela forme un *rien* extravagant. »

(MERCHANT OF VENISE.)

Oserez-vous et daignerez-vous me suivre? voudrez-vous étudier avec moi quelques-unes des maladies de ce temps? Je ne prétends pas les guérir, mais aussi n'ai-je pas la folie de les prôner comme des bénédictions et des bonheurs. Oh! l'étrange chose, le drame effrayant, le spectacle sans rival, si l'on pouvait mettre à nu tout à coup la pensée d'un homme actuel, en choisissant l'un des plus distingués parmi la génération aujourd'hui florissante. Je demande quelle anarchie d'images, de figures, d'idées et de souvenirs, quel petit peuple en meute vous verriez s'agiter au sein de cette pauvre imagination ébranlée; quelle grande guerre civile du scepticisme et des idées mystiques, de Voltaire et de Walter Scott, du gouvernement représentatif et de Louis XIV; quelles luttes originales on

y verrait entre l'admiration du régime impérial et celle de la république, entre les théories folles de Werther et la statistique. Nous avons beau dire, nous sommes cela; aussi nous plaisons-nous à tout ce qui est fougueux, extraordinaire, hors de proportions. Les dernières escapades de l'art ont eu leur raison sentie et profonde.

Plus nous comprenons notre désordre intérieur, et plus nous recherchons la certitude des théories. Ces bâtons de notre vieillesse semblent devoir nous offrir un appui bienfaisant. L'homme qui, en rentrant chez lui, voit errer tour à tour dans sa pensée la nouvelle loi, le nouveau culte, l'art, l'esthétique, le christianisme, l'éclat mélancolique et fuyant de Mlle Taglioni, la grace sévère et folâtre de Fanny Elssler, le geste dominateur de M. l'abbé Duguerry, se trouve pris tout à coup de je ne sais quelle fièvre de démonstration, de théorie et de superstition mathématique. On se console ainsi, par une fausse philosophie, des douleurs que l'on a et de celles que l'on voudrait avoir. Il est peu de métaphysiciens qui ne se croient artistes, peu d'artistes qui ne se croient métaphysiciens. Si la génération des hommes de trente ans flotte dans ce vague, les facultés et les idées de la génération plus jeune sont bien plus morcelées encore : on a souvent fait la moitié d'un cours de droit, le quart d'un cours de médecine, quelques mois d'études d'architecture; on jouaille du violon, et l'on peint de petites aquarelles; heureux, lorsque sur chaque chose on en sait assez peu pour conserver quelque naïf instinct et ne pas créer, pour ses menus-plaisirs et pour la réforme de l'humanité, un système hiéroglyphique, fondé sur les obélisques, traversant la muraille de la Chine, s'appuyant sur la musique de Beethoven et aboutissant à la communauté des femmes!

Comment se fait-il que personne, jusqu'à ce jour, n'ait dit toute cette confusion et les tourmens réels qui en résultent; que nul jeune homme n'ait raconté les longs ennuis de son intelligence et les ennuis éternels de son cœur? Comment a-t-il pu se faire que les meilleurs livres modernes se soient remplis de descriptions inouies consacrées à des passions échevelées que je ne vois nulle part, à une quintessence de désespoir et de frénésie, de vice ardent et d'amour enragé qui n'existent plus, s'ils ont existé jamais; à des portraits de bahuts gothiques et d'armures rouillées, que Walter

Scott a beaucoup mieux peints ; et que, parmi tant de confessions égoïstes, aucune n'ait dit ce que souffre aujourd'hui le penseur et le poète ; comment le doute tue le poète ; comment la poésie même en appelle aux mathématiques pour se soutenir ; enfin l'immense appareil de phrases sacrifiées de nos jours pour ressusciter la victime.

On doit étudier cette confusion surtout à Paris ; en vain nous crie-t-on que Paris est un point dans l'espace ; de ce point lumineux jaillissent tous les rayons que l'on recueille au loin. A Paris est née l'habitude de nous rendre littérairement compte de ce que nous n'éprouvons pas. Si l'on comptait les fausses douleurs de l'époque, je parie qu'elles l'emporteraient en nombre et en intensité sur les douleurs vraies : un de nos amis sera en proie à la torture physique et morale d'Ixion, tant qu'il n'aura pas plu à Dieu de lui donner la gloire et le génie de Raphaël. Voici, nous dit-on, l'étoile d'un nouveau christianisme. En effet les églises de province se remplissent de tableaux et de sculptures dont le style profane et faux fait mal à l'ame, et dont le barbarisme s'augmente encore de la sainteté des sujets.

Si l'on se faisait moraliste sévère, on trouverait infiniment d'illusion et de mensonge dans ce qui nous environne. Mais ce serait une calomnie ; nous y allons de fort bonne foi, et nous sommes vrais dans nos mensonges. Tel homme éminent et digne d'estime prend réellement pour un chapelet le cordon de son binocle ; tel autre est persuadé que l'on peut régénérer l'atmosphère sociale avec une ode ; et tel autre, non moins déçu, attend le même bénéfice d'une meilleure distribution des canaux et des chemins de fer.

Il y a des gens qui vont à Notre-Dame, parce que M. Victor Hugo a fait un beau livre. Cette épopée originale et énergique, qui, dès sa préface, atteste l'inutilité de Dieu et la puissance *de la nécessité*, a rebâti une sorte de religion de l'architecture, comme si la pierre n'était pas toujours la pierre, et Dieu, Dieu. Tâchons de céder le moins possible à cet enthousiasme, que l'on emprunte tout fait, et qui ne met personne en dépense d'imagination, de sentiment ou de poésie. Essayons de trouver beau ce qui nous charme, et médiocre ce qui nous plaît peu ; nous aurons une faiblesse de moins : l'affectation.

Saint-Eustache est cent fois plus beau que Notre-Dame. La basilique dont M. Victor Hugo a fait son poème, représente l'époque de Grégoire de Tours, un peu romaine, un peu gauloise, un peu gothique, d'une masse imposante, d'un grand détail, d'une exécution durable, et d'une vénérable antiquité. Les termes de la science architectonique me manquent pour accuser ces arceaux et ces voûtes d'une lourdeur que je ressens et que je ne peux expliquer. Le joug romain pèse encore sur l'édifice; sa grandeur est plus épaisse que sublime; il n'a de poésie que ses souvenirs et sa masse. Donnez-moi les lignes aériennes, la perspective, la transparence magique, la féerie chrétienne de Saint-Eustache; le XIIIe siècle est là; un *chantre d'amour* allemand pourrait lire dans cette chaire le poème de saint Graal. A peine l'orgue retentit sous les doigts du jeune organiste, la foule accourt et remplit ce vaisseau léger, à la longue voilure qui se baigne dans le soleil et semble prêt à voguer vers ciel. Notre-Dame est souvent vide; cette large nef déserte effraie l'ame. Un temple sans fidèles est triste comme une philosophie sans idées : que d'autres admirent Notre-Dame; je ne puis que plaindre sa tristesse.

L'architecture est la plus tardive, mais aussi la définitive expression de l'état social. Je vois à Notre-Dame toute l'antiquité pieuse de la France monarchique, à Saint-Eustache les temps romanesques de la chevalerie; dans la brillante et majestueuse enceinte des Invalides, notre beau XVIIme siècle; et dans le Panthéon le semi-paganisme du siècle suivant. Notre-Dame-de-Lorette n'exprime-t-elle pas tout notre désir, toute notre espérance d'un retour aux idées mystiques; espérance vague, désir impuissant, qui ne détruisent ni nos mœurs acquises ni nos travers ineffaçables. Ce serait une belle histoire que celle de l'Art, considéré dans sa naissance très posthume et dans sa longue survivance à son objet primitif. L'ensemble d'idées que les cathédrales du moyen-âge exprimaient, non-seulement a cessé d'être compris depuis longtemps; mais pour les contemporains eux-mêmes, c'était déjà de l'histoire ancienne. Refaire du gothique aujourd'hui, c'est parler une langue morte. Les élémens de cet idiome ont disparu. Où sont le mysticisme monacal, la théologie scolastique et tous les ordres d'idées que le moyen-âge avait créés. La manie des antiquités re-

nouvelées est une de ces maladies qui nous possèdent; dans la littérature et la poésie, un archaïsme prétentieux; dans les arts, une puérile copie des formes oubliées.

Une époque n'est grande que sous la condition d'être *une*, de concourir, par les moyens poétiques et matériels, à l'objet éternel de la société, à l'entretien et au développement de l'homme moral. Mais quels sont ces moyens? Personne ne s'entend, et les plus graves intelligences se subdivisent à l'infini. L'industrie ou la religion, le bien-être matériel ou la moralité, forment-ils le vrai lien des hommes? Une société ainsi morcelée va-t-elle s'améliorer par l'égalité du prix du pain et l'égalité des jouissances de ce bas monde? Est-il certain que les livres à bon marché, les souscriptions populaires, les journaux épelés couramment, ennobliront les caractères en aiguisant les esprits? Suffira-t-il de dénouer toutes les langues pour former tous les cœurs?

Ces expédiens ne rassurent personne, et chaque jour on en invente de nouveaux. De tous les moyens d'agir sur la société, celui qui a obtenu le plus de succès récemment, et conquis le plus grand nombre d'ames, c'est le triomphe de l'art. Il s'est introduit dans la littérature, il a détrôné la philosophie, il s'empare de la religion; déjà il enfante je ne sais quelle foi catholique, et il menace de remplacer la moralité publique.

Je crains bien que cet apostolat auquel l'art moderne semble se vouer et qui le rend si fier, ne soit aussi creux que tout le reste. L'art veut tout remplacer, même Dieu sur son trône. Il n'a pas un pauvre moine sous la main; mais il a des capuces et des cordons pour tous les ordres religieux du moyen-âge. Il n'a jamais vu ni Richard-Cœur-de-Lion, ni Dunois; mais si les tournois et les croisades viennent à reparaître, leur arsenal est là, tout pourvu de cottes de mailles, de haches d'armes et de colossales épées.

Le monde se piqua d'un zèle demi-religieux, demi-profane, pour la gloire du christianisme, transformé en peinture et en musique. Les sciences, les plaisirs, les lettres, la poésie, la politique même, se teignirent d'un reflet de cette lumière presque païenne. On vit le ciel s'ouvrir à l'Opéra; et les voûtes voluptueuses de ce temple s'ébranlèrent d'étonnement, lorsque les modulations de l'orgue sacré s'y firent entendre. La légende de saint Antoine détrôna les

contes mythologiques de la Grèce. Sous le portail et les arcs-boutans des églises, on aperçut des hommes élégans, admirant et commentant les formes de l'architecture catholique. Les journaux portèrent, dans tous les coins de la société, l'éloge de la mission civilisatrice de Jésus, de son influence sur l'art, de la musique sacrée, et de la poésie sacrée. Enthousiasme de malades qui n'était pas de bon augure ; les amateurs du *beau* dans le christianisme, s'applaudissaient de leur triomphe; les ames qui aiment la vérité souffraient. Le plus pimpant, le plus élégant, le plus fardé, le moins majestueux des quartiers de Paris, c'est assurément la Chaussée-d'Antin, avec son architecture avare d'espace, sa régularité qui prétend à l'aristocratie, son mouvement de commerce et de plaisir. Là s'élèvent, à deux portées de fusil l'un de l'autre, deux temples fort peu semblables en apparence, très semblables en réalité, — l'Église royale de musique, — et l'Académie chrétienne de la prière et de l'art ; — je veux parler de Notre-Dame-de-Lorette. — On a donné à un architecte habile une ruelle étroite, une petite place; il a profité de l'espace; il a été élégant et gracieux; il a fait place aux peintres; il leur a livré une galerie tout entière; on ne peut entrer mieux qu'il ne l'a fait, et dans le caractère propre de la Chaussée-d'Antin et dans celui du temps. On ne peut être un artiste médiocre, quand on reproduit exactement la pensée d'un siècle : il est surtout difficile et grand de faire vivre cette pensée dans les masses architecturales; M. Lebas y a réussi d'une manière extraordinaire; l'église chrétienne et catholique du XIXe siècle lui appartient, et n'appartient qu'à lui; c'est quelque chose de semi-byzantin, de riche, d'orné, d'élégant, de coquet, qui s'accorde à merveille avec le néo-catholicisme poétique de ce temps. On y voit l'art dominer toutes les idées, l'emporter sur tout le reste; et s'il arrive à l'art proprement dit de dominer la religion, de l'emporter sur tous les principes, d'étouffer la moralité, il ne parvient qu'à détruire sa force réelle. Il se tue lui-même. On a voulu qu'un excellent architecte bâtît un boudoir d'artiste et qu'il en fît une église. Notre-Dame de Lorette nous semble donc un arrangement à l'amiable entre la foi d'une part, et de l'autre, le sentiment artiste ; l'un et l'autre s'y montrent selon leurs proportions relatives : la religion, brillante et coquette ; l'art, do-

miné par le désir du bien-être. L'éclat et la gentillesse de ce réduit correspondent bien avec nous, avec cette recherche du comfortable qui est notre vœu principal dans le ménage comme dans la poésie, dans le vice comme dans la vertu : aussi est-il curieux de voir le triomphe de l'art assujetti lui-même à notre voluptueux égoïsme, parer de mille ornemens et déguiser sous mille broderies le commerce avec Dieu, si sévère et si terrible, quand Bossuet parlait, quand saint Bernard partait pour la croisade.

Aussi ces vieilles époques, si complètement mortes pour nous, voulaient-elles des arceaux fuyant à perte de vue, des lointains symboliques, des perspectives immenses comme les entreprises du temps, enfin toutes les séductions contemplatives du moyen-âge. Au commencement de la conversion gauloise et saxonne, ce n'est pas cela encore ; les formes sont lourdes ; les colonnes semblent sortir de terre avec peine ; les cintres surplombent ; l'épaisseur des masses vous pénètre de terreur. Quant à nous, prosélytes de l'art moderne, nous revenons aux lignes droites, aux angles aigus, aux arrangemens géométriques. La multiplicité ressentie des ornemens, la rivalité de la soie, de l'or et de la pierre polie, se disputent le peu d'attention que le dévot peut donner encore. Et derrière le faste de ces grilles, le bedeau passe, la loueuse de chaises fait son commerce, et quelque vieux pauvre se laisse enterrer.

On a prêché le fanatisme de l'art ; et ce n'était qu'un paganisme après tout. Cet emportement suspect de la mode n'est pas encore affaibli au moment où nous écrivons ce peu de lignes, et l'état présent des esprits mérite qu'on l'étudie. Soulever la première écorce des apparentes vertus et des vices apparens, c'est un travail plein d'intérêt. Un siècle, comme un individu, se donne assez rarement pour ce qu'il est. Une telle étude vaut bien l'étude des livres et la science des combinaisons mortes. Où va donc ce grand flot d'hommes, agités de passions communes et diverses? où vont ces deux ou trois générations entassées et dissemblables? quelles sont-elles? que renferment leurs ames? Leur caractère est-il, ainsi que le prétendent les uns, de se livrer aux travaux matériels? ou de rêver, comme le veulent les autres? ou d'acquérir de l'or? ou de faire triompher l'intelligence? combien de contre-courans luttent

dans cet océan confus? cette tendance religieuse est-elle vraie? Cette passion pour les arts sera-t-elle féconde? Problèmes qui doivent agiter le penseur.

Il me semble que la nouvelle église les résout fort bien; elle nous ressemble.

Le caractére général de cette église est rationnel, c'est-à-dire logiquement et habilement calculé, et très analogue à la physionomie du siècle; c'est du luxe sur de la symétrie, les mathématiques et l'argent. L'architecte a compris le cours des choses contemporaines, luxueux, timide et étroit. Il ne s'agit plus des audaces du spiritualisme chrétien, mais d'un bonheur au petit pied, d'un comfortable qui cherche toutes ses aises. Vous voulez faire de l'art chrétien! eh! bon Dieu! rendez-nous ce qui l'alimentait autrefois, le culte de l'amour, le groupe social, la foi commune. Aujourd'hui, chacun ne se défalque-t-il pas le plus nettement possible du grand compte national? Où découvrez-vous les points de cohérence? Aux temps primitifs de l'art, l'algèbre même, les mathématiques semblaient un rayonnement de l'ame; à elle on rapportait tout; d'elle seule on faisait tout descendre. Depuis le commencement du XIX[e] siècle, la poésie, la pensée, le dévouement, la morale et les arts semblent relever directement de la seule arithmétique, c'est-à-dire du *moi*, dans la naïve aridité de sa nature. L'individualité, mot qui déshonore la langue, n'a plus qu'elle-même à contempler. Infatigable dans sa bienfaisance envers elle-même, elle raisonne pour rendre ses jouissances plus vives, introduit le plaisir sensuel dans le plaisir de l'intelligence, court à l'Opéra pour donner au sermon du lendemain un attrait plus piquant et une vivacité plus tonique.

Ces modestes pages ne seront pas inutiles, si elles contribuent à faire sentir le ridicule de quelques affectations relatives à l'art, à la religion et aux théories nouvelles, si elles contribuent à effacer le désordre moral, à ramener quelques esprits ingénus à l'amour du *vrai*, source de tout bien, de tout amour et de toute grandeur.

PHILARÈTE CHASLES.



PRÉFACE D'UNE GALERIE DE BAS-BLEUS.

Quelle histoire! quelle tentative! quelle hardiesse! *Une galerie de Bas-Bleus!* Réunir les annales de ce royaume dangereux, révéler cette nouvelle planète sociale, ce monde à part et qui tient par tant de fils, à la fois intimes et secrets, au monde infini des travers, des passions et des folies du jour!

Qu'avons-nous fait? hélas! en acceptant une pareille tâche? qu'avons-nous entrepris? Avons-nous assez calculé nos forces, assez approfondi notre courage en nous chargeant de grouper et de montrer à l'optique de la biographie ces portraits sans nombre de contemporains illustres que la gloire et la popularité littéraire ont déjà lithographiés à demi? Morale, philosophie, instruction, hémistiches, histoires et romans intimes, qui laissent échapper un éventail ou une papillote; renommées féminines qui fleurissent aujourd'hui sur toute la carte de France, et feraient presque soupçonner l'existence d'une muse à chaque fenêtre où fredonne une linote et qu'embellissent l'œillet, l'hortensia, la capucine, ou toute autre fleur domestique (la violette de Parme exceptée).

Loin de nous pourtant, loin de nous l'épigramme qui dessèche tout ce qu'elle touche, l'épigramme superflue en un pareil sujet et surannée d'ailleurs contre ce titre et cette qualité de *muse*.

En nous supposant en effet l'audace ou la volonté d'ébrauler quelques-uns de ces autels, quand même nous pourrions exorciser certaines prêtresses de la littérature, remplacer sur la chevelure de nos Corinnes parisiennes la verveine de l'illumination poétique, par le persil du ménage ou la feuille de vigne des desserts, aurions-nous la force de détruire le culte, de déraciner cet arbre vigoureux, touffu, où vient s'asseoir en cercle le bataillon sacré de nos femmes auteurs, arbre un peu jaune, il est vrai, et dont le feuillage ne reverdit guère, mais qui n'en est pas moins attaché au sol par des racines fortes et solides?

Vous vous souvenez cependant, avec regret, qu'autrefois, à l'ombre de tel salon aimable et sans prétention, sous les rideaux de tel boudoir

qui n'avaient jamais ombragé le pédantisme ni le bel esprit, vous ve iez chercher un de ces entretiens faciles, simples, qui cicatrisent si bien les fades propos, les idées plates et vulgaires des sots et des ennuyeux de toute une journée.

Mais, hélas! aujourd'hui, la confiance et la simplicité ont fui à jamais ce modeste asile. Les graces du tête-à-tête se sont envolées. Madame est tout à coup devenue auteur. A force de lire et de feuilleter les romans, les mémoires et les préfaces, la fumée littéraire a fini par lui monter aussi au cerveau; adieu donc la sécurité, adieu la confiance. Il règne ici un faux parfum d'hôtel Rambouillet qui ne se dissipera plus. Voiture et Ménage ont passé sur ces coussins. Voyez-vous ces fauteuils? Ils ont assisté hier à une lecture romaine ou gauloise; il en est même resté à cette causeuse un faux air de chaise curule. On sonne à la porte! Qui va là? est-ce un libraire? est-ce un prote d'imprimerie? Ah! tout est changé; et quoi de plus cruel que de voir le démon du style et de la publicité engloutir ainsi tant de commerces heureux, aimables, de vieilles amitiés souvent? Mais qu'y faire? Nous nous soumettons bien aux spéculateurs, aux politiques de fauteuils, aux archéologues, aux centaures, aux poètes à l'eau de lavande, aux gourmets, aux philanthropes industriels, et même aux horticulteurs; il faut donc aussi nous soumettre aux muses.

Il en est d'ailleurs de ce titre de *Muse* comme de celui de *Bas-Bleu*, titre beaucoup plus général et qui pèse aujourd'hui sur un certain nombre de femmes célèbres, titre qui n'a rien d'offensant, si, au lieu de chercher à le désavouer, on l'accepte au contraire, et on s'en targue comme un sergent se targue de ses chevrons.

A quoi donc faut-il attribuer quelques méchans brocards, quelques quolibets de hasard, aussitôt oubliés que lancés, qui ont été adressés, de loin en loin, à Paris et à Londres, à la congrégation des Bas-Bleus anglais et français ou anglaises et françaises.

Ces traits doivent être imputés, suivant nous, à cette prétention de certains Bas-Bleus, de vouloir paraître repousser ce qu'ils ou elles avaient au fait brigué et obtenu; prétention insupportable à tout le genre humain. En effet, est-ce que la fleur produite par l'églantier peut s'appeler autrement que rose sauvage? Est-ce que le lauréat académique, c'est-à-dire le Bas-Bleu au masculin, ne s'appelle pas à la fois rhéteur, citateur et solliciteur? Pourquoi donc la femme auteur qui comprend, médite, pérore et écrit, refuserait-elle de s'appeler Bas-Bleu? C'est là une dénomination claire, simple, et qui a d'ailleurs le triple avantage d'être commode à prononcer, imitée de l'anglais et déjà populaire en France jusqu'à un certain point.

Oui, dussiez-vous nous accuser de dérision ou d'irrévérence, matrones de la publicité, et vous, nymphes littéraires, pastourelles des verts pâturages de la strophe et de la rime, nous voudrions que, sur certaines cartes de visite, on lût désormais : « Madame la baronne une telle, *Bas-Bleu*. »

Vous vous offensez; eh ! pourquoi ? A quoi bon taire ou cacher, à la porte d'une antichambre ou sur une carte de visite, ce qui a été publiquement dénoncé par le frontispice d'un livre ? Le titre vous fait peur; mais un siècle bien autrement correct et régulier que le nôtre, le XVIIe siècle, n'a-t-il pas eu, lui aussi, ses Bas-Bleus sous un autre nom ? Vos grand'mères *les Précieuses* ont eu leur règne sous Louis XIV. Aucune femme de ce temps-là ne craignait de se voir inscrite sur le registre du goût et du bel-esprit. La vive et diserte duchesse de Longueville n'hésita pas à commander en chef le camp des *Précieuses;* la bonne et sensible La Fayette servait sous le même drapeau; madame de Sévigné elle-même, cette reine du style, était une Précieuse aussi.

Plus tard, il est vrai, un petit comédien de la troupe de Monsieur, un rieur maudit, Molière, s'avisa de tourner en ridicule et de mettre en comédie ce surnom de *Précieuse*. Le surnom fut tué; mais les sentimens, les exigences de goût et de compagnie qui l'avaient fait naître, n'en subsistèrent pas moins.

Or, avant qu'un autre rieur, un autre Molière ou un autre hasard ne fasse pour ce nom de *Bas-Bleu* ce qui a été fait pour celui de *Précieuse*, c'est-à-dire, ne le rende ridicule, saisissez-vous-en donc, mesdames, comme d'un point de ralliement, comme d'un bouclier; n'hésitez pas à attacher vos noms propres à cette devise, ô vous, romanciers, historiens, philosophes en jupes, qui n'avez de féminin ni dans le dictionnaire de l'Académie, ni dans le dictionnaire de l'usage; désarmez le quolibet en vous l'appropriant. « Courez, comme dit La Bruyère, au-devant du ridicule, afin que le ridicule ne vous atteigne pas. » Faites-vous Bas-Bleus, si vous voulez ne plus être appelés Bas-Bleus.

Nous avions besoin, en vérité, de ces aveux et de cet appel à toutes les femmes auteurs sensées et sensibles, avant de dire ce que sera ce petit monument que nous annonçons, cette petite histoire que nous avons appelée : *une Galerie de Bas-Bleus*.

Ce ne sera, comme on le voit déjà, ni un trésor de railleries et d'épigrammes, ni une colonne élevée au scandale, ni un musée personnel et hardi, dans le genre des *Dames galantes* de Brantôme ou de la satire de Boileau contre les femmes.

Nous viserons avant tout, au contraire, à la candeur, à la bonne foi critique. Nous n'irons pas nous informer s'il est à regretter ou non que telle

main, blanche et bien faite, ait ôté son gant pour se tremper dans l'encrier. Nous chercherons à nous rendre compte, avant tout, des chefs-d'œuvre que ces doigts de femme auront enfantés en se promenant sur le papier. Nous mettrons, s'il se peut, quelque ordre dans ce royaume remuant, volage, qu'on appelle le royaume des femmes auteurs. Nous aurons Bas-Bleu Ier, Bas-Bleu II, Bas-Bleu III; nous exposerons et classerons les têtes couronnées de la littérature féminine, comme on dispose les plantes sèches d'un herbier, ou comme Mézeray et Velly classent et numérotent les rois de France des anciennes races.

Grace à ces soins, notre crayon pourr a-t-il faire autrement que d'être indulgent et léger, quand le nom figure ra au bas de chaque portrait?

Cependant, si l'original a des traits qui prêtent naturellement au rire ou à une honnête causticité, sans doute nous ne nous chargerons pas de le redresser. Nous n'agirons pas à la mani ère de ces peintres de portraits qui peignent les petites-maîtresses avec de l'eau de la fontaine de Jouvence; nous ne laisserons échapper ni une pr étention, ni une pensée forte, ni un chef-d'œuvre, ni une ride; nous briserons le vieil encensoir de la galanterie française, en demandant à Plutarque de nous prêter quelquefois sa plume de bronze. Puissions-nous accomplir cette histoire des *femmes illustres*, que la comtesse de Chare y demandait, suivant Voltaire, à l'abbé de Châteauneuf!

C'est ainsi seulement, c'est avec cette m âle fermeté de l'historiographe, ou même du nécrologue, qu'il est permis de peindre aujourd'hui ces femmes, jeunes ou vieilles, qui s'occupent d'idées et de style.

Otez-nous, au contraire, cette ressource; faites-nous courtisan au lieu d'être historiographe, que devient notre mission? Quelle médisance! quel scandale! C'est alors, vraiment, qu'on va voir se déchaîner contre les écrivains du beau sexe le vieux tigre de l'épigr amme et de la conjecture.

Examinez en effet le Bas-Bleu, pris en général, comme fait, comme abstraction, sans pièce justificative d'âge ou de fig ure. Quoi de plus redoutable? quoi de plus singulier? quoi de plus dangereu x? Alors le mot seul peut vraiment occasionner quelque sentiment de répugnance et d'effroi.

On s'est moqué de plusieurs classes d'honnêtes gens qui n'avaient que le tort de se trouver un peu plus en dehors que le reste; les rieurs de profession se sont pris aux médecins, aux avocats, aux plaideurs, aux procureurs, aux poètes, aux coquettes, aux gentilshommes. Mais le Bas-Bleu! si on voulait aussi le prendre à partie, quel chapitre de mœurs! quel élément de moquerie! quel texte satirique, si la satire n'avait pas déjà émoussé ses dents contre la cuirasse de quelques Jeanne d'Arc littéraires!

Le Bas-Bleu nous menace, nous assiége; il est partout, dans les salons,

dans les cercles, dans les foyers, en Suisse, en Hollande, en Belgique, à Florence, à Venise, chez vous peut-être, oui, chez vous.

Vous vous rassurez, vous êtes célibataire. N'importe, à une heure indue, à dix heures du matin, on ouvre votre porte, on nargue vos dieux lares; quelqu'un entre, s'installe devant vous, ouvre la bouche, roule les prunelles, déroule un manuscrit et commence une lecture à haute voix, lecture despotique, accablante, qui vous défend de remuer, de sortir, de sourire ou de parler.

Quel est donc cet hôte singulier? Est-ce un homme? est-ce une femme? est-ce un démon? est-ce un esprit? C'est un Bas-Bleu, le Bas-Bleu gaulois, et malheur à vous! Vous venez d'être piqué et mordu sans vous en douter par le Bas-Bleu de la pire espèce, celui qui représente l'émancipation féminine au huitième degré; capote convexe, voix mâle, théories sociales, moustaches. Apprêtez-vous à entendre citer pêle-mêle, dans une espèce de grimoire, Martin Luther, Saint-Simon, Diderot, Albert-le-Grand, Jean-Jacques, Bentham, Jésus-Christ, le compère Mathieu. A la fin de la visite, vous êtes solennellement invité à vouloir bien participer à des vendredis néoplatoniciens, où l'on discute les droits de l'homme et de la femme, et où l'on mange un dindon. Le Bas-Bleu gaulois vous emprunte, en se retirant, 30 francs pour faire rôtir le dindon.

Autrefois les oncles et les lecteurs recommandaient surtout à leurs neveux et pupilles de bien se garder des dangereux amours de coquettes ou d'actrices; aujourd'hui, on dirait volontiers aux jeunes gens sans expérience : — Défiez-vous des amours de Bas-Bleus.

Ainsi en province et dans un certain monde, on vous soutiendra qu'il existe véritablement à Paris un Bas-Bleu, grand-maître, petit-fils de Bossuet, qui vous fascine les cœurs en jetant de la poudre aux yeux du genre humain. Ce Bas-Bleu est un phénomène; style d'aigle, phrase de prophète, et quel langage! Bien taillé, vigoureux, mais dangereux à respirer, dit-on, et dont on a tort de vouloir s'enivrer, parce qu'il vous change tout à coup un idolâtre de vingt-cinq ans en un soldat de la Moskowa.

Il est convenu, du reste, que le Bas-Bleu pris en général doit avoir le système de la sensibilité très développé, et avoir ou avoir eu les passions très vives. Il adore le vent, les éclairs, les tempêtes, les tonnerres, les volcans, les précipices, les tourbillons et la physique. Vous lui dites en soupirant : « Oh! mon cher ange, je vous aime! » Et le Bas-Bleu vous répond sans soupirer : « *Abrakadabra!* »

Ensuite, toujours en exploitant le terrain vague et illimité de la satire, pourrions-nous ne pas peindre le Bas-Bleu parisien, décoré de faux marabouts, qui languit, soupire et engraisse? Pauvre ame! pauvre tige!

pauvre existence! approchez-vous de cette reine de l'élégie aristocratique. Écoutez un peu les sons de cette voix, musicalement composée comme les notes d'un petit harmonica. Remarquez ce bras délicieusement posé par M. Devéria, et cette coiffure, d'après M. Tony Johannot; cette noble et belle tête de femme, chargée d'élégance, d'épis dorés et de grappes de groseilles. Savourez aussi l'orgeat de cette conversation limpide, enivrante... Eh quoi! vous vous éloignez tout à coup! vos traits se crispent! vous parlez d'absinthe et de vinaigre!... Eh non, cessez de vous effrayer; ce que vous prenez pour du vinaigre n'est autre chose qu'un bon mot, un peu vif, il est vrai, un peu assaisonné, mais que le Bas-Bleu aristocrate n'en a pas moins déjà prêté et emprunté plusieurs fois, depuis seize ans et demi, à ses belles-sœurs, à ses cousines, à ses tantes, à ses nièces, ou à ses bonnes amies, qui ont un petit esprit et de beaux chevaux à leur voiture. Le Bas-Bleu élégiaque fait surtout fureur dans les départemens.

D'ailleurs, est-ce que chaque petite ville, chaque canton n'a pas son Bas-Bleu, enlevé, comme par miracle, à la tissanderie, à la rouennerie, ou à la boulangerie à la mécanique? Un journaliste, muni d'un passeport, avec le simple titre d'*hommes de lettres*, devient une espèce de pierre aimantée qui attire tous les Bas-Bleus des provinces qu'il traverse. Le Bas-Bleu provincial est ordinairement l'oracle du chef-lieu : on valse comme il valse, on rit quand il sourit. D'ailleurs, en province, on n'admet pas de demi-perfectious. Une femme a-t-elle de l'embonpoint, une place de receveur pour mari et un coude-pied bien fait? ses vers sont excellens, cela va de soi-même.

Enfin, en tête d'une galerie de ce genre, purement arbitraire, comme on voit, pourrait-on oublier le Bas-Bleu sexagénaire, espèce de Briarée de la conversation, qui pérore, gesticule; beau dragon, vraiment! une palinodie perpétuelle, un déluge de cris, de gestes, d'adverbes, de superlatifs et d'interjections? Quel feu! quelle vigueur! quel caractère! quelle langue surtout, bigarrée, chamarrée, fougueuse, violente, universelle, superbe! Et dites, après cela, que le style fatigue, que les livres exténuent. Voyez, après trente ouvrages, cette force, ce maintien! Un de nos amis, qui causait littérature un jour avec un Bas-Bleu sexagénaire, nous a assuré en avoir reçu un petit soufflet à poing fermé. Il est vrai qu'il s'agissait de savoir si le madrigal était encore à la mode, et que ceci se passait dans le tête-à-tête.

Mais quel nom conviendrait-il de mettre au bas de ces portraits de femmes auteurs? Aucun, en vérité, à moins que l'allusion, cette amie aux paroles empoisonnées, ne veuille s'en mêler. Ces portraits n'appar-

tiennent à personne, pas plus que telle figure bizarre qu'il vous plairait de crayonner sur les murs dans un moment d'ennui.

Sans doute les Bas-Bleus, pris comme sujets d'imagination et de fantaisie, pourraient fournir le sujet d'un poème grandiose et curieux. Mais ce poème qui oserait, le tenter? Serait-ce Dante? Serait-ce Rabelais? Serait-ce Byron?

Qui donc oserait jamais prendre la trompette et les pinceaux de l'épopée pour montrer ce vaste théâtre, où se précipitent, s'agitent et se confondent les Bas-Bleus de tous les temps? Comment retracer ce spectacle sous des traits assez grands et assez fiers? Montrer la jeune fille venant se sacrifier elle-même sur l'autel du roman, le grainetier ou le parfumeur réclamant et ramenant au comptoir sa femme montée sur le trépied de la rime, l'amant ne trouvant plus qu'une couronne de chêne à la place des cheveux noirs de sa maîtresse, le mari forcé d'embrasser, tous les matins, Vaugelas, Aulu-Gelle ou d'Olivet; les cuisines, les tourne-broches, devenus tout à coup phalanstériens; une lutte acharnée de femmes de lettres à gens de lettres, la littérature des deux genres? Quel carnage de style! quelle mêlée d'épithètes! Quelle prise et quel assaut de bonnets à barbe métamorphosés en casques, de sublime tombé en quenouille, ou de pathos déguisé en amazone!

Mais, hélas! puisque le don de chanter et d'embrasser le côté poétique d'un tel sujet nous est refusé, contentons-nous donc du côté positif et spécial.

Opposons à cette peinture surnaturelle un simple exposé de ce qui se passe aujourd'hui chez la plupart de nos femmes auteurs. Elevons, à défaut d'un Panthéon ou d'une forteresse, un édifice paisible où chaque Bas-Bleu aura son rang et sa place.

Peignons surtout l'intimité respectée par la poésie, la muse devenue ménagère; les nouvelles-mariées ne poursuivant les guirlandes littéraires que pour les déposer sur le front d'un mari, ne récoltant les lauriers de la gloire que pour en faire hommage à la boutonnière des dieux pénates, aux épices du ménage ou à la surface d'un jambon patriarcal.

Allons, mesdames, allons, cessez de cacher ainsi vos visages que le génie enflamme. Bas-Bleus modestes, Bas-Bleus sublimes, accourez, et songez qu'il y va peut-être ici de toute la république des lettres féminines. Ne souffrez plus que des censeurs rigoureux et incommodes vous affublent au hasard de sobriquets, de ridicules qui ne vous appartiennent pas, vous enlaidissent à plaisir, vous contestent non-seulement la grace, non-seulement la jeunesse et le sourire, mais encore le droit de tenir une plume.

Oui, vous avez le droit d'écrire, de penser et de corriger des épreuves d'imprimerie, comme vos oppresseurs naturels. Le génie n'a point de sexe; on ne trouve guère parmi les femmes auteurs, il est vrai, d'athlètes, ni de soldats aux gardes; mais cela n'exclut pas la possibilité d'y rencontrer de grands poètes ou de grands penseurs. Et si Apollon ne s'est jamais changé en femme, du moins peut-on dire qu'Apollon a toujours aimé les nymphes et les femmes plus qu'aucun autre dieu.

Ainsi, vous le voyez, cette galerie qui s'annonçait d'abord comme une œuvre de haut scandale, de grande attaque et d'acharnement sans fin, sera faite au contraire de manière à n'irriter personne. Les Bas-Bleus seront classés comme les grands hommes, et la collection de leurs œuvres et de leurs portraits n'aura rien de plus redoutable que tant d'honnêtes et tranquilles biographies qui se construisent çà et là, en se copiant les unes les autres. Seulement, notre galerie ne copiera pas servilement ses devancières, attendu qu'elle aura le privilége de n'en point avoir.

Ainsi seront à jamais consacrés les droits et les titres de la littérature et de la pensée chez les femmes. Venez donc à nous, enthousiastes de province, biographes de la médisance, trompettes des lectures intimes, commentateurs de l'éventail ou du corset, vous qui connaissez à fond toutes les muses de la Champagne, de la Normandie, les Saphos picardes; vous aussi qui avez été éperduement amoureux de quelques nouvelles philosophiques ou de traités de morale déguisés en femmes; et vous, libraires achalandés dans les salons, éditeurs du grand monde, qui ramassez une feuille de rose ou une dame de trèfle sous une table de jeu, pour en composer de petits mémoires en six gros volumes; venez à nous, entourez-nous de détails, de renseignemens; secondez-nous, chevaliers, paladins, intendans, gentilshommes ordinaires de la littérature des Bas-Bleus.

Et à présent que la glace est rompue, que la première pierre du bâtiment est posée, commençons, et ne nous inquiétons ni des récriminations, ni des éclairs de fureur, qui pourront jaillir de certains verres de lunettes. Femmes illustres, vous nous lapiderez aujourd'hui peut-être, sauf à nous porter en triomphe demain, au nom de votre popularité.

Notre galerie s'ouvre, entre qui voudra! Le premier portrait que nous y suspendrons, sera celui du roi des Bas-Bleus, de très haute, très digne et très puissante majesté Bas-Bleu Ier, madame.... Veuillez attendre jusqu'à un autre dimanche.

ARNOULD FREMY.

Académie Royale de Musique.

DUPREZ.

J'arrive bien tard pour parler de Duprez; le public s'est déjà prononcé d'une façon éclatante en faveur du ténor italien, qui retourne à sa patrie et vient prendre possession d'un *asile héréditaire*, bien précieux pour le chanteur et pour nous. La voix de Duprez était une énigme; l'Italie l'a transformée de telle sorte, que les moins instruits sur ce point étaient ceux qui l'avaient entendue de 1826 à 1828, avant l'émigration de l'artiste. Duprez nous a révélé cette voix qu'il s'est faite, il nous a dit le mot de l'énigme, et cette confidence a d'abord séduit les plus difficiles par son charme et sa douceur; elle a porté bientôt son retentissement dans la salle entière et jusque dans les corridors.

La voix de Duprez s'élève jusqu'à l'*ut* au *ré* même, celui que l'on pose sur la quatrième ligne, la clé étant celle de *sol*. Elle descend et s'arrête au *ré* de la double octave basse. Voilà sans doute un riche ravalement, deux octaves en voix de poitrine, mais je compte ici les sons vibrans avec éclat, et ceux dont l'émission ne peut être hasardée qu'à la faveur de l'allure tranquille du morceau, de l'extrême réserve de l'accompagnement. Le fort de cette voix est au cœur de l'organe, la sixte d'*ut* en *la* sonne admirablement; faites manœuvrer Duprez dans cette région, il charmera par la douceur de timbre, la rondeur de ses sons, une mise de voix parfaite, une justesse exquise, il lancera la foudre, s'il le faut. L'air de *Guillaume Tell*, *Asile héréditaire*, s'est fort heureusement rencontré pour nous livrer le chanteur gouvernant à son aise des armes dont il est sûr, et qui ne doivent pas le trahir. Le virtuose s'est montré complet dans cet air.

La mélodie suave de l'*adagio* a séduit tous les cœurs, le chant guerrier a sonné comme une trompette, il a transporté l'auditoire, et pourtant Duprez retenait le mouvement de ce motif écrit par Rossini, pour être dit plus vivement. L'énergie du chanteur, la puissance de son organe, ont produit une sensation merveilleuse; on croyait marcher au pas de charge, tant cet air avait de chaleur et de verve; l'adroit chanteur nous entraînait au pas ordinaire.

Duprez n'emploie que très rarement la voix mixte pour les sons de la quinte la plus élevée de sa voix. Je n'approuve point cette réserve; certes il est beau d'attaquer franchement et de tirer de sa poitrine, des notes que beaucoup d'autres élaborent dans leur tête, mais il faut que le résultat en soit parfaitement heureux. Je pense que si Duprez avait recours à la voix mixte pour la dernière partie de l'*adagio* du trio de *Guillaume Tell*, lorsque sa voix est long-temps arrêtée sur le *si naturel*, le *la dièze*, lorsqu'il dit : *Je ne te verrai plus*, en touchant les cordes *sol*, *la*, *si*, le trait de mélodie aurait infiniment plus de charme, une expression moins stridente, moins déchirante sans doute, mais plus douce, plus tendre, et qui donnerait une plus entière satisfaction au cœur comme à l'oreille. En musique il faut peu déchirer; ces tons aigus de Duprez sont, dans cette position, un peu tiraillés, arrachés du gosier, et, leur justesse n'étant pas toujours irréprochable, il en résulte un effet dont la voix mixte effacerait les aspérités.

Voilà ce que j'écrivais après avoir entendu pour la première fois notre nouveau ténor, et mon observation était juste. Mais depuis lors le paladin musical s'est affermi sur ses étriers; il attaque, tient et conclut à merveille la phrase si pathétique de Rossini; ses accens pleins de vérité, son cri de douleur, touchent vivement, font verser des larmes; ils sont d'une puissance dramatique à qui rien ne résiste. J'aurais dû supprimer ces quinze lignes de critique; je les laisse, afin de prouver que j'ai mis bas les armes du moment où la réussite a justifié l'audace du virtuose. Puisque le thème n'est plus le même, il faut bien changer les variations.

La sixte médiaire d'*ut* en *la* sonne chez Duprez d'une manière admirable. Le *si bémol* qui vient après, à l'aigu, est faible, le *si naturel*, bien que plus élevé, sort mieux, l'*ut* et le *ré* ont peu d'éclat. Je vous ai déjà dit que tous ces sons partaient de la poitrine. Ainsi lorsque après un motif suave, tel que, *O Mathilde idole de mon ame !* que notre premier ténor présente avec une grace, une élégance, un charme parfaits, arrive un trait de vigueur à l'aigu tel que : *Haine! malheur à nos tyrans!* ce trait d'éclat et de puissance, placé sur le *si bémol*, note faible de Duprez, ne produit pas tout l'effet que l'on s'était promis.

Mais dans la strette du trio, nous n'avons pas de *si bémol*, le *la* est la note la plus aiguë, et c'est de ce point que le chanteur descend. Pourquoi donc cette voix si belle et si franche couronne-t-elle si imparfaitement les deux parties vocales qui manœuvrent avec elle? Je vais vous en donner la raison. L'organe de Duprez sonne bien, si vous lui donnez le temps de préparer et de lancer la note essentielle. La soupape de sa voix n'agit point avec la même prestesse que la soupape d'un jeu de cymbale, de doublette ou de larigot, il faut que le chanteur prenne ses temps; si vous le pressez trop dans sa marche, il abandonne la partie, ou du moins ne fait que l'indiquer. Voilà pourquoi Duprez se plaît à ralentir le mouvement quand il en est le maître. Si cette manière de procéder est un défaut, c'est celui des grands chanteurs, les acteurs à voix peu exercée, les comédiens asthmatiques vont toujours un train de poste, ils se hâtent d'expédier des notes qu'ils ne sauraient tenir, et la véhémence de leur débit jointe à la rapidité de l'orchestre, sait encore enlever l'applaudissement. Duprez s'empare de la note, la tient, la serre, la caresse ou la rudoie, il ne la quittera que quand il aura pu vous la porter au fond du cœur. Faites attention surtout à la conclusion de ses phrases; voyez avec quel artifice sa voix arrive au point d'arrêt. Comme elle est forte, gracieuse, calme, quand elle attaque la dernière note d'un motif! L'oiseau se pose si légèrement sur une feuille, qu'il n'en fait pas courber la tige. Écoutez ce passage : *Où mes yeux s'ouvrirent au jour*, et jugez.

Bien des personnes ont fait un reproche à Levasseur, à Dérivis, de la vigueur qu'ils mettent dans cette strette du trio, disant que les basses chantantes devraient donner moins de voix, afin de ne pas étouffer le ténor qui porte la note mélodique. Levasseur et Dérivis agissent comme par le passé, leurs voix fournissent le son accoutumé; s'ils se modéraient à cause de Duprez, il faudrait que l'orchestre suivît la même marche, et alors l'effet serait totalement perdu.

Le chevalier de Rafelis, gentilhomme provençal, était le dix-huitième garçon de sa noble famille. Toutes les fois que les manches de ses vêtemens se perçaient au coude, ou se raccourcissaient vers les poignets, le marquis, son père, disait : « Appelez le tailleur, et qu'il habille cet enfant! » plus tard, il dit ce jeune homme. La marquise l'interrompait aussitôt : « A quoi bon le tailleur? Suivez-moi, chevalier, j'ai ce qu'il vous faut. » Elle le menait auprès d'un immense bahut, où les nippes des dix-sept frères étaient conservées avec soin. On essayait les habits au chevalier; il fut toujours assez malheureux pour en trouver un qui lui pinçait la taille à ravir. « Quelle joie! me disait-il, quelle joie! quand je partis pour aller au régiment! je devais y trouver enfin un habit neuf, l'uniforme. »

L'infortune dont se plaignait ce brave gentilhomme serait aujourd'hui le comble du bonheur pour Duprez. S'il avait à choisir sur les rôles écrits pour dix-sept ténors, certes il en trouverait beaucoup qui lui conviendraient parfaitement; la chance serait belle. Ce chanteur est obligé de suivre la trace de Nourrit, dont les moyens et le genre de talent sont en opposition fréquente avec les ressources de Duprez. Nourrit possède une vigueur musculaire qui lui permet d'attaquer les notes aiguës avec confiance, pour les faire vibrer avec éclat sur certains traits, sur des cadences finales, soutenues par toutes les forces de l'orchestre.

Si Duprez nous refuse quelques notes vibrantes dans la partie sur-aiguë de la voix de ténor, que de choses précieuses ne nous offre-t-il pas en compensation! Le public a si bien apprécié le mérite du grand chanteur, qu'il a, sur-le-champ, accepté le marché proposé par Duprez. Le public connaît les petits écueils, les bas-fonds; mais il sait aussi dans quelle mer de délices *l'habile nautonnier* doit le faire voguer. Ces écueils, ces accrocs disparaîtront dans un rôle nouveau, taillé en plein drap pour Duprez; l'étoffe est large, elle est belle. Ce chanteur doit faire une révolution à l'Académie royale de Musique; il y ramènera la mélodie; heureux s'il trouve un maître qui le seconde parfaitement!

Duprez ne fait pas de roulades, et voilà que plus d'un amateur de l'ancien genre français en a manifesté sa joie. Les vieilles phrases faites par Geoffroy, de discordante et gothique mémoire, le mot favori de ce butor musical, se sont fait entendre dans le foyer : « Nous n'aurons plus de gargouillades! » s'écriaient-ils avec transport. Je ne vois pas qu'on vous en ait jamais donné beaucoup à ce théâtre; je ne vois pas que ce fût une calamité pour nous, si Duprez chantait le rôle du comte Ory tel qu'il l'a fait entendre aux Italiens il y a six ans. Le succès qu'il obtint dans cet opéra charmant fut tel, il donna tant de représentations du *Comte Ory* dans toutes les grandes villes d'Italie, que le nom de comte Ory lui était resté.

Duprez est âgé de vingt-neuf à trente ans; il est né à Paris, et c'est à l'école de Choron qu'il a reçu d'excellentes leçons, dont il a su profiter. Encore enfant, il chantait déjà avec cette expression touchante, cette pureté de style, cette solidité de talent que l'on admire tant aujourd'hui. J'ai suivi ses progrès jusqu'à son départ pour l'Italie. A son début à l'Académie royale de Musique, j'ai retrouvé la même manière de chanter, plus la vigueur sonore et les perfectionnemens qu'il avait apportés de la terre classique. Quelqu'un manquait au triomphe de notre ténor : c'est ce brave Choron, son maître; il avait annoncé tout ce qui s'est réalisé. — « Vous voyez cet enfant, nous disait-il, ce sera le plus grand chanteur de France; il l'est même déjà. » En effet, Duprez exécutait alors, avec sa voix enfan-

tine, l'air de *Stratonice : O des amans déité tutélaire*, celui de *Joseph*, les scènes d'*Orphée*, en professeur; son organe avait déjà autant de charme et de séduction. Choron amenait une petite troupe d'élite chez M. Bertin, tous les samedis; j'étais leur accompagnateur; ce rôle était bien difficile à remplir avec des virtuoses bambins, dont la voix muait, et qu'il fallait accompagner un ton, deux tons, une tierce, une quarte même plus bas que le texte écrit. Ce diapason changeait, du moins pour quelques-uns, à chaque séance. — « Chante, Duprez, chante pour moi tout seul, » lui disait Choron, et Duprez commençait un air. — « Non, tais-toi; va-t-en, polisson; tu me fais mal, tu me donnes des crispations; c'est trop bien; va-t-en, va-t-en. »

Duprez parut sur la scène de l'Odéon, en 1826; on apprécia son talent de chanteur, mais sa voix avait trop peu d'éclat pour faire une grande sensation. Il triompha pourtant dans *Don Juan*; il dit l'air d'Ottavio d'une manière élégante et noble, exécuta les roulades avec une agilité parfaite, et le public enchanté lui faisait répéter ce bel air à chaque représentation. Cet habile ténor parut à l'Opéra-Comique, se fit remarquer dans *la Dame Blanche*, et pourtant n'obtint, dans les ouvrages nouveaux, que des rôles indignes de lui. C'est après ce second essai qu'il se décida à partir pour l'Italie. *Le Comte Ory*, cette partition de Rossini, qui n'avait point encore passé les Alpes, lui servit de passeport et le lança de la manière la plus heureuse sur les petits et sur les grands théâtres. Quelques années après, Gilbert Duprez tenait le rang suprême parmi les ténors en faveur en Italie; les maîtres écrivaient pour lui; Naples, Rome, Florence, Venise, se disputaient le virtuose français.

En rentrant à Paris, Duprez n'a pas changé de patron; c'est sous la bannière de Rossini qu'il s'est présenté à notre Grand-Opéra. Sa venue nous a rendu *Guillaume Tell*, admirable chef-d'œuvre, depuis longtemps négligé, lacéré, dont quelques fragmens venaient de temps à autre servir de cortége au *Diable boiteux*, à *l'Ile des Pirates*. Duprez a mis en lumière l'air d'Arnold, que je n'avais point oublié; mais dont le public avait perdu la mémoire. Cet air s'était égaré, était resté dans la mêlée, après une de ces escarmouches qui ont tant de fois attaqué cette partition et lui ont enlevé peu à peu de quoi faire un autre opéra superbe. L'*adagio* de cet air est d'une expression, d'un charme ravissans, et le chanteur l'exécute dans la perfection. L'*allegro* se fait remarquer par sa fierté belliqueuse, et son motif principal est formé avec la mélodie d'un ranz des vaches, souvenir musical, trait spirituel, qui caractérise à merveille le cri de guerre d'un héros des montagnes, d'un pâtre devenu soldat.

Duprez prononce de la manière la plus distincte; sa bouche s'ouvre

pour donner le plus libre passage à la voix. Cette prononciation nette et claire est presque une perfidie quand il s'agit des paroles de *Guillaume Tell;* toutes les phrases ridicules, les expressions grotesques, la niaiserie du livret, se montrent au plus grand jour. Rossini avait bien des livrets à sa disposition; il a choisi le pire, et c'est un défi qu'il s'est porté à lui-même; il a voulu triompher sans le secours du *poète*. Est-il possible de construire plus mal un finale? Trois chœurs arrivent l'un après l'autre; chacun sait ce qu'il vient faire au rendez-vous; la scène finit comme elle a commencé; rien ne doit en troubler la monotonie, aucun évènement ne jettera le trouble parmi les conjurés. L'absurdité de cette scène, nulle sous le rapport dramatique, véritable chant au repos, l'arme au bras, d'une nullité plus désespérante encore sous le rapport du dessin musical, devait arrêter le compositeur. Non, Rossini a voulu tenter ce tour de force; il a réussi à captiver l'attention par la richesse, l'abondance, la variété prodigieuse des motifs qu'il a versés à pleines mains dans ce finale. Si le drame languit, la musique intéresse vivement, et l'on admire le sublime tableau de Rossini.

Voulez-vous juger par les yeux seulement si une femme est cantatrice habile? faites-lui jouer le rôle de Késie dans *le Calife de Bagdad*. Bouchez-vous les oreilles, et voyez-la dans la valse de son grand air. Si elle se donne beaucoup de mouvement; si elle combine gracieusement ses gestes, ses pas; si elle veut se montrer pantomime, danseuse, et plaire par les séductions de ce jeu de scène; croyez qu'elle n'a pas une grande confiance dans le pouvoir de sa voix. La cantatrice indiquera les pas, posera tranquillement une main sur sa hanche, se balancera sans perdre terre, afin de ne pas gêner sa respiration. La force de son talent est toute dans son gosier, c'est la voix qui doit enlever l'applaudissement et ravir l'auditoire. Duprez joue très convenablement, il séduit, il entraîne, et l'effet qu'il produit sur la scène est d'autant plus senti qu'il est obtenu par des moyens très simples. Duprez est un excellent acteur d'opéra; je lui crois assez d'intelligence pour ne pas m'alarmer des progrès dramatiques, et d'une plus complète association de l'art du chanteur avec celui du comédien, que plusieurs voudront peut-être lui conseiller. Il dit le récitatif d'une manière parfaite; il intéresse vivement dans cette déclamation musicale, qui semble ne devoir être écoutée que pour saisir et suivre le fil de l'intrigue.

Un virtuose tel que Duprez est un voisin quelquefois incommode pour la première femme qui doit chanter avec lui. Plus le son du ténor a de charme et de séduction, plus il est périlleux pour un soprane de porter la tierce ou la sixte avec lui dans un duo, de redire la mélodie déjà posée

avec tant d'élégance. C'est une épreuve de tous les jours; le premier ténor et la *prima donna* sont destinés à se conter leurs amoureuses flammes (j'emprunte ce vieux mot au duo de *Guillaume Tell*); il faut donc que leurs voix se marient bien ensemble et forment une harmonie balancée sur tous les points. Mme Dorus a déjà pleinement satisfait les plus difficiles; les applaudissemens qu'elle reçoit dans ses solos comme dans le duo du second acte, prouvent tous les soirs que le public sait apprécier les qualités précieuses de cette cantatrice, dont les progrès se sont fait remarquer d'une manière plus apparente encore en cette occasion. Sa voix est vibrante, forte, sonore, sans cesser d'être ronde et du timbre le plus flatteur. Dérivis est très bien dans le rôle de Guillaume; il prend en voix de poitrine certaines notes que son prédécesseur attaquait faiblement avec la voix de faucet; c'est une heu- reuse licence, et je dois l'en féliciter. Levasseur est toujours excellent dans son trop petit rôle, et Mlle Fléchеux tient bien la partie de Jemmy, très importante dans les ensembles. L'orchestre et les chœurs concourent puissamment à la belle exécution de cet opéra régénéré.

La reprise de *Guillaume Tell* a été solennelle; le public entier accorde enfin à ce chef-d'œuvre le tribut d'admiration qu'il n'avait obtenu jusqu'à ce jour que des connaisseurs. La recette de lundi s'est élevée à 10,040 fr. Le titre de *Guillaume Tell* figurait seul sur l'affiche.

CASTIL-BLAZE.

BULLETIN.

Voilà quinze jours que les doctrinaires ont perdu le pouvoir. Depuis ce temps, la secte a fait la morte dans les discussions de la chambre, car nous comptons pour rien les épigrammes ordinaires, et cette fois moins qu'ordinaires, qu'a aiguisées M. Jaubert dans le débat des supplémens de crédits pour Alger, et nous comptons aussi pour fort peu de chose le profond désespoir exprimé par M. Piscatory, de ne plus voir, à propos des affaires d'Afrique, le gouvernement de la France manié avec cette énergie qu'il ne reconnait qu'à ses amis. Le parti dans son ensemble a gardé un silence prudent; ses chefs ont respecté l'avénement du ministère nouveau, qu'ils n'avaient pu empêcher. Ils ont bien compris que, s'ils l'attaquaient à force ouverte, c'était le consolider et lui assurer l'appui de tous ceux qui, sans être les partisans déclarés de M. Molé et de M. de Montalivet, leur savent gré d'avoir délivré le pays de l'influence fâcheuse de M. Guizot et de ses quarante fidèles.

Mais les doctrinaires ont déjà tenté par des voies indirectes ce qu'ils n'osent et ne peuvent accomplir à la clarté du jour. Ils ont commencé par dénaturer, dans la feuille de M. Fonfrède, l'histoire de la crise ministérielle qu'on venait de traverser. C'eût été pour eux un grand triomphe de rejeter toutes les fautes de cette crise et de leurs propres intrigues sur des hommes dont le malheur et le défaut ont toujours été de ne pas aimer

assez le pouvoir; car nous vivons dans un temps où, pour garder le pouvoir, il faut l'aimer et s'y attacher.

Le public, malheureusement pour les doctrinaires, sait bien quels ont été, dans toute cette affaire, les véritables intrigans; il n'a pas accepté le récit inséré par ordre du maître dans le journal du publiciste bordelais. Force a été à M. Guizot d'aller quêter au *Journal des Débats* une justification de sa conduite et un article qui confirmât à peu près le témoignage rendu par le *Journal de Paris* à la magnanimité et au désintéressement de M. Guizot. Le *Journal des Débats* a fait attendre un peu cet acte de complaisance; il n'a pas coutume de servir promptement ses amis tombés; il se méfie surtout de ceux qui tombent tous les six mois et se relèvent à peine pour chanceler plus que jamais pendant leur domination éphémère. Il n'aime que les puissances qui durent, et à ce titre il en est venu à s'aimer exclusivement lui-même, parce qu'il a vécu longtemps, et qu'il espère vivre encore un certain nombre d'années. Il est comme ces vieillards qui sont seuls à s'abuser du vain espoir d'être encore très vivaces, au milieu des symptômes de dépérissement que tout le monde observe et signale sur leur visage. Ce qu'il y a de plus certain, ce qu'il faut que M. Guizot sache, ce dont amis et ennemis peuvent faire leur profit, c'est que le *Journal des Débats* ne se laissera plus aller, comme dans le temps de la querelle de M. de Châteaubriand avec M. de Villèle, à l'entraînement de ces vives affections politiques qui l'ont conduit en aveugle plus loin qu'il ne voulait. Ce sont des folies de jeunesse dont il s'est repenti amèrement en plus d'une occasion, malgré toutes les apparences de son dévouement intéressé pour la dynastie nouvelle.

Il lui a donc fallu quelques jours de réflexion avant d'admettre dans ses colonnes une copie presque conforme du plaidoyer de M. Fonfrède en faveur des doctrinaires. Le voilà réduit à n'être qu'un bureau d'enregistrement des pièces élaborées ailleurs. Il a inauguré sa froide polémique, au commencement de la semaine qui vient de s'écouler, par l'insertion d'un article qui prétend donner, contre toute vérité, le beau rôle à M. Guizot dans l'étrange parlementage qui a eu lieu pour la formation du cabinet *modèle* qu'on nous préparait. Il paraît démontré que ce *factum* n'est point de la rédaction habituelle du *Journal des Débats ;* il lui est venu tout composé de la main de M. Charles de Rémusat, qui, n'étant plus chargé, comme sous-secrétaire d'état, de ce que les doctrinaires nomment la direction de l'esprit public, a bien voulu se souvenir, pour une fois, qu'il avait été jadis lui-même journaliste. Il n'y avait qu'un doctrinaire de pure origine et de longue date qui fût capable de célébrer sur ce ton solennel la chute glorieuse de M. Guizot, sa raison,

sa haute impartialité, sa généreuse élévation d'esprit, et pour tout dire enfin, *une ame comme la sienne*, où il a trouvé l'idée de cette démarche auprès de M. Thiers; démarche parfaitement innocente de toute idée ambitieuse, comme on sait, et *qui restera célèbre dans nos annales parlementaires*. Si les sceptiques directeurs du *Journal des Débats* avaient accepté pour eux-mêmes la tâche de faire louer à leur manière toutes ces belles choses, il est sûr qu'ils n'auraient pas gardé leur sérieux jusqu'au bout, et l'attaque ténébreuse qu'on voulait diriger contre le ministère du 15 avril aurait manqué son effet.

Le *Journal des Débats*, pour permettre même cette attaque à d'autres, qui ont plus de passion que lui, a eu besoin de tenir l'oreille aux aguets pendant quelque temps; il a vu que le ministère nouveau ne faisait pas grand bruit; et, comme ce patriarche de la presse est habitué, par la nature de ses succès, à prendre le bruit des paroles pour de la vie, il s'est enhardi et a consenti à publier le manifeste d'une guerre qu'il n'est pas disposé à soutenir. Bientôt après, il a vu qu'on peut vivre sans trop d'orgueil et sans charlatanisme, sans crier par-dessus les toits qu'on est destiné à vivre, mais seulement parce qu'en moins de quinze jours on a su, à propos, retirer la loi d'apanage, faire voter deux lois de dotations très légitimes, mener en paix la discussion sur Alger, laisser dans l'oubli, dont elles ne sortiront plus, deux lois de violence inutile, et faire entrevoir au pays, par le pardon d'un idiot régicide, une plus large et plus désirable application de la clémence royale pour des solennités qui approchent; il a vu tout cela; ce sont des faits plus éloquens que tous les discours généraux et toute la philosophie historique dont M. Guizot sait faire parade à la tribune, et il a gardé le silence; il n'a plus attaqué ni défendu personne. Telle est l'histoire des variations du *Journal des Débats* pour la dernière semaine.

Il lui reste à subir une variation prévue, en passant du côté du ministère nouveau, quand il le verra décidément affermi. M. Guizot et ses amis s'y attendent sans doute, et ils emploient déjà d'autres voies souterraines pour entraver, sans se compromettre eux-mêmes, ni se déclarer ouvertement ennemis, la marche de ceux qui les ont remplacés. Ils glissent, dans le rapport de M. Duvergier de Hauranne sur les fonds secrets, des insinuations perfides contre le cabinet du 15 avril, auquel ils dénient toute énergie, toute habileté pour en faire usage, mais sans oser pourtant lui rien refuser de ce qui a été demandé. La somme qui était allouée par la commission à M. de Gasparin, pour être dépensée sur les mandats de M. Guizot, sera accordée également à M. de Montalivet; les doctrinaires n'y mettent aucun obstacle en apparence. Ils savent qu'ils n'em-

pêcheraient pas le vote, ils prétendent en infirmer d'avance la valeur politique par les considérans de leur rapport, et comme le vote n'aura pas été contrarié par leurs conclusions, ils espèrent bien faire croire qu'il a été déterminé par les raisons banales d'ordre public et d'indulgence injurieuse pour le ministère, auxquelles ils semblent avoir cédé malgré eux. C'est ainsi qu'ils s'entendent à fortifier le pouvoir, quand le pouvoir n'est plus dans leurs mains.

Toutefois ils gardent encore quelque réserve, tant qu'ils sont sur ce terrain; car la chambre est là devant eux, ils sont à la tribune, quelquefois sans interlocuteur, il est vrai; mais une discussion pourrait s'élever, et ils prévoient que, dans une discussion, ils auraient contre eux, non pas seulement le ministère, mais tous les orateurs de la chambre, dont l'intérêt le plus pressant est d'abord d'en finir avec eux pour toujours.

Les doctrinaires se compromettraient en se hâtant d'attaquer; il y a péril aussi pour eux s'ils se laissent oublier, s'ils ne donnent pas signe d'existence, si on se désaccoutume d'entendre leurs noms. Comment donc peuvent-ils se soustraire à la fatalité de leur situation ambiguë? Il y a un expédient dont ils essaient, c'est de frapper leurs coups dans l'ombre, c'est de se remuer tant qu'ils peuvent dans les ténèbres pour effrayer. Ils vont dans les couloirs de la chambre, s'écriant que le gouvernement, depuis qu'ils n'en fatiguent plus les ressorts avec leur activité convulsive, se détend et se perd par trop de mollesse, par l'abandon de tous ses droits. Ils déclarent, dans les salons, que la société est bien malade et bien aveuglée sur son propre mal, si elle se croit sauvée après sept ans de résistance infatigable, de combats sanglans, de procès, d'emprisonnemens et d'exils; ils prophétisent qu'elle est entraînée à sa ruine, si elle ne se met encore une fois, et pour long-temps, sous leur sauvegarde.

Ils ne respectent rien dans leurs manœuvres, et ils cherchent à compromettre avec eux, et pour leur cause, la royauté elle-même. Un bruit, dont la source était restée cachée avec soin, s'est répandu dans le public. On a dit, on a répété que les doctrinaires, ou leur chef du moins, avaient fait, depuis leur déchéance, de fréquentes et mystérieuses apparitions au château. Mais comment cela serait-il possible et toléré? Qu'iraient faire les doctrinaires aux Tuileries, quand aucun devoir ne les y appelle plus? Quelles hypocrites alarmes apporteraient-ils au pied du trône? Serait-ce la chambre qu'ils viendraient accuser dans un conseil secret? Serait-ce M. de Montalivet, cet homme de loyauté et de courage, dont le dévouement est de tous les instans et de tous les périls, qu'ils essaieraient de représenter comme un ami douteux de la dynastie de juillet? M. Molé,



comme un ministre qui s'entend mal à conserver de bonnes et dignes relations entre la France et l'Europe? MM. Barthe et Salvandy, comme des fauteurs de désordre et d'anarchie à l'intérieur?

Il n'en était rien de ce bruit; on ne sait d'où il vient, on ne peut dire qui l'a mis en circulation : M. Guizot et ses amis seront moins disposés, sans doute, que qui que ce soit à nous l'apprendre. On est réduit à n'y voir qu'une tactique des doctrinaires, pour se donner l'air d'être bien en cour, au moment où la majorité parlementaire les abandonne et où l'opinion du pays les répudie plus positivement que jamais. Auraient-ils eu l'idée, en cette occurrence, d'imiter ces roués de l'ancien régime qui, pour venger la défaite de leur amour-propre et la changer en une espèce de triomphe de mauvais aloi, envoyaient leur voiture séjourner à la porte de la maison qui les avait repoussés?

Le ministère du 15 avril et la chambre des députés ont l'un et l'autre quelque chose à faire pour contrarier l'effet de ces marches et contre-marches qui peuvent paraître habiles, et qui ne sont que tortueuses. Le ministère a déjà commencé la guerre la plus redoutable qu'il puisse faire aux doctrinaires; il n'a qu'à continuer d'adoucir l'action du gouvernement par un noble exercice de la clémence royale, et lorsque le système d'une franche conciliation aura déblayé le terrain où M. Guizot prétendait ne faire régner que des lois violentes, il ne restera pas la plus petite place pour lui ni ses amis dans les conseils de la couronne.

La chambre a, dans cette prévision même, son devoir tout tracé; et quand nous disons la chambre, nous nous adressons à l'opposition et à la majorité. L'opposition peut avoir beaucoup à désirer encore; mais n'est-ce rien pour elle que de ne plus avoir devant elle les doctrinaires? Aurait-elle mieux aimé s'en délivrer par une lutte acharnée? Que serait devenu le pays pendant ce temps? qui sait ce qu'il peut supporter aujourd'hui, à quelle administration impopulaire on le verrait se résigner, plutôt que de recommencer les combats incertains qui ont épuisé ses forces et éteint toute croyance dans bien des cœurs? Nous parlons pour les hommes de l'opposition qui sont capables d'écouter les leçons de l'expérience et de comprendre le langage des affaires; ce ministère, qui ne brille pas, il le sait, d'un très vif éclat à son début, est destiné à se montrer l'un des plus utiles que nous ayons eus depuis long-temps; ce sera le ministère vraiment réparateur, s'il ne trompe pas sa vocation, c'est-à-dire, nous le croyons, si on ne le force pas d'y manquer. Il est le seul possible sans les doctrinaires et contre les doctrinaires. Quiconque l'attaquera sans attendre ses actes, n'assurera aucun avantage, ni à l'opposition, ni au pouvoir, ni à la liberté.

pêcheraient pas le vote, ils prétendent en infirmer d'avance la valeur politique par les considérans de leur rapport, et comme le vote n'aura pas été contrarié par leurs conclusions, ils espèrent bien faire croire qu'il a été déterminé par les raisons banales d'ordre public et d'indulgence injurieuse pour le ministère, auxquelles ils semblent avoir cédé malgré eux. C'est ainsi qu'ils s'entendent à fortifier le pouvoir, quand le pouvoir n'est plus dans leurs mains.

Toutefois ils gardent encore quelque réserve, tant qu'ils sont sur ce terrain; car la chambre est là devant eux, ils sont à la tribune, quelquefois sans interlocuteur, il est vrai; mais une discussion pourrait s'élever, et ils prévoient que, dans une discussion, ils auraient contre eux, non pas seulement le ministère, mais tous les orateurs de la chambre, dont l'intérêt le plus pressant est d'abord d'en finir avec eux pour toujours.

Les doctrinaires se compromettraient en se hâtant d'attaquer; il y a péril aussi pour eux s'ils se laissent oublier, s'ils ne donnent pas signe d'existence, si on se désaccoutume d'entendre leurs noms. Comment donc peuvent-ils se soustraire à la fatalité de leur situation ambiguë? Il y a un expédient dont ils essaient, c'est de frapper leurs coups dans l'ombre, c'est de se remuer tant qu'ils peuvent dans les ténèbres pour effrayer. Ils vont dans les couloirs de la chambre, s'écriant que le gouvernement, depuis qu'ils n'en fatiguent plus les ressorts avec leur activité convulsive, se détend et se perd par trop de mollesse, par l'abandon de tous ses droits. Ils déclarent, dans les salons, que la société est bien malade et bien aveuglée sur son propre mal, si elle se croit sauvée après sept ans de résistance infatigable, de combats sanglans, de procès, d'emprisonnemens et d'exils; ils prophétisent qu'elle est entraînée à sa ruine, si elle ne se met encore une fois, et pour long-temps, sous leur sauvegarde.

Ils ne respectent rien dans leurs manœuvres, et ils cherchent à compromettre avec eux, et pour leur cause, la royauté elle-même. Un bruit, dont la source était restée cachée avec soin, s'est répandu dans le public. On a dit, on a répété que les doctrinaires, ou leur chef du moins, avaient fait, depuis leur déchéance, de fréquentes et mystérieuses apparitions au château. Mais comment cela serait-il possible et toléré? Qu'iraient faire les doctrinaires aux Tuileries, quand aucun devoir ne les y appelle plus? Quelles hypocrites alarmes apporteraient-ils au pied du trône? Serait-ce la chambre qu'ils viendraient accuser dans un conseil secret? Serait-ce M. de Montalivet, cet homme de loyauté et de courage, dont le dévouement est de tous les instans et de tous les périls, qu'ils essaieraient de représenter comme un ami douteux de la dynastie de juillet? M. Molé,



comme un ministre qui s'entend mal à conserver de bonnes et dignes relations entre la France et l'Europe? MM. Barthe et Salvandy, comme des fauteurs de désordre et d'anarchie à l'intérieur?

Il n'en était rien de ce bruit; on ne sait d'où il vient, on ne peut dire qui l'a mis en circulation : M. Guizot et ses amis seront moins disposés, sans doute, que qui que ce soit à nous l'apprendre. On est réduit à n'y voir qu'une tactique des doctrinaires, pour se donner l'air d'être bien en cour, au moment où la majorité parlementaire les abandonne et où l'opinion du pays les répudie plus positivement que jamais. Auraient-ils eu l'idée, en cette occurrence, d'imiter ces roués de l'ancien régime qui, pour venger la défaite de leur amour-propre et la changer en une espèce de triomphe de mauvais aloi, envoyaient leur voiture séjourner à la porte de la maison qui les avait repoussés?

Le ministère du 15 avril et la chambre des députés ont l'un et l'autre quelque chose à faire pour contrarier l'effet de ces marches et contremarches qui peuvent paraître habiles, et qui ne sont que tortueuses. Le ministère a déjà commencé la guerre la plus redoutable qu'il puisse faire aux doctrinaires; il n'a qu'à continuer d'adoucir l'action du gouvernement par un noble exercice de la clémence royale, et lorsque le système d'une franche conciliation aura déblayé le terrain où M. Guizot prétendait ne faire régner que des lois violentes, il ne restera pas la plus petite place pour lui ni ses amis dans les conseils de la couronne.

La chambre a, dans cette prévision même, son devoir tout tracé; et quand nous disons la chambre, nous nous adressons à l'opposition et à la majorité. L'opposition peut avoir beaucoup à désirer encore; mais n'est-ce rien pour elle que de ne plus avoir devant elle les doctrinaires? Aurait-elle mieux aimé s'en délivrer par une lutte acharnée? Que serait devenu le pays pendant ce temps? qui sait ce qu'il peut supporter aujourd'hui, à quelle administration impopulaire on le verrait se résigner, plutôt que de recommencer les combats incertains qui ont épuisé ses forces et éteint toute croyance dans bien des cœurs? Nous parlons pour les hommes de l'opposition qui sont capables d'écouter les leçons de l'expérience et de comprendre le langage des affaires; ce ministère, qui ne brille pas, il le sait, d'un très vif éclat à son début, est destiné à se montrer l'un des plus utiles que nous ayons eus depuis long-temps; ce sera le ministère vraiment réparateur, s'il ne trompe pas sa vocation, c'est-à-dire, nous le croyons, si on ne le force pas d'y manquer. Il est le seul possible sans les doctrinaires et contre les doctrinaires. Quiconque l'attaquera sans attendre ses actes, n'assurera aucun avantage, ni à l'opposition, ni au pouvoir, ni à la liberté.

La majorité connaît les doctrinaires, elle a vécu avec eux, elle a marché autrefois avec eux dans une harmonie qui s'est prolongée tant qu'ils ont pu tempérer leur prodigieuse impopularité par l'alliance d'hommes plus nouveaux et d'idées plus généreuses. Maintenant, la majorité ne peut retourner à eux, et ce n'est pas seulement parce que cette alliance des doctrinaires avec ceux qui les couvraient n'existe plus; il y a un autre motif que la majorité comprendra tout aussi bien, et qu'il faut lui dire cependant, pour qu'elle ne l'oublie pas après l'avoir compris. La majorité a soutenu plusieurs ministères composés d'élémens divers; on l'a fatiguée et épuisée à ce rôle, d'autant plus pénible qu'il changeait plus brusquement. Le ministère du 15 avril est le dernier qu'il lui soit donné d'appuyer; tenter quelque chose de plus dans cette session, ce serait au-dessus de ses forces. Ce n'est pas qu'il soit interdit, selon nous, au nouveau cabinet de se renouveler un peu plus au fond dans le même esprit de conciliation à l'égard des partis vaincus et d'exclusion contre les doctrinaires, ce qui est une seule et même chose : notre pensée ne va pas jusqu'à demander ce ménagement extrême pour tout ce qui a été fait le 15 avril. Seulement que plusieurs mois se passent sans qu'on ait vu reparaître M. Guizot et ses amis. Le ministère de MM. Molé et Montalivet pourra alors se fortifier par des adjonctions qui ne contrarient pas le vœu de la majorité, tout à la fois ancienne et nouvelle, qui se sera formée et cimentée sous l'influence de cette lutte soutenue contre les vrais ennemis, les seuls ennemis actuels de l'ordre public et du système représentatif en France. Ces adjonctions, dans l'état présent des choses, seraient peut-être difficiles; plus tard, elles deviendront nécessaires et arriveront d'elles-mêmes, sans rien troubler et sans étonner qui que ce soit. Et le ministère, d'ailleurs, se sentira alors plus fort, par cette seule raison qu'il aura duré.

Ce que nous voulons dire, c'est que le cabinet du 15 avril, tel qu'il est, ou modifié, est le seul avec lequel la majorité actuelle de la chambre doive vivre ou mourir : elle n'a plus d'autre essai, ancien ou nouveau, à tenter. Avec les doctrinaires, si par impossible ils étaient rappelés par sa faute, il faut qu'elle abdique. Tous ses rangs seraient de nouveau confondus, toutes ses forces décomposées, et à cette désorganisation générale des partis et des nuances de partis dans le sein de l'assemblée, il n'y aurait plus qu'un remède, la dissolution légale et l'appel au corps électoral. Les doctrinaires appliqueraient le remède avec leur esprit d'exclusion à leur tour, et peu d'élus dans la chambre trouveraient grace devant eux. La majorité a son sort dans ses mains, elle peut décider par qui seront faites les élections, si elles devenaient nécessaires.

Si vous jetez un regard en arrière sur la semaine qui s'achève, elle vous semblera d'abord vide d'évènemens; cependant avec un peu d'attention, vous y trouverez plusieurs choses presque également importantes : Les réunions de la petite maison de M. Guizot, une course au Champ-de-Mars, dérangée par la pluie, la fin de l'exposition, un régicide condamné à mort et gracié. Sous la restauration, vous auriez parlé de tout cela pendant trois mois, aujourd'hui vous en avez pour un jour, et vous demandez ce qu'il y a de nouveau ! Autrefois, la politique marchait à petits pas, et tout le monde était au courant; à présent les évènemens se succèdent avec rapidité, et vous voyez à côté des gens qui ne vivent que de nouvelles, d'autres si indifférens à ce qui se passe, si arriérés, que vous les croiriez au retour d'un voyage à Maroc.

Les courses du Champ-de-Mars offraient le spectacle d'une véritable désolation; mais la curiosité proverbiale des Parisiens ne s'est pas démentie : on y est venu avec la certitude de se voir mystifié, de s'enrhumer et de perdre ses habits. Le programme était intéressant, et nulle considération n'arrête le bourgeois excité par l'attrait d'un programme. La lice devait s'ouvrir pour les chevaux de toutes races. C'était une joute démocratique, où le mérite obscur avait la chance de briller. Une réputation éclatante, une récompense, pouvaient être gagnées en trois minutes par un animal d'origine obscure. Jusqu'à présent, le cheval le meilleur n'avait pas le droit d'entrer dans l'arène sans présenter ses lettres de noblesse. La pureté du sang était vérifiée avec une rigueur extrême, et ne croyez pas qu'il fût possible de tromper les juges, ni de se procurer à prix d'argent des titres douteux. Des hommes de peu, comme disait le duc de Saint-Simon, trouvaient jadis à faire leur chemin à la cour; il n'en a jamais été de même au Champ-de-Mars pour les bêtes. La force et l'agilité ne servaient de rien à celui qui possédait ces qualités, s'il ne les tenait d'un père illustre et d'une mère vertueuse. Les familles des chevaux sont à l'abri du moindre reproche; la plus légère infraction aux devoirs d'épouse est constatée par des témoins, et le bâtard, honni et méprisé, se voit condamné au néant. Les avenues de toutes les carrières lui sont fermées. Du moins il en était ainsi jusqu'à ce jour; mais les bienfaits de notre glorieuse révolution se sont répandus jusque sur les quadrupèdes. S'il est parmi ces nobles bêtes des malheureux qui aient connu les tourmens de l'Antony de M. Alexandre Dumas, ils doivent ouvrir leurs cœurs à l'espérance, et faire trêve à leurs misanthropiques pensées; le préjugé est détruit depuis cette année seulement. Chacun a le droit de courir et d'être couronné s'il a des talens, même le fruit ignoré d'une faute. Tous les chevaux sont égaux devant la loi.

Aussi j'ai bravé la face maussade du ciel pour aller applaudir aux débuts de quelque bête généreuse, n'ayant d'autre recommandation que sa force et son courage. Je m'apprêtais à faire des vœux pour son triomphe, et j'aurais lu avec plaisir, en cherchant le nom du vainqueur, ces mots qui excitent un triste intérêt : « Père et mère inconnus! » — Je fus trompé dans mon attente; les prix étaient disputés par les gentilshommes de la race chevaline. Les concurrens sortaient d'écuries aristocratiques; ils appartenaient à lord Seymour, à M. de Cambis, etc.; je n'ai vu que des noms déjà célèbres, et le plus mal né des jouteurs était noble au moins par les jumens! Aucun roturier ne s'était présenté! quelle leçon de modestie et de réserve pour l'espèce présomptueuse des hommes! quel sentiment des convenances! Mais ne serait-ce pas plutôt l'insouciante habitude de l'esclavage? Espérons qu'il n'en est rien. Chevaux sans noms, réveillez-vous; vos chaînes sont tombées!

A peine déçu dans mes espérances, je fus mis en fuite comme les autres par une pluie à torrens. Chemin faisant, je me demandais, au retour, pourquoi cette foule empressée pour voir de loin et très imparfaitement un spectacle qui ne la touche guère, tandis que plusieurs de nos théâtres ont peine, chaque soir, à gagner de quoi subvenir à leurs frais? La solution n'est pas difficile à trouver : c'est qu'à la porte du théâtre on est arrêté si on ne tire son argent de sa bourse. Entre le plaisir qu'il faut payer et celui qu'on a pour rien, la différence est grande. Lorsque vous êtes prié de mettre la main à la poche, ne fût-ce que pour en sortir la moindre pièce de monnaie, l'empressement diminue aussitôt sensiblement. On veut se divertir pour son argent, et on devient d'une grande exigence. Pour aller aux plaisirs qui ne coûtent rien, on affronte la pluie et les vents, on s'expose à gagner une maladie qui vous alite et vous ruine, on gâte pour cent francs de hardes; mais supposez qu'on fasse payer cinq sous à la porte du Musée, vous éliminez du même coup la moitié du public, à savoir les fantassins et les bonnes d'enfans; — vingt sous, et on se promènerait à l'aise dans les galeries; — cinq francs, et le Louvre serait désert! Vainement Delaroche, Horace Vernet, Ziégler, Robert lui-même ou M. Ingres auraient exposé des merveilles, les cinq francs à payer arrêteraient court l'élan généreux vers les sublimes productions des arts. Chacun se verrait singulièrement gêné par une arrière-pensée : « Pour cinq francs, on a une stalle au Vaudeville, » dirait l'écolier en vacances. — « On va déjeuner à Versailles, » dirait l'employé. — « On donne à sa femme un verre en cristal, ou à sa fille une paire de souliers, » dirait le père de famille. — Il n'est personne qui n'eût au moins un instant d'hésitation. O génération de supputateurs! que tu sais bien le prix de chaque chose! — Je connais

des gens millionnaires qui passent leur vie à importuner les directeurs de théâtres ou de journaux pour obtenir des loges de faveur. Quatre heures sonnent, il faut se presser, que le cocher fasse prendre le galop; on aurait disposé des coupons! Les chevaux de mille écus sont crevés pour économiser trente francs!

M. Scribe sait son monde sur le bout du doigt quand il vous peint des gens économes, quand il sacrifie l'amour à de misérables calculs, dont il ne vous épargne jamais le chiffre exact. Pas une de ses pièces où vous ne voyiez quelque portefeuille empli de billets, circuler de main en main! Les héroïnes, cédant à une cupidité désolante, sont qualifiées de filles raisonnables. Les amans ne sont fidèles que si l'objet aimé est une riche héritière, et je gage que la pièce n'est pas achevée, le portefeuille n'a pas encore servi de dot, que déjà l'auteur sait, à quelques francs près, ce que son ouvrage lui rapportera. O muses! inspirez-le!

J'ai ouï dire que M. Scribe était fort blasé sur les plaisirs de la capitale, et cela doit être; mais je suis sûr qu'ayant ses entrées à tous les théâtres, il en profite encore volontiers; il va au Musée sans doute, peut-être même au Champ-de-Mars, et ne dédaigne pas la fête d'anniversaire. On n'aime plus le plaisir, on n'aime que le métal symbolique par lequel on pourrait se le procurer; mais on se persuade encore qu'on y trouve de l'attrait, parce qu'on croit avoir gagné les dix francs que coûterait la place qu'on occupe à l'orchestre de l'Opéra. On bâille outre-mesure, on s'endort, et quand le rideau tombe, on se dit: « Tous ces gens-là paient pour s'amuser, et moi je m'ennuie gratis! » et on se couche satisfait.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUARANTIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

XLI.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce,
RUE DE SEINE, 14, BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1837.

TOME QUARANTE-UNIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

—

1837.

INÈS DE LAS SIERRAS.

PREMIÈRE PARTIE.

— Et toi, dit Anastase, ne nous feras-tu pas aussi un conte de revenans?...

— Il ne tiendrait qu'à moi, répondis-je; car j'ai été témoin de la plus étrange apparition dont il ait jamais été parlé depuis celle de Samuel; mais ce n'est pas un conte vraiment! C'est une histoire véritable.

— Bon! murmura le substitut en pinçant les lèvres; y a-t-il quelqu'un aujourd'hui qui croie aux apparitions?

— Vous y auriez peut-être cru aussi fermement que moi, repris-je, si vous aviez été à ma place.

Eudoxie rapprocha son fauteuil du mien, et je commençai :

C'était dans les derniers jours de 1812. J'étais alors capitaine de dragons en garnison à Gironne, département du Ter. Mon colonel trouva bon de m'envoyer en remonte à Barcelone, où se tenait, le lendemain de Noël, un marché de chevaux fort renommé dans toute la Catalogne, et de m'adjoindre pour cette opération

deux lieutenans du régiment, nommés Sergy et Boutraix, qui étaient mes amis particuliers. Vous permettrez, s'il vous plaît, que je vous entretienne un moment de l'un et de l'autre, parce que les détails dans lesquels j'entrerai sur leur caractère, ne sont pas entièrement inutiles au reste de mon récit.

Sergy était un de ces jeunes officiers que nous donnaient les écoles, et qui avaient à vaincre quelques préventions, et même quelques antipathies, pour être bien vus de leurs camarades. Il en avait triomphé en peu de temps. Sa figure était charmante, ses manières distinguées, son esprit vif et brillant, sa bravoure à toute épreuve. Il n'était point d'exercice dans lequel il n'excellât, point d'art dont il n'eût le goût et le sentiment, quoique son organisation délicate et nerveuse le rendît plus sensible au charme de la musique. Un instrument qui chantait sous des doigts habiles, et surtout une belle voix, le remplissaient d'un enthousiasme qui se manifestait quelquefois par des cris et par des larmes. Quand c'était une voix de femme, et que cette femme était jolie, ses transports allaient jusqu'au délire. Ils m'avaient souvent inquiété sur sa raison. Vous jugerez aisément que le cœur de Sergy devait être fort accessible à l'amour, et presque jamais, en effet, on ne l'aurait trouvé libre d'une de ces passions violentes dont la vie d'un homme paraît dépendre; mais l'heureuse exaltation de sa sensibilité le défendait elle-même contre ses excès. Ce qu'il fallait à cette ame ardente, c'était une ame ardente comme elle, avec laquelle elle pût s'associer et se confondre; et bien qu'il crût la voir partout, il ne l'avait jusque-là rencontrée nulle part. Il résultait de là que l'idole de la veille, dépouillée du prestige qui l'avait divinisée, n'était plus qu'une femme le lendemain, et que le plus passionné des amans en était aussi le plus mobile. Pendant ces jours de désabusement, où il retombait de toute la hauteur de ses illusions dans l'humiliante conviction de la réalité, il avait coutume de dire que l'objet inconnu de ses vœux et de ses espérances n'habitait pas sur la terre; mais il le cherchait encore, sauf à se tromper encore comme il avait fait mille fois. La dernière erreur de Sergy avait été produite par une petite chanteuse assez médiocre, attachée à la troupe de Bascara qui venait de quitter Gironne. Deux jours entiers, la virtuose avait occupé les plus hautes ré-

gions de l'Olympe. Deux jours avaient suffi à l'en faire descendre au rang des plus simples mortelles. Sergy ne s'en souvenait plus.

Avec cette irritabilité d'organes, il était impossible que Sergy n'eût pas beaucoup de penchant pour le merveilleux. Il n'y avait pas de régions où ses idées s'égarassent plus volontiers. Spiritualiste par raisonnement ou par éducation, il l'était bien davantage par imagination et par sentiment. Sa foi dans la maîtresse imaginaire que le monde des esprits lui avait réservée, n'était donc pas un simple jeu de la fantaisie : c'était le sujet favori de ses rêveries, le roman secret de sa pensée, une espèce d'énigme gracieuse et consolante qui le dédommageait du fâcheux retour de ses essais inutiles. Loin de me révolter contre cette chimère, quand le hasard la ramenait dans la conversation, je m'en étais servi plus d'une fois avec succès pour combattre ses désespoirs amoureux, qui se renouvelaient tous les mois. En général, c'est une chose assez bien entendue pour le bonheur, que de se réfugier dans une vie idéale, quand on sait au juste ce que vaut celle-ci.

Boutraix faisait avec Sergy le contraste le plus parfait. C'était un grand et gros garçon, plein, comme lui, de loyauté, d'honneur, de bravoure, de dévouement à ses camarades ; mais sa figure était fort commune, et son esprit ressemblait à sa figure : il ne connaissait que par ouï-dire l'amour moral, cet amour de tête et de cœur qui trouble ou embellit la vie, et il le regardait comme une invention des romanciers et des poètes, qui n'a jamais existé que dans les livres. Quant à l'amour qu'il savait comprendre, il en faisait quelque usage dans l'occasion, mais sans lui donner plus de soins et de temps qu'il n'en mérite. Ses loisirs les plus doux étaient pour la table, où il était le premier assis, et qu'il quittait toujours le dernier, à moins que le vin ne manquât. Après un beau fait de guerre, le vin était la seule chose de ce monde qui lui inspirât quelque enthousiasme. Il en parlait avec une sorte d'éloquence, et il en buvait beaucoup sans en boire jusqu'à l'ivresse. Par une faveur particulière de son tempérament, il n'était jamais tombé dans cet état grossier qui rapproche l'homme de la brute ; mais il faut convenir qu'il s'endormait à propos.

La vie intellectuelle se réduisait, pour Boutraix, à un très petit nombre d'idées sur lesquelles il s'était fait des principes invaria-

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUARANTIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

— Je ne peux pas dire positivement que j'aie des voyageurs, répondit le voiturier, puisque je n'en ai qu'un, le seigneur Bascara, régisseur et *gracioso* de la comédie, qui va rejoindre sa troupe à Barcelone, et qui était resté en arrière pour accompagner les bagages, c'est-à-dire cette malle bourrée de nippes et de chiffons, qui ne ferait pas la charge d'un âne.

— Voilà qui est pour le mieux, maître Estevan! Votre voiture est à quatre places, et le seigneur Bascara nous permettra volontiers de payer les trois quarts du voyage, qu'il sera libre d'ailleurs de porter tout entier en compte à son directeur. Nous lui garderons le secret. Prenez la peine de lui demander s'il veut bien nous autoriser à l'accompagner?

Bascara n'hésita qu'autant qu'il le fallait pour trouver moyen de donner à son consentement l'apparence d'un procédé obligeant. A midi nous étions partis de Gironne.

La matinée avait été aussi belle qu'on pût la désirer pour la saison, mais à peine eûmes-nous dépassé les dernières maisons de la ville, que les blanches vapeurs qui flottaient, depuis le lever du soleil, au sommet des collines, en draperies molles et légères, se développèrent avec une rapidité surprenante, embrassèrent tout l'horizon et nous pressèrent de toutes parts comme une muraille. Bientôt elles se résolurent en pluie mêlée de neige, et d'une extrême finesse, mais si intense et si pressée, qu'on aurait cru que l'atmosphère était convertie en eau, ou que nos mules nous avaient entraînés dans les bas-fonds d'un fleuve heureusement perméable à la respiration. L'élément équivoque que nous parcourions avait perdu sa transparence, au point de nous dérober les lisières et les points les plus rapprochés du chemin; notre conducteur lui-même ne s'assurait de le suivre qu'en le sondant à tout moment du regard et du pied, avant d'y engager son équipage, et ces essais souvent répétés retardaient de plus en plus notre marche. Les gués les plus commodes avaient d'ailleurs assez grossi en quelques heures, pour devenir périlleux, et Bascara n'en traversait pas un sans se recommander à saint Nicolas, ou à saint Ignace, patrons des navigateurs. — J'ai réellement peur, dit Sergy, que le ciel n'ait pris au mot la terrible imprécation dont Boutraix a ce matin accueilli le malheureux *arriero*. Tous les dia-

bles de l'enfer semblent s'être déchaînés sur notre passage, comme il l'avait souhaité, et il ne nous manque plus que de souper avec le démon en personne, pour voir son présage accompli. Il est fâcheux, vous en conviendrez, de subir les conséquences de sa colère!

— Bon, bon, répondait Boutraix en se réveillant à demi. Préjugé! superstition! fanatisme! — Et il se rendormait aussitôt.

La route devint un peu plus sûre quand nous fûmes parvenus aux grèves rocheuses et solides de la mer; mais la pluie, ou plutôt le déluge au travers duquel nous nagions si péniblement, n'avait point diminué. Il ne sembla tarir que trois heures après le coucher du soleil, et nous étions encore fort loin de Barcelone. Nous arrivions à Mattaro, où nous résolûmes de coucher, dans l'impossibilité de faire mieux, car notre attelage était excédé de fatigue; il eut cependant à peine tourné pour s'introduire dans la vaste allée de l'auberge, que l'*arriero* vint ouvrir notre portière, et nous annonça d'un air triste, que la cour était déjà encombrée de voitures qu'on ne pouvait héberger. — C'est une fatalité, ajouta-t-il, qui nous poursuit dans ce voyage de malheur! Il n'y a de logement vacant qu'au château de Ghismondo.

— Voyons, dis-je en m'élançant de la chaise, s'il faut nous résoudre à bivouaquer dans une des cités les plus hospitalières de l'Espagne; ce serait une rude extrémité après un voyage aussi pénible.

— Seigneur officier, répondit un muletier qui fumait son *cigarro*, indolemment adossé contre le montant de la porte, vous ne manquerez pas de compagnons dans votre disgrace, car il y a plus de deux heures qu'on refuse tout le monde dans les auberges et dans les maisons particulières où les premiers venus ont trouvé à s'abriter. Il n'y a de logement vacant qu'au château de Ghismondo.

Je connaissais depuis long-temps cette manière de parler, familière au peuple en pareille occasion; mais jamais son retour fastidieux n'avait importuné plus désagréablement mon oreille.

Je me fis jour toutefois jusqu'auprès de l'hôtesse, à travers une tumultueuse cohue de voyageurs, d'*arrieros*, de mules et de palefreniers, et je parvins à tourner sur moi son attention, en frappant rudement je ne sais quel ustensile d'airain, du pommeau de mon épée.

— Une écurie, une chambre, une table bien servie, m'écriai-je

de ce ton impérieux qui nous réussissait d'ordinaire, et tout cela sur-le-champ! c'est pour le service de l'empereur!

— Eh! seigneur capitaine, répliqua-t-elle avec assurance, l'empereur lui-même ne trouverait pas dans toute mon hôtellerie, une place où se tenir assis! Des vivres et du vin, tant qu'il vous plaira, si vous êtes d'humeur à souper au grand air, car il n'est, grace à Dieu, pas difficile de s'en pourvoir, dans une ville telle que celle-ci; mais il n'est pas en ma puissance d'élargir la maison pour vous recevoir. Sur ma foi de chrétienne, il n'y a de logement vacant qu'au château....

— La peste soit des proverbes et du pays de Sancho! interrompis-je brusquement. Passe encore si ce château maudit existait réellement quelque part, car j'aimerais mieux y passer la nuit que dans la rue.

— N'est-ce que cela? reprit-elle en me regardant fixement. C'est qu'en vérité vous m'y faites penser! Le château de Ghismondo n'est pas à plus de trois quarts de lieue d'ici, et on y trouve en effet des logemens ouverts en tout temps. Il est vrai qu'on profite peu de cet avantage, mais vous n'êtes pas hommes, vous autres Français, à céder un bon gîte au démon. Voyez si cela vous convient, et votre voiture va être chargée de tout ce qui est nécessaire pour vous faire passer la nuit joyeusement, si vous ne recevez quelque fâcheuse visite.

— Nous sommes trop bien armés pour en redouter aucune, répondis-je, et quant au démon lui-même, j'en ai entendu parler comme d'un convive assez agréable. Avisez donc à nos provisions, ma bonne mère! Des rations pour cinq, dont chacun mange comme quatre, du fourrage pour nos mules, et un peu trop de vin, s'il vous plaît, car Boutraix est avec nous...

— Le lieutenant Boutraix! s'écria-t-elle en rapprochant ses mains étendues, ce qui est, comme tout le monde le sait, une exclamation en gestes. *Mozo*, deux paniers de douze, et vrai *rancio*!...

Dix minutes après, l'intérieur du coche était transformé en office de bonne maison, et si plantureusement garni, qu'on n'y aurait pas introduit le plus exigu de nos voyageurs; mais, ainsi que je l'ai dit, le temps qui n'avait pas cessé d'être menaçant, paraissait du moins apaisé pour un moment. Nous n'hésitâmes pas à faire le chemin à pied.

—Où allons-nous, seigneur capitaine? dit l'*arriero* surpris de ces préparatifs.

—Où irions-nous, mon pauvre Estevan, si ce n'était à l'endroit que vous-même aviez indiqué? Au château de Ghismondo, probablement.

—Au château de Ghismondo! Que la bienheureuse Vierge ait pitié de nous! Mes mules elles-mêmes n'oseraient entreprendre ce voyage!

— Elles le feront cependant, repartis-je en lui glissant dans la main une pincée de piécettes, et elles seront dédommagées de cette dernière fatigue par une réfection copieuse. Pour vous, mon cher camarade, il y a là-dedans trois bouteilles de vieux vin de Palamos dont vous me direz des nouvelles. Seulement ne perdons point de temps, car nous sommes presque à jeun les uns et les autres, et d'ailleurs, le ciel commence furieusement à se brouiller.

— Au château de Ghismondo! répéta lamentablement Bascara. Savez-vous, mes seigneurs, ce que c'est que le château de Ghismondo? Personne n'y a jamais pénétré impunément, sans avoir fait un pacte préalable avec l'esprit de malice, et je n'y mettrais pas le pied pour la charge des galions. Non, vraiment, je n'irai pas!..

—Vous irez, sur mon honneur, aimable Bascara, reprit Boutraix en le ceignant d'un bras vigoureux. Siérait-il à un généreux Castillan, qui exerce avec gloire une profession libérale, de reculer devant le plus inepte des préjugés populaires? Ah! si Voltaire et Piron avaient été traduits en espagnol, comme ils devraient l'être dans toutes les langues du monde, je ne serais pas en peine de vous prouver que le diable dont on vous fait peur est un épouvantail de vieilles femmes, inventé au profit des moines par quelque méchant buveur d'eau de théologien; mais je vous ferai toucher cela au doigt quand nous aurons soupé, car j'ai l'estomac trop vide et la bouche trop sèche pour soutenir avec avantage, à l'heure qu'il est, une discussion philosophique. Marchez donc, brave Bascara, et soyez assuré de trouver toujours le lieutenant Boutraix entre le diable et vous, s'il était assez téméraire pour vous menacer de la moindre offense. Mordieu! il ferait beau voir!

Nous nous étions engagés en parlant ainsi dans le chemin raboteux et haché de la colline; au bruit des *hélas!* sanglottans de Bascara, qui marquait chacun de ses pas d'une des effusions des

psaumes ou d'une des invocations des litanies. Je dois convenir que les mules elles-mêmes, ralenties par la fatigue et par la faim, ne se rapprochaient du but de notre équipée nocturne que d'une allure maussade et rechignée, s'arrêtant de temps en temps, comme si elles avaient attendu un contre-ordre salutaire, et retournant piteusement une tête abattue vers chaque toise de la route qu'elles achevaient de parcourir.

— Qu'est-ce donc, dit Sergy, que ce château de fatale renommée qui inspire à ces bonnes gens une terreur si sincère et si profonde? un rendez-vous de revenans, peut-être.

— Et peut-être, lui répondis-je tout bas, un repaire de voleurs; car le peuple n'a jamais conçu de superstition de ce genre qui ne fût fondée sur quelque motif légitime de crainte. Mais à nous trois, nous avons trois épées, trois paires d'excellens pistolets, des munitions pour recharger; et outre son couteau de chasse, l'*arriero* est certainement muni, suivant l'usage, d'un bon ganivet de Valence.

— Qui ne sait ce que c'est que le château de Ghismondo? murmura Estevan d'une voix déjà émue. Si ces illustres seigneurs sont curieux de l'apprendre, je suis en état de les satisfaire, car feu mon père y est entré. C'était un brave celui-là! Dieu lui pardonne d'avoir un peu trop aimé à boire!

— Il n'y a pas de mal, interrompit Boutraix. Que diable vit donc ton père au château de Ghismondo?

— Raconte-nous cette histoire, reprit Sergy qui aurait donné la partie de plaisir la plus raffinée pour un conte fantastique.

— Aussi bien après cela, répliqua le muletier, leurs seigneuries seront libres de retourner, si elles le jugent à propos. — Et il poursuivit :

« Ce malheureux Ghismondo, dit-il, » — et se reprenant aussitôt comme s'il craignait d'avoir été entendu par quelque témoin invisible, — « malheureux en effet, continua-t-il, pour avoir attiré sur lui l'inexorable colère de Dieu, car je ne lui veux d'ailleurs aucun mal!... Ghismondo était à vingt-cinq ans le chef de l'illustre famille de Las Sierras, si renommée en nos chroniques. Il y a de cela trois cents ans, ou à peu près; mais l'année au juste est mentionnée dans les livres. C'était un beau et brave cavalier, libéral, gracieux, long-temps bien venu de tous, mais trop enclin à de

méchantes compagnies, et qui ne sut pas se conserver dans la crainte et dans le respect du Seigneur, si bien qu'il se fit un mauvais bruit par ses déportemens, et qu'il se ruina presque entièrement par ses prodigalités. C'est alors qu'il fut obligé de chercher un asile dans le château où vous avez résolu fort imprudemment, révérence gardée, de passer la nuit prochaine, et qui était le seul débris de son riche patrimoine. Content d'échapper dans cette retraite à la poursuite de ses créanciers et à celle de ses ennemis qui ne laissaient pas d'être fort nombreux, parce que ses passions et ses débauches avaient porté le trouble dans beaucoup de familles, il acheva de la fortifier, et il s'y confina pour le reste de ses jours, avec un écuyer d'aussi mauvaise vie que lui, et un jeune page dans lequel la corruption de l'ame avait devancé les années; leur maison se composa seulement d'une poignée d'hommes d'armes qui avaient pris part à leurs excès, et dont l'unique ressource était de s'associer à leur fortune. Une des premières expéditions de Ghismondo eut pour objet de se procurer une compagne, et, semblable à l'infame oiseau qui souille son nid, ce fut dans sa propre famille qu'il choisit sa triste victime. Quelques-uns disent cependant qu'Inès de Las Sierras, c'était le nom de sa nièce, souscrit en secret à son enlèvement. Qui pourra jamais expliquer les mystères du cœur des femmes?

« Je vous ai dit que ce fut là une de ses premières expéditions, parce que l'histoire lui en attribue beaucoup d'autres. Les revenus attachés à ce rocher, qui semble avoir été frappé, de tout temps, de la malédiction céleste, n'auraient pas suffi à ses dépenses, s'il n'y avait suppléé par des impôts levés sur les passans, et que l'on qualifie de vols de grand chemin, quand la perception n'est pas exécutée par de grands seigneurs. Les noms de Ghismondo et de son château devinrent en peu de temps redoutables. »

— N'est-ce que cela? dit Boutraix. Ce que tu viens de dire est partout. C'était un des résultats nécessaires de la féodalité, une des suites de la barbarie, dans ces siècles d'ignorance et d'esclavage!

« Ce qui me reste à vous raconter est un peu moins commun, reprit l'*arriero*. La douce Inès, qui avait reçu une éducation chrétienne, fut tout à coup, à pareil jour qu'aujourd'hui, éclairée d'un brillant rayon de la grace. A l'instant où l'heure de minuit

vient rappeler aux fidèles la naissance du Sauveur, elle pénétra contre son usage dans la salle des banquets, où les trois brigands, assis devant le foyer, s'étourdissaient sur leurs crimes dans les excès d'une orgie. Ils étaient à moitié ivres. Animée par la foi, elle leur peignit en vives paroles la méchanceté de leurs actions, et les châtimens éternels qui en seraient la suite; elle pleura, elle pria, elle s'agenouilla devant Ghismondo, et, sa blanche main étendue sur ce cœur qui naguères encore avait battu pour son amour, elle essaya d'y rappeler quelques sentimens humains. C'était, mes seigneurs, une entreprise au-dessus de ses forces, et Ghismondo, excité par ses barbares compagnons, lui répondit d'un coup de poignard qui lui perça le sein. »

— Le monstre! s'écria Sergy aussi ému que s'il avait entendu le récit d'une histoire véritable. —

« Cet incident horrible, continua Estevan, ne rabattit rien de la licence et de la joie accoutumées. Les trois convives continuèrent à boire et à chanter des chansons impies, en présence de la jeune fille morte; et il était trois heures du matin, quand les hommes d'armes, avertis par le silence de leurs maîtres, pénétrèrent au lieu du festin pour relever quatre corps étendus dans des flots de sang et de vin. Ils emportèrent sans sourciller les trois ivrognes dans leurs lits, et le cadavre dans son linceul.

« Mais la vengeance céleste, poursuivit Estevan après une pause assez solennelle; mais l'infaillible justice de Dieu n'avait pas perdu ses droits. A peine le sommeil eut commencé à dissiper les vapeurs qui obscurcissaient la raison de Ghismondo, qu'il vit Inès entrer dans sa chambre à pas mesurés, non pas belle, frémissant d'amour et de volupté, et vêtue comme autrefois d'un tissu léger qui allait tomber; mais pâle, ensanglantée, traînant le long habit des morts, et déployant vers lui une main flamboyante qu'elle vint imposer lourdement sur son cœur, à l'endroit même qu'elle avait inutilement pressé quelques heures auparavant. Lié par une puissance irrésistible, Ghismondo tenta en vain de se soustraire à l'effroyable apparition. Ses efforts et sa douleur ne purent se manifester que par quelques gémissemens sourds et confus. L'implacable main restait clouée à sa place, et le cœur de Ghismondo brûlait, et il brûla ainsi jusqu'au lever du soleil, où disparut le

fantôme. Ses complices reçurent la même visite et subirent le même supplice.

« Le lendemain, et tous les lendemains qui le suivirent pendant une année presque éternelle, les trois maudits se retrouvèrent au jour en s'interrogeant du regard sur le songe qu'ils avaient fait, car ils n'osaient se parler ; mais la communauté du péril et du gain les appelait bientôt à de nouveaux crimes ; la licence de la nuit les appelait à de nouvelles orgies qu'ils prolongeaient davantage, parce que le sommeil leur était redoutable ; et l'heure du sommeil arrivée, la main vengeresse les brûlait toujours.

« Revint enfin l'anniversaire du 24 décembre (c'est aujourd'hui, mes seigneurs !), et le repas du soir les réunissait comme d'ordinaire à la clarté d'un foyer ardent, quand l'heure de la rédemption sonnait à Mattaro pour convoquer les chrétiens à ses solennités. Tout à coup une voix s'élève dans la galerie du château : ME VOILA, criait Inès ! c'était elle. Ils la virent entrer, rejeter son drap funèbre, et s'asseoir parmi eux dans ses plus riches atours. Saisis d'étonnement ou de terreur, ils la virent manger du pain et boire du vin des vivans ; on dit même qu'elle chanta et qu'elle dansa, suivant la coutume du passé ; mais tout à coup sa main flamboya comme dans le mystère de leurs songes, et toucha au cœur le chevalier, l'écuyer et le page. Alors tout fut fini pour cette vie passagère, car leur cœur calciné avait fini de se réduire en cendres, et il ne renvoya plus de sang à leurs veines. Il était trois heures du matin quand les hommes d'armes, avertis par le silence de leurs maîtres, pénétrèrent, suivant l'usage, au lieu du festin ; et cette fois-là, ils remportèrent quatre cadavres. Le lendemain, personne ne se réveilla. »

Sergy avait paru profondément préoccupé pendant tout ce récit, parce que les idées qu'il faisait naître se rapportaient à la matière ordinaire de ses rêveries ; Boutraix poussait de temps à autre un soupir expressif, mais qui n'exprimait guère que l'impatience et l'ennui ; le comédien Bascara murmurait entre ses dents quelques paroles inintelligibles qui semblaient broder sourdement une basse monotone et mélancolique sur ce roman lugubre de l'*arriero*, et un mouvement souvent renouvelé de sa main me fit soupçonner qu'il défilait les grains d'un rosaire. Quant à moi, j'admi-

rais ces lambeaux poétiques de la tradition qui venaient se coudre naturellement au récit d'un homme simple, et lui prêter des couleurs que l'imagination éclairée par le goût ne dédaignerait pas toujours.

« — Ce n'est pas tout, reprit Estevan, et je vous prie de m'écouter un moment encore avant de persister dans votre dangereux projet. Depuis la mort de Ghismondo et des siens, son détestable repaire, devenu odieux à tous les hommes, est resté en partage au démon. La route même par laquelle on y arrive a été abandonnée, comme vous pouvez vous en apercevoir. On sait seulement, à n'en pas douter, que tous les ans, le 24 décembre à minuit (mes seigneurs, c'est aujourd'hui, et ce sera tout à l'heure), les croisées du vieil édifice s'illuminent subitement. Ceux qui ont osé pénétrer dans ces terribles secrets, savent qu'alors le chevalier, l'écuyer et le page reviennent du sein des morts prendre place à l'orgie sanglante. C'est l'arrêt qu'ils ont à subir jusqu'à la consommation des siècles. Un peu plus tard entre Inès dans son linceul, qu'elle dépouille pour étaler sa toilette accoutumée, Inès, qui boit et mange, qui chante et danse avec eux. Quand ils se sont bercés quelque temps dans le délire de leur folle joie, imaginant, à chaque fois, qu'elle ne doit jamais cesser, la jeune fille leur montre sa blessure encore ouverte, les touche au cœur de sa main enflammée, et retourne aux feux du purgatoire après les avoir rendus à ceux de l'enfer ! »

Ces derniers mots firent partir Boutraix d'un éclat de rire convulsif qui lui ôta un instant la respiration.

— Que le diable t'emporte ! s'écria-t-il en frappant l'*arriero* sur l'épaule d'un coup de poing rudement amical, j'ai failli être ému de ces sornettes, que tu racontes d'ailleurs assez bien ; et je me sentais troublé comme un sot, quand l'enfer et le purgatoire m'ont rendu à moi-même. Préjugés, mon Catalan ! préjugés d'enfant qu'on épouvante avec des masques ! Vieilles fables de la superstition qui n'ont plus de crédit qu'en Espagne ! Tu verras, tantôt, si la peur du diable m'empêche de trouver le vin bon (et, par parenthèse, cela me rappelle que j'ai soif). Presse donc tes mules, s'il te plaît ; car, pour voir le souper plus promptement servi, je porterais un toast à Satan lui-même.

« — C'étaient les propres paroles de mon père dans une partie de débauche qu'il fit à Mattaro avec des soldats comme lui, dit l'*arriero*. Comme on demandait encore du vin au maître de la *posada*: »

— Il n'y en a plus qu'au château de Ghismondo, répondit-il. —

« — J'en aurai donc, répliqua mon père, qui était alors impie comme un gavache ; et, par le saint corps de Dieu, j'en aurai, quand Satan devrait le verser. J'irai. — Tu n'iras pas! tu n'iras pas!... — J'irai, répliqua-t-il avec un blasphème plus exécrable encore ; et il s'obstina si bien qu'il y alla. »

— A propos de ton père, dit Sergy, tu avais oublié la question de Boutraix. Que vit-il de si effrayant au château de Ghismondo?

« — Ce que je vous ai dit, mes nobles seigneurs. Après avoir parcouru une longue galerie de tableaux fort anciens, il s'arrêta au seuil de la salle des banquets ; et, comme la porte était ouverte, il y jeta un regard assez assuré. Les damnés étaient à table, et Inès leur montrait sa plaie sanglante. Ensuite elle dansa, et chacun de ses pas la rapprochait de l'endroit où il était placé. Son cœur se brisa tout à coup à l'idée qu'elle venait le prendre. Il tomba de son haut comme un corps mort, et ne revint à lui que le lendemain sur le seuil de l'église paroissiale. »

— Où il s'était endormi la veille, reprit Boutraix, parce que le vin qu'il avait bu l'empêcha d'aller plus loin. Rêve d'ivrogne, mon pauvre Estevan! Que la terre lui soit aussi légère qu'il l'a trouvée souvent mobile et chancelante sous ses pas! Mais cet infernal château, n'y arriverons-nous jamais?

« — Nous y sommes, répondit l'*arriero* en arrêtant ses mules. »

— Il était temps, dit Sergy, voilà la tourmente qui recommence, et (chose étrange dans cette saison) j'ai entendu gronder le tonnerre deux ou trois fois.

« — On l'entend toujours, à pareille époque, auprès du château de Ghismondo, répliqua l'*arriero*. »

Il n'avait pas fini de parler, qu'un éclair éblouissant déchira le ciel, et nous montra les blanches murailles du vieux castel, avec ses tourelles groupées comme un troupeau de spectres, sur une immense plate-forme d'un roc uni et glissant.

La porte principale paraissait avoir été fermée long-temps ; mais les gonds supérieurs avaient fini par céder à l'action de l'air

et des années, avec les pierres qui les soutenaient; et ses deux battans, retombés l'un sur l'autre, tout rongés par l'humidité et tout mutilés par le vent, surplombaient, prêts à crouler, au-dessus du parvis. Nous n'eûmes pas de peine à les abattre. Dans l'intervalle qu'ils avaient laissé en se séparant vers leur base, et où le corps d'un homme aurait eu peine à s'introduire, s'étaient amassés quelques débris du cintre et de la voûte qu'il fallut écarter devant nous. Les feuilles robustes d'aloès qui s'étaient fait jour dans leurs interstices tombèrent ensuite sous nos épées, et la voiture entra dans la vaste allée dont les dalles n'avaient pas gémi sous le passage d'une roue depuis le règne de Ferdinand-le-Catholique. Nous nous hâtâmes alors d'allumer quelques-unes des torches dont nous nous étions munis à Mattaro, et dont la flamme, nourrie par un courant impétueux, résista heureusement aux battemens d'ailes des oiseaux nocturnes, qui s'enfuyaient de toutes les fentes du vieux bâtiment en poussant des cris lamentables. Cette scène, qui avait, en vérité, quelque chose d'extraordinaire et de sinistre, me rappela involontairement la descente de don Quichotte dans la caverne de Montésinos; et l'observation que j'en fis en riant aurait peut-être arraché un sourire à l'*arriero* et à Bascara lui-même, s'ils avaient pu sourire encore; mais leur consternation augmentait à chaque pas.

La grande cour s'ouvrit enfin devant nous. Sur sa gauche s'étendait un large auvent qui servait de toit à une espèce de hangar, destiné autrefois à protéger, contre l'intempérie des saisons, les chevaux du châtelain, comme l'attestaient des anneaux de fer placés, de distance en distance, à la muraille. Nous nous réjouîmes à l'idée d'y remiser commodément notre équipage; et cette pensée parut égayer jusqu'au souci d'Estevan, qui s'occupait, avant toutes choses, du bien-être et du repos de ses mules. Deux torches, fortement fixées à des crampons qui paraissaient préparés pour elles, jetèrent sur cet abri une lumière réjouissante; et le fourrage, dont nous avions chargé le derrière de la voiture, splendidement étalé devant l'attelage, harassé de jeûne et de travail, lui rendit un air de gaieté qui faisait plaisir à voir.

« — Ceci est au mieux, messeigneurs, dit Estevan un peu rassuré; je comprends que mes mules puissent passer ici la nuit; et il y a

un proverbe qui dit : « Que le muletier est bien partout où peuvent loger ses mules. » S'il vous plaît de me laisser quelques vivres pour souper à côté d'elles, je crois pouvoir vous en répondre jusqu'à demain; car je crains moins les démons de l'écurie que ceux du salon. Ce sont d'assez bons diables, que l'accoutumance nous a rendus familiers, à nous autres *arrieros*, et dont la malignité se borne à mêler les crins des chevaux, ou à les étriller à rebrousse-poil. Quant à nous, pauvres gens que nous sommes, ils se contentent de nous pincer assez serré pour que la marque en reste pendant une semaine, sous la forme d'une tache jaune, que toute l'eau du Ter ne laverait pas; de nous donner des crampes qui retournent le mollet sur l'os de la jambe, ou de se coucher pesamment sur notre estomac en riant comme des fous. Je me sens homme à braver tout cela, moyennant la grace de Dieu et les trois bouteilles de vin de Palamos que le seigneur capitaine m'a promises. »

— Les voilà, lui dis-je en l'aidant à décharger la voiture, et, de plus, deux pains et un quartier de brebis rôtie. Maintenant que la cavalerie et le train sont logés, allons pourvoir là-haut à l'étape des fantassins.

Nous enflammâmes quatre torches et nous nous engageâmes dans le grand escalier, à travers les débris dont il était obstrué partout, Bascara, placé entre Sergy et Boutraix, qui l'encourageaient de leur parole et de leur exemple, et faisant céder la peur à la vanité, si puissante sur une ame espagnole. J'avouerai que cette incursion sans périls avait cependant quelque chose d'aventureux et de fantastique, dont mon imagination était secrètement flattée, et je puis ajouter qu'elle présentait des difficultés propres à exciter notre ardeur. Une partie des murailles avait croulé çà et là, et dressé devant nous en vingt endroits différens autant de barricades accidentelles qu'il fallait tourner ou franchir. Des planches, des solives, des poutres tout entières, tombées des parties supérieures de la charpente, se croisaient et s'impliquaient en tous sens sur les degrés rompus dont les éclats anguleux se hérissaient sous nos pieds. Les vieilles croisées qui avaient donné du jour au vestibule et aux degrés étaient depuis long-temps tombées, arrachées par les orages, et nous n'en reconnaissions les vestiges qu'au bruit des vitres déjà brisées que la semelle de nos bottes faisait cra-

queter. Un vent impétueux, chargé de neige, s'introduisait avec d'horribles sifflemens à travers l'espace qu'elles avaient abandonné en s'abattant d'une pièce, un ou deux siècles auparavant, et la végétation sauvage dont la tempête y avait jeté les semences, ajoutait encore aux embarras de ce passage et à l'horreur de cet aspect. Je pensai, sans le dire, que le cœur d'un soldat serait porté d'un élan plus facile et plus naturel à l'attaque d'une redoute ou à l'assaut d'une forteresse. Nous arrivâmes enfin au palier du premier étage, et nous reprîmes haleine un moment.

A notre gauche s'ouvrait un corridor long, étroit et obscur, dont nos torches, pressées à l'entrée, ne purent éclaircir les ténèbres. Devant nous était la porte des appartemens, ou plutôt elle n'y était plus. Cette nouvelle invasion ne nous donna que la peine d'entrer, la torche au poing, dans une salle carrée qui avait dû recevoir les hommes d'armes. Nous en jugeâmes du moins ainsi à deux rangs de banquettes délabrées qui la garnissaient sur toutes ses faces, et à quelques trophées d'armes communes, à demi rongées par la rouille, qui pendaient encore à ses parois. Nous la traversâmes en faisant rouler sous nos pieds quatre ou cinq tronçons de lances et autant de canons d'escopette. Elle aboutissait en retour d'équerre à une galerie beaucoup plus étendue en longueur, mais d'une largeur médiocre, dont le côté droit était percé de croisées vides comme celles de l'escalier, et auxquelles battaient à peine encore les restes d'un chambranle pourri. Le plancher de cette partie du bâtiment avait été tellement dégradé par les influences de l'atmosphère et par la chute de la pluie, qu'il abandonnait toutes ses mortaises, et qu'il ne prolongeait plus vers le mur extérieur qu'une frange mince et déchirée. Dans cette direction, on le sentait fléchir et se relever avec une élasticité suspecte, et le pied s'y engageait comme dans une poussière compacte qui ne demande qu'à céder. D'espace en espace, les parties les moins solides commençaient à s'écailler en compartimens bizarres et béans, que la marche d'un curieux plus téméraire que moi n'aurait pas sondés impunément. J'entraînai brusquement mes camarades vers la muraille de gauche, où le passage paraissait moins hasardeux. Elle était garnie de tableaux.

— Aussi vrai qu'il n'y a pas de Dieu, ce sont des tableaux, dit

flancs sur la muraille de gauche, semblait avoir été bâtie pour des veillées de géans, et les bois de démolition épars dans l'escalier nous auraient fourni un feu réjouissant pendant des centaines de nuits pareilles à celle qui allait s'écouler. Une table ronde, qui n'en était éloignée que de quelques pieds, nous rappela involontairement les festins impies de Ghismondo, et je conviendrai volontiers que je ne la regardai pas sans un peu de saisissement.

Il nous fallut plusieurs voyages, soit pour nous approvisionner du bois nécessaire, soit pour transporter nos vivres, et ensuite nos paquets, dont l'inondation pluviale de la journée pouvait avoir sérieusement compromis l'économie. Tout se trouva heureusement sain et sauf, et les nippes mêmes de la troupe de Bascara, étendues devant le foyer incendié sur les dossiers des fauteuils, brillèrent à nos yeux de ce lustre factice et de cette fraîcheur surannée que leur prête l'éclat imposteur des quinquets. Il est vrai que la salle à manger de Ghismondo, éclairée alors par dix torches ardentes habilement assujéties à dix vieux candélabres, était certainement mieux illuminée que ne le fut jamais, de mémoire d'homme, le théâtre d'une petite ville de Catalogne. La partie la plus éloignée seulement, celle qui se rapprochait de la galerie des tableaux, et par laquelle nous étions entrés, n'avait pas perdu toutes ses ténèbres. On eût dit qu'elles s'y étaient amassées comme à dessein pour établir entre nous et le vulgaire profane une mystérieuse barrière. C'était la nuit visible du poète.

— Je ne doute pas, dis-je en m'occupant avec mes compagnons des préparatifs du repas, que ceci ne fournisse un nouveau prétexte à la crédulité des habitans de la plaine. Il est l'heure où Ghismondo revient s'asseoir tous les ans à son banquet infernal, et la lumière que ces croisées doivent répandre au dehors n'annonce rien de moins qu'une fête de démons. C'est peut-être sur une circonstance pareille qu'est fondée la vieille légende d'Estevan.

— Ajoute à cela, dit Boutraix, que la fantaisie de représenter cette scène au naturel peut être venue à des aventuriers de bonne humeur, et qu'il n'est pas impossible que le père de l'*arriero* ait réellement assisté à une comédie de ce genre. Nous sommes servis à ravir pour la recommencer, continua-t-il en soulevant pièce à pièce les hardes de la troupe voyageuse. Voilà un habit de cheva-

cette indication sous les écailles de la toile jusqu'au doux contour où la joue s'arrondit autour de cette bouche charmante, si tu saisis comme moi le mouvement de cette lèvre un peu dédaigneuse, mais où l'on sent respirer toute l'ivresse de l'amour...

— Je me ferai une idée imparfaite, continuai-je froidement, de ce que pouvait être une jolie femme de la cour de Charles-Quint.

— De la cour de Charles-Quint, dit Sergy en baissant la tête. Cela est vrai.

— Attendez, attendez, dit Boutraix, à qui sa haute taille permettait d'atteindre de la main jusqu'au cartouche gothique dont la baguette inférieure du cadre était décorée, et qui venait d'y passer son mouchoir à plusieurs reprises. Il y a ici un nom écrit en allemand ou en hébreu, si ce n'est en syriaque ou en bas-breton; mais le diable emporte qui le déchiffre. J'aimerais autant expliquer l'Alcoran.

Sergy poussa un cri d'enthousiasme.

— *Inès de Las Sierras!* Inès de Las Sierras! répéta-t-il en pressant mes mains avec une sorte de frénésie. Lis plutôt!

— *Inès de Las Sierras*, répliquai-je; c'est bien cela; et ces trois montagnes de sinople sur un champ d'or devaient être les armoiries parlantes de sa famille. Il paraît que cette infortunée a réellement existé, et qu'elle habitait ce château. Mais il est bientôt temps d'y chercher un asile pour nous-mêmes. N'êtes-vous pas disposés à pénétrer plus avant?

— A moi! messieurs, à moi! cria Boutraix, qui nous avait précédés de quelques pas. Voici un salon de compagnie qui ne nous fera pas regretter les rues humides de Mattaro; un logement digne d'un prince ou d'un intendant militaire! Le seigneur Ghismondo aimait ses aises, et il n'y a rien à dire sur la distribution de l'appartement. O le superbe corps de caserne!

Cette pièce immense était en effet mieux conservée que le reste. Le fond seulement recevait la lumière de deux croisées très étroites, que la faveur de leur disposition avait préservées des dégradations communes à tout le bâtiment. Ses tentures en cuir imprimé et ses grands fauteuils à l'antique avaient je ne sais quel air de magnificence que leur vieillesse rendait encore plus imposant. La cheminée aux proportions colossales, qui ouvrait ses vastes

flancs sur la muraille de gauche, semblait avoir été bâtie pour des veillées de géans, et les bois de démolition épars dans l'escalier nous auraient fourni un feu réjouissant pendant des centaines de nuits pareilles à celle qui allait s'écouler. Une table ronde, qui n'en était éloignée que de quelques pieds, nous rappela involontairement les festins impies de Ghismondo, et je conviendrai volontiers que je ne la regardai pas sans un peu de saisissement.

Il nous fallut plusieurs voyages, soit pour nous approvisionner du bois nécessaire, soit pour transporter nos vivres, et ensuite nos paquets, dont l'inondation pluviale de la journée pouvait avoir sérieusement compromis l'économie. Tout se trouva heureusement sain et sauf, et les nippes mêmes de la troupe de Bascara, étendues devant le foyer incendié sur les dossiers des fauteuils, brillèrent à nos yeux de ce lustre factice et de cette fraîcheur surannée que leur prête l'éclat imposteur des quinquets. Il est vrai que la salle à manger de Ghismondo, éclairée alors par dix torches ardentes habilement assujéties à dix vieux candélabres, était certainement mieux illuminée que ne le fut jamais, de mémoire d'homme, le théâtre d'une petite ville de Catalogne. La partie la plus éloignée seulement, celle qui se rapprochait de la galerie des tableaux, et par laquelle nous étions entrés, n'avait pas perdu toutes ses ténèbres. On eût dit qu'elles s'y étaient amassées comme à dessein pour établir entre nous et le vulgaire profane une mystérieuse barrière. C'était la nuit visible du poète.

— Je ne doute pas, dis-je en m'occupant avec mes compagnons des préparatifs du repas, que ceci ne fournisse un nouveau prétexte à la crédulité des habitans de la plaine. Il est l'heure où Ghismondo revient s'asseoir tous les ans à son banquet infernal, et la lumière que ces croisées doivent répandre au dehors n'annonce rien de moins qu'une fête de démons. C'est peut-être sur une circonstance pareille qu'est fondée la vieille légende d'Estevan.

— Ajoute à cela, dit Boutraix, que la fantaisie de représenter cette scène au naturel peut être venue à des aventuriers de bonne humeur, et qu'il n'est pas impossible que le père de l'*arriero* ait réellement assisté à une comédie de ce genre. Nous sommes servis à ravir pour la recommencer, continua-t-il en soulevant pièce à pièce les hardes de la troupe voyageuse. Voilà un habit de cheva-

lier qui semble taillé pour le capitaine; je rappellerai trait pour trait avec celui-ci l'intrépide écuyer du damné, qui était, selon toute apparence, un garçon de fort bonne mine, et ce costume coquet, qui relèvera la physionomie un peu langoureuse du beau Sergy, lui donnera facilement l'air du plus séduisant des pages. Convenez que l'invention est heureuse, et qu'elle nous promet une nuit d'une gaieté folle!

Pendant que Boutraix parlait, il s'était travesti de pied en cap, et nous l'avions imité en riant, car il n'y a rien de plus contagieux qu'une extravagance entre trois jeunes cervelles. Cependant nous avions eu la précaution de conserver nos épées et nos pistolets, qui, à la date près de leur fabrication, ne contrastaient pas d'une manière trop criante avec notre déguisement. Les héros mêmes de la galerie de Ghismondo, s'ils étaient descendus subitement de leurs toiles gothiques, ne se seraient pas trouvés trop dépaysés dans leur castel héréditaire.

— Et la belle Inès! s'écria Sergy. Vous n'y avez pas pensé! Le seigneur Bascara, que la nature a revêtu de dons extérieurs dont les Graces seraient jalouses, voudrait-il bien se charger de ce rôle pour cette fois seulement, à la demande générale du public?

— Messieurs, répondit Bascara, je me prête volontiers aux plaisanteries qui n'intéressent pas le salut de mon ame, et c'est ma profession; mais celle-ci est d'un genre qui ne me permet pas d'y prendre part. Vous verrez peut-être, à votre grand dommage, qu'on ne brave pas impunément les puissances de l'enfer. Réjouissez-vous comme bon vous semblera, puisque la grace ne vous a pas touchés; mais je vous atteste que je renonce hautement à ces joies de Satan, et que je ne demande qu'à y échapper, pour me rendre moine dans quelque bonne maison du Seigneur. Accordez-moi seulement, comme à votre frère en Jésus-Christ, dont le nom soit toujours loué, la permission de passer la nuit sur ce fauteuil, avec quelque réfection pour soutenir mon corps, et la liberté de prier.

— Tiens, lui dit Boutraix, cette magnifique oraison jaculatoire mérite une oie tout entière et deux flacons du meilleur. Garde ton siége, mon ami; mange, bois, prie et dors. Tu ne seras jamais qu'un fou! — D'ailleurs, ajouta-t-il en se rasseyant et en remplis-

sant son verre, Inès ne vient qu'au dessert, — et j'espère bien qu'elle viendra.

— Dieu nous en préserve! dit Bascara.

Je pris la place opposée au feu, l'écuyer à ma droite, à ma gauche le page. En face de moi, la place d'Inès resta vacante. Je promenai un regard autour de la table, et, soit préoccupation, soit faiblesse d'esprit, je trouvai aussi que ce divertissement avait quelque chose de sérieux qui me serrait le cœur. Sergy, dont la verve bouillante s'était promptement apaisée, paraissait plus ému encore. Boutraix buvait.

— D'où vient, dit Sergy, que ces idées solennelles, dont la philosophie se fait un jeu, ne perdent jamais entièrement leur empire sur les esprits les plus fermes et les plus éclairés? La nature de l'homme aurait-elle un besoin secret de se relever jusqu'au merveilleux pour rentrer en possession de quelque privilége qui lui a été ravi autrefois, et qui formait la plus noble partie de son essence?

— Sur mon honneur, répondit Boutraix, je ne croirais pas à cette supposition, quand même tu l'aurais énoncée en termes assez clairs pour me la faire comprendre. L'effet dont tu parles résulte tout bonnement d'une vieille habitude des organes du cerveau, qui ont retenu, comme une espèce de cire molle durcie par le temps, les sottes impressions que nos mères et nos nourrices leur ont inculquées dans notre enfance, et c'est ce qui est admirablement expliqué par Voltaire, dans un livre superbe que je t'engage à lire quand tu seras de loisir. Penser autrement, c'est se ravaler au niveau de ce bon homme, qui grommelle depuis un quart d'heure le *Benedicite* sur sa ration, avant d'oser se hasarder à y mettre la dent.

Sergy insista. Boutraix défendit son terrain pied à pied, en se retranchant, comme à l'ordinaire, derrière ses argumens irrésistibles, *préjugé*, *superstition* et *fanatisme*. Je ne l'avais jamais vu si tenace et si méprisant dans un combat métaphysique; mais la conversation ne se maintint pas long-temps à la hauteur de ces sublimes régions de l'intelligence, car le vin était capiteux, et nous en buvions copieusement en gens qui n'ont rien de mieux à faire. Il était minuit à nos montres, et près d'une bouteille de plus, quand nous nous écriâmes tous ensemble avec un transport de

joie, comme si cette conviction nous avait affranchis d'une inquiétude cachée : — Minuit, messieurs, minuit! et Inès de Las Sierras n'est pas venue!

L'unanimité avec laquelle nous nous étions rencontrés dans une observation si puérile nous arracha un long éclat de rire.

— Tête et mort! dit Boutraix en se soulevant sur deux jambes avinées, dont il cherchait à dissimuler l'oscillation sous un air de nonchalance et d'abandon; quoique cette belle ait fait défaut à notre réunion joyeuse, la galanterie chevaleresque dont nous faisons profession nous défend de l'oublier. Je porte ce rouge-bord à la santé de la noble demoiselle Inès de Las Sierras et à sa prochaine délivrance!

— A Inès de Las Sierras! cria Sergy.

— A Inès de Las Sierras! répétai-je en rapprochant mon verre à demi vide de leurs verres pleins.

— Me voilà! cria une voix qui partait de la galerie des tableaux.

— Heim? dit Boutraix en se rasseyant. — La plaisanterie n'est pas mauvaise; mais qui l'a faite?

Je jetai les yeux derrière moi. Bascara s'était cramponné tout pâle aux barreaux de mon fauteuil.

— Ce faquin de voiturier, répondis-je, que le vin de Palamos a mis en gaieté.

— Me voilà! me voilà! reprit la voix. Salut et bonne humeur aux hôtes du château de Ghismondo!

— C'est une voix de femme et de jeune femme, dit Sergy en se levant avec une noble et gracieuse assurance.

Au même instant, nous discernâmes dans la partie la moins éclairée de la salle un blanc fantôme qui courait vers nous d'une incroyable rapidité, et qui, parvenu à notre portée, laissa tomber son linceul. Il passa entre nous, car nous étions debout, la main sur la garde de nos épées, et s'assit à la place d'Inès.

— Me voilà! dit le fantôme en poussant un long soupir et en rejetant de droite et de gauche de longs cheveux noirs, négligemment retenus par quelques nœuds de ruban ponceau. Jamais beauté plus accomplie n'avait frappé mes regards.

— C'est une femme en effet, repris-je à demi-voix; et puisqu'il est bien convenu entre nous que rien ne peut se passer ici qui ne

soit parfaitement naturel, nous n'avons de conseils à prendre que de la politesse française. La suite expliquera ce mystère, s'il peut s'expliquer.

Nous reprîmes nos places, et nous servîmes l'inconnue, qui paraissait pressée par la faim. Elle mangea et but sans parler. Quelques minutes après, elle nous avait oubliés tout-à-fait, et chacun des personnages de cette scène bizarre sembla s'être isolé en lui-même, immobile et muet, comme s'il avait été frappé de la baguette pétrifiante d'une fée. Bascara était tombé à mes côtés, et je l'aurais cru mort de terreur, si je n'avais été rassuré par le mouvement de ses mains palpitantes, qui se croisaient convulsivement en signe de prière. Boutraix ne laissait pas échapper un souffle; une profonde expression d'anéantissement avait remplacé son audace bachique, et le brillant vermillon de l'ivresse, qui éclatait une minute auparavant sur son front assuré, s'était changé en mortelle pâleur. Le sentiment qui dominait Sergy n'enchaînait pas sa pensée avec moins de puissance, mais il était du moins plus doux, à en juger par ses regards. Ses yeux, fixés sur l'apparition avec tout le feu de l'amour, paraissaient s'efforcer de la retenir, comme ceux d'un homme endormi qui craint de perdre au réveil le charme irréparable d'un beau songe; et il faut avouer que cette illusion valait la peine d'être conservée avec soin, car la nature entière n'offrait peut-être point alors de beauté vivante qui méritât d'être mise à sa place. Je vous prie de croire que je n'exagère pas.

L'inconnue n'avait pas plus de vingt ans; mais les passions, le malheur—ou la mort, avaient imprimé à ses traits ce caractère étrange d'immuable perfection et d'éternelle régularité que le ciseau des anciens a consacré dans le type des dieux. Il ne restait rien dans cette physionomie qui appartînt à la terre, rien qui pût y craindre l'offense d'une comparaison. Ce fut là le froid jugement de ma raison, bien prémunie dès ce temps-là contre les folles surprises de l'amour, et il me dispense d'une peinture à laquelle chacun de vous sera libre de pourvoir au gré de son imagination. Si vous parvenez à vous figurer quelque chose qui approche de la réalité, vous irez mille fois plus loin que tous les artifices de la parole, de la plume et du pinceau. Seulement, et il le faut bien pour la garantie de mon impartialité, laissez courir, sur ce front vaste et poli, un

trait oblique, extrêmement léger, qui vient mourir à un pouce au-dessus du sourcil; et dans le regard divin dont ces longs yeux bleus répandent l'ineffable lumière, entre des cils noirs comme le jais, exprimez, si vous le pouvez, quelque chose de vague et d'indécis, comme le trouble d'un doute inquiet qui cherche à s'expliquer à lui-même. Ce seront les imperfections de mon modèle, et je vous réponds que Sergy ne les a pas aperçues.

Ce qui me frappa le plus pourtant, quand je fus capable de m'occuper de quelques détails, c'était le vêtement de notre mystérieuse étrangère. Je ne doutais pas de l'avoir vu quelque part, peu de temps auparavant, et je ne tardai pas à me rappeler que c'était dans le portrait d'Inès. Il paraissait emprunté, comme le nôtre, au magasin d'un costumier assez habile en *mise en scène*, mais il avait moins de fraîcheur. Sa robe de damas vert, encore riche, mais molle et halée, que rattachaient çà et là des rubans flétris, devait avoir appartenu à la garde-robe d'une femme morte depuis plus d'un siècle, et je pensai en frémissant que le toucher y trouverait peut-être la froide humidité de la tombe; mais je rejetai aussitôt cette idée indigne d'un esprit raisonnable, et j'étais parfaitement rendu au libre exercice de mes facultés, quand, avec un accent enchanteur, la nouvelle venue rompit enfin le silence :

— Eh quoi! nobles chevaliers, dit-elle en laissant errer sur ses lèvres un sourire de reproche, aurais-je eu le malheur de troubler les plaisirs de cette agréable soirée? Vous ne pensiez à mon arrivée qu'à vous livrer au bonheur d'être ensemble, et, quand je suis venue, vos rires joyeux éclataient à réveiller tous les oiseaux de nuit qui ont fait leurs nids dans les lambris du château. Depuis quand la présence d'une femme toute jeune, et à laquelle la ville et la cour ont trouvé quelques faibles agrémens, alarme-t-elle la gaieté? Le monde aurait-il changé à ce point, depuis que j'en suis sortie?

— Pardonnez, madame, répondit Sergy; tant d'attraits étaient faits pour nous surprendre, et l'admiration est muette comme l'effroi.

— Je sais gré à mon ami de cette explication, repris-je aussitôt. Les sentimens que votre vue inspire ne peuvent pas s'exprimer par des paroles. Quant à votre visite elle-même, elle a dû exciter

Boutraix. L'ivrogne qui a engendré ce malotru d'*arriero* serait-il venu jusqu'ici?

— Eh non! lui répondit Sergy avec un rire un peu amer. Il s'endormit sur le parvis de l'église de Mattaro, parce que le vin qu'il avait bu l'empêcha d'aller plus loin.

— Je ne te demande pas ton avis, reprit Boutraix en braquant son lorgnon sur les cadres disloqués et poudreux qui tapissaient le mur en lignes inégales sous une multitude d'angles capricieux, mais sans qu'il s'en trouvât un seul qui ne s'éloignât pas plus ou moins de la perpendiculaire. Ce sont des tableaux en effet, et des portraits, si je ne me trompe. Toute la famille de Las Sierras a posé dans ce coupe-gorge.

De pareils vestiges de l'art des siècles reculés auraient pu fixer notre attention dans une autre circonstance; mais nous étions trop pressés d'assurer à notre petite caravane un gîte sûr et commode pour employer beaucoup de temps à l'examen de ces toiles frustes qui avaient presque disparu sous l'enduit humide et noir des années. Cependant, parvenu aux derniers portraits, Sergy en rapprocha son flambeau avec émotion, et, me saisissant vivement par le bras :

— Regarde, regarde, s'écria-t-il, ce chevalier au sombre regard, dont le front est ombragé par un panache rouge; ce doit être Ghismondo lui-même! Vois comme le peintre a merveilleusement exprimé dans ces traits jeunes encore les lassitudes de la volupté et les soucis du crime. C'est une chose triste à voir!...

— Le portrait suivant t'en dédommagera, répondis-je en souriant à son hypothèse. C'est celui d'une femme, et s'il était mieux conservé, ou plus rapproché de nos yeux, tu t'extasierais à la vue des charmes d'Inès de Las Sierras, car on pourrait supposer aussi que c'est elle. Ce qu'on en distingue est déjà de nature à produire une vive impression. Que d'élégance dans cette taille élancée! Quel attrait piquant dans cette attitude! Que ce bras et cette main, si parfaitement modelés, promettent de beautés dans l'ensemble qui nous échappe! C'est ainsi que devait être Inès!

— Et c'est ainsi qu'elle était, reprit Sergy en m'entraînant vers lui, car, sous ce point de vue, je viens de rencontrer ses yeux. Oh! jamais une expression plus passionnée n'a parlé à l'ame! Jamais la vie n'est descendue plus vivante du pinceau! Et si tu veux suivre

cette indication sous les écailles de la toile jusqu'au doux contour où la joue s'arrondit autour de cette bouche charmante, si tu saisis comme moi le mouvement de cette lèvre un peu dédaigneuse, mais où l'on sent respirer toute l'ivresse de l'amour...

— Je me ferai une idée imparfaite, continuai-je froidement, de ce que pouvait être une jolie femme de la cour de Charles-Quint.

— De la cour de Charles-Quint, dit Sergy en baissant la tête. Cela est vrai.

— Attendez, attendez, dit Boutraix, à qui sa haute taille permettait d'atteindre de la main jusqu'au cartouche gothique dont la baguette inférieure du cadre était décorée, et qui venait d'y passer son mouchoir à plusieurs reprises. Il y a ici un nom écrit en allemand ou en hébreu, si ce n'est en syriaque ou en bas-breton; mais le diable emporte qui le déchiffre. J'aimerais autant expliquer l'Alcoran.

Sergy poussa un cri d'enthousiasme.

— *Inès de Las Sierras!* Inès de Las Sierras! répéta-t-il en pressant mes mains avec une sorte de frénésie. Lis plutôt!

— *Inès de Las Sierras*, répliquai-je; c'est bien cela; et ces trois montagnes de sinople sur un champ d'or devaient être les armoiries parlantes de sa famille. Il paraît que cette infortunée a réellement existé, et qu'elle habitait ce château. Mais il est bientôt temps d'y chercher un asile pour nous-mêmes. N'êtes-vous pas disposés à pénétrer plus avant?

— A moi! messieurs, à moi! cria Boutraix, qui nous avait précédés de quelques pas. Voici un salon de compagnie qui ne nous fera pas regretter les rues humides de Mattaro; un logement digne d'un prince ou d'un intendant militaire! Le seigneur Ghismondo aimait ses aises, et il n'y a rien à dire sur la distribution de l'appartement. O le superbe corps de caserne!

Cette pièce immense était en effet mieux conservée que le reste. Le fond seulement recevait la lumière de deux croisées très étroites, que la faveur de leur disposition avait préservées des dégradations communes à tout le bâtiment. Ses tentures en cuir imprimé et ses grands fauteuils à l'antique avaient je ne sais quel air de magnificence que leur vieillesse rendait encore plus imposant. La cheminée aux proportions colossales, qui ouvrait ses vastes

flancs sur la muraille de gauche, semblait avoir été bâtie pour des veillées de géans, et les bois de démolition épars dans l'escalier nous auraient fourni un feu réjouissant pendant des centaines de nuits pareilles à celle qui allait s'écouler. Une table ronde, qui n'en était éloignée que de quelques pieds, nous rappela involontairement les festins impies de Ghismondo, et je conviendrai volontiers que je ne la regardai pas sans un peu de saisissement.

Il nous fallut plusieurs voyages, soit pour nous approvisionner du bois nécessaire, soit pour transporter nos vivres, et ensuite nos paquets, dont l'inondation pluviale de la journée pouvait avoir sérieusement compromis l'économie. Tout se trouva heureusement sain et sauf, et les nippes mêmes de la troupe de Bascara, étendues devant le foyer incendié sur les dossiers des fauteuils, brillèrent à nos yeux de ce lustre factice et de cette fraîcheur surannée que leur prête l'éclat imposteur des quinquets. Il est vrai que la salle à manger de Ghismondo, éclairée alors par dix torches ardentes habilement assujéties à dix vieux candélabres, était certainement mieux illuminée que ne le fut jamais, de mémoire d'homme, le théâtre d'une petite ville de Catalogne. La partie la plus éloignée seulement, celle qui se rapprochait de la galerie des tableaux, et par laquelle nous étions entrés, n'avait pas perdu toutes ses ténèbres. On eût dit qu'elles s'y étaient amassées comme à dessein pour établir entre nous et le vulgaire profane une mystérieuse barrière. C'était la nuit visible du poète.

— Je ne doute pas, dis-je en m'occupant avec mes compagnons des préparatifs du repas, que ceci ne fournisse un nouveau prétexte à la crédulité des habitans de la plaine. Il est l'heure où Ghismondo revient s'asseoir tous les ans à son banquet infernal, et la lumière que ces croisées doivent répandre au dehors n'annonce rien de moins qu'une fête de démons. C'est peut-être sur une circonstance pareille qu'est fondée la vieille légende d'Estevan.

— Ajoute à cela, dit Boutraix, que la fantaisie de représenter cette scène au naturel peut être venue à des aventuriers de bonne humeur, et qu'il n'est pas impossible que le père de l'*arriero* ait réellement assisté à une comédie de ce genre. Nous sommes servis à ravir pour la recommencer, continua-t-il en soulevant pièce à pièce les hardes de la troupe voyageuse. Voilà un habit de cheva-

lier qui semble taillé pour le capitaine; je rappellerai trait pour trait avec celui-ci l'intrépide écuyer du damné, qui était, selon toute apparence, un garçon de fort bonne mine, et ce costume coquet, qui relèvera la physionomie un peu langoureuse du beau Sergy, lui donnera facilement l'air du plus séduisant des pages. Convenez que l'invention est heureuse, et qu'elle nous promet une nuit d'une gaieté folle !

Pendant que Boutraix parlait, il s'était travesti de pied en cap, et nous l'avions imité en riant, car il n'y a rien de plus contagieux qu'une extravagance entre trois jeunes cervelles. Cependant nous avions eu la précaution de conserver nos épées et nos pistolets, qui, à la date près de leur fabrication, ne contrastaient pas d'une manière trop criante avec notre déguisement. Les héros mêmes de la galerie de Ghismondo, s'ils étaient descendus subitement de leurs toiles gothiques, ne se seraient pas trouvés trop dépaysés dans leur castel héréditaire.

— Et la belle Inès ! s'écria Sergy. Vous n'y avez pas pensé ! Le seigneur Bascara, que la nature a revêtu de dons extérieurs dont les Graces seraient jalouses, voudrait-il bien se charger de ce rôle pour cette fois seulement, à la demande générale du public?

— Messieurs, répondit Bascara, je me prête volontiers aux plaisanteries qui n'intéressent pas le salut de mon ame, et c'est ma profession; mais celle-ci est d'un genre qui ne me permet pas d'y prendre part. Vous verrez peut-être, à votre grand dommage, qu'on ne brave pas impunément les puissances de l'enfer. Réjouissez-vous comme bon vous semblera, puisque la grace ne vous a pas touchés; mais je vous atteste que je renonce hautement à ces joies de Satan, et que je ne demande qu'à y échapper, pour me rendre moine dans quelque bonne maison du Seigneur. Accordez-moi seulement, comme à votre frère en Jésus-Christ, dont le nom soit toujours loué, la permission de passer la nuit sur ce fauteuil, avec quelque réfection pour soutenir mon corps, et la liberté de prier.

— Tiens, lui dit Boutraix, cette magnifique oraison jaculatoire mérite une oie tout entière et deux flacons du meilleur. Garde ton siége, mon ami; mange, bois, prie et dors. Tu ne seras jamais qu'un fou ! — D'ailleurs, ajouta-t-il en se rasseyant et en remplis-

sant son verre, Inès ne vient qu'au dessert, — et j'espère bien qu'elle viendra.

— Dieu nous en préserve! dit Bascara.

Je pris la place opposée au feu, l'écuyer à ma droite, à ma gauche le page. En face de moi, la place d'Inès resta vacante. Je promenai un regard autour de la table, et, soit préoccupation, soit faiblesse d'esprit, je trouvai aussi que ce divertissement avait quelque chose de sérieux qui me serrait le cœur. Sergy, dont la verve bouillante s'était promptement apaisée, paraissait plus ému encore. Boutraix buvait.

— D'où vient, dit Sergy, que ces idées solennelles, dont la philosophie se fait un jeu, ne perdent jamais entièrement leur empire sur les esprits les plus fermes et les plus éclairés? La nature de l'homme aurait-elle un besoin secret de se relever jusqu'au merveilleux pour rentrer en possession de quelque privilége qui lui a été ravi autrefois, et qui formait la plus noble partie de son essence?

— Sur mon honneur, répondit Boutraix, je ne croirais pas à cette supposition, quand même tu l'aurais énoncée en termes assez clairs pour me la faire comprendre. L'effet dont tu parles résulte tout bonnement d'une vieille habitude des organes du cerveau, qui ont retenu, comme une espèce de cire molle durcie par le temps, les sottes impressions que nos mères et nos nourrices leur ont inculquées dans notre enfance, et c'est ce qui est admirablement expliqué par Voltaire, dans un livre superbe que je t'engage à lire quand tu seras de loisir. Penser autrement, c'est se ravaler au niveau de ce bon homme, qui grommelle depuis un quart d'heure le *Benedicite* sur sa ration, avant d'oser se hasarder à y mettre la dent.

Sergy insista. Boutraix défendit son terrain pied à pied, en se retranchant, comme à l'ordinaire, derrière ses argumens irrésistibles, *préjugé*, *superstition* et *fanatisme*. Je ne l'avais jamais vu si tenace et si méprisant dans un combat métaphysique; mais la conversation ne se maintint pas long-temps à la hauteur de ces sublimes régions de l'intelligence, car le vin était capiteux, et nous en buvions copieusement en gens qui n'ont rien de mieux à faire. Il était minuit à nos montres, et près d'une bouteille de plus, quand nous nous écriâmes tous ensemble avec un transport de

joie, comme si cette conviction nous avait affranchis d'une inquiétude cachée : — Minuit, messieurs, minuit! et Inès de Las Sierras n'est pas venue!

L'unanimité avec laquelle nous nous étions rencontrés dans une observation si puérile nous arracha un long éclat de rire.

— Tête et mort! dit Boutraix en se soulevant sur deux jambes avinées, dont il cherchait à dissimuler l'oscillation sous un air de nonchalance et d'abandon; quoique cette belle ait fait défaut à notre réunion joyeuse, la galanterie chevaleresque dont nous faisons profession nous défend de l'oublier. Je porte ce rouge-bord à la santé de la noble demoiselle Inès de Las Sierras et à sa prochaine délivrance!

— A Inès de Las Sierras! cria Sergy.

— A Inès de Las Sierras! répétai-je en rapprochant mon verre à demi vide de leurs verres pleins.

— Me voilà! cria une voix qui partait de la galerie des tableaux.

— Heim? dit Boutraix en se rasseyant. — La plaisanterie n'est pas mauvaise; mais qui l'a faite?

Je jetai les yeux derrière moi. Bascara s'était cramponné tout pâle aux barreaux de mon fauteuil.

— Ce faquin de voiturier, répondis-je, que le vin de Palamos a mis en gaieté.

— Me voilà! me voilà! reprit la voix. Salut et bonne humeur aux hôtes du château de Ghismondo!

— C'est une voix de femme et de jeune femme, dit Sergy en se levant avec une noble et gracieuse assurance.

Au même instant, nous discernâmes dans la partie la moins éclairée de la salle un blanc fantôme qui courait vers nous d'une incroyable rapidité, et qui, parvenu à notre portée, laissa tomber son linceul. Il passa entre nous, car nous étions debout, la main sur la garde de nos épées, et s'assit à la place d'Inès.

— Me voilà! dit le fantôme en poussant un long soupir et en rejetant de droite et de gauche de longs cheveux noirs, négligemment retenus par quelques nœuds de ruban ponceau. Jamais beauté plus accomplie n'avait frappé mes regards.

— C'est une femme en effet, repris-je à demi-voix; et puisqu'il est bien convenu entre nous que rien ne peut se passer ici qui ne

soit parfaitement naturel, nous n'avons de conseils à prendre que de la politesse française. La suite expliquera ce mystère, s'il peut s'expliquer.

Nous reprîmes nos places, et nous servîmes l'inconnue, qui paraissait pressée par la faim. Elle mangea et but sans parler. Quelques minutes après, elle nous avait oubliés tout-à-fait, et chacun des personnages de cette scène bizarre sembla s'être isolé en lui-même, immobile et muet, comme s'il avait été frappé de la baguette pétrifiante d'une fée. Bascara était tombé à mes côtés, et je l'aurais cru mort de terreur, si je n'avais été rassuré par le mouvement de ses mains palpitantes, qui se croisaient convulsivement en signe de prière. Boutraix ne laissait pas échapper un souffle; une profonde expression d'anéantissement avait remplacé son audace bachique, et le brillant vermillon de l'ivresse, qui éclatait une minute auparavant sur son front assuré, s'était changé en mortelle pâleur. Le sentiment qui dominait Sergy n'enchaînait pas sa pensée avec moins de puissance, mais il était du moins plus doux, à en juger par ses regards. Ses yeux, fixés sur l'apparition avec tout le feu de l'amour, paraissaient s'efforcer de la retenir, comme ceux d'un homme endormi qui craint de perdre au réveil le charme irréparable d'un beau songe; et il faut avouer que cette illusion valait la peine d'être conservée avec soin, car la nature entière n'offrait peut-être point alors de beauté vivante qui méritât d'être mise à sa place. Je vous prie de croire que je n'exagère pas.

L'inconnue n'avait pas plus de vingt ans; mais les passions, le malheur—ou la mort, avaient imprimé à ses traits ce caractère étrange d'immuable perfection et d'éternelle régularité que le ciseau des anciens a consacré dans le type des dieux. Il ne restait rien dans cette physionomie qui appartînt à la terre, rien qui pût y craindre l'offense d'une comparaison. Ce fut là le froid jugement de ma raison, bien prémunie dès ce temps-là contre les folles surprises de l'amour, et il me dispense d'une peinture à laquelle chacun de vous sera libre de pourvoir au gré de son imagination. Si vous parvenez à vous figurer quelque chose qui approche de la réalité, vous irez mille fois plus loin que tous les artifices de la parole, de la plume et du pinceau. Seulement, et il le faut bien pour la garantie de mon impartialité, laissez courir, sur ce front vaste et poli, un

trait oblique, extrêmement léger, qui vient mourir à un pouce au-dessus du sourcil; et dans le regard divin dont ces longs yeux bleus répandent l'ineffable lumière, entre des cils noirs comme le jais, exprimez, si vous le pouvez, quelque chose de vague et d'indécis, comme le trouble d'un doute inquiet qui cherche à s'expliquer à lui-même. Ce seront les imperfections de mon modèle, et je vous réponds que Sergy ne les a pas aperçues.

Ce qui me frappa le plus pourtant, quand je fus capable de m'occuper de quelques détails, c'était le vêtement de notre mystérieuse étrangère. Je ne doutais pas de l'avoir vu quelque part, peu de temps auparavant, et je ne tardai pas à me rappeler que c'était dans le portrait d'Inès. Il paraissait emprunté, comme le nôtre, au magasin d'un costumier assez habile en *mise en scène*, mais il avait moins de fraîcheur. Sa robe de damas vert, encore riche, mais molle et halée, que rattachaient çà et là des rubans flétris, devait avoir appartenu à la garde-robe d'une femme morte depuis plus d'un siècle, et je pensai en frémissant que le toucher y trouverait peut-être la froide humidité de la tombe; mais je rejetai aussitôt cette idée indigne d'un esprit raisonnable, et j'étais parfaitement rendu au libre exercice de mes facultés, quand, avec un accent enchanteur, la nouvelle venue rompit enfin le silence :

— Eh quoi! nobles chevaliers, dit-elle en laissant errer sur ses lèvres un sourire de reproche, aurais-je eu le malheur de troubler les plaisirs de cette agréable soirée? Vous ne pensiez à mon arrivée qu'à vous livrer au bonheur d'être ensemble, et, quand je suis venue, vos rires joyeux éclataient à réveiller tous les oiseaux de nuit qui ont fait leurs nids dans les lambris du château. Depuis quand la présence d'une femme toute jeune, et à laquelle la ville et la cour ont trouvé quelques faibles agrémens, alarme-t-elle la gaieté? Le monde aurait-il changé à ce point, depuis que j'en suis sortie?

— Pardonnez, madame, répondit Sergy; tant d'attraits étaient faits pour nous surprendre, et l'admiration est muette comme l'effroi.

— Je sais gré à mon ami de cette explication, repris-je aussitôt. Les sentimens que votre vue inspire ne peuvent pas s'exprimer par des paroles. Quant à votre visite elle-même, elle a dû exciter

en nous un étonnement passager, dont nous avons été quelque temps à nous remettre. Vous savez que rien ne pouvait nous l'annoncer dans ces ruines qui ont depuis si long-temps perdu leurs habitans, et ce lieu sauvage, cette heure avancée de la nuit, ce désordre inaccoutumé des élémens, ne nous permettaient pas de l'espérer. Vous serez sans doute bien venue, madame, partout où vous daignerez paraître, mais nous attendions avec respect, pour vous rendre les honneurs que nous vous devons, qu'il vous plût de nous apprendre à qui nous avons l'honneur de parler.

— Mon nom? reprit-elle vivement; ne le savez-vous pas? Dieu m'est témoin que je ne suis venue qu'à votre appel!...

— A notre appel! dit Boutraix balbutiant et couvrant son visage de ses mains.

— En vérité, continua-t-elle en souriant, et je connais trop les bienséances pour en agir autrement. Je suis Inès de Las Sierras.

— Inès de Las Sierras! cria Boutraix, plus consterné que s'il avait vu la foudre tomber auprès de lui. O justice éternelle!

Je la regardai fixement. Je cherchai en vain dans sa figure quelque chose qui trahît la feinte et le mensonge.

— Madame, lui dis-je en affectant un peu plus de calme que je n'en avais réellement, les déguisemens sous lesquels vous nous avez trouvés, et qui sont peut-être assez malséants pour ce saint jour, cachent d'ailleurs des hommes inaccessibles à la crainte. Quel que soit votre nom, et quel que soit le motif pour lequel il vous plaira de le déguiser, vous pouvez attendre de nous une hospitalité discrète et respectueuse; nous nous prêterons même volontiers à reconnaître en vous Inès de Las Sierras, si ce jeu d'esprit, autorisé par la circonstance, amuse votre imagination, et tant de beauté vous donne le droit de la représenter avec plus d'éclat qu'elle n'en eut jamais; c'est le plus sûr de tous les prestiges; mais nous vous prions d'être bien persuadée que cet aveu, qui ne coûte rien à notre courtoisie, n'aurait pu être arraché à notre crédulité.

— Je suis loin de lui demander un pareil effort, répondit Inès avec dignité; mais qui pourrait me contester le titre que je prends dans la propre maison de mes pères? Oh! continua-t-elle en s'animant par degrés, j'ai payé assez cher ma première faute pour

croire la vengeance de Dieu satisfaite par cette expiation; mais puisse l'indulgence tardive que j'attends de lui, et dans laquelle j'ai mis ma seule espérance, m'abandonner pour toujours aux tourmens qui me dévorent, si le nom d'Inès de Las Sierras n'est pas mon nom! Je suis Inès de Las Sierras, la coupable et malheureuse Inès! Quel intérêt aurais-je à voler un nom que j'ai tant d'intérêt à cacher? Et de quel droit repousseriez-vous l'aveu, assez pénible déjà, d'une infortunée dont le sort ne demande que de la pitié?...

Elle laissa échapper quelques larmes, et Sergy se rapprocha d'elle avec une émotion toujours croissante, pendant que Boutraix, qui avait depuis quelque temps la tête appuyée sur ses bras accoudés, la laissait lourdement tomber sur la table.

— Tenez, seigneur! dit-elle en arrachant de son bras un carcan d'or à demi rongé par les années, et en le jetant dédaigneusement devant moi. Voilà le dernier présent de ma mère, et le seul joyau de son héritage qui me soit resté dans la misère et dans l'opprobre de ma vie. Voyez si je suis en effet Inès de Las Sierras, ou une vile aventurière, vouée par la bassesse de sa naissance aux divertissemens de la populace.

Les trois montagnes de sinople y étaient incrustées en fines émeraudes, et le nom de *Las Sierras*, gravé en vieilles lettres, s'y lisait distinctement encore sous la rouille du temps.

Je relevai le bracelet avec respect, et je le lui présentai, en m'inclinant profondément. Dans l'état d'exaltation où était parvenu son esprit, elle ne me remarqua point.

— S'il vous fallait d'autres preuves, reprit-elle avec une sorte de délire, le bruit de mes malheurs n'est-il pas venu jusqu'à vous? Voyez! ajouta-t-elle en détachant l'agrafe de sa robe et en nous montrant la cicatrice de son sein. C'est là que le poignard m'a frappée!...

— Malheur! malheur! cria Boutraix en soulevant sa tête, et en se rejetant, dans un désordre inexprimable, sur le dossier de son fauteuil.

— Les hommes! les hommes! dit Inès du ton d'un mépris amer, ils savent tuer les femmes, et la vue des blessures leur fait peur!...

Le mouvement mêlé de pudeur et de compassion qu'elle fit pour

rapprocher les pans de sa robe entr'ouverte, et cacher son sein aux yeux effrayés de Boutraix, livra l'autre à ceux de Sergy, dont l'émotion était à son comble, et je comprenais trop bien son ivresse pour la condamner.

Un nouveau silence s'établit alors, plus long, plus absolu, plus triste que le premier. Abandonnés, chacun de notre côté, à nos préoccupations particulières, Boutraix à une terreur irréfléchie qui était devenue incapable de raisonner, Sergy aux jouissances intérieures d'un amour naissant, dont l'objet réalisait les rêves favoris de sa folle imagination, moi-même à la méditation de ces hauts mystères sur lesquels je craignais de m'être formé, par le passé, des opinions téméraires, nous devions ressembler à ces figures pétrifiées des contes orientaux, que la mort a saisies au milieu de la vie, et dont les traits réfléchissent pour toujours l'expression du sentiment passager dans lequel elle les a surprises. La physionomie d'Inès paraissait beaucoup plus animée; mais à travers la multitude d'aspects mobiles qu'un enchaînement inexplicable d'idées lui faisait prendre tour à tour, comme sous l'empire d'un songe, il aurait été impossible de déterminer celle qui la dominait, quand elle reprit la parole en riant :

— Je ne me rappelle pas, dit-elle, ce que je vous priais de m'expliquer tout à l'heure, mais vous savez bien que ma pensée ne peut suffire à la conversation des hommes, depuis qu'une main que j'aimais, et qui m'assassina, m'a jetée parmi les morts. Prenez pitié, je vous prie, de la faiblesse d'une intelligence qui ressuscite, et pardonnez-moi d'avoir oublié trop long-temps que je n'ai pas fait honneur encore au salut que vous me portiez quand je suis entrée. Messieurs, ajouta-t-elle en se levant avec une grace infinie et en nous présentant son verre, Inès de Las Sierras vous salue à *son tour*. A vous, noble chevalier! le ciel vous soit favorable dans vos entreprises! à vous, écuyer mélancolique, dont quelque peine secrète altère la gaieté naturelle! puissent des jours plus propices que celui-ci vous rendre une sérénité sans mélange! à vous, beau page, dont la tendre langueur annonce une ame occupée de soucis plus doux! puisse l'heureuse femme qui a fixé votre amour, y répondre par un amour digne de vous, et si vous n'aimez pas encore, puissiez-vous aimer bientôt une beauté qui vous aime! à vous, mes seigneurs!...

— Oh! j'aime, et j'aime pour toujours! s'écria Sergy. Qui pourrait vous avoir vue et ne pas vous aimer? A Inès de Las Sierras, à la belle Inès!...

— A Inès de Las Sierras, répétai-je en me levant de mon fauteuil.

— A Inès de Las Sierras, murmura Boutraix sans changer de place; et, pour la première fois de sa vie, il porta une santé solennelle sans boire.

— A vous tous, reprit Inès en rapprochant pour la seconde fois son verre de sa bouche, mais sans l'épuiser.

Sergy s'en saisit et y plongea une lèvre ardente; je ne sais pourquoi j'aurais voulu le retenir, comme si j'avais pensé qu'il y bût la mort.

Quant à Boutraix, il était retombé dans une sorte de stupeur réfléchie qui absorbait toute son ame.

— Voilà qui est bien, dit Inès en jetant un de ses bras autour du cou de Sergy, et en posant de temps à autre, sur son cœur, une main aussi incendiaire que celle dont nous avait parlé la légende d'Estevan. Cette soirée est plus douce et plus charmante qu'aucune de celles dont j'ai conservé le souvenir. Nous sommes tous si gais et si heureux! Ne pensez-vous pas, seigneur écuyer, qu'il ne nous manque ici que le charme de la musique!...

— Oh! dit Boutraix qui ne pouvait presque plus articuler autre chose, chanterait-elle?...

— Chantez, chantez! répondit Sergy en passant des doigts frémissans dans les cheveux d'Inès, c'est votre Sergy qui vous en prie?

— Je le veux bien, reprit Inès; mais l'humidité de ces caveaux doit avoir altéré ma voix qu'on trouvait autrefois belle et pure, et je ne sais d'ailleurs que de tristes chansons, peu dignes d'une *tertulia* bachique, où devraient ne résonner que des airs joyeux. Attendez, continua-t-elle en élevant ses yeux célestes vers la voûte et en préludant par des sons enchanteurs. C'est la romance de la *Nina Matada*, qui sera nouvelle pour vous comme pour moi, car je la composerai en chantant.

Il n'est personne qui n'ait pu reconnaître combien le mouvement animé de l'improvisation prêtait de séductions à une voix inspirée. Malheur à l'homme qui écrit froidement sa pensée, élaborée, discutée, éprouvée par la réflexion et par le temps. Il n'ira jamais

émouvoir une ame jusque dans ses sympathies les plus secrètes. Assister à l'enfantement d'une grande conception, la voir s'élancer du génie de l'artiste, comme Minerve de la tête de Jupiter, se sentir emporté dans son essor à travers les régions inconnues de l'imagination, sur les ailes de l'éloquence, de la poésie, de la musique, c'est la plus vive des jouissances qui aient été données à notre nature imparfaite; c'est la seule qui la rapproche sur la terre de la divinité dont elle a tiré son origine.

Ce que je viens de vous dire, c'est ce que j'éprouvais aux premiers accens d'Inès. Ce que j'éprouvai un peu plus tard, il n'y a point de termes dans les langues qui puissent l'exprimer. Les deux essences de mon être se séparaient distinctement dans ma pensée : l'une, inerte et grossière, que son poids matériel retenait fixée sur un des fauteuils de Ghismondo; l'autre, déjà transformée, qui s'élevait au ciel avec les paroles d'Inès, et qui en recevait, à leur gré, toutes les impressions d'une vie nouvelle, inépuisable en voluptés. Soyez bien convaincus que si quelque génie malheureux a douté de l'existence de ce principe éternel, dont la vie impérissable est enchaînée quelques jours dans les liens de notre vie passagère, et qu'on appelle l'ame, c'est qu'il n'avait pas entendu chanter Inès, ou une femme qui chantât comme elle.

Mes organes, vous le savez, ne se refusent pas à ce genre d'émotion, mais je suis loin de les croire assez délicats pour le subir dans toute sa puissance. Il en était autrement de Sergy, dont l'organisation entière était celle d'une ame à peine captive, et qui ne tenait à l'humanité que par quelque lien fragile, toujours prêt à le laisser libre quand il voulait s'en affranchir. Sergy criait, Sergy pleurait, Sergy n'était plus en lui-même, et quand Inès, transportée, allait se perdre dans des inspirations plus sublimes encore que tout ce que nous avions entendu, elle semblait l'appeler à elle d'un sourire. Boutraix s'était un peu réveillé de son morne abattement, et fixait sur Inès deux gros yeux attentifs, où l'expression d'un plaisir étonné avait un moment remplacé celle de la frayeur. Bascara n'avait pas changé de position, mais les douces sensations du virtuose commençaient à triompher des craintes de l'homme du peuple. Il relevait de temps à autre un front où l'admiration le disputait à la terreur, et soupirait d'extase ou d'envie.

Un cri d'enthousiasme succèda au chant d'Inès. Elle versa elle-même à boire à la ronde, et choqua d'un verre délibéré le verre de Boutraix. Il le retira vers lui d'une main mal assurée, me regarda boire et but. Je remplis de nouveau les verres, et je saluai Inès.

— Hélas! dit-elle, je ne sais plus chanter, ou bien cette salle a trahi ma voix. Autrefois, il n'y avait pas un atome de l'air qui ne me répondît, et qui ne me prêtât un accord. La nature n'a plus pour moi ces harmonies toutes puissantes que j'interrogeais, que j'écoutais, qui se mariaient à mes paroles, quand j'étais heureuse et aimée. Oh! Sergy! continua-t-elle en le regardant avec tendresse, il faut être aimée pour chanter!...

— Aimée, cria Sergy en couvrant sa main de baisers! Adorée, Inès, idolâtrée comme une déesse! S'il ne faut que le sacrifice sans réserve d'un cœur, d'une ame, d'une éternité, pour inspirer ton génie, chante, Inès, chante encore! chante toujours!

— Je dansais aussi, reprit-elle en appuyant languissamment sa tête sur l'épaule de Sergy; mais comment danser sans instrumens? — Merveille! ajouta-t-elle tout à coup. Quelque démon favorable a glissé des castagnettes dans ma ceinture... — et elle les dégagea en riant.

— Jour irrévocable de la damnation, dit Boutraix, vous voilà donc venu! Le mystère des mystères est accompli! Le jugement dernier s'approche! Elle dansera!

Pendant que Boutraix achevait de parler, Inès s'était levée, et débutait par des pas graves et lentement mesurés, où se déployaient avec une grace imposante la majesté de ses formes et la noblesse de ses attitudes. A mesure qu'elle changeait de place et qu'elle se montrait sous des aspects nouveaux, notre imagination s'étonnait, comme si une belle femme de plus avait apparu à nos regards, tant elle savait enchérir sur elle-même dans l'inépuisable variété de ses poses et de ses mouvemens. Ainsi, par des transitions rapides, nous l'avions vue passer d'une dignité sérieuse aux transports modérés du plaisir qui s'anime, puis aux molles langueurs de la volupté, puis au délire de la joie, puis à je ne sais quelle extase plus délirante encore, et qui n'a point de nom; puis, elle disparaissait alors dans les ténèbres lointaines de la salle immense, et le bruit des castagnettes s'affaiblissait en proportion de

son éloignement, et diminuait, diminuait toujours, jusqu'à ce qu'on eût cessé de l'entendre en cessant de la voir; puis, il revenait de loin, s'augmentait par degrés, éclatait tout-à-fait quand elle reparaissait subitement sous des torrens de lumière à l'endroit où elle était le moins attendue; et alors, elle se rapprochait de nous au point de nous effleurer de sa robe, en faisant claqueter avec une volubilité étourdissante les castagnettes réveillées qui babillaient comme des cigales, et en jetant çà et là au travers de leur fracas monotone, quelques cris perçans, mais tendres, qui pénétraient l'ame. Ensuite, elle s'éloignait encore, s'enfonçait à demi dans l'ombre, paraissant et disparaissant tour à tour, fuyant à dessein sous nos yeux, et cherchant à se laisser voir; et ensuite, on ne la voyait plus, on ne l'entendait plus, on n'entendait plus qu'une note éloignée et plaintive comme le soupir d'une jeune fille qui meurt; et nous restions éperdus, palpitans d'admiration et de crainte, attendant le moment où son voile emporté par le mouvement de la danse, viendrait flotter et s'éclairer à la lumière des flambeaux, où sa voix nous avertirait du retour par un cri de joie, auquel nous répondions sans le vouloir, parce qu'il faisait vibrer en nous une multitude d'harmonies cachées. Alors elle revenait, elle tournait sur elle-même comme une fleur que le vent a détachée de son rameau, elle s'élançait de la terre comme s'il avait dépendu d'elle de la quitter pour toujours, elle y redescendait comme s'il avait dépendu d'elle de n'y pas toucher; elle ne bondissait pas sur le sol; vous auriez cru qu'elle ne faisait qu'en jaillir, et qu'un arrêt mystérieux de sa destinée lui avait défendu d'y toucher autrement que pour le fuir. Et sa tête penchée avec l'expression d'une caressante impatience, et ses bras, gracieusement arrondis en signe d'appel et de prière, paraissaient nous implorer pour la retenir. Sergy céda, quand j'allais y céder, à cet attrait impérieux, et l'enveloppa dans les siens.

— Reste, lui dit-il, ou je meurs!...

— Je pars! répondit-elle, et je meurs si tu ne viens!... Ame d'Inès! ne viendras-tu pas?

Elle tomba demi-assise sur le fauteuil de Sergy, les mains nouées autour de son cou, et, pour cette fois, elle avait décidément cessé de nous voir.

— Écoute, Sergy, continua Inès, en sortant de cet appartement, tu verras à ta droite un corridor long, étroit, obscur. (Je l'avais remarqué en entrant.) Tu le suivras long-temps, avec précaution, sur des dalles toutes rompues. Marche, marche toujours ! Tu ne te rebuteras pas des détours infinis qu'il doit présenter à ta vue ; il n'y a pas moyen de s'égarer. Tu descendras les degrés par lesquels il s'abaisse, d'étage en étage, vers les souterrains. Il en manque quelques-uns ; mais l'amour franchit aisément ces obstacles, qui n'ont pas retardé, pour venir te trouver, les pas d'une faible femme. Marche, marche toujours ! Tu arriveras ainsi à un escalier tortueux, encore plus délabré que le reste, mais où je te guiderai, car tu me trouveras au-dessus. Ne t'inquiète pas de mes hiboux, car ils sont, depuis long-temps, mes seuls amis. Les hiboux entendent ma voix, et, par les soupiraux entr'ouverts du sépulcre où j'habite, je les renverrai aux créneaux avec tous leurs petits. Marche, marche toujours ! Mais, viens, et ne tarde pas... Viendras-tu ?

— Si j'irai ! s'écria Sergy. Oh ! plutôt la mort éternelle que de ne pas te suivre partout !...

— Qui m'aime me suive, répondit Inès en poussant un éclat de rire effrayant.

Au même instant elle ramassa son linceul, et nous ne la vîmes plus ; l'obscurité des parties éloignées de la salle nous l'avait déjà cachée pour toujours.

Je me jetai au-devant de Sergy, et je le saisis fortement. Boutraix, rendu à lui par le péril de son camarade, était venu me seconder. Bascara lui-même se leva.

— Monsieur, dis-je à Sergy, comme votre aîné, comme votre ancien de service, comme votre ami, comme votre capitaine, je vous défends de faire un pas ! Ne vois-tu pas, malheureux, que tu es ici responsable de notre vie à tous ? Ne vois-tu pas que cette femme, trop séduisante, hélas ! n'est que le magique instrument dont se sert une troupe de bandits cachée dans cet affreux repaire pour nous séparer et pour nous perdre ? Oh ! si tu étais seul et libre de disposer de toi-même, je comprendrais ton funeste égarement, et je ne pourrais que te plaindre ; Inès a tout ce qu'il faut pour justifier un pareil sacrifice. Mais songe qu'on n'espère nous ré-

duire qu'en nous isolant, et que si nous devons mourir ici, nous devons mourir autrement que dans une embûche grossière, en vendant cher notre vie aux assassins ! Sergy, tu nous appartiens avant tout ; tu ne nous quitteras pas !...

Sergy, dont la raison paraissait combattue par une foule de sentimens contraires, me regarda fixement, et tomba sans forces sur son fauteuil.

— A nous, maintenant, messieurs, continuai-je en tournant péniblement la porte sur ses gonds rouillés. Amassons ces vieux meubles en barricades pour nous en faire un rempart. Pendant qu'il s'ébranlera sous une attaque presque infaillible, nous aurons le temps de nous mettre sur nos gardes, et de tenir nos armes prêtes. Nous sommes en état de résister à vingt brigands, et je doute qu'ils soient ici.

— J'en doute aussi, dit Boutraix, quand ces précautions furent prises, et que nous nous retrouvâmes autour de la table près de laquelle s'était enfin assis Bascara, un peu rassuré par notre air de résolution. Les mesures dont le capitaine vient de s'aviser sont conseillées par la prudence, et le guerrier le plus intrépide ne fait rien d'indigne de sa bravoure en se mettant à l'abri des surprises ; mais l'idée qu'il se forme de ce château me paraît dénuée de toute vraisemblance ; une bande de scélérats n'occuperait pas impunément au temps où nous vivons, sous la terreur de nos armes, et au milieu de l'activité infatigable de notre police, les ruines d'un vieux bâtiment à demi-lieue d'une grande ville. C'est une chose plus impossible que toutes celles dont nous avons nié tantôt la possibilité.

— En vérité ! lui dis-je en raillant, pensez-vous, Boutraix, que Voltaire et Piron seraient de cet avis ?

— Capitaine, répliqua-t-il avec une froide dignité dont je ne l'aurais jamais cru capable, et que lui inspirait sans doute la nature des idées nouvelles auxquelles son esprit commençait à s'ouvrir, l'ignorance et la présomption de mes jugemens méritaient cette ironie, et je ne m'en offenserai point. J'imagine que Voltaire et Piron n'expliqueraient guère mieux que moi ce qui s'est passé tout à l'heure sous nos yeux ; mais, quoi qu'il en soit de cet événement et de tout ce qui peut le suivre, vous me permettrez de penser que les

ennemis auxquels nous avons affaire maintenant n'ont pas besoin de trouver des portes ouvertes.

— Ajoutez à cela, dit Bascara, qu'un semblable expédient est indigne des voleurs les plus maladroits; vous envoyer cette Inès si bien apprise, que vous regardez comme leur complice, c'était éveiller votre attention et non pas la distraire. Leur supposerez-vous la pensée qu'il ait pu se trouver un homme assez fou (j'en demande bien pardon au seigneur Sergy) pour suivre un fantôme dans une tombe; et s'il est impossible de compter sur un pareil résultat, à quoi bon les frais de cette prodigieuse apparition, qui n'aurait servi qu'à vous avertir? N'était-il pas plus naturel de vous laisser passer la première partie de la nuit dans l'aveuglement d'une folle confiance, et d'attendre le moment où, surpris par le sommeil et par le vin, vous ne leur donneriez plus que la peine de vous égorger sans péril, si vos dépouilles, assez légères, et plus propres à les déceler qu'à les enrichir, eussent offert un appât bien tentant à leur cupidité? Je ne vois, quant à moi, dans cette explication, que l'effort d'un esprit incrédule qui s'obstine contre l'évidence, et qui aime mieux croire aux calculs de sa fausse prudence qu'aux miracles de Dieu.

— Fort bien, repris-je, seigneur Bascara, on ne saurait mieux raisonner, et je reviens à votre avis. Mais si cette explication n'est pas bonne, êtes-vous sûr que je ne vous en tiens pas une autre en réserve? Vos sens paraissent assez reposés maintenant pour l'entendre, et le calme parfait qui a succédé à vos terreurs, si promptement dissipées, me fournira, au besoin, une preuve de plus. Vous êtes comédien, seigneur Bascara, et très bon comédien, je vous en réponds; vous l'avez mieux prouvé cette nuit que vous ne le fîtes jamais à Gironne. Cette merveilleuse cantatrice, cette danseuse incomparable, que vous tenez problablement en réserve pour l'ouverture du théâtre de Barcelonne, ne la connaissez-vous pas? N'aurait-il pas été piquant d'en faire l'essai, dans une scène admirablement conduite, sur la sensibilité irritable de trois amateurs passionnés, dont l'enthousiasme peut servir de garantie à vos succès à venir? Votre vanité espagnole ne se serait-elle pas amusée en même temps, avec trop de complaisance, à l'espoir d'inspirer quelque mouvement d'inquiétude et de crainte à trois officiers français? Qu'en dites-vous, monsieur?

— Ah! ah! dit Boutraix souriant et achevant de vider son verre, car il ne cherchait encore qu'un prétexte à redevenir un grand philosophe, comme autrefois, qu'en dites-vous, mauvais plaisant?...

Sergy, qui n'était pas sorti jusqu'alors de son abattement rêveur, releva vers nous un œil moins triste et moins égaré. L'idée de retrouver Inès sur la terre des vivans avait apporté quelque adoucissement à sa douleur; il entrevoyait l'espérance de la rappeler parmi nous et de la revoir encore. Il écouta.

Bascara haussa les épaules.

— Permettez, continuai-je en lui prenant la main, cette plaisanterie n'est pas d'assez mauvais goût pour nous irriter, et nous y avons pris trop de plaisir pour vous en faire un crime. J'ajouterai même, sans crainte d'être démenti par mes camarades, que chacun de nous paiera volontiers sa place à la répétition; mais, maintenant, la comédie est jouée, et vous nous en devez le secret comme à d'honnêtes gens qu'on ne mystifie pas impunément, et dans lesquels un homme tel que vous est heureux de trouver des amis. Expliquez-vous avec franchise, détruisons ces barricades ridicules, et faites rentrer Inès! Je vous préviens que toute réticence prolongée au-delà des bornes que notre politesse a bien voulu y mettre, deviendrait une injure sanglante, et que vous paieriez chèrement! Pourquoi ne répondez-vous pas?

— Parce qu'il est inutile de répondre, dit Bascara. Un seul moment de réflexion vous aurait épargné la peine de m'interroger. Je m'en rapporte à vous-même.

— Réellement, monsieur! — Mais encore? Il me semble que j'ai été assez précis.

— De la précision, soit, répliqua Bascara. Mais la vraisemblance, où est-elle? Écoutez plutôt. — N'est-il pas vrai que vous m'avez rencontré ce matin dans la voiture d'Estevan! N'est-il pas vrai que vous y avez pris place à côté de moi? n'est-il pas vrai que je ne pouvais vous y attendre? n'est-il pas vrai que je ne vous ai pas quittés un moment depuis?

— Cela est vrai, dit Sergy.

— Cela est vrai, dit Boutraix.

— Continuons, dit Bascara. La tempête inopinée qui nous a surpris en sortant de Gironne, avais-je pu la prévoir? avais-je pu prévoir que nous n'arriverions pas d'aujourd'hui à Barcelone? avais-

je prévu que l'auberge de Mattaro serait pleine? avais-je prévu que vous formeriez le projet téméraire de coucher dans ce château de Ghismondo dont le seul aspect fait dresser les cheveux à la tête des voyageurs? n'ai-je pas combattu cette résolution de toutes mes forces, et suis-je venu ici autrement qu'en cédant presque à la force?

— Cela est vrai, dit Boutraix.

— Cela est vrai, dit Sergy.

— Attendez, continua Bascara. Dans quel dessein aurais-je organisé cette prodigieuse intrigue? Dans celui d'essayer sur trois officiers de la garnison de Gironne les débuts d'une cantatrice, d'une danseuse comme celle que vous venez de voir. Il vous plaît de l'appeler ainsi, et je ne m'y oppose pas. Vraiment, mes seigneurs, vous faites trop d'honneur à la munificence d'un pauvre régisseur de province, en supposant qu'il donne de pareilles représentations *gratis*. Oh! si j'avais une actrice comme Inès (la miséricorde du Seigneur puisse-t-elle descendre sur elle), je me garderais bien de l'exposer à gagner un rhume mortel sous les voûtes humides de ce château de malédiction, ou une entorse dans leurs ruines. Je me garderais bien de la conduire à Barcelone où il n'y a pas d'eau à boire depuis la guerre, quand elle ferait ma fortune dans une saison à la *Scala* de Milan, ou à l'Opéra de Paris. Et que dis-je, dans une saison! dans une seule soirée, dans un seul air, dans un pas! La Pedrina de Madrid, dont on a tant parlé, quoiqu'elle n'ait paru qu'une fois, et qui se réveilla, dit-on, le lendemain avec les trésors de la couronne, la Pedrina elle-même pouvait-elle en approcher? Une chanteuse, vous l'avez entendue! une danseuse qui n'a pas touché un instant le parquet de ses pieds!.....

— Cela est vrai, dirent ensemble Sergy et Boutraix.

— Encore un mot, ajouta Bascara. Mon calme subit vous a surpris, et pourquoi pas, puisqu'il m'a étonné moi-même? je le comprends maintenant. L'impatience avec laquelle Inès s'est retirée, annonçait que le moment de l'apparition était fini, et cette idée a soulagé mon esprit. Quant à la raison pour laquelle les trois damnés n'ont pas paru comme à l'ordinaire, c'est une question plus difficile, mais à laquelle je ne prends d'autre intérêt que celui de

la charité chrétienne. Elle concerne plus particulièrement, selon toute apparence, ceux qui les ont représentés.

— Alors, dit Boutraix, que Dieu veuille prendre pitié de nous!

— Étrange mystère, m'écriai-je en frappant la table du poing; car je m'étais rendu à ces raisons. — Qu'est-ce donc, je vous le demande, que nous avons vu tout à l'heure?...

— Ce que les hommes voient très rarement dans cette vie, répondit Bascara, son rosaire à la main, et ce qu'un très grand nombre d'hommes ne verront pas dans l'autre, — une ame du purgatoire.

— Messieurs, repris-je avec assez de fermeté, il y a ici un secret qu'aucune intelligence humaine ne peut pénétrer. Il est caché sans doute dans quelque fait naturel dont l'explication nous arracherait un sourire, mais qui échappe à la portée de notre raison. Quoi qu'il en soit, il nous importe à tous de ne pas prêter l'autorité de notre témoignage à des superstitions indignes du christianisme comme de la philosophie. Il nous importe surtout de ne pas compromettre l'honneur de trois officiers français dans le récit d'une scène fort extraordinaire, j'en conviens, mais dont l'énigme développée tôt ou tard risquerait fort de nous livrer, un jour, à la dérision publique. Je jure ici sur l'honneur, et j'attends de vous le même serment, de ne jamais parler en toute ma vie de ce qui s'est passé cette nuit, tant que les causes de ce bizarre évènement ne me seront pas clairement connues.

— Nous le jurons aussi, dirent Sergy et Boutraix.

— Je prends le divin Jésus à témoin, dit Bascara, par la foi que j'ai en sa sainte Nativité dont on célèbre à l'heure qu'il est la glorieuse commémoration, de n'en jamais parler qu'à mon directeur, sous le sceau du sacrement de pénitence; et que le nom du Seigneur soit célébré dans tous les siècles!

— *Amen*, reprit Boutraix en l'embrassant avec une effusion sincère. Je vous prie, mon cher frère, de ne pas m'oublier dans vos prières, car je ne sais malheureusement plus les miennes.

La nuit s'avançait. Un sommeil inquiet vint nous surprendre tour à tour. Je n'ai pas besoin de vous dire de quels rêves il fut agité. Le soleil se leva enfin dans un ciel plus pur que nous n'au-

rions pu l'espérer la veille, et, sans nous dire un seul mot, nous gagnâmes Barcelone où nous fûmes arrivés de bonne heure.

— Et puis après? dit Anastase.

— Après? Qu'entends-tu par là, je te prie? Le conte n'est-il pas fini?

— Je ne sais pourquoi il me semble qu'il y manque quelque chose encore, dit Eudoxie.

— Que voulez-vous que je vous dise? Deux jours après, nous étions de retour à Gironne, où nous attendait un ordre de départ pour le régiment. Les revers de la grande armée forçaient l'empereur à réunir l'élite de ses troupes dans le Nord. Je m'y retrouvai avec Boutraix, qui était devenu dévot depuis qu'il avait parlé en propre personne à une ame du purgatoire, et avec Sergy, qui n'avait plus changé d'amour depuis qu'il était tombé amoureux d'un fantôme. Au premier feu de la bataille de Lutzen, Sergy était à côté de moi. Il fléchit tout à coup et laissa reposer sa tête, frappée d'un plomb mortel, sur le cou de mon cheval.

— Inès, murmura-t-il, je vais te rejoindre; et il rendit le dernier soupir.

Quelques mois plus tard l'armée rentra en France, où d'inutiles prodiges de valeur retardèrent, sans l'empêcher, la chute inévitable de l'empire. La paix se fit alors, et un grand nombre d'officiers déposèrent pour jamais les armes. Boutraix s'enferma dans un cloître où je pense qu'il est encore; je me retirai dans l'héritage de mes pères, que je n'ai pas envie de quitter. Voilà tout.

— Ce n'est pas là, dit Anastase d'un air boudeur, toute l'histoire d'Inès. Tu dois en avoir su davantage?

— Cette histoire est très complète dans son genre, répondis-je. Vous m'avez demandé une histoire de revenant, et c'est une histoire de revenant que je vous ai racontée, ou bien il n'en fut jamais. Tout autre dénouement serait vicieux dans mon récit, car il en changerait la nature.

— Mauvaise défaite, dit le substitut. Vous cherchez à vous sauver d'une explication par une subtilité. Raisonnons un peu, s'il vous plaît, car la logique est de mise partout, même dans les contes de revenant. Vous avez pris avec vos camarades l'engage-

ment solennel de garder un silence absolu sur l'évènement de la nuit de Noël, tant que le fait de l'apparition ne vous serait pas clairement expliqué; vous vous êtes même soumis à cette obligation par serment, et je m'en souviens bien, car je n'ai dormi qu'au commencement de la narration, qui, par parenthèse, traînait quelque peu en longueur. Or, vous n'avez pu être dégagé de cette espèce de contrat synallagmatique (c'est ainsi qu'on l'appelle en droit) que par l'éclaircissement conditionnel sur lequel il était fondé; à moins qu'il ne vous plaise de supposer que vous en avez été affranchi par la mort de l'un des contractans et par l'entrée en profession de l'autre, laquelle peut être considérée, à la vérité, comme une espèce de mort; mais je vous préviens que ce déclinatoire ne peut être admis dans l'espèce, ce que je vous prouverai à loisir si vous persistez dans vos conclusions. Donc vous êtes dans le cas flagrant d'infraction à l'engagement contracté, si la condition qui le résout n'a pas été accomplie.

— Je vous prie, monsieur le substitut, répliquai-je, de m'épargner ce procès, à moi qui n'en eus de ma vie. Je suis parfaitement en règle sur les termes de mon contrat que j'aurais pu me dispenser d'alléguer, si je n'avais voulu tout dire. Mais l'histoire qu'on réclame, c'est une autre histoire; la pendule marque minuit et davantage; voulez-vous me permettre de laisser le mot du logogriphe suspendu pendant un mois, comme celui du vieux *Mercure de France?*

— J'estime, reprit le substitut, qu'il peut y avoir lieu à ajourner, si cela convient à ces dames.

— D'ici là, continuai-je, votre imagination peut s'évertuer à chercher l'explication que je lui promets. Je vous avertis toutefois que c'est ici une histoire véritable, du commencement à la fin, et qu'il n'y a dans tout ce que je vous ai raconté, ni supercherie, ni mystification, ni voleurs...

— Ni revenant? dit Eudoxie.

— Ni revenant, répartis-je en me levant et en prenant mon chapeau.

— Ma foi, tant pis! dit Anastase.

CH. NODIER.

VISITE

AU

TOMBEAU DE MERLIN.

I.

J'avais tant de fois, dans mon enfance, entendu parler de Merlin, et lu, dans nos romans de chevalerie bretonne, de si merveilleuses choses sur son tombeau, la forêt de Brécilien, la fontaine de Baranton, et la vallée de Concoret, que je fus pris d'un vif désir de visiter ces lieux, et qu'un beau matin je partis.

Ploërmel est la ville la plus voisine de Concoret; de là au bourg la route est longue et difficile; toujours des chemins creux, des montagnes, des bois, ou des landes sans fin. Il fallait que les chevaliers de la Table-Ronde eussent un bien grand amour des aventures périlleuses, pour en venir aussi souvent chercher en ces parages; à défaut d'ennemis à combattre, ils étaient toujours sûrs d'y trouver la nature.

Ainsi pensais-je à chaque faux pas de ma haquenée, en cheminant le long des sentiers à pic et pierreux qu'il fallait descendre ou gravir. D'autre part, l'espace semblait se prolonger sans cesse devant moi; j'avais quitté Ploërmel avant le lever du soleil, je ne voyais pas encore poindre le clocher de Concoret, et quoique j'eusse bon courage, les vers de maître Wace se présentaient sans cesse à mon esprit, et me poursuivaient comme

une pensée de doute. Lui aussi, il avait voulu faire connaissance avec la forêt et ses merveilles, mais il en était revenu en disant :

> Fol y allai, fol m'en revins,
> Fol m'en revins, fol y allai.

Pourtant je fus plus heureux que le trouvère, et n'eus pas lieu de me repentir d'avoir entrepris mon voyage.

La plaine qu'on appelle en breton Concoret (1), et dans les romans du moyen-âge *le Val-des-Fées*, est un immense amphithéâtre couronné de bois sombres, jadis nommés *la Forêt de la puissance druidique* (2), et aujourd'hui par corruption, Brécilien. A l'une de ses extrémités, coule une fontaine près de laquelle on voit deux pierres couvertes de mousse que domine une vieille croix de bois vermoulue ; c'est la fontaine de Barandon et le tombeau de Merlin ; là dort, dit-on, le vieux druide, au murmure des eaux et du vent qui gémit dans les bruyères d'alentour.

De cette hauteur, l'œil embrasse toute la vallée, et un horizon sans bornes de bois, de champs remplis de blés ou de genets aux fleurs jaunes, de paroisses et de lointains clochers.

Brécilien était une de ces forêts sacrées qu'habitaient les prêtresses du druidisme dans les Gaules ; son nom et celui de sa vallée l'attesteraient à défaut d'autre témoignage ; les noms de lieux sont les plus sûrs garans des évènemens passés.

A en juger d'après les documens que nous ont laissés les anciens, éclairés et complétés par les traditions des Bretons d'outre-mer, la religion druidique offrait un vaste et bel ensemble ; saint Augustin et Origène la regardent comme un des plus purs reflets de la religion révélée, et en proposent les sectateurs pour modèles aux païens.

Les Bretons adoraient un Dieu unique, éternel, sans figure ; ils l'appelaient *l'Inconnu* (3) ; le soleil était son symbole, le monde son ouvrage ; les forêts et les montagnes, les lieux où il aimait à être invoqué ; il créa l'homme (4), et lui donna pour femme Korig-Wenn, la blanche prêtresse. « L'homme alluma le feu en l'honneur du dieu inconnu ; il lui éleva la première pierre, chanta la première hymne sainte, lui offrit, le premier, la nuit, à la lueur des étoiles, le plus pur froment de son champ, le miel de ses abeilles, les chalumeaux d'or et d'argent, la perle fine du fleuve, le cresson lavé dans la fontaine, et la verveine en fleur épanouie

(1) *Kun-kored*, vallée des druidesses.
(2) KOAT *brec'hal-léan*.
(3) Dianaf.
(4) Hu-gadarn.

aux rayons de la lune. » Les bardes gallois nous le représentent monté sur un char formé des rayons du soleil; l'arc-en-ciel est sa ceinture; et deux taureaux blancs, couverts de harnais d'or et de flammes, le traînent dans les airs. La femme va cueillant des herbes mystiques au bord des bois ou des fontaines, étudie le cours des astres, compose des breuvages qui guérissent de tout mal, et donnent la science de l'avenir; elle change de forme, quand il lui plaît, elle a tout pouvoir sur la nature (1).

Comme leur grande prêtresse, les vierges de l'île de Sein, selon Mela, subissaient, à leur gré, mille transformations, savaient le présent, le passé, l'avenir, la vertu de toutes les plantes, tous les secrets de la destinée et du monde. Il en était de même, sans doute, de celles de l'île d'Avalon, et il semble peu probable que leurs sœurs de Brécilien fussent leurs cadettes en puissance.

Souvent les malades du bourg de Concoret durent venir chercher dans leur fontaine un remède à leurs maux; la mère, les consulter sur le sort de son fils le marin, qui ne revient plus; l'amant, leur demander la pensée du cœur de son amante; le pâtre, caché derrière un buisson, dut souvent les surprendre au lever de l'aurore, en longues robes de laine blanche, célébrant leurs doux mystères au bord de la fontaine, parmi les pervenches humides et le chant des oiseaux.

Dans le ve siècle, le druidisme existait encore.

En ce temps-là vivait, par-delà la mer, un druide nommé Merlin, et, au bois de Brécilien, une vierge appelée Vivihan, et ils vinrent à s'aimer. Vivihan était de haut lignage; Merlin, fils d'une druidesse et d'un proconsul romain. — Il avait gagné l'anneau d'or et la harpe aux jeux poétiques sur la montagne, au jugement des vieillards, des guerriers, du peuple, de tous les Bretons assemblés; il avait été salué par acclamation du nom de Prince-des-Bardes et conduit en grande pompe à la cour d'Emrys, où il était venu s'asseoir sur le *fauteuil d'honneur*, réservé au vainqueur; plus tard il aurait reçu le baptême; et le roi Arthur, en montant sur le trône de la Grande-Bretagne, se le serait attaché comme Emrys, son oncle.

Les triades galloises ajoutent qu'il disparut sans qu'on pût jamais parvenir à savoir ce qu'il était devenu. « Trois disparitions ont eu lieu dans l'île de Bretagne : la première fut celle de Gavran et de ses compagnons qui s'en allèrent à la recherche des îles vertes des inondations; la seconde celle de Merlin, le barde d'Emrys, et de ses neuf bardes qui s'embarquèrent dans une maison de verre; ce qu'ils devinrent, on n'en sait rien. La troisième... »

(1) Myvirian.



La tradition d'Armorique veut que Vivihan l'ait fait mourir par mégarde, et enterré au bord de la fontaine de Barandon; le roman, nous le verrons bientôt, confirme cette opinion.

Il nous reste divers fragmens de poésie que l'on attribue à Merlin-Emrys, ou à un autre barde du même nom. Les Bretons du pays de Galles en ont imprimé plusieurs, et les Bretons d'Armorique viennent d'en publier un fort remarquable dans le mystère de sainte Nonn. Au XIIe siècle, Geoffroi de Montmouth en avait recueilli un grand nombre, authentiques ou non, et les avait traduits en latin, par ordre de l'archevêque de Lincoln, sous le titre de *Prophetiæ Merlini;* le barde jouissait alors d'une réputation extraordinaire, il la conserva long-temps, et tout le moyen-âge eut foi entière en ses prédictions. Alfred de Béverlay et mille autres les citent avec respect; Alain de Lile, le *docteur universel*, prend la peine de les expliquer et les commente fort au long; le grave, le sage abbé Suger (1) les appelle en témoignage, comme il aurait fait des saintes Écritures, et un pape même, dit-on (2), Clément III, invoqua leur autorité.

II.

Les trouvères, en adoptant les traditions bretonnes, les dépouillèrent de leur vieux costume gaulois pour les habiller à la mode de leur temps; Vivihan et ses compagnes les druidesses, qu'un vœu de perpétuelle virginité enchaînait au bord de la fontaine de Korig-Wenn, devinrent de bonnes fées auxquelles on voue les petits enfans, et qui veulent parfois leur servir de mère pour se consoler de ne pouvoir l'être : leur fontaine sainte qu'on ne violait jamais impunément, fut changée en une source de tempêtes, sous la garde d'un chevalier toujours prêt à tirer vengeance de l'imprudent qui ose venir en troubler les eaux. Merlin-Emrys, enfin, devint un enchanteur fameux.

Mais laissons-les parler eux-mêmes; ce sera le roman après l'histoire :

« Arthur, le bon roi de Bretagne, dit Chrétien de Troyes, tenait cour plénière à Carduel en Galles, à l'occasion des fêtes de la Pentecôte; les chevaliers de la Table-Ronde étaient réunis après dîner dans les salles du palais, la reine Genièvre au milieu d'eux; les uns parlaient d'amour, les autres d'armes ou d'aventures merveilleuses; Calogrenant, « un chevalier moult avenant, » raconta ce qui suit :

« Advint que, m'en allant chercher aventures, j'entrai dans une épaisse forêt, c'était celle de Bréchélian. Je vis trois ours sauvages et un léopard

(1) *In vita Ludovici Grossi.*

(2) *Chronique manuscrite de G. de Tudelle.*

qui s'entre-combattaient avec tant de bruit et de cris, que je reculai d'épouvante ; puis un vilain sortit du bois et s'assit près d'eux sur une souche, une massue à la main. Il avait la tête plus grosse qu'un taureau, le front chauve, les oreilles grandes et velues, la bouche fendue comme un loup, la barbe noire, les dents blanches et aiguës, l'échine recourbée, et pour tout vêtement une peau de bœuf, fraîchement écorché, liée au cou. Il se leva dès qu'il me vit, me regarda et ne dit mot. Je le crus muet un moment, puis je voulus m'en assurer et me hasardai à lui parler. — Es-tu, lui dis-je, bonne chose ou non? — Et il reprit : — Je suis un homme. — Quel homme es-tu? — Tel que tu vois. — Et que fais-tu? — Je garde les bêtes de ce bois. — Tu les gardes! mais, par le saint-père de Rome, connaissent-elles quelqu'un par le monde? Je ne pense pas que l'on gardât jamais semblables animaux; et comment fais-tu donc? dis-m'en la vérité. — Je suis le sire de ces bêtes; aussitôt qu'elles me voient venir, elles tremblent toutes de peur et se rassemblent autour de moi..... Et toi? dis-moi, à ton tour, qui tu es et ce que tu cherches. — Je suis, comme tu le vois, un chevalier; je cherche ce que je ne puis trouver. — Et que voudrais-tu donc trouver? — Des aventures pour mettre à l'épreuve mon courage. — Des aventures?... Je n'en connais point; mais si tu veux te rendre à une fontaine qui est ici près, tu n'en reviendras pas sans peine. Tu la verras qui bout ; de beaux arbres l'ombragent ; un bassin y est attaché par une longue chaîne; si tu puises avec ce bassin de l'eau de la source et la répands sur le perron, il s'élèvera une telle tempête, que tous les animaux effrayés s'enfuiront du bois; le tonnerre grondera, les vents siffleront, la grêle, la pluie et les éclairs rempliront tout le ciel, les arbres s'abattront, et si tu peux échapper à l'orage, tu seras plus heureux qu'aucun autre chevalier du monde.

« Je quittai le vilain et vins à la fontaine. Vous pouvez m'en croire, elle bouillonnait comme de l'eau chaude; un bassin d'or fin comme on n'en vendit jamais en foire, pendait à l'arbre voisin; le perron est fait d'émeraudes et de rubis plus flamboyans que le soleil.

« Maintenant, je ne veux point vous mentir : m'enviera qui voudra l'avantage d'avoir vu les merveilles de la fontaine; quant à moi, je ne m'en flatte point.

« J'arrosai donc le perron avec l'eau de la source; mais à l'instant un tel orage fondit sur ma tête, que cinq fois je me crus mort; ce n'est pas tout : bientôt je vis accourir un chevalier qui me défia d'aussi loin qu'il put se faire entendre. — Vassal, dit-il, vous m'avez insulté ; vous êtes la cause de l'orage qui vient d'abattre mes arbres et de me causer tant de dommage; « plaindre se doit qui est battu. »

« A ces mots, nous fondîmes l'un sur l'autre, l'écu au bras, la lance au poing; mais le chevalier me frappa si rudement, qu'il m'abattit du premier coup, prit mon cheval, et me laissa là tout honteux.

« Ainsi allai-je à la forêt de Bréchélian, ainsi en revins-je; ainsi je viens de vous conter ce que je ne redirai de ma vie (1). »

Mais la forêt de Brécilien n'était pas toujours pour les trouvères un théâtre de grands coups de lance, sa fontaine toujours bouillante, et son ciel chargé de tempêtes; les bonnes fées du roi Arthur, « qui menaient leur joie parmi les fleurs sous ses verts ombrages, » en faisaient le sanctuaire des plus doux mystères d'amour; c'était à elles, comme nous l'avons dit, que l'on portait les nouveau-nés, afin qu'elles leur souhaitassent toutes sortes de bonheurs futurs.

« Butor de la Montagne manda un jour ses chevaliers, et leur parla ainsi : — Seigneurs, pour Dieu, écoutez-moi : voici un enfant dont ma femme vient d'accoucher, je veux le faire porter cette nuit aux fées de Bréchélian, et exposer au bord de leur fontaine.

« Bruyant, le plus vieux des chevaliers, se leva, et dit : — Sire, je vous ai fait hommage et serment, mais je veux vous prouver que je sais tenir ma parole;

Je veux céans mourir et être découpé
Plus menu que la chair dont on fait les pâtés,
Si par moi n'est céans votre enfant rapporté,

et s'il lui arrive plus de mal qu'il n'en a à cette heure,

Je vous en prie, pour Dieu, que tantôt me pendiez!
— Par ma foi, dit Butor, chevalier, vous l'aimez.

« Les chevaliers s'en allèrent donc, chevauchant tant qu'ils vinrent à la forêt et trouvèrent la fontaine; l'un d'eux descendit de cheval, prit l'enfant « bèlement » des mains de Bruyant, et le coucha sur un oreiller au bord de la fontaine.

« Les eaux coulaient brillantes comme de l'argent sur le sable; le gazon d'alentour était plus vert que tamarin, et semé de mainte belle fleurette, au murmure plus doux que le son d'une vielle, ou qu'un baiser de jeune fille. Bientôt les chevaliers ouïrent le chant d'une dame qui semblait celui des anges du paradis;

Et tout en ce moment que la dame cessait,
Une autre dame, après, un chant recommençait;

et une troisième reprenait à son tour les deux chansons; et toujours chantant ainsi,

(1) *Le roman manuscrit du Chevalier au Lion.*

Chacune main à main à l'arbre s'en venait.

« Ces dames étaient des fées; leur peau était plus pure que neige; elles portaient de blanches robes de soie et des couronnes d'or. Quand elles virent l'enfant, elles s'approchèrent de lui, lui firent toutes trois leur souhait, et la plus jeune voulut devenir sa nourrice.

« Elles restèrent ainsi long-temps à regarder amoureusement le petit enfant,

Et en le regardant doucement souriaient,
Et après les regards à la fois le baisaient.

« Enfin, sa future nourrice le prit entre ses bras, l'enveloppa dans ses langes de soie, et lui « bouta moult doucement au doigt » un petit anneau d'or, le baisa quatre fois, le recommanda à Dieu,

Et après le congé tendrement a pleuré.

— « Dame, dit la reine des fées, il vous a charmé; vous en feriez, je crois, volontiers votre ami; mais partons, le coq va chanter.

Mais celle qui avait son cœur enamouré
Pour le petit enfant, l'a encor regardé,
Et toujours en allant, a du cœur soupiré.

« Le lendemain, comme Butor de la Montagne tenait parlement, une belle dame, montée sur un palefroi gris, vint frapper à la porte du castel; on l'introduisit dans la salle, et elle dit à Butor : — Sire, je suis de haut lignage; depuis trois jours, j'ai quitté mon pays; j'avais un enfant, il est mort; on m'a dit que votre femme était accouchée cette nuit d'un fils, veuillez me prendre pour nourrice.

« A la vue de la dame, il n'y eut pas jusqu'aux plus vieux chevaliers auxquels le sang ne frémît;

Car ce qu'on pouvait voir de sa chair toute nue
Était plus blanc que neige en un pré étendue.

« Butor la remercia, et lui fit remettre son fils, qu'elle emporta dans la chambre qu'on lui avait préparée.

« Là, quand elle fut seule, elle ferma la porte au verrou, afin que personne ne la vînt déranger, désemmaillota l'enfant, « qui lui fit maint doux ris, » et vit briller l'anneau qu'elle lui avait mis au doigt; son cœur en fut réjoui, et elle lui dit : « Mon amoureux cher fils! » Puis, elle alla s'asseoir avec lui auprès d'un bon feu,

Et de ses belles mains elle l'allait portant,
Et derrière et devant moult doucement chauffant.

Ensuite elle l'emmaillota de nouveau, le baisa toujours en chantant, l'endormit, et retourna au bois de Bréchélian, pour revenir bientôt lui donner ses soins (1). »

Le romancier de Merlin range Vivihan au nombre des fées de Brécilien, et raconte ainsi la mort du barde breton :

« Il prit à Merlin talent (désir) de s'en aller à Viviane sa mie, car le terme approchait qu'il lui avait promis; il s'en vint donc au roi Arthur, et lui dit que aller lui convenait, et le roi et la reine le prièrent moult doucement de tôt revenir, car grand soulas (plaisir) avaient de sa compagnie. — Sire, fait Merlin, c'est la dernière fois que vous me verrez. — Et quand le roi entendit cette parole, il fut moult ébahi, et Merlin partit sans plus mot dire fors qu'il lui dit : A Dieu vous recommande.

« Merlin partit en pleurant, et erra tant qu'il vint à Viviane sa mie, qui en fut moult joyeuse et grande joie lui fit, et aussi lui à elle, et demeurèrent long-temps ensemble, et pensa Viviane comment elle le pourrait retenir à tout jamais; lors elle commença à blandir et lozanger (flatter) Merlin plus que devant n'avait fait, et lui dit : Mon doux ami, encore ne sais-je pas une chose que je saurais volontiers, je vous prie de me l'enseigner; et Merlin qui savait bien à quoi elle tendait, lui dit : Ma mie, qu'est-ce? — Sire, fait Viviane, je veux que vous m'enseigniez comment je pourrais un homme enclore et enserrer, sans tour, sans mur, ni sans fer. — Quand Merlin l'entend, il branla la tête, et commença moult à soupirer, et Viviane lui demanda pourquoi il soupirait ainsi : Dame, répond Merlin, je sais bien que vous me voulez retenir; mais veuille ou non, me convient octroyer votre volonté. Quand Viviane l'entend, par grande trahison, et pour le mieux décevoir, elle lui met les bras au cou, et le commence à baiser en disant qu'il peut bien être sien, puisqu'elle est sienne.

« Tout mon désir et ma pensée, fait-elle, est en vous; j'ai en vous mis toute mon espérance, et puisque je vous aime et vous m'aimez, n'est-il donc droit que vous fassiez mon vouloir et moi le vôtre? — Certes, dame, oui, fait Merlin, et je le ferai; dites ce que vous voudrez. — Sire, dit-elle, je veux que nous fassions un beau lieu par art et par engin, tel qu'il ne puisse jamais être défait, et vous et moi serons là, en joie et plaisir.

« Lors commença Merlin à deviser, et la damoiselle moult grande joie en eut, et lui montra plus grand semblant de l'aimer qu'elle n'avait fait auparavant, et tant qu'un jour advint qu'ils s'en allaient main à main

(1) *Le Roman* DE BRUN DE LA MONTAGNE, manuscrit du XIII[e] siècle.

par la forêt de Brocélian, et ils trouvèrent un buisson d'aubépine qui était tout chargé de fleurs, et ils s'assirent à l'ombre des aubépines, sur l'herbe verte, et jouèrent; et Merlin mit son chef au giron de la damoiselle, et elle le commença à tâtonner, tant qu'il s'endormit; puis se leva, et fit un cercle de sa guimpe autour du buisson et autour de Merlin, et commença ses enchantemens tels que lui-même lui avait appris, et fit neuf fois le cercle, et par neuf fois l'enchantement, et puis s'alla seoir auprès de lui, et lui mit la tête en son giron, et quand il se réveilla, il regarda autour de lui, et lui fut avis qu'il était enclos dans la plus forte tour du monde, et lors dit à la dame : Madame, déçu m'avez, si vous ne demeurez avec moi; car nul n'a pouvoir de défaire cette tour, fors vous. — Bel ami, dit-elle, j'y serai souvent, et de ce lui tint-elle parole; car depuis ne faillit guère nuit et jour qu'elle n'y fût. Oncques depuis, Merlin ne sortit de cette tour où sa mie Viviane l'avait enclos, et Viviane regrettait souvent, car elle ne croyait mie que la chose qu'il lui avait apprise pût être vraie, et volontiers l'eût-elle mis dehors, si elle l'eût pu (1). »

III.

Telles étaient les traditions qui avaient cours au moyen-âge sur la forêt de Brécilien, le val des druidesses, leur fontaine, et Merlin; mais aujourd'hui, sur les lieux même, que pense-t-on de toutes ces choses? Je fus curieux de l'apprendre, et quoiqu'on n'y parle plus breton, je voulus consulter cependant les pâtres de la lande.

Une vieille filait en gardant ses moutons; je m'approchai d'elle, et l'interrogeai.

— Ah! on conte bien des histoires, mon fils, me dit-elle; j'ai ouï parler d'un nommé Éon, qui faisait nuitamment le sabbat avec ses gens au bord de la fontaine; ils disaient des prières, ils dansaient en rond; après quoi ils festoyaient tous ensemble; ils étaient sorciers, m'est avis, et le diable s'en mêlait pour sûr...

Cet Éon vivait au XIIe siècle. Un jour qu'il entrait dans une église, ayant entendu le prêtre prononcer ces paroles de la messe : *Per EUM qui venturus est*, etc., il s'en était fait l'application, et se mit à dogmatiser. Y aurait-il eu dans ses pratiques quelque reste de druidisme?

— On conte aussi de Merlin.

— Ah! Merlin, fis-je vivement; et qu'est-ce qu'on en dit, s'il vous plaît?

— On dit qu'il gît là-haut sous cette grosse pierre, que sa dame l'a

(1) Le roman de Merlin. (XVe siècle.)

occis par engin, mais sans mau-vouloir, et qu'il y a un trésor en son tombeau. Dans une grande famine où le blé valait trente livres le boisseau, les *guas* de Beauvais s'en vinrent avec des pioches pour fouir dessous; mais ils n'en purent venir à bout. On dit bien d'autres choses encore, que je ne me rappelle plus, car je suis un tantet vieillotte, et j'ai perdu ma mémoire.

— Et la fontaine elle-même, grand'mère, ses eaux n'ont-elles pas quelque vertu particulière?

— Dame-voir! mon fils. Elles guérissent de la fièvre, et on en vient quérir de loin. C'est que cette fontaine de Berendon ne ressemble pas à toutes autres! Il y a là une merveille, tenez; quand on y laisse choir un morceau de fer ou de cuivre, elle *tressaut* subitement. Les enfans s'amusent à y jeter des épingles, et disent par commun proverbe: *Ris donc, fontaine de Berendon, et je te donnerai une épingle.*

Je venais de comprendre les vers du poète: « La fontaine *bout* comme de l'eau chaude. » C'est une source d'eau minérale.

— On voit, poursuivit la vieille, à ce que racontent les gens, le matin de bien bonne heure, de belles dames en robes blanches assises au bord de la fontaine. Elles aiment beaucoup les enfans, et il y en a qui ont été perdus, et qu'elles ont volés, ce dit-on. M'est avis que ce sont des fées; d'autres croient que ce sont des saintes. Cela pourrait bien être aussi, car cette source-là est bénite. Dans les années de sécheresse, comme l'année passée, par exemple, toutes les paroisses d'alentour y viennent en procession, leurs cinq grandes bannières en tête et leur clergé, au son des cloches, en chantant des psaumes, pour demander de la pluie au bon Dieu. Quand la procession est arrivée à la fontaine, M. le recteur du canton y trempe le pied de la croix, et jamais la semaine ne se passe sans qu'il survienne quelque ondée.

Étrange destinée du druidisme! Dix-huit siècles se sont écoulés avec leurs générations, et il est là, toujours debout, comme ses menhir et ses dolmen; seulement il est purifié et complet. Ce n'est plus le culte de la nature, c'est celui du vrai Dieu. A Rome, les apôtres de la loi nouvelle n'avaient point abattu les temples des idoles; il les avaient bénits. Ils firent de même en Bretagne; ils ne desséchèrent point le fleuve des vieilles croyances nationales, ils en détournèrent le cours et en clarifièrent les eaux; ils trouvèrent sur nos montagnes de grandes pierres vénérées, et ils en firent des calvaires; des sources saintes au fond des bois, et ils placèrent dans le creux du rocher quelque petite statue de la Vierge; des lieux destinés à la prière auprès de ces sources, et ils y bâtirent des chapelles. Et le peuple vint s'agenouiller, comme auparavant, au pied de la pierre de la montagne changée en calvaire, dans le lieu saint converti

en chapelle, et sur le bord de la source du fond des bois. Il n'y a pas une église d'Armorique qui n'ait encore aujourd'hui sa fontaine bénite, autour de laquelle se pressent en foule, les jours de *pardon*, des malades de toute espèce, qui y viennent chercher remède à leurs maux, et où l'on se rend processionnellement, en grande dévotion, comme à celle de Brécilien. — L'arbre de la croix, parmi nous, a été greffé sur le chêne druidique.

Toutes les paroles de la vieille m'avaient vivement frappé, mais surtout ce qu'elle venait de dire des fées. Elles me rappelèrent une légende et un chant breton que je veux rapporter ici; l'une et l'autre compléteront ma pensée sur ces vierges du druidisme, à qui une loi fatale refusait les noms de mère et d'épouse.

Une jeune femme, étant un jour à laver près d'un bois, déposa le berceau de son fils sur le talus voisin. Or, en ce bois, il y avait des korig-gan (1); elles dérobèrent l'enfant, et quand la pauvre mère s'approcha pour lui donner le sein, elle trouva son berceau vide. Elle se mit à pleurer, et s'en alla demander conseil au vieux recteur de la paroisse, qui l'engagea à faire un pélerinage à Notre-Dame-de-Bon-Secours.

Mais en revenant du presbytère, elle rencontra le sorcier, et jugea qu'il serait prudent de le consulter aussi lui. Le sorcier la tira à part et lui dit : « Le moyen de retrouver votre fils, le voici : vous savez, la petite Marie de la chaumière de la lande... elle est de son âge; elle a perdu père et mère. Eh bien! adoptez-la; quand elle aura quinze ans, ce sera la plus gentille héritière du canton; vous l'enverrez alors tous les dimanches, après vêpres, en été, cueillir des noisettes sur la lisière du bois, où vous avez perdu votre enfant; il la verra, il en deviendra amoureux, et quittera les korig-gan. »

La jeune femme suivit les conseils du sorcier, et son fils revint au hameau. Il a souvent conté, depuis, qu'après son enlèvement, il s'était trouvé dans un beau palais, entouré de belles dames qui l'aimaient et en avaient bien soin, et que, devenu grand, elles lui avaient mis une couronne d'or sur le front, et l'avaient nommé leur roi.

Tout le monde a lu l'histoire de Lancelot; une fée le déroba de la sorte, l'entraîna au fond d'un lac, dans un palais enchanté, où elle l'éleva jusqu'à ce qu'il fût en âge d'être armé chevalier. C'est le même fond d'idées.

Le chant suivant, auquel on peut sans crainte attribuer la plus haute antiquité, est plus clair et plus explicite encore.

(1) Druidesses brillantes.

LA KORIK.

« Sire Nann et son épouse ont été fiancés bien jeunes, bien jeunes fiancés, bien jeunes désunis.

« Madame a mis au monde hier deux jumeaux plus blancs que la neige, plus blancs que la neige, plus beaux que le jour; l'un est un garçon, l'autre une fille.

— « Que souhaitez-vous que je vous offre, pour m'avoir donné un fils ? Chair de bécasse des marais, ou chair de chevreuil des bois verts?

— « J'aime mieux la chair du chevreuil; mais vous allez vous fatiguer à courir la forêt pour moi.

« Aussitôt il saisit ses longues flèches, s'élança sur son cheval roux et se rendit à la forêt.

« Dès l'entrée du bois, il vit une biche blanche, et se mit à la poursuivre, à la poursuivre si vivement, que la terre tremblait sous lui;

« Que l'eau ruisselait de son front et de ses cheveux, et des deux flancs de son cheval. Mais le soir vint, sans qu'il pût l'atteindre.

« Et étant arrivé à un petit ruisseau, bordé d'un gazon fin, près de la grotte d'une korig-gan (1), il descendit pour boire.

« La Korik était assise au bord de la fontaine, et peignait ses cheveux blonds, et peignait ses cheveux avec un peigne d'or. (Ces demoiselles-là ne sont point pauvres !)

— « Vous êtes bien téméraire de venir troubler mon eau ! Ou vous m'épouserez à l'instant, ou, pendant sept années, vous sécherez sur pied, ou vous mourrez dans trois jours.

— « Je ne vous épouserai point, car je suis marié depuis un an; je ne sécherai point sur pied pendant sept années; je ne mourrai point dans trois jours;

« Dans trois jours je ne mourrai point, mais quand il plaira au bon Dieu; mais j'aimerais mieux mourir à l'instant que d'épouser une korig-gan.

— « Ma bonne mère, si vous m'aimez, faites-moi mon lit, s'il n'est pas fait, car je me sens bien malade; un sort m'a été jeté.

« Trois jours après, la jeune accouchée disait : Pourquoi les cloches sonnent-elles? Pourquoi les prêtres chantent-ils si tristement en bas?

— « C'est un pauvre malheureux, ma fille, que nous avons logé cette nuit, et qui est mort.

(1) D'un *dolmen*, monument druidique.

— « Et mon mari, que devient-il? Je ne l'ai vu qu'une seule fois depuis son retour de la chasse.

— « Il est allé à la ville, ma fille, dans peu de temps vous le reverrez.

— « Quelle robe mettrai-je, ma belle-mère, ma verte ou ma blanche, pour aller à la messe?

— « La mode est venue, mon enfant, de porter du noir à l'église.

« En passant l'échallier du cimetière, elle vit la tombe de son mari.

— « Qui de notre famille est mort, que notre coin de terre a été fraîchement remué?

— « Ma pauvre enfant, je ne puis vous le cacher plus long-temps, c'est votre mari! Elle se précipita sur la tombe et ne se releva plus.

« Ce fut merveille de voir, le lendemain du jour où on l'enterra auprès de son mari,

« De voir deux jeunes chênes s'élever de leur tombeau dans les airs; et sur les branches de ces chênes, il y avait deux colombes blanches, qui chantèrent gaiement au lever de l'aurore et prirent leur vol vers les cieux. »

IV.

Cependant les pâtres appelaient leurs troupeaux et les ramenaient à l'étable, car il était près de deux heures; — je revins à la fontaine.

Le soleil dardait à plomb sur ses larges dalles, et brûlait; la vallée était silencieuse; j'y restai seul à rêver, ne pouvant me lasser de repasser dans ma mémoire tous les souvenirs de ces lieux. Et comme j'observais le long ruban de rochers à fleur de sol, dont les festons courent au fond de la plaine, je vis une femme qui gravissait la colline, une cruche sur la tête; elle arriva enfin à la fontaine, posa sa buis à terre et s'assit un moment, en me regardant en dessous d'un air timide; je la regardais aussi, son costume m'avait frappé.

— Est-ce que vous êtes du pays? lui dis-je; elle me répondit, avec un signe de tête négatif: *Na c'hlevannket* (1).

Je tressaillis, et repris vivement en breton; bientôt je sus toute son histoire. Elle était de Lotéa, près de Kemperlé, en Basse-Bretagne; son père et sa mère étaient morts, et ne lui avaient presque rien laissé en mourant. Il ne lui restait plus au monde qu'une tante qui habitait Concoret; elle la savait riche, avait compté sur elle, et s'était mise en route; mais, parvenue au terme de son voyage, elle avait dépensé le peu d'argent qu'elle possédait; sa parente, vieille et avare, l'avait repoussée; enfin

(1) *Je ne vous comprends pas.*

elle s'était vue forcée de se mettre en journée, et sarclait le jardin de la jeune et bonne dame du manoir du Ros.

— Ah! monsieur, me disait-elle, si vous saviez comme c'est triste de vivre loin de son pays! Ici, personne ne me comprend et je ne comprends personne, tout le monde parle français; souvent on se moque de mon langage et de mon costume, car j'ai gardé le corset noir des paysannes de Lotéa, et les filles du bourg, elles, portent des mouchoirs rouges autour du cou, si bien que j'en pleure vraiment! — Oui! quand je devrais y mendier mon pain, j'aimerais mieux vivre dans ma paroisse! C'est dans son église que j'ai été baptisée, dans son cimetière que ma mère est enterrée avec tous mes parens; si je meurs ici, mes os ne reposeront point en paix, je n'aurai pas de consolation au fond de ma tombe.

Elle prit le coin de son tablier pour s'essuyer les yeux. — Je pleurais moi-même.

Au bout de quelques minutes, je me hasardai à lui glisser dans la main une légère aumône; elle me remercia avec effusion et nous passâmes là, des heures seul à seul, à causer du pays natal; déjà nous étions de vieille connaissance; et lui ayant parlé de mon goût pour les chants bretons, « quoiqu'elle n'eût pas, me dit-elle, chanté depuis long-temps, » elle voulut bien m'en apprendre quelques-uns; j'ai écrit sous sa dictée celui qu'on va lire, sur la pierre même du tombeau du barde Merlin; depuis je l'ai rimé vers par vers en français, avec une grande exactitude; c'est un assez bel échantillon du bardisme au XIVe siècle.

LE SIRE DE JOIOZ.

I.

Lavant un jour à la rivière,
J'entendis l'oiseau noir chanter :
— Tina, tu ne t'en doutes guère,
Loïs Joioz vient de t'acheter (1).

— Ma mère, est-ce vrai, je vous prie,
Ce qu'il a dit, en son latin,
L'oiseau de mort dans la prairie,
Le vilain oiseau, ce matin?

(1) Le texte lui donne le titre de baron. — Loys Ier du nom, baron de Jauioz, gentilhomme français, fit son testament l'an 1363; son sceau en cire rouge porte pour légende : *S. Loys de Jauioz.* (Chartes des ordres, v. XV, folio 6963.)

— Tina, je ne saurais vous dire,
Votre père vous le dira.
— Mon père, est-il vrai que le sire
Loin du pays m'emmènera?

— Je n'en sais rien, mais votre frère
Sans doute le saura bien, lui!
— Iann, est-il vrai que pour sa terre
Je dois partir? — Dès aujourd'hui!

Dès ce soir, à la nuit tombante,
Vous le suivrez dans son pays;
C'est chose conclue, et la vente
Et votre départ et le prix!

— Mettrai-je ma robe de laine,
Dites-moi, ma mère, en partant,
Ou le corset rouge qu'Hélène
M'essayait hier, en chantant?

— Votre robe neuve? qu'importe?
Ah! qu'importe, ma pauvre enfant?
Voyez-vous au seuil de la porte
Ce cheval noir?... il vous attend.

II.

Comme elle quittait la chaumière,
Elle ouït les cloches sonner,
Sonner l'heure de la prière,
Et se mit alors à pleurer :

— Adieu, bonne vierge Marie,
Et vous aussi, Jésus mon Dieu,
Adieu, cloches de ma patrie,
Cloches de ma paroisse, adieu!

En passant près du Lac-des-Peines,
Elle vit sur l'onde cinglant
De petites nacelles pleines
De trépassés vêtus de blanc;

Et comme elle pressait sa fuite
A travers les Vallons-du-Sang,

Elle les vit tous à sa suite,
Tous à sa suite s'élançant (1).

Et sur sa poitrine haletante
Sa tête tombait de douleur,
Et ses dents claquaient d'épouvante,
Et son sang se glaçait au cœur.

III.

— Asseyez-vous un peu, madame,
On va préparer le repas;
Remettez vos sens et votre ame,
Le souper ne tardera pas.

Près du foyer, courbé par l'âge,
Les cheveux blancs, la barbe aussi,
Plus noir qu'un corbeau de la plage,
L'œil en feu, Joioz est assis.

— La voici donc, la jeune fille
Que je demandai si souvent!
Elle est, par ma foi, bien gentille!
M'aimerez-vous, ma belle enfant?

Venez avec moi, ma miguonne;
Venez, que je vous fasse voir
Tous les trésors que je vous donne,
Tous mes trésors, tout mon avoir.

Comptez-les! en voilà, j'espère!
Comptez ces écus par monceaux.
— J'aimerais bien mieux chez mon père
Près du feu compter les copeaux.

— Descendons au cellier, ma mie,
Goûter de mon vin le plus doux.
— J'aime mieux l'eau de la prairie
Dont les chevaux boivent chez nous.

(1) Le barde, ennemi naturel des Français, n'a-t-il pas voulu peindre ici la France, où s'exile la jeune fille, sous les traits de l'enfer druidique? Ce *lac des peines*, ces *petites nacelles pleines de morts*, ces *vallées du sang*, paraîtraient l'indiquer.

— Venez choisir manteau de fête
Doublé de plume et de satin.
— Si ma mère me l'avait faite,
J'aimerais mieux jupe de lin.

— Et maintenant au vestiaire,
Voyons quelque riche feston!
— J'aime mieux la tresse grossière
Que m'ourlait ma sœur au canton.

— A juger par ce que vous dites,
J'ai peur que vous ne m'aimiez pas;
Que cent fois et cent fois maudite,
Soit l'heure où je vous vis, là-bas!

Que n'ai-je eu la langue moins folle!
Au moment de vous marchander,
Que n'ai-je perdu la parole!
Quand rien ne peut vous dérider!

IV.

— Petits oiseaux, je vous en prie,
Écoutez, écoutez ma voix!
Je reste, et vous, vers la patrie
Vous revolez tous à la fois!

Vous revolez vers la prairie,
Où je folâtrais au printemps,
Comme vous joyeuse; — la vie
M'était bien douce dans ce temps.

En gagnant vos vieilles tourelles,
Vos clochers, vos nids sous les toits,
Portez, oiseaux, de mes nouvelles,
A ceux que je laisse en nos bois;

A ma pauvre petite mère,
A ma mère que j'aime tant;
A ma sœur Hélène, à mon père
Que je vis pleurer en partant;

Au bon père qui m'a bercée
Tout enfant sur ses deux genoux;

Au prêtre qui m'a baptisée,
A monsieur le recteur, à tous;

Allez, et n'oubliez personne,
A tous pour moi dites adieu,
A mon frère... qu'on lui pardonne!
Allez, chers oiseaux du bon Dieu.

V.

Trois mois après, dans la chaumière
Chacun reposait; — aucun bruit
Au dedans, ni sur la bruyère:
Il était bien près de minuit.

Or, on entendit, à la porte,
Murmurer une douce voix,
Pareille à la plainte qu'apporte
La brise des mers ou des bois :

— Faites prier pour moi, ma mère,
Priez aussi, prenez le deuil;
Car on me porte au cimetière,
Votre fille est dans son cercueil.

Ce chant de barde remonte, comme nous l'avons dit, au XIVe siècle; au moins y a-t-il lieu de le croire, car c'est l'époque où vivait le baron Loys de Jauioz; et dans la poésie bretonne, tout historique et populaire, jamais écrite, les chants sont toujours contemporains des faits qu'ils relatent; ce sont les cartulaires sur les feuillets desquels les bardes enregistrent jour par jour tous les évènemens. Quant à sa vérité historique, les rapports, alors plus intimes que jamais, de la Bretagne avec la France lui donnent un haut degré de probabilité, sinon de certitude complète.

J'emportai du Val-des-Druidesses une fiole d'eau de leur fontaine et une branche d'airelle en fleur, qui est chez nous la plante du long souvenir, avec mille pensers charmans, et mon vieux chant de barde, autre fleur cueillie sur des ruines.

THÉODORE DE LA VILLEMARQUÉ.

BULLETIN.

Pour quiconque n'a point d'engagement perpétuel avec M. Guizot et ses amis, et n'a été entraîné à les suivre pendant plusieurs années qu'à cause du désordre qui envahissait la place publique et se propageait dans les esprits, il est évident que nous touchons à une période où il va être possible, et où dès-lors il sera prudent et nécessaire de désarmer les passions politiques déjà vaincues, non pas en désarmant le pouvoir lui-même de toutes les forces qui lui ont été données, mais en laissant dormir dans le fourreau ce glaive de la loi que quelques hommes voudraient toujours brandir étincelant aux yeux de tous, ne connaissant pas, quant à eux, d'autre moyen de ne pas le laisser rouiller. Nous entrons dans une époque de véritable conciliation, tous les partis ont ce pressentiment et cette confiance, hormis les doctrinaires.

L'opposition, nous ne voulons parler ici que de la vraie et nationale opposition, et non de celle qui occupe dans les chambres une place imperceptible et se complaît à faire entendre de temps à autre, par l'organe de son grand orateur isolé, un beau discours que toutes les opinions applaudissent comme une admirable fantaisie d'artiste; l'opposition donc qui siége à gauche ou devrait y siéger, et dont M. Barrot est encore le chef avoué, a été la première à prêcher la conciliation, comme c'était son rôle et son habitude, en temps inopportun. Maintenant que le moment est venu, comment saura-t-elle y aider? Sa conduite sera-t-elle enfin plus sage et plus habile que par le passé? Voudra-t-elle reconnaître quels sont les hommes qui peuvent presque seuls aujourd'hui accomplir ce qu'elle a tant souhaité et prophétisé? Voudra-t-elle ajourner son espoir d'agir

par elle-même et laisser déblayer par d'autres mains le terrain où elle compte avoir un jour sa place, puisqu'elle doit croire à son avenir politique? Nous pourrions en douter, en observant sa tactique trop peu réfléchie dans la solennelle discussion sur les fonds secrets que cette semaine a vu ouvrir et clore.

Déjà deux tentatives avaient été faites pour modifier le système du 13 mars, ou plutôt celui du 11 octobre, qui avait exagéré son modèle, en cherchant à le reproduire dans des circonstances plus orageuses et avec moins de force réelle, car la vraie force du caractère, la seule devant laquelle on s'incline dans les affaires publiques, n'y était plus alors, et la nationalité des antécédens, l'influence des plus généreux souvenirs, représentées encore par M. Thiers, avaient dans le gouvernement un défenseur de moins, par la mort de Casimir Périer. De ces deux tentatives, qui voulaient adoucir les moyens de la résistance, l'une n'avait duré que trois jours; ce fut celle qui donna naissance au cabinet que devait présider M. le duc de Bassano. Elle était évidemment prématurée. Nous ignorons ce qu'aurait fait l'opposition pour la soutenir, et si elle aurait compris quelle modération nouvelle, quelle position au moins d'expectative lui était commandée par son propre intérêt. Il y eut un second essai, celui du 22 février. L'opposition montra alors pour la première fois qu'elle peut être jusqu'à un certain point disciplinée; elle s'en glorifie encore aujourd'hui comme d'une chose imprévue; elle s'en glorifie, et c'est du moins une preuve, à nos yeux, que, si elle combat encore, si elle est destinée à entraver la marche du cabinet du 15 avril, ce n'est point pour le plus grand honneur et pour la rigueur absolue des principes qu'elle s'est faits ou qu'elle a acceptés tout faits de quelques-uns de ses devanciers immobiles.

Dans la séance de vendredi, à la chambre, M. Barrot nous a rappelé qu'il avait soutenu, avec plus ou moins de répugnance ou de méfiance, mais qu'il avait soutenu enfin le cabinet du 22 février contre les efforts des doctrinaires pour rentrer au pouvoir. Il lui a suffi, dit-il, de la plus légère lueur d'espérance qui lui montrait dans le lointain une modification possible du système impitoyable, dont M. Guizot a toujours été le représentant le plus exact et le plus opiniâtre; il lui a suffi de voir M. Guizot hors des affaires et M. Thiers président du conseil. Il a suspendu ses attaques, il a attendu, il a espéré un meilleur ordre de choses. Mais M. Barrot, si clairvoyant au 22 février, voudra-t-il donc fermer les yeux aujourd'hui à toute lumière nouvelle? M. Guizot n'est-il plus, maintenant comme alors, sur son banc de simple député? N'y est-il pas retombé après un second ou troisième effort impuissant pour dominer le gouvernement de son pays? Il s'y trouverait plus faible et plus abandonné que jamais, si tous ceux qui condamnent son système et ses expédiens politiques voulaient travailler sérieusement à les repousser; car, sur ce banc où il est allé s'asseoir, on pourrait le cerner et l'emprisonner chaque jour plus étroitement dans son impopularité qu'il avoue, et plus encore dans cette déconsidération politique qui doit s'attacher à un

homme qui aime le pouvoir, n'aime que le pouvoir dans le monde, et le ressaisit sans cesse et ne peut jamais le garder; à un homme qui n'a réellement pour lui qu'un petit nombre d'amis, les initiés de sa secte, et qui n'ose pas les présenter au pays et à la chambre, et à qui il ne sera pas donné de les faire asseoir à ses côtés dans les conseils de la couronne.

C'est déjà une première et essentielle condition que l'absence de M. Guizot, pour espérer, nous ne disons pas l'abrogation des lois de rigueur déjà votées, et acceptées aujourd'hui par tous les partis dynastiques dans la chambre, mais un adoucissement du moins et une juste tempérance dans l'emploi qui peut être fait de ces lois, si délicates à manier. Oui, c'est quelque chose que l'absence de M. Guizot, et on ne le voit pas plus ami du ministère du 15 avril qu'il ne l'était du 22 février. Mais n'est-ce donc pas aussi beaucoup que cette présence et cet accord de M. Molé et de M. de Montalivet dans le cabinet du 15 avril ? M. Molé, le caractère le plus modéré, le plus conciliant, et l'un des esprits les plus éclairés qu'il y ait de notre temps; M. Molé, qui a pris sa part dans le système de résistance, sur les bancs de la pairie, mais qui n'a jamais ressenti ni compris les passions violentes auxquelles on a parfois voulu pousser ce système! M. de Montalivet, un des deux ministres les plus influens du 22 février, promoteur ardent et convaincu de toute pensée de conciliation qui pourrait être réalisée; M. de Montalivet, l'homme qui est le plus capable peut-être de faire prévaloir une grande mesure de clémence et de nouveaux procédés de gouvernement dans les conseils de la royauté! Que veut donc l'opposition et d'où lui viennent ces exigences qu'elle avait fait taire au 22 février?

Encore si le ministère actuel n'avait apporté avec lui que de bonnes dispositions, s'il n'avait fait aucun acte qui le distinguât des hommes qu'il vient d'exclure et qu'il veut faire oublier, on concevrait cette promptitude de M. Barrot et de ses amis à mettre en suspicion devant le pays les premières démarches, les premières professions de foi de MM. Montalivet et Molé. Mais le 15 avril a déjà bien fait autant que le 22 février pour séparer sa cause de celle des doctrinaires. Et ici, nous ne jugeons pas le 22 février; il n'est pas allé loin dans ses actes de réparation, parce qu'il a été inauguré en 1836 : s'il eût prolongé sa vie jusqu'au moment où nous sommes, les circonstances nouvelles, l'état des esprits, les progrès seulement qu'amène toujours le temps, lui auraient permis sans aucun doute d'aborder ce que M. Molé prépare dans une voie de clémence et de popularité. La France entière vient d'applaudir au premier acte de grace qui soit venu humilier et désarmer peut-être à jamais le régicide, en lui montrant qu'on a pour lui mépris et horreur, mais qu'on ne veut plus le craindre. C'est le présage certain d'un plus grand nombre de graces, encore mieux placées, que tout le monde attend et espère, avec bien plus d'assurance qu'au 22 février, parce que nous avons vieilli d'une année, et que cette année a calmé les ressentimens et les haines, comme dix ans de repos auraient pu le faire. Une revue de la garde nationale, suspendue l'an dernier par une prudence qu'a justifiée depuis lors un dernier attentat, une

revue, long-temps désirée par le roi et par les citoyens, doit avoir lieu demain, et au moment où on lira ces lignes, le roi apparaîtra sans armes et sans gardes, mais non pas sans défense, au milieu de la milice bourgeoise et de tout un peuple qui le doit protéger de ses acclamations. Jamais il n'aura été si populaire et si applaudi, nous en avons le ferme espoir; mais c'est que jamais aussi aucune revue n'aura été mieux encadrée entre la clémence qui vient de s'appliquer à un malheureux et celle qui est réservée pour une autre occasion prochaine.

Enfin, la loi d'apanage, si mal reçue dans le public, a été retirée, et ce retrait, comme on a voulu le faire répéter par M. Molé une seconde ou troisième fois, est bien un retrait véritable. Les autres lois de déportation, de non-révélation, dormiront leur sommeil dans les archives de la pairie ou dans les bureaux de la chambre des députés. Il n'est personne aujourd'hui qui ne sache qu'il en sera ainsi. Il a donc fallu tout le mauvais vouloir de M. Odilon Barrot, pour ne pas comprendre des choses aussi claires pour tout homme politique qui saurait apprécier les difficultés d'une situation et attribuer à sa véritable cause, c'est-à-dire au ménagement nécessaire de certaines convenances personnelles, une obscurité apparente de langage, qui, du reste, a été dignement éclaircie dans les dernières explications. D'où vient que M. Barrot se ferme aujourd'hui les oreilles pour ne pas entendre? Et s'il se croit maintenant le droit d'être rigoureux sur les professions de foi et sur les actes même qui les précèdent, au lieu de les suivre, pourquoi M. Barrot a-t-il soutenu le ministère du 22 février? Pourquoi cette contradiction qui blesse le bon sens?

Pourquoi? Parce que M. Barrot a été blâmé de cette condescendance par ceux qui s'appellent les purs, et qui sont les incorrigibles de son parti : M. Barrot s'est persuadé faussement qu'il dirige ceux qui marchent avec lui; il est plus que jamais conduit par eux et traîné à la remorque. Dieu sait dans quelles voies ils l'égareront encore!

On a vu, vendredi, le merveilleux résultat de ce qu'ils ont exigé de lui. Il est venu protester d'avance, en son nom et au nom des siens, contre le vote des fonds secrets; et dans la prévision que ce vote allait être formulé favorablement par la chambre, comme il l'a été en effet, il a voulu en dénaturer la signification, atténuer par ses paroles le gage de confiance accordé par la majorité nouvelle qui s'est formée pour le ministère. Il a développé cette thèse singulière, qu'un vote de fonds secrets, sur la demande et avec le chiffre du cabinet, n'est point un témoignage de confiance; il ne veut pas à toute force que le ministère du 15 avril ait une raison de croire à sa durée, il serait fâché de le voir résister aux attaques manifestes ou ténébreuses des doctrinaires, il vient y joindre les siennes.

A quel but tendait M. Barrot avec une pareille tactique? A concentrer, s'il le pouvait, la lutte entre lui et les doctrinaires. Il a eu beau s'en défendre par je ne sais quelle dédaigneuse précaution oratoire; il a en vain affirmé qu'il ne se proposait pas de porter ses coups seulement à M. Guizot par-dessus le banc des ministres; toutes ses paroles ont démenti cette

affirmation : il désire évidemment qu'on ne reconnaisse que deux partis réels dans la chambre, et il veut qu'une administration de doctrinaires sans alliage soit essayée; il imagine qu'après cet essai, qui n'irait pas loin, il ne resterait plus de chances que pour lui et son propre parti. Oui, quoi qu'il en dise, il a tenté de combattre pour lui-même, en passant par-dessus les ministres du 15 avril. Mais nous l'avertissons, s'il ne s'en est déjà aperçu depuis la séance de vendredi, qu'il y a encore, Dieu merci, entre lui et M. Guizot, un certain nombre d'hommes, ministres ou non ministres, qui ne s'avouent pas épuisés. Il y a notamment, au banc ministériel du 15 avril, quoiqu'il ne s'y fasse pas un grand bruit de paroles, des hommes qui ont déjà assez rendu de services, et qui ont le droit de porter la tête assez haut pour que M. Barrot ne puisse pas si facilement étendre par-dessus, jusqu'à M. Guizot, ses longs bras de lutteur parlementaire. Il y a le ministre de l'intérieur, qui se souvient de la grande école administrative dont était son père. Il y a le ministre des affaires étrangères, à qui Napoléon avait confié, avant trente ans, la direction des immenses travaux d'utilité publique de son empire, et que, plus tard, il mit à la tête de la magistrature, où l'appelaient les lumières et la modération de son esprit, plus encore que les grands souvenirs de sa famille. Le talent de l'orateur ne constitue pas tout l'homme d'état, même de nos jours, où ce talent a envahi beaucoup trop du terrain politique; et quant à la glorieuse époque qui n'est plus et que M. Barrot a louée dans son discours, nous osons lui certifier que Napoléon, qui se connaissait en hommes, n'aurait pas mis en lui une extrême confiance, si M. Barrot eût vécu alors dans les affaires, et qu'il eût été vu à l'œuvre comme nous l'avons vu dans les premiers temps de la révolution de juillet. L'empereur avait repoussé aussi les services de M. Guizot, et son ardente candidature, non qu'il l'estimât trop jeune, la jeunesse n'était pas un titre d'exclusion; mais il avait apprécié à leur juste valeur ses facultés de gouvernement, et nous pourrons un jour raconter, s'il nous plaît, quelques détails d'une audience impériale, où le jeune professeur, protégé de M. de Fontanes, grace à M. Royer-Collard, puisa peut-être ses motifs d'affection anticipée pour la restauration, et des sentimens d'émigré long-temps avant le voyage de Gand.

Quoi qu'il en soit de cette anecdote *ajournée et non retirée*, le gouvernement de la France n'en est pas aujourd'hui à être mis au concours entre les deux seuls candidats que semblait désigner le discours de M. Barrot, à savoir M. Barrot lui-même et M. Guizot. Nous verrons même volontiers, pour peu qu'on nous y aide, dans le discours de l'honorable chef de l'opposition de gauche, plus d'inhabileté que de prétention ambitieuse à circonscrire le champ de la lutte politique. D'autant mieux que, dans une séance antérieure, celle de mercredi, il avait paru reconnaître la nécessité d'existence de ce cabinet du 15 avril, formé surtout contre les doctrinaires; on avait pu en juger ainsi du moins, lorsque M. Barrot, comprenant, comme elles devaient l'être, les explications de M. le président du conseil sur la loi d'apanage, et s'en référant d'ailleurs aux lamenta-

tions, tout aussi positives, de M. Guizot, se tournait vers ses propres amis de la gauche, non encore satisfaits, et leur disait : « M. Guizot nous a dit que c'était une question finie; croyez-en M. Guizot. » — Que s'est-il donc passé dans l'intervalle du mercredi au vendredi? M. Barrot, aurait-il reçu une semonce de ses amis, et aurait-il cru devoir leur céder?

N'importe comment on expliquera son discours, il a donné une belle occasion à M. Guizot, qui en a profité sur-le-champ. M. Barrot a fait, il y a deux jours, un discours d'il y a quatre ans, empreint de l'esprit de cette époque, où la chambre, en effet, était divisée uniquement entre deux partis, seuls capables de se disputer le gouvernement. M. Guizot a eu l'air de croire que c'était toujours là réellement le terrain de la discussion, il s'y est porté avec toutes ses passions calculées d'il y a quatre ans, et avec une éloquence nouvelle. Il a vu, s'y croyant autorisé par tout ce qu'il venait d'entendre, il a vu, il a voulu voir au fond de tout ce qui n'est pas sa doctrine et son système, le désir d'une égalité complète et chimérique, le suffrage universel, que sais-je encore? les instincts révolutionnaires, les menaces d'anarchie qu'il aperçoit sans cesse dans tous les nuages qui se forment à l'horizon. Il a électrisé une grande partie de la chambre, émue et palpitante sous son geste impérieux. Jamais, dit-on, il n'avait poussé plus loin l'action de l'orateur, ce don de tragédien qu'il a reçu de la nature, et que l'étude, ainsi que les nécessités nombreuses de sa politique, toujours menaçante, ont développé à un rare degré.

Il est vrai que, pour produire son effet, aujourd'hui qu'il n'est plus ministre, et qu'il sent, malgré tout, les idées se modifier autour de lui, il a cherché à rajeunir ses argumens, en s'attribuant des croyances nouvelles, si ce n'est en politique, au moins en histoire, et nous n'avons pas été peu surpris d'entendre de sa bouche ces paroles qui ne lui étaient jamais échappées : « J'accepte 1791, 1792, *les années suivantes même:* je les accepte dans l'histoire, mais je ne les veux pas dans l'avenir. » — Il y a là deux choses à remarquer. D'abord, M. Guizot se trompe; il n'a jamais accepté, il ne peut pas accepter historiquement les années qui ont suivi 92. C'est là ce qui l'a toujours séparé de M. Thiers, dont les jugemens et les vues historiques sur la révolution française n'ont jamais été, on le sait, en grande estime auprès de lui. Mais ces théories plaisent mieux à d'autres qu'à lui-même; M. Guizot ne l'ignore pas, et il les emprunte, il en fait une parure et une défense pour sa politique, qu'il veut maintenir encore souveraine à tout prix. C'est un de ces emprunts et à la fois un de ces sacrifices qu'il fait de temps en temps, et à des périodes pour ainsi dire prévues dans sa vie, pour renouveler, s'il pouvait, les formes de sa doctrine, tout en demeurant le même homme. Mais lorsqu'il ajoute : « Je ne les veux pas dans l'avenir (les années qui ont suivi 92), » il dit un non-sens ou il évoque une fantasmagorie qui offense toutes les opinions qu'il combat; car il parle à la chambre, où il n'y a personne, pas même M. Garnier-Pagès, qui songe à ressusciter 93 dans l'avenir. 93 est bien passé; il n'est pas permis à un professeur d'histoire de le supposer

possible encore : c'est une date profondément enfoncée dans l'abîme des siècles écoulés, d'où personne ne saurait la retirer.

Nous avouons, pour notre part, nous qui avons aussi entendu ce discours de M. Guizot, qu'une chose nous a empêché d'en être ému : c'est que nous avons le malheur de n'avoir pas l'épiderme assez sensible pour ne pas rechercher, à travers les paroles d'un orateur, si magnifiques qu'elles puissent être, le but pratique auquel elles peuvent conduire, et nous nous demandions ce qui était possible après comme avant la harangue du chef de la doctrine. Serait-ce un cabinet purement doctrinaire? Mais la chambre et la royauté n'y consentiront jamais. Serait-ce encore un ministère où il s'agirait de fondre l'élément doctrinaire avec d'autres élémens hétérogènes? Mais on l'a vainement essayé dans les six semaines qui ont précédé le 15 avril, et ce n'est pas un discours de plus qui aplanirait les difficultés de semblables combinaisons : on ne concilie pas, avec des succès de tribune dont le retentissement expire le jour même ou le lendemain, des opinions inconciliables.

Un seul regret nous préoccupait dans cette discussion solennelle, c'est qu'au lieu de provoquer, par amour-propre ou inhabileté, le dernier discours de M. Guizot, on n'eût pas consacré toutes ses forces à analyser celui de la précédente séance. Là, sous une enveloppe de généralités qu'il était facile de pénétrer, on eût trouvé le plan de gouvernement des doctrinaires, s'ils sont un jour les maîtres : une refonte de la représentation nationale par des élections faites sous leur influence; un remaniement complet des préfectures et des sous-préfectures; une forte organisation d'aristocraties quasi-seigneuriales autour des administrateurs locaux, et peut-être au-dessus d'eux pour les surveiller. On eût trouvé, après tant d'aveux, une révélation encore telle que celle-ci : « Je n'en n'ai pas dit assez, car je n'ai pas dit la centième partie de ce que je pense. »

C'est-à-dire, vous le devinez, l'hérédité de la pairie, des apanages en profusion, le rétablissement des majorats contre lesquels M. Jaubert s'est prononcé. On irait assez loin pour mécontenter M. Jaubert!

Ce plan valait la peine d'être déduit et tiré du discours où M. Guizot l'avait déposé en germe. M. Mauguin l'avait entrepris, et tout d'abord il avait posé la question avec une habileté à laquelle tous rendaient hommage. Maintenez, disait-il, le ministère du 15 avril, ou vous aurez les doctrinaires, avec tous leurs plans et plus de pouvoir désormais pour les accomplir. Et il continuait ainsi, mais on ne l'a pas laissé faire à son aise. N'importe; son idée était bonne et vraiment politique : on n'en saurait dire autant de tous les orateurs qui ont blanchi dans l'opposition.

Après tant de débats engagés à propos des fonds secrets, mais dont la portée allait bien plus loin, il restait un orateur encore à entendre, que tout le monde nommait; c'était celui qui devait le mieux prouver, par ses paroles et par sa seule présence à la tribune, qu'il y a un système de gouvernement possible entre celui de M. Barrot et celui des doctrinaires. M. Thiers est venu, dans un discours simple, lumineux, positif, dans cette belle langue des affaires qui n'appartient qu'à lui, exposer avec

calme et avec autorité les causes qui lui démontrent la nécessité d'un temps d'arrêt dans la politique de répression. Il a voté les fonds secrets que demandait le ministère, il lui a prêté son appui, et cependant si le cabinet du 15 avril se retirait, quel homme plus que M. Thiers aurait des chances pour prendre part à son héritage? Si M. Barrot comprend sa véritable situation, il imitera la réserve, l'esprit de ménagement et la sage politique dont M. Thiers lui a donné l'exemple.

THÉATRE-FRANÇAIS.

Depuis dix ans M. Empis arrive, de temps à autre, au comité du Théâtre-Français avec un manuscrit volumineux sous son bras. Ce manuscrit est chaque fois une reproduction de celui qui l'a précédé. Le sujet en est puisé dans une mine qui devrait être riche et féconde : l'intérieur de la famille. D'abord c'était l'histoire d'une mère malheureuse que M. Empis nous mit en scène; ensuite ce fut la fille de cette mère; puis la mère et la fille parurent ensemble, et aujourd'hui, c'est la fille et la mère. On ne se souvient guère des drames de M. Empis, et quand il s'en présente un nouveau, on croirait revoir toujours le même. Ce sont toujours des mères inconséquentes ou bien des filles éprises des amans de leurs mères. M. Empis est comme les comètes; quand il a fait sa révolution, il reparaît à l'horizon, et ne brille qu'un temps dont on peut préciser d'avance la durée, à quelques jours près. Or, puisqu'il est d'usage de consigner ici l'apparition de l'astre le plus pâle, comme on fait à l'Observatoire, nous allons essayer d'esquisser en peu de mots cette nouvelle production, *Julie ou la Séparation*.

Julie a épousé M. de Néris à l'âge de quinze ans. Elle a perdu bientôt la tendresse de son mari par inhabileté. Julie était dévote, et ses principes puritains étant insupportables à M. de Néris, celui-ci abandonna complètement la jeune femme et partit pour l'Amérique. Au bout de quatorze ans, il revient. Mme de Néris est alors une personne accomplie par son esprit et ses talens. Le mari, qui arrive dans l'intention de divorcer, s'aperçoit de ces changemens, et se sent ébranlé dans ses résolutions. Julie s'est fait passer pour veuve, ce qui est une imprudence impardonnable dans une femme si sage. Aussi, lorsque son mari paraît, la calomnie, qui l'avait déjà déchirée, trouve moyen de lui nuire bien plus sérieusement. Elle a une fille charmante qui va se marier avec un duc. Le retour du mari, les médisances qui courent le monde, et la demande de séparation causent un scandale qui fait manquer le mariage. On regarde Julie comme coupable d'un amour illégitime pour un honnête homme qui joue le rôle le plus triste et le plus ingrat. M. de Néris réclame sa fille, et Julie se voit bientôt seule et méprisée. Cette situation était belle. Nous espérions qu'elle allait être exploitée de façon à nous remuer un peu; mais tout s'arrange subitement. La jeune fille ménage une entrevue entre ses pa-

rens. Le dénouement consiste en un discours que prononce Julie au cinquième acte avec plus d'éloquence que dans les actes précédens, ce qui persuade les assistans de son innocence; et pour imposer silence à la calomnie, on décide qu'on se montrera tous ensemble au public. — Je vous demande si le public est mystifié!

Si nous ne savions que M. Empis est un des vétérans du drame, nous croirions qu'il a écrit cette pièce sans avoir bien arrêté son plan. En examinant cette donnée avec soin, on y trouve une pensée première, inspirée par une des plus jolies nouvelles de George Sand, *Lavinia*. Lavinia est, comme Julie, une maîtresse abandonnée qu'on retrouve, long-temps après, pourvue de charmes et d'attraits qu'on ne lui connaissait pas; mais la femme délaissée de George Sand n'a point de fille à marier, attirail dont M. Empis ne saurait se passer. Elle n'a pas pour amis des conseillers à la cour de cassation, de vieilles duchesses douairières, bavardes, ni de jeunes ducs, *élèves de l'École Polytechnique*. Lavinia garde au fond de son cœur une blessure à demi fermée. Quand son amant revient à elle, un autre soupirant l'aime aussi, comme dans *Julie ou la Séparation*. Elle a réfléchi sur les dangers d'une captivité nouvelle. Après avoir fait ses comptes et tout pesé avec soin, Lavinia se décide à n'épouser ni l'un ni l'autre, dénouement que notre scène rejetterait peut-être, mais qui vaut mieux mille fois que le discours pathétique de Julie, et qui a fait rêver plus d'un lecteur au coin du feu. Quand on connaît la manière dont M. Empis *arrange*, on ne s'étonne pas que *Lavinia*, en passant par son alambic, ne se soit pas heureusement transformée. Le style de ce drame est lourd et traînant; les récits dominent, et un récit de M. Empis dure long-temps, je vous assure.

— Il vient de paraître le premier volume d'un ouvrage qui promet d'être fort intéressant, intitulé : *Memorie storiche dei principali avvenimenti politici d'Italia seguiti durante il pontificato di Clemente VII. Opera di Patrizio de Rossi, Fiorentino, pubblicata per la prima volta per cura di G. F. e dedicata a S. E. il signor commendatore Moultinho, inviato straordinario e ministro plenipotenziario del Brasile in Francia. Roma*, 1837; — mémoires historiques des principaux évènemens politiques d'Italie sous le pontificat de *Clément VII*. Ouvrage de Patrice de Rossi, Florentin; publié, pour la première fois, par les soins de G. F. et dédié à son excellence le commandeur Mouttinho, ambassadeur du Brésil en France.

— Un de nos collaborateurs, M. Roger de Beauvoir, va publier, sous peu de jours, un élégant recueil de poésies dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs. Nous empruntons à ce volume de vers la pièce dédiée à M. A. Devéria, qui pourra donner une idée de la manière du jeune poète.

LES MAITRES.

Au temps miraculeux de la grande peinture,
Ce que j'aime, surtout, c'est que l'on dégaînait
Pour soutenir sa thèse ou venger son injure,
Déposant pour le fer le pinceau qu'on tenait.

L'artiste avait l'humeur superbe et cavalière,
Il portait le front haut comme le Joseppin;
Au chevalet le soir il pendait sa rapière,
Et personne n'osait lui disputer son pain.

Il passait, talonnant un beau genet d'Espagne;
Ou bien, comme Rubens, chassant dans ses forêts,
Il crevait dix limiers aux flancs d'une montagne;
Courait le jeu de bague et rompait des fleurets.

On ne s'étonnait pas de son large panache,
Et que Van Dyck, le peintre, eût de si beaux cheveux;
Ils pouvaient ou reprendre ou quitter la moustache,
Sans qu'un poète obscur jappât des vers contre eux.

Aussi, plus d'une fois, sur leurs toiles austères,
Eux-mêmes, cher Achille, ils gravèrent leurs traits,
Et l'on vit près du Christ leurs figures si fières.
Véronèse, de lui, fit au moins six portraits;

Titien, Giorgione et d'autres l'imitèrent.
C'est que l'art noble et pur en ces temps florissait,
C'est qu'à côté des grands les peintres s'élevèrent,
C'est que par l'élégance et les cours on passait;

Que le maître étalait une pompe royale,
Et que l'on écrasait l'envie avec dédain,
Comme on presse du pied une rauque cigale
Qui trouble de son cri les gazons du jardin.

LE COMTE
DE PEÑAPARDA.

PREMIÈRE PARTIE.

En l'année 1724, le jour de la fête du bienheureux saint Michel, deux voyageurs suivaient à pied la route qui conduit de Madrid au royal monastère de l'Escurial : à leur leste équipage, au léger bâton de vigne qu'ils portaient suspendu à la main par une mince courroie, on aurait pu croire d'abord qu'ils étaient sortis pour une promenade matinale; mais en y regardant de près, on s'apercevait à leurs souliers poudreux, à leur pas allangui et fatigué, qu'ils venaient de faire quelques lieues et qu'ils ne marchaient pas tout-à-fait pour leur plaisir.

L'un de ces deux hommes était petit, assez laid, brun de visage et tant soit peu boiteux; mais il avait une de ces bonnes et spirituelles physionomies qui plaisent tout d'abord. Il portait un habit dont les coutures luisantes attestaient un long et continuel service. Ses chausses montraient la corde de tous côtés, et plu-

sieurs reprises habilement faites dissimulaient assez bien mainte estafilade, survenue aux endroits les plus exposés.

L'autre voyageur était de haute taille, ses cheveux d'un blond cendré s'échappaient de dessous un chapeau à bords rabattus et retombaient en boucles légèrement frisées sur le collet d'un pourpoint boutonné jusques au menton. Il portait par-dessus une *capa* de mauvais drap gris dont il se drapait avec cette inimitable grace espagnole qui transforme un vieux manteau troué en un élégant et noble vêtement. Une exacte et minutieuse propreté dissimulait en partie les avaries de ce pauvre costume; d'ailleurs celui qui le portait avait un si beau visage, une si grande tournure, qu'il aurait eu l'air d'un gentilhomme même sous les guenilles d'un mendiant. Il ne ressemblait pas au type presque généralement répandu dans la Péninsule; tout décelait en lui le descendant de cette bonne race asturienne qui défendit ses montagnes contre l'invasion sarrazine, et dont le sang ne se méla jamais au sang musulman.

La route, bordée de buissons rabougris, traversait presque en ligne droite les plaines arides et pierreuses de la Nouvelle-Castille; point de verdure, point d'ombrage où la vue pût se reposer; la terre semblait incendiée, et le ciel, d'un bleu ardent, resplendissait d'éblouissantes clartés.

De temps en temps quelque cavalier passait comme emporté dans un nuage de poussière, ou bien quelque lourd carrosse arrivait traîné au petit trot par quatre mules fringantes et empanachées.

—Que Notre-Dame de las Nièves nous soit en aide! s'écria le voyageur au manteau gris; on dirait que le chemin s'allonge sous nos pieds et que l'Escurial fuit devant nous! Benito, ne sentez-vous pas comme des vertiges? pour moi, je n'y vois plus, il me semble que mon cerveau se fond.

— Il faut nous reposer, don Pablo, dit l'autre voyageur en cherchant du regard un peu d'ombre, il fait chaud dans ces parages-ci comme en purgatoire! Je ne crois pas que le désert où vécut le grand saint Jérôme fût plus sec et plus stérile que les environs de Madrid,

Ils quittèrent la grande route pour aller s'asseoir dans un ravin à l'abri de quelques prunelliers dont le feuillage rare et menu n'aurait pas mis à l'ombre un grillon. Çà et là croissaient entre les pier-

res des touffes de jusquiame noire qui répandaient une odeur légèrement narcotique. Les cigales chantaient aux plus hautes branches des prunelliers, et leur cri vibrant et fêlé troublait seul le silence de ces plaines désertes.

Les deux voyageurs s'étaient à peine assis qu'ils virent sortir du ravin une jeune fille qui vint de leur côté en sautillant; à chaque pas elle s'arrêtait pour cueillir quelque tige de jusquiame ou bien ces fruits noirâtres qu'on trouve sur les ronces. A la voir aller ainsi par bonds, se prélassant et faisant sa moisson sans souci de cette intolérable chaleur, on aurait dit qu'elle était de l'espèce des salamandres qui vivent dans le feu. Ses mains alertes dépouillaient les ronces sans crainte des épines dont elles sont hérissées; ses pieds agiles marchaient parmi les cailloux comme sur un tapis de velours.

— Holà ! s'écria Benito étonné, quelqu'un se promène par ici ! je croyais que nous étions seuls capables d'affronter vers le midi ce resplendissant soleil. Que fais-tu là sur notre chemin, ma colombe?

La jeune fille n'était plus qu'à dix pas; elle fit une courte révérence et dit en souriant : Pardonnez, cavallero, les chemins sont au roi notre seigneur et l'on peut y passer plusieurs de front sans se heurter. Ce n'est ni un malheur ni un miracle que nous nous rencontrions sur celui-ci. Pour ce qui est du temps et de l'heure, c'est votre faute si le soleil vous frappe d'aplomb sur la tête; il fallait sortir de Madrid avant l'*ave Maria*.

— Qui t'a dit que nous venions de Madrid?

— Eh! eh! cela se voit : le vent souffle de ce côté, et vous avez de la poussière sur le dos.

— C'est vrai, répliqua Benito en secouant son pourpoint avec précaution. Çà, et toi, qui es-tu et que fais-tu là, beauté champêtre? es-tu la nymphe de ces lieux, la naïade du Manzanarès?...

— Plait-il ! que me demandez-vous? je ne comprends pas tout-à-fait, dit la jeune fille en clignant ses grands yeux noirs; vous voulez savoir qui je suis? eh ! ne le voyez-vous pas?

Elle fit une pirouette comme pour montrer l'ensemble de sa toilette et rejeta en arrière une façon d'écharpe qui lui servait de ceinture. Tout en elle était bizarre et frappant, sa figure et son costume ne ressemblaient à aucun autre; elle avait la tête nue; ses cheveux noirs, passablement crépus et réunis en torsades, s'a-

vançaient sur son front comme un turban orné de quelques brimborions en cuivre doré; elle portait une mauvaise jupe rayée et un corset jadis rouge garni d'une frange en loques. Une profusion de rubans fanés retombaient le long de ses bras en manière d'aiguillettes, et ses petits pieds traînaient de vieilles mules en cordouan brodé. Ses traits étaient fins et charmans, sa peau bronzée avait les suaves reflets du velours, ses yeux brillans ne se baissaient guère, et son regard exprimait, d'accord avec son sourire, la hardiesse, la ruse et une insouciante gaîté. A son vêtement, à sa physionomie surtout, il était aisé de connaître qu'elle appartenait à cette race vagabonde dont l'origine n'est pas bien connue, et qui va, par tous pays, chantant, mendiant et disant la bonne aventure, sans jamais se fixer nulle part.

— C'est une gitana! s'écria Benito, si je ne savais pas au juste ce qu'il y a dans mes poches, je croirais qu'elle m'a déjà volé quelque chose....

— La pauvre fille! interrompit don Pablo, elle ne sait peut-être pas encore ce vilain métier.

— Par Jésus! il ferait bon s'y fier! une gitana qui ne saurait pas voler! ce serait comme un docteur qui ne saurait pas lire : n'est-ce pas, ma toute belle, que tu es déjà une fine et adroite voleuse?

Elle fit claquer ses doigts et répondit en riant :

— Je ne puis vous le prouver, cavallero.

— C'est-à-dire qu'il n'y a rien dans ma bourse ni sur ma personne qui te paraisse digne d'exercer ta petite industrie: au fait tu as raison; je pourrais porter mes poches à l'envers : gueux comme un peintre; c'est tout dire! l'argent ni les honneurs ne pleuvent sur moi pour le moment.

— Vous avez l'honneur d'être en compagnie d'un beau et brave gentilhomme.

— Gentilhomme! Comment sais-tu qu'il est gentilhomme?

— Cela se voit.

Tandis qu'elle parlait ainsi, don Pablo la regardait avec une curiosité distraite et mélancolique; elle se rapprocha de lui, et roulant son écharpe, elle la lança aux branches des prunelliers; le tissu bariolé y demeura suspendu et se déploya dans toute son longueur au premier souffle de vent.

— Que fais-tu? dit don Pablo étonné.

— Un peu d'ombre pour vous, seigneur.

— Ah! merci !.. mais toi tu restes la tête nue sous cet ardent soleil!

— Ma peau n'est pas délicate et blanche comme la vôtre, seigneur, j'ai été habituée dès l'enfance à braver les intempéries de toutes saisons. Souvent j'ai marché tout un jour le long des grands chemins par un temps plus chaud que celui-ci : soleil ou clair de lune, tout m'est égal.

— Et tu vas seule ainsi le jour et la nuit.

— Je ne suis pas seule. Voyez-vous là bas cette fumée blanche qui s'élève derrière les buissons? c'est celle du foyer que nous allumons en plein champ, entre deux pierres. Ce soir nous camperons un peu plus loin, au bord du Manzanarès.

— Et demain où irez-vous?

— Qui sait? où il y aura de quoi gagner la vie.

Elle s'assit par terre les jambes croisées à la manière des femmes de l'Orient, et prenant une à une des tiges de jusquiame, elle les arrangea en guirlande. Ces feuilles pâles et velues entre lesquelles ressortaient de petites fleurs jaunâtres formaient de lugubres bouquets sous les mains de la gitana; on eût dit une magicienne assise dans les plaines de l'antique Colchide et préparant un philtre avec des plantes vénéneuses. Tout à coup elle jeta sa guirlande loin d'elle en s'écriant : Ah! fi! les horribles fleurs! elles sentent la mort! Puis elle se tourna vers don Pablo, et lui dit, avec une sorte de coquetterie moitié familière moitié respectueuse : Vous demeurez sans doute à Madrid, seigneur? je serais bien glorieuse si dimanche prochain vous veniez me voir danser hors de la porte d'Alcala...

— C'est là que tu danses en public, ma mignonne, interrompit Benito; alors tu connais la taverne du vieux Chinchilla?

— Nous ne passons jamais devant sa porte sans nous arrêter.

— Je m'en réjouis, sur mon ame! lève les yeux alors, et tu me verras à la fenêtre.

— Ah! ah! fit-elle un peu étonnée, c'est là que vous demeurez?

— Oui, depuis deux jours que nous avons quitté la place de la

— Elle dit vrai ! s'écria Benito émerveillé.

— J'ai donc tout-à-fait l'air de ce que je suis? murmura don Pablo.

— Je pourrais vous dire tous les faits et gestes de votre vie, reprit la gitana avec une joie triomphante ; je pourrais même vous apprendre quelque chose de votre généalogie. Comme celle des gitanos, elle date de loin et part de haut.

— Comment ! les gitanos ont des prétentions à la noblesse? interrompit Benito.

— Il y a parmi nous une tradition qui dit que nous descendons du roi Salomon et de la reine de Sabba.

— Vrai Dieu ! voilà une généalogie que je voudrais voir. Se trouve-t-elle dans tes parchemins, mignonne?

— Vous seriez encore plus en peine que moi de montrer la vôtre, cavallero ; elle ne remonte pas certainement à saint Luc.

— Je ne prétends pas descendre de notre bienheureux patron, et c'est tout au plus si je puis affirmer que je suis l'arrière-petit-fils d'un honnête barbier d'Oviedo. Mon arbre généalogique n'a pas poussé ses branches ; mais sache qu'au pays des Asturies tous sont nobles par ordonnance d'un roi, je ne sais plus lequel. Benito Romero est noble ; son majorat, c'est sa palette. Jusqu'ici, à la vérité, il n'a pas été d'un considérable revenu. Je commence comme le grand Velasquez ; je puis aussi finir comme lui.

— *Amen.* Je le crois d'après cette ligne triangulaire que vous avez à la racine du nez, dit la gitana, qui n'avait pas tout-à-fait compris.

Elle croisa les bras et demeura ainsi accroupie, les yeux à demi fermés, haletante et paresseuse, comme une jeune panthère sous les rayons du soleil d'Afrique. Ses noires prunelles étincelaient entre ses cils noirs, et ne se détournaient pas de don Pablo. Il y eut un moment de silence ; les deux amis considéraient avec une sorte d'intérêt cette pauvre créature couverte d'oripeaux, la tête nue, à peine chaussée, et pourtant si gaie et si glorieuse. Le peintre admirait ses formes d'une suave élégance, la grace exquise de son attitude, l'expression fière et sauvage de son regard. Le gentilhomme se sentait saisi de compassion en présence de cette misère insouciante, de cette effronterie naïve, de ce triste courage,

qui acceptait avec tant de hardiesse et de sang-froid les privations, les fatigues, les dangers et la honte d'une telle vie.

— Allons! dit enfin Benito, il faut partir et tâcher d'arriver avant la nuit à l'Escurial; dans quatre heures, en allant d'un bon pas, nous devons y être.

— Allons! répéta don Pablo en se levant péniblement, il me semble que je suis encore plus fatigué depuis que je me suis reposé.

La gitana s'était levée aussi. Elle accompagna les deux amis jusqu'au chemin, et dit en leur faisant un dernier signe d'adieu :

— A dimanche, messeigneurs, devant la taverne du vieux Chinchilla. J'aurai mes castagnettes d'ébène, et vous verrez que la Palomita vaut bien qu'on fasse deux pas pour la venir voir danser.

II.

Le soir approchait lorsque don Pablo et Benito Romero arrivèrent à l'Escurial. La cour habitait en ce moment le monastère fondé par Philippe II, et pourtant il régnait au dehors une si grande solitude, un silence si profond, qu'on eût dit que les hiéronymites occupaient seuls ces vastes cloîtres, ces immenses galeries, ces humbles cellules, où la famille royale venait chaque année faire une retraite de cinquante jours.

Personne ne passait sur les terrasses désertes, personne ne se montrait aux fenêtres fermées, et l'on entendait au loin dans les jardins le bruit des fontaines qui se mêlait au bruit du vent, qui bat incessamment ces lieux élevés.

Les deux voyageurs se regardèrent tristement; ils étaient tout dépaysés et ne savaient de quel côté tourner leurs pas. Un sentiment de surprise et d'admiration les avait d'abord saisis à l'aspect de ce grand édifice magnifique et sombre comme le génie de celui qui l'éleva; mais bientôt le souci de leur situation vint les assaillir.

— Qu'allons-nous faire? dit don Pablo découragé; nous n'entrerons jamais là.

— Pourquoi! Les portes doivent s'ouvrir, je pense, pour l'audience des ministres, des ambassadeurs. Toute la cour est ici, et

les solliciteurs n'auront pas manqué de la suivre. Nous verrons demain comment font les autres, et nous nous mettrons à la queue, s'il le faut. D'ici là, tâchons de trouver un gîte. Je suis d'avis que tout d'abord nous allions nous asseoir là-bas dans les allées; je ne sens plus mes jambes, et il me semble que je traîne un boulet à chaque pied.

— C'est le poids de sept bonnes lieues que nous avons mesurées de nos pas depuis ce matin. Ah! mon pauvre Benito! si du moins c'était pour arriver à quelque chose; mais j'ai de mauvais pressentimens, et il me prend maintenant comme un regret d'être venu.

— Moi, au contraire, j'ai bon espoir. Il y a toute sorte de motifs pour croire que cette fois vous réussirez. Depuis ce matin, j'ai eu je ne sais combien d'heureux présages; quand nous sommes entrés à San-Francisco pour entendre la première messe, j'ai regardé la lampe d'argent de la Vierge : il y avait à la mèche trois gros champignons; et puis vous savez bien ce que vous a prédit cette drôlesse... Allons, allons nous asseoir là-bas à l'ombre pour parler à l'aise de tout cela.

Au-dessous des terrasses de l'Escurial s'étendaient les jardins entourés de haies vives et de murailles. On y descendait par des escaliers le long desquels étaient échelonnés des vases de fleurs; les parterres semblaient négligés, et le parc qui les environnait avait un aspect tout-à-fait agreste et sauvage. Déjà les arbres, plantés par Philippe II, jetaient des branches mortes; çà et là croissaient leurs vigoureux rejetons, et les ronces embarrassaient les allées, jadis droites et bien sablées.

L'Escurial n'était pas le séjour de prédilection du roi Philippe V; il n'y venait que contraint par l'inexorable étiquette, dont les traditions despotiques avaient survécu au règne de la maison d'Autriche. Le petit-fils de Louis XIV négligeait ses maisons royales pour le beau palais de Saint-Ildefonse, qu'il avait élevé et qui lui rappelait Versailles, son berceau.

Les deux amis s'assirent au pied d'un frêne, près d'un petit ruisseau qui coulait entre deux rives gazonnées. Ce lieu était plein de silence et de solitude; une haie d'aubépines et de sureaux en défendait l'approche; de l'autre côté du ruisseau, une légère claire-

voie fermait l'enceinte du jardin, dont une sombre allée de tuyas et d'arbousiers cachait la vue. Parfois le vent, qui soufflait de ce côté, apportait les doux parfums des jasmins et des roses; le soleil, à son déclin, jetait d'obliques rayons dans les taillis et éclairait, de chaudes et magnifiques teintes, ces feuillées sonores, sous lesquelles résonnaient de si doux murmures.

Benito Romero étala sur l'herbe son mouchoir blanc; puis, tirant de sa poche deux croûtes sèches, une poignée d'amandes et un petit flacon de vin, il dit à don Pablo en le conviant du geste :

— Il est bien temps, ce me semble, de prendre quelque chose; une tasse de chocolat ne peut vous faire vivre jusqu'à demain.

— Merci, mon bon ami, répondit le gentilhomme avec un soupir, je n'ai pas encore faim; j'ai là quelque chose qui m'ôte l'appétit depuis long-temps.

A ces mots, il tira de son pourpoint une feuille de papier pliée en quatre et soigneusement enveloppée, et, après l'avoir parcourue du regard, il la laissa tomber sur ses genoux.

— C'est le plus beau placet que j'aie lu de ma vie, dit Benito en mangeant sa croûte; quelle éloquence, quelle dignité! jamais demande ne fut mieux motivée, ni appuyée de titres plus justes. Le roi ne peut manquer d'y faire droit; il en sera fort touché, s'il la lit jusqu'au bout.

— S'il la lit; mais j'ai grand'peur que, comme les autres, elle reste dans le portefeuille de quelque secrétaire. Je ne pourrai jamais approcher du roi et je suis las de mendier justice dans les antichambres de ses ministres. Que de déceptions, que d'humiliations, que de dégoûts j'y ai éprouvés! quel terrible supplice que la vie d'un pauvre solliciteur! Allez, Benito, il faut avoir passé par là pour le savoir. Qu'il est heureux celui qui peut travailler de ses mains et ne rien demander à personne! Si je n'étais pas noble, je me ferais artiste, marchand, laboureur; je gagnerais ma vie, mais je suis le comte de Peñaparda, et, pour ne pas déroger, je dois vivre dans la misère ou bien me faire prêtre ou soldat. Quel lourd fardeau qu'un beau nom, quand il n'y a rien pour le soutenir! celui qui le porte meurt à la peine. Hélas! si j'avais eu tant soit peu de vocation, je me serais fait moine!

— J'aime cent fois mieux vous voir officier dans les armées du

roi : le chapeau à plumes ira mieux que le capuchon à votre visage ; vous êtes trop beau, don Pablo, pour faire un bon moine. Allons, du courage, j'ai d'heureux pressentimens pour l'avenir ; la fortune ne peut manquer de parole à un bon et brave gentilhomme auquel elle a promis la grandesse par la bouche d'une gitana.

— Pour peu qu'elle tarde à me secourir, il ne sera plus temps ; je perds courage, quand je considère ma situation ; je suis plus pauvre qu'un mendiant, Benito ; voici tantôt trois mois que je vis à vos dépens, et Dieu sait quelles privations et quel travail vous vous imposez pour me soutenir !..

— Il est bien question de cela ! interrompit vivement Benito ; voyons, vous manque-t-il quelque chose ? Aujourd'hui, il est vrai, nous sommes fort légers d'argent, mais j'ai du travail pour demain. Ce gros orfèvre, notre voisin, m'a commandé une enseigne dont le sujet est à ma volonté ; je puis choisir dans la légende, dans l'Écriture sainte ou bien dans la mythologie. Vous me servirez de modèle pour faire un saint Éloi, patron des joailliers, ou bien un dieu Mercure avec le caducée d'or. Le cordonnier du coin m'a demandé de lui peindre un saint Crépin pour la bannière de sa confrérie, et j'ai déjà fait mon prix. Cela renouvellera notre chaussure à laquelle ce voyage va causer un terrible dommage.

— Hélas ! oui, elle est fort avariée malgré nos précautions ; quand je pense que d'honnêtes gens comme nous sont obligés de compter leurs pas pour ménager leurs souliers, cela m'humilie, cela me rend fou ! ah ! que la pauvreté est une maudite chose ! comme elle nous fait timides et petits ! comme elle nous isole de tous ! on n'ose plus passer à côté des riches, des heureux ; leur insultante compassion est encore plus poignante que la misère elle-même ; ici l'habit sert d'enseigne à l'homme ; comment se montrer quand il ne fait pas honneur ? On s'expose à être méconnu, raillé en face...

— Alors on va sur le pré si le railleur en vaut la peine, comme vous avez fait avec ce petit officier qui osa dire que vous portiez un habit retourné.

— Il disait vrai pourtant !

— L'insolent n'en eut pas moins trois pouces de lame dans le corps.

— Heureusement il n'en mourut pas ! quel regret pour moi si

j'avais tué un homme pour un si frivole motif! Hélas! dans nos Asturies on me respectait du moins malgré mon habit, car tout le monde y connaît le nom que je porte. Mais comment y retourner maintenant que j'ai achevé mon mince patrimoine! Il ne me reste rien que mon château de Peñaparda, et encore qui sait s'il ne s'est pas écroulé de fond en comble! quand je suis parti, il pleuvait dans toutes les salles, et il n'était guère prudent de monter l'escalier. Je ne reverrai peut-être jamais ce noble berceau de ma famille! Sans vous, mon cher Benito, j'aurais déjà succombé sous le poids des chagrins et de la pauvreté. Vous êtes l'ange gardien de ma triste vie! Comment vous récompenserai-je jamais d'un si généreux dévouement! Hélas! il ne sera peut-être jamais en mon pouvoir de vous faire le moindre bien! Ce placet est mon dernier moyen de salut; s'il ne réussit pas, je n'ai d'autre ressource que d'entrer en noviciat dans quelque capucinière. Ah! j'aimerais mieux la mort, et si ce n'était la crainte de damner mon ame, je me passerais mon épée à travers le corps plutôt que de me faire moine! Seigneur mon Dieu! quelle situation!

Don Pablo leva les yeux au ciel avec désespoir; le peintre, la larme à l'œil, lui tendit la main, et une faible exclamation qui se fit entendre derrière les arbres sembla répondre aux plaintes du malheureux gentilhomme. Il se tourna vivement et vit à quelques pas, de l'autre côté de la claire-voie, deux dames qui le regardaient; probablement elles avaient tout entendu. Il se leva la rougeur au front, et il allait s'éloigner lorsqu'une des dames lui dit: Approchez, cavallero!

Il y avait dans la manière dont ces mots furent prononcés une autorité bienveillante et toute pleine de grâce. Au milieu de sa honte et de son embarras, don Pablo ne fut point choqué de cet ordre laconique et presque impérieux; il sauta de l'autre côté du ruisseau, et se trouva en face des deux dames; la claire-voie seule les séparait de lui. L'une était fort jeune et de petite taille; une expression remarquable de mélancolie et de fierté animait sa physionomie d'un charme indicible et plus puissant que celui de la seule beauté. Bien que ses cheveux fussent blonds, elle avait les sourcils noirs; sa peau veloutée était sans éclat, et nul incarnat n'animait ses joues brunes. Un léger duvet s'étendait comme une

ombre délicate au-dessus de sa bouche étroite et vermeille ; ses yeux d'un bleu changeant ne s'ouvraient qu'à demi, comme s'ils eussent redouté l'éclat du jour.

Elle était en grand deuil et vêtue avec une extrême simplicité ; sa robe de laine noire traînait par derrière comme l'habit de cour, et ses manches bouffantes étaient serrées au poignet par des manchettes plissées ; une coiffe blanche dont les barbes bien amidonnées restaient flottantes, cachait en partie sa chevelure séparée en bandeaux sur le front. Elle tenait à la main un bouquet de jasmin des Açores.

L'autre dame, qui avait l'air d'une duègne de bonne maison, était à cette époque de la vie où les femmes ne disent plus guère leur âge. Elle ne devait pas avoir été jolie au temps de sa jeunesse, et sa physionomie triste et rechignée n'embellissait pas la laideur de ses quarante ans. Son deuil était moins sévère que celui de la jeune dame ; de grandes dentelles encadraient son visage, et flottaient sur sa robe noire. D'une main elle soutenait un petit parasol, de l'autre elle menait en laisse un épagneul tout hérissé et pomponné de rubans.

— Cavallero, dit la jeune dame en regardant le papier que don Pablo tenait encore à la main, vous venez à l'Escurial pour présenter un placet?

— Hélas ! oui, madame, je suis un pauvre solliciteur à bout de sa patience et de son espoir ; je vais tenter cette dernière chance.

— Elle peut réussir. Qui êtes-vous ?

— Je me nomme le comte de Peñaparda, répondit don Pablo, à voix basse et non sans rougir du contraste qu'il y avait entre sa toilette mesquine et le titre qu'il déclarait.

— Et votre pays ?

— Je suis des Asturies.

— Bon pays et bonne noblesse ! Vos ancêtres ont dû combattre avec le roi don Pelayo, pour la défense de cette terre où les Maures ne plantèrent jamais leurs étendards. C'est une belle origine que la vôtre, cavallero, et je l'estime au-dessus de celle de plus d'un grand d'Espagne.

— Ma noblesse, madame, est aussi ancienne que celle des titres de Castille : autrefois les Peñaparda se couvraient devant le roi ;

mais depuis long-temps nos grandeurs sont finies, et le dernier descendant de cette antique race ne peut même obtenir d'entrer avec le grade d'officier dans les armées de sa majesté.

— Racontez-moi votre histoire, cavallero, dit la jeune dame avec un naïf intérêt, et en s'appuyant contre la claire-voie.

La duègne, qui écoutait cette conversation d'un air surpris et effaré, leva les yeux et les mains au ciel, comme s'il se passait la chose du monde la plus étrange; elle ouvrit la bouche, mais sa maîtresse l'arrêta impérieusement du regard, et reprit, en se tournant vers don Pablo : Allons, parlez, je le veux!

— Hélas! madame, je n'ose : votre bonté ne me rassure pas. Comment vous parler de mon malheur et de ma misère à vous qui sans doute avez toujours été riche et heureuse?

— Le malheur! ah! je l'ai déjà compris; car j'ai pleuré, j'ai pleuré souvent. La misère, je ne sais; jamais les pauvres ne m'ont approchée, et je croyais que ceux qui mendient leur pain de chaque jour étaient seuls à plaindre. Dites-moi, comment se fait-il que vous êtes pauvre?

— Parce que mes aïeux ont été généreux et prodigues, madame, parce que quand je suis venu au monde, je n'ai guère eu que leur nom pour héritage. Ma mère, une sage et courageuse femme, m'éleva seule, car mon père était mort, et le jour même de ma naissance j'avais succédé à son titre de comte de Peñaparda. Mon majorat est dans la montagne, à quelques lieues d'Oviedo; c'est un vieux château fort, autour duquel il ne croît que des bruyères et des ronces. C'est là que j'ai grandi, c'est là que j'ai vécu jusqu'à vingt-cinq ans, insouciant de l'avenir, ne songeant ni aux honneurs, ni à la fortune. On m'avait depuis long-temps proclamé le plus habile et le plus hardi chasseur de la contrée ; cette renommé suffisait à mon ambition, et après un beau coup d'escopette j'étais aussi fier que le général qui vient de gagner une bataille. Mais une fois cette gloire faillit me coûter la vie, je fus blessé dans une grande battue, près de l'ermitage de Notre-dame-de-Cobadunga, et pendant tout un hiver je ne pus chasser. L'ennui me gagnait; un des chanoines de Cobadunga m'apporta des livres; c'étaient des voyages, des histoires merveilleuses, et pourtant véritables. Mon imagination était singulièrement frappée de ces récits, et alors,

tout à coup de nouvelles pensées me vinrent... Mais ces détails n'ont d'intérêt que pour moi, ils vous fatiguent, madame.

—Non, non, continuez, répondit-elle vivement, continuez, et dites-moi tout.

—Eh bien! alors, il me sembla que ma vie ne devait pas s'écouler si obscure, je me sentis fier du nom que je portais, je me dis qu'il pouvait arriver à tout. Quelles illusions, quels rêves de gloire j'osai former! Avec quelle avidité je lisais le récit de ces grandes guerres, de ces conquêtes qui ont étendu jusqu'aux extrémités du monde la domination espagnole! Mon esprit s'élançait au-delà de l'étroit horizon où je vivais; mon imagination me transportait dans ce monde où je comptais me faire bientôt une bonne place par ma loyauté, par mon dévouement, par mon courage. Je pris en horreur la vie monotone et mesquine que je menais; il me fallait du mouvement, les périls de la guerre, les voyages aventureux; il me fallait une de ces carrières où l'on expose son existence tous les jours et où l'on trouve infailliblement le succès ou la mort. Il se passa long-temps avant que j'osasse avouer mes projets à ma mère; mais elle les avait devinés, et quand je parlai de départ, elle n'essaya pas de me dissuader, voyant bien que tout serait inutile. Ah! je serais peut-être resté si j'avais su combien cet adieu me briserait l'ame! Va, Pablo, me dit ma mère après m'avoir donné sa bénédiction, va et que Dieu te protége! Le sang dont tu sors me répond que tu seras toujours brave et loyal entre tous! Ah! si je pouvais avoir une aussi grande foi en ta fortune et en ton bonheur!... Je vais me retirer au couvent des ursulines; j'y prierai pour toi!...

Je partis, je quittai notre pays, nos belles montagnes pour cette grande ville de Madrid, où je n'avais ni protecteurs, ni amis, où je ne connaissais personne. Il y a deux ans de cela, deux ans pas davantage. Dans ce court espace de temps, mes illusions sont tombées une à une, l'indifférence et le dédain m'ont partout accueilli. Chez les gens puissans, j'ai toujours été congédié avant qu'on sût seulement ce que je voulais. Chez ceux qu'on aborde plus aisément parce que leur position est moins haute, je n'ai trouvé qu'un insolent refus; mes espérances se sont brisées devant tant d'obstacles et de dégoûts. Je serais mort à la peine

sans le généreux secours d'un compatriote qui est venu me tendre la main et partager son pain avec moi. C'est lui qui a voulu faire encore cette tentative à laquelle j'attache un dernier et bien faible espoir. Pardon, pardon, madame, de vous avoir si long-temps parlé de moi, mais vous l'aviez ordonné...

Il se tut; la jeune dame l'écoutait encore, le regard arrêté sur lui et plein d'attention. Pour la première fois sans doute, la plainte d'un malheureux arrivait jusqu'à elle, et l'aspect d'une telle infortune attristait ses yeux. Sa physionomie mobile décelait une vive émotion d'intérêt et de curiosité.

— Et maintenant, si votre placet ne réussit pas, dit-elle après un moment de silence, que ferez-vous?

— Hélas! madame, je ne sais.

— Retournerez-vous à votre château de Peñaparda?

— Jamais! Si vous saviez, madame, quelle douleur c'est pour moi de ne pouvoir relever cette noble demeure! Elle s'écroule faute de réparations; depuis des siècles le vent et la pluie la battent en brèche. Quand je suis parti, elle n'était presque plus habitable; et depuis deux ans!.. Non, je ne reverrai pas ces ruines, et le dernier des Peñaparda ne sera pas enterré dans la chapelle où dort toute sa race. J'irai me cacher dans quelque couvent pour y attendre la fin de ma triste vie...

— Oh! non, non, je ne le veux pas! interrompit la jeune dame, et comme j'ai quelque crédit à la cour... Cavallero, donnez votre placet.

Don Pablo, surpris et troublé, tendit son placet; la duègne se déganta, le prit et le remit gravement à sa maîtresse, qui ajouta en souriant :

— Cavallero, je veux que tous les jours de votre vie vous remerciez Dieu de m'avoir rencontrée ici...

— Ce n'est pas seulement par reconnaissance que je m'en souviendrai toujours, madame.

Elle rougit un peu; la duègne recula d'étonnement, son visage devint tout blême, et elle s'écria :

— Cavallero, savez-vous...

— Tais-toi, Montellano! interrompit la dame avec un regard qui fit baisser les yeux à la duègne, tais-toi!

— Madame, dit don Pablo, ne puis-je savoir le nom de celle qui m'accorde une si généreuse protection?.. Une de vos paroles vient de remplir mon ame d'espoir! Vous venez à mon aide, vous prenez mon sort en vos mains! Ah! maintenant je crois encore à l'avenir, au bonheur. Oh! votre nom! votre nom, madame, que je puisse le bénir!

Elle secoua la tête en signe de refus, et mit une main sur son cœur; elle était étonnée de le sentir battre si vite, ses yeux se mouillaient de larmes : jamais personne ne lui avait parlé ainsi.

— Toutes les espérances que vous aviez conçues se réaliseront, dit-elle après un silence, vous deviendrez riche et puissant autant que vous êtes noble. Bientôt la carrière que vous ambitionnez vous sera ouverte, bientôt, demain.....

— Ah! madame, je serai digne de tout ce que votre bonté aura fait pour moi! je vous devrai mon premier grade; mais les autres, je veux les gagner à la pointe de mon épée, et dans un an, si je ne suis pas mort, vous me reverrez maître-de-camp! Oh! maintenant quel que soit mon sort, je le bénis d'avance : si je vis, ce sera pour de grandes actions, pour un bel avenir; si je meurs..... ne daignerez-vous pas vous souvenir une fois de moi, madame? Ah! ce sera assez pour mon bonheur de toute l'éternité!

— Vous, mourir? s'écria la dame, oh! non! Dieu vous gardera de tout péril; un jour vous serez ce que j'aurai voulu vous faire, grand, heureux, honoré au-dessus de tous!...

Il joignit les mains et plia le genou devant cette protectrice inconnue, elle se pencha vers lui comme pour le relever, et leurs doigts se touchèrent à travers la claire-voie; ce geste fut rapide comme le regard.

— Comte de Peñaparda, dit la dame d'une voix émue, bientôt vous apprendrez comment je tiens mes promesses. Je vous commande un silence absolu sur ce qui vient de se passer ici. Ne cherchez pas à me connaître, vous le voudriez vainement...

— Eh! quoi, madame, ne vous reverrai-je donc jamais?

— Jamais, monsieur le comte, mais je ne vous oublierai pas, et de loin je veillerai sur vous. Et maintenant, retirez-vous... Adieu.

Il s'inclina avec le geste d'une soumission triste et absolue, en baissant la vue pour cacher son émotion. Quand il releva la

tête, les deux dames avaient disparu derrière la haie de tuyas; le bouquet de jasmin était resté accroché aux lattes de la claire-voie. Don Pablo s'en empara vivement et le cacha dans son pourpoint. Benito Romero, stupéfait, restait droit comme un terme de l'autre côté du ruisseau. Il ne sortit de cette immobilité que pour se jeter tout suffoqué de joie entre les bras de don Pablo.

— Eh bien! s'écria-t-il, croirez-vous maintenant aux présages? Oui, l'horoscope s'accomplira, vous serez grand d'Espagne!

— Grand d'Espagne?...

— Oui! cette dame, cette jeune dame, elle était bien émue, son cœur battait en vous parlant, oh! je l'ai vu, j'observais tout...

— Qu'elle est belle, Benito!

— Eh! eh! pas trop, point de fraîcheur dans le teint, point de régularité dans les traits; mais quelle expression! je ne voudrais pas d'autre modèle pour mon tableau de sainte Marie Égyptienne. Je l'ai bien regardée, son visage est là, j'essayerai.

— Quoi! vous pourriez de mémoire faire son portrait?

— Je crois que oui.

— Ah! mon cher Benito, il sera pour moi, pour moi seul! Vous le commencerez demain...

— Oui, oui, demain en arrivant à Madrid. Maintenant vous devriez prendre une bouchée de pain.

Le peintre arrangea encore une fois le couvert sur son mouchoir blanc et déboucha le flacon d'osier.

— Merci, merci, mon bon ami, dit don Pablo, je n'ai pas faim... Ah! mon Dieu! mon Dieu, je suis si heureux!

— Et amoureux. Ah! quelle aventure, quelle aventure! ce serait le sujet d'un beau tableau.

III.

Le dimanche suivant il y avait foule devant la taverne du vieux Chinchilla; on faisait cercle autour d'un gros mûrier blanc qui ombrageait la porte; les gitanos venaient d'arriver. La troupe préparait sa représentation et faisait sa toilette dans une espèce de barraque en toile, assez semblable au théâtre de polichinelle, et à laquelle un mauvais rideau servait de porte. Un vieux gitano, assis

devant la barraque, raclait négligemment une guitare à trois cordes. De temps en temps, il interrompait sa musique monotone pour frapper en cadence sur deux petits tympanons attachés à sa ceinture. Alors les spectateurs trépignaient, et le vieux gitano criait d'une voix enrouée : Prenez vos places, messeigneurs ! prenez vos places ! la danse va commencer.

Cependant le temps s'écoulait ; une sourde rumeur courut dans le cercle formé par cent figures attentives et béantes. Le vieux gitano se remit à crier pour la vingtième fois : A vos places, messeigneurs ! un peu de patience ; on va commencer !

Les murmures redoublaient, déjà plusieurs des admirateurs de la Palomita avaient défectionné ; le vieux gitano se décida enfin à commencer, et un roulement prolongé sur les tympanons donna le signal de la danse. Aussitôt la gitana s'élança de la barraque, ses castagnettes aux mains, toute pimpante et couverte de bijoux en cuivre doré ; d'une distance de cinquante pas, on aurait pu croire que c'était quelque reine du Pérou. A son aspect, on cria de tous côtés : Viva, la Palomita, eh ! viva ! Elle salua gracieusement en secouant ses castagnettes ; son regard rapide parcourut le cercle et se leva ensuite vers les fenêtres de la taverne : toutes étaient fermées.

— Le fandango ! le fandango ! cria-t-on de toutes parts.

Alors la gitana fit signe de la main qu'elle allait parler, et un grand silence succéda aussitôt à ce tumulte.

— Messeigneurs, dit-elle de cette voix métallique et vibrante, particulière aux femmes de sa race ; messeigneurs, je me trouve fort embarrassée pour obéir à cet ordre gracieux. Tovalito, notre premier danseur, qui devait finir ce soir les trois jours de prison auxquels il a été condamné dernièrement, n'arrive pas, et personne dans la troupe ne peut le remplacer. Si quelqu'un parmi l'honorable assistance voulait prendre son rôle.... Allons, messeigneurs, qui veut danser le fandango avec la Palomita ?

Elle fit lentement le tour du cercle ; mais parmi cette foule qui riait, chuchottait et reculait à son approche, il ne se trouva personne dont la bonne volonté allât jusqu'à danser en public avec une gitana ; elle croisa les bras et dit avec une petite moue dédai-

gneuse : Comment! nul ne se présente! la Palomita aura inutilement invité, prié, tant de danseurs!

Tous firent silence. Elle répéta encore une fois en élevant la voix : Qui veut danser, messeigneurs? qui veut danser le fandango avec la Palomita?

— Moi! cria quelqu'un en dehors du cercle, et l'on vit une pauvre créature laide et contrefaite se frayer un passage jusqu'à la gitana. De grandes huées et des éclats de rire accueillirent cet intrépide danseur; quelques-uns crièrent : C'est Pépé, Pépé Cojuelo! Pépé l'imbécile! il a grand' peine à marcher!... s'il danse, miracle! miracle!...

— Il dansera, dit résolument la Palomita en amenant au milieu du cercle ce pauvre idiot qui la regardait avec une admiration hébétée. La triste créature avait la tête grosse, les bras longs, les jambes tordues; sa chevelure mal peignée ressortait d'une vieille calotte noire, une souquenille qui n'était plus d'aucune couleur enfermait, comme dans un sac, son chétif individu; quelque compassion qu'on eût à l'ame, on ne pouvait regarder sans rire cette étrange et ridicule figure.

Le vieux gitano avait repris sa guitare et jouait *riforzando* l'air du fandango. La Palomita secoua ses castagnettes et bondit sur ses pieds élastiques, sa taille souple se balança comme une tige courbée par le vent, ses yeux noirs lancèrent des flammes.

Il faut être comme les Espagnols sous l'influence de l'habitude et de la vanité nationale pour ne pas baisser la vue devant une gitana qui danse le fandango; la volupté se montre ardente, échevelée, toute nue, dans cette pantomime effrontée; pourtant jamais les danseurs ne se touchent même de la main, tout est dans le regard, dans le geste, dans l'attitude.

Tandis que la Palomita, souriante, légère, belle à damner un saint, touchait à peine la terre de ses pieds et faisait sonner ses castagnettes, Pépé fixait sur elle ses gros yeux de verre et tâchait d'imiter ses pas et ses mouvemens. On eût dit un ours en face d'une sylphide.

Des éclats de rire et un tonnerre d'applaudissemens accompagnèrent cette scène bizarre; ce fut un succès complet, inoui. Il fallut deux fois recommencer.

Dès que la danse fut finie, la Palomita, profitant de ce moment d'enthousiasme, enleva la calotte, passablement grasse, qui couvrait la tête de Pépé Cojuelo, et fit le tour du cercle. La monnaie pleuvait, on donnait à pleines mains; le pauvre peuple paya bien sa danseuse favorite. Elle multipliait les sourires et les révérences; mais une sorte de tristesse et d'abattement avait promptement succédé à l'ivresse de sa danse, à la joie de se voir tant applaudie. Au moment où elle passait devant la taverne du vieux Chinchilla, l'unique fenêtre du premier étage s'ouvrit, et deux hommes s'accoudèrent sur le balcon de bois. La Palomita leva les yeux et s'arrêta interdite, le cœur palpitant, la main tendue.

— Tiens, ma mignonne, puisses-tu danser ainsi cent ans! lui cria Benito Romero en jetant un beau doublon d'or dans la calotte; don Pablo fit un petit salut de la tête, puis tous deux quittèrent le balcon.

La Palomita regarda la fenêtre, ensuite le doublon; en ce moment elle l'eût donné avec tout ce qu'il y avait dans la calotte, pour revoir don Pablo une minute, mais il était disparu; il ne se montrerait peut-être plus. La Palomita se décida sur-le-champ, et, bien qu'elle aimât fort l'argent, elle n'eut pas regret à celui qu'elle allait rendre pour avoir un prétexte de parler à don Pablo. Elle avait cru fermement, en voyant une pièce d'or sortir d'une main si pauvre, que le peintre s'était trompé, qu'il avait donné un doublon pour un *cuarto*, et, pour la première fois de sa vie, elle voulait faire une restitution.

— Tiens, père, dit-elle en jetant la calotte pleine de menue monnaie au vieux gitano; je vais revenir.

Les deux amis étaient dans leur chambre, environnés de tout le désordre d'un prochain départ : des malles ouvertes, des livres, des papiers épars, des habits jetés çà et là formaient un pêle-mêle au milieu duquel on ne savait où poser le pied.

— Ouais! pensa la Palomita en entr'ouvrant la porte, pour des gens qui vont à pied, voilà un gros bagage!

Don Pablo, un peu étonné, alla au-devant d'elle et lui fit signe d'entrer.

— Que Dieu soit avec vous, seigneur! dit-elle en saluant le genou ployé à la façon des gitanos, votre générosité a étendu la

main vers moi, elle a fait plus qu'elle ne voulait; voici un doublon qui m'a été donné sans doute par mégarde, je viens vous le rendre...

— *Valgame dios!* interrompit le peintre, tu es honnête fille à ce point-là! il faut le voir pour le croire! garde, garde le doublon, mon enfant! j'ai voulu te le donner, et en voici un second pour récompenser ta belle action.

— Merci, seigneur! s'écria la gitana ébahie, mais vous êtes donc devenu riche?..

— Oui, nous sommes riches, oui, nous sommes heureux à présent! répondit le peintre avec une explosion de joie, ton horoscope commence à se vérifier et cela ira jusqu'au bout; don Pablo de Peñaparda sera grand d'Espagne quelque jour!..

— Je l'ai prédit au premier regard que j'ai jeté sur lui!

— Vois-tu, là, sur le lit, cet uniforme! c'est le sien, l'uniforme de capitaine; et le brevet, signé par le roi, le voici; monsieur le comte l'a reçu avant-hier, avec un bon sur le trésor et l'ordre de rejoindre, sur-le-champ, son régiment qui est en garnison à Murviedro : oui, oui, tu l'avais dit; il fera sa fortune par les armes! et il ne croyait pas à tes prédictions!

— A Murviedro! répéta la gitana pensive.

Elle tenait toujours à la main ses deux pièces d'or et regardait don Pablo avec une singulière expression. Il y avait dans ses yeux quelque chose d'amoureux, de triste; elle contemplait, dans une muette admiration, ce visage dont elle caressait, depuis quelques jours, le souvenir au fond de son cœur. Aucun plan, aucun projet fixe, arrêté, ne se présentait à son esprit; mais elle savait bien qu'elle voulait revoir don Pablo, qu'elle le reverrait; un caprice, un désir, une volonté impétueuse, l'amour peut-être, l'entraînaient irrésistiblement vers lui.

Le comte avait repris sa place devant une petite table, où il travaillait; à côté d'une vieille écritoire d'écolier et d'un volume dépareillé de Cervantes, était posé un beau vase de porcelaine, dans lequel trempaient les tiges d'un bouquet de jasmin; ces fleurs, à demi flétries, exhalaient encore un faible parfum. Une grande toile était debout sur le chevalet, au milieu de la chambre; le por-

Dès que la danse fut finie, la l [illegible] a, [illegible] t de ce moment d'enthousiasme, enleva la calotte, passablement grasse, qui couvrait la tête de Pépé Coj[illegible], [illegible] fit le tour du cercle. La monnaie pleuvait, on donnait à [illegible]ains; le pauvre peuple paya bien sa danseuse favorite. Elle multipliait les sourires et les révérences; mais une sorte de tristesse et d'abattement avait promptement succédé à l'ivresse de sa danse, à la joie de se voir tant applaudie. Au moment où elle passait devant la taverne du vieux Chinchilla, l'unique fenêtre du premier étage s'ouvrit, et deux hommes s'accoudèrent sur le balcon de bois. La Palomita leva les yeux et s'arrêta interdite, le cœur palpitant, la main tendue.

— Tiens, ma mignonne, puisses-tu danser ainsi cent ans! lui cria Benito Romero en jetant un beau doublon d'or dans la calotte; don Pablo fit un petit salut de la tête, puis tous deux quittèrent le balcon.

La Palomita regarda la fenêtre, ensuite le doublon; en ce moment elle l'eût donné avec tout ce qu'il y avait dans *la calotte*, pour revoir don Pablo une minute, mais il était disparu; il ne se montrerait peut-être plus. La Palomita se décida sur-le-champ, et, bien qu'elle aimât fort l'argent, elle n'eut pas regret à celui qu'elle allait rendre pour avoir un prétexte de parler à don Pablo. Elle avait cru fermement, en voyant une pièce d'or sortir d'une main si pauvre, que le peintre s'était trompé, qu'il avait donné un doublon pour un *cuarto*, et, pour la première fois de sa vie, elle voulait faire une restitution.

— Tiens, père, dit-elle en jetant la calotte pleine de menue monnaie au vieux gitano; je vais revenir.

Les deux amis étaient dans leur chambre, environnés de tout le désordre d'un prochain départ : des malles ouvertes, des livres, des papiers épars, des habits jetés çà et là formaient un pêle-mêle au milieu duquel on ne savait où poser le pied.

— Ouais! pensa la Palomita en entr'ouvrant la porte, pour des gens qui vont à pied, voilà un gros bagage!

Don Pablo, un peu étonné, alla au-devant d'elle et lui fit signe d'entrer.

— Que Dieu soit avec vous, seigneur! dit-elle en saluant le genou ployé à la façon des gitanos, votre générosité a étendu la

main vers moi, elle a fait plus qu'elle ne voulait; voici un doublon qui m'a été donné sans doute par mégarde, je viens vous le rendre...

— *Valgame dios!* interrompit le peintre, tu es honnête fille à ce point-là! il faut le voir pour le croire! garde, garde le doublon, mon enfant! j'ai voulu te le donner, et en voici un second pour récompenser ta belle action.

— Merci, seigneur! s'écria la gitana ébahie, mais vous êtes donc devenu riche?..

— Oui, nous sommes riches, oui, nous sommes heureux à présent! répondit le peintre avec une explosion de joie, ton horoscope commence à se vérifier et cela ira jusqu'au bout; don Pablo de Peñaparda sera grand d'Espagne quelque jour!..

— Je l'ai prédit au premier regard que j'ai jeté sur lui!

— Vois-tu, là, sur le lit, cet uniforme! c'est le sien, l'uniforme de capitaine; et le brevet, signé par le roi, le voici; monsieur le comte l'a reçu avant-hier, avec un bon sur le trésor et l'ordre de rejoindre, sur-le-champ, son régiment qui est en garnison à Murviedro : oui, oui, tu l'avais dit; il fera sa fortune par les armes! et il ne croyait pas à tes prédictions!

— A Murviedro! répéta la gitana pensive.

Elle tenait toujours à la main ses deux pièces d'or et regardait don Pablo avec une singulière expression. Il y avait dans ses yeux quelque chose d'amoureux, de triste; elle contemplait, dans une muette admiration, ce visage dont elle caressait, depuis quelques jours, le souvenir au fond de son cœur. Aucun plan, aucun projet fixe, arrêté, ne se présentait à son esprit; mais elle savait bien qu'elle voulait revoir don Pablo, qu'elle le reverrait; un caprice, un désir, une volonté impétueuse, l'amour peut-être, l'entraînaient irrésistiblement vers lui.

Le comte avait repris sa place devant une petite table, où il travaillait; à côté d'une vieille écritoire d'écolier et d'un volume dépareillé de Cervantes, était posé un beau vase de porcelaine, dans lequel trempaient les tiges d'un bouquet de jasmin; ces fleurs, à demi flétries, exhalaient encore un faible parfum. Une grande toile était debout sur le chevalet, au milieu de la chambre; le per-

trait, à peine ébauché, d'une jeune femme, ressortait sur ce fond grisâtre et semblait sourire au beau gentilhomme.

La Palomita regarda ce tableau avec une vague jalousie et dit, d'un air dédaigneux en s'adressant au peintre :

— Quels cheveux! c'est comme de la filasse! les dames qui vous servent de modèle ont donc des perruques de chanvre, cavallero?

— Qu'est-ce à dire? Ce sont des cheveux blond-cendré, les plus beaux du monde!

— Ah! fi! ils me semblent fort laids!

Don Pablo se tourna d'un air courroucé, et la gitana lui dit en souriant avec un dépit concentré :

— Ne vous fiez pas aux femmes blondes, seigneur, c'est une femme blonde qui vous trahira; retenez ma prédiction.

— Je n'y crois pas! dit-il dédaigneusement, et je n'ai nulle envie d'entendre dire une seconde fois ma bonne aventure. Il me semble qu'on t'attend là-bas, ma mignonne.

Elle rougit en s'entendant congédier ainsi et *répondit* avec fierté :

— J'y vais!

— Adieu, belle entre toutes les gitanas, dit le peintre, je ne t'oublierai pas, et si jamais nous nous rencontrons, je veux faire ton portrait : une belle tête de bacchante, ma foi!

— Vous partez bientôt pour Murviedro?

— Demain.

— Que Dieu vous accompagne, cavallero!

Elle s'en alla. Don Pablo, préoccupé, n'avait pas remarqué le dernier regard qu'elle jetait sur lui. Benito ôta le portrait de dessus le chevalet, en disant :

— Vous ne pouvez rester là devant en contemplation toute la nuit, don Pablo, il faut que j'emballe cette toile.

— Ah! je suis un grand fou! mon pauvre Benito!

— Fou! pourquoi?

— Je suis amoureux!

— Eh! où est le mal? Vous êtes amoureux d'une belle et noble dame qui vous tend la main pour vous faire monter jusqu'à elle.

— Je n'y arriverai jamais, Ah! je donnerais la moitié de ma vie

pour savoir son nom, pour aller me prosterner à ses genoux et la remercier du bien qu'elle m'a fait.

— Quelque jour elle daignera se faire connaître; en attendant, nous allons à Murviedro.

— Benito, j'ai au cœur un soupçon, une crainte qui me dévore. Si elle était mariée!...

— Si jeune! à quinze ou seize ans!... Ce n'est pas probable.

— Pourtant il y a en elle je ne sais quelle décision, quelle calme assurance qui n'appartient guère qu'aux femmes déjà habituées aux regards du monde. Une jeune fille ne m'aurait pas parlé ainsi.

— Elle est libre, vous dis-je, elle est fille ou veuve à coup sûr.

— Qu'en savez-vous, pour l'affirmer avec tant d'assurance?

— Ah! c'est que j'ai tout remarqué, tout. Tandis que vous lui parliez, elle a tiré son gant; j'ai vu sa main gauche, une main blanche et mignonne avec une seule bague émaillée, et d'anneau de mariage point.

— Ah! Benito, en êtes-vous sûr! et ces vêtemens noirs, cette simple coiffure.

— Elle est en grand deuil comme toute la cour.

— Hélas! nous partons, et je ne l'aurai pas revue! car je n'espère pas la rencontrer demain au même lieu où elle m'a apparu comme un ange que Dieu envoyait à mon secours! n'importe, j'irai.

— C'est un pélerinage que je vous laisse faire tout seul. Vous serez à cheval avant le jour?

— Et cette fois, je ne resterai pas si long-temps en route.

Le lendemain, de bonne heure, don Pablo arrivait à l'Escurial. Son ame fut saisie d'une profonde émotion en revoyant ces lieux, où, quelques jours auparavant, il était venu si dénué, si malheureux, et avec un si faible espoir. Il regarda de loin la sombre façade du couvent; il chercha sur la terrasse, aux innombrables fenêtres, une blonde tête, un vêtement noir, et il ne vit rien qu'une compagnie de la garde wallonne, qui défilait devant un balcon où personne ne se montrait.

Don Pablo s'en alla dans l'allée de frênes, le long des jardins. Comme il y avait quelques jours, le vent frais et suave murmurait

régiment sont laides à faire reculer l'ennemi! Quant à celles de la ville, il n'y a pas moyen d'en approcher. Votre belle protectrice savait bien ce qu'elle faisait en vous envoyant ici; elle n'a pas voulu vous laisser une seule occasion de l'oublier....

— Ah! Benito, c'est elle qui m'oublie! que j'étais insensé d'espérer, de croire qu'elle avait laissé tomber un regard moins indifférent sur moi que sur le reste du monde!... Se souvient-elle seulement que j'existe? qui sait? peut-être en ce moment elle appartient à un autre plus grand, plus riche, plus heureux, que ce pauvre gentilhomme dont sa pitié a commencé la fortune. Eh! de quoi me plaindrais-je? n'est-ce pas juste? ne suis-je pas traité selon ce que je vaux? Mais vous étiez fou, Benito, quand vous me disiez que cette femme m'aimait! Elle, si fière, si haut placée! elle, l'héritière de quelque majorat qui vaut notre province des Asturies! elle, dont toute la grandesse doit ambitionner la main! et le comte de Peñaparda avait osé élever ses regards jusques-là! lui, un bon gentilhomme, aussi noble que les Sandoval, que les Frias, que les plus anciennes familles de Castille, mais pauvre comme un officier de fortune! J'ai comme un remords d'avoir nourri de telles illusions! j'en suis bien puni maintenant que je retombe de toute leur hauteur!...

— Là, là! quelle tirade! interrompit Benito; peut-on se désoler ainsi! peut-on renier de si grands sentimens, de si belles espérances! Avez-vous donc oublié la prédiction de la gitana?

— Je n'y crois pas!

— Moi, j'y ai foi comme en mon salut éternel. Vous serez grand d'Espagne, don Pablo!

— Oui, pour peu qu'on me laisse quelques années en garnison à Murviedro, j'ai de grandes chances pour faire ma fortune par les armes.

— Ceci est votre premier pas...

— Je ne crois pas qu'il me mène à la grandesse. Ah! ce que j'avais voulu, ce que j'avais espéré, c'était une vie pleine, glorieuse, courte peut-être....

— Votre protectrice inconnue ne veut pas vous faire tuer; c'est pour cela qu'elle vous laisse ici.

— Oui, pour que j'y meure comme en exil, loin d'elle, sans

savoir seulement son nom. Ah! Benito, elle est cruelle envers moi!....

— Allons! allons, il faut l'oublier puisque son souvenir vous tourmente ainsi. Demain, je fermerai à clé la chambre où est ce portrait...

Don Pablo se leva. La nuit était alors tout-à-fait venue; les forteresses mauresques, le théâtre antique dont un rayon de lune blanchissait les pierres, dominaient la ville de leur sombre masse; quelques lumières couraient çà et là, dans la plaine; au loin la mer endormie se confondait avec les nuages noirs. Nulle voix ne s'élevait dans les campagnes; on n'entendait rien que le bruit du vent dans le feuillage sonore des orangers; une légère senteur d'ambre et de violette s'exhalait des vieux murs où croît le giroflier jaune.

Tout à coup ce silence profond fut troublé par une étrange mélodie; elle semblait venir des ruines d'un temple antique à cent pas du chemin. Plusieurs voix chantaient en chœur un air dont les notes aiguës frappaient les échos comme un long cri.

— Jésus! Maria! entendez-vous là-bas? dit Benito Romero en se signant, ce n'est pas un chant d'église, et même jamais chrétien n'a entonné semblable musique. Ces gens-là font le sabbat: allons-nous-en, crainte de leurs malifices et de la sainte inquisition; allons-nous-en!...

Don Pablo, qui n'avait pas peur, releva son manteau, mit la main à son épée, et s'avança vers les ruines. Benito prit aussi son poignard d'une main, son scapulaire de l'autre, et tâcha de suivre son ami; mais ce dévouement faillit lui être impossible. Ses jambes flageolaient; il se heurtait à chaque pierre.

Le chœur se tut; une voix légère et vibrante s'éleva seule; Pablo et Benito s'arrêtèrent pour l'écouter; elle chanta:

Mon beau cavalier,
Je dis la bonne aventure!
J'ai mis dans ma chevelure
Des fruits rouges d'églantier.
J'ai mis mon collier
Fait de grains d'ébène,
Et ma belle chaîne.
Mon beau cavalier,

Dans cette parure,
Je dis la bonne aventure!

— Viva la Palomita! Eh! viva! cria une voix nazillarde et fêlée.

Alors Benito Romero tourna hardiment le pan de muraille derrière lequel étaient les chanteurs, et il reconnut les gitanos qui, trois mois auparavant, avaient donné une si belle représentation devant la taverne du vieux Chinchilla. Ils venaient de dresser leur tente au milieu des ruines du temple de Bacchus. Le feu était allumé entre deux colonnes dont les chapiteaux brisés gisaient parmi les ronces et les grandes herbes. Une douzaine de gitanos et de gitanas se chauffaient accroupis les coudes sur les genoux, les mains sous le menton. La Palomita était debout en dehors du cercle; elle chantait en tressant ses longs cheveux devant un petit miroir cassé, que tenait Pépé Cojuelo. La même profusion de rubans et d'oripeaux formait sa parure; des bagues de laiton reluisaient à tous ses doigts; elle paraissait toute fière et contente de ses joyaux. Jamais reine d'Espagne, assise devant une glace de Venise et parée des diamans de la couronne, ne prit autant de plaisir à sa toilette que la Palomita en face de son miroir cassé. Elle se souriait, elle balançait la tête pour faire reluire ses pompons de clinquans, et donnait un petit soufflet à Pépé Cojuelo chaque fois qu'il se permettait un mouvement. L'idiot la regardait avec admiration, et disait entre ses dents : Nous danserons, nous danserons le fandango!

— Bien venue soit la Palomita! dit Benito en se montrant tout à coup devant elle, comme s'il fût sorti de dessous terre.

Elle pâlit légèrement, les battemens de son cœur faiblirent, puis se réveillèrent, précipités par une violente émotion; elle considéra un moment le peintre avec une muette joie; ensuite ses yeux flamboyans allèrent plus loin; leurs pupilles dilatées plongèrent un lucide regard dans l'ombre; elle devina la présence de don Pablo, elle l'entrevit au-delà des parvis dévastés du temple de Bacchus.

A l'aspect de l'étranger, tous les gitanos se levèrent en mettant une main sous leur *capa*.

— Holà! cria Benito, il ne s'agit pas de jouer des couteaux, mes maîtres! nous sommes aux portes de Murviedro, et je n'ai

rien sur moi qui puisse tenter les larrons. La Palomita me connaît bien.

— Sans doute, dit-elle un peu revenue de son émotion; don Benito Romero, un peintre fameux venu des Asturies! Le vieux Chinchilla lui a fait faire son portrait et son enseigne, sans débourser un seul maravédis...

— C'est vrai! je les lui avais promis en paiement...

— Et vous l'avez payé en beaux écus, lui donnant, par-dessus le marché, l'enseigne et le portrait. Aussi faut-il entendre le bien qu'il dit de vous, cavallero, de vous et de son excellence le comte de Peñaparda. Ah! vous avez fait honneur à sa taverne! Il vit dans l'espoir de vous revoir quelque jour.

— Bien obligé! Et toi, ma toute belle, comment te trouves-tu ici avec ta bande? Je croyais que vous ne sortiez guère des Deux-Castilles.

— Nous allons partout où il y a la vie à gagner; nous sommes comme les oiseaux de passage; l'été nous fait remonter vers la Biscaye et les Asturies; alors il fait bon là-bas dans les montagnes, à l'ombre des chênes. L'hiver nous chasse aux bords de la mer, dans un climat plus doux; nous venons voir fleurir les oranges dans le royaume de Valence.

— Et resterez-vous long-temps à Murviedro?

— Pas un seul jour passé dimanche, répondit le vieux gitano, qui paraissait le chef de la troupe; ceci est un pays où il n'y a pas de l'eau à boire pour les pauvres gens qui font métier de danser, de vendre des onguens et de dire la bonne aventure; toutes les vieilles femmes y sont sorcières, et les hommes ne donneraient pas un maravédis pour voir le fandango. Chacun y garde son bien à vue; une poule maigre y est aussi difficile à trouver qu'un mouton gras dans d'autres endroits. Je l'ai dit à la Palomita; mais elle a voulu venir...

— Oui, interrompit-elle d'un air mutin et décidé, j'ai voulu venir, je suis venue, et si je veux rester passé dimanche, vous resterez, ou bien je vous laisserai aller sans moi.

— Avise-t-en! murmura le vieux gitano en la regardant de travers. Eh! que ferais tu ici toute seule? Irais-tu dans quelque maison où l'on t'astreindrait à travailler, où l'on t'ôterait tes ba-

Dans cette parure,
Je dis la bonne aventure!

— Viva la Palomita! Eh! viva! cria une voix nazillarde et fêlée.

Alors Benito Romero tourna hardiment le pan de muraille derrière lequel étaient les chanteurs, et il reconnut les gitanos qui, trois mois auparavant, avaient donné une si belle représentation devant la taverne du vieux Chinchilla. Ils venaient de dresser leur tente au milieu des ruines du temple de Bacchus. Le feu était allumé entre deux colonnes dont les chapiteaux brisés gisaient parmi les ronces et les grandes herbes. Une douzaine de gitanos et de gitanas se chauffaient accroupis les coudes sur les genoux, les mains sous le menton. La Palomita était debout en dehors du cercle; elle chantait en tressant ses longs cheveux devant un petit miroir cassé, que tenait Pépé Cojuelo. La même profusion de rubans et d'oripeaux formait sa parure; des bagues de laiton reluisaient à tous ses doigts; elle paraissait toute fière et contente de ses joyaux. Jamais reine d'Espagne, assise devant une glace de Venise et parée des diamans de la couronne, ne prit autant de plaisir à sa toilette que la Palomita en face de son miroir cassé. Elle se souriait, elle balançait la tête pour faire reluire ses pompons de clinquans, et donnait un petit soufflet à Pépé Cojuelo chaque fois qu'il se permettait un mouvement. L'idiot la regardait avec admiration, et disait entre ses dents : Nous danserons, nous danserons le fandango!

— Bien venue soit la Palomita! dit Benito en se montrant tout à coup devant elle, comme s'il fût sorti de dessous terre.

Elle pâlit légèrement, les battemens de son cœur faiblirent, puis se réveillèrent, précipités par une violente émotion; elle considéra un moment le peintre avec une muette joie; ensuite ses yeux flamboyans allèrent plus loin; leurs pupilles dilatées plongèrent un lucide regard dans l'ombre; elle devina la présence de don Pablo, elle l'entrevit au-delà des parvis dévastés du temple de Bacchus.

A l'aspect de l'étranger, tous les gitanos se levèrent en mettant une main sous leur *capa*.

— Holà! cria Benito, il ne s'agit pas de jouer des couteaux, mes maîtres! nous sommes aux portes de Murviedro, et je n'ai

n, seigneur, ce n'est pas pour danser le fandango que je ici.

! tu veux changer de métier! Le tien est bon pour-, on t'applaudit sur les places publiques, et il pleut ns la calotte de ton danseur.

i des doublons, je ne l'ai pas oublié; devant hinchilla, une main généreuse s'étendit vers ardé ce qu'elle m'a donné.

frais et brun, pour montrer un brace- doublons percés et attachés par un

né, les gitanos t'ont laissé cela? is donc pas qu'avec ces deux e belle jupe de soie, des rubans es de toute couleur?

s doublons... c'est vous, seigneur, qui me, je les gardais en souvenir de vous... On a voulu re, mais...

is tu défends bien ce qu'on te donne.

Elle se redressa d'un air résolu, en touchant le manche d'un petit couteau passé dans sa ceinture. Puis elle appuya ses deux mains sur le bras de don Pablo, et lui dit : Depuis trois mois, je suis en route pour venir ici...

— Depuis trois mois! tu aurais eu le temps de faire ton tour d'Espagne.

— Je n'allais pas vite, je n'allais pas par le droit chemin. Que de haltes! que de détours! que de fatigues! mais le but était ici... Murviedro!... Enfin j'y suis arrivée!

— Pour repartir aussitôt : on dit que les gitanos ne passent pas volontiers plusieurs jours de suite en un même lieu.

— Il est vrai, nous allons, nous allons toujours; mais je suis lasse, moi, je veux m'arrêter, je veux rester ici...

— Tu veux rester à Murviedro? interrompit don Pablo avec étonnement, eh! pourquoi?

Elle s'assit sur un fût de colonne renversé en laissant retomber ses bras, et répondit à voix basse : Parce que vous y êtes, seigneur.

gues, tes colliers, sous prétexte que tu es trop pimpante? Irais-tu chez quelque béate qui te ferait manger maigre le carême, l'avent et les vigiles? Si tu étais capable de nous quitter pour prendre un si mauvais train de vie, toute ta parenté te renierait, tu ne serais plus une gitana!

La Palomita sourit dédaigneusement, et ne répondit que par un mouvement d'épaules. Elle repoussa Pépé Cojuelo, qui s'obstinait à lui présenter le miroir cassé devant les yeux, et descendit les marches ruinées du temple. Don Pablo était là, appuyé au fût cannelé d'une colonne; il regardait de loin la halte des gitanos.

— Eh bien! seigneur, dit la Palomita avec un accent si doux et si bas, qu'il dut se pencher vers elle pour l'entendre, votre vie est-elle aussi glorieuse, aussi belle que je vous l'avais prédit?

— Hélas! pas tout-à-fait, ma pauvre enfant! Ces beaux commencemens n'ont pas l'air de me conduire à la fortune que tu me prédisais, il y a trois mois, sur le chemin de l'Escurial; t'en souviens-tu?

Elle ne répondit rien et le toucha légèrement de la main, comme pour s'assurer que réellement il était là.

En ce moment le feu flamba, une vive lueur vint éclairer le parvis et donna en plein sur le visage de la gitana. Ses cheveux qu'elle n'avait pas pris le temps de rattacher, retombaient sur ses épaules comme un long voile noir; elle comprimait d'une main les battemens énergiques de son cœur, mais l'animation de sa peau bronzée, le frémissement de ses lèvres, trahissaient une poignante émotion. Pour la première fois peut-être, elle baissa la vue devant un homme : ce mouvement fut rapide comme la pensée; elle releva aussitôt les yeux; deux larmes luisaient à travers ses grands cils et voilaient ses regards. Il y avait dans son attitude, dans sa physionomie, un charme irrésistible et tout puissant, qui agit sur le comte de Peñaparda. Il frissonna sous le regard plein de joie, d'ivresse et d'amour qu'elle arrêtait sur lui; puis honteux de son trouble et pensant s'être mépris, il détourna la tête et s'écria : Comme te voilà leste et parée, ma mignonne! est-ce que tu vas ce soir donner une représentation aux flambeaux sur la grande place de Murviedro?

— Non, seigneur, ce n'est pas pour danser le fandango que je suis venue ici.

— Ah! ah! tu veux changer de métier! Le tien est bon pourtant, on t'aime, on t'applaudit sur les places publiques, et il pleut des maravédis dans la calotte de ton danseur.

— Il y pleut aussi des doublons, je ne l'ai pas oublié; devant la taverne du vieux Chinchilla, une main généreuse s'étendit vers moi. Voyez si j'ai bien gardé ce qu'elle m'a donné.

La gitana leva son bras frais et brun, pour montrer un bracelet de verroteries, auquel les doublons percés et attachés par un gros fil, servaient de plaques.

— Comment! dit don Pablo étonné, les gitanos t'ont laissé cela? et toi tu l'as gardé? Mais tu ne sais donc pas qu'avec ces deux pièces d'or tu pourrais acheter une belle jupe de soie, des rubans neufs, des souliers, des perles de toute couleur?

— Je le sais; mais ces doublons... c'est vous, seigneur, qui me les aviez donnés, je les gardais en souvenir de vous... On a voulu me les prendre, mais...

— Mais tu défends bien ce qu'on te donne.

Elle se redressa d'un air résolu, en touchant le manche d'un petit couteau passé dans sa ceinture. Puis elle appuya ses deux mains sur le bras de don Pablo, et lui dit : Depuis trois mois, je suis en route pour venir ici...

— Depuis trois mois! tu aurais eu le temps de faire ton tour d'Espagne.

— Je n'allais pas vite, je n'allais pas par le droit chemin. Que de haltes! que de détours! que de fatigues! mais le but était ici... Murviedro!... Enfin j'y suis arrivée!

— Pour repartir aussitôt : on dit que les gitanos ne passent pas volontiers plusieurs jours de suite en un même lieu.

— Il est vrai, nous allons, nous allons toujours; mais je suis lasse, moi, je veux m'arrêter, je veux rester ici...

— Tu veux rester à Murviedro? interrompit don Pablo avec étonnement, eh! pourquoi?

Elle s'assit sur un fût de colonne renversé en laissant retomber ses bras, et répondit à voix basse : Parce que vous y êtes, seigneur.

La Palomita était belle, et le comte de Ferraparda n'était pas un saint; honteux et fasciné par les regards, les paroles de cette femme à la fois si passionnée, si hardie et si naïve, il se pencha vers elle et murmura : Demain, là-haut, aux ruines... j'y serai seul, après l'*ave maria*... je t'attendrai!

— Holà! capitaine! où donc êtes-vous? cria Benito Romero; il est temps d'aller faire notre partie d'*hombre*.

— Eh bien! allons, allons tout de suite! répondit don Pablo en se montrant; je vous attendais.

— A demain, là-haut, murmura la Palomita, restée seule sur le parvis du temple; don Pablo m'a dit : A demain!... Qu'il est beau! qu'il est fier!... Je l'aime!... Je vais donc m'arrêter ici, m'arrêter pour toujours! adieu, la belle vie des montagnes et des grands chemins! adieu, la liberté! j'ai un maître, à présent!

H. ARNAUD.

(*La suite au prochain numéro.*) (Mme CHARLES REYBAUD.)

MUSÉE ESPAGNOL

A PARIS.

PREMIER ARTICLE.

Si le jour que Christophe Colomb descendit en Espagne, au retour de sa découverte de l'Amérique, quelqu'un fût allé au-devant du grand voyageur et lui eût dit : « Racontez-moi votre expédition, apprenez-moi ce que vous avez vu, confiez-moi le récit de vos émotions, de vos aventures, de vos périls, de vos conquêtes, j'écrirai fidèlement ce que j'aurai entendu, pour remplir mes devoirs d'historien et satisfaire la curiosité du pays; » et si Christophe Colomb, cédant à la prière de l'étranger, lui eût dévoilé les mille prodiges de son voyage, les cieux imprévus, les terres vierges, les oiseaux d'or, les fleuves spacieux comme des mers, les villes peuplées, les langages, les idées du Nouveau-Monde, dites si l'étranger n'aurait pas hésité devant son projet d'écrire ce qu'il avait désiré si témérairement connaître?

Je suis cet étranger curieux, cet historien imprudent, et le

8.

monde dont la découverte m'a été révélée, c'est la collection de tableaux rapportée d'Espagne par MM. Taylor et Dauzats.

On avait cru jusqu'ici que l'Espagne ne possédait en propre que deux ou trois peintres dignes d'être cités, par complaisance ou pour mémoire, à la suite des artistes célèbres de l'Italie, de l'Allemagne et de la France. Une fois cette politesse de catalogue accomplie, on ne songeait à l'Espagne qu'à propos des inquisiteurs, des femmes brunes, et des petits poignards qu'elles portent ou qu'elles ne portent pas à la jarretière. On repoussait, grace à M. de Voltaire et à sa lumineuse philosophie, dans le chaos de la nullité cette nation de fanatiques, d'ignorans et de barbares. M. de Voltaire nous a fait un joli peuple, en vérité!

Un jour, et il n'y a pas de cela cent ans, un jour, il y a deux ans à peine, un prince homme de goût, en songeant à la dernière révolution espagnole, en lisant des récits de pillages d'églises et de communautés religieuses, de fuites de riches seigneurs à l'étranger, songea aussi que le moment était venu de sauver, au profit de la France, les tableaux qui étaient l'ornement de ces établissemens détruits l'un après l'autre par le fer et le feu.

Saisissant cette idée royale avec son zèle si actif pour tous les intérêts du pays, M. de Montalivet s'adressa, pour la réaliser avec succès, à M. le baron Taylor, ce savant, cet artiste, ce voyageur, qui passe avec tant de rapidité des pyramides d'Egypte aux ruines de l'Alhambra, de l'Espagne à Athènes, et d'Athènes au foyer du Théâtre-Français. M. le baron Taylor associa à la conspiration un artiste connu aimé de tous, M. Dauzats, et l'expédition fut arrêtée, préparée et mise à exécution, sans qu'aucun s'en doutât : rare discrétion dans un pays qui sait tout en quelques heures, et où aucune conspiration n'a jamais réussi et ne réussira jamais!

Il ne serait pas impossible que quelques esprits bien faits, excellemment moraux pour le compte d'autrui, ne vinssent à objecter qu'agir si fatalement à propos, acheter des tableaux à une nation qui s'en va, c'est la dépouiller, la voler, la mettre à nu, l'achever sans pitié pour sa gloire, sans respect pour son passé et pour son avenir. Il vaudrait mieux, sans doute, laisser brûler toute la galerie d'un couvent de moines de la Merci que de l'acheter pour

la moitié de sa valeur; il serait plus honnête assurément de laisser passer par les armes des carlistes dix ou douze saints de Zurbaran que de les couvrir d'or, et de les ramener en France pour être logés, comme des saints qu'ils sont, dans les somptueuses travées du Louvre, à côté de Raphaël; c'est pareillement une tyrannie qui n'a pas de nom, de décrocher de quelques chapelles, transformées en écuries ou en corps-de-garde, de suaves vierges qui auraient été vendues le lendemain aux colonels anglais de la légion étrangère. Que les plus irritables se rassurent. Les artistes français chargés d'acheter pour le compte de la liste civile les quatre cents tableaux d'églises, de couvens, de châteaux, réunis aujourd'hui dans dix salles du Louvre, n'ont fait violence à personne, à aucune opinion, à aucun préjugé. D'ailleurs où étaient leurs armées pour appuyer leurs prétentions? où était leur force? Leur force était dans leur désir de sauver des flammes et des outrages de la guerre civile des merveilles fragiles qui ne leur ont pas toutes coûté si peu qu'on le présume dans des supputations des *Mille et une Nuits*; et leur conviction, autre force dont ils se sont soutenus à travers bien des périls, était dans l'espoir d'enrichir le musée de la France, non pas aux dépens de l'Espagne, mais aux dépens du pillage. Le pillage seul a le droit de se plaindre.

La question de droit public ainsi vidée, il resterait à dire, et cela se dira plus tard ou bientôt dans cette *Revue*, les obstacles particuliers, incessans, nombreux, que M. Taylor a eu à vaincre pour ramener en France quatre cents tableaux, beaucoup de dimensions très gênantes, quelques-uns, peu, à la vérité, altérés par le temps, et presque tous d'une couleur si pure si tendre, si impérieusement achevée, que le véritable crime n'eût pas été de les avoir enlevés à l'Espagne, mais de les envoyer en France blessés ou irréparablement dégradés. Heureusement tous les immortels voyageurs sont arrivés à bon port; saints et saintes n'ont perdu en route ni de leurs douleurs ni de leur beauté; ceux-ci, rassurez-vous, souffrent comme s'ils avaient subi le martyre hier; celles-là regardent le ciel avec la même sérénité qu'elles avaient, il y a des siècles, sous le règne de Philippe II, qui les a adorées à deux genoux et à deux mains.

Que de nobles Castillans, au contraire, auraient protégé de

leurs prières et de leurs vœux ces quatre cents tableaux, et les auraient couverts de leur poitrine, à travers le voyage, si, depuis long-temps, ils n'étaient descendus dans la tombe! Luis de Tristan, Jose Ribera, l'Espagnolet, Carducho, Murillo, eussent, les premiers, ouvert la marche libératrice, et dirigé l'émigration jusqu'en France, où, à côté du Poussin, de Rubens et de Paul Véronèse, leurs ouvrages jouiront de l'éternelle et paisible gloire d'être vus, compris, aimés et admirés du monde entier; car Paris, c'est le monde des arts. Plus d'incendie à craindre pour eux, plus de pillage; ils vivront : le roi de France le veut.

Et le peuple espagnol tout entier comprendra un jour quel service lui a rendu la France en abritant sous les lambris du Louvre les ouvrages épars de tant d'artistes dont les étrangers ignorent même le nom. Jusqu'ici qui savait, en-deçà des Pyrénées, que l'Espagne avait le droit de rivaliser en peinture avec l'Italie, l'Allemagne et la France? Ce qui fait connaître un peuple aux autres peuples, ce qui prolonge au-delà des siècles et des limites de son territoire l'éclat de son existence, ce qui appelle au milieu de lui l'étranger, toujours prêt à laisser son or là où il apporte son admiration, ne sont-ce pas les œuvres d'art qu'il a produites? Otez de la Grèce le Parthénon, les statues de Phidias, les colonnes corinthiennes, et ces intarissables débris de marbre et de bronze; que restera-t-il de la Grèce? Qui osera visiter la Grèce? Quel voyageur risquera sa santé et sa vie à parcourir cette contrée? La Grèce, privée de ses monumens, serait aujourd'hui un repaire de forbans, comme Tunis et Maroc. Étendez le raisonnement, et demandez-vous si des colonies d'Anglais, d'Allemands et de Français, se déplaceraient chaque année pour visiter l'Italie, sans l'attrait des tableaux de Michel-Ange, de Raphaël, de Paul Véronèse? L'Italie, la Grèce, ne sont pas tombées au dernier rang des nations, grace à la gloire de leurs artistes. Eh bien! du jour où il sera dit, et cela sera bientôt, que la France a découvert sept cents peintres en Espagne et trois cents statuaires; sept cents peintres, sur lesquels trois cents au moins se distinguent par d'éminentes qualités, sans ressemblance, la plupart, avec les peintres des autres nations, presque tous fiers dessinateurs ou ardens coloristes; de ce jour l'Espagne aura pris place au rang des nations premières entre le

petit nombre de celles qui se survivent plus long-temps qu'elles n'ont vécu; elle sera sillonnée par ces pélerins qui ont pour coquilles cousues à leurs habits des louis de France et des guinées d'Angleterre. Alors l'Espagne sera connue, et elle le devra à la France, qui, après l'avoir conquise et perdue par les armes, l'aura reconquise par le bienfait d'une illustration impérissable. Ce mot si pittoresque et si faux : Il n'y a plus de Pyrénées! si faux, car depuis Louis XIV les chemins de l'Espagne n'avaient pas été plus aplanis pour nous que pour les autres nations, ce mot aura été relevé, rendu vrai à jamais par un autre roi.

C'est assez dire que la moisson faite par MM. Taylor et Dauzats n'a pas laissé l'Espagne complètement dépourvue de tableaux, ainsi qu'une misanthropie exagérée le supposait peut-être, en entendant l'énumération des trésors rapportés par ces deux artistes. Ils n'ont touché ni aux musées, ni aux grands dépôts nationaux d'art de la Péninsule. Ils n'ont pas décroché un seul tableau de l'Escurial, qui est si riche cependant; aucune négociation violente n'a forcé le gouvernement de la reine à céder à la France des ouvrages encore chers à sa nation. M. Taylor n'a pas joué en Espagne le rôle de Canova à Paris, créé marquis ou baron pour s'être fait l'emballeur de l'invasion et le spoliateur de notre musée. Le musée espagnol aura son histoire; celui qui l'écrira, dira avec quelle habileté honnête, quelle patience et quelle probité les marchés de tableaux ont été conclus. La France a payé avec l'or de la liste civile ce qu'elle possède. Elle a acheté, ce qui est plus noble et plus durable que de conquérir; et cette galerie promise au peuple sera aussi légitime que bien des galeries de héros.

Les quatre cents tableaux espagnols sont déroulés avec soin, mais sans ordre encore, dans les dix salles du Louvre qui leur sont destinées. Nous n'insisterons pas sur la beauté du local. Le jour large qui y règne, ces hauts plafonds dorés, trop dorés peut-être, si magnifiquement peints, et tant pis pour ceux qui les ont peints, cette interminable perspective, conviennent parfaitement aux tableaux qu'on va y loger. Aux rois les palais, et le plus beau des palais pour les plus grands rois, pour Velasquez, Murillo, Zurbaran, Coello et Berruguete.

Confions à la science et au goût de MM. Taylor et Dauzats le

soin de placer les tableaux qu'ils ont su nous acquérir. Leur sollicitude a déjà arrêté l'ordre dans lequel ils seront échelonnés dans ces dix vastes salles, pour qu'ils ne perdent aucune de leurs qualités, et pour qu'ils soient à la fois un plaisir d'admiration pour la foule et un sujet éternel d'étude pour les artistes. Guidés dans leur marche par cette succession chronologique de chefs-d'œuvre, les hommes d'étude et de comparaison traverseront tous les âges de l'art espagnol; ils s'attacheront, sans effort, aux points de départ de cet art prodigieux, et arriveront, de tableau en tableau, jusqu'à sa décadence, jusqu'à son dernier soupir. Avec quelle joie, de jour en jour plus vive et plus réfléchie, ils opposeront les âges de cette peinture aux âges corrélatifs de la peinture italienne, française ou allemande, obtenant, par la simultanéité d'un double regard et d'une double réflexion, des jugemens infaillibles!

Pour arriver à des solutions neuves, ils n'auront qu'à saisir les points de ressemblance qui existent, par exemple, entre Gallegos et Albrecht Durer, Louis de Vargas et Jules Romain, entre Navarette et le Caravage, Morales et le Bellin, Joanes et le Primatice, Blas del Pardo et Léonard de Vinci, Paul de Cespedes et Raphaël, Alonzo Cano et Michel-Ange, Zurbaran et Lesueur. La renommée des écoles espagnoles, italiennes et françaises, n'aura rien à redouter de cette épreuve, d'où elles sortiront les unes et les autres avec les mêmes beautés rivales qui auront fait engager le combat. Cependant quelques accidens peuvent se prévoir. Il y a en général tant d'entraînement vers le nouveau, il existe une si grande faiblesse en France pour tout ce qui vient sans être annoncé, et, au fond du cœur des masses, quoique moins partiales que les individus, un penchant si vif à changer d'admiration, qu'il ne serait pas impossible de voir un instant la foule se passionner pour l'école espagnole un peu aux dépens des autres écoles. Ajoutons, pour expliquer cette coquetterie, que l'école espagnole mérite bien cette préférence accidentelle. Elle est ouverte, parlante, pleine de franchise et de rondeur. Si elle est en partie brodée et amidonnée comme les manchettes des *ricoshombres*, elle est d'autre part rude et libre comme l'homme des communes. La peinture italienne sourit, la peinture espagnole parle. Pour la comprendre, il n'y a qu'à se mettre en face; il n'est pas nécessaire

qu'on vous pousse par le coude, ou qu'on vous tire les pans de l'habit, pour vous arracher un éloge devant une page d'Alonzo Cano ou de Ribera. Cette peinture est belle comme l'est une belle femme. Les professeurs et les critiques n'ont rien à démontrer.

Attendons-nous donc au triomphe, sans doute passager, de l'école espagnole sur les écoles française et italienne, lesquelles, nous le répétons, subiront sans dommage cette atteinte portée à leur souveraineté reconnue.

L'art aura fait un pas immense, et bien des théories s'évanouiront. Alors il sera démontré, et hardi qui niera cette vérité entre mille, que la tutelle de l'Italie n'a été jusqu'ici qu'un préjugé; que d'innombrables peintres, murés dans des cloîtres, cachés dans les combles des palais, vivant d'abstinence au fond des ermitages, réduits par la misère à ne jamais sortir de leurs villages ou de leurs couvens; que d'autres, distraits par les guerres civiles, les duels, les passions, presque tous sans communication avec cette éternelle Italie, dont nous sortirons un jour, s'il plaît à Dieu; que ces peintres ont trouvé dans leur isolement, sous leur cilice, dans leur pauvreté ou dans leur juste mépris pour les autres nations, une énergie de talent, une magnificence de coloris, une austérité de dessin, une science de composition qui sont à eux, à eux seuls, comme leur accent rocailleux, leur visage brun, leur sang chaud et leur nom sonore.

Cette vérité jaillit aux yeux, en effleurant seulement la surface de cet océan de tableaux étalés dans les salles du Louvre. On est écrasé sous cette peinture, comme par le soleil d'Afrique en plein midi. On n'y croirait pas, si l'on oubliait qu'on a devant soi les travaux de cinq ou six siècles, les résultats successifs de trois écoles, celles de Valence, de Madrid et de Séville, et l'œuvre de cent à cent cinquante artistes aussi féconds qu'éminens. On est frappé par la perfection des détails, quand l'éblouissement de l'ensemble est apaisé. Ne demandez pas cependant à ces trois écoles un grand choix de sujets; il n'y a là ni batailles, ni compositions mythologiques ou allégoriques, ni paysages; il y a à peine quelques tableaux d'intérieur. Cela s'explique. Qu'a toujours été l'Espagne? un vaste couvent. Qu'était la cour? une église. Quels en étaient les dignitaires? des moines. Aussi l'église seule et les moi-

nes étaient riches. Les moines, avec raison, ne commandaient guère que des sujets religieux. On ne cherchera donc pas au musée espagnol, tel qu'il est aujourd'hui, la variété des écoles italienne et française. Son mérite unique est dans le dessin et la couleur, qualités constitutives de la peinture, après lesquelles toute autre qualité est, sinon superflue, du moins accessoire. La profondeur de la pensée n'est certes jamais dans l'arrangement des groupes, ni dans l'ordonnance générale des sujets. Si elle gît au fond de l'expression, qui la contestera aux tableaux espagnols de notre nouveau musée, et particulièrement à l'*Adoration des Bergers*, par Velasquez, tableau payé cent mille francs? A *la Vierge de la Alfaja* (à la ceinture) de Murillo, autre tableau à peu près payé le même prix, et qui ne serait pas cédé pour un million aujourd'hui? Où découvrir une plus belle pensée que dans *le Martyre de saint Barthélemy*, de Ribera, scène épouvantable où l'on voit déchirer le bras d'un saint homme, qui ne crie pas, de peur d'attendrir ses bourreaux; et quel plus grand sentiment que dans le *Jacob* et dans le *saint Rodrigue* de Murillo?

Murillo a mis plus que de la pensée, il a répandu une sueur de prophétie sur le visage de Jacob, jetant au fond des eaux de la fontaine des baguettes de différentes couleurs, afin que les brebis à naître aient le poil qu'il veut leur donner. La main droite étendue sur son troupeau, le visage tourné vers le ciel, Jacob montre bien l'homme sûr de son projet, l'homme en communication avec Dieu par l'intermédiaire de la foi; et cette foi est l'échelle qui va de ses yeux au ciel, bien plus sûrement que celle qu'il aperçut en songe. La couleur de ce tableau est du plus beau temps de l'école vénitienne, si jamais l'école vénitienne a si heureusement balancé, en un même sujet, l'unité de la pensée et la splendeur du coloris.

Nous n'aimons pas le fanatisme religieux, mais comment soutenir qu'il a toujours été le fléau des arts, en présence de ces tableaux commandés par les monastères et conservés par eux, malgré des invasions allemandes, anglaises et françaises, souvent renouvelées? Sans croire que les superstitions, les préjugés et les persécutions soient nécessaires à l'essor des lumières, est-il bien téméraire d'admettre que même l'exagération du principe reli-

gieux est plus féconde encore pour les esprits, parce qu'un principe est immuable, qu'une doctrine humaine, appelée du nom de philosophie, et mise en discussion chaque jour par le premier venu? Nous n'entrerons dans le domaine ténébreux d'aucune discussion morale, mais nous ne nierons pas ce fait étalé devant nous. Des moines du xv[e] et du xvi[e] siècle ont commandé ou peint la plupart de ces tableaux, et des soldats du xix[e] siècle, c'est-à-dire des représentans armés des idées, et armés pour les faire prévaloir, ont voulu brûler ces mêmes tableaux, après en avoir détruit bien d'autres.

Ce qu'on ne saurait trop remarquer dans les écoles espagnoles des diverses époques, c'est l'indifférence avec laquelle elles abordent les premiers sujets venus, sans songer à la prétendue noblesse du choix. C'est à ceci, par exemple, que se réduit la composition d'un des meilleurs tableaux du musée espagnol, si ce n'est le meilleur. Un mendiant, après avoir parcouru la campagne sans avoir reçu un morceau de pain dans le sac vide ouvert entre ses mains, voit accourir à lui, au coucher du soleil, un bel enfant, Jésus lui-même, qui lui apporte un petit pain. Le mendiant sourit à l'enfant généreux, tandis que du fond du ciel descendent d'autres enfans, aux ailes d'ange, ayant autour du bras des couronnes de pain destinées au pauvre homme. Des couronnes de pain! Ce sujet n'est pas même simple, il est d'une trivialité à faire bondir sur leurs fauteuils les membres de l'Institut. Ce tableau vaut pourtant plus qu'une province espagnole, et il a été acheté pour rien, il faut le dire : quatre-vingt mille francs.

Et que dire d'un autre chef-d'œuvre signé par Alonzo Cano? *L'Ane de Balaam*, un âne, rien qu'un âne, suivi d'un homme qui le bat et qu'arrête un ange descendu du ciel. Combien faudra-t-il encore de preuves pour convaincre les incrédules, que le beau est partout, et que l'idéal, comme ils le conçoivent, est une sottise idéale? Ils n'y renonceront jamais, car il y a des miracles impossibles; et pourtant cet âne a parlé.

Alonzo Cano a plus d'un trait de ressemblance avec Benvenuto Cellini. Son ame de feu ne le laissait jamais en repos; quand il ne peignait pas, il sculptait; quand il avait cessé d'être sculpteur, il devenait architecte; et lorsqu'il était las du pinceau et du ciseau,

il prenait une épée et tuait. Il tuait ses amis ou ses rivaux. Comme on ne manquait jamais de le poursuivre en justice, il se réfugiait dans le premier couvent dont il trouvait la porte ouverte, et il demandait asile aux moines toujours empressés de le recevoir. Cette générosité monacale n'étonnera pas. Pour alléger le poids de l'oisiveté et un peu pour s'assurer un abri en cas de nouveaux duels, Alonzo Cano peignait pour chaque couvent hospitalier quelque Vierge ou quelque saint en honneur dans la communauté, en sorte que, si son salut a eu lieu fort tard, il faut faire la part de la position difficile de ces bons moines, portés d'un côté à sauver une ame, et retenus de l'autre par cette pensée, qu'une fois revenu au droit chemin, Alonzo Cano ne tuerait plus, et conséquemment ne peindrait plus pour eux.

Il faut croire que les moines retardèrent, autant qu'ils le purent, ce moment de conversion, tant et si peu désirable; car après bien des captivités, toujours expiées par quelques chefs-d'œuvre, Alonzo Cano assassina sa femme. Ses protecteurs naturels n'eurent pas, cette fois, la puissance ou le temps de le sauver. Arrêté, il fut mis à la torture. Tandis qu'il la subissait, un de ses admirateurs osa dire au roi que c'était une affreuse nécessité que celle de priver le monde d'un si grand peintre. « Vous avez raison, répondit le roi; que la torture continue, mais je défends qu'on touche au bras droit d'Alonzo Cano, celui avec lequel il peint. »

Les portraits abondent au nouveau musée espagnol; beaucoup sont signés de Zurbaran, d'el Greco, de Murillo et de Velasquez, et égalent au moins les meilleurs de l'école flamande. Ils ont en outre une originalité particulière qui les distingue et les éloigne de toute catégorie systématique. La plupart sont en pied, et reproduisent des physionomies historiques ou de cour. Quelle vie! quelle dignité sauvage! quelle indomptable fierté castillane! quel sombre reflet de royauté éclate sur ces figures rudes et sévères, communes à force de vérité! Ce qui les caractérise au plus haut degré, c'est le fanatisme, la cruauté et la naissance. Si l'Espagne s'abîmait un jour sous les eaux, on la reconstruirait à l'aide de ces images intelligentes. On verra avec quelle pénétration incisive les maîtres espagnols ont compris, malgré leur penchant pour le faste, la valeur qu'il importe de donner à chaque partie dans ce genre si

difficile de peinture. Jamais le costume, quelque riche et orné qu'il soit, ne distrait chez eux de l'attention que mérite le visage. Et combien il leur était aisé de signaler leur adresse dans l'exécution d'une foule de détails somptueux! Ce n'est que lorsqu'on a épuisé l'admiration pour la beauté des chairs de ces portraits qu'il vient à l'esprit d'accorder un regard au luxe des accessoires. Ils obtiennent, vrais Castillans, ce qu'ils n'ont pas demandé. Quelle profonde pitié ce procédé inspire pour ces peintres à la mode qui cirent au vernis anglais le visage de leurs portraits et mettent de la sensibilité dans la coupe des bottes!

Zurbaran a fourni au musée espagnol quelques portraits fort beaux; peut-être ne sont-ils, après tout, que des images de saintes costumées selon le temps. On n'exigera pas de nous une certitude absolue sur chaque point de notre inventaire hâtif. Ce que nous affirmons, c'est l'attachement dont on se sent épris pour ces hautaines et mignonnes Castillanes, au teint maure et à la taille de palmier. Elles ont de l'amour dans toute leur personne; elles passent, brunes, dédaigneuses et séduisantes au fond de leur cadre, comme sur quelque place *mayor*, au retour du bain ou du sermon. Au nombre de ces portraits, heureusement cachés pour l'honneur de notre dernière exposition, on distinguera celui de Murillo, peint par lui-même, et celui de la fille de Théotocopuli, par son père, surnommé el Greco. Celui de Murillo est de face et tout entier dans la lumière. Il serait plus facile de cesser de l'admirer que de le louer. C'est un soleil. Nous n'aurions pas été étonnés si l'Espagne entière se fût levée pour reprendre ce tableau au passage des Pyrénées. Il vaut une guerre; de même que les annales de Tacite, trouvées dans un couvent de Westphalie, exigèrent un traité en règle entre deux rois et un pape qui se les disputaient. Celui de la fille d'el Greco, par son père, est également parfait. Rarement la vérité flamande s'est élevée à cette tristesse de sentiment. Il inspirera plus d'un poète, qui nous dira aussi l'histoire attendrissante de ce malheureux Théotocopuli, devenu fou par suite des injustices dont il se prétendit victime. Le portrait de sa fille chérie est sa dernière lueur de raison. Quand il eut accompli ce devoir d'amour, il s'abandonna à son mal pendant lequel il ne cessait de peindre. Deux tableaux

faits dans sa folie sont au musée espagnol; c'est effrayant à contempler. C'est ainsi, nous le savons maintenant, que les fous voient les objets; que la phrénologie en fasse son profit. Les personnages d'el Greco ont la maigreur des squelettes, le teint bleuâtre du soufre en combustion, et ils s'en vont en zig-zag. C'est de la peinture tremblée. Tout frissonne, les hommes, les chevaux, les arbres, le ciel; il ne faudrait pas fixer trop long-temps son attention sur le tableau d'el Greco; il y aurait danger pour la raison. Mais que sa fille est belle!

Quelques rares gravures, d'un prix trop élevé encore, nous avaient seules fait connaître les beaux portraits d'infans et d'infantes de Velasquez. M. le baron Taylor a doté la France de ces délicieuses figures royales de la monarchie espagnole, exécutées par la sublime bonhomie de pinceau des grands artistes. Que ces petits rois et ces petites reines en fleur sont engoncées et charmantes! Les reines ressemblent à des cloches; d'un immense évasement de soie brochée et guillochée sort une mignonne tête rose, qui a des petites lèvres fleuries et des yeux noirs. Les petits rois, ou infans, sont plus larges que hauts dans leurs habits de suisse de paroisse; leur visage est une pomme d'api sur laquelle on a posé un lampion. Ils pouvaient régner tels qu'ils sont là; mais marcher, non, les chers petits rois.

Un étrange, un effrayant, un redoutable portrait est celui de ce moine, dont la tradition rapporte qu'ayant été surpris par la mort au moment d'achever un important ouvrage auquel il attachait son salut, il se leva sur son séant par la toute-puissance de son énergie, et, quoique mort, finit son œuvre. L'artiste a choisi le moment où le moine, livide et vert, est assis sur son lit et écrit. Une lumière de l'autre monde, une lune morte éclaire son visage et ses mains, dont l'une presse la plume, tandis que l'autre retient le papier sur ses genoux. Et comme il est avide de finir sa tâche pour remourir après! *Les morts vont vite*, dit la ballade; les morts qui écrivent vont bien plus vite!

Sans oublier que les tableaux espagnols ne sont pas encore une propriété nationale, nous devons être d'autant plus reconnaissans envers celui qui a eu la pensée de les acquérir, le ministre qui a secondé une intention royale avec tant de patriotisme, et M. Tay-

lor, que le Louvre, déjà assez riche en morceaux des écoles florentine, flamande et italienne, n'en a presque pas de l'école espagnole. Ce complément, s'il lui est destiné, couronnera la plus vaste collection de l'Europe, à la satisfaction des nations civilisées; car la France ne jouit pas en égoïste, elle ne ressemble pas à ces lords maniaques qui apportent les statues de la Grèce dans leurs parcs et en ferment ensuite la porte à tout le monde.

Nous aurions pu borner notre tâche à l'énumération seule des artistes dont les tableaux appartiennent désormais à la France; on aurait eu à regretter sans doute quelques paroles bien légitimes de reconnaissance qui, d'ailleurs, seront exprimées par tout le monde dans peu de mois; mais les noms de ces peintres auraient suffi pour jeter dans l'étonnement la France entière, en supposant même qu'il ne lui fût donné d'en peser actuellement la valeur que par une vague analogie avec certains noms dont elle sait déjà la célébrité sans connaître les ouvrages auxquels ils se rattachent. Est-ce que toute parole n'est pas inutile quand on a à dire que M. Taylor, aidé de M. Dauzats, a rapporté d'Espagne à Paris, et en très grand nombre de chaque maître, des tableaux de Francisco Zurbaran, de Vicencio Carducho, de Carreño, de Claudio Coello, de Sanchez Coello, de Luis Tristan, de Francisco Camillo, d'Alonzo Cano, de Jose Ribera, de l'Espagnoleto, d'Esteban-Bartolome Murillo, de don Diego Velasquez de Silva, de Goya, de Theotocopuli dit el Greco, del Divino Morales, de Herrera el Viejo, de Antonio Moro, de Blas del Prado, d'Ozorio-Francisco Meneses, de Roelas, de Mateo Cerezo, de Ribalta, d'Orrente, de Lucas Jordan, de Fernandez Navarette, surnommé El Mudo, d'Antonio del Castillo, de Jañez, de Luis de Vargas, de Ciezar, de Valdez Leal, de Gallegos, de Rodriguez de Espinosa, de Juan de Joanes, de Cespedes, de Juan Vicente, de Pacheco, d'Antolines, d'Esteban March, de Lucas Leal, d'Antonio Moreno, etc., etc.?

En terminant ce catalogue si incomplet, nous ne répéterons pas que nous n'avons nullement eu la prétention d'initier nos lecteurs, même les moins exigeans, aux richesses du musée espagnol. Ce n'est pas après une inspection de quelques heures et dans une rédaction demandée à la rapidité zélée de notre plume amie de cette *Revue*, que nous pouvions transmettre, sans erreur, sans

lacune, l'impression du spectacle le plus miraculeux peut-être, dont le monde artiste sera témoin. Nous n'avons eu que le projet d'annoncer la bonne nouvelle; qu'elle soit une joie pour tous! et que cette joie monte en paroles de remercîmens jusqu'au trône qui nous l'a faite. Soyons doublement orgueilleux du musée espagnol, qui attend sans doute un autre nom, en pensant qu'il n'est point le fruit d'une odieuse conquête, ou le cadeau d'un prince étranger, si jamais prince étranger eût pu en faire un semblable; mais qu'il est la réalisation de la pensée d'un roi de France, le plus beau titre d'un ministre français à la gratitude du pays, et la tâche glorieusement accomplie par deux artistes dont les noms resteront dans l'histoire, comme ceux des fondateurs, c'est-à-dire toujours.

LÉON GOZLAN.

Critique Littéraire.

OEUVRES COMPLÈTES DE GEORGE SAND.

PREMIÈRE LIVRAISON.

André, la Marquise, Lavinia, Metella, Mattea (1).

Au moment où je me dispose à écrire les pages qui vont suivre, on me remet un volume intitulé : *George Sand*, par le comte Théobald Walsh. Il ne fallait pas une grande pénétration pour deviner, sur le nom de l'auteur, le contenu de ce volume; et maintenant que je l'ai lu, je puis dire que je le savais avant de l'avoir lu. Il n'a donc influé en rien sur mes opinions formées, et n'a aidé à se fixer aucune de celles qui peuvent hésiter encore. Il m'a montré seulement que plus nous allons, et plus en même temps les voies de la vérité simple et désintéressée s'obscurcissent à l'égard de George Sand, plus il devient difficile au critique libre et dégagé de tout parti pris, de démêler et de ressaisir dans leur sincérité première ses impressions envahies et troublées par le flot toujours grossissant des controverses et des systèmes.

(1) 2 vol. in-8° avec le portrait de l'auteur, chez F. Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10. Cette belle édition se poursuit avec activité; les deux livraisons suivantes, composées de *Leone Leoni*, *le Secrétaire intime* et les *Lettres d'un Voyageur* sont aujourd'hui en vente.

George Sand, ce talent si vigoureux, si franc, qui s'est révélé tout entier si vite et si vite emparé des honneurs d'une position suprême et incontestée; George Sand, cette parole retentissante et presque souveraine, cette ame enthousiaste et dévouée, mais inconstante, est un auxiliaire que les camps les plus hostiles se disputent, une force dont chacun voudrait faire croire qu'il dispose à son tour. Il est à nous, disent ceux-ci, il vient à nous, disent ceux-là; il nous reviendra, s'écrient les autres. Et tous de démontrer comment George Sand ne peut leur échapper, comment il leur appartient nécessairement, comment il est voué à leur cause, comment il ne fait qu'un avec eux : tous de le refaire à leur image. Si bien que sa personnalité réelle tend à s'effacer dans les nuages de poussière que la mêlée des discussions a soulevés autour de lui. Démolisseurs et reconstructeurs, progressifs et rétrogrades, depuis les saint-simoniens qui lui auraient volontiers offert le fauteuil vide qui exprimait symboliquement à côté du père Enfantin les espérances de sa papauté incomplète, jusqu'au parti chrétien, légitimiste et *social* dont M. de Walsh se fait l'organe, tous le veulent pour complice de leurs intentions divergentes, tous ont prétendu confisquer au profit de leurs idées ce génie indépendant, cette éloquence d'abeille butinante, enchaîner à leur système cette inspiration indomptée.

Dieu sait ce qu'il en a coûté d'interprétations forcées et de compendieux commentaires! Dieu sait combien de laborieux paradoxes échafaudés sur des aperçus plus ingénieux et plus insoutenables les uns que les autres! Dieu sait combien de George Sand imaginaires, raides et tout d'une pièce, comme les systèmes auxquels on l'appariait, substitués à ce mobile Protée que le vent de la passion ou de l'insatiable enthousiasme poétique poussait incessamment à tous les pôles du réel et de l'idéal, tantôt être sublime, tantôt créature misérable et brisée, toujours dépassant dans le mouvement de ses oscillations les limites du cadre trop étroit où l'on prétendait l'emboîter. Ainsi il entre dans le saint-simonisme par ses sympathies pour ce que, dans le langage consacré, on appelle l'amélioration du sort de la femme et du prolétaire; mais il le déborde par son besoin farouche et jaloux de liberté individuelle. Par cet amour de liberté, il entre dans le camp du puritanisme républicain; mais il le déborde par les abruptes et indisciplinables saillies de sa nature éminemment poétique, par les exigences raffinées, mais impérieuses, de sa délicate organisation d'artiste.

Cette disconvenance est telle, et se pallie ou s'expie si peu par ses nombreux élans de dévouement et de bonne volonté, que, nonobstant toute cette ferveur d'abnégation et de sacrifice, un Brutus de ses amis, plus

perspicace et plus avisé que les autres, le condamne d'avance et irrémissiblement à mort. Plaisanterie sans doute, on aime à le croire, mais plaisanterie significative. Enfin il entre dans les eaux des philosophes *socialistes* par la peinture qu'il trace des résultats qu'engendre une institution surannée ou oppressive, une civilisation éreintée, selon sa propre expression; mais son imagination secoue bien vite ses ailes alourdies et quitte la sphère de l'induction et de la déduction, pour s'élever dans les régions sans limites de la fantaisie. Disons donc que George Sand, ame immense et formée de tous les contrastes, est partout et nulle part, est tout et n'est rien, si ce n'est un grand poète. C'est là le seul mot qui le caractérise complètement, la seule idée qui le comprenne tout entier.

Que l'on ait voulu faire de lui autre chose, cela ne nous étonne nullement. Que des gens à systèmes qui poursuivent leur idée fixe partout, et la retrouvent dans tout, aient pris les sarcasmes de cette ame superbe et profondément navrée pour des apophthegmes, et ses cris de douleur pour des formules, c'est chose naturelle. Mais nous, à qui l'égoïsme de secte ou d'école n'a pas mis ce voile devant les yeux, nous avouons humblement n'avoir pas ce don de clairvoyance et ce sang-froid. Nous qui, grace au ciel, n'avons pas régnante en nous, quelqu'une de ces idées despotiques, goulues et aveugles qui absorbent et dévorent tout ce qui n'est pas elles, qui concentrent sur le point qu'elles occupent toute la substance de l'ame et la dévastent sur tous les autres, à qui tout est proie et pâture, qui se jettent indistinctement pour se sustenter sur le vrai et sur le faux, sur le possible et sur l'impossible, sur l'évidence et sur l'absurde, et qui ne subsistent qu'à cette condition qu'il leur sera fait un holocauste incessant de tous les instincts naturels, de tous les élans irréfléchis et vrais, de toutes les inspirations indépendantes et spontanées; nous, dis-je, qui ne rapportons et n'immolons pas tout à ce fétiche immobile et impassible, qu'on appelle un système, une idée arrêtée, et qui n'avons pas abdiqué devant une raison faite une fois pour toutes, notre raison de tous les jours, nous ne sacrifierons pas à un intérêt étranger et préexistant la moisson, quelle qu'elle soit, d'observations et de jugemens qui naîtront d'eux-mêmes, dans les limites propres du champ que nous allons parcourir. Nous rendrons en toute bonne foi ce que nous aurons recueilli et trié en toute liberté de conscience.

Toutefois, cette besogne n'est pas aussi facile qu'on le pourrait croire au premier abord, et demande une attention délicate, vigilante et persévérante. Toutes les fois que l'idée d'un objet a été faussée et que l'on s'est trouvé long-temps en contact avec les notions défectueuses qui en défiguraient l'image, quelque soin que l'on mette à débarrasser sa mémoire de

tout ce qui peut faire gauchir le jugement en lui donnant le change et l'entraîner sur la pente des erreurs qui circulent; quelque zèle que l'on apporte à rectifier son œil, à faire table rase de tous les souvenirs qui déroutent et encombrent, pour pouvoir remonter droit à la source et y reprendre ses premières impressions retrempées, il est rare qu'on en puisse retrouver la transparente et immaculée limpidité. Toujours la vase qui s'y est mêlée, les trouble plus ou moins, et s'interpose entre l'œil et la pure vérité; toujours elle courbe le bâton que la raison s'efforce en vain de redresser parfaitement (1).

Il est des écrivains dont la vie publique se résume dans une seule passion, dans un seul rôle; dont la physionomie, à quelque date qu'on la prenne, n'a qu'un seul aspect. Ils ont pris poste au centre d'un tourbillon d'idées ou de sentimens, et l'on est toujours sûr de les retrouver là. Ce sont des étoiles fixes. Il en est d'autres au contraire, qui, poussés par une main invisible, par je ne sais quel instinct d'inconstance ou de curiosité voyageuse, paraissent vouloir accomplir leur révolution entière autour du foyer de toutes les passions, de toutes les pensées, et en recevoir les rayons dans tous les sens. Ils tournent dans un mystérieux zodiaque, dont chaque signe est occupé par un nouvel hôte qui leur fait toujours une vie nouvelle. Ils marchent ainsi de transformations en transformations, sans s'arrêter, et si vous les perdez de vue quelque temps, ne les cherchez plus à la place, ni sous la figure où vous les avez quittés : ils sont entrés dans un autre signe. Pour ceux-ci, il y a des mois, des saisons, et toutes les variétés de fécondation qui en sont la marque extérieure. Les premiers n'ont besoin d'être observés qu'une fois et à une heure quelconque. A tous les momens de leur durée ils sont identiques avec eux-mêmes, et, en cela, complets. Les autres veulent être suivis avec exactitude et pas à pas; ils offrent toujours un intérêt nouveau à l'intelligence, un appât nouveau à la curiosité, et les juger sur une phase unique de leur carrière, c'est s'exposer à n'en avoir qu'une idée fort imparfaite et tronquée.

George Sand nous paraît être un représentant éminent de cette dernière catégorie d'écrivains. Ame douée d'une sensibilité qu'on peut appeler terrible, et d'une puissance de désir, d'un besoin d'émotions et d'enthousiasme plus terrible encore, vivant toujours en avant d'elle-même, soit que la magie de l'imagination la transporte sur les cimes les plus élevées de l'illusion et du bonheur, soit que les angoisses de la souffrance la plongent dans leurs abîmes les plus profonds, toujours vous croyez en-

(1) Que l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse.
(La Fontaine.)

tendre sortir du fond de sa joie ou du fond de sa tristesse inassouvies, ce cri : plus loin! là bas! là bas! Engagée à la poursuite de son idéal qui fuit toujours devant elle, comme Ithaque devant Ulysse, elle donne tête baissée sur les écueils de la réalité, et tantôt se relève comme Ajax, superbe et en blasphémant, pour reprendre sa course, et tantôt pleure et gémit comme une femme, et se roule si elle ne peut plus marcher.

Toutefois, l'heure pieuse du calme et de la résignation paraît avoir sonné pour elle. Le calme et la résignation, voilà l'idéal nouveau dont elle est éprise, pauvre ame battue et fatiguée par tant d'orages! L'autre saison est accomplie; elle a donné tous ses fruits, fruits souvent amers, quelquefois doux et savoureux, toujours dorés par les feux d'un ardent génie. Le temps est bien choisi pour les réunir, en quelque sorte, dans une même corbeille, et nous les faire embrasser tous d'un même coup d'œil. George Sand a conquis son droit de cité dans toutes les bibliothèques qui se piquent d'être tant soit peu littéraires; le moment était venu d'en donner une édition de bibliothèque, homogène, complète, et digne à tous égards de la place d'honneur que le nom de l'auteur lui a conquise. La méthode la plus naturelle pour passer en revue les écrits de George Sand serait sans doute de suivre l'ordre chronologique des publications. Mais comme cet ordre n'a pas été suivi pour la publication nouvelle, et que les livraisons qui ont paru se composent au hasard des premiers ou des derniers volumes, nous les prendrons telles qu'elles nous sont données. Il n'y a pas à cela grand inconvénient, pour nous au moins, qui ne croyons pas au déroulement systématique des idées ou des sentimens de George Sand, et qui, si un plan quelconque a été arrêté dans sa tête, n'avons pas su en retrouver le fil dans la succession de ses ouvrages. Nous admettons cependant, ou nous pourrons admettre qu'il a pu y avoir dans les transitions de son inspiration et de sa pensée une logique intérieure, naturelle, dont l'auteur lui-même n'a pas eu, n'a pas dû avoir conscience, parce que son génie a mené une vie d'action, et non de réflexion, parce qu'il a passé sa vie à vivre, et non à se regarder vivre, parce qu'il a été où les vents et la lutte l'ont poussé, et non où il aurait pu arrêter qu'il irait en vue d'expérimenter plus avantageusement sur lui-même, de s'étudier dans des poses différentes et sous l'influence de milieux différens. Si les découvertes qu'il nous arriverait de faire dans ce second sens nous paraissent avoir quelque intérêt pour l'histoire de la pensée de l'auteur ou pour l'histoire de l'ame en général, nous ne manquerons pas d'en prendre note et de déterminer exactement le point auquel elles se rapportent dans l'itinéraire de notre *voyageur*.

Produit heureux et facile d'un talent exercé et déjà sûr de lui-même,

André est un de ces livres qui sont en possession d'arracher de la bouche de tous les critiques cette exclamation uniforme : Délicieux ! J'en sais même un qui a cru s'être acquitté de sa tâche avec ce seul mot, et qui a consacré le reste de son article, car il lui fallait bien un article, à dire qu'il ne dirait pas autre chose. En avait-il lu seulement de quoi le trouver délicieux ? C'est ce que je ne me permettrai pas de décider. *André* est un roman délicieux en effet, puisque c'est le mot. Venu après les deux créations les plus sombres et les plus désolées de George Sand, après *Lélia* et après *Jacques*, qui ne sont séparés l'un de l'autre que par *le Secrétaire intime*, il est comme un petit vallon clos et reposé, tapi sous ses ombrages frais et foisonnans, dans ses parfums et ses murmures, sur le revers d'une masse noire de rochers marqués de la foudre, déchirés en tous sens, creusés et fouillés aux flancs par tous les vents de la tempête sonore ; mais dressant vigoureusement vers le ciel leur tête chauve et dévastée. C'est un doux rayon de soleil matinal qui se lève sur la nuit embrasée et fulgurante où ont été conçus *Lélia*, *Jacques*, *Sylv.a*, qui en dissipe les ombres, et en arrête les funèbres enfantemens.

Je n'ai pas l'avantage d'être initié assez immédiatement à l'histoire des sentimens intimes de George Sand, ni des évènemens dont ils ont subi l'influence, pour pouvoir établir un synchronisme authentique entre des faits connus, publics, que je considère comme des résultats, et d'autres faits intérieurs, qui pourraient donner la clé des premiers, en d'autres termes, pour éclairer tous les détails qui appartiennent à la critique par les détails correspondans de la biographie. Mais il me semble que, pour que la même imagination qui venait de concevoir et de produire *Jacques* passât à la création d'*André*, il a fallu qu'une vive secousse fût imprimée au train des sentimens de l'auteur, et ramenât la vie de la tête, où elle s'était concentrée, aux entrailles. Il me semble que les digues que l'exaspération de l'orgueil avait amoncelées entre ce cœur ulcéré et les impressions naïves d'une vie naturelle et simple ont dû se rompre tout d'un coup et livrer passage à tous les sentimens affectueux et lians qu'elles avaient jusque-là comprimés. Il me semble que le pardon et la miséricorde débordent dans ce livre, tant la sérénité y succède à une agitation farouche, la bénignité, la bienveillance, à la menace et aux imprécations ; tant l'expression d'un immense besoin de réconciliation y ressort et y resplendit. Sans doute, avant d'en venir à voir les choses de cet œil calme et serein, l'auteur a dû sentir un baume suave et bienfaisant se répandre dans ses veines avec le bien-être, et corriger l'âcreté de son sang rafraîchi.

Cette ame qui, pour avoir le droit d'exagérer le mépris qu'elle avait voué à la société qui l'entoure, en avait exagéré les petitesses, en même

temps que les types de grandeur qu'elle lui opposait; cette ame qui avait presque déifié et adoré la force, qui lui avait rêvé des proportions surhumaines et impossibles pour lui confier plus sûrement une mission de haine et de colère, la voilà qui se détend et s'amollit; la voilà qui prend, non plus en aversion et en mépris, mais en compassion, ce qu'hier elle eût flétri, foulé aux pieds, écrasé de son dédain impitoyable; la voilà qui laisse-tomber sur la faiblesse un regard indulgent et attendri; la voilà qui l'attire sur son cœur, qui pleure avec elle et qui la renvoie, sinon justifiée, du moins pardonnée, parce qu'elle a beaucoup aimé. L'énergie factice que l'orgueil lui avait soufflée tombe; son cœur, suffoqué par le fiel qu'il a amassé, se fend et éclate en sanglots; ses yeux, brûlés par les larmes que la fierté a long-temps retenues, se fondent en eau. Le Titan est redevenu un homme; il s'est senti défaillir dans les plaines du vide, où l'ambition de son rôle l'avait emporté; il a brisé le masque étouffant qu'il s'était imposé; il ouvre avec délices ses poumons irrités aux flots d'air bienfaisant et commun à tous qu'il retrouve dans notre atmosphère. Heureux de pouvoir se remettre à respirer comme tout le monde, et de rentrer au moins par là en communion avec nous!

Qu'est-ce, en effet, qu'André? Un jeune homme simple, maladif, opprimé, timide, aimant, chez qui l'amour est assez fort pour pouvoir fasciner et entraîner à sa perte une femme qui méritait un meilleur sort, mais pas assez pour pouvoir la retenir sur la pente où il l'a lancée, pas assez pour la sauver, pour lui rendre ce qu'elle a sacrifié; un homme en qui le dévouement et tous les nobles instincts sont frappés de stérilité par l'insuffisance du courage, et qui ruine par là ce qui l'attache à lui. Si cette idée première s'était présentée à l'auteur dans le cours de l'inspiration qui a produit les ouvrages que nous avons déjà plusieurs fois rappelés, quelles pages gonflées de dédain, étincelantes d'indignation et de sarcasmes, n'eussions-nous pas eues au lieu de ces pages si miséricordieuses, si doucement émues, d'une tristesse si pleine de charme, d'une douleur si saine, et d'une conclusion si simplement touchante! Comme tout cela eût été changé, renversé! Comme nous aurions un roman terrible et pénible, au lieu de ce *délicieux* roman d'*André*. Je ne sais pas les beautés que nous y aurions gagnées, mais je vois très clairement les beautés que nous y aurions perdues. Heureusement pour l'auteur, sa bonne et véritable nature avait repris le dessus. Heureusement il en était revenu à voir le monde et la vie, non plus à travers son ressentiment, mais à l'œil nu, et avec son sens de peintre et de poète.

Ce que George Sand a su saisir avec une délicatesse exquise et ce qui fait le charme soutenu de son livre, c'est la nuance juste des caractères.

Il fallait que la faiblesse et l'indécision d'André le rendissent coupable sans le rendre vil et odieux ; il fallait lui donner assez de torts envers Geneviève pour qu'elle eût occasion de laisser tomber sur lui un pardon qui la rendît plus grande et plus touchante, assez de torts pour qu'elle en mourût, mais pas assez pour que sa mort révoltât contre celui qui l'avait causée, pour que l'on pût protester contre le pardon de la mourante et se dérober par là à l'impression qu'il devait produire, à l'assentiment que devait se laisser arracher l'admiration subjuguée. Pour que Geneviève elle-même conservât son inviolable prestige, l'être qu'elle avait enveloppé et sanctifié de son amour d'abord, puis de son angélique miséricorde, ne pouvait pas être frappé d'une indignité finale, ni rester sous le coup d'une réprobation irrévocable de la part du lecteur. Or, s'il était facile de faire dire à Geneviève : Je te pardonne, il ne l'était pas de disposer le lecteur, qui pleure amèrement sa mort, à sanctionner cette parole, et à ne pas détester celui qui l'avait tuée. Tout le livre est admirablement préparé pour cela. L'amour de Geneviève a une chaleur vive, continue et durable ; mais pas d'enthousiasme, pas de transports, pas de délire, si ce n'est peut-être une fois, dans la scène si déchirante qu'elle va faire au château. Celui d'André est plus fébrile ; mais il reste, au fond du cœur, chaste, naïf et respectueux. C'est une fleur née d'un rayon du matin dans une imagination poétique, plutôt qu'une lave déchaînée dans un tempérament qui bouillonne. André aime Geneviève avant de l'avoir vue ; Geneviève voit long-temps André sans l'aimer, ou sans se douter qu'elle l'aime et qu'elle en est aimée. Cette ignorance enfantine se prolonge ainsi dans une juste mesure ; puis, à la première explication, on s'en étonne. Eh quoi ! s'écrie André qui est sublime de naïveté dans ce moment, vous ne le saviez pas !

On le voit, l'ame n'est disposée qu'aux émotions douces et tempérées. Rien ne l'ébranle trop fortement, rien ne l'excite à des amours furieux ou à des haines implacables. Tout l'entourage concourt merveilleusement à cet effet. Ces prés calmes et solitaires, fréquentés seulement par les bergeronnettes ; ces blanches apparitions, le matin, sous les saules ; ce petit gant trouvé taché de verdure ; ces repas de laitage ; ces leçons de botanique ; cet amour des fleurs qui recèle et déguise si long-temps l'autre amour, tout enveloppe ces deux malheureux enfans d'un mélancolique prestige d'innocence, de candeur, de bonté qui ne se déchirera jamais assez complètement pour que le plus coupable, et, à tout prendre, le plus à plaindre des deux, n'en conserve quelque lambeau qui le protége contre les ressentimens qu'ont soulevé les souffrances mortelles et la longue agonie de l'autre.

André est protégé encore par le contraste de ce père bourru et bourreau qui l'aime et qui le sacrifie, qui emploie également les délicatesses aristocratiques d'un hobereau et la rude main d'un paysan à le pousser invinciblement dans toutes ses fautes et dans tous ses malheurs. Il est protégé encore par l'amitié persistante jusqu'au bout de ce bon, de ce franc et énergique Joseph Marteau, qui cependant porte dans le cœur, sans lui en garder rancune, « une souffrance plus longue et plus profonde » que la sienne. Il est protégé par le souvenir de toutes les violences qu'il s'est faites, et même de celles auxquelles il s'est porté. Enfin et surtout, il est protégé par le pardon de Geneviève, qui interpose entre la réprobation et lui sa main défaillante et cette dernière fleur qu'elle a touchée, ce lis auquel elle le comparait; qui l'abrite en quelque sorte sous le reflet de cette triste et gracieuse image. « Tu es blanc comme lui, lui disait-elle, et ton ame est suave et chaste comme son calice; tu es faible comme sa tige, et le moindre vent te courbe et te renverse. Je t'ai aimé peut-être à cause de cela, car tu étais, comme mes fleurs chéries, inoffensif, inutile et précieux. »

On ne peut lire ces lignes dans la situation sans être attendri jusqu'aux larmes, et ces larmes lavent André autant qu'il peut être lavé. Il ne fallait rien moins que tout cela et mille autres détails que je ne puis reproduire, c'est-à-dire rien moins que la merveilleuse habileté et, je le répète, l'exquise délicatesse que l'auteur a déployée d'un bout à l'autre de l'ouvrage, pour ne pas rendre André irrémissiblement odieux, et, par suite, l'amour de Geneviève faux et intolérable. D'un autre côté, il ne fallait pas nous réconcilier trop complètement avec André; c'eût été tenir trop peu de compte de Geneviève. André devait, par certains côtés, s'élever assez pour ne point déchoir, et, par certains autres, rester au-dessous d'un amour comme celui qu'il avait inspiré. Cela a été parfaitement rempli. Dans les premières pages, sous l'influence des émanations poétiques qu'il répand autour de lui, et auxquelles Geneviève paraît d'abord échapper, on se demande : Comment peut-elle ne pas l'aimer? Et plus tard, lorsque tout est à peu près consommé, lorsque toute illusion, toute espérance est dissipée, tout prestige évanoui, lorsque l'abattement d'André a découragé la constance de Geneviève, alors qu'elle « ne l'aime plus, » on se demande : Comment peut-elle l'aimer encore à ce point? Et soi-même on le maudit sans le haïr, on le plaint sans l'aimer, on l'appelle, on le repousse, on le fuit sans pouvoir s'en détacher. Rendre intéressant jusqu'au bout un personnage qui n'inspire plus ni amour, ni haine, qui n'intervient dans ce qui se passe que par son inertie, c'est certainement un tour de force qui pouvait être aisément manqué. Rendre possible et vrai l'amour qu'un pareil personnage inspire à une créature d'élite comme

Geneviève, sans ternir en rien l'auréole poétique qui rayonne au front de celle-ci, était plus difficile encore. L'auteur, s'il avilissait André, avilissait aussi Geneviève, qui l'aime. S'il rendait André trop excusable, ou s'il appelait sur lui trop de compassion, il détournait l'intérêt de Geneviève, qui est l'innocente victime immolée. Il marchait sur une ligne d'une ténuité excessive. Un mouvement de trop à droite ou à gauche, et il tombait dans un abîme où tout le sens, tout le charme, toute la beauté de son livre périssaient engloutis. Je n'ai pas besoin de dire avec quel succès il s'en est tiré.

Je ne dois pas cacher cependant que la dernière partie me semble un peu écourtée. Aucun des traits principaux et nécessaires à l'effet ne manque, mais ils n'ont pas l'ampleur, le modelé, le *potelé* qu'on voudrait leur voir. On sent trop percer la hâte d'en finir. L'action a changé de pas; elle descend trop vite; les transitions deviennent brusques et précipitées. Je conviens qu'André commençait à être un fardeau embarrassant et dangereux; mais j'aurais désiré qu'on pût, ou plutôt qu'on voulût le soutenir durant cinquante pages de plus.

Si maintenant nous passons aux personnages complémentaires, quel tact et quel art nous allons découvrir encore! Et d'abord Joseph Marteau, ce rustre héroïque, ce cœur si noble sous une enveloppe grossière, ce roué de village, ce véritable coq de petite ville, demi-bourgeois, demi-manant, batailleur et bel-esprit, qui connaît à fond la théorie du duel à coup de poing et celle du madrigal assaisonné de calembours et parfumé d'odeur de tabac; un de ces types d'hommes créés exprès pour les délices et la perdition de la grisette, de cette pauvre fille qui, comme le dit Joseph Marteau lui-même, « aime par-dessus tout un brave tapageur qui ne sait pas nouer sa cravate, qui a le chapeau sur l'oreille, et qui, pour elle, ne craint pas de se faire enfoncer un œil ou casser une dent. »

Comme on sent que cet homme, si supérieur à André sous le rapport du courage, de l'énergie et du dévouement actif, est cependant inférieur à lui. Comme il sert bien à justifier la préférence de Geneviève! comme la force, représentée par Joseph Marteau, est mise, tout en gardant encore une belle place, au-dessous de la grace, de la délicatesse timide, de la chaste candeur et de l'élan poétique de l'ame que représente André! Il est vrai que la force prend quelque peu sa revanche à la fin, et qu'elle se remet au niveau; mais ce n'est pas à l'aide de ses seuls et propres mérites qu'elle remonte. Joseph, qui ne voulait pas établir la moindre comparaison entre sa brune Henriette et Geneviève, qui disait à André : « J'aime Henriette à la folie, et il n'y a pas un cheveu de Geneviève qui me tente; je ne comprends rien à ces sortes de femmes, » Joseph a compris enfin. Joseph, qui, jusque-là, n'avait eu que des instincts, a trouvé

une ame! Joseph qui, fidèle à ses habitudes de mauvais sujet, n'avait encore, la nuit du voyage fait au château de Morand pour avoir des nouvelles d'André malade, découvert dans Geneviève, qu'il portait en croupe, « qu'une jolie petite jambe, » Joseph, un instant plus tard, a déjà commencé à ouvrir les yeux! Ce sixième sens qui n'a pas de nom, mais qui, en définitive, est la source de toute noblesse et de toute supériorité dans les hommes, ce sixième sens, qui avait sommeillé chez Joseph, vient de s'éveiller et de faire de lui un homme nouveau. Comment retrouver dans cette quasi-déclaration, qui s'échappe involontairement de son cœur en mots brusques et interrompus, un jour qu'il est venu chez Geneviève, le professeur de séduction qui avait développé devant André, sur l'amour appliqué aux grisettes, les belles idées auxquelles sa grosse et insouciante bonne foi prêtait un si burlesque effet? Comment retrouver l'homme qui faisait fi de Geneviève et de « ces sortes de femmes, » dans celui qui, vaincu par les émotions si nouvelles auxquelles il est en proie depuis quelque temps, et poussé à bout par les irrésolutions d'André, propose à celui-ci de se laisser remplacer auprès d'*elle*, s'offrant à l'épouser et à tout réparer par là, si elle y consent? Si désormais le chapeau de Joseph est posé de travers sur sa tête, si sa cravate est mal nouée, ce n'est plus à sa crânerie de tapageur, ni au goût distingué des grisettes auxquelles il veut plaire, qu'il en faudra faire honneur. Le désordre a cessé de régner dans sa conduite, mais il a passé dans son ame, où il s'est ennobli. Il est temps pour nous que Geneviève meure; car Joseph pourrait bien arriver à lui faire oublier André, et à tuer notre roman en lui cousant un dénouement vulgaire, qui le ferait ressembler à une histoire.

Le personnage de Joseph a fourni à George Sand quelques-unes des scènes les plus heureuses qu'il ait écrites. De ce nombre, il faut mettre celle de l'arrivée au château de Morand avec les deux carioles, d'où vont sortir, en même temps qu'un fils surpris en faute et tremblant, la ruine et la dévastation des espaliers du marquis. La dextérité brusque avec laquelle Joseph saute, pour ainsi dire, à l'abordage de la colère du père offensé dans son autorité jalouse; la rapidité, la justesse avec laquelle il le touche successivement à tous les points sensibles, et s'empare de lui par tous ses faibles sans lui laisser le temps de se reconnaître; la malice effrontée avec laquelle il semble avoir été au-devant de ses désirs en lui amenant cette cargaison de caillettes délurées et de marmots barbouillés; le flux de questions qu'il précipite sans qu'on lui réponde, de réponses qu'il fait aux questions qu'on ne lui a pas adressées, ou qu'il s'adresse à lui-même; la variété étourdissante des mouvemens, des idées et des tours; ce qui vient de se passer et ce qui va suivre, tout concourt à faire de

cette scène un morceau qui ne déparerait aucun chef-d'œuvre comique. J'en dis autant, sinon davantage, de cette autre scène avec le même marquis, lorsqu'il s'agit de l'amener à faire une pension aux deux infortunés époux qui meurent de faim et de misère. Jamais père honnête et dur n'a été capté, manié, fasciné, dupé par un Scapin plus matois.

Si je craignais d'omettre, je n'en finirais pas. Il faut bien cependant que je donne un mot à Henriette à qui je n'ai fait encore aucune part jusqu'ici. Henriette est, comme Joseph, une de ces figures qu'on se rappelle avoir vues. C'est bien là la grisette prétentieuse et commune, moitié aigre, moitié douce, bonne fille au fond, mais ayant bec et ongles et douée d'un amour-propre toujours sur le qui-vive, qui ne demande qu'à leur donner de l'ouvrage; cœur fécond en bons mouvemens, intelligence étroite et bornée. La manière maladroite dont elle s'y prend pour consoler Geneviève de l'affront que lui ont fait des demoiselles de la ville, chez Mme Marteau, est d'un comique vrai et bien touché. La petite jouissance sourde qu'une jalousie féminine bien excusable lui fait en même temps ressentir à raviver les douleurs d'une blessure qu'elle est venue panser, est d'une observation vraie et frappante. Ces contrastes sont bien dans la nature. Au reste, les traits de ce genre fourmillent dans George Sand et notamment dans son roman d'*André*. La tragi-comédie qu'Henriette vient jouer plus tard chez son amie, qu'elle croit être devenue sa rivale, est excellente. Le début surtout en est remarquable; c'est une belle entrée. Il y aurait eu, pour tout autre écrivain que George Sand, un grand écueil à éviter avec des personnages de cette espèce: c'est la trivialité. Mais ici ils sont toujours relevés, soit par l'intérêt et l'entrain de la situation, soit par la noblesse des sentimens qui les animent, soit par le jour que leurs mouvemens laissent pénétrer dans les secrètes profondeurs du cœur humain.

Qu'on relise *André* avec quelque attention, et l'on se convaincra que c'est cette vérité soutenue d'observation qui lui donne tout son coloris, toute sa fraîcheur. Quel charme de pudeur et de naïveté n'a pas l'amour naissant d'André, cet amour qui brûle de se montrer et craint d'être aperçu, qui pousse le malheureux campagnard à la ville, où il espère rencontrer Geneviève, et le retient sur le seuil de la maison Marteau, où il lui semble qu'il va être deviné? Le voyez-vous, en proie à deux instincts impérieux et contradictoires, recherchant, pour y entrevoir l'image adorée qu'il poursuit, les promenades publiques, les lieux les plus fréquentés, les rues de la ville par où doivent passer les groupes de jeunes ouvrières qui ont fini leur journée, et tourmenté en même temps du besoin inquiet et hagard de se soustraire à tous les yeux. C'est encore là un de ces contrastes qui n'échappent pas au pinceau de George Sand, et

dont la reproduction donne tant de vie à ses figures. Et que dire de la première visite d'André à Geneviève? Ses frayeurs et ses défaillances sur l'escalier, puis à la porte du modeste appartement; l'espèce de soulagement qu'il ressent lorsqu'il n'entend pas venir de réponse aux petits coups qu'il a frappés, et le brusque retour de courage qui lui fait tourner le bouton, et le fait entrer « avec une joie étourdie ; » comme tout cela est peint! Quelle vivacité! quelle vérité, quelle vie!

Je refeuillète pour la centième fois ce volume, auquel il manque si peu de chose pour avoir ce je ne sais quoi d'achevé qui fait les livres hors ligne, les livres monumens, comme *Manon Lescaut*, comme *Paul et Virginie*, et quelques autres; ce volume, dont je pourrais vous parler longtemps encore si j'avais pris la parole pour tout dire, et en recueillant les impressions d'ensemble, je me sens poussé, par leur direction générale, à cette question : Pourquoi George Sand n'essaie-t-il pas d'écrire pour le théâtre?

Sans doute, je sens bien les objections qu'on pourra me faire. Où l'objection n'a-t-elle pas droit d'entrée? Mais ici, comme dans bien d'autres cas, l'évènement pourrait se charger de leur répondre. George Sand est, j'en conviens, un talent fait et dès aujourd'hui appréciable, mais qui ne s'est essayé que dans un genre. Qui nous dit que toutes ses facultés s'y sont montrées, et, qu'en le plaçant sur un autre terrain, sain, vivace et vigoureux comme il est, il n'y prendrait pas de nouvelles qualités qu'on peut jusqu'ici lui contester assez légitimement, puisqu'on ne les lui connaît pas encore? Et d'ailleurs, quel qu'en fût le résultat, une évolution pareille de la part d'un talent puissant et consacré comme celui de George Sand serait un évènement d'un tel intérêt pour l'art, que la chance en est vraiment belle à courir. Dans tous les cas, un drame fait par lui, à cette époque de virilité où son génie est parvenu, pourrait être vicieux à certains égards comme drame; mais, à coup sûr, ce ne serait pas une production médiocre. Je persiste.

On ne peut insister beaucoup sur l'examen de petites nouvelles dont le fonds est presque insaisissable, et dont tout le mérite est forcément dans le style et dans les détails. Ce qui recommande surtout *la Marquise*, c'est, après une analyse très fine de sentiment, une rare convenance d'expression au milieu de détails passablement glissans, ou qui menacent de le devenir. La plume de George Sand est comme l'hermine de La Fontaine, qui passe à travers les endroits bourbeux sans ternir en rien l'éclatante blancheur de sa robe. *La Marquise* est un petit chef-d'œuvre de bon goût, de délicatesse et d'élégance. Le XVIIIe siècle, s'il n'avait eu que son beau côté, serait là tout entier. Cependant le dernier mot détruit un peu l'effet, ou plutôt il en produit brusquement un autre, et ramène aux proportions d'un paradoxe ce que l'on avait pris jusque-là au sérieux sans le

moindre soupçon d'embûche. C'est l'autre moitié du XVIIIe siècle qui traverse l'horizon comme un éclair. Il y avait donc un guet-apens; le dernier mot le décèle. Il était fort spirituellement caché. J'ai vu Auriol, ou je ne sais quel autre clown, galopant sur un cheval, faire un saut qui le lançait au travers d'un grand tambour de papier qu'il crevait, et reparaître de l'autre côté avec son costume à l'envers. De même, quand l'impression qu'a laissée en vous le récit attendrissant et édifiant de *la Marquise* a passé par cette petite phrase que lui adresse son interlocuteur, elle se trouve subitement retournée.

Lavinia est l'histoire d'un amour qui renaît de ses cendres après dix ans de refroidissement. M. Sainte-Beuve a traité dernièrement, dans une nouvelle publiée par la *Revue des Deux Mondes*, un sujet analogue. Il est assez curieux de comparer la manière dont deux esprits si différens sont entrés dans une même idée. Nous conseillons cette étude aux hommes qui aiment à comprendre. George Sand, dans cette miniature qui n'a pas cent pages, a trouvé moyen de mettre en jeu toute la vivacité dramatique de son talent. Les scènes sont posées, les figures sont dessinées, sinon avec autant de fini, du moins avec autant de relief que dans un drame en cinq actes.

Metella me semble tissue d'un fil un peu plus lâche. Le comte de Buondelmonte, qui n'est qu'un personnage secondaire, prend beaucoup plus de place qu'il ne doit légitimement lui en revenir. Il tarde trop à mettre un terme à ses irrésolutions et à renoncer à une femme qu'il doit oublier ensuite si lestement. Comme il ne sert qu'à introduire Olivier chez lady Mowbray, il eût mieux fait, une fois cette introduction faite, de se retirer à la première occasion. L'action, une fois débarrassée de ce personnage, marche bien et devient pathétique. Peut-être George Sand, en faisant passer tour à tour par une épreuve semblable Buondelmonte et lady Mowbray, a-t-il voulu caractériser une des différences de l'amour dans un homme et de l'amour dans une femme. Dans ce cas, il n'y aurait réellement rien à retrancher au rôle de Buondelmonte; mais cette intention ne me paraît pas flagrante; elle est même fort contestable.

Mattea sent la bonne vieille comédie. Un père avide et ridicule, une mère sèche et despote, une fille qui se fait enlever et se réfugie chez un Turc, une excellente charge de vieille princesse sentimentale, Bélise de haut parage; puis, en fin de compte, un heureux mariage dont le nœud se serre avec les fils d'une intrigue assez vive, en voilà plus qu'il n'en faut pour ramener cette question :

Pourquoi George Sand n'essaie-t-il pas d'écrire pour le théâtre?

AUGUSTE BUSSIÈRE.

DISCOURS

DE M. THIERS,

DANS LA SÉANCE DU 6 MAI 1837.

(Les journaux quotidiens n'ayant donné du discours de M. Thiers qu'une version imparfaite et même tronquée en plusieurs endroits importans, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en le publiant dans la *Revue* tel qu'il est avoué par l'honorable orateur. Cette belle harangue parlementaire a d'ailleurs toute la gravité d'un évènement politique.)

MESSIEURS,

Avant de m'engager dans cette grave discussion, j'ai besoin de dire à la chambre pourquoi je me trouve en ce moment à la tribune.

J'ai espéré et j'ai toujours désiré pouvoir me dispenser de prendre la parole; hier, je l'espérais encore; mais il a été dit de telles choses dans le cours de la dernière séance, que le silence m'est devenu tout-à-fait impossible. Je prends donc la parole, mais le débat dans lequel je vais m'engager est si grave, particulièrement pour moi, si grave quant aux choses, si grave quant aux personnes, que j'ai besoin de dire pour mon excuse, avant d'y entrer, que j'y suis forcé, absolument forcé; et cela pour deux causes : l'intérêt d'une opinion nombreuse et respectable que je crois la vraie opinion du pays, l'intérêt aussi de mon honneur; car, depuis cinq jours, il a été sans cesse question du cabinet du 22 février, à propos du cabinet du 15 avril, et je ne pourrais me taire en cette circonstance, sans déserter à la fois et mes convictions et mes actes politiques. (Très bien! très bien!)

Je répète donc, Messieurs, que si je monte aujourd'hui à cette tribune, c'est que j'y suis forcé. D'ailleurs, l'éclat de la séance d'hier devrait être

une raison pour moi, si j'étais capable d'écouter des considérations personnelles, une raison de garder le silence; car, après les vives émotions de la journée précédente, il n'y a plus de place aujourd'hui pour les effets oratoires. Mais de telles considérations sont indignes d'un homme sérieux. Dans ma position, l'intérêt de la vraie politique doit passer avant tout autre, et je viens hardiment le soutenir aujourd'hui.

Ce débat, depuis cinq jours qu'il dure, s'est agrandi d'heure en heure, et hier surtout il s'est agrandi encore d'une manière tout extraordinaire; mais en quoi a-t-il consisté?

Mon honorable collègue, M. Guizot, avait parlé des *classes moyennes*. L'honorable M. Barrot, combattant ce langage, lui a répondu : Ne dites pas *les classes moyennes*, dites *la nation*. Cette réclamation de M. Barrot m'a rappelé ce que nous faisions il y a quelques années sur les bancs de la majorité. Quand des voix parties de la gauche disaient *le peuple*, nous répondions aussitôt : Ne dites pas *le peuple*, dites *la nation*. Et ainsi, toujours, à toutes les époques, dans toutes les circonstances, c'est dans la grande généralité nationale que nous cherchions refuge et force contre toutes les exceptions dangereuses qu'on cherchait à introduire dans notre langue politique. (Très-bien! très-bien!)

L'honorable M. Guizot, avec le sens qui le distingue, a senti la justesse de la réclamation, et il est venu expliquer son expression. Il en est résulté pour nous tous cette obligation de ne plus dire *le peuple* ou *les classes moyennes*, mais de dire *la nation*. (Très bien!) Grand et utile résultat! Et, bien que nous n'ayons fait hier, si je puis ainsi parler, qu'un article du dictionnaire politique, c'est quelque chose, c'est beaucoup; car la justesse du langage a une grande importance, et il est bon, il est très bon qu'en parlant ici, nous ne puissions plus employer que ce mot si grand, si équitable pour tout le monde, *la nation!* (Bravo! bravo!)

Mais quelque brillante qu'ait été cette discussion, je crois pouvoir cependant me permettre une réflexion, c'est qu'il reste à traiter la question principale, question qui remue moins les passions, qui a moins de prestige, mais qui est bien plus sérieuse au fond, la question de gouvernement.

Nous sommes en présence d'un cabinet nouveau. Quelle direction faut-il suivre? celle du 6 septembre, ou bien celle du 15 avril? Cette question qu'on s'adresse aujourd'hui nous rappelle celle qu'on s'adressait il y a un an; alors on disait aussi : Quelle direction faut-il suivre? celle du 11 octobre, ou celle du 22 février? Là est la vraie question du jour.

Messieurs, en rapprochant ces deux souvenirs, une réflexion me frappe. Il se passe ici quelque chose, qui s'est répété deux fois, et qui sans doute ne saurait être un caprice du hasard. Deux fois, dans l'espace d'une année,

au 22 février 1836, au 15 avril 1837, deux fois le vaisseau de l'État a paru osciller. Que signifie ce mouvement singulier? Le vaisseau, comme on l'a dit, s'est-il penché dans un sens, ou bien au contraire n'a-t-il fait que se relever?... Est-ce un caprice du vent qui le pousse, ou bien, penché d'abord sous l'effort de la tempête, commence-t-il à se relever, et à reprendre une marche plus aisée et plus libre? voilà ce qu'il faut se demander; voilà à quoi il faut répondre; et moi, monté naguère sur ce vaisseau, j'ai le besoin pour mon honneur, j'ai le devoir pour l'intérêt de la vérité, de prouver que le navire n'allait pas à sa perte au 22 février, et qu'il n'y va pas depuis le 15 avril.

Je supplie les opinions si diverses qui vont m'entendre, de me permettre d'apporter dans cette discussion la plus grande franchise; je les prie de me permettre de caractériser clairement les choses, et de désigner nominativement les hommes. Loin de moi l'intention de déverser ici aucun blâme; j'ai manié long-temps les affaires de mon pays, et j'ai appris à devenir indulgent en me mesurant avec les difficultés du gouvernement. En rappelant tel ou tel acte, ce ne sont pas des fautes que je chercherai à relever, ce sont des faits que je citerai, comme matière à observation. Je ne viens pas me poser ici en critique sévère, mais en observateur froid, calme, et qui, en aucun temps, n'a eu les préjugés d'aucun parti. Qu'il me soit permis de rappeler que, né dans la gauche, élevé dans son sein pendant la longue opposition des quinze ans, je n'ai pas craint de m'en séparer au 13 mars, quand j'ai cru qu'elle se trompait; et aujourd'hui, ayant servi six années au milieu des hommes les plus dévoués à la cause de l'ordre, je ne crains pas, sur certains points, de différer avec eux, et de leur dire que sur ces points ils se trompent peut-être. Ainsi j'ai le droit de le dire, je n'ai les préjugés d'aucune opinion, je parle avec une entière indépendance, je parle non en homme de parti, mais en homme froid, désintéressé, en véritable observateur politique. (Très bien! très bien!)

Dans ces dispositions, je me suis demandé quelle était notre situation véritable, et un symptôme m'a aussitôt frappé.

Depuis six années nous avons apporté aux chambres des lois d'une haute gravité: loi sur les crieurs publics, loi sur les associations, loi sur la détention des armes de guerre, loi sur la presse..... Ces lois étaient graves, et elles ont été adoptées à une très grande majorité. Cette année, le ministère du 6 septembre a apporté plusieurs projets, notamment la lo dite de disjonction, loi importante que de hautes considérations appuyaient; elle n'a pas été adoptée. C'est la première fois, depuis six ans, qu'un pareil résultat s'est manifesté dans la chambre, c'est-à-dire dans le pays légal, pour parler le langage de l'honorable M. Guizot.

Maintenant, Messieurs, sondez bien toutes les profondeurs de ce fait. Ce rejet, encore sans exemple depuis six ans, signifie-t-il quelque chose ou bien ne signifie-t-il rien ? Là est toute la question de notre situation politique.

Quant à moi, je l'avoue, je vois là un symptôme grave, digne de la plus sérieuse attention.

Pour expliquer ce rejet si nouveau, on dit : Ce sont des scrupules de légistes qui ont fait hésiter la chambre.

Messieurs, je vous prie de vous rappeler que les lois de septembre, que la loi sur les associations, ont soulevé des scrupules que pour mon compte je n'ai point partagés, mais des scrupules très graves ; et cependant une force supérieure a fait adopter ces lois.

Pour expliquer ce rejet, on dit encore : La vieille majorité du 11 octobre s'est divisée.

Soit, je reconnais le fait ; mais je demande alors pourquoi cette majorité s'est divisée?

Elle s'est divisée, dit-on, parce que de tristes passions ont désuni le cabinet du 11 octobre, parce que des hommes qui auraient dû rester unis se sont brouillés. Eh bien, qu'il me soit permis de le dire tout de suite : cela n'est pas. Ces hommes, auxquels je fais allusion, ces hommes sont séparés, ils ne sont pas brouillés. Mes anciens collègues sont là en ma présence, ils peuvent me démentir si je ne dis pas la vérité.

Messieurs, ne cherchons pas dans de tristes passions une cause qui est ailleurs, et qui est plus haute. Remarquez bien que, dans le même temps, le fait qu'on déplore avait lieu ailleurs que dans les rangs de la majorité; il avait lieu dans les rangs de l'opposition elle-même. A la même époque, sous la même influence, la majorité et l'opposition perdaient toutes deux leur ensemble systématique, elles se divisaient, se fractionnaient dans le même sens et de la même manière. Si je promène mes regards de la droite à la gauche de cette chambre, je trouve tous les partis également fractionnés. Si je sors de la chambre, si je porte mes regards dans le pays, je trouve le même état dans les esprits.

Eh bien ! en présence de ce fait si général, je cherche, moi, et je trouve une cause bien plus profonde que quelques passions individuelles, et cette cause, je vais la désigner clairement. (Mouvement général.)

Quel est le lien qui nous tenait tous unis, tous serrés les uns aux autres, dans les rangs de cette majorité? C'était le danger, danger très grand, celui de périr durant une révolte à main armée. Ce danger tout matériel, il a cessé, et l'ensemble de la majorité a disparu.

(*Voix nombreuses :* C'est vrai !)

Nous avons en effet, messieurs, traversé des temps de danger bien grave; et si je les rappelle aujourd'hui, ce n'est pas pour irriter des passions que je voudrais au contraire voir s'apaiser, ce n'est pas pour nous irriter les uns les autres, c'est seulement pour bien marquer le chemin qui a été parcouru et celui qui reste à parcourir.

Le danger, dis-je, nous a tenus ensemble, et il était grand. C'est une monarchie que nous avons voulu fonder en 1830, vous le savez, une monarchie et non une république. Or, il faut appeler les choses par leur nom, il y avait des hommes qui voulaient nous conduire à la république. Il fallait donc nous arrêter, nous arrêter quelque part. Que ce fût sur le terrain fixé par l'illustre Casimir Périer, ou sur le terrain que M. Barrot aurait préféré, il fallait s'arrêter quelque part, et là il fallait se défendre. Cela serait arrivé à M. Barrot comme à nous. Eh bien, messieurs, ce n'est pas moi qui ai choisi le terrain; j'ai suivi l'illustre Périer, je me suis jeté dans la place, et j'ai contribué à la défendre avec tous les bons et vaillans citoyens qui voulaient sauver l'ordre de choses que nous avions fondé. Ce que j'ai fait, j'en atteste mon pays, je l'ai fait de la meilleure foi du monde; et, en le faisant, je n'ai cru sacrifier ni la liberté, ni la révolution, des entrailles de laquelle je suis sorti. Le service que je rendais à l'ordre public, j'ai cru le rendre à la liberté même, et je l'ai rendu sans réserve; j'ai exposé tout ce que j'avais de plus cher, ma réputation, mon honneur; j'ai bravé les attaques les plus cruelles; et si après l'honneur on peut compter quelque chose encore, je n'ai pas même ménagé ma vie, car les ordres que je contribuais à faire adopter dans les conseils du gouvernement, je courais les faire exécuter moi-même. Il y a de tous côtés ici des amis de l'ordre; et je puis dire avec orgueil à la face de mon pays, si parmi eux il y en a qui aient fait autant que moi, il n'y en a aucun qui ait fait davantage. (C'est vrai! c'est vrai!)

Quelle était alors notre situation? Nous étions en présence de la révolte attaquant le gouvernement à main armée. Nos lois lui laissaient des moyens redoutables. Elle pouvait tous les matins proclamer la république, ou la dynastie déchue, au moyen d'une presse sans frein. Elle pouvait même, au moyen des crieurs publics, porter dans les rues ces provocations insensées, et convertir l'action de la presse en une action matérielle sur la place publique. Elle avait, par le moyen des associations, la faculté de recruter publiquement ses adhérens, avec le but avoué de renverser le gouvernement. Quand enfin elle avait combattu, et qu'elle avait été vaincue, elle pouvait résister à la justice en refusant seulement de comparaître. Il suffisait pour cela aux accusés de ne pas vouloir se rendre de leur prison au tribunal.

C'étaient là des moyens tout puissans, que nous ne pouvions consentir à laisser à la révolte. Nous l'avons vaincue d'abord par les armes, puis nous lui avons enlevé par la loi tous les moyens dont elle faisait un si monstrueux usage. Nous lui avons interdit le cri dans les rues, la provocation quotidienne au renversement du gouvernement, la faculté de s'associer pour accomplir ce renversement, enfin la résistance tumultueuse à la justice.

Les lois que nous avons présentées dans ce but ont excité de vifs débats, et cela devait être; mais un sentiment plus puissant, celui du danger présent et imminent, les a fait adopter.

Aujourd'hui le temps a marché. Quel est donc le résultat? La liberté véritable a-t-elle péri? Non. La discussion des actes du gouvernement est libre, libre jusqu'à la calomnie; toute association pour un but utile est libre; la justice assurément est respectée sans être devenue cruelle. La révolte seule a péri.

Quand nous discutons sur les lois de septembre, sur leur origine et sur leur maintien, je crains bien que ce ne soit là qu'une manière de nous irriter les uns les autres. Si cette discussion signifie quelque chose, *elle* signifie apparemment que les résultats acquis, nous voulons les conserver. Or, j'imagine que personne ici, pas même dans l'opposition, ne voudrait voir renaître ces temps où la presse pouvait crier aux armes; où les associations pouvaient les prendre; où les scènes, enfin, que nous avons vues devant la cour des pairs étaient possibles. Personne ne voudrait voir renaître ces temps-là; et je suis convaincu que tout le monde est intéresssé à ce que cela ne soit plus. L'opposition y est encore plus *intéressée que* qui que ce soit, et les belles paroles de M. Barrot, que vous avez entendues hier, et qui ont produit tant d'effet, ne l'auraient pas produit assurément, au bruit des émeutes, il y a quatre ans. (Mouvement.) Ce qui se passait alors tournait au dommage de tout le monde; et, j'ose le dire, au dommage de l'opposition, encore plus que d'aucune partie de cette chambre. (Très bien!)

Tels sont donc les résultats acquis : on ne peut plus tous les matins proclamer par la presse le but de renverser le gouvernement; on ne peut plus s'associer pour ce but; on ne plus, en l'insultant, arrêter la justice. Voilà des résultats acquis au profit de tout le monde, que personne ne voudra sacrifier, que, pour mon compte, je ne voudrais jamais compromettre. (Très bien! très bien!) On veut dire cela ou rien, quand on parle des lois de septembre, et sur ce terrain tout le monde est et doit être d'accord. (Approbation générale.)

Mais ces résultats, ils sont, comme je viens de le dire, acquis. C'est

l'œuvre de quatre ans d'une lutte continue. Mais depuis qu'ils ont été produits, le calme est rentré de jour en jour dans les esprits; les temps ont changé progressivement, et cette vue du danger s'écartant, un changement s'est manifesté dans le pays comme dans tous les grands corps de l'état. Cette majorité législative, long-temps si compacte, a commencé à perdre son ensemble : M. Duvergier de Hauranne le remarquait lui-même au commencement de la session de 1836.

A ce sujet, vous me permettrez, messieurs, de vous rappeler ce vote fameux sur la question des rentes, vote qui, pour moi, est un souvenir ineffaçable, car il m'obligea, peu de temps après, à accepter, bien à regret, la responsabilité principale du gouvernement de l'état.

On a dit, et avec raison, que ce vote n'avait pas eu pour but de renverser le cabinet du 11 octobre. Cela est vrai, sans doute; mais je vous prie de voir ce qu'il y avait de politique dans ce vote. Le cabinet du 11 octobre, si ferme, comme on a dit, si dévoué à sa tâche, ce cabinet dit alors à la chambre : Si vous accueillez la demande immédiate de la réduction des rentes, je me retire. Et cette chambre, qui lui avait voté tant d'ordres du jour motivés, passa outre, et adopta la proposition décisive qui entraînait le renversement du cabinet. Je n'hésite pas à dire qu'une année auparavant, au moment du danger, ce vote n'aurait pas été émis, et que la chambre se serait arrêtée devant la déclaration du ministère. (Marques générales d'assentiment.)

Déjà, messieurs, des dispositions diverses s'étaient manifestées dans le sein de la majorité; mais à partir de ce jour, apparurent dans son sein deux tendances, non pas contraires, mais au moins divergentes.

Il y avait des hommes qui, à cette époque, se disaient déjà, et qui se sont dit davantage depuis :

« Aujourd'hui, tout ce qu'on pouvait demander à la législation, on l'a obtenu. Sans nier l'imprévu toujours caché dans l'avenir, aujourd'hui on a fait par la législation tout ce qui était nécessaire et manifestement utile. Maintenant il faut calmer le pays. Tout ce qu'on pourrait obtenir par des lois nouvelles ne vaudrait pas en efficacité l'irritation qu'on produirait dans les esprits. Il faut donc calmer le pays; il faut retenir les esprits qui tendraient à s'éloigner, ou conquérir ceux qui tendraient à se rapprocher. Il faut pour cela montrer une disposition confiante, amicale, à tout le monde; et comme c'est surtout par le choix des fonctionnaires qu'un gouvernement marque particulièrement sa direction, il ne faut pas sans doute appeler aux fonctions publiques des hommes dont les opinions soient incompatibles avec celles du gouvernement; mais il y a certains hommes auxquels il faut procurer la grande expérience des affaires; il faut non

pas leur demander l'abjuration de leurs opinions antérieures, car ce serait les déshonorer, mais les mettre en présence des affaires; il faut, en un mot, faire un pas pour rattacher à soi cette partie de la majorité qui semble s'éloigner. »

Les hommes qui se sont tracé cette ligne de conduite, sont ceux qui ont formé et appuyé le cabinet du 22 février.

A côté d'eux, sur-le-champ, le même jour, d'autres hommes que je respecte, que j'honore, auprès desquels j'ai servi pendant long-temps, mais qui me permettront de parler de leurs opinions avec une franchise égale à celle qu'ils ont montrée en parlant des miennes; ces hommes ont dit :

« Le ministère du 22 février marche à gauche; il va périr dans les abîmes de l'opposition; cette manière de dire qu'il faut calmer, n'est qu'une manière détournée de laisser relâcher les ressorts du gouvernement. Tout n'est pas fait encore par les lois, quoi qu'on en dise. Sans doute ces lois causent de l'irritation quand on les apporte; mais il y a la discussion, le combat de tribune, et c'est une des choses qui contribuent le plus à la force du gouvernement. Quant au personnel administratif, le cabinet du 22 février se trompe encore. Nous avons souffert quelquefois des divisions de l'administration; il ne faut plus les tolérer. Il faut une administration homogène; il faut surtout ne prendre que dans certains rangs, dans les rangs des hommes qui ont toujours voté comme nous, des fonctionnaires éprouvés et parfaitement conformes à nous. Et si par hasard on sort de ces rangs pour aller à des hommes qui ont pensé autrement, ce doit être au prix d'une abjuration bien positive de leurs premières opinions. »

Voilà, messieurs, sans exagération, sans calomnie, voilà la seconde tendance qui se manifesta à côté et en dehors du cabinet du 22 février, au moment de sa formation. Cette seconde tendance a prévalu dans le ministère à partir du 6 septembre. Là est toute la question; je l'aborde franchement, sans détour, sans ambiguité. Je veux ici la clarté pour moi comme pour mes adversaires politiques.

Eh bien! savez-vous quelles objections j'adresse à cette politique qui, cherchant à se donner un nom, s'est appelée, je crois, la *politique homogène?* Je lui adresse les sérieuses objections que voici :

Son principe prend sa source dans des sentimens honorables, mais ce principe est fâcheux;

Les actes qui en sont découlés depuis le 6 septembre ont été malheureux;

Quoiqu'elle n'ait été qu'à demi essayée, cette politique a échoué;

Elle se trompe sur le vrai danger du pays, et, en cherchant à se pour-

naissance de ces complots arrive-t-elle? aux complices seuls. Or, quand la peine de mort n'arrête pas les complices, une peine correctionnelle sur la non révélation y fera-t-elle quelque chose? Et quant aux honnêtes gens que le hasard met en possession de quelque symptôme un peu significatif, ils viennent eux-mêmes le révéler. J'ai pu m'en convaincre comme ministre de l'intérieur, et tout récemment l'administration du 6 septembre a pu s'en convaincre elle-même. On a découvert une machine dont l'auteur s'est suicidé : comment? par la révélation spontanée d'un honnête homme qui avait tout découvert.

Nous nous étions dit qu'une telle loi ne ferait rien sur les complices, qui ne sont pas retenus par la peine de mort, et rien sur les honnêtes gens, qui accourent par instinct, par entraînement, révéler ce qu'ils savent. Nous nous étions dit surtout que la loi proposée touchait à des sentimens si profonds, qu'elle exigeait de revenir sur des modifications si importantes, si bien accueillies par l'opinion, lorsqu'elles ont été faites il y a six ans dans nos codes, qu'en l'apportant on troublerait et agiterait dangereusement l'opinion publique, et qu'on ne rendrait service ni au roi, ni au pays. L'évènement me semble avoir suffisamment justifié de telles prévisions.

Je dis donc à cette politique si prompte à recourir à la législation, que dans mon opinion ses actes ont été malheureux. (Mouvemens en sens divers.)

Quant à la manière de se conduire à l'égard des hommes, je dis encore que je la crois tout aussi malheureuse, j'ajouterai qu'elle est inapplicable.

On a parlé des choix du 22 février; on me permettra ici de dire quelque chose sur ces choix. Il paraît que dans la commission des fonds secrets, ils sont devenus un sujet grave qui a préoccupé la commission et le gouvernement.

Eh bien! messieurs, cette politique qui s'imagine que lorsque l'opinion s'ébranle, semble hésiter, peut-être s'éloigner, que lorsqu'une telle chose arrive, resserrer fortement les liens du personnel administratif, ne prendre que des agens tout-à-fait identiques à soi, ce soit le moyen de ramener l'opinion; je dis qu'elle peut le croire, mais je dis que cette croyance n'a rien de pratique.

On est venu se plaindre ici (et l'honorable M. Jaubert, dont la franchise est bien connue, nous permettra d'en avoir également à son égard) des choix faits par le 22 février en fait de hauts fonctionnaires.

Eh bien! quant aux personnes, oui, il faut qu'une administration soit homogène; oui, il ne faut pas que des agens marchent dans une direction quand le gouvernement marche dans une autre; mais si on s'imagine que c'est à force de destitutions ou d'exclusions dans les choix qu'on arrive à

ce résultat, je dis qu'on se trompe. Pour moi, j'ai entendu discuter dans le conseil (et j'ai provoqué moi-même cette discussion) jusqu'à quel point on pouvait faire sentir le joug du gouvernement à de hauts fonctionnaires, quelque talent qu'ils eussent, qui venaient se séparer de lui dans des occasions solennelles; eh bien! dans la pratique, nous avons reconnu que cela était impossible. Je dis plus, je dis, quoique je sache fort bien tout ce que l'entraînement de la lutte amène à faire, que je doute fort qu'on osât pratiquer cette politique, présentée ici comme devant rendre l'administration plus homogène; je doute, par exemple, qu'on osât remplacer vingt-cinq ou trente préfets. Ne croyez pas qu'agir ainsi ce soit ramener l'opinion qui hésite; c'est, au contraire, diminuer sa clientelle. Ne pas vouloir faire certains choix, les condamner, ne croyez pas que ce soit resserrer l'unité du gouvernement et augmenter sa force; c'est, je le répète, diminuer la clientelle nécessaire à sa cause.

Oui, il faut de l'unité : savez-vous où elle est? Elle est beaucoup plus souvent dans l'énergie du chef qui dirige l'administration, et dans la confiance qu'il inspire aux fonctionnaires, dans l'ardeur qu'il met à les défendre quand ils sont attaqués; elle est là beaucoup plus que dans les destitutions, ou dans l'esprit exclusif des choix. (Très bien! très bien!)

Quant à moi, voilà, messieurs, ce que la pratique m'a appris, et je ne dirai qu'un mot à ce sujet sur les choix du 22 février. Le même jour, dans la même ordonnance, ou dans le même numéro du *Moniteur*, cinq nominations ont paru. Trois appartenaient à ce que l'on appelait l'opinion de la résistance la plus vive, et je crois avoir fait des choix honorables dont je puis m'applaudir. Deux autres, ils me permettront de les nommer, MM. Félix Réal et Dufaure, appartenaient à des opinions que je n'ai pas toujours partagées. On a dit que c'était là un engagement que j'avais pris pour satisfaire certaines opinions. Messieurs, je démens ce fait; non, je n'avais pas pris d'engagement, et je crois avoir trop d'expérience pour en prendre jamais.

Savez-vous quelle a été ma pensée? J'ai voulu que le gouvernement, au lieu de se restreindre, s'étendît. J'ai vu non loin de nous des hommes honorables, des hommes capables; j'étais convaincu qu'il ne leur manquait, pour adopter tout-à-fait les opinions que je croyais les bonnes, que d'être mis en présence des affaires. Je n'ai pas attendu que M. Dufaure et M. Réal me le demandassent; le fait est que j'ai offert à M. Dufaure et à M. Réal d'entrer dans les fonctions publiques. Je ne leur ai pas demandé de démentir leurs opinions antérieures, je leur ai dit : Allez aux affaires, voilà la meilleure des expériences. (Nouvelle sensation.)

Eh bien! en présence de ce fait, je soutiens que cette politique est la meilleure pour un gouvernement qui voudra être puissant, large, qui

voudra faire des conquêtes à l'égard des hommes; je soutiens que cette politique est la meilleure, et que celle qui, sous prétexte de devenir plus homogène, tendra à se resserrer, ne fera que diminuer sa force pour elle-même et pour la cause à laquelle elle est attachée. (Très-bien!)

Je dis donc que cette politique, dont le principe suivant moi est dans l'habitude, contractée au milieu de troubles profonds, de s'alarmer facilement, de recourir souvent à la législation, d'être exclusif à l'égard des hommes, je dis que cette politique a été malheureuse dans ses actes; je dis plus, je dis que, fût-elle bonne en soi, elle n'a été qu'à demi essayée, et que cependant elle a échoué. Je dis qu'elle n'a été qu'à demi essayée; car tout le monde le sait, si elle avait été essayée en entier, ce sont les conseils de guerre pour tous les accusés civils et militaires qu'on nous aurait apportés. Elle n'a été encore qu'à demi essayée quant aux personnes, car enfin, les destitutions auxquelles on a fait allusion n'ont pas eu lieu. Ainsi, on ne l'a qu'à demi essayée, et quant aux choses, et quant aux hommes; cependant elle a échoué, car le rejet de la loi de disjonction est un souvenir présent à tous les esprits.

On dit, il est vrai, que le jour du vote de la loi de disjonction, la majorité n'avait pas abandonné le ministère. Je ne le prétends pas. On dit que le cabinet ne s'est dissous que parce qu'on s'aperçut qu'un ministre, que pour mon compte j'ai vu remplir habilement et avec zèle les fonctions dont il était chargé de mon temps, et que je regrette qu'on lui ait enlevées, dans l'intérêt du pays (marques d'adhésion); on dit que le cabinet ne s'est dissous que parce qu'on s'était aperçu tout à coup de l'insuffisance de ce ministre. (Mouvement.)

Ce n'est pas moi qui l'ai dit, messieurs; je le rapporte, et plus que personne je lui rends justice. Mais je le demande, comment s'est-il fait que la nécessité de remplacer M. de Gasparin ne soit définitivement apparue que le lendemain du rejet de la loi de disjonction? Je dis que ce jour-là la politique que je désigne ici a senti qu'elle avait essuyé un grand échec, et qu'elle avait besoin de se modifier. Et quant à sa direction relativement aux hommes, je n'ai, pour vous prouver si cette politique a l'assentiment général, qu'à vous rappeler une chose.

Lorsque l'honorable M. Jaubert, avec la franchise que vous lui connaissez, est venu à cette tribune annoncer cette politique relativement aux hommes, il a produit, malgré son esprit et son courage, malgré tout l'intérêt qu'inspire son talent si hardi, il a produit une impression si vive, que très injustement, du moins je le crois et je l'ai dit à ses amis, on a prétendu qu'il avait contribué au rejet de la loi de disjonction. Pour mon compte, je crois qu'il n'y a pas contribué plus qu'aucun de ses amis. (Mouvement prolongé en sens divers.)

Je dis que cette politique, ni dans les choses ni dans ses dispositions à l'égard des personnes, n'a réussi. Or, c'est un grand dommage, c'est un grand inconvénient pour cette politique qui s'adresse au pays légal, et qui a raison, de n'avoir pas réussi auprès du pays légal.

Je ne lui conteste pas que beaucoup d'hommes honorables, sincèrement patriotes, et qui partagent une partie de ses alarmes, lui soient sincèrement dévoués; je demande toutefois si, dans ses actes, dans ses théories, elle est parvenue à réunir une masse suffisante d'adhérens pour pouvoir gouverner? (*A gauche*. Très bien! très bien!) Je dis plus, je dis qu'à mon sens elle se trompe sur la nature du danger auquel le gouvernement actuel est exposé. Elle a cherché depuis six mois à se pourvoir contre un danger qui n'est plus aujourd'hui le danger réel, et elle a fait naître, non pas tout-à-fait, mais à un certain degré, le seul danger véritable auquel ce gouvernement-ci soit exposé. Le danger contre lequel elle a cherché à se pourvoir, c'est le danger matériel d'un acte de violence contre le gouvernement. Je puis me tromper; cependant je sais tout aussi bien qu'un autre regarder autour de moi, j'ai été long-temps ministre de l'intérieur, je crois connaître mon pays, il n'y a pas long-temps que je suis sorti des affaires. Eh bien! à mon avis (je ne parle pas de l'avenir, mais de la situation dans laquelle nous nous trouvons), quand on cherche à se pourvoir contre le danger matériel, contre l'attaque de vive force, on se trompe, ce n'est plus là aujourd'hui le vrai danger. En tout cas, on s'est bien peu armé depuis six mois contre le danger matériel; car cette loi de disjonction on ne l'a pas obtenue; et la loi de non-révélation, vous voyez que tous les membres du cabinet, *excepté* un seul, ont paru l'abandonner. La politique dont il s'agit, n'a donc rien fait de sérieux pour se garantir contre le danger matériel; elle a essayé et n'a pas réussi. Mais il y a un autre danger vers lequel je crois pouvoir dire sans hésitation qu'elle a fait faire quelques pas au pays. Je m'adresse ici à tous les hommes que la vivacité des passions politiques n'aveugle pas assez pour leur enlever la liberté de leur jugement. Eh bien! qu'entendez-vous dire de tous côtés des dangers qui peuvent menacer le gouvernement? ceci : L'émeute est finie, les attaques de vive force ne sont plus à craindre; mais quelles seront les élections prochaines?

Ce mot, messieurs, ce mot révèle le vrai danger. Le gouvernement a vaincu toutes les attaques matérielles dont il a été l'objet; mais il lui arrive ce que tous les gouvernemens, jusqu'à ce jour, ont vu leur arriver; ils ont vaincu les difficultés du premier établissement, ils ont vaincu les attaques matérielles. Ce qu'ils n'ont pas fait, c'est de conquérir et de garder l'opinion publique. (Adhésion générale.)

Ce que tout le monde craint, et avec raison, c'est qu'une révolution

dans l'opinion publique, agissant sur les corps électoraux, n'amène peut-être dans les pouvoirs publics une direction égarée, et qui pourrait compromettre le gouvernement et son avenir.

Quant à moi, je soutiens avec une conviction profonde qu'en cherchant à se pourvoir sans cesse contre un danger matériel déjà loin de nous, le gouvernement a fait, sans le savoir, des pas vers le seul danger sérieux qui le menaçait. (*Plusieurs voix*. Très bien!)

Et je le demande à tous les hommes de bonne foi, n'est-il pas vrai que depuis six mois l'opinion publique a subi, je n'exagère rien, une certaine altération? (Sensation.)

M. Arago. Dites amélioration, et non pas altération. (Rires à gauche.)

M. Thiers. J'ai dit, messieurs, quel était, suivant moi, le principe de cette politique honorable, mais j'ose dire trop ombrageuse; quels avaient été ses actes.

J'ai dit qu'elle avait reçu de l'évènement un jugement sévère, car elle n'a pas réussi.

J'ai dit enfin que, dans ma conviction d'homme qui a acquis quelque expérience, elle cherchait à se pourvoir contre un danger déjà loin de nous, et qu'elle fermait les yeux sur le seul danger réel qui nous menaçait.

Je dois, messieurs, ajouter une chose, et ici je ne veux ni m'occuper de détails personnels, ni de récriminations, mais je prie la chambre de se souvenir qu'hier, sans nommer la politique du 22 février, on l'a cependant désignée assez clairement pour que tout le monde la reconnût. Et c'est là, je le déclare, ce qui a rendu stricte, invincible pour moi, l'obligation de parler aujourd'hui

On a prétendu à cette tribune que toutes les fois que le gouvernement avait montré une disposition qui avait obtenu quelques ménagemens de ce côté (l'orateur montre le côté gauche), le pays avait été inquiet.

L'honorable M. Guizot a dit cela hier, je ne m'en plains pas.

Cependant, messieurs, qu'il me soit permis de dire que cette parole si grave de la part d'un ancien collègue, de la part d'un homme qui me connaît, que cette parole tendait à dire, non pas sans doute dans son intention, mais dans le fait, que lorsque j'avais eu l'honneur de diriger les destinées de mon pays, le pays avait été inquiet.

Eh bien! messieurs, dans cette double tendance qui est sortie du cabinet du 11 octobre, et qui s'est manifestée, soit au 22 février, soit au 6 septembre, on dit que c'est la politique à laquelle j'étais attaché qui inspirait des inquiétudes. Qu'il me soit permis de demander si l'autre politique que je désigne ici n'inspire pas aussi certaines inquiétudes. (*Plusieurs voix :* Très bien!)

Qu'il me soit permis de dire que cette politique que j'appelle homogène,

car c'est le nom qu'elle s'est donné; que cette politique, qui ne peut pas être confiée à des hommes plus élevés et plus capables, que cette politique cependant se défie un peu d'elle-même, et que les inquiétudes qu'elle inspire quelquefois, elle n'est pas sans les partager elle-même à un certain degré. (Rires approbatifs.)

J'en donne pour preuve qu'à toutes les époques elle a cherché à devenir, de politique homogène, politique de coalition. Qu'il me soit permis de lui dire sans récriminations et avec respect qu'à toutes les époques elle a regardé pour elle-même, comme une extrémité, de se produire dans son homogénéité toute entière. (On rit.)

Qu'il me soit permis de lui rappeler que pendant tout le 11 octobre elle a cru qu'il lui importait de n'être pas seule; qu'au 6 septembre, elle a cru devoir rompre son homogénéité en s'adressant à M. le comte Molé; qu'après le rejet de la loi de disjonction, elle n'a pas voulu se produire dans son homogénéité, car elle m'a fait l'honneur, dont j'ai été touché, que j'ai reçu d'un ancien collègue comme je le devais, elle m'a fait l'honneur de vouloir, avec l'aide de ma personne, devenir encore politique de coalition. Après moi, elle s'est encore adressée à d'autres, et ce n'est qu'à la fin de la crise qu'elle a consenti à se produire elle-même et toute seule. Et j'ajouterai que les inquiétudes, que dans sa sincérité, mais aussi dans son ardeur, elle inspire peut-être au pays, peuvent être assez haut partagées, car nous avons, au lieu du cabinet de M. Guizot, le cabinet du 15 avril. (Rires approbatifs aux extrémités.)

J'ajouterai que si elle m'a reproché les ménagemens que la politique du 22 février avait obtenus de l'honorable M. Odilon Barrot, *elle a obtenu* hier de l'opposition plus que des ménagemens, mais des vœux. M. Barrot lui a adressé un mot, à mon avis, bien grave. M. Barrot lui a dit : Je vous souhaite. (Nouvelle hilarité.)

Eh bien! non pas par des motifs personnels, car si l'ambition était chez moi supérieure aux convictions, je serais aujourd'hui ministre; mais, dans la profonde conviction que je sers bien mon pays, je lui dis : Moi, je ne vous souhaite pas, et à cause de cela je donne ma boule blanche au cabinet du 15 avril. (Mouvement d'adhésion.) Je dis enfin à cette politique qu'elle n'a plus son à-propos; elle l'a eu dans nos jours de danger, elle l'aurait tout au plus si l'émeute venait le lui rendre.

Aujourd'hui, comme heureusement il n'est donné à personne de faire renaître ces dangers, je dis que cet à-propos elle ne l'a plus; non pas que, dans cette chambre, il y ait de l'exclusion pour les personnes, non : les personnes peuvent venir, elles auraient peut-être la majorité, mais je n'ajoute qu'un mot, les personnes sans les choses.

BULLETIN.

L'amnistie, le grand fait de la semaine, que les partis éloignés du pouvoir n'osaient pas espérer, du moins avec tant de largeur, et que les doctrinaires, dans les jours suprêmes de leur règne éphémère du 6 septembre au 15 avril, avaient répudiée, honnie et traitée superbement comme une absurdité impossible; l'amnistie avait à peine fait son apparition dans le monde, qu'elle a eu un sort singulier, bien différent du sort de cet équivoque enfant dont parle une vieille épigramme assez connue du XVII[e] siècle; *tous les partis auraient voulu l'avoir faite*, et celui-là surtout qui la reniait le plus audacieusement avant sa naissance, le parti doctrinaire; il voit aujourd'hui de quels applaudissemens elle est accueillie, et il regrette amèrement de n'avoir pu en être le père.

L'opposition radicale, à travers sa joie sincère de voir les prisons ouvertes et des malheureux rendus à la liberté, dissimule mal combien elle est fâchée que l'acte de clémence ait été signé par M. Barthe, et accompli sous l'influence d'hommes modérés et fermes, tels que M. le comte Molé et M. de Montalivet, qui ont donné tant de gages à la cause de l'ordre et à la défense des lois depuis sept ans; elle aurait mieux aimé sans doute, cette opposition qui se berce, depuis la même époque, de tant d'illusions, qu'une aussi grande mesure, destinée à marquer une profonde distinction entre le passé et l'avenir, si les factions le permettent, lui eût été réservée à elle-même, car l'opposition radicale se flatte que beaucoup de choses lui sont réservées en France, que sa destinée l'appelle à toutes les réparations, à toutes les grandeurs, à toutes les prospérités. Proclamée par elle, l'amnistie eût été un désaveu complet du passé, une déclaration du pouvoir qu'il s'est trompé depuis 1830, qu'il a sévi avec une cruauté inutile contre des hommes qui méritaient de triompher et qui triompheront tôt ou tard; c'eût été un hommage

tardif, mais manifeste, à la souveraineté de l'émeute. On ne l'a pas voulu; la royauté, en pardonnant à ses ennemis, reste armée des mêmes lois qui l'ont protégée, dans ces derniers temps, contre les outrages directs et les attaques à force ouverte; elle espère que le combat ne recommencera pas, mais son gouvernement veut pouvoir descendre, pour elle et à sa place, dans l'arène, s'il le fallait encore, à Dieu ne plaise! avec les mêmes moyens de défense, les mêmes secours légaux, et seulement avec un prestige de plus, l'immense popularité que la clémence assure à la couronne. Il a suspendu ses armes, en signe de concorde et d'oubli; mais s'il était forcé de les reprendre, il les a d'avance consacrées et retrempées par l'amnistie.

Voilà pourquoi il était impossible d'admettre à la participation et à l'honneur de cette généreuse mesure aucun membre de l'opposition systématique; il y avait aussi l'intérêt des condamnés, qui auraient attendu trop long-temps, car le jour de l'opposition radicale, avec laquelle M. Barrot s'égare trop souvent, est loin, bien loin d'être arrivé.

Les doctrinaires ne devaient pas davantage être chargés d'amnistier les condamnés politiques; ils auraient fait d'un acte qui doit rehausser dans l'opinion la monarchie de juillet et l'attacher par de profondes racines au sol de la France, un moyen de demander grace pour eux-mêmes à l'opinion publique et de raccommoder un peu leur détestable situation. Nul doute que l'amnistie n'eût fini par leur convenir, personne n'en avait plus besoin qu'eux, personne n'aurait essayé d'en tirer plus de profit pour la prolongation factice d'une existence ministérielle, que nous avons vue, lors de la dernière crise, se cramponner malheureusement à toutes les combinaisons les plus folles. Les doctrinaires avaient déjà recouru à *l'idée* d'une amnistie dans des circonstances beaucoup moins critiques pour eux; on se souvient de la crise de novembre 1834 : les doctrinaires eurent peur alors d'être exclus du pouvoir par le parti intermédiaire qui se formait déjà entre eux et la gauche, et qui commençait à faire écouter ses remontrances; ils s'avisèrent de l'amnistie comme d'un expédient pour sauver leurs portefeuilles, ils n'ont jamais eu d'autre politique, et M. Guizot écrivit au maréchal Gérard cette lettre qu'on n'a point oubliée, que le maréchal a conservée avec curiosité, comme un billet bon à garder toujours, bon à montrer quelquefois à ceux qui douteraient encore de l'esprit de conciliation que sait apporter M. Guizot dans les affaires, lorsqu'il s'agit de ses intérêts d'ambition et de l'influence de sa petite église.

A plus forte raison auraient-ils reconnu et accepté la nécessité de l'amnistie, aujourd'hui que, dans des circonstances meilleures et plus oppor-

tunes, la volonté royale leur en aurait imposé la loi : ils auraient exécuté par courtisannerie ce que d'autres ont accompli par conviction. Nous n'en voudrions d'autre preuve que la fureur qui éclate dans leurs journaux contre les hommes qui leur ont enlevé cet honneur. S'ils osaient, ils accuseraient le roi lui-même, qui semble avoir attendu leur retraite pour donner un libre cours à sa pensée généreuse ; ils voient bien que l'amnistie a été faite, non pas seulement sans eux, mais contre eux ; ils croient avoir été à la fois victimes et dupes, ils souffrent dans leur ambition et dans leur amour-propre : c'est là tout le secret de leurs colères contre le cabinet du 15 avril. Écoutez attentivement les feuilles qui leur sont restées fidèles ; écoutez le *Journal de Paris*, écoutez *la Paix*, vous verrez que le plus grand tort de l'amnistie à leurs yeux, c'est de n'être pas leur ouvrage. Pourquoi ne les a-t-on pas appelés pour cette besogne, eux, qui sont d'anciens serviteurs, qui ont toujous accordé docilement tout ce qu'on leur a demandé, et plus encore? Pourquoi ne leur a-t-on pas donné la préférence? Tel est, à peu près, le langage de *la Paix*, journal écrit pour les rares commerçans qui trouvent de bon goût d'étudier, à leurs momens perdus, les théories du gouvernement doctrinaire. Une feuille de l'opposition de gauche la plus avancée avait déclaré que l'exécution de l'amnistie n'aurait jamais pu être confiée à M. Guizot, qui a poussé le système de répression jusqu'à la violence, qui a voulu perpétuer son règne, et qui, par cela même, s'est montré indigne et incapable de rester à la tête des affaires le jour où l'on devait entrer dans une voie nouvelle de conciliation. *La Paix* répond, au nom de ses patrons, que ce n'est pas là une raison pour priver M. Guizot du bonheur de convier à une touchante union de tous les cœurs et de toutes les intelligences les coupables qu'il a frappés sans pitié : « N'en déplaise au *Siècle*, cette conséquence-là, s'écrie *la Paix*, nous semble être en raison inverse du carré du bon sens ! » Vous verrez que le bon sens de la France, pour mériter d'être élevé au carré ou à quelque autre puissance supérieure par les doctrinaires, sera obligé de reconnaître qu'ils ont le droit de tout faire et de tout défaire successivement dans notre pays, qu'à eux seuls a été donné le pouvoir de lier et délier, que nulle résistance n'est possible sans eux, et que la clémence également, si elle ne vient d'eux-mêmes, manque son effet et perd sa moralité.

Certes, nous l'avons dit, l'amnistie des vaincus n'aurait pas pu, sans danger pour la cause de l'ordre, être proclamée par un ministère d'opposition ridicule. Mais M. Molé, M. de Montalivet, sans avoir pris part à toutes les violences d'une lutte nécessaire, sans les avoir approuvées ni voulu les éterniser comme moyens ordinaires de gouvernement, ne sont

tardif, mais manifeste, à la souveraineté de l'émeute. On ne l'a pas voulu; la royauté, en pardonnant à ses ennemis, reste armée des mêmes lois qui l'ont protégée, dans ces derniers temps, contre les outrages directs et les attaques à force ouverte; elle espère que le combat ne recommencera pas, mais son gouvernement veut pouvoir descendre, pour elle et à sa place, dans l'arène, s'il le fallait encore, à Dieu ne plaise! avec les mêmes moyens de défense, les mêmes secours légaux, et seulement avec un prestige de plus, l'immense popularité que la clémence assure à la couronne. Il a suspendu ses armes, en signe de concorde et d'oubli; mais s'il était forcé de les reprendre, il les a d'avance consacrées et retrempées par l'amnistie.

Voilà pourquoi il était impossible d'admettre à la participation et à l'honneur de cette généreuse mesure aucun membre de l'opposition systématique; il y avait aussi l'intérêt des condamnés, qui auraient attendu trop long-temps, car le jour de l'opposition radicale, avec laquelle M. Barrot s'égare trop souvent, est loin, bien loin d'être arrivé.

Les doctrinaires ne devaient pas davantage être chargés d'amnistier les condamnés politiques; ils auraient fait d'un acte qui doit rehausser dans l'opinion la monarchie de juillet et l'attacher par de profondes racines au sol de la France, un moyen de demander grace pour eux-mêmes à l'opinion publique et de raccommoder un peu leur détestable situation. Nul doute que l'amnistie n'eût fini par leur convenir, personne n'en avait plus besoin qu'eux, personne n'aurait essayé d'en tirer plus de profit pour la prolongation factice d'une existence ministérielle, que nous avons vue, lors de la dernière crise, se cramponner malheureusement à toutes les combinaisons les plus folles. Les doctrinaires avaient déjà recouru à l'idée d'une amnistie dans des circonstances beaucoup moins critiques pour eux; on se souvient de la crise de novembre 1834 : les doctrinaires eurent peur alors d'être exclus du pouvoir par le parti intermédiaire qui se formait déjà entre eux et la gauche, et qui commençait à faire écouter ses remontrances; ils s'avisèrent de l'amnistie comme d'un expédient pour sauver leurs portefeuilles, ils n'ont jamais eu d'autre politique, et M. Guizot écrivit au maréchal Gérard cette lettre qu'on n'a point oubliée, que le maréchal a conservée avec curiosité, comme un billet bon à garder toujours, bon à montrer quelquefois à ceux qui douteraient encore de l'esprit de conciliation que sait apporter M. Guizot dans les affaires, lorsqu'il s'agit de ses intérêts d'ambition et de l'influence de sa petite église.

A plus forte raison auraient-ils reconnu et accepté la nécessité de l'amnistie, aujourd'hui que, dans des circonstances meilleures et plus oppor-

connaissance publique, si ce n'est celle des prisonniers, remonteraient plus vite et plus facilement jusqu'au trône : pour tout ce que fait M. de Montalivet, la fiction constitutionnelle, qui rend les ministres seuls responsables de toutes choses, devient plus transparente, plus insaisissable, et l'on est accoutumé à voir derrière lui la pensée royale. Aussi le ministère a-t-il été bientôt d'accord pour inaugurer sa politique nouvelle, et il y a une gloire, une habileté, tout au moins, qu'on ne lui refusera pas, c'est d'avoir agi rapidement, c'est de n'avoir pas attendu que les mesures qu'il préparait lui fussent arrachées une à une par les interpellations de la tribune et la polémique impérieuse de la presse. Pour la première fois peut-être, la presse a été en retard avec le ministère et s'est trouvée prise à l'improviste. La revue du 7 mai a été demandée par les journaux alors seulement qu'elle était convenue, décidée, comme un des actes irrévocables du programme de réparation du 15 avril. On sait maintenant avec quel enthousiasme trente-quatre mille hommes de la garde nationale et de l'armée ont accueilli le roi qu'ils n'avaient pas vu passer dans leurs rangs depuis le 28 juillet 1835 ; mais on ne sait pas aussi bien peut-être que l'effet de cette revue sur le roi a hâté de quelques jours, non pas le projet, mais la réalisation de l'amnistie ; le roi, en rentrant aux Tuileries, après cette fête trop exclusivement militaire peut-être, était si heureux de l'accueil que lui avaient fait les citoyens sous les armes, qu'il voulait faire quelque chose de plus ; il dit à M. Molé, avec qui il s'entend si bien, avec qui tout était convenu depuis long-temps, depuis plus long-temps qu'on ne le suppose : « Il faut que nous fassions l'amnistie sur-le-champ ! » Et le lendemain, 8 mai, l'ordonnance était signée.

L'amnistie avait cessé d'occuper la presse lorsqu'elle a été donnée. Tout le débat si récent sur les fonds secrets avait passé sans presque l'effleurer ; il avait roulé sur d'autres questions. La presse, après s'en être beaucoup inquiétée autrefois, n'en disait mot dans le moment ; elle ajournait probablement ses instances nouvelles pour une circonstance qui approchait et qui lui semblait plus favorable, le mariage du prince royal. Mais le ministère n'a pas voulu laisser user dans les journaux ce beau sujet, qui serait devenu, comme tant d'autres, une simple thèse, un lieu commun de polémique. Il a pris les devans ; il a levé la bannière de l'amnistie : c'est bien véritablement sa bannière, et elle est intacte, elle est neuve, elle n'a pas été criblée d'avance par les mille traits de l'opposition.

Il n'est plus permis, ce nous semble, de dire aujourd'hui avec cette légèreté dédaigneuse qui ne convient qu'à peine aux oisifs de la salle des conférences : « le petit ministère. » Ou bien, si l'on persiste, il est urgent de décréter qu'il n'y a plus de grandeur possible que dans les paroles. Et

pas, que nous sachions, des hommes qui aient jamais pactisé avec la révolte. Ils ont assez résisté, en d'autres temps, pour que l'amnistie, venant d'eux, ne soit pas une amende honorable. Quoiqu'ils aient été intimement associés à la destinée de divers ministères, et peut-être parce qu'ils y ont été associés, ils sont demeurés assez populaires pour qu'on ne songe pas même à les accuser d'avoir cherché dans l'amnistie un moyen de popularité. Ils n'avaient rien à se faire pardonner, et ce n'est donc pas avec une arrière-pensée et un retour sur eux-mêmes qu'ils ont accórdé à d'autres le pardon qui honorera à jamais leur ministère. MM. Molé, Montalivet et leurs collègues ne prendront de ce grand acte ni tout l'honneur, ni tout l'avantage politique : il en restera une large part à la royauté, qui, il faut le dire, s'est attachée à l'idée d'une amnistie avec une ardeur qui avait besoin d'être contenue plutôt que stimulée. La royauté, disons-le aussi franchement, avait perdu en quelques mois, par les lois de rigueur, et plus encore par la loi d'apanage, quelque chose de cette majesté inviolable qui lui est nécessaire; il fallait qu'elle fût relevée dans l'opinion publique, qu'on avait peut-être égarée par de fausses insinuations, mais qui demande à être singulièrement ménagée, alors même qu'elle s'égare : la royauté a été rehaussée aux yeux de tous; elle a été replacée au-dessus de la région des calomnies et des pamphlets, avec une promptitude et un succès qu'osaient à peine espérer ceux-là même qui ont le plus de foi sincère à la permanence de l'ordre monarchique parmi nous.

C'est que le cabinet du 15 avril s'est hâté de comprendre sa mission et de l'accomplir; c'est que tous ses membres, ou presque tous (n'exagérons rien), avaient pris, avec eux-mêmes ou vis-à-vis du public, des engagemens qui leur imposaient un système de conciliation et de paix, et ne permettaient point d'ajournement. M. le comte Molé a toujours voulu l'amnistie, dès qu'elle a été jugée possible et bonne; il n'avait accepté le pouvoir au 6 septembre, il ne l'a gardé, au 15 avril, qu'à cette condition et avec cette espérance. M. de Montalivet n'a jamais désiré le ministère par ambition. Que viendrait-il y chercher dans les circonstances ordinaires? Il a bien autant d'influence, et une influence plus incontestée, lorsqu'il n'est pas ministre; il reste alors dans sa position officielle et intime auprès du roi, et ses conseils ne sont pas perdus, ils peuvent être écoutés à toute heure. Mais il pouvait souhaiter d'être ministre encore une fois, ne fût-ce que pour un jour, le jour où la clémence royale descendrait sur les factions abattues, pour leur offrir l'oubli du passé; il sentait bien que, s'il occupait, pour ce jour-là, le poste élevé qu'il a déjà occupé dans le gouvernement, et s'il était chargé, comme secrétaire d'état de l'intérieur, d'ouvrir les prisons, le mérite de cette œuvre d'oubli et la re-



cepterait avec joie son alliance plus intime. Si le 15 avril n'avait pas cette bonne fortune, il pourrait s'abandonner néanmoins à sa destinée, en se disant que les grands talens de tribune sont aujourd'hui moins indispensables qu'ils l'ont été dans les sept années qui viennent de s'écouler : il n'y a plus à vider, devant le parlement et le pays, ces questions de vie ou de mort qu'il a fallu résoudre précédemment, afin de consolider la monarchie de juillet. Pour le train ordinaire des affaires, pour ce qui constitue la vie habituelle d'une nation rentrée enfin dans le repos, les ministres actuels en valent d'autres, et ils valent bien, par exemple, ceux qui ont suivi ou qui suivraient encore M. Guizot.

Certes, pour peu qu'on admette qu'il y a des jours mauvais et de meilleurs jours à la tribune comme ailleurs, M. Barthe n'a rien à envier à M. Persil, et il aura sur lui l'avantage d'une parole moins âpre et moins brusque, qui s'harmonise mieux avec le système de conciliation qu'on veut faire prévaloir. M. de Montalivet s'offenserait justement, quoiqu'il n'ait jamais travaillé à se rendre orateur, si nous avions la distraction de le mettre un seul instant en parallèle avec M. de Gasparin, qui, malgré toutes ses qualités administratives, toutes ses habitudes laborieuses et ses intentions honorables, est tombé sous la réprobation universelle de la chambre, pour n'avoir jamais su expliquer sa pensée en deux phrases convenables. M. de Montalivet n'a jamais paru à la tribune sans être accueilli avec faveur, et sa parole a sur ceux qui marchent d'ordinaire avec lui, ou qui se rapprochent de sa couleur, une autorité de persuasion insinuante qui, pour les résultats et le fond des choses, équivaut à de l'éloquence. Et quant à un président du conseil, les doctrinaires en ont-ils jamais eu un seul qui sût parler aux deux chambres avec plus de dignité calme, et se faire mieux accepter par toutes deux, que M. Molé? Qu'était-ce que M. le duc de Broglie, cet éternel président, derrière lequel se cache M. Guizot, et dont il menace la chambre élective à chaque crise nouvelle? Un grand seigneur très incomplet, sans vraie gravité dans les manières, un savant de bonne famille bien plus qu'un politique, un causeur d'excellente compagnie par le choix des termes plutôt qu'un orateur, mais un peu gâté toutefois pour avoir trop vécu avec des professeurs et des *bas-bleus;* un diplomate d'une rare urbanité de formules, qui n'excluait pas une rudesse très déplaisante aux représentans des puissances étrangères; un homme du monde à la fois raide et timide, qui n'a jamais eu l'air d'être chez lui, pas même dans son salon de ministre, à plus forte raison à la chambre des députés, avec laquelle il n'a jamais pu vivre. Nous nous souvenons du jour où, sur une interruption qui accusait un peu d'ambiguité dans ses paroles, il dit d'une

voix cassante : « Est-ce clair? » M. Molé, il y a quelques jours, s'est trouvé dans une situation analogue, obligé de justifier et d'éclaircir ses explications, sur la demande de M. Augustin Giraud, qui était venu exposer à la tribune certaines confidences de l'intérieur d'une commission, *avec l'exactitude*, a dit M. le président du conseil, *que comportait sa mémoire*. Il suffit d'avoir vu et entendu M. le duc de Broglie et M. le comte Molé dans ces deux circonstances pour savoir lequel a le plus de cette dignité sans hauteur et sans faste, si utile pour le maniement des grandes affaires; lequel a été élevé à la meilleure école, et se trouve le plus apte à présider un conseil d'hommes politiques. M. Molé est partout chez lui, à la chambre des députés comme à la chambre des pairs; il peut croire partout qu'il est parmi les siens, parce qu'il ne blesse personne. La diplomatie étrangère aime à traiter avec lui, quoiqu'il soit le premier qui ait représenté la révolution de juillet aux yeux de l'Europe, et posé devant elle la barrière de la non-intervention avec une fermeté qu'on respecta alors. C'est que, dans le monde diplomatique, on attache aux formes le plus grand prix; on vit et on discute sur les formes pendant des années entières, et on attaque le fond des choses le plus tard qu'il est possible.

Mais qu'importe, en vérité, tout ce qu'il y aurait à dire sur les personnes qui ont tiré le pays d'une position fâcheuse, en se dévouant, le 15 avril, après tant d'essais malheureux? Leurs actes sont leur défense, et l'amnistie est leur plus sûr bouclier. L'amnistie réussit partout, même parmi les prisonniers. Un rapport de M. Gabriel Delessert atteste que la plupart de ceux qui étaient détenus à Paris ont accueilli ce témoignage inattendu de la bonté royale avec étonnement, comme tout le monde, et avec reconnaissance même, ce que tout le monde n'espérait pas; quelques-uns toutefois avec une rudesse qui s'adoucira quand ils auront reparu dans la société et qu'ils la retrouveront si calme. Reste à connaître les nouvelles de Clairvaux et de Doullens, où sont détenus les condamnés qu'on suppose les moins disposés à pardonner au pouvoir et ses rigueurs et sa clémence, et, avant tout, sa victoire définitive. Ceux-là, s'ils ne renfermaient pas en eux leurs ressentimens, seraient jugés aussi sévèrement par la société qu'ils l'ont été par la cour des pairs, et la modération de leur conduite peut seule compléter pour eux, devant le tribunal du public, l'œuvre de l'amnistie.

Le plus sérieux embarras pour le ministère, ce seront peut-être les évadés et les contumaces. Des feuilles, que nous avons lieu de croire bien informées, annoncent que, s'ils demandent à rentrer en France en se soumettant aux lois, ils l'obtiendront et ne seront point inquiétés; mais que

si les contumaces, par exemple, veulent rentrer sans autorisation et réclamer leur jugement comme un droit, on agira selon la rigueur de la loi : on les mettra d'abord en état de détention préventive, et puis, comme la session législative est fort avancée, comme la cour des pairs ne peut pas être convoquée à tout instant, pour le retour de chacun des contumaces, ils attendront en prison les juges qui ne pourront leur être donnés qu'à la session prochaine, en janvier ou février 1838. Espérons que les évadés et les contumaces n'auront pas la déplorable fantaisie de recommencer la guerre après le traité conclu.

Il n'y aura plus alors que quarante hommes en France, les quarantes doctrinaires de la chambre, à qui l'amnistie aura le malheur de déplaire. C'est une brèche dans la majorité, qu'il faudra réparer; mais l'amnistie a cela de bon que, si elle ne ramène pas toujours les malheureux pour qui elle est faite, elle leur ôte la pitié de ceux qui les plaignaient, et donne tous ces hommes pour nouveaux défenseurs au pouvoir qui a gracié des condamnés peut-être irréconciliables. Cet appui, le ministère du 15 avril ne peut pas, ne veut pas l'accepter de l'opposition radicale; mais le jeune centre gauche, qui, pour se distinguer des *vieux*, est allé s'asseoir à droite, doit un concours loyal aux ministres qui ont accompli si vite ce qu'il avait le plus désiré. Que l'amnistie n'ait pas été faite seulement pour la réconciliation douteuse des condamnés de juin ou d'avril, mais pour effacer d'autres divisions et confondre les antécédens divers, et non antipathiques, de plusieurs hommes trop long-temps séparés. Il y a, dans ce qu'on appelle tantôt le centre gauche de récente formation, tantôt le tiers-parti, des hommes qui ont voté les lois de septembre, comme M. Sauzet qui a fait plus, et des hommes qui les ont repoussées, comme M. Dufaure et ses amis, par une méfiance assez légitime du mauvais vouloir des doctrinaires. Que MM. Dufaure, Dubois (de la Loire-Inférieure), Félix Réal, Roger (du Nord), et ceux qui siégent sur les mêmes bancs, reconnaissent que les lois de septembre n'ont pas fait de mal, et ont fait beaucoup de bien, même sans être appliquées, pour ainsi dire; qu'ils avouent qu'on peut rester armé et ne pas chercher pour cela à batailler sans cesse. Ils apporteront alors au 15 avril, avec quelques membres disséminés dans l'ancien centre gauche, une force réelle, qui ne sera pas sans obtenir bientôt un juste retour d'influence; ils formeront un bataillon compact et rajeuni, dont M. Mauguin serait, s'il le voulait, un des orateurs. Cela vaut la peine pour tous d'y réfléchir. Il y a des occasions critiques et décisives, qui ne se retrouvent plus, dans la carrière politique.

---

voix cassante : « Est-ce clair ? » M. Molé, il y a quelques jours, s'est trouvé dans une situation analogue, obligé de justifier et d'éclaircir ses explications, sur la demande de M. Augustin Giraud, qui était venu exposer à la tribune certaines confidences de l'intérieur d'une commission, *avec l'exactitude*, a dit M. le président du conseil, *que comportait sa mémoire*. Il suffit d'avoir vu et entendu M. le duc de Broglie et M. le comte Molé dans ces deux circonstances pour savoir lequel a le plus de cette dignité sans hauteur et sans faste, si utile pour le maniement des grandes affaires; lequel a été élevé à la meilleure école, et se trouve le plus apte à présider un conseil d'hommes politiques. M. Molé est partout chez lui, à la chambre des députés comme à la chambre des pairs; il peut croire partout qu'il est parmi les siens, parce qu'il ne blesse personne. La diplomatie étrangère aime à traiter avec lui, quoiqu'il soit le premier qui ait représenté la révolution de juillet aux yeux de l'Europe, et posé devant elle la barrière de la non-intervention avec une fermeté qu'on respecta alors. C'est que, dans le monde diplomatique, on attache aux formes le plus grand prix; on vit et on discute sur les formes pendant des années entières, et on attaque le fond des choses le plus tard qu'il est possible.

Mais qu'importe, en vérité, tout ce qu'il y aurait à dire sur les personnes qui ont tiré le pays d'une position fâcheuse, en se dévouant, le 15 avril, après tant d'essais malheureux? Leurs actes sont leur défense, et l'amnistie est leur plus sûr bouclier. L'amnistie réussit partout, même parmi les prisonniers. Un rapport de M. Gabriel Delessert atteste que la plupart de ceux qui étaient détenus à Paris ont accueilli ce témoignage inattendu de la bonté royale avec étonnement, comme tout le monde, et avec reconnaissance même, ce que tout le monde n'espérait pas; quelques-uns toutefois avec une rudesse qui s'adoucira quand ils auront reparu dans la société et qu'ils la retrouveront si calme. Reste à connaître les nouvelles de Clairvaux et de Doullens, où sont détenus les condamnés qu'on suppose les moins disposés à pardonner au pouvoir et ses rigueurs et sa clémence, et, avant tout, sa victoire définitive. Ceux-là, s'ils ne renfermaient pas en eux leurs ressentimens, seraient jugés aussi sévèrement par la société qu'ils l'ont été par la cour des pairs, et la modération de leur conduite peut seule compléter pour eux, devant le tribunal du public, l'œuvre de l'amnistie.

Le plus sérieux embarras pour le ministère, ce seront peut-être les évadés et les contumaces. Des feuilles, que nous avons lieu de croire bien informées, annoncent que, s'ils demandent à rentrer en France en se soumettant aux lois, ils l'obtiendront et ne seront point inquiétés; mais que

Si les contumaces, par exemple, veulent rentrer sans autorisation et réclamer leur jugement comme un droit, on agira selon la rigueur de la loi : on les mettra d'abord en état de détention préventive, et puis, comme la session législative est fort a[vanc]ée, comme la cour des pairs ne peut pas être convoquée à tout inst[a]nt, pour le retour de chacun des contumaces, ils attendront en prison l[es] juges qui ne pourront leur être donnés qu'à la session prochaine, en janvier ou février 1838. Espérons que les évadés et les contumaces n'auront pas la déplorable fantaisie de recommencer la guerre après le traité conclu.

Il n'y aura plus alors que quarante hommes en France, les quarante doctrinaires de la chambre, à qui l'amnistie aura le malheur de déplaire. C'est une brèche dans la majorité, qu'il faudra réparer; mais l'amnistie a cela de bon que, si elle ne ramène pas toujours les malheureux pour qui elle est faite, elle leur ôte la pitié de ceux qui les plaignaient, et donne tous ces hommes pour nouveaux défenseurs au pouvoir qui a gracié des condamnés peut-être irréconciliables. Cet appui, le ministère du 15 avril ne peut pas, ne veut pas l'accepter de l'opposition radicale; mais le jeune centre gauche, qui, pour se distinguer des *vieux*, est allé s'asseoir à droite, doit un concours loyal aux ministres qui ont accompli si vite ce qu'il avait le plus désiré. Que l'amnistie n'ait pas été faite seulement pour la réconciliation douteuse des condamnés de juin ou d'avril, mais pour effacer d'autres divisions et confondre les antécédens divers, et non antipathiques, de plusieurs hommes trop long-temps séparés. Il y a, dans ce qu'on appelle tantôt le centre gauche de récente formation, tantôt le tiers-parti, des hommes qui ont voté les lois de septembre, comme M. Sauzet qui a fait plus, et des hommes qui les ont repoussées, comme M. Dufaure et ses amis, par une méfiance assez légitime du mauvais vouloir des doctrinaires. Que MM. Dufaure, Dubois (de la Loire-Inférieure), Félix Réal, Roger (du Nord), et ceux qui siégent sur les mêmes bancs, reconnaissent que les lois de septembre n'ont pas fait de mal, et ont fait beaucoup de bien, même sans être appliquées, pour ainsi dire; qu'ils avouent qu'on peut rester armé et ne pas chercher pour cela à batailler sans cesse. Ils apporteront alors au 15 avril, avec quelques membres disséminés dans l'ancien centre gauche, une force réelle, qui ne sera pas sans obtenir bientôt un juste retour d'influence; ils formeront un bataillon compact et rajeuni, dont M. Mauguin serait, s'il le voulait, un des orateurs. Cela vaut la peine pour tous d'y réfléchir. Il y a des occasions critiques et décisives, qui ne se retrouvent plus, dans la carrière politique.

---

voix cassante : « Est-ce clair? » M. Molé, il y a quelques jours, s'est trouvé dans une situation analogue, obligé de justifier et d'éclaircir ses explications, sur la demande de M. Augustin Giraud, qui était venu exposer à la tribune certaines confidences de l'intérieur d'une commission, *avec l'exactitude*, a dit M. le président du conseil, *que comportait sa mémoire*. Il suffit d'avoir vu et entendu M. le duc de Broglie et M. le comte Molé dans ces deux circonstances pour savoir lequel a le plus de cette dignité sans hauteur et sans faste, si utile pour le maniement des grandes affaires; lequel a été élevé à la meilleure école, et se trouve le plus apte à présider un conseil d'hommes politiques. M. Molé est partout chez lui, à la chambre des députés comme à la chambre des pairs; il peut croire partout qu'il est parmi les siens, parce qu'il ne blesse personne. La diplomatie étrangère aime à traiter avec lui, quoiqu'il soit le premier qui ait représenté la révolution de juillet aux yeux de l'Europe, et posé devant elle la barrière de la non-intervention avec une fermeté qu'on respecta alors. C'est que, dans le monde diplomatique, on attache aux formes le plus grand prix; on vit et on discute sur les formes pendant des années entières, et on attaque le fond des choses le plus tard qu'il est possible.

Mais qu'importe, en vérité, tout ce qu'il y aurait à dire sur les personnes qui ont tiré le pays d'une position fâcheuse, en se dévouant, le 15 avril, après tant d'essais malheureux? Leurs actes sont leur défense, et l'amnistie est leur plus sûr bouclier. L'amnistie réussit partout, même parmi les prisonniers. Un rapport de M. Gabriel Delessert atteste que la plupart de ceux qui étaient détenus à Paris ont accueilli ce témoignage inattendu de la bonté royale avec étonnement, comme *tout le monde*, et avec reconnaissance même, ce que tout le monde n'espérait pas; quelques-uns toutefois avec une rudesse qui s'adoucira quand ils auront reparu dans la société et qu'ils la retrouveront si calme. Reste à connaître les nouvelles de Clairvaux et de Doullens, où sont détenus les condamnés qu'on suppose les moins disposés à pardonner au pouvoir et ses rigueurs et sa clémence, et, avant tout, sa victoire définitive. Ceux-là, s'ils ne renfermaient pas en eux leurs ressentimens, seraient jugés aussi sévèrement par la société qu'ils l'ont été par la cour des pairs, et la modération de leur conduite peut seule compléter pour eux, devant le tribunal du public, l'œuvre de l'amnistie.

Le plus sérieux embarras pour le ministère, ce seront peut-être les évadés et les contumaces. Des feuilles, que nous avons lieu de croire bien informées, annoncent que, s'ils demandent à rentrer en France en se soumettant aux lois, ils l'obtiendront et ne seront point inquiétés; mais que

si les contumaces, par exemple, veulent rentrer sans autorisation et réclamer leur jugement comme un droit, on agira selon la rigueur de la loi : on les mettra d'abord en état de détention préventive, et puis, comme la session législative est fort avancée, comme la cour des pairs ne peut pas être convoquée à tout instant, pour le retour de chacun des contumaces, ils attendront en prison les juges qui ne pourront leur être donnés qu'à la session prochaine, en janvier ou février 1838. Espérons que les évadés et les contumaces n'auront pas la déplorable fantaisie de recommencer la guerre après le traité conclu.

Il n'y aura plus alors que quarante hommes en France, les quarantes doctrinaires de la chambre, à qui l'amnistie aura le malheur de déplaire. C'est une brèche dans la majorité, qu'il faudra réparer; mais l'amnistie a cela de bon que, si elle ne ramène pas toujours les malheureux pour qui elle est faite, elle leur ôte la pitié de ceux qui les plaignaient, et donne tous ces hommes pour nouveaux défenseurs au pouvoir qui a gracié des condamnés peut-être irréconciliables. Cet appui, le ministère du 15 avril ne peut pas, ne veut pas l'accepter de l'opposition radicale; mais le jeune centre gauche, qui, pour se distinguer des *vieux*, est allé s'asseoir à droite, doit un concours loyal aux ministres qui ont accompli si vite ce qu'il avait le plus désiré. Que l'amnistie n'ait pas été faite seulement pour la réconciliation douteuse des condamnés de juin ou d'avril, mais pour effacer d'autres divisions et confondre les antécédens divers, et non antipathiques, de plusieurs hommes trop long-temps séparés. Il y a, dans ce qu'on appelle tantôt le centre gauche de récente formation, tantôt le tiers-parti, des hommes qui ont voté les lois de septembre, comme M. Sauzet qui a fait plus, et des hommes qui les ont repoussées, comme M. Dufaure et ses amis, par une méfiance assez légitime du mauvais vouloir des doctrinaires. Que MM. Dufaure, Dubois (de la Loire-Inférieure), Félix Réal, Roger (du Nord), et ceux qui siégent sur les mêmes bancs, reconnaissent que les lois de septembre n'ont pas fait de mal, et ont fait beaucoup de bien, même sans être appliquées, pour ainsi dire; qu'ils avouent qu'on peut rester armé et ne pas chercher pour cela à batailler sans cesse. Ils apporteront alors au 15 avril, avec quelques membres disséminés dans l'ancien centre gauche, une force réelle, qui ne sera pas sans obtenir bientôt un juste retour d'influence; ils formeront un bataillon compact et rajeuni, dont M. Mauguin serait, s'il le voulait, un des orateurs. Cela vaut la peine pour tous d'y réfléchir. Il y a des occasions critiques et décisives, qui ne se retrouvent plus, dans la carrière politique.

— C'est lundi que paraît la première livraison (1) des *Mémoires du général Lafayette, publiés par sa famille.* Cette importante publication, dans laquelle sont passés en revue les évènemens d'une longue et dramatique période de notre histoire par l'homme qui souvent y a rempli le principal rôle, et dont la renommée est sortie glorieuse et pure d'épreuves auxquelles n'avaient pu survivre tant de noms éclatans, est un legs que ses enfans ont précieusement recueilli, et qu'ils ont voulu consacrer à l'instruction de notre temps, comme une source féconde en documens propres à rectifier et à compléter les historiens de notre révolution. Cette première livraison contient, entre autres relations historiques d'un haut intérêt, les différentes campagnes d'Amérique, les faits précurseurs de la révolution française, et enfin toute la marche ascendante de cette grande phase politique jusqu'au 10 août. Les jugemens, les révélations, les récits, les anecdotes, la correspondance, dont se composent ces trois premiers volumes, feront vivement désirer la publication des suivans, qui doivent offrir à l'intérêt des lecteurs l'établissement de la république, le consulat, l'empire, la restauration, et la révolution de juillet.

— Le Libraire Angers (rue Guénégaud) va mettre en vente une Chronique du XVI[e] siècle, relative à l'état ancien d'Alger et de la Barbarie. C'est une traduction de l'histoire arabe d'Aroudj et de Khaïr. Ce curieux ouvrage, qui existait en manuscrit dans les cartons de la Bibliothèque du roi, est mis au jour par M. Rang, officier supérieur de la marine, et M. Ferdinand Denis; le moment est favorable, à cause de l'attention singulière qui s'attache au nord de l'Afrique; cette publication s'accompagne de tout ce que les notices géographiques et historiques, recueillies sur les lieux ou puisées dans les historiens espagnols et portugais, peuvent y ajouter d'intérêt.

(1) Chez H. Fournier aîné, rue de Seine, 14; 6 vol. in-8°. La première livraison est de 3 volumes.

LE COMTE

DE PEÑAPARDA.

DERNIÈRE PARTIE.

Les gitanos s'en allèrent exercer plus loin leur industrie vagabonde, et la Palomita resta à Murviedro, dans la propre maison de don Pablo de Peñaparda. Cela aurait été un grand scandale si on eût soupçonné qu'elle était sa maîtresse ; mais on pensa charitablement qu'il l'avait prise chez lui pour en faire sa servante. Pepe Cojuelo n'était pas parti non plus ; quand il eut compris que la gitana demeurait chez don Pablo, il vint se mettre à la porte, les yeux tournés vers la maison, comme un chien qui attend son maître. Benito Romero en eut pitié, il le fit entrer en lui donnant la permission de coucher à l'écurie et de manger à la cuisine.

Don Pablo fut d'abord réveillé de son ennui et de sa mélancolie par une si piquante maîtresse; mais au bout de quinze jours, il avait déjà rassasié ce caprice, et alors il en eut beaucoup de honte et de remords.

Il aurait donné tout au monde pour être débarrassé de l'amour et du dévouement de la Palomita; mais ce n'était pas chose facile

de la congédier; elle aimait avec tout l'abandon, tout l'emportement d'une nature sauvage. Don Pablo était sa vie, son dieu ; pour lui elle eût donné son corps, son ame, et plus encore si c'eût été possible. Pour lui plaire, elle assouplissait sa volonté, elle cachait ses larmes, ses vagues jalousies ; elle se faisait patiente, soumise, sans vanité, sans caprices. Nul n'aurait reconnu la folle gitana, la fringante danseuse, dans cette jeune fille qui demeurait des heures, des journées entières, la tête basse, le front caché dans ses mains, tressaillant au moindre bruit dans une triste et douloureuse attente. Don Pablo était touché d'une si grande passion, mais elle lui pesait fort; il passait toutes ses journées hors de chez lui; mécontent, agité, malheureux, il fuyait la Palomita et même Benito Romero. Une sorte de remords empoisonnait maintenant ses souvenirs; il n'osait plus songer à celle qu'il ne pouvait pourtant pas oublier; quand il était seul, au loin, quand il s'asseyait fatigué sur des ruines désertes, et que nul bruit n'arrivait plus à son oreille, cette image chère et vénérée passait devant ses yeux fermés, il revoyait les sombres allées de frênes, les jardins de l'Escurial; alors le regret d'avoir trahi un si noble amour lui dévorait le cœur.

Tout cela ne pouvait durer long-temps; la Palomita couvait en son ame des soupçons, une âpre jalousie, une irritation profonde, qui n'attendaient que le prétexte d'éclater; or, il se présenta bientôt.

Il y avait près de la chambre de don Pablo, une petite pièce dont l'entrée était défendue comme celle du cabinet où Barbe-Bleue cachait ses six femmes égorgées. La Palomita avait souvent rôdé devant cette porte et regardé par le trou de la serrure, sans jamais rien voir. Parfois don Pablo s'enfermait seul pendant des heures entières dans cette mystérieuse chambre, et toujours il en sortait sombre et préoccupé. Un matin, la Palomita, après l'avoir long-temps attendu, boudait et retenait une explosion de larmes; le front appuyé contre la fenêtre, elle regardait dans la rue d'un œil morne et distrait. Don Pablo prenait lentement son chocolat, et ne disait mot dans la crainte de provoquer quelque scène embarrassante; il attendait, avec une certaine impatience, qu'un tiers vînt rompre ce tête-à-tête, et, à chaque instant, il se tournait vers la porte d'un air inquiet. Tout à coup Benito Romero

entra comme un tourbillon, les mains levées, la tête nue; car il avait perdu son chapeau dans la précipitation de sa course.

— Voilà! voilà! cria-t-il en présentant à don Pablo un pli scellé aux armes de Castille; le courrier arrive... il vient de Madrid avec ceci à votre adresse.

Le comte se leva sans rien dire; il était pâle d'étonnement et de joie; ses lèvres tremblaient; la tête lui tournait. Il arracha le pli des mains de Benito Romero, et murmura, en lui faisant signe de sortir : Allons! il faut être tranquille, pour lire ceci...

La Palomita resta seule devant la fenêtre; elle frappa le balcon de son front et se tordit les bras, en s'écriant : Il ne m'aime pas!... Il me trompe!... Oh! je saurai enfin pour qui!...

Une heure plus tard, lorsque don Pablo rentra, il trouva la Palomita dans le cabinet dont il avait emporté la clef; la porte en était brisée; le soleil entrait en plein par les fenêtres tout grand ouvertes; pour la première fois un regard indiscret profanait ce sanctuaire consacré aux chastes amours. Au-dessus d'une table arrangée en forme d'autel était le portrait en pied d'une femme jeune, belle, blonde, vêtue de noir; sa main droite tenait un bouquet, l'autre s'avançait comme pour effleurer du bout de ses doigts gantés la main qu'on eût osé tendre vers elle. En face de ce chef-d'œuvre, il y avait une petite table, un siége, et par terre, pêle-mêle, un volume des poésies de Garcilaso, des fleurs flétries, des papiers froissés et une guitare, dont les cordes détendues n'avaient pas été touchées depuis long-temps.

La Palomita, assise sur le tapis et comme affaissée sur elle-même, regardait le portrait avec une rage silencieuse; elle se leva d'un bond, lorsque don Pablo parut.

— Eh bien! lui cria-t-elle, je sais maintenant ce que tu me cachais avec tant de soin! J'ai vu le portrait de ta maîtresse! C'est donc là celle que tu aimes?... Va! elle ne m'échappera ni en figure ni en peinture!...

A ces mots, elle s'élança contre le portrait avec son couteau levé; c'en était fait du chef-d'œuvre de Benito Romero, s'il ne se fût jeté à temps au-devant de la Palomita.

— Tout beau! s'écria-t-il avec la sainte colère d'un artiste qu'on veut mutiler; tout beau! ceci est mon meilleur tableau, n'y touche

pas sur ta vie! Autant vaudrait lever la main contre moi que contre mon œuvre!...

Elle recula en se débattant. Don Pablo, irrité, gardait un morne silence.

— Quelle lionne! fit Benito en la contenant; on l'a mal apprivoisée ici! mais, Dieu merci! tout cela va finir. Nous partons cette nuit...

Les bras de la gitana retombèrent; elle tressaillit de surprise et d'effroi; ces derniers mots l'avaient frappée comme un coup de foudre; elle voulut parler, mais sa langue embarrassée n'articulait aucune parole. Don Pablo fut saisi de pitié; sa colère tomba; il vint vers la Palomita, et lui prenant les mains, il dit :

— Tout ceci ne pouvait durer, ma pauvre enfant, il faut nous quitter...

— Ainsi donc, vous me chassez! interrompit-elle d'une voix sourde.

— Eh! non; c'est moi qui m'en vais, au contraire; je quitte Murviedro, et tu ne peux me suivre...

— Pourquoi?

— Parce que ce serait un grand scandale; parce que j'ai une carrière, un avenir où ta place n'est pas près de la mienne. Tu serais malheureuse et moi aussi de nos relations; elles doivent finir. Va, tu ne pouvais te faire à nos habitudes; il te faut la liberté, le grand air, la vie vagabonde et joyeuse des gitanos! Tu seras encore la plus renommée danseuse parmi les tiens; je te donnerai de quoi acheter les plus belles parures que jamais gitana ait portées; tu seras fort heureuse...

— Comme je l'étais quand je vous rencontrai sur le chemin de l'Escurial, n'est-ce pas? interrompit-elle. Vous pensez que je dois faire comme vous, tout oublier, et dès aujourd'hui, me retirer de vous comme si je ne vous eusse jamais connu. Cela vous est facile selon votre cœur et vos idées. Une pauvre fille, une gitana ne vaut pas tant de façons; elle plaît, on la prend, on se laisse aimer, on souffre son dévouement, ses caresses; quand elle a cessé de plaire, on lui dit : Va-t-en! Qu'importe qu'elle pleure, qu'elle souffre, qu'elle meure!... C'est comme un chien dont son maître n'a plus que faire, s'il ne veut pas aller ailleurs, on lui met une pierre au cou, et on l'envoie noyer...

— Quelle tête! interrompit Benito; eh! qui te parle de tout cela? Où vas-tu chercher toutes ces comparaisons de maître, de chien qu'on noie? Don Pablo veut te rendre heureuse, au contraire...

— Oui, c'est pour mon bonheur qu'il veut que je m'en aille! Sur mon ame, le conseil est bon! Eh! où irais-je?

— Tu retourneras parmi les tiens...

— Ah! vous croyez que c'est possible après avoir dormi pendant un mois dans la maison de don Pablo de Peñaparda? Mais, dans nos tribus, ce n'est pas comme parmi vous, les filles sont sages et les femmes sont fidèles sous peine de mort...

— Comment! Que dis-tu? interrompit Benito.

— Je dis que si je retournais parmi les miens, je n'aurais pas la vie sauve. Allez! ils savent que je suis restée ici pour être la maîtresse du comte de Peñaparda... Le Mochuelo, un de nos hommes, celui que je devais épouser, a rôdé trois jours durant autour de la maison avant de repartir... Son couteau est bien affilé... Mais ce n'est pas de cela que j'ai peur, au moins... Je n'ai peur de personne!... Je n'ai peur que d'être abandonnée... Seigneur, vous ne me laisserez pas ainsi, vous m'emmènerez... Je serai patiente, soumise... Mais pourrais-je vivre sans vous entendre, sans vous voir, ne fût-ce qu'un moment chaque jour? Je puis tout souffrir, hormis votre absence.... Ah! vous m'emmènerez!...

Il secoua la tête avec un geste plein de tristesse et de décision. Alors la Palomita s'écria avec emportement : Eh bien! je te suivrai malgré toi! Va, tu ne m'abandonneras pas ainsi sans qu'il t'en coûte!... Ah! je me vengerai!... mais crois-tu donc que je vais te laisser partir? non, non! Pour sortir de cette maison, au seuil de laquelle je me coucherai, il faudra que tu passes sur mon corps. Ah! le bon gentilhomme qui foule ainsi aux pieds une pauvre fille qui l'a tant aimé!... Tu es un traître!... je sais où tu vas, je l'ai deviné... tu vas épouser cette femme... tu t'en flattes du moins... mais je me jetterai entre vous deux, fussiez-vous en face de l'autel... ton mariage ne s'accomplira pas... Je suis pauvre, méprisée, seule contre toi, contre tous; mais je suis la Palomita, don Pablo, et je porterai toujours un couteau dans ma manche!... Va, va! essaie de m'échapper!...

Elle s'arrêta épuisée; et bientôt à ces effroyables violences suc-

cédèrent encore des pleurs et des prières. Il n'y avait point de fierté dans cette femme si orgueilleuse et si vaine; l'élévation de sentiment, l'empire sur soi-même que donne l'éducation, ne pouvaient la contenir; elle se livrait sans frein à tout l'emportement de sa douleur, de son amour, de sa colère. Don Pablo soutenait ces assauts avec fermeté, mais aussi avec de profonds remords; il était comme anéanti. Le désespoir de la Palomita empoisonnait toute la joie qu'il avait au cœur. Benito s'occupait tranquillement des préparatifs du départ. Tandis que la gitana, tour à tour furieuse et suppliante, retenait don Pablo comme prisonnier dans sa chambre, on enleva les coffres, les valises, tout l'équipage des voyageurs.

A minuit le comte veillait encore assis devant sa fenêtre; son regard errait tristement sur la belle plaine de Murviedro. La lune éclairait en plein ce riche paysage; une fraîche brise de mer murmurait entre les feuillages toujours verts des citronniers et les rameaux dépouillés de la vigne qui tapissaient la petite maison de don Pablo de Peñaparda. On ne distinguait dans la campagne que de lumineux sillons et de grandes ombres; c'étaient les eaux et les bois. Au-delà des toits enfumés de la ville, les colonnes mutilées du temple de Bacchus ressemblaient à de grands fantômes blancs, debout le long de la route. La Palomita regarda long-temps de ce côté; puis elle vint s'agenouiller sur un coussin aux pieds de don Pablo.

— C'est là-bas que je t'ai retrouvé, dit-elle; oh! que ne suis-je morte dans le premier moment d'un si grand bonheur!.. Écoute! laisse-moi te suivre.... je ne te fatiguerai pas de mes plaintes, de mes reproches, de mon amour... si tu veux, je ne serai plus ta maîtresse, je serai ta servante... Seigneur, je vous obéirai, je vous servirai bien, je serai heureuse... Je n'ai que vous, je n'aime que vous au monde; je suis l'esclave volontaire de tous vos ordres, de tous vos desirs; je n'ai plus rien en moi qui soit à moi; tout est à vous... où trouverez-vous un semblable dévouement?... Allons, tournez votre visage vers la pauvre gitana, ne la méprisez pas ainsi, rendez-lui sa joie, rendez-lui la vie; un mot, un seul mot!.. Voyez, je suis à genoux!...

Ses sanglots lui coupèrent la parole; don Pablo soupira profon-

dément en passant une main sur ses yeux; cette scène lui brisait l'ame. Il prit les mains de la Palomita, et lui dit doucement :

— Ma pauvre enfant, tu serais bien malheureuse si j'avais la faiblesse de céder à tes prières et à tes larmes. Ta situation près de moi serait intolérable; tu es jalouse...

— Eh! vous aimez! vous aimez une autre femme? interrompit-elle d'une voix sourde, en arrêtant sur lui un regard fixe et plein d'anxiété, et ce portrait... c'est le sien?...

Il hésita un moment; et comme la gitana s'était levée d'un air de menace, il répondit résolument : Oui!

Il y eut un moment de silence; la Palomita, pâle comme un condamné qui vient d'entendre lire sa sentence, restait debout et immobile en face de don Pablo; les yeux égarés, les genoux tremblans, les mains étendues, elle n'exprimait son désespoir que par ses sanglots; elle semblait folle.

Don Pablo se leva; alors la Palomita se mit entre lui et la porte et jeta des cris sauvages, des cris de détresse, comme quelqu'un sous les pieds duquel un abîme s'ouvrirait.

Benito accourut tout effrayé.

— Vous allez donc partir, partir sur l'heure? dit la Palomita en lui saisissant le bras; mais pensez-vous que je ne pourrai pas vous suivre? Allez, je courrai aussi vite que vos chevaux... Eh bien! tout est-il prêt?,.. descendons-nous?... partons-nous?...

— Au diable! cria le peintre en colère; non, nous ne nous mettons pas encore en route? Que me veux-tu avec tes cris? Si la ronde de nuit vient à passer, elle frappera, croyant qu'on assassine quelqu'un ici...

Don Pablo emmena le peintre à l'écart.

— Tout ceci me rend fou! dit il. Qu'allons-nous faire de cette pauvre fille?

— Ne lui dites rien, laissez-la pleurer, cela soulage. Au point du jour nous partirons, et quand elle ne vous verra plus, quand elle n'aura plus d'espoir, elle se consolera. En attendant, ne bougez pas d'ici pour qu'elle se tienne tranquille... Je vais préparer la bourse que vous voulez lui laisser... Qu'un pauvre homme est à plaindre d'être tant aimé! c'est une persécution, un martyre!... La voilà qui ferme la fenêtre, elle va recommencer, je m'en vais..

Le comte s'assit tristement près d'une table, le front appuyé sur ses deux mains. La Palomita se mit à son côté, elle ne disait plus rien, elle pleurait silencieusement, la tête baissée, les mains jointes. Elle était abattue, anéantie, mais non résignée ; on sentait une sourde colère et des résolutions violentes bouillonner en elle; son regard ne quittait pas don Pablo. Le vent bourdonnait plaintivement aux fenêtres; la lampe jetait de mourantes clartés ; tout était immobile dans cette petite chambre où l'on veillait si tristement; parfois cependant une ombre se mouvait sur la muraille blanche, c'était celle de Benito Romero qui avançait la tête à la porte entrebâillée.

Peu à peu les sanglots de la Palomita s'affaiblirent, sa tête se pencha, ses yeux se fermèrent, elle tomba dans un demi-sommeil traversé par des rêves bizarres. Les émotions de cette journée l'avaient épuisée, la fatigue émoussait toutes ses sensations, comme cela arrive en général aux organisations fortes, elle passa d'une véhémente agitation à un complet repos; elle s'endormit profondément.

Au bout de deux heures, Benito Romero reparut. Il s'arrêta un moment au seuil de la chambre et regarda d'un air inquiet; puis, mettant un doigt sur sa bouche, il fit signe que tout était prêt. Don Pablo se leva doucement et jeta un dernier regard sur la gitana endormie; les larmes lui vinrent aux yeux; il s'arrêta devant elle et posa sur ses genoux une bourse; elle ne s'éveilla pas. Benito Romero fit encore signe de la porte; alors le comte passa son mouchoir sur ses yeux et sortit.

En ce moment la gitana eut un rêve ; il lui sembla qu'un grand mouvement se faisait autour d'elle; don Pablo partait pour l'armée, le régiment défilait, tambours battans, enseignes déployées, les chevaux piaffaient dans la poussière; elle voyait au loin les panaches ondoyer et les armes reluire au soleil. Don Pablo monta son bel alezan et lui fit signe de sauter en croupe; elle obéit... Au même instant le bruit de la porte qu'on fermait vivement éveilla la Palomita; elle se dressa comme si une main invisible l'eût soulevée; il n'y avait plus personne auprès d'elle, un silence profond régnait dans la maison; dehors, on entendait le galop des chevaux qui se perdit bientôt au détour de la rue. La Palomita jeta autour d'elle

un regard presque hébété; son instinct de gitana lui fit ramasser la bourse tombée à ses pieds, puis elle courut à la fenêtre. Les pas des chevaux frappaient encore la chaussée, il était encore possible d'atteindre à la course les voyageurs; la gitana s'élança par-dessus le balcon... Au lieu de retomber sur ses pieds, elle frappa de la tête contre terre et demeura étendue sans connaissance au milieu de la rue déserte.

Quand la pauvre fille reprit ses sens, elle se trouva adossée à la muraille d'une maison voisine; Pepe Cojuelo était agenouillé près d'elle et la regardait d'un air effaré; de grosses larmes tombaient le long de ses joues. Il frappa dans ses mains quand elle ouvrit les yeux et s'écria : Eh! viva la Palomita! eh! viva!

Elle se prit à pleurer en disant : C'est toi, Pepe, mon pauvre Pepe! tu ne m'as pas abandonnée... tu es mon ami, mon seul ami en ce monde... Tu ne me quitteras jamais, Pepe? Je sais que tu es un pauvre idiot, un fou, mais tu m'aimes et je ne te dirai jamais : Va-t-en! comme on me l'a dit à moi... Sais-tu que je suis bien malheureuse, Pepe, que je suis abandonnée?.. Est-ce pour cela que tu pleures?...

— Je n'en sais rien, répondit-il machinalement; car il ne réussissait pas toujours à traduire, par des paroles, les sympathies ou les répugnances de son instinct. Puis tout de suite il ajouta : Il fait froid, j'ai faim, allons-nous-en dans la maison...

— Nous n'y rentrerons plus! s'écria la Palomita avec des sanglots; on nous en a chassés... Pepe, nous allons encore partir.

Il se leva tout joyeux en disant : Et nous danserons encore le fandango?

Elle ne répondit rien et passa sa main sur son front comme pour rappeler ses idées.

Le courrier venait de Madrid, murmurait-elle... C'est à Madrid qu'ils vont... Ah! j'y arriverai avec eux... On me dira où ils sont, à la taverne du vieux Chinchilla... Pepe, voici le jour, il faut nous mettre en chemin... As-tu conservé ta besace et ton bon couteau?

Il étala un petit sac de toile au fond duquel il y avait quelques croûtes, et tira de sa ceinture une lame bien aiguisée.

La gitana jeta un dernier regard sur cette maison où elle était entrée naguère avec tant d'orgueil et de joie au cœur; puis ses yeux

se tournèrent encore une fois vers les ruines du temple de Bacchus, vers le théâtre antique où don Pablo lui donna le premier rendez-vous.

— Adieu, Murviedro! dit-elle en s'appuyant sur Pepe Cojuelo, adieu! J'avais compté vivre long-temps ici; mais il est écrit là-haut que les pauvres gitanos ne doivent s'arrêter nulle part. Allons!...

VI.

La cour venait de retourner à l'Escurial pour y passer la quinzaine de Pâques. Elle n'avait pas encore quitté le deuil qu'une rigoureuse étiquette commandait pour la mort des rois d'Espagne; et, à l'ennui de ses habitudes graves et dévotes, se joignait une morne tristesse. Louis Ier n'avait fait que passer sur le trône où il était monté après l'abdication de son père. Une maladie violente l'enleva en deux jours; et, le premier de la maison de Bourbon, il alla rejoindre, dans les caveaux de l'Escurial, la race éteinte de Charles-Quint. Il ne laissait point d'enfans, et Philippe V remonta au trône dont il était volontairement descendu quelques mois auparavant. Il y revint toujours triste, sombre, malade et tourmenté d'étranges manies; la cour éprouvait l'influence de ce caractère; jamais elle n'avait eu une tenue si bigote, si austère, si peu brillante. Sous le règne de la maison d'Autriche, une morne grandeur dominait, du moins dans les sévères devoirs, dans le minutieux cérémonial que l'étiquette imposait au monarque et à tout ce qui approchait sa personne. Mais Philippe V, en pliant sa vie à ce joug inexorable, avait su le façonner à ses habitudes solitaires, étroites et mesquines. Il n'y avait plus à la cour de ces fêtes, de ces brillans *saraos* où la grandesse aimait à se montrer dans tout l'éclat de sa richesse et de ses priviléges; à peine si trois ou quatre fois dans l'année la cérémonie du *besa manos* lui donnait l'occasion d'approcher de la famille royale.

Philippe V passait sa vie dans le cercle inaccessible de son intérieur, dans l'éternel tête-à-tête de sa seconde femme Isabelle Farnèse; nuit et jour elle était là, l'œil du roi ne la quittait jamais; c'était une manie, une habitude, une sorte de jalousie despotique et ridicule que la reine subissait depuis le premier jour de son

mariage. Esclave de sa grandeur, elle n'était pas la maîtresse d'une seule des heures de sa vie, mais sa volonté gouvernait l'Espagne. Peut-être souvent pleura-t-elle, au fond de son cœur, sur une chaîne si dorée, et trouva-t-elle son pouvoir trop chèrement acheté.

La maison du roi et celle de la reine, les ministres et les ambassadeurs, accompagnaient les souverains dans leurs voyages. Cette noble suite habitait toujours les résidences royales; à l'Escurial, elle occupait l'aile du couvent qui donne sur les jardins. Il n'y avait alors pas plus de mouvement et d'apparat que quand les hyéronimites étaient seuls dans leurs immenses cloîtres; seulement une compagnie de hallebardiers montait la garde aux portes du monastère.

Ce fut le surlendemain de Pâques que don Pablo et Benito Romero arrivèrent à l'Escurial. Comme ils touchaient à la première grille, un homme se présenta, et remit un billet au comte; puis il disparut sans attendre une réponse. Le billet ne contenait que ces mots : « Demain, allez seul, vers midi, à la ferme des moines; entrez dans la salle basse qui est au fond de la cuisine, poussez les verroux, et attendez. Vous n'ouvrirez que quand on frappera trois coups. Ne vous arrêtez pas une heure, pas un moment à l'Escurial. »

Don Pablo tourna bride sur-le-champ, malgré les représentations et les instances du peintre. A un quart de lieue de distance, il arrêta le galop de son cheval et le mit au pas. Alors Benito, un peu revenu de sa surprise et de son désappointement, se prit à discourir sur la missive étrange et mystérieuse que le comte tenait encore à la main.

— Jésus-Maria! fit-il, qu'est-ce donc que tout ceci? un rendez-vous au fond d'une cuisine! Si c'était dans quelque jardin, près d'une fontaine, au bout d'une allée d'acacias..... mais dans une ferme!... Il paraît qu'on n'arrive pas de plein pied chez cette belle inconnue?... Qui n'aurait cru qu'après vous avoir ainsi mandé, elle vous recevrait sans détours et sans mystère?... Je m'attendais à rencontrer sur notre chemin quelque valet à sa livrée, qui vous eût annoncé l'heure et le lieu de votre première audience; mais point : un rendez-vous, où vous irez sans savoir son nom!

— Benito, elle me le dira demain. Je n'ai pas vos frayeurs, vos

susceptibilités. Eh! que m'importe le lieu du rendez-vous, si je suis sûr de l'y trouver? C'est une insigne faveur qu'elle m'accorde en choisissant pour notre entrevue un lieu si solitaire et si retiré. Là, du moins, j'oserai la remercier à deux genoux. Ce mystère, qui vous étonne, me remplit d'orgueil et de joie. L'espoir me revient au cœur. C'est plus que sa protection, c'est son amour que je veux : demain elle me donne le droit de le lui demander. Oh! jamais, jamais, je n'avais pu croire que de si faibles espérances seraient un jour comblées; et quand vous me prédisiez mon bonheur, Benito, je pensais que vous étiez un fou.

Les deux amis allèrent coucher à Roxas; et, le lendemain, don Pablo retourna seul aux environs de l'Escurial.

La ferme des moines était une maison délabrée et depuis longtemps abandonnée; des collines, boisées de chênes rabougris, l'enserraient de tous côtés; un ruisseau traversait lentement cette étroite vallée, et formait çà et là de petits marécages couverts d'ajoncs et de mousse verdâtre. L'aspect désolé de ces lieux frappa don Pablo : il fit le tour de la maison, regardant, écoutant si personne ne venait. Ame qui vive ne se montra; il n'entendit rien, tout était silencieux, désert, mort autour de lui. Alors il mit la main à son poignard; et, poussant la porte entre-bâillée, il pénétra dans la maison. Au fond du vestibule, noir et sombre comme le guichet d'une prison, il y avait une grande cuisine, dont tout le mobilier consistait en une table et deux bancs de chêne. Depuis des années, le feu de la vaste cheminée était éteint, les araignées filaient le long des murs lézardés. De tous les ustensiles de cuisine, il n'était resté que le fameux gril de saint Laurent, sculpté en plein relief sur le haut chambranle de la cheminée. Les fenêtres étaient closes et barricadées en dedans; mais le jour pénétrait à travers les larges fentes des volets. La salle basse s'ouvrait dans la cuisine, et n'avait pas d'autre issue. C'était une petite pièce voûtée et tout-à-fait semblable à un caveau; il n'y avait aucun vestige de mobilier, rien que les quatre murs, noirs et nus.

Don Pablo poussa les verroux, et, s'adossant contre la porte, il attendit, tout palpitant d'espoir et d'impatience. Le temps allait d'un pied de plomb, et des années de purgatoire n'eussent pas paru plus longues à l'amoureux gentilhomme que ces heures d'at-

tente. Une fois il lui sembla entendre au loin le son du cor, les aboiemens d'une meute; mais le bruit passa, et bientôt tout retomba dans un profond silence. Déjà le rayon de soleil qui dorait les barreaux du soupirail commençait à s'effacer, une obscurité plus profonde se répandait dans le caveau; don Pablo baissa la tête et ferma les yeux pour ne pas voir finir le jour. Chaque minute emportait quelque chose de son espérance; le dépit et l'anxiété avaient succédé à sa joie.

Tout à coup des pas, des voix confuses retentirent au dehors. Un carrosse s'arrêta devant la porte. Presque aussitôt un grand bruit se fit entendre dans la cuisine; quelqu'un donnait tout haut des ordres : « Faites du feu dans la cheminée !... Jetez là ces housses !... Apportez des coussins !... »

Puis cette voix se tut; il n'y eut plus aucun mouvement, on n'entendit plus rien. Don Pablo, ému, presque tremblant, appuya son front moite contre cette porte, qu'il eût maintenant ouverte au péril de sa vie. Au bout de quelques minutes, on frappa trois coups de l'autre côté. Le comte cacha son poignard d'une main, et ouvrit de l'autre. Aussitôt il fléchit le genou. Sa dame, sa protectrice, était debout à trois pas de lui; elle le laissa un moment ainsi prosterné; son regard tombait sur lui avec une expression indicible d'émotion et de bonheur : on sentait battre son cœur sous les plis de sa robe de velours noir; son visage pâle souriait à travers le voile de dentelle qui retombait jusqu'à ses genoux. Elle était belle ainsi, plus belle que lorsque don Pablo la vit pour la première fois : il y avait plus de grace et d'abandon dans sa contenance, plus de douceur et de timidité dans son regard; un reflet de la flamme qui rayonnait dans ses yeux bleus illuminait sa beauté. Elle s'assit sur les coussins, et fit signe à don Pablo de se relever; puis ses yeux se tournèrent vers la porte avec quelque inquiétude. La duègne était là, une main sur la serrure. Les verroux n'étaient point poussés; on entendait aller et venir dans le vestibule; et ce périlleux rendez-vous n'avait d'autre sauvegarde que l'autorité de cette femme, arrêtée au seuil de la porte pour en défendre l'entrée : elle restait là, immobile, le regard fixe, l'oreille attentive; et l'on comprenait à son air qu'elle ne protégeait pas sans danger pour elle ce mystérieux entretien.

C'était dans ce moment un singulier tableau que l'intérieur de cette cuisine sombre et délabrée. Le feu qui flamboyait dans la cheminée avait promptement attiédi l'atmosphère, et ses lueurs faisaient ressortir la pauvreté toute nue des murailles. Une housse à grandes franges cachait la table, dont les quatre pieds vermoulus ressortaient comme les béquilles d'un mendiant entre les galons d'or et la soie. Une peau de léopard était étendue sur ces dalles dont l'humidité glaciale eût souillé des souliers de satin, et un manteau de livrée couvrait le banc moisi. On avait ainsi dissimulé à la hâte le délabrement de cette pièce enfumée, et il était évident que rien n'avait été préparé d'avance pour s'y arrêter. La dame était assise sur des coussins de velours; don Pablo, debout devant elle, avait l'air d'un homme qui craint de s'éveiller au milieu d'un rêve heureux.

— Comte, dit enfin la dame d'un accent doux et voilé, vous voyez comme j'accomplis mes promesses.

Alors il se mit derechef à ses genoux; elle lui donna sa main à baiser, et il osa la retenir dans les siennes. Il venait de comprendre que la distance qui séparait le pauvre gentilhomme et la grande dame était comblée; il devinait les luttes, les douleurs, les résolutions vaincues de ce cœur qui s'était vainement défendu pendant sa longue absence, et où l'amour triomphait enfin. Un élan de sympathie remit sur-le-champ le comte à la hauteur de sa première passion; il oublia qu'elle s'était un moment flétrie sous les baisers de la Palomita, et ce fut de très bonne foi qu'il s'écria :

— Ah! madame, de toutes les graces dont vous avez comblé ma vie, celle-ci était la plus ardemment souhaitée! Je mourais loin de vous.

Elle sourit avec mélancolie; apparemment ce mot exprimait sa propre situation après cette courte et fortuite rencontre qui lui avait laissé au cœur un si profond souvenir. Elle mit une main à son front et laissa l'autre dans celles de don Pablo. On sentait qu'elle était embarrassée pour dire les pensées qui se heurtaient dans sa tête et les émotions de son ame.

Le comte la contemplait enivré; elle se pencha un peu vers lui et dit avec abandon, en s'arrêtant à chaque parole, vaincue par le trouble et peut-être l'effroi de sa situation :

— Je voulais faire votre fortune, votre bonheur, et ne jamais vous revoir; mais je n'ai pu tenir ma résolution... Que d'obstacles entre nous, pourtant.... Si vous saviez ce qu'il a fallu de persévérance, de volonté, de ruse pour venir ici vous voir, vous parler un moment.... Ah! quelles chaînes pesantes je traîne!... De quels devoirs je suis l'esclave!...

Le comte pâlit à ces mots; une crainte poignante, une jalousie vague glacèrent sa reconnaissance et sa joie; il dit d'une voix sourde et tremblante :

— Ce mystère, ces précautions sont donc commandés par ce que vous devez à un autre? Vous êtes mariée, madame?...

— Je suis veuve, répondit-elle vivement, je suis veuve et maîtresse de moi devant Dieu... non devant les hommes, hélas!... Plus tard vous saurez... Mais pourquoi nous occuper de toutes ces choses que je veux oublier maintenant... Les momens sont comptés... Comme ils passent!... Parlez-moi de vous. Dites-moi si vous êtes heureux, plus heureux que lorsque vous m'avez rencontrée dans le parc de l'Escurial?

— Je ne sais, dit don Pablo avec un soupir. Parfois il me semble au contraire que je suis encore plus à plaindre.

— Eh! mon Dieu! pourquoi? tous vos souhaits n'ont-ils pas été comblés?

— Oui, les souhaits que je formais alors; mais depuis mon cœur a osé désirer un bonheur plus grand, plus impossible...

— Rien n'est impossible, interrompit la dame d'un air décidé, et la preuve, c'est que je suis ici en ce moment. Savez-vous ce qu'il a fallu faire pour y venir? Il a fallu d'abord gagner par prières, par menaces cette personne, dont le devoir est de me suivre partout; si le secret de ce rendez-vous était découvert, elle finirait sa vie dans qu lque pauvre couvent, hors du royaume, et Dieu sait encore si on l'y laisserait tranquille! Croyez-vous qu'il était facile de la décider? Mais ce n'est pas tout. Pour arriver ici, pour qu'on me laissât seule, il a fallu feindre un mal subit pendant la chasse du roi, en imposer à tant de gens curieux, attentifs, clairvoyans..... Eh bien! j'en suis venue à bout; je voulais vous voir. J'ai traversé tous les obstacles. Oh! la plaisante chose! Demain on se racontera à la cour que je me suis reposée dans une cuisine!

Elle se prit à rire tout doucement en regardant autour d'elle; puis, redevenant tout à coup sérieuse, elle ajouta :

— Mais je ne pourrai plus revenir ici; une fois c'était possible, non pas deux.... Je ne le tenterai plus, car dans ces entrevues il y va de votre vie.

— Oh! si c'est le seul risque, je le brave!

— Hélas! il y en a d'autres encore; mais n'importe, vous le voyez, je suis venue.

Don Pablo baisa la main frêle et mignonne qu'il osait retenir dans les siennes, et dit avec une tristesse passionnée, qui fit sourire et soupirer la jeune dame :

— Vous reverrai-je? Il me semble que non, et ce doute brise toute ma joie. Le mystère dont vous vous environnez m'effraie. Si du moins votre nom me restait quand il faudra nous quitter! Ce nom, si vous l'ordonnez, je ne le prononcerai jamais; il demeurera au fond de mon cœur. Que craignez-vous? La parole d'un Peñaparda vous répond du secret.

Elle se tut et détourna la vue, comme si elle eût craint de se laisser fléchir à la prière de don Pablo. Alors il n'insista plus. Quelques rapides conjectures se présentèrent à son esprit, mais aucune ne semblait probable. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait confondait sa pénétration. Bien que la dame parlât un pur espagnol, elle avait l'accent légèrement étranger; il était aisé de voir que si elle appartenait à quelque grande maison de Castille c'était par alliance, et qu'elle n'était pas née dans la Péninsule. Don Pablo s'étonnait surtout de trouver dans une femme si jeune ces volontés hardies, ces façons d'agir hautes et décidées qui contrastaient à chaque instant avec quelque chose d'enfantin, de singulièrement naïf dans les paroles et la physionomie.

Il regardait la dame avec encore plus d'étonnement et de curiosité que de passion, et elle, de son côté, arrêtait sur lui ses grands yeux changeans avec une expression étrange; elle était comme étourdie de cette situation, mais elle n'en avait pas peur.

— Eh bien! dit-elle après un silence, vous voilà encore triste, découragé, comme lorsque je vous vis dans les jardins de l'Escurial. Mais, ne vous ai-je pas dit que je veux que vous bénissiez, tous les jours de votre vie, le jour où vous m'avez rencontrée?...

Nous nous reverrons, don Pablo!... Croyez-vous que j'aurai fait ce pas pour reculer?... Non, non... puisque je dois rester en Espagne, je veux tout faire pour vous, pour votre bonheur, d'autant plus que je le puis sans honte et sans pécher devant Dieu...

— Ah! madame, interrompit le comte, combien de crainte et d'amertume se mêle à la joie que vous me donnez!... Notre Espagne n'est pas votre pays; quelque jour, peut-être, vous voudrez la quitter, et alors...

— Alors! plût à Dieu que cela fût possible! vous viendriez en France...

— En France!... Vous être Française, madame?

— Oui, Dieu merci! Ah! quel pays que votre Espagne!... comme on s'y ennuie!... Depuis que j'y suis, je n'ai guère passé de jour sans regretter notre France. Je n'ose rien manifester de mon ennui et de mes regrets; on les prendrait à mal, dans cette cour si sévère, si ombrageuse... Voici la première fois que je parle à cœur ouvert là-dessus: vous voyez que j'ai confiance en vous... On a cru que j'étais devenue Espagnole; j'ai fait comme si j'avais oublié que mon pays est de l'autre côté des Pyrénées, mais au fond de mon cœur je suis restée Française...

Un grand bruit au dehors coupa subitement la parole à la jeune dame; elle se tourna vers la porte avec inquiétude. Au même instant le son du cor se fit entendre dans les environs. La duègne, toute pâle et effarée, s'adossa instinctivement contre la porte, et s'écria avec épouvante :

— La chasse vient de ce côté, madame!... la chasse est là, sur les hauteurs!... dans un moment elle passera par ici, peut-être!...

La dame s'était levée au premier mot : — Rentrez! dit-elle vivement à don Pablo, rentrez là-dedans, et, sur votre vie, ne bougez jusqu'à la nuit close... Vous me reverrez... bientôt... je vous le promets... Adieu...

Il baisa encore une fois la main qu'elle lui tendait et se précipita dans le caveau dont il poussa les verroux. Le bruit allait croissant au dehors; mais il était impossible d'entendre distinctement les voix qui se croisaient, se répondaient, dominées par les aboiemens de la meute et les fanfares des piqueurs. Ce tumulte dura un quart d'heure environ; puis le roulement d'un carrosse ébranla

la voûte du caveau; le bruit s'éloigna, se perdit dans les profondeurs de la vallée, et don Pablo comprit qu'il restait seul dans ces lieux abandonnés. Le soleil était couché depuis long-temps lorsqu'il se hasarda à entr'ouvrir la porte du caveau; tout était muet, immobile autour de lui; il ne restait aucune trace, aucun vestige de celle qui, quelques heures auparavant, avait passé là d'une façon si furtive et si mystérieuse. Les coussins, les housses, tout le mobilier, jeté pêle-mêle sur les dalles humides, avaient disparu; seulement deux tisons achevaient de brûler dans la vaste cheminée, et il restait dans l'air un vague parfum.

Don Pablo s'en alla le cœur tout bouffi d'espoir, d'ambitieuses pensées; il croyait enfin à sa fortune, à son bonheur. Son amour s'exaltait de toute la véhémence de son orgueil; il vit, à sa portée, ce rang, ces honneurs qu'il avait tant enviés; il considéra que sa noblesse était de celles qui peuvent aspirer à toutes les alliances, et il se dit, dans la profonde joie de son ame : — Elle est libre, elle m'aime; fût-elle duchesse de Frias ou marquise de Castel-Rodrigo, elle ne dérogera pas en m'épousant!

Le comte, harassé de fatigue et tout transi de froid, car la brise de mars soufflait fort, arriva vers minuit à Roxas où Benito Romero l'attendait.

— Eh bien! s'écria le peintre tout suffoqué de curiosité, vous l'avez vue? vous savez son nom?

— Oui, je l'ai vue, et je sais qu'elle est belle, charmante, toute bonne.... Je sais aussi qu'elle m'aime. Benito, n'est-ce pas assez?

— Pas tout-à-fait, ce me semble, répondit le peintre fort désappointé. Quoi! elle ne vous a pas dit son nom?

— Elle a paru mécontente et embarrassée quand je le lui demandais; alors je n'ai pas insisté.

Benito soupira, comme s'il eût pris pour son propre compte cette occasion perdue; puis, au bout d'un moment, il dit avec un autre soupir encore plus triste :

— La Palomita est à Madrid.

— Ah! diable, tant pis! fit le comte. Comment avez-vous su cela?

— On me l'a dit aujourd'hui à la taverne du vieux Chinchilla. Cette fille vous cherche, j'en suis sûr.

Don Pablo haussa les épaules, et répondit dédaigneusement :

— Peu m'importe !

Plusieurs jours s'écoulèrent, et la dame inconnue ne donna pas de ses nouvelles. Les deux amis s'étaient installés aux environs de l'Escurial, et chaque matin le comte venait jusqu'à cette grille où un messager se trouva lors de son arrivée. Il n'osait aller au-delà, ni se présenter nulle part, ne sachant s'il devait trahir son incognito.

A mesure que le temps s'écoulait, sa confiance et son espoir devenaient à rien. Au bout de huit jours, il commençait à croire qu'il faudrait retourner à Murviedro. La quinzaine de Pâques était près de finir, et la cour allait quitter l'Escurial pour Aranjuez; avant son départ, on devait célébrer l'anniversaire de la naissance du dernier infant. Il ne s'agissait point de bal, de musique, encore moins de comédie; l'étiquette permettait seulement un *besa manos*. Cette cérémonie, qui était une espèce d'hommage public rendu au souverain et à sa famille, avait encore quelque éclat par l'imposante réunion que l'usage y convoquait. Tous ceux auxquels leurs titres ou leurs charges donnaient droit de présence à la cour, s'y trouvaient d'obligation. La faveur d'y être admis une fois seulement pour baiser à genoux la main du roi était acquise à toutes les personnes d'un certain rang; on l'obtenait d'ailleurs facilement en adressant une demande au *mayordomo-mayor*.

Le comte de Peñaparda conçut tout à coup l'idée de revendiquer pour lui cet honneur dû à son nom et à son grade. Ce fut comme une inspiration, un trait de lumière, qui lui montrait le chemin pour arriver jusqu'à cette femme qui semblait l'avoir maintenant oublié. Il ne pouvait plus vivre dans l'incertitude où l'avait laissé leur entrevue; il voulait la retrouver, se montrer à elle au milieu de cette cour où elle vivait inaccessible à son amour, à sa curiosité. Il eût donné la moitié de sa vie pour savoir enfin qui il aimait.

VII.

C'était un magnifique spectacle qu'un *besa manos* dans la salle des batailles à l'Escurial. L'éclat qui environnait le trône de Charles-Quint, l'austère grandeur de Philippe II, semblaient jeter un dernier reflet sur ces solennités, dont la maison d'Autriche avait

susceptibilités. Eh! que m'importe le lieu du rendez-vous, si je suis sûr de l'y trouver? C'est une insigne faveur qu'elle m'accorde en choisissant pour notre entrevue un lieu si solitaire et si retiré. Là, du moins, j'oserai la remercier à deux genoux. Ce mystère, qui vous étonne, me remplit d'orgueil et de joie. L'espoir me revient au cœur. C'est plus que sa protection, c'est son amour que je veux : demain elle me donne le droit de le lui demander. Oh! jamais, jamais, je n'avais pu croire que de si faibles espérances seraient un jour comblées; et quand vous me prédisiez mon bonheur, Benito, je pensais que vous étiez un fou.

Les deux amis allèrent coucher à Roxas; et, le lendemain, don Pablo retourna seul aux environs de l'Escurial.

La ferme des moines était une maison délabrée et depuis longtemps abandonnée; des collines, boisées de chênes rabougris, l'enserraient de tous côtés; un ruisseau traversait lentement cette étroite vallée, et formait çà et là de petits marécages couverts d'ajoncs et de mousse verdâtre. L'aspect désolé de ces lieux frappa don Pablo : il fit le tour de la maison, regardant, écoutant si personne ne venait. Ame qui vive ne se montra; il n'entendit rien, tout était silencieux, désert, mort autour de lui. Alors il mit la main à son poignard; et, poussant la porte entre-bâillée, il pénétra dans la maison. Au fond du vestibule, noir et sombre comme le guichet d'une prison, il y avait une grande cuisine, dont tout le mobilier consistait en une table et deux bancs de chêne. Depuis des années, le feu de la vaste cheminée était éteint, les araignées filaient le long des murs lézardés. De tous les ustensiles de cuisine, il n'était resté que le fameux gril de saint Laurent, sculpté en plein relief sur le haut chambranle de la cheminée. Les fenêtres étaient closes et barricadées en dedans; mais le jour pénétrait à travers les larges fentes des volets. La salle basse s'ouvrait dans la cuisine, et n'avait pas d'autre issue. C'était une petite pièce voûtée et tout-à-fait semblable à un caveau; il n'y avait aucun vestige de mobilier, rien que les quatre murs, noirs et nus.

Don Pablo poussa les verroux, et, s'adossant contre la porte, il attendit, tout palpitant d'espoir et d'impatience. Le temps allait d'un pied de plomb, et des années de purgatoire n'eussent pas paru plus longues à l'amoureux gentilhomme que ces heures d'at-

venaient se prosterner aux pieds du roi, qui leur donnait sa main dégantée à baiser; la reine et les infans leur accordaient la même faveur. Il fallait deux minutes pour accomplir tout ce cérémonial. Cent personnes avaient été admises ce jour-là, et le *besa manos* durait depuis trois heures, lorsque le comte de Peñaparda fut appelé. Il s'avança rapidement et de fort bonne grace; son regard parcourait enfin de face cette haie de femmes assises. Mais ce fut le cœur plein de tristesse et de dépit qu'il s'inclina en passant devant elles: il n'avait point reconnu sa dame.

Alors, machinalement et les yeux baissés, il fléchit le genou devant le roi, devant la reine; puis tout à coup il s'arrêta; une sueur froide se répandit sur son front, ses jambes faiblirent, et la tête perdue, il se prosterna, sans oser toucher de ses lèvres la main qu'étendait vers lui Louise d'Orléans, la jeune veuve du roi Louis Ier, la reine douairière d'Espagne.

Elle rougit légèrement; mais aucune autre marque de trouble et d'émotion ne lui échappa. Sa *camarera-mayor*, la duchesse de Montellano, debout derrière elle, devint pâle; son visage maigre et ridé disparut un moment derrière l'éventail qu'elle ouvrit trop tard. Don Pablo l'avait aussi reconnue.

Il se releva. Il sortit de la salle des batailles sans savoir ce qu'il faisait, où il allait; il ne pouvait revenir de son étonnement, de sa joie. La tête lui tournait, et il jetait sur son bonheur un regard plein d'orgueil et d'épouvante.

Benito Romero attendait à la première grille, et il devina tout d'abord quelque grand évènement.

— Eh bien! dit-il en saisissant le bras du comte, qui fuyait pour ainsi dire à travers les allées sans l'apercevoir; eh bien! vous l'avez reconnue?

Don Pablo s'arrêta une main sur sa poitrine; les battemens de son cœur l'étouffaient. Il s'appuya sur le peintre, et lui dit à voix basse:

— Oui, je la connais maintenant; mais son nom est un secret qui mourra là!... Benito, ne m'interrogez pas; je ne puis rien vous dire, rien...

— Eh! tant mieux! interrompit le peintre en riant; le secret de votre bonheur me pèserait, et d'ailleurs ce nom ne l'apprendrai-je pas le jour de votre mariage?

C'était dans ce moment un singulier tableau que l'intérieur de cette cuisine sombre et délabrée. Le feu qui flamboyait dans la cheminée avait promptement attiédi l'atmosphère, et ses lueurs faisaient ressortir la pauvreté toute nue des murailles. Une housse à grandes franges cachait la table, dont les quatre pieds vermoulus ressortaient comme les béquilles d'un mendiant entre les galons d'or et la soie. Une peau de léopard était étendue sur ces dalles dont l'humidité glaciale eût souillé des souliers de satin, et un manteau de livrée couvrait le banc moisi. On avait ainsi dissimulé à la hâte le délabrement de cette pièce enfumée, et il était évident que rien n'avait été préparé d'avance pour s'y arrêter. La dame était assise sur des coussins de velours ; don Pablo, debout devant elle, avait l'air d'un homme qui craint de s'éveiller au milieu d'un rêve heureux.

— Comte, dit enfin la dame d'un accent doux et voilé, vous voyez comme j'accomplis mes promesses.

Alors il se mit derechef à ses genoux ; elle lui donna sa main à baiser, et il osa la retenir dans les siennes. Il venait de comprendre que la distance qui séparait le pauvre gentilhomme et la grande dame était comblée; il devinait les luttes, les douleurs, les résolutions vaincues de ce cœur qui s'était vainement défendu pendant sa longue absence, et où l'amour triomphait enfin. Un élan de sympathie remit sur-le-champ le comte à la hauteur de sa première passion ; il oublia qu'elle s'était un moment flétrie sous les baisers de la Palomita, et ce fut de très bonne foi qu'il s'écria :

— Ah ! madame, de toutes les graces dont vous avez comblé ma vie, celle-ci était la plus ardemment souhaitée ! Je mourais loin de vous.

Elle sourit avec mélancolie; apparemment ce mot exprimait sa propre situation après cette courte et fortuite rencontre qui lui avait laissé au cœur un si profond souvenir. Elle mit une main à son front et laissa l'autre dans celles de don Pablo. On sentait qu'elle était embarrassée pour dire les pensées qui se heurtaient dans sa tête et les émotions de son ame.

Le comte la contemplait enivré; elle se pencha un peu vers lui et dit avec abandon, en s'arrêtant à chaque parole, vaincue par le trouble et peut-être l'effroi de sa situation :

reil risque... Et je ne puis vous suivre! Mais nous passerons ensemble par-dessus les murailles, et je vous attendrai caché dans le jardin.

— Merci, dit don Pablo en lui tendant la main.

— Où allons-nous attendre minuit?

— Où vous voudrez.

— Là-bas, *au Tourne-Bride;* il n'y va que des gens de livrée. Mais qu'importe! l'hôte nous donnera une chambre où nous serons seuls.

Le soleil se couchait; il faisait déjà sombre le long du chemin, où ne passait ame qui vive. Déjà les carrosses de la grandesse roulaient vers Madrid. Il n'était resté à l'Escurial que la famille royale et le service ordinaire. Don Pablo se tourna pour jeter un regard vers l'immense façade, dont les fenêtres s'illuminaient une à une. Alors il vit distinctement la Palomita à dix pas derrière lui.

— Qui va là? dit-il d'une voix irritée, car la présence de cette femme en un pareil moment lui semblait une menace; qui va là? Qui ose ainsi me suivre et s'arrêter quand je m'arrête?

La Palomita sauta hors du chemin et disparut parmi les buissons. Benito entraîna don Pablo en lui disant :

— Venez; elle n'osera pas vous suivre, à présent que vous l'avez vue. Entrons vite *au Tourne-Bride.*

A onze heures trois quarts, la reine Louise était seule avec la duchesse de Montellano dans sa chambre à coucher. Les fenêtres de cette pièce s'ouvraient sur une des grandes cours intérieures. Les jalousies étaient fermées, et les lourds rideaux de damas interceptaient les clartés d'un candelabre allumé au pied du lit. Selon l'usage, l'*asafata* avait emporté les vêtemens de la reine, qui était restée là, sur son grand fauteuil doré, en déshabillé de nuit. Un manteau de satin blanc enveloppait sa taille fine et cambrée; une longue robe de piqué traînait sur ses petits pieds chaussés de mules en velours; sa riche chevelure s'échappait d'un réseau de dentelle, noué sur le front avec des rubans noirs. Elle regardait à chaque instant le cadran, dont l'aiguille avançait vers minuit avec cette vitesse immobile du temps qu'aucune puissance humaine ne saurait précipiter ou retenir. Parfois ses yeux se tournaient sur un portrait de femme placé en face de son lit. Il représentait une

Elle se prit à rire tout doucement en regardant autour d'elle; puis, redevenant tout à coup sérieuse, elle ajouta :

— Mais je ne pourrai plus revenir ici; une fois c'était possible, non pas deux.... Je ne le tenterai plus, car dans ces entrevues il y va de votre vie.

— Oh! si c'est le seul risque, je le brave!

— Hélas! il y en a d'autres encore; mais n'importe, vous le voyez, je suis venue.

Don Pablo baisa la main frêle et mignonne qu'il osait retenir dans les siennes, et dit avec une tristesse passionnée, qui fit sourire et soupirer la jeune dame :

— Vous reverrai-je? Il me semble que non, et ce doute brise toute ma joie. Le mystère dont vous vous environnez m'effraie. Si du moins votre nom me restait quand il faudra nous quitter! Ce nom, si vous l'ordonnez, je ne le prononcerai jamais; il demeurera au fond de mon cœur. Que craignez-vous? La parole d'un Peñaparda vous répond du secret.

Elle se tut et détourna la vue, comme si elle eût craint de se laisser fléchir à la prière de don Pablo. Alors il n'insista plus. Quelques rapides conjectures se présentèrent à son esprit, mais aucune ne semblait probable. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait confondait sa pénétration. Bien que la dame parlât un pur espagnol, elle avait l'accent légèrement étranger; il était aisé de voir que si elle appartenait à quelque grande maison de Castille c'était par alliance, et qu'elle n'était pas née dans la Péninsule. Don Pablo s'étonnait surtout de trouver dans une femme si jeune ces volontés hardies, ces façons d'agir hautes et décidées qui contrastaient à chaque instant avec quelque chose d'enfantin, de singulièrement naïf dans les paroles et la physionomie.

Il regardait la dame avec encore plus d'étonnement et de curiosité que de passion, et elle, de son côté, arrêtait sur lui ses grands yeux changeans avec une expression étrange; elle était comme étourdie de cette situation, mais elle n'en avait pas peur.

— Eh bien! dit-elle après un silence, vous voilà encore triste, découragé, comme lorsque je vous vis dans les jardins de l'Escurial. Mais, ne vous ai-je pas dit que je veux que vous bénissiez, tous les jours de votre vie, le jour où vous m'avez rencontrée?...

avança la tête hors du balcon, ce sillon de clarté lui avait montré don Pablo au pied de la muraille. Alors elle fit un mouvement, et les bouts plombés de l'échelle de soie frappèrent sourdement sur le pavé. Aussitôt la double corde se tendit sous le poids de quelqu'un, qui gravit lestement les premiers échelons; mais une brusque secousse l'arrêta court et une voix de femme, une voix perçante et furieuse cria sous la fenêtre : Holà! don Pablo! prends garde! je vais te suivre jusque-là haut!...

Il sauta par terre et étreignit la Palomita d'une main de fer en lui disant tout bas : Tais-toi!... tais-toi!... ou je te tue!...

Elle cria en faiblissant sous cet effort puissant qui étouffait sa voix : A moi Pepe!... à moi!... ici... viens par ici... à l'aide! mon bon Pepe...

L'idiot, qui était resté accroupi au bout de la terrasse, accourut avec son couteau levé; don Pablo avait tiré son épée. Il y eut un moment de lutte silencieuse, puis un cri rauque, horrible, le dernier cri d'une créature humaine, frappée à mort, retentit sous les grandes voûtes et alla frapper l'écho sonore des hautes murailles de l'Escurial. En même temps, un coup de feu partit; c'était la sentinelle qui tirait de dedans sa guérite. A ce signal, les hallebardiers sortirent du corps de garde; leurs piques reluisirent le long de la terrasse, subitement illuminée; la lueur tremblante des torches se refléta sur la façade, où il n'y avait qu'une seule fenêtre ouverte vers laquelle tout le monde leva les yeux. L'échelle de soie se balançait encore à la muraille; en bas il y avait un corps mort; c'était celui de Pepe Cojuelo; un peu plus loin don Pablo blessé au bras, s'appuyait sur son épée; la gitana, les mains étendues, lui barrait le passage; Benito Romero, debout à la rampe de la terrasse, était là comme tombé des nues et pétrifié.

On se saisit de tous ces gens-là, et l'officier qui commandait le poste, effrayé de la responsabilité qui pesait sur lui, envoya réveiller sur-le-champ le prieur de l'Escurial et le capitaine des gardes.

La reine avait fui dans sa chambre, où la duchesse de Montellano s'était aussi réfugiée. A ce premier moment de stupeur et d'effroi succédèrent de mortelles angoisses. La reine, assise sur son lit, les mains jointes, le regard fixe et morne, se recomman-

la voûte du caveau; le bruit s'éloigna, se perdit dans les profondeurs de la vallée, et don Pablo comprit qu'il restait seul dans ces lieux abandonnés. Le soleil était couché depuis long-temps lorsqu'il se hasarda à entr'ouvrir la porte du caveau; tout était muet, immobile autour de lui; il ne restait aucune trace, aucun vestige de celle qui, quelques heures auparavant, avait passé là d'une façon si furtive et si mystérieuse. Les coussins, les housses, tout le mobilier, jeté pêle-mêle sur les dalles humides, avaient disparu; seulement deux tisons achevaient de brûler dans la vaste cheminée, et il restait dans l'air un vague parfum.

Don Pablo s'en alla le cœur tout bouffi d'espoir, d'ambitieuses pensées; il croyait enfin à sa fortune, à son bonheur. Son amour s'exaltait de toute la véhémence de son orgueil; il vit, à sa portée, ce rang, ces honneurs qu'il avait tant enviés; il considéra que sa noblesse était de celles qui peuvent aspirer à toutes les alliances, et il se dit, dans la profonde joie de son ame : — Elle est libre, elle m'aime; fût-elle duchesse de Frias ou marquise de Castel-Rodrigo, elle ne dérogera pas en m'épousant!

Le comte, harassé de fatigue et tout transi de froid, car la brise de mars soufflait fort, arriva vers minuit à Roxas où Benito Romero l'attendait.

— Eh bien! s'écria le peintre tout suffoqué de curiosité, vous l'avez vue? vous savez son nom?

— Oui, je l'ai vue, et je sais qu'elle est belle, charmante, toute bonne.... Je sais aussi qu'elle m'aime. Benito, n'est-ce pas assez?

— Pas tout-à-fait, ce me semble, répondit le peintre fort désappointé. Quoi! elle ne vous a pas dit son nom?

— Elle a paru mécontente et embarrassée quand je le lui demandais; alors je n'ai pas insisté.

Benito soupira, comme s'il eût pris pour son propre compte cette occasion perdue; puis, au bout d'un moment, il dit avec un autre soupir encore plus triste :

— La Palomita est à Madrid.

— Ah! diable, tant pis! fit le comte. Comment avez-vous su cela?

— On me l'a dit aujourd'hui à la taverne du vieux Chinchilla. Cette fille vous cherche, j'en suis sûr.

Don Pablo haussa les épaules, et répondit dédaigneusement :

VIII.

Le même jour, après la messe, Philippe V était seul avec la reine sa femme dans le grand cabinet des audiences ordinaires. Il fallait être bien averti pour reconnaître le roi dans cet homme d'un aspect triste et famélique. Son corps, d'une maigreur tout-à-fait décharnée, formait un système d'angles que ne dissimulait nullement son vêtement étriqué. Il portait un mauvais justaucorps brun, traversé en écharpe par le cordon bleu; un rabat sale cachait l'ordre de la toison d'or attaché au cou par un ruban rouge dont les bouts flottaient sur une rangée de boutonnières décousues; ses cheveux rares et plats retombaient en mèche sur un collet gras comme la calotte d'un chantre. Il s'appuyait de tous côtés dans un fauteuil garni d'oreillers, et ses grandes mains d'une propreté fort équivoque roulaient avec un tic nerveux les dizaines d'un chapelet garni de médailles. Cette tenue annonçait un des terribles accès d'hypocondrie pendant lesquels le petit-fils de Louis XIV représentait beaucoup mieux le malade imaginaire que le roi d'Espagne et des Indes. La reine Isabelle Farnèse, assise à sa gauche, était là, comme l'ombre pâle et ennuyée du triste monarque; les bras croisés, la tête inclinée, elle semblait dormir les yeux ouverts.

Ce royal tête-à-tête durait depuis une demi-heure, lorsqu'un gentilhomme de la chambre écarta le double rideau qui servait de porte et parut attendre les ordres du roi, dont le regard distrait ne se leva pas.

— Sire, dit doucement la reine, vous avez mandé la duchesse de Montellano : elle est là.

— Eh bien! qu'elle entre, répondit-il d'une voix indifférente.

La reine vit qu'il ne se souvenait plus du rapport qui lui avait été fait le matin même, et que la colère dont elle avait d'abord eu peine à modérer l'explosion ne porterait pas ses fruits. Mais elle n'était pas femme à laisser tomber ainsi une affaire qui servait ses vues; elle avait des soupçons qu'elle voulait éclaircir; elle entrevoyait une vengeance dont le succès dépendait de ce que la duchesse de Montellano allait avouer, et elle résolut de prendre l'ini-

légué l'usage à la maison de Bourbon. Lorsque le comte de Peñaparda fut à l'entrée de cette salle immense où était réunie la cour d'Espagne, son regard ébloui alla jusqu'au bout et se baissa aussitôt. Le fier gentilhomme eut un mouvement de crainte et de timidité; il s'arrêta derrière la double haie de hallebardiers qui gardaient la porte, et attendit avec un certain battement de cœur que son nom fût appelé.

Le roi, la reine et les infans étaient assis sous un vaste dais au fond du salon; les grands d'Espagne, debout et le chapeau sur la tête, se tenaient en face du roi. Les grandes d'Espagne étaient du côté de la reine, assises sur des carreaux à crépines d'or. Toutes portaient le deuil en velours noir, et des perles, les plus riches, les plus belles qu'il y eût au monde, relevaient ces parures sombres et uniformes. Une foule de prélats, de moines, de gentilshommes, remplissait le bas de la salle. Les murs étaient ornés de peintures représentant les batailles contre les Maures. La plupart des grands qui se trouvaient là pouvaient reconnaître leurs bannières et leurs armoiries dans ces assauts, dans ces terribles mêlées, où leurs ancêtres avaient combattu; leur nom historique était écrit sur toutes ces grandes pages d'histoire. Mais don Pablo chercha vainement son écusson dans la sanglante bataille de Tolosa, où cependant un comte de Peñaparda sauva la vie du roi don Jaïme d'Aragon. La mémoire de ce haut fait s'était perpétuée dans les armes de sa maison; elles portaient, au chef, les quatre pals de gueules en champ d'or.

Mais don Pablo ne s'arrêta pas long-temps à ces souvenirs; un intérêt plus puissant le préoccupait en ce moment solennel. Ses yeux se fixèrent, pour ne plus s'en détourner, sur cette longue file de dames, fières, graves, immobiles, recueillies dans l'orgueil de la haute dignité qui leur donnait le droit de rester assises en présence des têtes couronnées. Malheureusement, don Pablo ne les voyait que de profil, à travers de grandes dentelles qui voilaient leurs traits, leur chevelure, et il les eût regardées ainsi pendant l'éternité sans pouvoir reconnaître sa dame.

Les gentilshommes admis à l'honneur du *besa manos* étaient appelés à haute voix par un *mayordomo*. Ils s'avançaient seuls, s'inclinaient en passant devant la grandesse, qui rendait le salut, et

A ces mots, la reine Louise joignit les mains avec une faible exclamation; une pâleur mortelle se répandit sur son visage, elle baissa la tête, et sembla prier Dieu de lui donner la force d'entendre cette terrible lecture. Mme de Montellano regardait le papier d'un œil hébété; le saisissement lui troublait la vue, et d'ailleurs il lui fallait le temps de chercher ses lunettes. La jeune reine ne pouvait plus supporter le supplice de cette incertitude.

— Eh bien! Montellano, s'écria-t-elle violemment, lis donc! leurs majestés attendent...

La duchesse commença d'une voix éteinte la lecture d'une espèce de procès-verbal fort embrouillé, que le capitaine des gardes et le prieur des hyérominites avaient passé le reste de la nuit à rédiger. La reine Louise respira lorsque après un préambule de deux pages elle entendit ces mots : Et sous ladite fenêtre ouverte, près de l'échelle de cordes dont les bouts touchaient par terre, nous avons trouvé le corps mort d'un homme contrefait et fort mal vêtu, etc.

Les larmes lui vinrent aux yeux, elle s'écria : Pauvre homme! je ferai dire des messes pour le repos de son ame!

— Devant Dieu soit ce misérable! dit froidement la reine Isabelle. Achevez, madame de Montellano.

La camarera mayor poursuivit la lecture de cette espèce d'acte d'accusation dressé contre elle. Le comte de Peñaparda et Benito Romero, interrogés aussitôt après leur arrestation, avaient gardé un silence absolu; mais la gitana, dont on s'était aussi assuré, avait fermement déclaré que le cavalier avec lequel on venait de la confronter escaladait les murs du couvent pour aller à un rendez-vous d'amour. L'échelle attachée à la fenêtre de la chambre où couchait une dame du palais était une preuve que cette fille vagabonde et convaincue d'espionnage, disait vrai.

La *camarera mayor* avait achevé à grand' peine la lecture de ce fatal papier; quoique son nom n'y fût pas écrit, elle voyait dans chaque ligne sa condamnation. La reine Isabelle lui laissa un moment de réflexion, puis elle dit sévèrement : Madame de Montellano, toutes les apparences vous accusent; mais le roi n'a pas voulu vous condamner sans vous entendre; parlez, dites la vérité, nous souhaitons du fond de notre cœur qu'elle vous justifie.

— Oh! taisez-vous, Benito, taisez-vous! Je n'ai plus de ces folles espérances.

— Folles! pourquoi? Il me semble qu'après ce qui s'est passé, vous devez croire à l'amour de cette belle dame. Elle a, Dieu merci! prouvé qu'elle vous voulait du bien, et puisque vous l'avez enfin retrouvée..... Vous serez grand d'Espagne... Eh bien! vous voyez comme la prédiction se vérifie?..... Pourvu que cette diablesse... Don Pablo, j'ai un certain souci pour vous maintenant.

— Lequel?

Benito s'arrêta, et répondit d'un air inquiet :

— La Palomita est ici; depuis deux jours elle vous suit; ce matin elle était aux portes de l'Escurial.

Les deux amis errèrent dans le parc jusqu'au soir; don Pablo ne pouvait s'arracher de ces lieux; il lui semblait que son bonheur finirait en les perdant de vue, qu'il s'éveillerait après ce beau rêve où il s'était trouvé l'amant d'une reine. Benito Romero le suivait sans troubler sa préoccupation; c'était bien le confident le plus discret, le plus commode qu'on pût voir; il écoutait patiemment, avec un intérêt soutenu, la prolixe relation d'un rendez-vous; il ne se moquait ni des folles espérances, ni des désespoirs sans motifs, ni des jalousies sans objets; il respectait les réticences, et ne faisait jamais deux fois la même question. Ce jour-là, ces précieuses qualités furent mises à une rude épreuve.

Au moment où don Pablo se laissait emmener enfin et passait la première grille, le même homme qu'il avait déjà rencontré se présenta et lui remit un billet qui contenait seulement ces mots :

« A minuit, sur la terrasse. Il y aura une échelle de soie à la troisième fenêtre du premier étage. Montez. »

Don Pablo lut deux fois ce billet. Jamais la pensée d'un tel rendez-vous ne lui serait venue. Lui dans les appartemens intérieurs de l'Escurial! lui dans la chambre de la reine! Il y allait de la vie s'il était découvert. Il le savait; mais il eût donné sa vie et encore son éternité pour un bonheur si grand, si glorieux.

Benito éprouva un certain saisissement quand il sut l'heure et le lieu du rendez-vous.

— C'est une périlleuse entrevue, dit-il; que votre bonne fortune nous soit en aide! Je ne vous vois pas de sang-froid courir un pa-

A ces mots, la reine Louise joignit les mains avec une faible exclamation; une pâleur mortelle se répandit sur son visage, elle baissa la tête, et sembla prier Dieu de lui donner la force d'entendre cette terrible lecture. Mme de Montellano regardait le papier d'un œil hébété; le saisissement lui troublait la vue, et d'ailleurs il lui fallait le temps de chercher ses lunettes. La jeune reine ne pouvait plus supporter le supplice de cette incertitude.

— Eh bien! Montellano, s'écria-t-elle violemment, lis donc! leurs majestés attendent...

La duchesse commença d'une voix éteinte la lecture d'une espèce de procès-verbal fort embrouillé, que le capitaine des gardes et le prieur des hyérominites avaient passé le reste de la nuit à rédiger. La reine Louise respira lorsque après un préambule de deux pages elle entendit ces mots: Et sous ladite fenêtre ouverte, près de l'échelle de cordes dont les bouts touchaient par terre, nous avons trouvé le corps mort d'un homme contrefait et fort mal vêtu, etc.

Les larmes lui vinrent aux yeux, elle s'écria : Pauvre homme! je ferai dire des messes pour le repos de son ame!

— Devant Dieu soit ce misérable! dit froidement la reine Isabelle. Achevez, madame de Montellano.

La camarera mayor poursuivit la lecture de cette espèce d'acte d'accusation dressé contre elle. Le comte de Peñaparda et Benito Romero, interrogés aussitôt après leur arrestation, avaient gardé un silence absolu; mais la gitana, dont on s'était aussi assuré, avait fermement déclaré que le cavalier avec lequel on venait de la confronter escaladait les murs du couvent pour aller à un rendez-vous d'amour. L'échelle attachée à la fenêtre de la chambre où couchait une dame du palais était une preuve que cette fille vagabonde et convaincue d'espionnage, disait vrai.

La *camarera mayor* avait achevé à grand' peine la lecture de ce fatal papier; quoique son nom n'y fût pas écrit, elle voyait dans chaque ligne sa condamnation. La reine Isabelle lui laissa un moment de réflexion, puis elle dit sévèrement : Madame de Montellano, toutes les apparences vous accusent; mais le roi n'a pas voulu vous condamner sans vous entendre; parlez, dites la vérité, nous souhaitons du fond de notre cœur qu'elle vous justifie.

reine d'Espagne qui, comme elle, se nomma Louise d'Orléans, et dont la mort prématurée lui avait légué une terrible leçon. Une secrète frayeur la préoccupait en présence de ce visage, dont le mélancolique regard semblait tomber sur elle comme un muet avertissement. Mais ces tristes impressions s'effacèrent bientôt; et quand l'heure du rendez-vous sonna, la fille du régent, la sœur de la duchesse de Berry n'hésita pas. Elle se leva, et dit avec résolution :

— Allons, Montellano, allons dans ta chambre; il va venir.

La duchesse était debout au pied du lit, pâle, tremblante, son rosaire dans les mains.

— Jésus-Maria! s'écria-t-elle, déjà!... Quelle situation! Si votre majesté voulait m'en croire, j'irais retirer l'échelle.... Combien je me repens d'avoir consenti à ceci!

— Il n'est plus temps d'avoir ces frayeurs, ces scrupules. Je te réponds de tout : de quoi as-tu peur?

— De quoi j'ai peur! Mais votre majesté ne comprend donc pas le péril où je suis? Un homme prêt à entrer dans ma chambre par la fenêtre!

— Eh bien! qui le saura? N'aie donc pas ces frayeurs; tu vois, je suis tranquille, moi; je suis bien tranquille.

Elle tremblait pourtant en parlant ainsi, et ce fut d'un pas chancelant qu'elle traversa la grande salle qui séparait sa chambre de celle de sa *camarera mayor*. Tout dormait, les appartemens du roi étaient clos et silencieux comme les cellules des moines; au dehors les sentinelles veillaient dans leurs guérites de pierre, et l'on apercevait de la lumière à travers les fenêtres grillées du corps de garde.

La reine s'accouda sur le balcon et regarda dehors. La nuit était obscure, une barre de nuages noirs montait à l'horizon; quelques rares étoiles scintillaient à travers le brouillard et s'effaçaient devant l'orage qui venait des montagnes de Guadarrama. Le vent soufflait par raffales et faisait crier les girouettes sur les dômes de l'Escurial. Au moment où le dernier coup de minuit sonnait à la grande horloge de l'église, des pas se firent entendre à l'extrémité de la terrasse, et la sentinelle cria : Qui vive!... Une lumière passa au loin, et une voix répondit ; Ronde de nuit. La reine

ment et alla s'asseoir dans l'embrasure d'une croisée, le visage collé aux vitres et feignant de regarder dehors; là elle pleura tout bas

La reine Isabelle venait de comprendre avec un profond dépit que le dévouement de la *camarera mayor* irait jusqu'au bout; elle restait là, muette, le regard baissé, la contenance plus ferme, et comme prête à recevoir l'ordre de son exil. Tout finissait par son châtiment et celui de son complice, et quand ils se laissaient condamner, aucun soupçon ne pouvait plus s'élever contre personne.

Isabelle réfléchit un moment, puis elle dit avec une certaine amertume : Relevez-vous, madame la duchesse, le roi vous fera tantôt savoir ses derniers ordres.

La *camarera mayor* obéit d'un air résigné, elle essuya ses pauvres yeux tout gonflés et rougis de pleurs; et, prenant son rosaire, elle se mit à prier le dos appuyé contre la muraille. Tout l'ensemble de sa personne était comme une protestation de son innocence; quel amant intrépide se fût aventuré en une telle conquête! La duchesse n'avait pourtant guère que quarante ans, mais sa tournure, sa physionomie, ses habitudes, tout en elle était vieux depuis long-temps : c'était une de ces femmes qui n'ont jamais été jeunes.

La reine la considéra un moment, de plus en plus convaincue qu'elle était incapable d'avoir des faiblesses; puis, se penchant vers le roi, elle lui dit tout bas : Sire, cette fille que vous avez donné l'ordre d'amener devant vous doit être là : vous plaît-il qu'on la fasse entrer?

Il fit signe que oui sans ouvrir la bouche, et croisa ses jambes cagneuses comme quelqu'un en position de se reposer. Ses yeux étaient fermés, son corps immobile. On aurait pu croire qu'il dormait; mais la reine Isabelle ne se laissait pas abuser par cette feinte : elle avait remarqué que le roi, un peu dur d'oreille, mettait sa main en cornet pour mieux écouter, et elle savait bien qu'il avait tout entendu.

Un moment après deux hallebardiers, précédés d'un officier aux gardes, amenèrent la Palomita jusqu'à la porte du cabinet et restèrent en dehors, dans la galerie. La gitana ne savait où on la conduisait, et elle s'arrêta quelque peu troublée à l'entrée de cette

dait à Dieu et tâchait d'avoir du courage. La duchesse n'osait pleurer tout haut, de crainte d'éveiller l'*asafata* et les autres femmes couchées dans la chambre voisine ; mais elle se répandait à voix basse en reproches et en lamentations. La reine, qui d'abord l'avait écoutée avec désespoir, finit par lui dire :

— Tu perds la tête, Montellano !... Va, je ne te laisserai pas seule sous le coup de ce malheur... Oh ! mon Dieu ! que don Pablo soit vivant, et advienne tout le reste. !... De quoi as-tu peur ? Si l'on t'accuse, je dirai tout au roi, tout... Il me renverra en France sans douaire... Eh ! c'est ce que je lui demande depuis mon veuvage... Tu viendras avec moi...

La duchesse secoua la tête : elle était Espagnole dans l'ame, et elle eût mieux aimé finir ses jours dans le plus triste couvent de Madrid, que d'aller vivre à la cour de France. Elle se prit derechef à pleurer, en protestant que si elle était accusée d'avoir voulu recevoir un amant par la fenêtre, elle ne survivrait pas à son déshonneur.

Il y avait dans ce qui venait de se passer quelque chose d'inexplicable pour la reine : quelle était cette femme dont les cris avaient trahi don Pablo ? Pourquoi ne se trouvait-il pas seul au lieu du rendez-vous ? Une impatiente inquiétude la dévorait. Au point du jour, elle renvoya d'autorité Mme de Montellano dans sa chambre, et sonna ses femmes. L'*asafata* parut.

— Molina, dit la reine, quelle heure est-il ?

— Six heures, madame ; voilà le premier coup de l'*Ave-Maria*.

— Je veux entendre la première messe.

— C'est le révérend père Agrillo qui la dit aujourd'hui. Votre majesté a-t-elle d'autres ordres ?

— Non, va-t-en.

La pauvre reine retomba sur ses oreillers et pleura amèrement. Tout lui obéissait ; pourtant elle ne pouvait pas commander la plus simple démarche, elle n'osait pas faire une question qui eût éclairé son horrible incertitude. Les angoisses de cette nuit cruelle avaient épuisé ses forces ; la fatigue appesantissait ses sensations ; une sorte d'engourdissement la saisit, et elle s'endormit au milieu de ses larmes.

cette respectable femme la maîtresse de don Pablo! oh! non ! c'est un mensonge!...

En achevant ces paroles, elle aperçut entre les rideaux de la croisée le visage pâle et les blonds cheveux de la reine Louise; un moment elle resta indécise; puis, courant à elle et la saisissant au bras, elle s'écria : — La maîtresse du comte de Peñaparda, la voilà!

A ce mot le roi, qui semblait si bien endormi, se réveilla subitement. Par un mouvement instinctif, la reine Louise s'était réfugiée à ses genoux; Isabelle Farnèse se récriait dans un étonnement hypocrite, la *camarera mayor* levait les mains au ciel et peut-être en son ame remerciait Dieu; la Palomita, impassible maintenant et les bras croisés, disait:—Ceci est la vérité, je la dirais la main sur le Christ, devant le roi, devant le pape... je ne crains rien...

Pourtant elle baissa les yeux devant le regard imposant et terrible de Philippe V. Le roi venait bien véritablement de se réveiller; ce fut lui qui parla enfin. A sa voix l'officier des gardes et les hallebardiers parurent.

— Cette fille est folle, dit-il en montrant du doigt la Palomita; qu'elle soit enfermée pour la vie à l'hôpital des pauvres insensés!

La gitana n'eut pas le temps de s'écrier; on l'entraîna; cette terrible condamnation était sans appel. Le roi, qui s'était levé à demi, retomba dans son fauteuil, et se tournant vers la *camarera mayor*, il lui dit d'un ton bref et impérieux : Un grand scandale a été donné, madame la duchesse, il faut le réparer ou le punir. J'use de clémence et j'ordonne qu'il soit réparé : vous épouserez le comte de Peñaparda.

— Ah! sire, s'écria la duchesse stupéfaite, c'est impossible! un pauvre gentilhomme!... un capitaine de cavalerie!...

— Son mariage le rendra riche, lui donnera des titres, tout ce qui lui manque. D'ailleurs je le veux. Allez!

C'était aussi un ordre sans appel; la duchesse de Montellano se résigna, et faisant une grande révérence au roi et aux deux reines, elle sortit d'un certain air qui n'était point triste.

Alors la reine Isabelle contempla avec une cruelle joie l'humiliation et la détresse de sa belle-fille, qui, pâle, muette, anéantie, n'osa pas soutenir son regard et baissa la tête; mais ce mouvement

tiative dans cette question où il s'agissait de la vie d'un homme, de l'honneur d'une grande d'Espagne, et peut-être du sort d'une femme si haut placée que sa haine n'avait encore pu l'atteindre. Isabelle Farnèse portait une secrète envie à cette jeune reine qui s'était assise un moment à sa place ; elle la haïssait pour sa beauté, pour son influence sur l'esprit du roi, elle la haïssait surtout parce que les *madrilenos* criaient en la voyant : *viva la Francésita!* comme ils criaient jadis devant la première femme de Philippe V : *viva la Saboyana!* tandis qu'un morne silence l'accueillait elle, Isabelle Farnèse, l'Italienne que l'amour du peuple espagnol n'avait pas adoptée.

La duchesse de Montellano entra en faisant une profonde révérence et resta debout en face du roi. Elle affectait un grand calme, mais la pâleur de son front plissé, le frémissement de ses lèvres, décelaient de vives angoisses. La reine jeta sur elle un regard rapide et détourna aussitôt la tête, comme pour lui laisser le temps de se remettre La duchesse, de plus en plus épouvantée, se tenait à grand' peine sur ses jambes; une sueur froide lui venait aux tempes, elle tremblait de tous ses membres. Cette terrible situation durait depuis quelques minutes lorsqu'un pas léger se fit entendre le long de la galerie, et presque aussitôt la reine Louise elle-même parut à la porte du cabinet où elle avait droit d'entrer à toute heure sans être mandée. La duchesse prit sur-le-champ une contenance plus ferme; le roi sourit à sa belle-fille, et les deux reines se regardèrent avec une singulière expression de hauteur et de mauvais vouloir.

La reine Louise vint près du roi et lui baisa la main; puis elle s'assit tranquillement. Isabelle prit sur-le-champ son parti, et se penchant à l'oreille du roi, elle lui dit: Sire, si tout ceci vous fatigue, j'interrogerai pour vous la duchesse de Montellano?

Il ferma les yeux d'un air ennuyé et fit un signe affirmatif. Alors la reine Isabelle haussa la voix et reprit en se tournant vers la *camarera mayor* : Le roi a été affligé du récit d'un grand scandale, voici le rapport qui a été fait ce matin par le capitaine des gardes...

Elle s'interrompit pour prendre un papier sur le guéridon, et ajouta en le remettant aux mains de Mme de Montellano : Lisez ceci, lisez tout haut; c'est chose grave; il y a un homme mort...

SOUVENIRS

DE VOYAGE.

UNE FABRIQUE D'ÉPINGLES ET UNE MAISON DE FOUS A LONDRES.

Je réunis ces deux excursions sous un même titre, d'abord parce que je les ai faites le même jour, ensuite parce qu'elles m'ont offert une double occasion d'admirer le laconisme anglais. Celui des Spartiates était célèbre dans toute l'antiquité ; mais je doute qu'il ait été plus rigoureux et plus imperturbable que le laconisme britannique. Ne rien dire de trop et ne jamais varier les tons pour exprimer la même chose, telles sont les deux formes sous lesquelles il se montre, surtout aux étrangers, lesquels ont tant de besoin d'explications et de détails. En France, où Voltaire a écrit ce vers charmant :

> Le superflu, chose si nécessaire,

pensée si vraie, surtout de la conversation, nous mettons quelque variété jusque dans la manière d'aborder les gens dans la rue et de leur demander de leurs nouvelles. Autant de caractères, autant de formes diverses. Quand la variété n'est pas dans les mots, elle est dans la pantomime qui les accompagne, dans le jeu des physionomies, dans les regards, dans le ton de voix. Plutôt que

Mme de Montellano tourna un regard plein de détresse vers celle qui l'avait précipitée dans une si terrible situation ; mais elle n'en obtint qu'un geste muet d'inquiétude et d'effroi. La reine Louise était venue avec la ferme intention de s'accuser elle-même, s'il fallait en venir à cette extrémité, pour sauver sa *camarera mayor ;* au moment d'exécuter ce généreux dessein, le cœur lui manqua ; elle ne put se résigner à une telle humiliation en face de la reine, sa belle-mère ; elle sentit que l'orgueil du rang l'emportait sur tout ; elle lui eût sacrifié en ce moment la confidente qui l'avait si aveuglément servie, et le comte de Peñaparda lui-même.

La duchesse de Montellano, se voyant ainsi abandonnée, tomba aux genoux de la reine Isabelle en sanglotant : Madame, s'écria-t-elle, de fausses apparences m'accusent, et je ne sais comment me justifier... Je suis déshonorée aux yeux du monde ; j'ai encouru la disgrace de votre majesté... Que Dieu me soit en aide pour supporter mon malheur !...

— Ainsi vous n'avez rien à dire pour votre défense? interrompit Isabelle; j'avais pensé au contraire qu'elle vous serait facile, et j'étais prête à l'appuyer près du roi. Sainte mère de Dieu ! dans quel temps vivons-nous? à quelle réputation se fier quand on trouve coupable une personne de si bonne renommée, l'exemple de la cour, une femme, qui, veuve depuis dix ans, n'a jamais été soupçonnée de vouloir se remarier? il faut lui entendre avouer sa faute pour y croire !...

La duchesse ne répondit que par des sanglots convulsifs. Sa parole était inviolable ; elle se serait laissé condamner à mort plutôt que d'accuser la reine sa maîtresse ; mais elle éprouvait un profond ressentiment d'être ainsi sacrifiée. Aussi, lorsque la reine Isabelle lui dit après un silence : Pour satisfaire votre passion, vous avez risqué la tête de celui que vous aimez ; il a encouru la peine de mort en cherchant à s'introduire clandestinement dans une résidence royale !

Elle s'écria : Je me réjouirai que le comte de Peñaparda soit pendu ! il est cause de mon malheur !... Que Dieu ne lui pardonne pas plus que moi !...

A ces mots la jeune reine frémit et détourna la tête ; puis, lasse de contenir sa physionomie comme ses paroles, elle se leva lente-

lution. Aussi l'Angleterre n'est-elle pas une petite nation, et Sparte, qui aurait tenu tout entière dans un des comtés de l'Angleterre, n'a été surpassée que par Athènes, où l'on savait si bien dire les choses superflues.

L'autre forme du laconisme britannique consiste à ne rien dire de trop. C'est du trop britannique qu'il s'agit, lequel comprend tout ce que nous appelons en France l'esprit proprement dit. Je voudrais pouvoir expliquer cela laconiquement. La première règle pour ne rien dire de trop, c'est d'abord de savoir ne rien dire du tout quand on n'y a pas un intérêt réel, j'allais dire évaluable, car bien des paroles, en Angleterre, sont des valeurs comme les banks-notes. Je suis deux Anglais sur le grand trottoir d'Holborn. Ils se disent, environ tous les cent pas, quelques mots, puis ils se taisent, et continuent à marcher côte à côte, ensemble et seuls. Qui de nous, cheminant avec un ami, même avec un indifférent, tiendrait sa langue l'espace de cent pas? Ceux-ci la tiendront deux cents, trois cents pas durant, jusqu'à la banque s'il le faut, s'ils n'ont rien à se communiquer qui leur soit utile à tous deux. Quant à parler par vanité, cela est peut-être sans exemple dans leur pays. L'Anglais prouve sa supériorité par ses œuvres : pourquoi se mettrait-il en frais d'esprit pour vous? Il ne fait pas d'affaires d'esprit avec vous que je sache, et vous ne le payez pas pour dire des choses spirituelles.

La seconde règle pour ne rien dire de trop, c'est de ne faire sur chaque chose que le nombre tout juste de demandes ou de réponses que la chose comporte rigoureusement. S'agit-il d'une institution? Eh bien ! il y a un certain nombre d'idées que provoque cette institution dans le commun des intelligences, soit sur le besoin public auquel elle pourvoit, soit sur le gros de son organisation, soit sur son budget, soit enfin sur ses résultats les plus généraux. S'agit-il d'une affaire, d'une industrie spéciale? Les idées qui s'y rattachent rouleront dans un cercle fort étroit de recettes et de dépenses, de pertes et de bénéfices, de résultats extérieurs et présens. Tant que vous vous en tiendrez là, vous obtiendrez des réponses courtes, mais directes et satisfaisantes. Faites un pas hors du cercle, parlez de ce qui manque à l'institution, de l'avenir, de l'affaire industrielle, de son côté moral. Quoi ! Qu'est-ce !

Mme de Montellano tourna un regard plein de détresse vers celle qui l'avait précipitée dans une si terrible situation; mais elle n'en obtint qu'un geste muet d'inquiétude et d'effroi. La reine Louise était venue avec la ferme intention de s'accuser elle-même, s'il fallait en venir à cette extrémité, pour sauver sa *camarera mayor;* au moment d'exécuter ce généreux dessein, le cœur lui manqua; elle ne put se résigner à une telle humiliation en face de la reine, sa belle-mère; elle sentit que l'orgueil du rang l'emportait sur tout; elle lui eût sacrifié en ce moment la confidente qui l'avait si aveuglément servie, et le comte de Peñaparda lui-même.

La duchesse de Montellano, se voyant ainsi abandonnée, tomba aux genoux de la reine Isabelle en sanglotant : Madame, s'écria-t-elle, de fausses apparences m'accusent, et je ne sais comment me justifier... Je suis déshonorée aux yeux du monde; j'ai encouru la disgrace de votre majesté.. Que Dieu me soit en aide pour supporter mon malheur!...

— Ainsi vous n'avez rien à dire pour votre défense? interrompit Isabelle; j'avais pensé au contraire qu'elle vous serait facile, et j'étais prête à l'appuyer près du roi. Sainte mère de Dieu! dans quel temps vivons-nous? à quelle réputation se fier quand on trouve coupable une personne de si bonne renommée, l'exemple de la cour, une femme, qui, veuve depuis dix ans, n'a jamais été soupçonnée de vouloir se remarier? il faut lui entendre avouer sa faute pour y croire!...

La duchesse ne répondit que par des sanglots convulsifs. Sa parole était inviolable; elle se serait laissé condamner à mort plutôt que d'accuser la reine sa maîtresse; mais elle éprouvait un profond ressentiment d'être ainsi sacrifiée. Aussi, lorsque la reine Isabelle lui dit après un silence : Pour satisfaire votre passion, vous avez risqué la tête de celui que vous aimez; il a encouru la peine de mort en cherchant à s'introduire clandestinement dans une résidence royale!

Elle s'écria : Je me réjouirai que le comte de Peñaparda soit pendu! il est cause de mon malheur!.. Que Dieu ne lui pardonne pas plus que moi!...

A ces mots la jeune reine frémit et détourna la tête; puis, lasse de contenir sa physionomie comme ses paroles, elle se leva lente-

ment et alla s'asseoir dans l'embrasure d'une croisée, le visage collé aux vitres et feignant de regarder dehors; là elle pleura tout bas

La reine Isabelle venait de comprendre avec un profond dépit que le dévouement de la *camarera mayor* irait jusqu'au bout; elle restait là, muette, le regard baissé, la contenance plus ferme, et comme prête à recevoir l'ordre de son exil. Tout finissait par son châtiment et celui de son complice, et quand ils se laissaient condamner, aucun soupçon ne pouvait plus s'élever contre personne.

Isabelle réfléchit un moment, puis elle dit avec une certaine amertume : Relevez-vous, madame la duchesse, le roi vous fera tantôt savoir ses derniers ordres.

La *camarera mayor* obéit d'un air résigné, elle essuya ses pauvres yeux tout gonflés et rougis de pleurs; et, prenant son rosaire, elle se mit à prier le dos appuyé contre la muraille. Tout l'ensemble de sa personne était comme une protestation de son innocence; quel amant intrépide se fût aventuré en une telle conquête! La duchesse n'avait pourtant guère que quarante ans, mais sa tournure, sa physionomie, ses habitudes, tout en elle était vieux depuis long-temps : c'était une de ces femmes qui n'ont jamais été jeunes.

La reine la considéra un moment, de plus en plus convaincue qu'elle était incapable d'avoir des faiblesses; puis, se penchant vers le roi, elle lui dit tout bas : Sire, cette fille que vous avez donné l'ordre d'amener devant vous doit être là : vous plaît-il qu'on la fasse entrer?

Il fit signe que oui sans ouvrir la bouche, et croisa ses jambes cagneuses comme quelqu'un en position de se reposer. Ses yeux étaient fermés, son corps immobile. On aurait pu croire qu'il dormait; mais la reine Isabelle ne se laissait pas abuser par cette feinte : elle avait remarqué que le roi, un peu dur d'oreille, mettait sa main en cornet pour mieux écouter, et elle savait bien qu'il avait tout entendu.

Un moment après deux hallebardiers, précédés d'un officier aux gardes, amenèrent la Palomita jusqu'à la porte du cabinet et restèrent en dehors, dans la galerie. La gitana ne savait où on la conduisait, et elle s'arrêta quelque peu troublée à l'entrée de cette

somptueuse pièce étincelante de dorures et tapissée de soie; mais il ne lui vint pas à l'esprit qu'elle fût en présence de leurs majestés catholiques. Cet homme mal couvert et d'un si triste aspect lui sembla quelque pauvre secrétaire et même pis encore. Il y avait plus de grandeur dans cette femme assise près de lui; mais elle ne portait ni perles dans les cheveux, ni bijoux à son cou: une simple robe de satin noir serrait sa taille souple, une coiffure en point d'Angleterre descendait très bas sur son visage horriblement grêlé; la Palomita ne se figurait une reine que la couronne en tête et le sceptre à la main.

Elle fit une courte révérence et promena ses grands yeux autour du cabinet, sans remarquer la reine Louise qui resta le visage tourné vers la fenêtre, ni Mme de Montellano toujours debout, à la muraille.

— Approche, dit la reine Isabelle, approche, n'aie pas peur.

— Peur! et de quoi! répondit la Palomita. Sachez, madame, que mon malheur est si grand, que je ne crains plus rien au monde!

— Si quelqu'un t'a fait tort, parle et l'on te rendra justice. C'est pour dire la vérité que tu es ici. Que sais-tu de ce qui s'est passé cette nuit? Un homme a été tué; était-ce ton frère, ton mari?

— C'était Pepe Cojuelo! répondit la gitana avec une explosion de larmes, un pauvre imbécile,... le meilleur cœur du monde!... mon seul ami... il est mort pour me défendre;... mais son couteau est resté dans le bras du comte de Peñaparda!...

— Le comte de Peñaparda, tu le connais? interrompit la reine, tu sais ce qu'il a tenté la nuit dernière pour s'introduire dans le couvent?...

— Oui, madame, il escaladait la fenêtre pour entrer chez sa maîtresse, une grande dame de la cour,... je l'ai suivi, je l'ai épié, je l'ai vu... l'infâme! s'il plaît à Dieu et à Notre-Dame, il sera puni de mort!...

— Et cette femme de la cour, tu sais qui elle est?

— Non, je ne l'ai jamais vue, et pourtant je la reconnaîtrais entre mille. J'ai vu son portrait!...

— Eh bien! reconnais-tu cette dame qui est là, debout?

La Palomita regarda Mme de Montellano en face et s'écria: Oui,

elle! cette respectable femme la maîtresse de don Pablo! oh! non non! c'est un mensonge!...

En achevant ces paroles, elle aperçut entre les rideaux de la croisée le visage pâle et les blonds cheveux de la reine Louise; un moment elle resta indécise; puis, courant à elle et la saisissant au bras, elle s'écria : — La maîtresse du comte de Peñaparda, la voilà!

A ce mot le roi, qui semblait si bien endormi, se réveilla subitement. Par un mouvement instinctif, la reine Louise s'était réfugiée à ses genoux; Isabelle Farnèse se récriait dans un étonnement hypocrite, la *camarera mayor* levait les mains au ciel et peut-être en son ame remerciait Dieu; la Palomita, impassible maintenant et les bras croisés, disait:—Ceci est la vérité, je la dirais la main sur le Christ, devant le roi, devant le pape... je ne crains rien...

Pourtant elle baissa les yeux devant le regard imposant et terrible de Philippe V. Le roi venait bien véritablement de se réveiller; ce fut lui qui parla enfin. A sa voix l'officier des gardes et les hallebardiers parurent.

— Cette fille est folle, dit-il en montrant du doigt la Palomita; qu'elle soit enfermée pour la vie à l'hôpital des pauvres insensés!

La gitana n'eut pas le temps de s'écrier; on l'entraîna; cette terrible condamnation était sans appel. Le roi, qui s'était levé à demi, retomba dans son fauteuil, et se tournant vers la *camarera mayor*, il lui dit d'un ton bref et impérieux : Un grand scandale a été donné, madame la duchesse, il faut le réparer ou le punir. J'use de clémence et j'ordonne qu'il soit réparé : vous épouserez le comte de Peñaparda.

— Ah! sire, s'écria la duchesse stupéfaite, c'est impossible! un pauvre gentilhomme!... un capitaine de cavalerie!...

— Son mariage le rendra riche, lui donnera des titres, tout ce qui lui manque. D'ailleurs je le veux. Allez!

C'était aussi un ordre sans appel; la duchesse de Montellano se résigna, et faisant une grande révérence au roi et aux deux reines, elle sortit d'un certain air qui n'était point triste.

Alors la reine Isabelle contempla avec une cruelle joie l'humiliation et la détresse de sa belle-fille, qui, pâle, muette, anéantie, n'osa pas soutenir son regard et baissa la tête; mais ce mouvement

de répéter les mêmes choses de la même manière, nous mettrons la fin au commencement et le commencement à la fin, et au lieu de débuter par le *comment vous portez-vous?* ce sera par-là que nous finirons. En Angleterre, les mêmes choses se disent de toute éternité dans les mêmes mots, sur le même ton, du même air, dans le même temps. Je vous défie de reconnaître, à la manière dont deux Anglais s'abordent, si ce sont deux négocians accoutumés à se rencontrer tous les jours au Royal-Exchange, ou deux amis, depuis long-temps séparés, dont l'un est arrivé, le matin même, des Grandes-Indes. Ces deux hommes qui échangent des poignées de main sur le trottoir n'ont pas l'air d'avoir été favorisés par le hasard qui leur offre un ami dont les privaient leurs affaires, le travail, l'éloignement des quartiers où chacun vit : il semble que cette rencontre soit un rendez-vous d'affaires prémédité, et qu'au lieu de perdre agréablement leur temps, ils l'emploient très utilement.

Tous ces riens qu'on se dit ici entre amis, ces rapides confidences qu'on échange sur les intervalles où l'on a été sans se voir, cette briève histoire qu'on se fait tour à tour des principaux évènemens de sa vie, tout cela ne trouverait pas, en Angleterre, des oreilles oisives et curieuses comme un heureux hasard nous en offre chaque jour en France. L'Anglais semble toujours être à l'heure. Sans paraître pressé, il n'a jamais une minute à perdre. On le dirait sorti de chez lui après avoir compté sur le régulateur les minutes qu'il donnera à chaque chose. Tout est réglé : tant pour le bonjour, tant pour les demandes de nouvelles, tant pour les formules d'adieu. S'il se trouvait un interlocuteur qui eût la fantaisie d'alonger les questions ou les réponses, d'innover, de varier, l'autre, pendant que celui-ci parlerait, penserait tout bas et ferait ses affaires en lui-même. Ce laconisme peut n'être pas une qualité dans les individus, surtout si nous les jugeons avec notre goût national pour les superfluités si nécessaires de la conversation : mais quand c'est l'habitude de toute une nation, grande doit être celle qui ménage ainsi le temps, qui semble être le temps lui-même cheminant par des millions de pieds, lesquels sont gouvernés et poussés vers un but par des millions de têtes, et dont toutes les secondes sont des faits prévus qui se succèdent sans so-

SOUVENIRS
DE VOYAGE.

UNE FABRIQUE D'ÉPINGLES
ET UNE MAISON DE FOUS A LONDRES.

Je réunis ces deux excursions sous un même titre, d'abord parce que je les ai faites le même jour, ensuite parce qu'elles m'ont offert une double occasion d'admirer le laconisme anglais. Celui des Spartiates était célèbre dans toute l'antiquité ; mais je doute qu'il ait été plus rigoureux et plus imperturbable que le laconisme britannique. Ne rien dire de trop et ne jamais varier les tons pour exprimer la même chose, telles sont les deux formes sous lesquelles il se montre, surtout aux étrangers, lesquels ont tant de besoin d'explications et de détails. En France, où Voltaire a écrit ce vers charmant :

> Le superflu, chose si nécessaire,

pensée si vraie, surtout de la conversation, nous mettons quelque variété jusque dans la manière d'aborder les gens dans la rue et de leur demander de leurs nouvelles. Autant de caractères, autant de formes diverses. Quand la variété n'est pas dans les mots, elle est dans la pantomime qui les accompagne, dans le jeu des physionomies, dans les regards, dans le ton de voix. Plutôt que

femme, non moins exercée que son œil, sait distinguer, dans le bruit de ces trente marteaux tombant et se relevant sans cesse, s'il en est un qui se relâche, ou seulement qui n'a pas rendu tout le son, parce qu'il est tombé sur un pauvre petit doigt qui n'a pas été retiré à temps. Les fautes sont punies du retranchement d'un penny sur le misérable prix de la journée, et qui sait ce qui arrive à l'enfant quand il rentre avec ce penny de moins dans sa famille affamée?

Je sus qu'ils recevaient pour six heures de ce travail par jour, six pence, ou douze de nos sous. J'étais trop ému pour ne pas m'échapper.

— Ne pensez-vous pas que ce soit trop de six heures de travail à l'âge de ces enfans? demandai-je au fabricant.

Il ne répondit rien.

— Combien un de ces enfans, bien appliqué, peut-il frapper de têtes d'épingles dans sa journée?

Il me dit le nombre avec satisfaction.

— Mais si ces enfans font en six heures la même besogne que feraient des adultes dans le même temps, pourquoi n'ont-ils pas la moitié du salaire d'un adulte?

Il n'ouvrit pas la bouche.

— Quel est l'âge moyen de ces enfans?

Il me le dit. Les plus âgés n'avaient pas douze ans.

— Ne pensez-vous pas qu'un travail si rude et si précoce soit funeste à leur santé?

Il parla à la surveillante.

— Avez-vous de quoi occuper ces trente enfans toute l'année?

— Non.

— Et quand vous les renvoyez, que deviennent-ils?

Silence.

— Et si vous demandez à l'enfant tout ce qu'il peut dépenser de forces dans un jour, n'est-il pas juste qu'il reçoive un salaire qui suffise à tous ses besoins d'un jour?

Silence.

— Vendez-vous en proportion plus d'épingles noires que de blanches?

— Oui, dit-il, du ton d'un homme qu'on remet dans sa voie.

Nous sortîmes de l'atelier, et je me disposai à partir. Mes remercîmens furent courts. *Good by, Sir.* — *Good by, Sir.*

M'avait-il pris pour un sot, lui qui prenait ces pauvres petits enfans pour des machines? La chose n'est pas impossible. En tout cas, je ne lui devais rien pour le quart d'heure que ma visite avait duré; car il n'avait fait que hâter de quelques momens la tournée qu'il devait faire plus tard. Je m'acheminai donc, la conscience nette, à la maison des fous.

C'est une maison fondée et entretenue par des souscriptions volontaires. Une enseigne le dit aux passans, et, à l'honneur de l'Angleterre, les enseignes de ce genre y sont assez communes. Nulle autre apparence d'ailleurs. La maison des fous ressemble à toutes les maisons dont les habitans sont présumés raisonnables. Je frappai à la porte avec le marteau de cuivre luisant, et un laquais vint m'ouvrir. C'est le domestique particulier du médecin qui dirige l'établissement. Il me mena à son maître, homme grave et froid, qui lut ma lettre de créance, me salua après, et, sans ouvrir la bouche, se mit à marcher devant moi, une double clé à la main, en m'invitant, par un geste, à le suivre. Nous nous trouvâmes bientôt au milieu des fous. L'établissement en reçoit de l'un et de l'autre sexe. Nous commencions la visite par le côté des hommes.

Le premier qui se présenta à nous fut un perruquier, amené là, non par la misère ni des peines domestiques, mais par une faiblesse naturelle du cerveau. Ses cheveux disposés en toupet, ses manches relevées, sa redingote huileuse, ses gestes, sa loquacité, tout annonçait un suppôt de Comus. Je le devinai, sans avoir besoin de le demander au docteur, qui me sut gré sans doute de ne pas l'interpeller au premier que je rencontrais. Ce pauvre perruquier se croit un maître des cérémonies. Il fait, trois fois par jour, dans les mêmes gestes et avec les mêmes paroles, les honneurs de son corridor au docteur; il lui indique le chemin de chaque chambre, il lui en ouvre la porte, il lui présente ses compagnons d'infortune. C'est le meilleur fou du monde. Et pourtant, lui qui a rasé tant de gens, de crainte qu'il ne se coupe le cou, on le rase.

Vint ensuite, d'un pas majestueux, la tête haute, un pan de sa redingote relevé sur son épaule, un homme d'une figure assez dis-



tinguée, qui croit être Charles Kemble. A travers un déluge de mots sans suite, je distinguai les noms d'Othello et de Desdemona. Il se plaint que ses envieux l'ont fait emprisonner pour n'être pas importunés de sa gloire. Il me pria de le rendre à son théâtre où l'attendaient les bravos de la foule. Je lui promis de m'en occuper. Alors il nous quitta en estropiant quelques vers d'*Othello*, et se mit à marcher théâtralement dans le corridor, comme un acteur qui prépare dans la coulisse l'effet de son entrée, et murmure les premiers vers de son rôle.

Qui a donné à cet homme cette étrange folie? Était-ce un pauvre comédien de province qui s'est cru le personnage même de ses rôles? Était-ce quelque intelligence délicate, mais fragile, pour qui la lecture de Shakspeare avait été une boisson trop forte? Je voulus le savoir du docteur. Pour le premier fait, qu'il ignorait, il me dit : *I do not know*, je ne sais pas. Quant à ma seconde conjecture, qui était trop évidemment inutile, il ne l'entendit même pas.

— Combien avez-vous de fous en ce moment, tant hommes que femmes?

Le docteur m'en dit le chiffre avec empressement.

— Et quelle est la dépense moyenne de ces malheureux?

Il me la dit.

— Et quelle est la proportion des folies curables et des folies incurables?

Il me la donna.

Et tout cela d'un visage épanoui. A la bonne heure, voilà de ces questions comme il convient d'en faire entre hommes raisonnables et qui savent le prix du temps. Le bel exemple à donner dans une maison de fous que de spéculer hors du certain, du positif et du présent!

— Tenez, me dit-il en me montrant un homme d'une trentaine d'années, à demi étendu sur une table et qui paraissait assoupi, voilà un Français. Et il le secoua pour le réveiller.

Je tendis la main à ce pauvre homme :

— Nous sommes du même pays, lui dis-je.

— Oui, répondit-il en me bâillant au nez.

— De quelle partie de la France êtes-vous?

— Oui.

— Vous paraissez triste, continuai-je; de quoi donc avez-vous à vous plaindre?

— Oui.

Je ne comprenais rien à tous ces oui. Était-ce entêtement de fou? Était-ce pour me punir de l'avoir fait réveiller? Je lui pris la main :

— Allons, lui dis-je, parlez-moi. N'êtes-vous pas content de voir un de vos compatriotes?

— Oui.

Toujours oui. C'était donc là sa folie. Est-ce une punition d'avoir dit injustement non, dans son temps de raison? ou bien sa mémoire tarie n'avait-elle gardé que ce mot-là? Je lui dis adieu. — Oui, répondit-il. — Le docteur sourit. Je pris ce sourire pour une invitation à l'interroger; mais je n'en tirai rien. Il traitait mes questions comme des exercices de langue anglaise.

Nous vîmes une quarantaine de fous; quelques-uns très singuliers, le plus grand nombre sans traits caractéristiques. C'est la même proportion que dans la société, où la majorité est plate et sans couleur. Les originaux ne sont pas plus nombreux parmi les êtres raisonnables que parmi les fous. Deux seulement de ces malheureux étaient à la gêne. Ils nous poursuivirent d'injures. L'un d'eux, entouré jusqu'à mi-corps, dans une espèce de guérite, les mains liées, invoquait les vieilles libertés anglaises; singulier et précieux hommage aux belles lois de ce grand pays! Mais les lois ne protégent que ceux qui ont un peu de la raison qui les a faites. Je compris encore qu'il me demandait de le venger du docteur qui lui avait enlevé la liberté. Tout cela, d'ailleurs, était sans suite. Il prononçait avec la même colère des paroles sans rapport avec sa passion, et qui roulaient confondues au milieu des injures. Cet homme est de ceux dont les gens de service disent : il est méchant. Combien de plus méchans qui sont libres parce qu'ils ont de la suite dans leur méchanceté, et que leur raison dépravée met des pensées liées et suivies au service de leurs mauvais instincts!

Les fous curables sont mêlés à ceux dont le mal est sans remède. J'avais bien envie de demander au docteur si ce mélange ne retardait pas les guérisons, et si la folie incurable n'était pas contagieuse. Mais je sentis que la question était trop spéculative, et je ne la lâchai point. Voulant toutefois ne point passer pour un homme vague :

— Les fous ont-ils généralement aussi bon appétit que les hommes sains? demandai-je au docteur.

— Quelques-uns mangent beaucoup : le grand nombre mange peu.

— Sont-ils sensibles à la température?

— Quelques-uns le sont. D'autres ne font aucune différence entre le froid et le chaud.

— Dorment-ils bien?

— Quelques-uns peu; quelques-uns jamais. Le reste comme les gens raisonnables.

Notre dialogue était vif. Je me tenais dans le cercle. Le docteur y respirait à pleine poitrine. Et pourtant, à quoi pouvait-on distinguer si nous parlions d'hommes ou de bêtes?

Le docteur ouvrit une grosse porte en fer qui conduisait à l'établissement des femmes. La première chose qui me frappa, ce fut l'air et le costume des filles de service. Le protestantisme n'a pas de ces vierges qui dévouent au soulagement des pauvres folles une raison souvent délicate et supérieure, et qui s'enferment volontairement dans ces prisons lamentables, faisant de la jeunesse la servante de la vieillesse, et de la raison celle de la folie. Au lieu de religieuses modestes et silencieuses, qui ont acheté avec leur dot le droit de soigner les pauvres et les malades, je voyais d'assez belles filles à gages, habillées galamment, la robe décolletée, la poitrine et les épaules nues ou voilées à peine par un fichu de mousseline comme sont toutes les servantes de bonne maison en Angleterre.

L'une d'elles nous conduisit dans une chambre où trois folles paisibles se livraient à des travaux de couture et de repassage. La repasseuse quitta son fer, vint droit à moi, et me dit qu'elle était la fille de Charles Ier, que ses ennemis tenaient emprisonnée contre toute justice. Elle ajouta que sa détention n'aurait qu'un temps, qu'elle triompherait à la fin de ses ennemis, et qu'elle épouserait un prince qui l'aimait, « pourvu, me dit-elle tout bas à l'oreille et me montrant le docteur, que vous m'aidiez à me délivrer des mains de cet homme. » Puis elle reprit son fer, et continua de repasser avec beaucoup d'adresse, tout en murmurant entre ses dents les mots de roi, de mariage et de prison. Les deux autres ne levèrent pas même la tête. Elles cousaient fort vite et fort bien

excepté qu'il fallait leur montrer où commencer et où finir, sans quoi elles cousaient tout à travers, ou même à vide, comme la machine qui continue à tourner quand sa tâche est finie. Ces pauvres femmes sont mieux traitées que les autres. Elles vivent avec les femmes de service, qu'elles aident dans tous leurs ouvrages; elles ont le thé, et une place au foyer, et le faible reste de raison qui paraît avoir passé dans leurs doigts les met sur le pied des animaux domestiques.

La plupart de ces malheureuses femmes, curables ou incurables, n'offraient rien d'intéressant au sens un peu impitoyable d'un curieux, qui n'a pas assez de l'extraordinaire d'une si grande misère, et qui veut trouver du nouveau jusque dans le dernier degré du malheur. Quelques-unes erraient dans les longs corridors, se coudoyant sans se parler, peut-être sans se voir, s'arrêtant sans but, regardant sans curiosité, parlant et se taisant sans motif, marquées au front d'une tristesse irréparable, quoique au dedans privées de ce qui la cause, pauvres corps végétatifs qui semblaient regretter confusément le départ du noble hôte qui a long-temps habité en eux. D'autres étaient assises dans les coins de leurs chambres, place qu'elles choisissent par une sorte de honte obscure, comme si elles croyaient avoir fait une grande faute en perdant leur raison. D'autres se tenaient collées aux fenêtres, ne regardant rien : qui sait? se croyant peut-être dans les ténèbres. Elles ne se familiarisent point, quoiqu'elles se voient tous les jours; elles n'ont ni préférences ni habitudes; elles se retrouvent sans se reconnaître, et cet instinct de sociabilité, que le hasard éveille dans la brute, et qui apprivoise et lie quelquefois des animaux d'espèces différentes ou même ennemies, est mort en elles. Les nouvelles venues n'y excitent point la curiosité. Comment saurait-on qu'elles n'y étaient pas la veille? Qu'est-ce que la veille? qu'est-ce qu'hier? qu'est-ce que demain? Les fous n'ont pas le sentiment du temps; ils ne se sentent pas vieillir; ils n'ont pas l'idée de commencement et de fin; hélas! ils ne peuvent pas espérer la mort! Ils ne savent pas qui était celui qui a disparu du milieu d'eux, ni ce que font ces gens qui le clouent dans un cercueil, ni si c'est une délivrance ou une nouvelle prison.

Le docteur me laissait aller, sans me dire un mot, quelquefois

tinguée, qui croit être Charles Kemble. A travers un déluge de mots sans suite, je distinguai les noms d'Othello et de Desdemona. Il se plaint que ses envieux l'ont fait emprisonner pour n'être pas importunés de sa gloire. Il me pria de le rendre à son théâtre où l'attendaient les bravos de la foule. Je lui promis de m'en occuper. Alors il nous quitta en estropiant quelques vers d'*Othello*, et se mit à marcher théâtralement dans le corridor, comme un acteur qui prépare dans la coulisse l'effet de son entrée, et murmure les premiers vers de son rôle.

Qui a donné à cet homme cette étrange folie? Était-ce un pauvre comédien de province qui s'est cru le personnage même de ses rôles? Était-ce quelque intelligence délicate, mais fragile, pour qui la lecture de Shakspeare avait été une boisson trop forte? Je voulus le savoir du docteur. Pour le premier fait, qu'il ignorait, il me dit: *I do not know*, je ne sais pas. Quant à ma seconde conjecture, qui était trop évidemment inutile, il ne l'entendit même pas.

— Combien avez-vous de fous en ce moment, tant hommes que femmes?

Le docteur m'en dit le chiffre avec empressement.

— Et quelle est la dépense moyenne de ces malheureux?

Il me la dit.

— Et quelle est la proportion des folies curables et des folies incurables?

Il me la donna.

Et tout cela d'un visage épanoui. A la bonne heure, voilà de ces questions comme il convient d'en faire entre hommes raisonnables et qui savent le prix du temps. Le bel exemple à donner dans une maison de fous que de spéculer hors du certain, du positif et du présent!

— Tenez, me dit-il en me montrant un homme d'une trentaine d'années, à demi étendu sur une table et qui paraissait assoupi, voilà un Français. Et il le secoua pour le réveiller.

Je tendis la main à ce pauvre homme:

— Nous sommes du même pays, lui dis-je.

— Oui, répondit-il en me bâillant au nez.

— De quelle partie de la France êtes-vous?

— Oui.

du docteur. Ce chant, ou plutôt ce hurlement, résonnait dans le corridor, et circulait par le grand escalier dans tout l'établissement. A plusieurs reprises je l'avais entendu et perdu tour à tour, sans y faire attention, et pensant bien que ce devait être quelque fou qui chantait. C'était une pauvre fille de vingt-cinq ans, furieuse à se jeter sur les gens, qu'il avait fallu enfermer dans la camisole de force, et qui hurlait ainsi à tue-tête, « tout le jour, me dit le docteur, et toute la nuit. » La misère, le vice, la maladie, l'avaient réduite là. Elle était assise dans une guérite, d'où je vois encore avec épouvante sortir cette tête rasée qu'elle balançait régulièrement comme une bête féroce dans sa cage, et ce visage tout rouge des efforts qu'elle faisait en chantant, et ces grosses lèvres lascives qui disaient à elles seules quelle devait être la morale de sa chanson, et ces yeux humides et impudiques, comme si elle s'était crue encore dans quelque cabaret de la Cité, attablée avec des matelots des docks. Le docteur lui dit quelques mots, mais elle ne l'entendit point; il lui passa la main sur la tête, mais elle n'avait même plus le sentiment du chien qu'on caresse, et elle continuait à chanter; elle chantera ainsi jusqu'à ce que sa poitrine se rompe. C'est à peine si on peut l'interrompre un moment pour lui faire prendre de force quelque nourriture. La nuit, on l'emporte dans un coin de l'établissement d'où son épouvantable gaieté ne peut pas troubler ceux de ses compagnons d'infortune qui n'ont pas perdu tout sommeil. Cette malheureuse a la mémoire du rhythme et n'a plus celle des paroles, qui la quittent et lui reviennent sans que la volonté y soit pour rien, et de tout ce qui a été sa raison, elle n'a gardé que la misérable faculté de se souvenir d'un air de cabaret. Je ne croyais pas que je pusse rien voir de plus triste que ce corps stupide, narguant par des chants frénétiques sa raison évanouie; et pourtant, dans la même chambre, à quelques pas de cette malheureuse, il y avait quelque chose de plus lamentable encore et qui m'accabla.

C'était une autre fille, à peu près du même âge, qu'on avait amenée le matin même, et qu'il avait fallu lier dès son entrée dans la maison, tant sa folie était furieuse. Elle était assise dans une sorte de chaise fermée, réservée pour ceux qui ne sont qu'au premier degré de la fureur et qui ont des momens de calme. C'est une

— Les fous ont-ils généralement aussi bon appétit que les hommes sains? demandai-je au docteur.

— Quelques-uns mangent beaucoup : le grand nombre mange peu.

— Sont-ils sensibles à la température?

— Quelques-uns le sont. D'autres ne font aucune différence entre le froid et le chaud.

— Dorment-ils bien?

— Quelques-uns peu; quelques-uns jamais. Le reste comme les gens raisonnables.

Notre dialogue était vif. Je me tenais dans le cercle. Le docteur y respirait à pleine poitrine. Et pourtant, à quoi pouvait-on distinguer si nous parlions d'hommes ou de bêtes?

Le docteur ouvrit une grosse porte en fer qui conduisait à l'établissement des femmes. La première chose qui me frappa, ce fut l'air et le costume des filles de service. Le protestantisme n'a pas de ces vierges qui dévouent au soulagement des pauvres folles une raison souvent délicate et supérieure, et qui s'enferment volontairement dans ces prisons lamentables, faisant de la jeunesse la servante de la vieillesse, et de la raison celle de la folie. Au lieu de religieuses modestes et silencieuses, qui ont acheté avec leur dot le droit de soigner les pauvres et les malades, je voyais d'assez belles filles à gages, habillées galamment, la robe décolletée, la poitrine et les épaules nues ou voilées à peine par un fichu de mousseline comme sont toutes les servantes de bonne maison en Angleterre.

L'une d'elles nous conduisit dans une chambre où trois folles paisibles se livraient à des travaux de couture et de repassage. La repasseuse quitta son fer, vint droit à moi, et me dit qu'elle était la fille de Charles Ier, que ses ennemis tenaient emprisonnée contre toute justice. Elle ajouta que sa détention n'aurait qu'un temps, qu'elle triompherait à la fin de ses ennemis, et qu'elle épouserait un prince qui l'aimait, « pourvu, me dit-elle tout bas à l'oreille, et me montrant le docteur, que vous m'aidiez à me délivrer des mains de cet homme. » Puis elle reprit son fer, et continua de repasser avec beaucoup d'adresse, tout en murmurant entre ses dents les mots de roi, de mariage et de prison. Les deux autres ne levèrent pas même la tête. Elles cousaient fort vite et fort bien,

n'eussiez déjà pris ce parti, si votre établissement, au lieu d'être distribué en salles et chambrées, l'était en cellules particulières... Puisque la folie de cette fille est le fruit d'une vie de désordre, ne pensez-vous pas qu'au lieu de la jeter en arrivant au milieu de plus folles qu'elle, et de la marquer, pour ainsi dire, de l'estampille d'une maison de fous, il la faudrait entourer de personnes sages et bienveillantes, qui ramèneraient par des idées d'ordre, de tenue et de tranquillité, sa raison peut-être dérangée plutôt que détruite?... Concluez-vous nécessairement qu'elle soit folle de ce qu'on vous l'a amenée pour telle?... Le geôlier qui reçoit un prisonnier doit-il toujours conclure du mandat d'écrou que le prisonnier n'est pas innocent?... O monsieur! quel noble emploi que le vôtre! Vous rendez la raison à ceux qui ne l'ont plus; vous ressuscitez les morts, car vous rappelez l'ame de l'homme dans le corps de l'animal : mais que cet emploi doit donner de soucis à un homme grave et intelligent comme vous!..... Que cette étude est délicate, périlleuse, et qu'il est à craindre que ses difficultés ne rebutent et n'endurcissent à la fin le médecin qui en fait sa profession!.... Ce que je vais vous dire n'est peut-être pas d'un homme grave et maître de ses nerfs, comme on a le bonheur d'être dans votre pays; mais si je n'ai pas laissé ici quelque peu de ma raison, je ne puis pas croire que la malheureuse que nous venons de voir soit tout-à-fait folle, et je crois fermement que la compagnie que vous lui avez donnée la rendra folle sans remède.... »

Le docteur fit une seule réponse à toutes ces questions, que j'avais entrecoupées à dessein de silences, afin de le pousser à bout. Nous étions arrivés au bas du grand escalier qui sépare la maison en deux établissemens distincts. Il me tendit la main, à la bonne manière anglaise, et me dit : « *There is nothing more to be seen*; il n'y a plus rien à voir. » Puis, me saluant avec politesse, il rentra brusquement dans son cabinet, et le même valet qui m'avait ouvert la porte pour entrer me la vint ouvrir pour sortir.

Je me retirai avec la persuasion que le docteur aurait de moi, et de tous les Français en général, l'idée que nous sommes les plus intrépides diseurs de choses inutiles, si toutefois il prend sur son temps d'avoir une idée quelconque sur les Français et sur moi.

NISARD.

Critique Littéraire.

L'Herbagère, par M. d'Arlincourt.

Décidément le XIVe siècle ne s'en relèvera pas. M. le vicomte d'Arlincourt lui a juré une haine mortelle. Depuis *le Brasseur roi*, M. d'Arlincourt a pris ce pauvre siècle corps à corps, et *l'Herbagère* ne sera peut-être pas encore le coup de grace pour lui. Ce qu'il y a de plus étrange dans l'aversion du farouche romancier, c'est qu'à tout prendre, il n'en veut réellement pas au XIVe siècle. Seulement, il lui a plu de trouver une frappante analogie entre les évènemens de ce temps-là et la révolution de 1830; et craignant de se compromettre par une guerre trop directe, il flagelle impitoyablement le XIXe siècle sur les épaules du XIVe. Admirable tactique, et pleine de courage! comme vous voyez. M. le vicomte d'Arlincourt intitule chacun de ses coups d'épée *roman à allusions politiques*. C'est un genre dont il est l'inventeur, et pour l'exploitation duquel il n'aura jamais besoin de brevet. Il n'a pas à craindre la concurrence.

Puisque nous accusons M. le vicomte d'Arlincourt d'ignorance et de pusillanimité tout ensemble, nous allons nous appuyer sur des preuves. Le fait est si clair, qu'il se passerait aisément d'une démonstration. Donnons-la cependant, car il devient intolérable de voir, depuis six ans, les lecteurs traités par M. d'Arlincourt, comme un troupeau d'imbéciles. Le silence de la critique autoriserait le romancier, sans aucun doute, à continuer son inqualifiable besogne. Ce serait se laisser duper deux fois.

Qu'est-ce que la révolution de 1830? un évènement fort simple, en vérité! et pour l'intelligence duquel la plus ordinaire pénétration suffit. La révolution de 1830, en nous bornant à la formule rigoureuse du fait accompli, fut tout uniment un marché rompu. Il y avait entre la na-

tion et la royauté une convention écrite. L'une des parties contractantes viola ses engagemens, et tenta de légitimer le parjure par la force. Le combat une fois engagé, elle dut se tenir prête à toutes les chances. Trois jours de lutte donnèrent gain de cause à la justice, à la raison, à la bonne foi. Le vainqueur, selon son droit légitime, hérita des dépouilles du vaincu. A qui la faute? Personne, pas même un enfant, n'hésiterait à prononcer.

Si, nous plaçant sur le terrain choisi par M. le vicomte d'Arlincourt, nous portons nos regards un peu en arrière, c'est bien un autre spectacle qui se déroule à nos yeux! Nous voyons le peuple, serfs et bourgeois, pris en flanc, d'un côté par le clergé, de l'autre côté par la noblesse, n'ayant pas même la liberté de respirer à l'aise, accroupi qu'il est sous les pieds de la royauté. Enfermé depuis huit siècles dans cette cage de fer, pompeusement appelée monarchie féodale, il a souffert en silence, travaillant nuit et jour pour payer les joies brutales de ses maîtres. Si étroitement emprisonné qu'il fût, cependant, il a pu observer ce qui s'est passé. Il n'ignore pas que la puissance du clergé date du VIIIe siècle, et que le clergé ne s'est élevé qu'en favorisant un usurpateur du trône. Il sait que Charlemagne, imitant Pépin-le-Bref, s'est allié au successeur de saint Pierre, par raisons de politique, et n'a travaillé à donner de l'importance à l'église, qu'en vue d'affermir sa propre autorité. Au IXe siècle, il a vu l'église, dont le pouvoir temporel était né d'hier, s'imposer à la royauté agenouillée de Louis-le-Débonnaire. Le trône, dès-lors, mal soutenu par la noblesse et le clergé, devenus rivaux en richesses et en puissance, commença sérieusement à chanceler, et, peu à peu, le peuple le vit tomber vers la fin du Xe siècle, aux pieds d'un vassal qui le releva pour s'y asseoir. L'usurpateur Pépin fut ainsi châtié dans sa race par un usurpateur plus audacieux, sans trouver même, au sein de ce clergé dont il avait commencé la fortune, une seule voix qui disputât l'héritage de Charlemagne à Hugues Capet. Le peuple, à cette époque, put déjà prévoir l'heure de son émancipation. N'était-il pas évident que les deux pouvoirs ambitieux qui, jusqu'à cette heure, s'étaient mutuellement tendu la main, une fois arrivés au faîte, aspireraient, chacun de son côté, à y demeurer seul? Les forces étant à peu près égales de part et d'autre, l'un des deux devait nécessairement s'appuyer sur la bourgeoisie, pour rester debout. La question ne pouvait tarder à se décider.

La querelle s'engage, en effet, au XIe siècle. L'église n'ayant plus à craindre, cette fois, le reproche d'ingratitude, puisqu'elle se trouve en face d'une royauté de contrebande, vise franchement à la suprématie. Grégoire VII veut que toute autorité séculière soit soumise à l'autorité

sorte de gêne intermédiaire qui suffit pour les contenir et qui ne les irrite pas. La pauvre créature, après bien des cris et des efforts pour se débarrasser de ses liens, s'était calmée tout à coup, et quand on me la fit voir, elle paraissait absorbée. Sa tête baissée sur ses genoux, et comme entraînée par le poids de la matière que la volonté ne retenait plus, laissait voir sur son cou et sur ses épaules décolletées des ulcères à peine cicatrisés, stigmates du vice qui, après avoir dépravé sa raison, la lui avait enlevée. Mais d'où était venu le vice? De la misère. Dans les lugubres orgies du pauvre, le vice tient par la main la misère et la folie. Cette fille avait un reste de beauté. Ces épaules stygmatisées étaient d'une blancheur éclatante : elle avait le cou délicat et d'abondans cheveux qui devaient le soir même tomber sous les ciseaux. Je n'osais pas demander au docteur à voir sa figure. Si c'était un reste de honte qui la lui avait fait cacher, combien ne me reprocherais-je pas d'avoir blessé la seule et dernière ombre de raison qui restât en elle! Mais le docteur, qui, en sa qualité de redresseur des raisons, n'y allait pas d'une main si timide, lui releva doucement la tête, qu'elle abandonna d'abord, comme si elle eût été assoupie; mais à peine nous eut-elle vus que, poussant un soupir étouffé, comme une créature chaste surprise dans sa nudité, elle se déroba convulsivement à la main du docteur, et enfonça sa tête dans ses genoux. J'eus à peine le temps de la voir; mais, si rapide que fût ce regard, il me sembla que son visage, doux et fatigué, n'était point celui d'une folle, et que, soit que le mal fût bien nouveau, et n'eût pas encore effacé l'empreinte divine, soit que sa folie n'eût été qu'une fièvre, ses yeux n'exprimaient que la honte et la plainte, les deux plus nobles douleurs des créatures raisonnables.

Je quittai la chambre tout tremblant. Jusque-là j'avais ménagé le laconisme du docteur, mais en ce moment mon émotion était si forte, que je ne pus résister à l'entraîner malgré lui dans le superflu, dussé-je me perdre tout-à-fait dans son esprit, et lui faire dire pendant tout le reste de sa vie que les plus fous ne sont pas dans les maisons de fous.

— Ne pensez-vous pas, monsieur, lui dis-je d'une voix émue, qu'il vaudrait mieux isoler cette pauvre fille que de la renfermer dans la même chambre avec cette fille perdue, dont la vue rendrait fou un homme sain?..... Je ne doute même pas que vous

ce siècle qui s'ouvre par la délivrance d'un peuple! Trois cantons suisses réussissent à se soustraire au joug de l'Autriche. Louis X, en France, est conduit à affranchir les paysans, comme l'avait fait pour les bourgeois Louis-le-Gros. De son côté, la Flandre, à l'exemple de la Suisse, veut conquérir sa liberté à main armée; elle se révolte, et confie au brasseur Arteweld le salut de son insurrection. Philippe VI de France triomphe du mouvement révolutionnaire de la Flandre, mais sans parvenir à l'étouffer. Un volcan gronde sourdement et à la fois sur tous les trônes. Jean II, successeur de Philippe VI, succombant sous le double poids de la guerre étrangère et des agitations intestines, est obligé d'avoir recours aux états-généraux, qui, dès l'abord, prennent la haute main dans les affaires. La noblesse, effrayée des progrès de la bourgeoisie, veut tenter une réaction, et ne réussit qu'à provoquer les pillages et les massacres connus sous le nom de *Jacquerie*. La machine est en mouvement; malheur au grain qui se trouvera sous la meule! Dans le même temps, comme si tout devait concourir à la solution du problème qui s'agite, l'église, alarmée pour elle-même, intervient et double l'irritation, au lieu de la calmer. Grégoire XI condamne hautement l'esprit d'analyse et d'examen qui s'est glissé dans le monde. Il autorise les persécutions et les ordonne, ignorant que les persécuteurs atteignent toujours le but opposé à celui qu'ils se proposent. Bientôt, en effet, tout se prépare pour le grand schisme d'Occident. La Flandre, mal écrasée, se relève. L'Angleterre se trouble aux prédications du réformateur Wickleff. Les doctrines que formulera bientôt Jean Huss germent déjà dans le royaume de Bohême. Les républiques italiennes marchent de plus en plus dans des voies de popularité, tandis que l'Allemagne et l'Espagne secouent rudement le joug de leurs princes; et les dernières années du règne de Charles V voient enfin le schisme éclater et grandir au milieu des querelles misérables d'Urbain VI et de Clément VII. L'Europe entière est en fusion.

M. le vicomte d'Arlincourt, qui, pour l'intelligence de l'histoire, est tout juste à la hauteur du P. Loriquet, s'irrite à la vue de cette fermentation, bien qu'elle soit éloignée de lui de quatre siècles. Faute d'étude et de réflexion, il ne la comprend pas; n'importe! sans autre forme de procès, il l'accuse et la condamne; il ignore la cause, et juge l'effet. Encore, s'il faisait une guerre franche à cette pauvre époque dont le sens lui échappe, on pourrait rejeter l'aveuglement dont il fait preuve sur l'irréflexion ordinaire des opinions exagérées! Mais loin de là, M. d'Arlincourt, (nous le répétons), n'a en vue que le XIXe siècle, en frappant le XIVe. Pour lui, le XIVe siècle est simplement un cadre où il place, sous d'autres noms et d'autres apparences, certains hommes et certaines idées

de notre temps, qui lui déplaisent et qu'il n'ose attaquer directement. On le conçoit, pour se prêter à une pareille besogne, l'histoire n'a pas besoin d'être logiquement interprétée; il est même fort inutile d'en rien connaître, hors quelques noms propres et quelques dates, sorte de masque indispensable derrière lequel on échappe à la police correctionnelle, tout en laissant sa haine se dégorger. M. d'Arlincourt se tromperait s'il nous prenait, d'après ces paroles, pour le champion officieux des individualités qu'il injurie. Ce côté de la question nous laisse dans une très profonde indifférence, et ne nous inspire même pas le sentiment de la curiosité. Quelles que soient les victimes de M. le vicomte d'Arlincourt, haut ou bas placées, dignes d'amour ou de haine, coupables ou non, peu nous importe! nous tenons fort peu à vérifier, à juger le degré de ressemblance, à lever les voiles; nous laissons aux amateurs de logogriphes ce plaisir innocent. Mais ce qui nous émeut, ce qui nous révolte, c'est de voir outrager aussi délibérément et tout ensemble la philosophie, l'art et la raison; c'est de voir l'histoire, ce grand livre où les pas de l'humanité sont marqués par tant de sang et de larmes, devenir une source impure, un prétexte à parodies, au service de quelques misérables préjugés mourans de décrépitude et de ridicule! Ce qui nous indigne, c'est l'accouplement hideux de l'ignorance orgueilleuse et de la mauvaise foi.

L'Herbagère, roman conçu dans les idées que nous flétrissons ici, est l'histoire prétendue des trois premières années du règne de Charles VI. En conscience, nous ne pouvons garder notre sérieux plus long-temps. Les pamphlets romanesques de M. le vicomte d'Arlincourt se distinguent, on le sait, par des monstruosités si parfaites, que la colère contre eux finit toujours par faire place à l'hilarité. *L'Herbagère*, sous ce dernier rapport, est un véritable triomphe. L'auteur s'est surpassé lui-même; il a fait son chef-d'œuvre; il est arrivé au sublime de l'extravagance; il a touché les limites extrêmes de la bouffonnerie. Les personnages de son livre dérideraient le front de l'Héraclite le plus consommé.

En première ligne figure Etiennette, l'*herbagère* elle-même, jeune fille charmante, dit M. d'Arlincourt. Étiennette est éprise d'un jeune *preux*, comme l'auteur l'appelle, nommé Ripert de Savoisy. Les choses iraient le mieux du monde si Ripert de Savoisy aimait Étiennette fidèlement; mais Ripert de Savoisy, en digne précurseur de Lovelace, n'entend point de cette oreille, se sentant de force à mener de front trois intrigues sans difficulté. Concurremment avec Étiennette, jeune fille du peuple, il courtise donc Agnès Desmarets, jeune fille de la bourgeoisie, et la comtesse Eloïne de Meaux, jeune veuve de la haute société. Vous croyez peut-être que ces trois femmes, jalouses les unes des autres, vont chercher réciproquement

à se détrôner dans le cœur de leur amant; que la fille du peuple, emportée par sa passion, va déshonorer la grande dame, ou la grande dame écraser prudemment et sûrement la fille du peuple; que ces trois femmes, enfin, pleines de haine autant que d'amour, marcheront, agiront, feront preuve de faiblesse, de ruse ou de courage; qu'il y aura lutte entre elles jusqu'à ce que l'une des trois soit victorieuse! Point du tout. Ces trois créatures singulières sont des modèles de calme, d'indulgence, de résignation. Elles se passent l'affection de Savoisy l'une à l'autre, comme on se passe une fleur de mains en mains. Elles savent très bien qu'elles sont rivales, et leur amour n'est pas pour cela moins ardent. Il est vrai que l'amour n'est pas la seule occupation de ces trois femmes. Chacune d'elles a une puissante distraction. Étiennette, quoiqu'à peine à sa dix-huitième année, est animée des sentimens du plus pur patriotisme, et passe sa vie au milieu des insurrections populaires, hors le peu d'instans dont profite Ripert de Savoisy. Agnès, de son côté, est rongée par la désespérante idée que son amant ne la trouve pas suffisamment belle. Les journées ne sont point assez longues, ni les nuits, pour contenir tous les sanglots d'Agnès, pour entendre toutes les prières qu'elle adresse au ciel. Que Dieu lui accorde la beauté! c'est tout ce qu'elle demande. La comtesse Eloïne, elle, se distrait en songeant à son prochain mariage avec le comte de Trie-Château. Quant à Ripert de Savoisy, bien qu'il ne sente pour ses trois maîtresses qu'un amour fort chaste, il n'hésite pas à se montrer quelque peu féroce quand il en trouve l'occasion. Il provoque donc en duel et tue le futur époux d'Eloïne.

Par quoi sont entrecoupées toutes ces fadaises, demandera-t-on? par ce que M. d'Arlincourt, mais M. d'Arlincourt seul, appellerait la partie historique de son livre; c'est-à-dire par un ridicule entassement d'émeutes, de guerres, de batailles, transposées, arrangées, revues et corrigées avec soin; par des scènes de meurtre qui ne tiennent pas à l'intrigue; par des harangues populaires; par des assauts de sales épithètes et de juremens; par des aperçus politiques dont il est impossible de deviner toute l'ineptie. C'est ainsi que ce roman, commencé par une révolte du peuple contre Aubriot, prévôt de Paris, après maintes répétitions du même spectacle en d'autres termes, nous conduit à l'insurrection de Rouen. Ici, nouvelles descriptions d'émeute, nouveau dictionnaire d'obscénités oratoires. Mais Charles VI arrive, suivi du duc d'Anjou, et la ville de Rouen est prise.

De Rouen nous allons en Flandre, voir pendre Arteweld. Nous recommandons spécialement au lecteur les deux pages où M. le vicomte d'Arlincourt chante la bataille de Rosbeck. Passant légèrement sur le pillage

de notre temps, qui lui déplaisent et qu'il n'ose attaquer directement. On le conçoit, pour se prêter à une pareille besogne, l'histoire n'a pas besoin d'être logiquement interprétée; il est même fort inutile d'en rien connaître, hors quelques noms propres et quelques dates, sorte de masque indispensable derrière lequel on échappe à la police correctionnelle, tout en laissant sa haine se dégorger. M. d'Arlincourt se tromperait s'il nous prenait, d'après ces paroles, pour le champion officieux des individualités qu'il injurie. Ce côté de la question nous laisse dans une très profonde indifférence, et ne nous inspire même pas le sentiment de la curiosité. Quelles que soient les victimes de M. le vicomte d'Arlincourt, haut ou bas placées, dignes d'amour ou de haine, coupables ou non, peu nous importe! nous tenons fort peu à vérifier, à juger le degré de ressemblance, à lever les voiles; nous laissons aux amateurs de logogriphes ce plaisir innocent. Mais ce qui nous émeut, ce qui nous révolte, c'est de voir outrager aussi délibérément et tout ensemble la philosophie, l'art et la raison; c'est de voir l'histoire, ce grand livre où les pas de l'humanité sont marqués par tant de sang et de larmes, devenir une source impure, un prétexte à parodies, au service de quelques misérables préjugés mourans de décrépitude et de ridicule! Ce qui nous indigne, c'est l'accouplement hideux de l'ignorance orgueilleuse et de la mauvaise foi.

L'Herbagère, roman conçu dans les idées que nous flétrissons ici, est l'histoire prétendue des trois premières années du règne de Charles VI. En conscience, nous ne pouvons garder notre sérieux plus long-temps. Les pamphlets romanesques de M. le vicomte d'Arlincourt se distinguent, on le sait, par des monstruosités si parfaites, que la colère contre eux finit toujours par faire place à l'hilarité. *L'Herbagère*, sous ce dernier rapport, est un véritable triomphe. L'auteur s'est surpassé lui-même; il a fait son chef-d'œuvre; il est arrivé au sublime de l'extravagance; il a touché les limites extrêmes de la bouffonnerie. Les personnages de son livre dérideraient le front de l'Héraclite le plus consommé.

En première ligne figure Etiennette, l'*herbagère* elle-même, jeune fille charmante, dit M. d'Arlincourt. Étiennette est éprise d'un jeune *preux*, comme l'auteur l'appelle, nommé Ripert de Savoisy. Les choses iraient le mieux du monde si Ripert de Savoisy aimait Étiennette fidèlement; mais Ripert de Savoisy, en digne précurseur de Lovelace, n'entend point de cette oreille, se sentant de force à mener de front trois intrigues sans difficulté. Concurremment avec Étiennette, jeune fille du peuple, il courtise donc Agnès Desmarets, jeune fille de la bourgeoisie, et la comtesse Eloïne de Meaux, jeune veuve de la haute société. Vous croyez peut-être que ces trois femmes, jalouses les unes des autres, vont chercher réciproquement

à se détrôner dans le cœur de leur amant; que la fille du peuple, emportée par sa passion, va déshonorer la grande dame, ou la grande dame écraser prudemment et sûrement la fille du peuple; que ces trois femmes, enfin, pleines de haine autant que d'amour, marcheront, agiront, feront preuve de faiblesse, de ruse ou de courage; qu'il y aura lutte entre elles jusqu'à ce que l'une des trois soit victorieuse! Point du tout. Ces trois créatures singulières sont des modèles de calme, d'indulgence, de résignation. Elles se passent l'affection de Savoisy l'une à l'autre, comme on se passe une fleur de mains en mains. Elles savent très bien qu'elles sont rivales, et leur amour n'est pas pour cela moins ardent. Il est vrai que l'amour n'est pas la seule occupation de ces trois femmes. Chacune d'elles a une puissante distraction. Étiennette, quoiqu'à peine à sa dix-huitième année, est animée des sentimens du plus pur patriotisme, et passe sa vie au milieu des insurrections populaires, hors le peu d'instans dont profite Ripert de Savoisy. Agnès, de son côté, est rongée par la désespérante idée que son amant ne la trouve pas suffisamment belle. Les journées ne sont point assez longues, ni les nuits, pour contenir tous les sanglots d'Agnès, pour entendre toutes les prières qu'elle adresse au ciel. Que Dieu lui accorde la beauté! c'est tout ce qu'elle demande. La comtesse Eloïne, elle, se distrait en songeant à son prochain mariage avec le comte de Trie-Château. Quant à Ripert de Savoisy, bien qu'il ne sente pour ses trois maîtresses qu'un amour fort chaste, il n'hésite pas à se montrer quelque peu féroce quand il en trouve l'occasion. Il provoque donc en duel et tue le futur époux d'Eloïne.

Par quoi sont entrecoupées toutes ces fadaises, demandera-t-on? par ce que M. d'Arlincourt, mais M. d'Arlincourt seul, appellerait la partie historique de son livre; c'est-à-dire par un ridicule entassement d'émeutes, de guerres, de batailles, transposées, arrangées, revues et corrigées avec soin; par des scènes de meurtre qui ne tiennent pas à l'intrigue; par des harangues populaires; par des assauts de sales épithètes et de juremens; par des aperçus politiques dont il est impossible de deviner toute l'ineptie. C'est ainsi que ce roman, commencé par une révolte du peuple contre Aubriot, prévôt de Paris, après maintes répétitions du même spectacle en d'autres termes, nous conduit à l'insurrection de Rouen. Ici, nouvelles descriptions d'émeute, nouveau dictionnaire d'obscénités oratoires. Mais Charles VI arrive, suivi du duc d'Anjou, et la ville de Rouen est prise.

De Rouen nous allons en Flandre, voir pendre Arteweld. Nous recommandons spécialement au lecteur les deux pages où M. le vicomte d'Arlincourt chante la bataille de Rosbeck. Passant légèrement sur le pillage

question plus long-temps. Nous plaignons sincèrement M. le vicomte d'Arlincourt d'avoir laissé échapper la seule gloire qu'il pût raisonnablement prétendre; de ne s'être pas mieux étudié à tronquer les faits; d'avoir manqué d'habileté dans ses ruses. Les précédens romans de l'auteur, sans être le moins du monde, comme valeur littéraire ou historique, supérieurs à *l'Herbagère*, avaient cependant cet avantage de mentir avec une sorte de discernement, et de ménager les apparences. Cette fois, M. d'Arlincourt n'a pas même eu le talent facile de la flatterie; il a manqué de tact; il a mérité le blâme de ceux qu'il croyait servir. Dans ses préoccupations brutales, il s'est laissé aller à des comparaisons dont il ne voyait pas toute la portée. L'écrivain qui prend en main la défense du pouvoir contre le peuple, ne dessert-il pas l'intérêt de sa cause, s'il est assez imprudent pour flétrir les hommes du pouvoir? assurément. Or, voilà le crime dont M. le vicomte d'Arlincourt s'est rendu coupable. Égaré par les fatales idées de ressemblance qui tourbillonnaient dans sa tête, il a stigmatisé avec énergie l'avarice, la cupidité, les intentions mauvaises du duc d'Anjou, croyant sans doute atteindre un personnage moins éloigné, mais, en réalité, s'attaquant à un régent de France. M. d'Arlincourt pouvait-il commettre une plus impardonnable gaucherie?

Et, d'un autre côté, que diront les grandes dames, en se voyant souffletées par M. le vicomte d'Arlincourt dans la personne d'Éloïne de Meaux, une de leurs pareilles? Pardonneront-elles au romancier d'avoir poussé si loin l'oubli des convenances? Quoi! il avait à sa disposition trois femmes de conditions diverses, et c'est la femme riche, la femme noble, la dame de cour qu'il va flétrir! c'est elle, plutôt que la fille du peuple, plutôt que la simple bourgeoise, qu'il pousse étourdiment à une prostitution avilissante! Certes, un vrai *preux* n'eût point agi de la sorte; et M. le vicomte d'Arlincourt s'est montré là bien éloigné des bonnes traditions de la galanterie.

A la rigueur, toutes ces bévues auraient pu, cependant, trouver grace; mais une gaucherie plus lourde, et que rien ne saurait faire amnistier, c'est le rapport incroyable que l'auteur a établi, dans *l'Herbagère*, entre la destinée du jeune vainqueur de Rosbeck, sauveur de l'aristocratie, et une autre destinée, également jeune, en qui repose aujourd'hui, selon quelques-uns, le salut des mêmes intérêts. Avant d'emboucher la trompette prophétique, avant de jouer le rôle de Cassandre, M. d'Arlincourt aurait dû voir au-delà de la flagornerie momentanée; il aurait dû sonder scrupuleusement la conformité illusoire dont il s'établissait le révélateur et l'interprète. Quelques minutes de réflexion, nous en sommes convaincu, l'eussent empêché de se fourvoyer. En se rappelant à quelle funeste

épreuve Dieu réserva la seconde moitié de la vie de Charles VI, il aurait reculé d'épouvante. Triste avenir à présager, en effet, que la folie !

Qu'est donc le livre de M. le vicomte d'Arlincourt? et quelle approbation peut-il mériter? Nous répondrons hardiment : celle de personne. Aux yeux des juges purement littéraires, ce livre est un grotesque mélodrame ; c'est une maladresse, aux yeux mêmes des amis de l'auteur.

CHAUDES-AIGUES.

Les Prisonniers d'Abd-el-Kader. — Souvenirs de Chazet. — Souvenirs historiques des Résidences royales. — Voyage en Sicile. — Études sur les Mystères.

On a publié, il y a quelques années, deux volumes intitulés : *Aventures d'un marin de la garde.* C'était le récit intéressant et animé des souffrances qu'avait endurées un malheureux marin fait prisonnier par les Russes, dans la désastreuse campagne de Moscou. Il paraît que les lauriers de ce Miltiade du banc de quart ont donné des insomnies à un autre Thémistocle, qui est allé cueillir, *dans le pays où elles croissent*, les palmes d'un martyre qui a duré cinq mois, et d'une célébrité qui ne durera probablement pas autant que le martyre. L'oubli est un bourreau qui ne ménage pas plus les livres à Paris, que les Arabes ne ménagent les prisonniers en Afrique. Tâchons de lui disputer encore cette nouvelle proie, pendant la huitaine qui nous est donnée à nous-même.

Après les hautes puissances civilisées de Russie et d'Angleterre, les tribus barbares de l'Atlas sont les peuples qui s'entendent le mieux à torturer leurs prisonniers et à les faire mourir à petit feu, de misère et d'ignominie. Si nous ne connaissions déjà le régime des pontons et de la Sibérie, le récit de ce que M. de France a dû souffrir passerait toute croyance. Heureusement pour lui, nos esprits étaient préparés à ne plus reconnaître de limites au possible, dans ce genre. Je dirai même que, soit effet de l'habitude, soit manque de nerf et de coloris dans la narration que j'ai sous les yeux, soit infériorité réelle dans le génie inventif de la cruauté arabe, ceux-ci me semblent bien pâles auprès de leurs rivaux européens. Certes, si mes souvenirs sont fidèles, j'ai été bien autrement ému, remué, épouvanté par les relations précédentes. En vérité, monsieur de France, si vous étiez venu, il y a quelque vingt ans, vos deux volumes à la main, on vous aurait dit : Et vous vivez encore! Aujourd'hui on est tenté de vous dire : Vous n'en êtes pas mort ; mais il n'y avait vraiment pas de quoi ! — Toutefois, d'autres en sont morts, à côté de vous, et cela nous oblige à plus de circonspection et de gravité dans nos jugemens et nos paroles.

et les massacres de Courtrai, M. le vicomte d'Arlincourt nous montre le grand fantôme blanc, que la chronique complaisante rend seul responsable de la folie de Charles VI. L'auteur du *Solitaire* avait là une belle occasion de se livrer à son goût pour la fantasmagorie. Aussi en a-t-il usé sans gêne, jusqu'à désigner l'*herbagère* comme le personnage inconnu de la forêt du Mans. A dater du retour à Paris, l'action du livre s'embrouille, se complique de plus en plus; c'est un galimathias auquel il faut renoncer désormais à rien comprendre. D'un côté, une nouvelle émeute populaire, en faveur d'Aubriot, cette fois; de l'autre côté, des scènes d'amour, tantôt entre Ripert de Savoisy et Agnès, tantôt entre Ripert de Savoisy et Étiennette; ici, une sorte de prophétie politique; là, la condamnation à mort du vertueux Jean Desmarets; plus loin, l'agonie d'Agnès dans un hospice; ailleurs, le bourreau. Et tout cela, sans lien raisonnable, sans raison d'être où l'auteur l'a voulu, plutôt qu'ailleurs; pêle-mêle, incohérent, inexplicable; jusqu'au moment où M. le vicomte d'Arlincourt, arrivant à la fin de son deuxième volume, juge à propos de terminer le feu d'artifice par un bouquet. Alors nous sommes transportés subitement sur les bords de la Seine. Savoisy nous y a précédés. Courant à la recherche d'Étiennette, il heurte dans l'ombre un homme qui porte un sac. Cet homme! c'est le bourreau; ce sac! c'est un instrument de supplice. Savoisy tue le bourreau et ouvre le sac. Qu'est-ce qu'il y trouve? l'*herbagère* Étiennette mutilée! Au même instant, deux ombres s'avancent : un prêtre et Agnès. Le prêtre unit Agnès et Savoisy, sur les bords même de la Seine; à la grande douleur de la malheureuse Étiennette, dont cette vue abrège encore les derniers momens. Savoisy la console, en lui jurant qu'il n'a jamais aimé qu'elle, et que ce mariage ne prouve rien. Quant à la belle marquise Éloïse, fatiguée, sans doute, d'un amant si candide, elle s'était prostituée au jeune roi depuis quelque temps.

Tel est ce livre où l'imagination du romancier vaut l'intelligence du philosophe, où l'on ne sait qu'admirer le plus de la pauvreté des inventions ou de la nullité des parties qui prétendent se rattacher à l'histoire; roman sans intérêt, sans unité, sans conclusion, sans style; histoire menteuse, niaise, aussi puérile que prétentieuse; véritable avortement. Rien dans cette œuvre, nous le disons en toute conscience, ne saurait racheter et faire oublier un instant l'énormité des imperfections. Il n'y a pas jusqu'au titre même qui ne soit une faute. Le romancier en intitulant son livre *l'Herbagère*, en dépit de Mézerai, qui appelle *herbière*, mot français, l'héroïne choisie par M. d'Arlincourt, a mis involontairement sur le sac la seule étiquette qui convînt. Le livre entier est résumé dans ce barbarisme.

épreuve Dieu réserva la seconde moitié de la vie de Charles VI, il aurait reculé d'épouvante. Triste avenir à présager, en effet, que la folie !

Qu'est donc le livre de M. le vicomte d'Arlincourt? et quelle approbation peut-il mériter? Nous répondrons hardiment : celle de personne. Aux yeux des juges purement littéraires, ce livre est un grotesque mélodrame ; c'est une maladresse, aux yeux mêmes des amis de l'auteur.

CHAUDES-AIGUES.

Les Prisonniers d'Abd-el-Kader. — Souvenirs de Chazet. — Souvenirs historiques des Résidences royales. — Voyage en Sicile. — Études sur les Mystères.

On a publié, il y a quelques années, deux volumes intitulés : *Aventures d'un marin de la garde.* C'était le récit intéressant et animé des souffrances qu'avait endurées un malheureux marin fait prisonnier par les Russes, dans la désastreuse campagne de Moscou. Il paraît que les lauriers de ce Miltiade du banc de quart ont donné des insomnies à un autre Thémistocle, qui est allé cueillir, *dans le pays où elles croissent*, les palmes d'un martyre qui a duré cinq mois, et d'une célébrité qui ne durera probablement pas autant que le martyre. L'oubli est un bourreau qui ne ménage pas plus les livres à Paris, que les Arabes ne ménagent les prisonniers en Afrique. Tâchons de lui disputer encore cette nouvelle proie, pendant la huitaine qui nous est donnée à nous-même.

Après les hautes puissances civilisées de Russie et d'Angleterre, les tribus barbares de l'Atlas sont les peuples qui s'entendent le mieux à torturer leurs prisonniers et à les faire mourir à petit feu, de misère et d'ignominie. Si nous ne connaissions déjà le régime des pontons et de la Sibérie, le récit de ce que M. de France a dû souffrir passerait toute croyance. Heureusement pour lui, nos esprits étaient préparés à ne plus reconnaître de limites au possible, dans ce genre. Je dirai même que, soit effet de l'habitude, soit manque de nerf et de coloris dans la narration que j'ai sous les yeux, soit infériorité réelle dans le génie inventif de la cruauté arabe, ceux-ci me semblent bien pâles auprès de leurs rivaux européens. Certes, si mes souvenirs sont fidèles, j'ai été bien autrement ému, remué, épouvanté par les relations précédentes. En vérité, monsieur de France, si vous étiez venu, il y a quelque vingt ans, vos deux volumes à la main, on vous aurait dit : Et vous vivez encore! Aujourd'hui on est tenté de vous dire : Vous n'en êtes pas mort; mais il n'y avait vraiment pas de quoi! — Toutefois, d'autres en sont morts, à côté de vous, et cela nous oblige à plus de circonspection et de gravité dans nos jugemens et nos paroles.

question plus long-temps. Nous plaignons sincèrement M. le vicomte d'Arlincourt d'avoir laissé échapper la seule gloire qu'il pût raisonnablement prétendre; de ne s'être pas mieux étudié à tronquer les faits; d'avoir manqué d'habileté dans ses ruses. Les précédens romans de l'auteur, sans être le moins du monde, comme valeur littéraire ou historique, supérieurs à *l'Herbagère*, avaient cependant cet avantage de mentir avec une sorte de discernement, et de ménager les apparences. Cette fois, M. d'Arlincourt n'a pas même eu le talent facile de la flatterie; il a manqué de tact; il a mérité le blâme de ceux qu'il croyait servir. Dans ses préoccupations brutales, il s'est laissé aller à des comparaisons dont il ne voyait pas toute la portée. L'écrivain qui prend en main la défense du pouvoir contre le peuple, ne dessert-il pas l'intérêt de sa cause, s'il est assez imprudent pour flétrir les hommes du pouvoir? assurément. Or, voilà le crime dont M. le vicomte d'Arlincourt s'est rendu coupable. Égaré par les fatales idées de ressemblance qui tourbillonnaient dans sa tête, il a stigmatisé avec énergie l'avarice, la cupidité, les intentions mauvaises du duc d'Anjou, croyant sans doute atteindre un personnage moins éloigné, mais, en réalité, s'attaquant à un régent de France. M. d'Arlincourt pouvait-il commettre une plus impardonnable gaucherie?

Et, d'un autre côté, que diront les grandes dames, en se voyant souffletées par M. le vicomte d'Arlincourt dans la personne d'Éloïne de Meaux, une de leurs pareilles? Pardonneront-elles au romancier d'avoir poussé si loin l'oubli des convenances? Quoi! il avait à sa disposition trois femmes de conditions diverses, et c'est la femme riche, la femme noble, la dame de cour qu'il va flétrir! c'est elle, plutôt que la fille du peuple, plutôt que la simple bourgeoise, qu'il pousse étourdiment à une prostitution avilissante! Certes, un vrai *preux* n'eût point agi de la sorte; et M. le vicomte d'Arlincourt s'est montré là bien éloigné des bonnes traditions de la galanterie.

A la rigueur, toutes ces bévues auraient pu, cependant, trouver grace; mais une gaucherie plus lourde, et que rien ne saurait faire amnistier, c'est le rapport incroyable que l'auteur a établi, dans *l'Herbagère*, entre la destinée du jeune vainqueur de Rosbeck, sauveur de l'aristocratie, et une autre destinée, également jeune, en qui repose aujourd'hui, selon quelques-uns, le salut des mêmes intérêts. Avant d'emboucher la trompette prophétique, avant de jouer le rôle de Cassandre, M. d'Arlincourt aurait dû voir au-delà de la flagornerie momentanée; il aurait dû sonder scrupuleusement la conformité illusoire dont il s'établissait le révélateur et l'interprète. Quelques minutes de réflexion, nous en sommes convaincu, l'eussent empêché de se fourvoyer. En se rappelant à quelle funeste

épreuve Dieu réserva la seconde moitié de la vie de Charles VI, il aurait reculé d'épouvante. Triste avenir à présager, en effet, que la folie !

Qu'est donc le livre de M. le vicomte d'Arlincourt? et quelle approbation peut-il mériter? Nous répondrons hardiment : celle de personne. Aux yeux des juges purement littéraires, ce livre est un grotesque mélodrame ; c'est une maladresse, aux yeux mêmes des amis de l'auteur.

CHAUDES-AIGUES.

Les Prisonniers d'Abd-el-Kader. — Souvenirs de Chazet. — Souvenirs historiques des Résidences royales. — Voyage en Sicile. — Études sur les Mystères.

On a publié, il y a quelques années, deux volumes intitulés : *Aventures d'un marin de la garde.* C'était le récit intéressant et animé des souffrances qu'avait endurées un malheureux marin fait prisonnier par les Russes, dans la désastreuse campagne de Moscou. Il paraît que les lauriers de ce Miltiade du banc de quart ont donné des insomnies à un autre Thémistocle, qui est allé cueillir, *dans le pays où elles croissent*, les palmes d'un martyre qui a duré cinq mois, et d'une célébrité qui ne durera probablement pas autant que le martyre. L'oubli est un bourreau qui ne ménage pas plus les livres à Paris, que les Arabes ne ménagent les prisonniers en Afrique. Tâchons de lui disputer encore cette nouvelle proie, pendant la huitaine qui nous est donnée à nous-même.

Après les hautes puissances civilisées de Russie et d'Angleterre, les tribus barbares de l'Atlas sont les peuples qui s'entendent le mieux à torturer leurs prisonniers et à les faire mourir à petit feu, de misère et d'ignominie. Si nous ne connaissions déjà le régime des pontons et de la Sibérie, le récit de ce que M. de France a dû souffrir passerait toute croyance. Heureusement pour lui, nos esprits étaient préparés à ne plus reconnaître de limites au possible, dans ce genre. Je dirai même que, soit effet de l'habitude, soit manque de nerf et de coloris dans la narration que j'ai sous les yeux, soit infériorité réelle dans le génie inventif de la cruauté arabe, ceux-ci me semblent bien pâles auprès de leurs rivaux européens. Certes, si mes souvenirs sont fidèles, j'ai été bien autrement ému, remué, épouvanté par les relations précédentes. En vérité, monsieur de France, si vous étiez venu, il y a quelque vingt ans, vos deux volumes à la main, on vous aurait dit : Et vous vivez encore! Aujourd'hui on est tenté de vous dire : Vous n'en êtes pas mort ; mais il n'y avait vraiment pas de quoi ! — Toutefois, d'autres en sont morts, à côté de vous, et cela nous oblige à plus de circonspection et de gravité dans nos jugemens et nos paroles.

Les Arabes ont l'habitude de faire peu de prisonniers; tout Français pris a d'ordinaire la tête coupée. Mais lorsqu'ils espèrent que l'homme vivant leur sera payé plus cher, par Abd-el-Kader, que la tête du mort, ils se décident à l'épargner. C'est à cette considération que M. de France a dû son salut. On comprend quelle vie doivent faire à leur prisonnier des hommes qui n'ont été portés à la lui conserver que par un pareil motif. On s'en fera une idée surtout si, pour se la figurer, on prend pour point de départ l'image de la misérable existence qu'ils mènent eux-mêmes. Une bonne partie des deux volumes de M. de France est consacrée à cette peinture; le reste est consacré à des renseignemens de toute nature sur le pays, sur le caractère de ses habitans, sur la personne d'Abd-el-Kader, sur ses forces, sur ses ressources, sur sa politique. Pour ce qui touche ces documens, intéressans à beaucoup d'égards dans les circonstances actuelles, on pourrait désirer, dans leur exposition, plus de liaison et de méthode. Disséminés et noyés, comme ils sont, en bribes imperceptibles, dans le courant du récit, ils laissent à faire encore un assez long travail de sauvetage pour qu'on en puisse tirer quelque notion générale un peu nette. Néanmoins les ministres de la guerre et de la marine, je crois, ont fait prendre un certain nombre d'exemplaires de l'ouvrage, pour leurs départemens respectifs. A juger le livre comme récit, je lui voudrais, dans quelques endroits, plus de naturel et de simplicité. Les situations fortes produisent leur effet et frappent d'elles-mêmes. Il n'est pas besoin d'efforts de style pour soulever l'émotion et l'amener au point où on veut la voir : elle y va toute seule. Voyez les *Mémoires de Pellico*. Si, au contraire, l'ame du lecteur sent qu'on se défie d'elle et qu'on veut porter atteinte à sa spontanéité, elle se regimbe. Plus l'expression se tend et cherche à l'entraîner vers le superlatif, plus elle tire en arrière. Au reste, ce défaut s'explique et s'excuse fort bien, par l'inexpérience littéraire de M. de France, qui est, avant tout, un marin et ne se pique pas d'être autre chose. Je m'imagine qu'il est mieux préparé à faire bonne contenance devant un équipage de *flambards*, comme dirait M. Eugène Sue, que devant un cercle d'épilogueurs, comme nous sommes, et je l'en félicite.

Quant à M. Alisson de Chazet, ses trois volumes de *mémoires*, de *souvenirs*, d'*œuvres* et de *portraits*, nous reviennent de plein droit, et j'en suis fâché pour l'auteur. Il n'aurait pas dû exposer au grand air de la publicité tout ce petit esprit de coin du feu, toutes ces graces mignardes des salons de l'an x. Cela pouvait avoir son charme et sa valeur dans son temps et à sa place; mais dans un livre, le parfum s'en évapore; et dans le livre de M. Alisson de Chazet, en particulier, ce qui frappe d'abord, c'est une odeur de renfermé qui vous ferait croire que vous assistez à la levée des scellés mis, aux beaux jours du consulat, sur les cartons d'un

membre de l'Institut et du Caveau, mort *entre la raison et la folie, dans les bras du plaisir et du sentiment*. Voilà, si je ne me trompe, quatre mots qui, sous le rapport littéraire et philosophique, sont tout le fond et toute la surface de l'époque. C'est aussi sous ces quatre chefs qu'on peut faire rentrer les principales divisions du livre de M. de Chazet, tant l'esprit de son temps l'a pénétré! Pour la raison, un vaudeville, deux comédies, quelques notices biographiques et un recueil de bons mots. Pour la folie quelques petits chapitres de morale banale et de lieux communs aphoristiques, quelques boutades légitimistes et force épigrammes ou anecdotes contre la révolution de juillet et les révolutions en général. Pour le plaisir, des madrigaux et des élégies; et pour le sentiment, des flonflons. M. de Piis, M. Demoustier, M. Mercier et le vieux La Harpe, un peu déteints, voilà M. de Chazet tel qu'il nous apparaît dans ces trois volumes. Sans doute tout ce monde-là avait son agrément ou sa raison dans sa folie. Mais, quoi! son temps est passé. Pourquoi l'exhumer? Est-ce en 1837 qu'on espère nous faire chanter les *Dîners du Caveau* sur l'air : *Mon père était pot?* Est-ce en 1837 qu'on espère nous faire lire une pièce de vers *à Mlle Contat sur sa rentrée*, ou *à Collin d'Harleville sur son silence*, ou *à une jeune coquette de six ans*, qui doit être, au moment où l'on publie la pièce, une jeune coquette de quarante-cinq? Est-ce en 1837 qu'on peut espérer des braves posthumes pour *la Revue de l'an* VI, vaudeville en un acte? 1837 a l'irrévérence de s'en moquer *comme de l'an* 40, surtout s'il y trouve des couplets de la force de ceux que nous donne M. de Chazet.

Nous serions injustes cependant, si nous ne montrions que ce côté du livre de M. de Chazet. Les relations assez familières de l'auteur avec nombre de personnages distingués lui ont permis d'ajouter aux matériaux déjà recueillis sur eux par l'histoire, une assez grande quantité de traits curieux ou importans, qui suffisent à assurer à sa publication un succès autre, peut-être, que celui sur lequel il avait compté; mais enfin, un succès sans lequel l'épître *sur sa chute*, qu'il adressa à un de ses amis, en 1802, eût pu reprendre un air de circonstance en 1837.

Bibliothécaire du roi, M. Vatout est tout porté pour recueillir et nous transmettre les *souvenirs historiques des résidences royales de France*. Il vit au milieu de ces monumens qu'il décrit, au milieu de ces souvenirs qu'il retrace, et c'est montrer une large intelligence de ses fonctions que de songer à les utiliser ainsi pour le public et pour les objets qu'elles embrassent. L'action destructive du temps, aidée du vandalisme des révolutions, avait imposé aux générations nouvelles un double devoir envers ces monumens qui ont contribué, pour une si grande part, à la gloire et à la splendeur pacifique de la France : les restaurer d'abord et les faire

réapparaître décorés d'un lustre nouveau ; puis, retrouver et rassembler tous les vestiges subsistans de leurs magnificences passées. Le roi, à qui seul le premier lot pouvait revenir, a compris et rempli sa tâche en roi. M. Vatout, à qui la sienne est échue dans une sphère plus humble, s'en est acquitté en homme de goût et d'études.

Le volume qui a paru est consacré exclusivement à l'histoire et à la description du château de Versailles. Plusieurs descriptions de ce château ont déjà été publiées dès le temps de Louis XIV. Outre celle de Félibien que nous avons dans les mains, il nous en a passé sous les yeux une autre sans nom d'auteur, de la même époque, et qui n'est probablement pas la seule. Nous n'avons pas cru devoir pousser bien loin nos recherches bibliographiques sur cette matière, le livre de M. Vatout contenant la substance de tous ceux qui l'ont précédé, et s'étant de plus enrichi d'une foule de documens puisés dans les registres et archives manuscrites dont le trésor est confié à l'auteur. La Fontaine, Mmes de Sévigné, de Scudéry, divers mémoires et recueils poétiques du temps, indiqués en notes, pour la plupart, par M. Vatout, sont d'ailleurs à la portée de ceux qui aiment à remonter aux sources et qui désireraient avoir sur telle ou telle partie des lumières particulières.

La méthode suivie par M. Vatout dans son travail a beaucoup de lucidité et de vivacité. Après une notice sommaire sur l'histoire de Versailles, il entre dans la cour du palais, dont il dépeint l'état à diverses époques, en suivant le cours des transformations qui en ont modifié l'aspect. Puis, passant de la cour dans le palais lui-même, il lui fait subir, dans un aperçu général, un pareil examen. Cette revue d'ensemble terminée, il divise ce grand corps en trois parties principales, dont il présente successivement l'histoire descriptive. Le corps central vient d'abord, puis l'aile du sud, puis l'aile du nord. Ainsi, les diverses modifications apportées aux dispositions primitives de la grande création du grand roi, rapprochées étroitement l'une de l'autre, se classent dans l'esprit en images vives, nettes et bien arrêtées. La division en trois grands tableaux, limitant le champ ouvert à la vue, empêche que la multiplicité des objets n'engendre la confusion. L'isolement des trois membres de ce tout immense permet de serrer de plus près les détails particuliers au développement historique de chacun d'eux.

Les *Souvenirs historiques* de M. Vatout ne se bornent pas à des descriptions. Il ne sort jamais d'une salle qu'il vient de décrire sans rappeler les faits notables qui s'y sont passés dans la période à laquelle la description se rapporte. Il n'oublie jamais de mentionner les influences de cour, les nécessités ou les caprices qui ont amené les changemens de distribution ou de décoration qu'il reproduit. L'intérêt de son livre y gagne

de l'aiguillon et la mémoire des points de rappel. Quiconque voudra parcourir à autre titre que celui de badaud les somptueuses galeries du Versailles de Louis XIV, nationalisé par Louis-Philippe, devra s'en être approprié les *souvenirs historiques;* quiconque sera privé du spectacle lui-même, en retrouvera une image non-équivalente sans doute, mais aussi parfaite que possible, dans ce volume qui leur est consacré.

M. Renouard de Bussierre, dans son *Voyage en Sicile,* a suivi à peu près la même méthode que M. Vatout dans ses *Souvenirs.* Il fait pour chacune des villes ou des ruines par lesquelles il passe ce que l'historien de Versailles a fait pour chacune des galeries du royal château. Ceci est donc, jusqu'à un certain point, une histoire en même temps qu'un tableau de la Sicile. Hélas! la Sicile, cette autre grandeur déchue, en avait plus besoin encore que Versailles. Quelle mémoire se reporte aujourd'hui vers la Sicile? Les vaisseaux semblent avoir oublié le chemin de ce coin de terre où toutes les civilisations de l'antiquité et des temps modernes, depuis les Phéniciens jusqu'aux Sarrasins et aux Normands, s'étaient donné rendez-vous. De misérables populations meurent de faim dans ce grenier de Rome, où elles ne trouvent plus à dévorer que des chardons. Les peintres et les poètes n'ont pas un souvenir, pas une parole pour cette seconde patrie des arts grecs. Les habitudes de la langue elle-même semblent vouloir poursuivre l'abolition de ce malheureux royaume jusque dans son nom. En dépit du congrès de Vienne, qui a fait un roi des Deux-Siciles, la bouche des peuples s'est accoutumée à ne nommer qu'un roi de Naples, absorbant ainsi le royaume dans la ville! Quelle destinée pour ce pays, dont la mythologie avait fait le séjour favori de plusieurs divinités; où Troie, errante sous la conduite d'Énée, avait jeté des villes; où la Grèce avait suivi Troie; où Phidias avait trouvé des rivaux, Zeuxis un maître; où Platon a cru un moment réaliser sa république; où Carthage s'est heurtée contre Rome, Jésus-Christ contre Mahomet; pour ce pays qu'à des titres divers, des souvenirs comme ceux de Cérès et de Vulcain, d'Énée et de Minos, de Théocrite et de Simonide, de Timoléon et d'Archimède, d'Annibal et de Cicéron, sans parler de quelques faits des plus notables de l'histoire moderne, recommandent à la mémoire et à la considération de la dernière postérité! La Sicile oubliée, ignorée, perdue dans le nom de Naples! Naguère encore, lorsqu'un de ses enfans déjà renommé est mort parmi nous, combien de *dilettanti,* qui avaient applaudi *la Norma* et *I Puritani,* apprenant que l'auteur était né à Catane, n'ont pas songé, si leur journal ne les a avertis, à faire hommage de sa gloire naissante à la Sicile! Et, en lisant ce vers de Victor Hugo:

> Nous allions de Fez à Catane,

combien de beaux esprits peut-être se seront figuré que la ville fondée par les cyclopes de la légende païenne n'était autre chose qu'un nid de pirates de l'empire de Maroc! Cette ignorance est honteuse pour nous, injurieuse pour la Sicile, non pas pour la Sicile actuelle, qui ne mérite pas qu'on se montre plus soigneux de son renom qu'elle n'en est soigneuse elle-même, mais pour la Sicile des temps passés, dont les souvenirs magnifiques jonchent un sol désolé; pour la Sicile qui a combattu, créé, enfanté, avec le génie de ses hommes, avec les sucs de sa terre inépuisable; qui ne s'est pas contentée de nourrir le monde, mais qui encore l'a doté de ses sciences et décoré de ses chefs-d'œuvre. Aujourd'hui elle l'attriste et le déshonore par l'exemple de son incurie, par le spectacle immonde de ses guenilles. Nous plaignons la misère qui ronge une partie des populations de la France; et de fait elle sera toujours trop grande, mais à vrai dire, nous n'avons pas d'idée de la misère. Pour cela, il faut aller en Sicile; c'est là qu'elle règne dans son beau idéal. M. de Bussierre a vu des troupeaux d'hommes nus paître des chardons dans des champs en friche. Il a vu, en prenant son repas en plein air, des malheureux que le spectacle d'un homme mangeant avait attirés, se ruer comme des chiens sur les os qu'il jetait à côté de lui et les sucer avec avidité. Il a vu un vieillard, à qui il venait de donner un morceau de pain et de viande, pleurer en les dévorant et lui dire : Ah! monsieur, il y a des années que je n'ai vu de la viande, et il y a plus d'un mois que je n'ai mangé du pain! Il a vu un autre vieillard soutenant une fille dont les apparences cadavéreuses donnaient à penser qu'elle était atteinte d'une maladie contagieuse; mais le vieillard répondit simplement : Non monsieur, c'est la faim; et comme on lui donna un morceau de pain, elle l'engloutit en poussant des sanglots et des cris inarticulés, et en versant des torrens de larmes. Il a vu, dans une distribution de vivres faite par des moines, un enfant tendant, faute de vase, le creux de ses petites mains à la soupe brûlante, la laisser tomber, puis la happer par terre, pêle-mêle avec la poussière et les ordures. Or, les exemples de cette nature sont si communs, si ordinaires en Sicile, qu'ils n'émeuvent plus personne. Au reste le riche lui-même qui éclabousse ces malheureux avec son somptueux équipage n'a souvent pas de quoi payer son dîner; de magnifiques candélabres décorent l'extérieur de son palais, et à l'intérieur il n'a pas un morceau de suif à mettre dans un mauvais chandelier d'auberge; et tout cela sur la terre la plus riche et la plus fertile, mais aussi la plus abandonnée! Ce contraste entre la prodigalité de la nature et le dénuement de l'homme est vraiment ignominieux pour l'espèce. Il ressort très bien dans le volume de M. Renouard de Bussierre, qui a su trouver sur sa palette des couleurs convenables

pour les deux aspects du tableau. Sa description de l'Etna surtout est remarquable par le pittoresque et la simplicité.

M. Onésime Leroy était un auteur comique; il s'est avisé de devenir un critique et un érudit. Laquelle des deux vocations est véritablement la sienne? Ses *Études sur les Mystères* n'annoncent pas un homme rompu au travail de la critique; le style surtout se ressent des anciennes habitudes de l'auteur. Il est tout pailleté de lazzis et d'agrémens épigrammatiques; il court à l'allusion piquante comme un couplet de vaudeville. L'auteur semble souvent écrire plutôt pour un parterre que pour un lecteur. Ce travail cependant n'est pas sans intérêt. Il n'y a guère, il est vrai, dans les études de M. O. Leroy d'aperçus nouveaux, au moins sur des faits importans; nous trouvons même que l'auteur s'arrête trop et avec trop de solennité sur des thèses d'un intérêt secondaire; mais en somme, les premières ébauches de notre théâtre sont si peu connues, qu'il y a toujours à gagner avec les hommes studieux qui se sont voués à leur vulgarisation.

Depuis 1615 jusqu'en 1837 cent cinquante volumes ont été consacrés, en France seulement, à prouver que l'auteur de *l'Imitation* se nomme ou ne se nomme pas Gerson. Il y en a désormais, et jusqu'à nouvel ordre, cent cinquante et un. C'est ce qui ressort de plus évident pour moi de la dissertation de M. Onésime Leroy sur un manuscrit de *l'Imitation*, découvert à Valenciennes. Cette découverte qui aura pour effet, selon M. O. Leroy, de couper court à toute controverse, pourrait bien n'être que le point de départ d'une controverse nouvelle. Je ne vois pas trop en quoi il importe de faire tel mouvement de lèvres plutôt que tel autre lorsque l'on veut prononcer le nom de l'auteur de *l'Imitation*. Pour ma part, j'avoue qu'il m'est fort égal d'articuler les syllabes Ger-son ou Ger-sen ou a-Kem-pis. Mais il paraît qu'il y a des gens d'un autre avis. Laissons-les dire. D'autant plus que, ni nous, ni M. Onésime Leroy n'avons la puissance de les faire taire.

A propos d'érudition et de controverse, je ne veux pas terminer sans vous annoncer un ouvrage dont ces deux mots me ramènent l'idée. C'est l'*Histoire de la Filiation et des Migrations des peuples*, par M. de Brotonne, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il y aura là pâture pour la critique savante, et pour nous aussi, public plus ou moins profane, devant qui comparaissent pour être jugées en dernier ressort et la science et la critique.

A. B.

BULLETIN.

On a beaucoup parlé, cette semaine, des réunions de députés qui se sont récemment formées en dehors de la chambre. Il y a eu, en première ligne, celle qui s'assemble chez M. Thiers, ou autour de M. Thiers, et que le *Journal de Paris* appelle *la réunion de M. Mathieu de la Redorte*, sans pouvoir toutefois lui rien enlever de son caractère et de sa signification politiques; car M. de la Redorte marche avec M. Thiers dans une intime alliance, tout le monde le sait, et les députés peuvent se donner rendez-vous à jour fixe chez l'un ou chez l'autre.

Il y a un autre club parlementaire, dont on ne parle que depuis quelques jours, quoiqu'il soit plus ancien de deux mois; c'est *le club de M. Hartmann*, où les doctrinaires se sont transportés, en cachant un peu leur drapeau, attendu que cette réunion n'est pas du tout doctrinaire. Nous serions très curieux d'apprendre que M. Guizot montre enfin autant de franchise et de décision que M. Thiers, et convoque des députés autour de lui, en plaçant hardiment son nom sur la porte du lieu d'assemblée; nous lui passerions même de prendre pour étiquette le nom d'un de ses amis déclarés, M. Jaubert, M. Duvergier de Hauranne, ou M. de Rémusat. Alors on saurait décidément quelles sont les forces réelles dont M. Guizot dispose encore, quels sont les vrais et purs doctrinaires que son nom n'effarouche pas, que toutes ses vaines tentatives de gouvernement n'ont pas découragés. Il ferait beau voir une réunion qui, sans aller même jusqu'à s'inaugurer sous les auspices de M. Jaubert, s'intitulerait plus prudemment *le club de M. Charles de Rémusat :* ce serait là une manifestation digne d'un parti qui se croit de

l'avenir, et les couleurs des doctrinaires seraient enfin arborées par eux-mêmes avec une audace qu'ils n'ont jamais eue. Mais ils ne suivront pas ce conseil, ils savent combien peu de fidèles se grouperaient autour du maître, ils en connaissent le nombre d'avance, trente ou quarante au plus; ils ne veulent pas qu'on puisse leur dire une dernière fois, avec cet impérieux accent des majorités qui parle aujourd'hui aussi haut que la plus haute éloquence : « Silence aux trente voix! » Ils se sont donc réfugiés dans une réunion composée de toutes les nuances de la majorité, excepté la leur, et ils y ont été reçus, à la condition de s'effacer. N'est-ce pas là une belle et glorieuse retraite? N'est-ce pas un acte de courage dont leurs journaux aient grandement raison de les louer? Nous connaissons les doctrinaires depuis long-temps, et nous ne doutons pas de ce qu'ils sont capables de faire dans l'occasion, pour escalader de nouveau le pouvoir; ils ne sont pas hommes à s'abandonner eux-mêmes quand tout les abandonne. Battus sur un terrain, ils se reportent sur un autre et recommencent de nouvelles manœuvres avec une ambition qui est toujours la même : à vrai dire, leur infatigable ambition est la seule chose en eux qui ne varie pas. Cette persévérance aurait son beau côté peut-être, s'ils agissaient à la clarté du jour, s'ils avouaient leurs desseins et ne cherchaient pas à triompher dans l'ombre, par surprise. Mais, au lieu de marcher à visage découvert et de donner leur nom aux alliés qu'ils prétendent avoir encore, ils se sont glissés furtivement dans une réunion qui n'avait pas été faite pour eux, ni par eux, et dont la formation, comme nous l'expliquerons, avait bien été plutôt déterminée par la méfiance qu'ils inspirent généralement; ils sont allés, ces hommes qui croient en eux-mêmes et qui veulent qu'on ait foi en leur destinée, se cacher derrière un des noms les moins apparens de la chambre.

Nous en demandons pardon à l'honorable M. Hartmann; mais lorsqu'on a révélé au public, pour la première fois, il y a quatre ou cinq jours, l'existence de la réunion dont il est le parrain, lorsque les journaux doctrinaires ont été chargés d'annoncer la grande nouvelle : « M. Guizot et ses amis marchent désormais avec M. Hartmann, sont reçus chez M. Hartmann! » on s'est demandé : Qu'est-ce que cette réunion Hartmann? Et qu'a donc fait M. Hartmann lui-même? D'où nous est-il venu avec tant d'à-propos pour tendre la main aux doctrinaires en déroute?

Cette question a été faite en bien des endroits où l'on est d'ordinaire assez exactement informé de tout ce qui se passe à la chambre; elle a été faite par des hommes qui suivent avec quelque attention les discussions de la tribune, prennent intérêt quelquefois aux petits évènemens de la salle des conférences, et pourraient, au besoin, dresser la statistique de toutes les influences parlementaires, sans en excepter celles qui se taisent

et même celles qui boudent. Nul n'avait entendu parler de M. Hartmann, et ne pouvait dire quel était le sens politique d'une réunion qu'il avait bien voulu baptiser de son nom. On avait bien quelque soupçon que M. Hartmann devait être un des députés de l'industrieuse Alsace, un de ces habiles manufacturiers, dignes de l'estime publique, artisans de leur propre fortune, et que les départemens du Haut et Bas-Rhin envoient à la chambre pour récompenser toute une vie de travail et d'activité matérielle, non pour rallier autour d'eux les passions politiques, qui ont dû leur être toujours étrangères. Il y a des personnes qui, habituées à suivre tous les progrès de l'industrie, et se souvenant de l'exposition de 1834, ont répondu aux curieux qui désiraient connaître les antécédens politiques et le degré d'influence de l'honorable M. Hartmann : « C'est le père de cette belle machine à imprimer trois couleurs qu'on a vue dans les pavillons de la place de la Concorde. » — A la bonne heure! voilà un renseignement; mais il n'y avait encore là rien de politique, ce nous semble.

Nous avons fait les recherches nécessaires. M. Hartmann est député du Bas-Rhin. Ce n'est pas tout ce que nous avons appris, et voici un détail plus intéressant. La réunion à laquelle M. Hartmann avait ouvert sa maison, il y a deux mois environ, ne se composait d'abord que de 18 membres. Ils appartenaient tous à cette masse imposante de l'ancienne majorité, qui, pour avoir appuyé loyalement, dans des temps difficiles, le cabinet du 11 octobre, n'a pas voulu néanmoins que, le péril passé, M. Guizot prît pour lui exclusivement, dans le ministère du 6 septembre, une trop large part d'autorité. On y voyait, par exemple, des députés tels que M. Bussières (de la Marne), M. Bouchard (de Seine-et-Oise), qui représente l'arrondissement même où M. Molé, qui habite Champlâtreux une partie de l'année, est en possession d'une si légitime influence; on y voyait 16 autres membres qui, n'ayant jamais accepté, pas plus que ceux-ci, un brevet de doctrinaires, s'étaient réunis surtout pour combattre de tous leurs efforts les prétentions de M. Guizot au portefeuille de l'intérieur. On y aurait vu sans doute aussi M. Jacqueminot, si l'honorable général ne paraissait avoir pris l'engagement avec lui-même de ne s'associer à aucune réunion de députés hors de la salle des séances; et peut-être a-t-il raison : il a du moins tout lieu de croire qu'il tient assez bien sa place dans deux grandes associations qui en valent d'autres, la chambre et la garde nationale. Si la crise ministérielle eût duré, par l'opiniâtreté du chef des doctrinaires à vouloir remplacer M. de Gasparin dans le maniement des fonds secrets, des élections et du personnel des préfectures, on aurait vu infailliblement arriver à la réunion Hartmann, toute nouvelle encore et à peu près inconnue, une foule d'autres mem-

bres qui n'admettaient pas plus que les fondateurs l'omnipotence de M. Guizot comme une nécessité sociale.

Les doctrinaires furent écartés du pouvoir, pour en avoir voulu prendre une trop forte part, et le cabinet du 15 avril se constitua. Dès-lors le réunion Hartmann n'avait plus de but, et elle n'aurait pas tardé à se dissoudre d'elle-même. Le nom de M. Hartmann eût fait beaucoup moins de bruit, mais il lui serait resté l'honneur d'avoir essayé modestement de faire un peu de bien. La petite société qu'il rassemblait chez lui, ne continuait probablement à être exacte au rendez-vous que parce que la session des chambres durait encore, et que les habitudes étaient prises par les dix-huit amis de venir, le soir, causer en famille, tant qu'ils étaient retenus à Paris par leurs fonctions législatives.

M. Guizot ne leur a pas laissé cette satisfaction paisible et douce. Il avait son calcul d'ambition. La réunion de M. Thiers se formait, et dès le premier jour elle fut nombreuse; elle s'avoua hautement pour ce qu'elle était, elle ne dissimula pas qu'elle avait un but politique, l'exclusion du parti doctrinaire, l'exclusion *des choses* avant tout. Les doctrinaires virent bien vite quels dangers nouveaux allaient fondre sur eux, quels obstacles étaient suscités à la résurrection de leur politique, *qui avait fait son temps;* ils n'ignorent pas que, *sans les choses*, auxquelles on voit aujourd'hui qu'ils ne tiennent pas essentiellement, il leur sera difficile de faire accepter *les personnes*, quoi qu'ait pu leur promettre l'indulgente concession de leur plus redoutable adversaire. Il fallait donc à M. Guizot et à ses amis un club extra-parlementaire, où ils essayassent de contrebalancer la réunion de M. Thiers, en s'occupant d'ailleurs de réchauffer et de rajeunir un peu leurs théories de gouvernement pour les circonstances nouvelles. Ils n'ont pas reçu d'en haut la puissance de rien créer, comme on sait, et leur force d'attraction est peu de chose; mais donnez-leur une idée et un centre d'association, ils sauront y ajouter tous les accessoires, les lier dans une apparence de système et présenter un produit de leur façon, qui aura l'air d'être complet, si on n'y regarde pas de très près.

C'est ce qu'ils ont essayé à l'égard de la réunion Hartmann. Elle existait sans eux, et même contre eux; et comme toutes les choses qui restent debout après qu'elles n'ont plus de but, il y avait espoir de la détourner plus facilement à un autre usage. Les doctrinaires ont encouragé des députés de toutes les nuances à y entrer, et ils s'y sont portés eux-mêmes à leur suite. Alors, comme les doctrinaires ont la prétention d'être les maîtres partout où ils se trouvent, leurs journaux ont reçu le mot d'ordre et ont crié bien haut que la réunion Hartmann avait été imaginée et constituée, non pas, il est vrai, pour ramener en ce moment M. Guizot au pouvoir, mais pour donner la mesure des sympathies qu'il

éveille encore aujourd'hui dans la chambre. Cela posé, on a dit le chiffre des membres qui sont tenus d'éprouver ces sympathies, puisqu'ils se rencontrent dans un salon où les doctrinaires viennent aussi; et le chiffre était de 164, le premier jour où l'on en a donné la cote officielle. Voici maintenant qu'il s'élève, suivant le *Journal des Débats*, à 177 membres présens à la dernière séance, et, si l'on tient compte des adhésions reçues, à 204.

Qu'est-ce que cela prouve? Pour en juger, il faut savoir tous les faits, et principalement ceux que nous cachent les journaux doctrinaires. Un grand nombre d'adhérens à la réunion Hartmann, alarmés du rôle qu'on prétendait d'abord leur faire jouer, ont déclaré qu'ils continuaient d'appartenir à la majorité, nullement aux doctrinaires. Si le ministère du 15 avril, ce ministère qui a si bien travaillé à ruiner les espérances et le système de M. Guizot, venait à être attaqué dans le club mélangé où ils se voient englobés, ils le défendraient, et ils feraient mieux encore, ils se retireraient du club qui aurait ainsi trompé leur attente. Ils veulent soutenir le cabinet du 15 avril, et plusieurs d'entre eux, au nom de tous, sont allés répéter au président du conseil qui a fait l'amnistie et ouvert Saint-Germain-l'Auxerrois, que leurs voix lui étaient acquises. Les doctrinaires, voyant cela, et forcés de convenir qu'ils sont un embarras dans toute assemblée extra-parlementaire aussi bien qu'à la chambre, ont offert de se retirer. Ils se levaient déjà pour sortir : on a été poli à leur égard comme ils le sont envers tout le monde depuis quelque temps; on leur a dit qu'ils pouvaient rester, à la condition d'être sages, réservés, et de ne rien comploter contre le 15 avril, leur plus grand ennemi après M. Thiers. Voilà donc la mesure et la véritable tendance des sympathies de la réunion Hartmann; et c'est même depuis cette manifestation positive de son opinion qu'elle a vu la liste de ses membres s'élever jusqu'à 204. Le *Journal des Débats* est obligé de convenir qu'il y a là des représentans de toutes les nuances de la majorité. Mais quelle majorité? celle qui appuie le cabinet du 15 avril, et qui a délaissé les doctrinaires.

Nous ajouterons : il y a, dans cette réunion même, plus d'un ami de M. Thiers, plus d'une voix qui n'est pas contre lui, et qui serait pour lui, s'il était un jour dans la nécessité de faire un appel de confiance à de vieux attachemens qui l'ont autrefois secondé. Au contraire, parmi les députés qui se pressent à côté de M. Thiers, il n'y a pas une voix pour M. Guizot et ses amis, il n'y en aura jamais une seule; on y compte pourtant 150 voix contre eux, de leur aveu même; et nous ne croyons pas que M. Thiers les ait achetées, comme le prétendent les doctrinaires, par des concessions démesurées. Ce n'est pas la gauche radicale qui s'est avancée vers lui, ni lui qui est passé à la gauche ; c'est l'ancien tiers-parti qui s'est

rallié autour de M. Thiers, c'est le centre gauche, ce parti fort de sa jeunesse, de sa pureté d'antécédens, et d'une expérience qui lui permet déjà de comprendre et d'accepter toutes les conditions nécessaires de gouvernement. Il lui est venu aussi quelques hommes distingués, qui avaient trop long-temps, peut-être, marché sous la vieille bannière de la gauche, dans les jours d'effervescence qui ont suivi la révolution de juillet. Devait-il les repousser? Les doctrinaires lui reprochent de ne l'avoir pas fait. Il faudrait savoir d'abord à quelles conditions ils sont venus, et si ce ne sont pas des convertis qui consentent à prêter appui à la cause de l'ordre, le jour où ils ne voient plus des noms impopulaires, armés de toutes les forces du pouvoir, menacer à la fois la cause de la liberté et l'esprit de la nationalité française, qu'on ne s'étudiait guère à ménager pendant le voyage de Gand et au retour. M. Guizot a fait dénoncer, dans ses journaux, comme preuves vivantes des monstrueuses alliances de M. Thiers, plusieurs députés qui siégent sur les confins de la gauche, et notamment M. Laurence. Ce nom est mal choisi, et les autres, que nous connaissons moins, l'ont été sans doute avec une égale maladresse. M. Laurence avait cessé toute opposition active, il y a déjà plusieurs années, lorsqu'il avait vu une fausse démocratie, qui n'était pas la sienne, descendre dans les rues et tirer des coups de fusil aux citoyens armés pour la défense des lois; il avait alors accepté du gouvernement une mission de confiance, celle d'organiser l'ordre judiciaire dans nos établissemens d'Afrique : cela se passait sous le règne du 11 octobre, qui, aujourd'hui, par l'organe de M. Guizot, prétend avoir été si inflexible sur les principes, si difficile pour les alliances.

Quand M. Thiers travaillerait à détacher tout-à-fait des liens d'une opposition imprévoyante M. Laurence et d'autres qui sont dans les mêmes dispositions d'esprit, que ferait-il autre chose que d'achever des conversions politiques, consenties par M. Guizot lui-même, à ce qu'il paraît, mais que M. Guizot, certes, n'aurait jamais pu entreprendre? C'est peut-être pour cela qu'il les déplore et les signale au ressentiment de la majorité.

M. Thiers continuera de suivre ce système de ménagement et de conciliation qui n'ôtera rien aux garanties de l'ordre, dont il peut bien se glorifier, du reste, autant que personne. L'acte d'amnistie et d'oubli n'aurait-il donc été proclamé que pour les opinions de ceux qui étaient en prison ou en exil? Seraient-elles d'autant plus sûres d'être pardonnées qu'elles auraient été plus violentes? Cette exclusion éternelle contre quelques-uns seulement serait un mauvais moyen d'apaiser les partis. Le gouvernement doit dire aux hommes qui sont capables de le comprendre, ce que M. Thiers a dit, avec tant de sens, à MM. Dufaure, Réal

et d'autres, au 22 février : « Venez avec moi aux affaires, rien n'achève de calmer comme l'expérience qu'elles donnent. »

Ainsi se disciplinera un centre gauche compacte, éclairé, prudent, tout prêt pour le pouvoir; et ce sera une force qui sera à M. Thiers plus qu'à un autre. Il n'en est pas de même des doctrinaires. Ils sentent qu'après la session, surtout si une chambre nouvelle allait être demandée au corps électoral, la lutte doit s'établir entre eux et le centre gauche, dont M. Thiers est désormais le chef. Ils voudraient s'y préparer, et leur moyen, c'est de resserrer, tant qu'ils pourront, le faisceau de l'ancienne majorité qui se décompose; c'est d'en exclure toujours avec obstination quiconque n'a pas voté aveuglément avec elle depuis 1830. Leur prétention est folle, mais elle est leur seule ressource. L'ancienne majorité, malgré leurs efforts pour lui rendre le même principe d'énergie qu'elle eut autrefois, va se dissolvant de plus en plus, et ne peut être reconstituée que sur de nouvelles bases. Faute d'être en position de se prêter à cette nécessité, qui doit leur être fatale, les doctrinaires ne trouvent nulle part l'appui qu'ils cherchent. La chambre étant à la veille de se séparer, ils se sont ménagé, dans la réunion Hartmann, un autre terrain de manœuvres pour y exercer l'incontestable habileté de tactique qu'ils apportent dans la direction d'une assemblée délibérante; mais ici, comme ailleurs, ils ne mettent la main sur personne qui veuille se laisser diriger par eux; ils ont une force d'emprunt, qui appartiendrait aussi bien et mieux encore à d'autres directeurs politiques.

Dans cet abandon réel et profond, ils se consolent par des illusions et espèrent tromper le public sur leur faiblesse. On fait tirer le discours de M. Guizot à cent mille exemplaires, on fait payer les frais d'impression par deux cent sept députés, souscripteurs bénévoles, et l'on s'en va crier sur les toits qu'on a deux cent sept amis dévoués et fidèles dans la chambre. En vérité, c'est une trahison, pourraient dire ces députés. Une liste de souscription circule sur tous les bancs, nous y mettons notre nom par politesse, par obsession peut-être; nous faisons ce que nous ferions pour des solliciteurs qui viendraient à domicile nous demander quelques légers témoignages d'intérêt pour les victimes d'une opinion vaincue, les pensionnaires de l'ancienne liste civile, par exemple; nous nous laissons toucher, là, par un mérite littéraire incontesté, ici, par le malheur, et nous mettons la main à la poche, sans regarder à la couleur de l'opinion.

La preuve qu'il n'y a qu'une question de politesse et de bon voisinage, tout au plus, dans toute cette affaire de publication de discours, c'est que M. Jacqueminot, un des hommes les plus connus de la chambre pour ses antipathies doctrinaires, n'a pas voulu refuser aux amis de M. Guizot la consolation de le voir prendre part à cette bonne œuvre. Une autre

preuve encore, c'est la souscription de M. Martin (du Nord); pure démonstration de courtoisie entre gens qui savent vivre et qui aiment les beaux discours, surtout quant ils ne conduisent à rien de positif; car nous ne croirons jamais que M. Martin ait voulu faire un acte d'hostilité contre ses collègues du 15 avril; il aurait commencé par donner sa démission de ministre; il ne doit pas se plaire singulièrement aux travaux publics; il a tant à apprendre, et rien à oublier. Et, certes, personne n'aurait imaginé qu'il fût assez indispensable pour y être emprisonné malgré lui.

Nous aurions voulu, pour rendre plus manifeste le caractère de la souscription au discours de M. Guizot, que M. Thiers, qui lui doit une politesse depuis certaine visite, y eût participé aussi. Mais l'occasion ne lui en aura pas été offerte; cela eût fait manquer la petite combinaison doctrinaire.

Que fait le ministère du 15 avril au milieu de cette rivalité? Il reste, pour ainsi dire, juge du camp, non sans agir toutefois. Il agit, et surtout il profite de ses actes. L'amnistie reçoit partout un accueil qui dépasse toutes les espérances de ceux qui l'ont le plus désirée. Le bruit avait couru qu'un détenu de Clairvaux avait proféré, en sortant de prison, une horrible menace contre la vie du roi. Un détenu a été en effet signalé à l'attention du gouvernement, par une accusation de cette nature qui est arrivée avant lui à Paris; il a été interrogé, et on assure qu'il a protesté, avec une indignation sincère, contre les paroles atroces qu'on lui avait attribuées; il a dit que tout amnistié qui ne déposerait pas ses ressentimens après une aussi généreuse manifestation de la clémence royale, serait le dernier des hommes. D'autres détenus, et des plus ardens, ont déclaré d'eux-mêmes qu'ils allaient reprendre leurs travaux ordinaires, qu'ils ne voulaient plus s'occuper de politique, ni entrer dans les sociétés secrètes, qui « *égarent et perdent les ouvriers.* »

Pendant que tout réussit au ministère, au dehors, il n'est pas moins heureux dans les débats parlementaires, sans presque s'y mêler. Voici que, dans ces derniers jours, la chambre a voté, pour la cour de cassation et pour la septième classe des tribunaux de première instance, c'est-à-dire aux deux bouts de l'échelle hiérarchique de la magistrature, une augmentation de traitement qu'on lui avait en vain demandée dans ces dernières années depuis 1832. C'est encore une chose, diront les doctrinaires, à laquelle ils avaient pensé! Mais d'où vient qu'on leur refuse toujours ce qu'un autre ministère obtient avec quatre paroles? N'est-ce pas un avertissement redoutable que cette impopularité qui s'attache à quelques hommes, dont les affaires du pays souffrent et devant laquelle ils ne veulent pas reculer?

— On avait annoncé une revue du roi à Versailles pour le 10 juin; mais il paraît que l'époque de cette revue n'est rien moins que certaine. La cour n'arrivera guère à Versailles après le mariage du duc d'Orléans, que le 4 ou le 5; le musée ne pourra être ouvert pour le jour annoncé, et la revue pourra bien être retardée, les uns disent jusqu'au 12, les autres jusqu'au 15 juin. On ne peut, du reste, en assigner la date précise, puisqu'elle sera subordonnée à plusieurs éventualités.

—Voici en quels termes le *Journal des Débats* parlait, il y a dix jours, du discours de M. Thiers. « Comme orateur, M. Thiers n'a pas essayé de lutter; il a décliné le combat et s'est efforcé de montrer à tout le monde, par son ton, par son geste, par la nature de ses raisonnemens, qu'il ne voulait pas chercher les effets oratoires; peut-être, de ce côté, a-t-il réussi au-delà de ses vœux. » Aujourd'hui le *Journal des Débats* envoie le discours de M. Thiers à ses abonnés, et consent à lui donner la *haute* publicité dont il dispose. En vérité, voilà qui est étrange. Que s'est-il donc passé depuis ce temps, pour que la feuille doctrinaire en soit venue à donner ainsi publiquement son adhésion à ces paroles qu'elle tançait si vertement naguère? Est-ce par hasard au discours qu'elle pense rendre hommage, ou bien à l'homme d'état dont l'influence grandit de plus en plus? Pour nous, cette façon d'agir n'a rien qui nous étonne, et nous la trouvons assez dans les mœurs du *Journal des Débats*, qui a pour habitude de mesurer son blâme ou sa louange sur le crédit qu'il vous sent. Le cabinet nouveau s'est consolidé, l'amnistie s'est faite, le système de modération l'emporte; c'en est assez pour que le *Journal des Débats* cherche à se rapprocher de M. Thiers. Le voilà donc qui ouvre son sein à des idées contre lesquelles il argumentait hier, et démolit ses vieilles murailles pour y faire entrer le cheval de Troie.

THÉATRE DE L'OPÉRA.

Le début de Duprez dans *les Huguenots* a tenu en émoi toute la semaine l'heureux public de l'Opéra. On était impatient d'entendre cette voix si large et si puissante, lorsqu'elle s'attaque aux amples mélodies italiennes, aux prises avec la musique de Meyerbeer. On attendait à l'épreuve des *Huguenots* ce talent si ferme et si sûr de lui-même, qui s'est déjà si vaillamment tiré du pas difficile de *Guillaume Tell*. Cette fois encore, il a réussi, on peut le dire, mais non point comme la première sans contestation ni querelle. Il suffisait de connaître la voix de Duprez, les notes qu'elle affectionne et les effets où elle se complaît, pour prévoir que cette musique, conçue dans un système de déclamation lyrique qui, sans ex-

clure la mélodie, lui laisse un champ moins large, ne saurait lui convenir ainsi tout à coup, et ne lui deviendrait familière qu'avec l'étude et le temps. A cela, si l'on ajoute encore l'art merveilleux que Meyerbeer possède au plus haut degré d'écrire pour les voix dont il dispose, et le soin qu'il apporte en ordonnant une partie, pour mettre en évidence les moindres qualités du chanteur auquel elle est destinée, on sentira combien d'obstacles entouraient l'entreprise. Nul mieux que Meyerbeer ne sait profiter des belles notes d'une voix et les ramener sans cesse plus adroitement dans ses airs. Comme il avait compris le talent de Nourrit! comme il favorisait les développemens de cette nature dramatique et musicale à la fois, assez complète en somme, en lui donnant des rôles où la mélodie et la déclamation, la voix et le geste, se combinaient à mesures égales : Robert et Raoul, par exemple! Or, comme rien au monde ne ressemble moins au talent de Nourrit que le talent de Duprez, il s'ensuit qu'un rôle écrit pour Nourrit ne peut, en aucune façon, convenir à Duprez, surtout lorsque ce rôle a été composé par un esprit aussi subtil, aussi exercé, aussi curieux des nuances et des moindres détails, que l'est Meyerbeer. Je ne veux pas dire ici que dans *les Huguenots* Duprez demeure constamment au-dessous de sa partie; non, certes, mais les beaux effets qu'il trouve, se rencontrent presque tous à des endroits que l'exécution avait laissés jusqu'à présent inaperçus, tandis que les passages marqués par la voix et l'inspiration de Nourrit, il ne les aborde pas franchement et s'applique à les tourner. Ainsi la romance du premier acte acquiert par sa voix un charme qu'on ne lui soupçonnait pas; et quant au duo entre Raoul et Marguerite de Navarre, il donne à la première phrase de ce morceau, par sa manière accentuée et large, un faux air italien qui vous enchante. Au quatrième acte, c'est dans la strette du duo qu'il cherche son effet et qu'il le trouve, on peut le dire. Il chante toujours sans suspendre un seul instant la mesûre pour réciter des paroles entrecoupées; moyen dramatique dont Nourrit avait fini par abuser. — Une des bonnes qualités de Duprez, c'est de ne jamais chercher ses effets hors des limites de son art. Il est chanteur; il faut avant tout qu'il chante. Il entend arracher ouvertement l'émotion par la puissance de sa voix, et non la dérober par la ruse du geste ou de la pantomime. Un triomphe n'a de valeur pour lui qu'autant qu'il le doit à la musique seule. Cependant, s'il enlève la strette avec une véhémence inouie, il faut dire aussi que dans l'admirable adagio qui précède, il est loin, bien loin, de la grace exquise et de la volupté si mélancolique et si tendre de Nourrit. D'ailleurs, on sent que sa voix, qui n'aime guère à monter, est mal à l'aise dans cette phrase, qui se maintient presque sans cesse dans la gamme du faucet. N'importe : quoi que l'on puisse dire, ce duo n'est plus tel que nous l'avons entendu autrefois; il y avait entre Nourrit et Mlle Falcon une communauté d'inspiration, une sympathie de talent, qui faisait la force dramatique de l'un et de l'autre, de Mlle Falcon surtout. C'était la même fougue, la même expression, un peu exagérée parfois, la même école. Leurs voix se mêlaient à souhait; leurs gestes, élaborés de concert, se fondaient à merveille. Aujourd'hui, plus

rien de cette union ; vous avez devant vous un grand chanteur et une fort admirable tragédienne, mais qui ne s'entendent pas le moins du monde. Chacun des deux s'efforce de tirer à soi l'attention. L'un veut l'expression dans la voix seulement, l'autre la veut dans le geste et la pantomime. Vous n'en rencontrez pas moins çà et là certains effets entraînans et vraiment beaux; mais l'harmonie qui vous charmait tant autrefois, l'harmonie est dissoute. Il s'agit maintenant de la trouver autre part, dans le chant pur et simple, comme aux Italiens, par exemple. Il faut que la troupe de l'Opéra se soumette à l'influence de Duprez, comme elle s'était soumise à la domination de Nourrit; car, si toutes ces voix incultes et revêches ne se formaient pas à l'intonation, à la mesure, à l'agilité, le public, qui s'accoutume au grand art de Duprez, finirait par ne pouvoir plus les entendre. Maintenant que nous avons vu Duprez dans *Guillaume Tell*, il faut nous résigner et bien penser qu'il ne nous apparaîtra plus dans sa force et dans la vigueur de son talent que lorsqu'il jouera quelque rôle nouveau. A l'heure qu'il est, M. Meyerbeer écrit pour lui. En attendant, Duprez va s'essayer tour à tour dans les rôles les plus importans du répertoire. Ces tentatives, quelques difficultés qu'elles présentent d'ailleurs, ne peuvent qu'avoir des suites heureuses pour le chanteur et pour le théâtre : pour le chanteur, en ce qu'elles lui donnent l'occasion de prendre pied sur le domaine qu'il doit occuper, et la plupart du temps éveillent autour de lui une discussion salutaire; pour le théâtre, en ce qu'elles donnent à des ouvrages usés un attrait de nouveauté qui suffit à remplir la salle pendant un mois.

Maintenant nous allons voir Duprez dans *Robert le Diable*, *le Comte Ory*, *la Juive*, *la Muette*. A propos de *la Muette*, Mlle Elssler prendrait, à cette occasion, le rôle de Fenella. Duprez et Mlle Elssler, voilà certes une combinaison à triompher des chaleurs de l'été, si toutefois, par miracle, il doit y avoir des chaleurs cet été. Et qu'on ne s'y trompe pas, la musique même, oui, la musique, y gagnera. En effet, les embarras que Duprez rencontre toutes les fois qu'il se mesure avec un chanteur élevé dans une école qui n'est pas la sienne, ne se présenteraient plus ici. Je ne crois pas qu'il y ait en France de cantatrice faite pour mieux s'entendre avec Duprez que Fanny Elssler. Quel ravissant duo! l'un chante, l'autre sourit, l'un a la voix, l'autre le geste; et l'Opéra produirait ensemble, le même soir, ses deux merveilles. Malheureusement cette reprise si désirée pourra bien souffrir plus d'un retard; dans quelques jours, les deux charmantes sœurs partent pour Londres, où Taglioni les a précédées. A leur retour donc *la Muette* et *la Chatte Blanche*.

— Il a paru, ces jours-ci, une pitoyable plaisanterie, dont le monde a du reste fait justice; nous voulons parler d'une invective musicale dirigée contre un artiste qui joint à l'incontestable supériorité de son talent des manières pleines de goût et de distinction? Cette invective musicale (où l'invective va-t-elle se cacher?) a pour titre : *Grande fantaisie pour le piano*, dédiée à M. S. Thalberg, par un ex-pianiste de S. M. l'empereur de Maroc; le tout est orné de la caricature de M. Thalberg, et de toutes sortes d'instrumens de musique, comme accompagnement. Des gens qui

en veulent sans doute à la réputation de M. Liszt, ont prétendu que cette triste bouffonnerie venait de lui. Nous qui connaissons M. Liszt pour un artiste grave et sérieux, nous tenons ce bruit pour une calomnie. En effet cela est commun et manque de cet esprit qui peut servir d'excuse à toutes les actions même les plus mauvaises; cela ne convient pas au caractère de M. Liszt: le vrai talent est généreux et digne, même dans sa défaite.

— Le cinquième volume de l'*Histoire de la Marine du siècle de Louis XIV*, par Eugène Sue, vient de paraître chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10. Ce bel ouvrage, qui comble une lacune de nos annales, est maintenant complet; nous en parlerons prochainement en détail.

— Les *Satires et Poèmes* de M. Auguste Barbier ont paru chez le même éditeur. Ce recueil forme une remarquable trilogie sur la France, l'Italie, l'Angleterre, et contient les *Iambes*, *Il Pianto*, et le poème de *Lazare*, avec plusieurs satires et pièces nouvelles.

— Le libraire Dumont vient de publier les troisième et quatrième volume des *Impressions de Voyages* de M. Alexandre Dumas. Le cinquième et dernier volume paraîtra à la fin de juin. Le succès des premiers volumes, vendus à près de trois mille exemplaires, doit assurer à ceux-ci un débit prompt et non moins grand.

— La librairie d'Eugène Renduel a mis en vente un roman de M. Alfred Vanauld, *Marie-Ange*. Cette publication nous a paru renfermer des situations neuves et attachantes.

SCÈNES DE LA VIE ITALIENNE, PAR M. MÉRY (1).

Non loin de Marseille, et sur les flancs d'une colline recouverte de pins, s'élève le château de Fontainieu; c'est là que M. Méry habite ordinairement, lorsqu'il peut consacrer à son pays qu'il aime tant un de ces rares étés que Paris lui envie. Du haut de la terrasse de ce château, au doux murmure des jets d'eau qui s'élancent fièrement dans les airs, et de la brise qui glisse à travers les arbres, on aperçoit à l'horizon la mer dorée qui baigne les côtes de la Provence. Couché sous l'ombrage, le poète pouvait distinguer la fumée qui décelait le passage du bateau à vapeur; avertissement rapide, qui lui rappelait tous les jours qu'au delà de cet horizon qu'il pouvait embrasser d'un coup d'œil, la terre de l'art, l'Italie de Dante, de Raphaël, dressait ses monumens, dont les nuages semblaient retracer quelquefois la fantastique image. Pour un homme de l'organisation de M. Méry, la tentation était trop forte; un matin il dit adieu à l'ombre fraîche, aux brises embaumées, au doux repos, et le lendemain il mettait le pied sur le môle de Gênes, ce pays classique des palais de marbre et des carabiniers royaux.

Le livre que M. Méry nous a donné à son retour, est écrit évidemment sous l'impression qui lui a conseillé son voyage. Tout est instantané, bril-

(1) 2 vol. in-8°. Chez Dumont, Palais-Royal.

lant, plein de verve et d'éclat; on sent que les *Scènes de la Vie italienne* ont été écrites au courant des émotions du poète, c'est ce qui fait le charme de ce livre.

L'Italie et l'Allemagne, les deux contrées sur lesquelles on a peut-être le plus écrit, sont précisément celles que l'on connaît le moins parce que personne ne les a envisagées sous leur côté réel. Les uns allaient en Italie pour faire de la statistique, pour chercher des tronçons de colonnes, et compter exactement combien il y a de vierges de Raphaël dans les galeries de Florence; les autres ne dépassaient la frontière sarde que pour se livrer à des tirades sur la décadence des nations, déposer quelques larmes et quelques élégies sur la tombe de Virgile, et inscrire une sentence sur le registre des voyageurs du Vatican. On allait chercher des sujets de dithyrambe en Italie, comme on allait recueillir des mythes, des traditions populaires et des contes fantastiques en Allemagne: personne ne songeait à s'occuper de la physionomie véritable du pays, et l'on n'avait en réalité qu'une série de voyages jetés dans le même moule, suivant la même route relai par relai, et pour ainsi dire impression par impression.

M. Méry n'a point compris son livre de cette manière. Sans doute, en Italie il y a plus que partout ailleurs des sujets d'amertume et de tristesse; les ruines portent plus que toute autre chose à la mélancolie; mais aussi, en Italie comme partout, il y a de la gaieté à côté de la tristesse, et par conséquent des descriptions riantes à côté de descriptions graves et solennelles. L'habitude que l'on avait de se revêtir du sac et de la cendre toutes les fois qu'on écrivait la moindre phrase sur l'Italie, avait fini par rendre cette contrée terriblement monotone et ennuyeuse.

Malgré la latitude que M. Méry accorde à ses impressions de causticité personnelle, la part la plus large des *Scènes de la Vie italienne* est consacrée à l'enthousiasme, enthousiasme d'artiste, enthousiasme de poète; et l'on sait avec quelle puissance M. Méry peut rendre ses diverses impressions. La poésie occupe aussi une grande place dans le livre de M. Méry, et il n'en pouvait être autrement. Dans les salons du comte de Monfort, de Mme Murat, salons si brillans et si hospitaliers à la France, M. Méry a été bien souvent prié d'improviser sur quelque auguste album une de ces odes qui coulent de sa plume avec tant de facilité. La plupart des pièces de vers qui sont contenues dans les *Scènes de la Vie italienne* n'ont pas d'autre origine; c'est là ce qui les rend précisément si faciles à lire, si douces à retenir.

Herculanum est une pièce isolée dans le livre de M. Méry. Ce poème peut être placé parmi les belles productions de notre époque; il réunit avec un rare bonheur le grandiose et la grace poétiques. Le vers de M. Méry résonne harmonieusement comme un hexamètre de Virgile.

Les *Scènes de la Vie italienne* réconcilieront la majorité des lecteurs avec l'Italie; elles deviendront pour le voyageur comme un guide officieux, un cicerone demi-savant, demi-railleur, comme le portier du Vatican dont il est question dans ce livre.

L'OURS,

OU

LE FEU COUVE SOUS LA CENDRE.

PERSONNAGES.

LE PÈRE RAIMBAUT, menuisier.
MARIE, fille de Raimbaut.
AMBROISE, ouvrier.
Mme PIGAL, sœur de Raimbaut.
SATURNIN, frère d'Ambroise.
Mme MOREL, maîtresse d'hôtel garni.

(La scène se passe à Paris, dans la chambre d'Ambroise.)

SCÈNE PREMIÈRE.

AMBROISE; un peu après Mme MOREL.

Ambroise entre sur la scène d'un air triste; il ôte sa redingote et son tablier qu'il jette sur le dos d'une chaise, attache sa casquette à un clou, puis vient s'asseoir dans un fauteuil, auprès d'une table sur laquelle il appuie ses coudes en soutenant sa tête entre ses mains.

MADAME MOREL, en dehors.

Monsieur Ambroise, est-ce que vous êtes malade?... Vous n'êtes pas malade, monsieur Ambroise?... Peut-on entrer?

AMBROISE, sans changer d'attitude.

La clé est sur la porte.

MADAME MOREL, entrant.

Dites-moi donc un peu ce que cela signifie. Comment! un jour qui n'est ni fête, ni dimanche, vous voilà rentré avant midi! Ce n'est pas, à coup sûr, que l'ouvrage manque chez votre bourgeois; M. Raimbaut est un menuisier si connu! Il faut que ce soit autre chose. En vérité, je n'en ai pas une goutte de sang dans les veines. Est-ce qu'il lui serait arrivé quelque malheur, à lui ou à sa fille, Mlle Marie?

AMBROISE, regardant Mme Morel.

Mlle Marie !

MADAME MOREL.

Mais dame ! que voulez-vous qu'on s'imagine ? Vous, son meilleur ouvrier, dont il ne peut pas se passer un instant, qui êtes toujours le premier et le dernier à l'ouvrage, vous voir revenir à l'heure qu'il est !... Depuis sept ans que vous demeurez dans mon garni, cela ne vous est jamais arrivé... Parlez-moi donc un peu, monsieur Ambroise.

AMBROISE.

A quoi ça sert-il de parler ?

MADAME MOREL.

Je vous demande si c'est là une réponse ? De parler, ça sert à tranquilliser les gens qui s'intéressent à vous.

AMBROISE.

Ah ! bast.

MADAME MOREL.

Ce n'est pas pour vous fâcher, monsieur Ambroise, mais on vous appelle l'ours, et vraiment on n'a pas trop tort. Vous êtes rangé, je ne dis pas le contraire; vous avez toutes les qualités possibles; jamais je ne vous ai vu un jour autrement qu'un autre. Depuis que je loge des ouvriers, Dieu sait si je les connais ! et je puis dire que vous n'avez pas votre pareil pour n'amener jamais personne dans votre chambre et pour éteindre votre lumière si régulièrement que c'est admirable. Mais, avec ça, par amitié pour vous, je voudrais que vous fussiez un peu plus de votre âge. Un jeune homme qu'on n'a jamais vu rire ! Chantez-vous, seulement ? Sifflez-vous ? D'honneur si j'en sais rien. Vous avez peut-être quelque infirmité ?

AMBROISE.

Des infirmités !

MADAME MOREL.

C'est une idée qui me passe par la tête, faute de mieux, car enfin il y a une cause à tout. On ne peut pas me reprocher de ne pas changer assez souvent de servantes; il en entre ici presque autant qu'il y a de jours par année; dans le nombre il s'en trouve d'assez gentilles; eh bien ! je ne vous cache pas que je leur ai demandé à toutes. Ah ! mon Dieu ! toutes m'ont répondu qu'elles ne savaient seulement pas la couleur de vos paroles. Je suis loin d'y trouver à redire, au moins; je voudrais, au contraire, que tous mes locataires fussent comme vous; la maison serait bien plus tranquille, et j'aurais la douceur de pouvoir conserver quelque temps mes servantes. Ce que je veux seulement vous expliquer, c'est que ceux qui ne vous connaissent pas, et qui croient avoir plus tôt fait en vous appelant l'ours...

AMBROISE.

Après ?

MADAME MOREL.

Vous souffrez, monsieur Ambroise; vous ne voulez pas en convenir,

mais visiblement vous souffrez. A votre place, moi, je ferais venir un médecin.

AMBROISE.

Est-ce que les médecins empêchent de souffrir?

MADAME MOREL.

Non, mais ils vous expliquent pourquoi vous souffrez; et quoiqu'on ne les comprenne pas toujours, ça fait passer le temps et ça tranquillise. Il ne faut jouer avec rien, croyez-moi, la santé avant tout. Dites, voulez-vous que je vous fasse venir un médecin? Il n'en manque pas dans le quartier. (Ambroise se lève, ouvre une croisée et regarde dans la rue.) Quel original! (Elle élève la voix.) Je vous laisse, monsieur Ambroise; j'ai peur de vous ennuyer. Si vous avez besoin de quelque chose, vous n'aurez qu'à appeler. (A part, en s'en allant.) Ce n'est pas un jeune homme que ça!

SCÈ[illegible] II.

AMBROISE, seul.

La voilà partie; c'est heureux. (Il [illegible] la croisée. al[illegible] sa pipe avec un briquet phosphorique, et revient s'as[illegible] dans son [illegible] sur sa poitrine.) J'ai bien fait; je n[illegible] re[illegible] ce [illegible] à [illegible] mencer, je le ferais encore. Dès que [illegible] rait [illegible] de v[illegible] on ne doit pas rester dans une mai[illegible]n. Le p[illegible] a l'air de croire que je parlais à sa [illegible] je tr[illegible] chez lui, c'est tout au plus si j'ai [illegible] Pauvre petite! elle le sait bien, elle.

SCÈNE III.

AMBROISE, Mme MOREL.

MADAME MOREL.

C'est encore moi, monsieur Ambroise; j'avais oublié de vous donner cette lettre que j'avais pour vous. (Elle lui donne une lettre.)

AMBROISE.

Attendez, je vas la payer.

MADAME MOREL.

C'est douze sous, comme à l'ordinaire; mais ça se serait trouvé avec autre chose.

AMBROISE.

Puisque j'ai de la monnaie.

MADAME MOREL.

Vous êtes donc de la Bourgogne que vous ne recevez jamais de lettres que de ce pays-là?

AMBROISE.

Voilà vos douze sous.

MADAME MOREL.

Mme Pigal est en bas qui demande si elle peut vous voir.

AMBROISE.

Mme Pigal! Qu'est-ce qu'elle me veut?

MADAME MOREL.

Je n'en sais rien. Peut-elle monter?

AMBROISE.

A sa fantaisie.

MADAME MOREL, bas.

Ours, ours, chien d'ours, va. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

AMBROISE; un peu après Mme PIGAL.

AMBROISE.

Je vois que me voilà dans les propos. Si M. Rimbaut m'envoie sa sœur pour me dire de mauvaises raisons, je ne les souffrirai pas, d'abord.

(Il lit la lettre que lui a apportée Mme Morel.)

MADAME PIGAL.

Bonjour, mon pauvre Ambroise. Eh bien! qu'est-ce donc qui se passe? Vous quittez mon frère! ce n'est pas possible. Si vous le voyiez, il vous ferait de la peine; il est désolé. Contez-moi donc ce qu'il y a eu entre vous. Ce ne peut être qu'un malentendu. Vous ne pouvez pas croire qu'il ait voulu vous faire du chagrin. Sur mon ame, je ne sais rien du tout. Mon frère m'a fait venir et vite, et vite; et tout ce que j'ai pu tirer de lui, c'est qu'à propos de bagatelles vous l'aviez planté là et que vous étiez parti.

AMBROISE.

Bagatelles! quand on a l'air de vous regarder comme un je ne sais quoi.

MADAME PIGAL.

Allons, allons, voilà encore votre diable de tête qui va faire des siennes. Il ne faut pas être si prompt à se fâcher, mon enfant. Si mon frère ne tenait pas à vous, est-ce qu'il m'aurait envoyée ici? Ce n'est pas l'embarras; j'y serais peut-être venue de moi-même, car vous savez bien que vous avez toujours été mon bon ami.

AMBROISE.

Ce serait un miracle; personne ne m'a jamais aimé.

MADAME PIGAL.

En voilà bien d'un autre; personne ne l'a jamais aimé! Tout le monde l'aime, au contraire.

AMBROISE.

Qui ça donc, tout ce monde-là?

MADAME PIGAL.

Moi, d'abord; puis mon frère, et Marie qui parle de vous à tout bout de champ.

AMBROISE.

Mlle Marie parle de moi! Qu'est-ce qu'elle peut en dire?

MADAME PIGAL.

Est-ce que je sais ?

AMBROISE.

Elle parle de moi comme elle parle des autres garçons.

MADAME PIGAL.

Non, puisque vous êtes le plus ancien de l'atelier.

AMBROISE.

Ah ! c'est peut-être ça.

MADAME PIGAL.

D'ailleurs il paraît que vous causiez de temps en temps avec elle.

AMBROISE.

J'étais sûr que ça en viendrait là. Si je causais avec elle, qu'elle répète donc un peu ce que je lui disais. Par naturel d'abord, il n'y a personne qui sache moins causer que moi ; je me contente de penser en dedans ; ça me suffit. J'ai bien deviné que votre frère s'était forgé ces idées-là ; à l'en croire, je suis un sournois qui cache son jeu, n'est-ce pas ? Eh bien ! madame Pigal, vous pouvez lui dire de ma part qu'il se trompe du tout au tout. Je parle trop souvent avec moi-même pour me permettre des choses qui ne seraient pas à faire.

MADAME PIGAL.

Il en est aussi sûr que vous.

AMBROISE.

Non, il n'en est pas aussi sûr ; sans ça, il ne m'aurait pas traité comme il m'a traité. A quoi ça ressemble-t-il de venir me dire qu'il était veuf ; qu'il n'avait pas de femme pour veiller sur sa fille, et que lui qui était toujours par voie et par chemin, il ne le pouvait pas ? Est-ce que ça me regarde ? C'était donc pour me faire entendre qu'il me craignait ? O Dieu ! rester après ça dans sa maison, il faudrait ne pas avoir d'ame.

MADAME PIGAL.

Vous allez voir que tout peut s'arranger, puisque je vais quitter mon logement pour venir demeurer chez mon frère. Reviendrez-vous après cela ?

AMBROISE.

Moins que jamais. Par exemple ! C'est donc à cause de moi que vous vous dérangeriez ?

MADAME PIGAL.

Ce n'est pas à cause de vous ; c'est parce que ce serait mieux.

AMBROISE.

Comme le monde est méchant d'aller chercher tout ce qu'il va chercher. Je n'ai pas d'esprit, je le sais bien ; mais je ne m'en repens pas quand je vois que ça ne sert qu'à supposer du mal partout. Ne pensons plus à moi ; vous comptez donc bien peu sur Mlle Marie que vous vous imaginez qu'elle a besoin de tant de précautions ? Vous ne prenez seulement pas garde qu'avec vos embarras vous allez la forcer de réfléchir, elle qui ne doit penser à rien ; j'en mettrais ma main au feu. De me voir quitter la

maison, de vous y voir venir, si elle avait à s'imaginer quelque chose, ce serait là le cas, bien sûr. Avec mon seul bon sens, je saurais mieux me conduire que vous autres, surtout vis-à-vis d'une jeune fille comme Mlle Marie, qui est pure comme l'enfant qui vient de naître; car c'est un ange sur la terre.

MADAME PIGAL.

A la bonne heure; mais la voilà qui attrappe dix-sept ans.

AMBROISE.

Parbleu! je le sais bien, puisqu'elle avait dix ans quand je suis entré chez son père, il y a sept ans. Je ne me lassais pas de la regarder, tant elle me paraissait gentille. Ordinairement les jeunes gens ne regardent pas trop les enfans de cet âge-là; c'est égal, j'avais du plaisir à la voir. Elle me riait; ça me paraissait si doux; personne ne m'avait jamais ri. Je lui en saurai toujours gré. Vous ne vous doutez pas de ce qu'elle vaut, ni les uns, ni les autres.

MADAME PIGAL.

Il n'y a que lui qui connaisse Marie.

AMBROISE.

Oui, il n'y a que moi.

MADAME PIGAL.

Et sans lui avoir jamais parlé.

AMBROISE.

Vous en revenez toujours à parler, comme s'il ne s'agissait que de parler aux gens pour les connaître. Vous m'avez parlé bien souvent, pourriez-vous dire que vous me connaissez? Si vous me connaissiez, au lieu de déménager pour venir garder Mlle Marie contre moi, vous resteriez bien tranquille.

MADAME PIGAL.

Il ne faut pas lui répondre, parce qu'on ne sait pas jusqu'où cela pourrait aller.

AMBROISE.

Ne faites donc pas comme si vous aviez peur de moi, madame Pigal. Est-ce que je suis sorti de la politesse? Il ne peut pas tenir beaucoup de choses dans ma tête, est-ce ma faute? Je n'ai pas été élevé pour ça. L'idée de Mlle Marie me suffisait. Quand j'allais me promener, tout seul, le dimanche, hors des barrières, ça m'amusait de penser que plus elle allait et plus elle profitait. On voit tant de jeunes filles qui deviennent bossues en grandissant, ou jaunes; ou dont le nez grossit; ou, ce que je trouve encore pis, qui cherchent à faire les mêmes simagrées que les bourgeoises; elle, pas du tout : parée ou non, elle ne change pas de manières; elle est toujours aussi polie, aussi avenante. Voilà ce que j'appelle une fille estimable, une fille qui se fera toujours aimer de tout le monde et partout.

MADAME PIGAL.

On ne vous dit pas le contraire.

AMBROISE.

Qu'est-ce donc, alors, qui vous a tourné la cervelle, à vous et au père Raimbaut? Est-ce parce que, au lieu de lui laisser ramasser des copeaux sous les établis, pour allumer son feu, je me suis amusé à lui trier les meilleurs pour lui en faire de petits fagots? On ferait ça pour le premier venu. Ensuite, c'est vrai, je lui ai donné le chef-d'œuvre que j'avais fait pour être reçu compagnon du devoir à Mâcon; ça ne me servait plus à rien. C'était un petit modèle d'escalier tournant, qui est mieux sur la commode du père Raimbaut qu'ici, où personne ne le verrait. Le père Raimbaut, qui fait tant le fier aujourd'hui, m'en a bien remercié dans le temps. Je n'ai pas agi en traître. D'ailleurs est-ce qu'il y aurait des traîtres possibles avec Mlle Marie? Il faudrait être un monstre.

MADAME PIGAL.

Puisque tout cela est convenu, pourquoi vous en allez-vous?

AMBROISE.

Parce que votre frère m'a dit des raisons.

MADAME PIGAL.

A propos de quoi? car, en honneur, je n'en sais rien.

AMBROISE.

Sur ce que j'étais ce matin dans la cour, à choisir une planche dont j'avais besoin, et que Mlle Marie est venue, et qu'elle a voulu voir si elle pourrait soulever cette planche. Je l'ai laissée faire; mais tandis qu'elle la tenait par en haut avec ses petites mains, moi, sans faire semblant de rien, je la levais tout doucement par en bas pour lui faire croire qu'elle la portait toute seule; elle s'en est aperçue, et nous avons ri tous les deux. Là-dessus, le père Raimbaut est arrivé comme un dogue; je ne sais ce qu'il a dit à sa fille et ensuite à moi, si bien que je lui ai répondu : Écoutez, monsieur Raimbaut, il ne faut pas tant de paroles; mon rabot et mes tenailles sont à moi; vous trouverez le reste de vos outils dans ma case; je m'en vas.

MADAME PIGAL.

Il n'y a pas eu plus d'explications?

AMBROISE.

Ah! si fait. Il m'a barré la porte de la cour en prétendant que je n'entendais pas le français; il cherchait à me faire rire, à faire l'aimable; il m'appelait l'ours, comme tout le monde m'appelle; mais il avait beau vouloir me cajoler, c'était fini.

MADAME PIGAL.

A présent, m'écouterez-vous?

AMBROISE.

C'est selon ce que vous me direz.

MADAME PIGAL.

Mettez-vous à la place du père d'une jeune fille...

AMBROISE.

Il m'a déjà chanté tout cela.

MADAME PIGAL.

Il va falloir bientôt s'occuper de la marier.

AMBROISE.

Eh! qu'est-ce que ça me fait votre mariage?

MADAME PIGAL.

Est-ce que vous ne trouvez pas juste qu'il y ait auprès d'elle une espèce de femme, une tante, pour recevoir les visites du prétendu qu'elle aura?

AMBROISE.

A dix-sept ans s'occuper déjà de mariage! Elle vous gêne donc bien? Si j'étais le père Raimbaut, je la garderais le plus long-temps que je pourrais au contraire. Ils sont drôles; ils n'ont pas plus tôt des enfans qu'ils cherchent à s'en débarrasser. Saurez-vous au moins à qui vous la donnerez? Qui vous dit que ce ne sera pas à un scélérat qui la rendra malheureuse? Ah! pour ça, qu'il ne s'y frotte pas. Il en arriverait ce qui voudrait; mais il aurait affaire à moi.

MADAME PIGAL.

Comme ce sera quelqu'un de connu, quelqu'un d'établi....

AMBROISE.

Ils sont jolis vos gens établis. Ils font ce qu'ils veulent sans que personne le sache; ce n'est pas comme les ouvriers; ils ont leurs camarades.

MADAME PIGAL.

Mon frère, qui a quelque chose, ne peut pas non plus marier sa fille à un ouvrier qui n'aurait rien; soyez raisonnable.

AMBROISE.

Retournez-vous chez le père Raimbaut?

MADAME PIGAL.

Oui.

AMBROISE.

Dans ce cas-là, dites à Mlle Marie de vous donner le portefeuille qu'elle a à moi, et vous me le rapporterez sans chercher à voir ce qu'il y a dedans.

MADAME PIGAL.

Quel mystère! Marie sait-elle au moins ce que c'est?

AMBROISE.

Puisque je lui ai dit de ne pas le regarder.

MADAME PIGAL.

Et vous croyez qu'elle vous aura obéi?

AMBROISE.

Quand une chose est convenue.

MADAME PIGAL, à part.

Il me fait rire malgré moi. (Haut.) J'y vais, Ambroise. (Elle sort.)

SCÈNE V.

AMBROISE, seul.

Qu'est-ce que je vas devenir à présent? Aller demander de l'ouvrage de boutique en boutique, quand il y a si long-temps qu'on est dans la même maison! Et puis, plus rien à penser, plus rien pour vous égayer. Je suis compagnon; j'ai envie de faire mon tour de France. Ils la marieront pendant ce temps-là. C'est drôle que je n'avais pas songé à ce mariage. Elle est si jeune! j'aurais dû lui parler. Qu'est-ce que je lui aurais dit? Ce n'est pas une fille comme les autres; ça demande des précautions. C'est triste d'être comme je suis. Moi qui aime tant à songer, je ne peux plus songer à rien qui ne me fasse de la peine. Sans cette lettre de mon frère qui m'annonce qu'il doit arriver ce matin à Paris, je sortirais; ça me ferait peut-être du bien.

SCÈNE VI.

AMBROISE, LE PÈRE RAIMBAUT.

AMBROISE.

Ah! c'est vous.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Mais dame, oui. Puisque tu me quittes, il faut bien que je t'apporte ce que je te dois.

AMBROISE.

Ce n'était pas la peine.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Tu ne veux pas me le laisser, n'est-ce pas?

AMBROISE.

Si ça vous fait plaisir.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Diable! t'es donc bien riche que tu peux renoncer comme ça à deux semaines de ton travail! Tu n'as pas voulu m'écouter tantôt; tu as eu tort, mon garçon. Je ne t'en voulais pas; seulement, vois-tu?...

AMBROISE.

Vous allez recommencer. J'ai parlé aujourd'hui plus que je ne parle peut-être en un an; je n'ai pas envie de m'y remettre.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Ainsi tu apprendras que j'ai un rhumatisme qui me retient au lit comme l'année dernière, sans avoir personne pour me remplacer, et ça te sera égal?

AMBROISE.

Le médecin vous a dit qu'il était possible que ça ne revînt pas.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Mais si ça me revenait?

AMBROISE.

Dans ce temps-là vous auriez votre gendre.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Mon gendre! mon gendre! mon gendre aura ses affaires. D'ailleurs, je sais bien ce que c'est que les gendres, va. Il ne faut compter sur eux que quand on a de l'argent à leur donner. Aussi, n'en prendrai-je un que le plus tard que je pourrai.

AMBROISE.

Comment dites-vous, monsieur Raimbaut?

LE PÈRE RAIMBAUT.

Je dis que je ne suis pas près de marier ma fille.

AMBROISE.

Cependant Mme Pigal tout à l'heure....

LE PÈRE RAIMBAUT.

Est-ce qu'elle est déjà venue ici?

AMBROISE.

Elle ne fait que de me quitter; vous auriez dû la rencontrer.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Non, parce que je viens de la rue Neuve-des-Capucines, pour ce parquet dont tu devais prendre les mesures. Je ne vais plus savoir où donner de la tête; je n'ai personne en qui je puisse avoir confiance; je n'en fais pas le fin avec toi.

AMBROISE.

Dans combien de temps croyez-vous que vous la marierez?

LE PÈRE RAIMBAUT.

Quand je verrai que je ne pourrai plus faire autrement. Ils voulaient un parquet à rosaces; mais le prix leur a fait peur.

AMBROISE.

Je suis bien sûr qu'elle ne sera pas pressée.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Il ne faut qu'un moment pour ça; les jeunes filles sont de si drôles de moineaux. La pièce n'a que dix-huit sur vingt-deux; tu aurais fait cela comme un bijou.

AMBROISE.

Vous n'avez personne en vue?

LE PÈRE RAIMBAUT.

Au pis-aller, je prendrai Lebègue.

AMBROISE.

Ce vilain rouge!

LE PÈRE RAIMBAUT.

Rouge ou noir, c'est bien égal pour faire un parquet.

SCÈNE VII.

Les précédens, Mme MOREL, ensuite MARIE et Mme PIGAL.

MADAME MOREL.

Monsieur Ambroise, c'est ce monsieur qui vient vous voir une ou deux fois tous les ans; je n'ai pas voulu le laisser monter parce que vous étiez en affaires; mais il va repasser.

AMBROISE.

De quoi vous mêlez-vous de dire que je suis en affaires? Est-ce qu'un garçon menuisier a des affaires?

MARIE, à Mme Pigal.

Mais, ma tante, puisque mon père est ici, je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas y venir.

AMBROISE, dans la plus grande émotion.

O ciel! mademoiselle Marie dans ma chambre. (Il passe la main sur ses yeux.) C'est singulier; on dirait que je pleure. Ce n'est pas faiblesse au moins; ce n'est pas faute de courage; c'est que je ne m'attendais pas à ça.

MARIE.

Et moi donc, Ambroise, pour faire une chose pareille, jugez.

AMBROISE.

Rien ne devrait surprendre de votre part, mademoiselle Marie, parce que vous avez du cœur.

MARIE.

Voilà votre portefeuille. Ma tante voulait vous l'apporter; mais ma tante est curieuse...

MADAME PIGAL.

Je ne suis pas curieuse; j'aurais seulement voulu savoir...

MARIE.

Enfin, Ambroise, le voilà, tout comme vous me l'avez donné; le reste ne me regarde plus. Je vous demande pardon si je m'assieds; mais je tremble comme une feuille.

AMBROISE.

Madame Morel! madame Morel! qu'est-ce qu'il y aurait à faire?

MARIE.

Ce n'est rien, Ambroise; ce n'est rien du tout. Si c'était quelque chose, ce serait de vous voir comme vous êtes.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Me direz-vous ce que c'est que ce portefeuille?

MARIE.

Ah! mon Dieu! mon père, allez-vous encore être méchant avec Ambroise comme vous l'avez déjà été ce matin?

MADAME PIGAL.

Ton père a raison, Marie; dans des temps comme ceux-ci surtout....

MARIE.

Qu'est-ce que vous voulez donc dire, ma tante, avec vos temps comme ceux-ci? Dans des temps comme ceux-ci, faut-il que tout le monde espionne tout le monde? Ils seraient beaux vos temps comme ceux-ci! Puisque Ambroise ne m'a pas dit, à moi, ce que c'était, à coup sûr il ne vous le dira pas, à vous.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Quand on se charge de cacher quelque chose, c'est bien le moins de savoir ce que c'est.

MARIE.

Comment l'aurais-je su? Ambroise ne dit jamais que ce qu'il faut, vous le savez bien; et il m'a dit de serrer ce portefeuille, parce qu'il serait plus en sûreté chez nous que dans un garni...

MADAME MOREL.

M. Ambroise devrait pourtant savoir qu'il y a garni et garni.

MARIE.

Je ne peux pas répondre à tout le monde, madame. Je réponds à mon père qu'Ambroise m'aurait donné à garder tout ce qu'il aurait voulu, qu'il ne me serait jamais venu à la tête de lui parler de temps comme ceux-ci. En général, Ambroise n'aime pas les questions; alors, à quoi m'aurait-il servi de lui en faire? Il savait que j'avais toujours sur moi la clé de notre armoire au linge, il m'a priée d'y mettre ce portefeuille; je l'y ai mis.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Depuis combien de temps?

MARIE.

Deux fois en trois ou quatre mois, n'est-ce pas, Ambroise?

AMBROISE.

Je m'en rapporte à vous, mademoiselle Marie.

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

LE PÈRE RAIMBAUT, MARIE, AMBROISE, Mme PIGAL, Mme MOREL et SATURNIN.

SATURNIN *à Ambroise en lui tendant la main.*

Bonjour, mon ami. Tu as donc quitté ton atelier? Voilà la seconde fois que je viens ici. (*Montrant Mme Morel.*) Madame m'avait dit que tu étais en affaires.

AMBROISE *au père Raimbaut.*

Tenez, vous vouliez savoir ce que c'était que ce portefeuille : il est à monsieur. (*Il remet le portefeuille à Saturnin.*)

SATURNIN.

Pourquoi ne dis-tu pas : Il est à mon frère ?

TOUS.

Son frère !

AMBROISE.

Je ne savais pas si ça vous ferait plaisir.

SATURNIN.

Plaisir ou non, c'est la vérité.

MARIE.

J'aurais juré qu'il avait des parens comme il faut, ce pauvre Ambroise.

SATURNIN.

Vous me trouvez donc l'air comme il faut, ma belle demoiselle ?

MARIE.

Oui, monsieur, parce que vous paraissez un bien honnête homme.

AMBROISE.

C'est Mlle Marie; vous savez bien, mon frère ?

SATURNIN.

Je m'en suis douté tout de suite.

AMBROISE.

Je regrette que vous n'ayez pas été là tout à l'heure; vous auriez vu comme elle a pris mon parti à propos de ce portefeuille.

SATURNIN.

Comment ! à propos de ce portefeuille ?

MARIE.

Oui, monsieur; tout le monde voulait savoir ce qu'il y avait dedans.

SATURNIN.

Il doit y avoir cinq mille francs qu'il a reçus pour moi ces jours-ci. (Il ouvre le portefeuille.) Les voilà.

MARIE, bas à Mme Pigal.

Quand je vous disais, ma tante.

MADAME PIGAL.

Que ne les montrait-il ? On aurait pu croire que c'était à lui; ça lui aurait fait honneur.

AMBROISE.

Est-ce que j'ai besoin de ces honneurs-là ? Si j'ai mis quelques petites choses de côté, c'est parce que je croyais avoir le temps d'en mettre davantage et que ça pourrait me servir pour des idées que j'avais.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Tu as donc mis quelque chose de côté ?

AMBROISE.

C'est singulier; tout le monde veut savoir mes affaires, aujourd'hui.

SATURNIN.

Sans un caprice de ma mère, qui m'a préféré à lui et qui m'a laissé le

fonds de commerce de mon père, il aurait pû être marchand de vin comme je le suis, et moi je n'aurais pas pu être menuisier, car on ne m'avait rien fait apprendre.

AMBROISE.

Ma mère n'a jamais pu me souffrir; je m'en ressentirai toute ma vie. Quand une mère n'a jamais pu vous souffrir, il est impossible, après ça, de croire que personne vous aime.

MARIE.

Taisez-vous donc, Ambroise; vous ne voyez pas que vous faites de la peine à mon père, qui a toujours eu tant d'amitié pour vous.

AMBROISE.

Parce que je suis un bon ouvrier. Sans ça.....

LE PÈRE RAIMBAUT.

Dis-moi seulement ce que tu as mis de côté.

AMBROISE.

Ça ne regarde personne.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Demande-le-lui, Marie; peut-être te répondra-t-il, à toi.

MARIE.

Ambroise, vous avez entendu ce que vient de me dire mon père ?

AMBROISE.

Eh bien! mademoiselle Marie, c'est vrai; j'ai deux mille francs à la caisse d'épargnes, et puis quelques autres petites choses.

LE PÈRE RAIMBAUT.

C'est superbe, mon enfant; pas seulement à cause de la somme, mais pour l'ordre, pour l'économie que ça prouve.

MARIE.

Moi, je dis que c'est plus superbe que la fortune d'un roi; car, enfin, c'est bien gagné.

AMBROISE.

Tout n'est pas gagné, mademoiselle Marie; il y a de mon héritage.

MARIE.

C'est égal, Ambroise; vous auriez pu le dépenser comme bien des jeunes gens auraient fait. Mon père a hérité aussi dans le temps; je parierais qu'à votre âge, il n'avait pas mis de côté autant d'argent que vous en avez.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Ma foi! petite, tu pourrais bien avoir raison.

AMBROISE.

Oui; mais aussi, quand vous vous êtes marié, vous en aviez davantage.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Je n'en jurerais pas.

AMBROISE.

Ça ne ferait encore rien, parce qu'avec l'âge on devient plus ambitieux.

SATURNIN.

Monsieur Raimbaut, vous voyez aussi clair que moi, je parie.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Eh! mon Dieu, oui, mon cher monsieur.

SATURNIN.

En bonne justice, une partie de ce que j'ai devrait appartenir à Ambroise.

AMBROISE.

Qu'est-ce que c'est, mon frère? Vous allez dire des choses à quoi je ne pourrai pas répondre, à cause de mademoiselle Marie, qui est là; mais ce n'est pas comme ça que je l'entends. Ce que vous avez est à vous; ce que j'ai est à moi. Il arrivera ce qu'il arrivera; mais il ne sera jamais dit qu'Ambroise ait été à charge à personne.

MARIE, bas à Mme Pigal.

Qu'est-ce donc qu'il a, ma tante?

MADAME PIGAL.

Tu ne comprends pas?

MARIE.

Non.

MADAME MOREL.

Vous ne devinez pas qu'il voudrait se marier avec vous?

MARIE.

Ambroise!... (Haut.) Est-ce vrai, Ambroise?

AMBROISE.

Quoi donc, mademoiselle Marie?

MARIE.

Que vous voudriez vous marier avec moi?

AMBROISE.

Qui a pu dire ça?

LE PÈRE RAIMBAUT.

C'est moi, mon garçon. Tu ne voudras pas me dédire.

AMBROISE.

Comment avez-vous pu le savoir? je n'en ai jamais parlé à personne; c'est tout au plus si j'aurais osé y penser tout seul.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Je suis sorcier.

AMBROISE.

Et vous, mademoiselle Marie?

MARIE.

Je ne demande pas mieux, Ambroise.

AMBROISE.

Bah !

MADAME PIGAL.

Vous aurez beau vous étonner, c'est comme ça, mon garçon.

AMBROISE.

Bien vrai ; on ne veut pas se moquer de moi ?

MARIE.

Est-ce que je m'y prêterais, Ambroise ?

AMBROISE.

Non, non, mademoiselle Marie, vous ne vous y prêteriez pas. C'est que c'est si étonnant.

SATURNIN.

Dis donc, Ambroise, ne va pas devenir fou.

AMBROISE.

Tenez, mon frère, j'ai besoin d'embrasser quelqu'un ; il faut que je vous embrasse.

LE PÈRE RAIMBAUT, lui tendant les bras.

Hé ! embrasse-nous tous ; ce sera plus tôt fait.

AMBROISE à Marie, après avoir embrassé tout le monde.

Est-ce que je peux vous embrasser aussi ?

MARIE.

Plus qu'un autre, Ambroise.

AMBROISE.

J'avais bien entendu parler de bonheur ; voilà la première fois que je sais ce que c'est.

MARIE.

Donnez-moi le bras pour me reconduire. Vous ne m'avez pas encore fait mes fagots aujourd'hui.

AMBROISE.

Vous êtes toujours gentille.

MADAME MOREL à Mme Pigal.

Sous son enveloppe d'ours, qui aurait pu deviner un amour comme ça ?

MADAME PIGAL.

Les enveloppes ne signifient presque jamais rien. Les plus froids en apparence sont souvent les meilleurs.

Le feu couve sous la cendre.

TH. LECLERCQ.

IL CASTELLO DELL' ONESTA.

La ville de Padoue, calme depuis trois mois, après les longues agitations qui l'avaient tourmentée, jouissait du repos qu'elle devait à son dernier podestat, le vénitien Marino Zéno. La paix avait été conclue au mois de décembre 1213, entre les Padouans, les Vicentins et les Véronais; et Zéno, nommé par acclamation podestat de Vicence, en remplacement du célèbre Ecelino-*le-Moine* (1), qui avait gardé trois ans le pouvoir presque royal auquel il avait été élu, Zéno avait été remplacé par Albizio Florente, homme prévoyant et discret, dit le chroniqueur Rolandino, homme sage, rusé, noble, très capable du gouvernement, et, avec cela, ami des jeux et des fêtes, qui étaient la passion de tous les peuples voisins de Venise.

Padoue était donc heureuse. Aux alarmes d'une guerre longue, cruelle, toujours renaissante, avaient succédé les doux loisirs d'un

(1) Ecelino II da Romana ne fut pas moine, quoique l'histoire lui ait donné un surnom qui semblerait le faire croire. Il fit de nombreuses donations aux églises, aux couvens, et quand il eut renoncé à la vie active, passionnée, qu'il avait menée comme chef des gibelins du nord de l'Italie, il se retira presque absolument du monde, dit M. Sismonde Sismondi, d'après Verci, et s'adonna aux pratiques de dévotion les plus rigoureuses. C'est pour cela qu'il fut appelé : *il Monaco*.

état tranquille qui semblait ne devoir jamais être troublé. Les haines, les rivalités étaient assoupies ; et les turbulens seigneurs qui avaient récemment désolé la province, chevauché de Ferrare à Vérone, de Vérone à Vicence, mettant tout à fer et à feu, arrachant les arbres, rasant les maisons, dévastant les vignes (1); ces terribles seigneurs croyaient sincèrement qu'ils étaient désarmés pour de longues années. La poésie, l'étude, les cavalcades, l'amour, remplissaient tous leurs instans. Le peuple respirait; le commerce commençait à renaître ; le luxe des fêtes qui se multipliaient en favorisait le développement; enfin, Venise elle-même était jalouse de Padoue, comme si Venise pouvait être jalouse d'une ville, quelle qu'elle fût ; comme si, à cette époque, il pouvait y avoir au monde une cité plus riche, plus brillante, plus glorieuse, plus fière que Venise !

Un soir des premiers beaux jours de l'été, Padoue, qui s'était enivrée des parfums de ses fleurs, des vins charmans du Lido de Chioggia, et des voluptueuses exhalaisons des eaux tièdes et dorées qui l'entouraient, s'endormit, doucement bercée par des rêves joyeux. A l'aube du lendemain, un bruit de trompettes l'éveilla en sursaut. La guerre allait-elle donc recommencer? Ecelino, qui s'était retiré dans son château de Bassano, pour y vivre un peu de la vie de famille, était-il déjà las du repos? Albizio Florente avait-il appris par ses agens que Vérone ou Venise armait contre les Padouans?... On court aux armes, on descend sur la place publique, on encombre les rues, on s'interroge : ce n'est point la guerre; c'est bien un combat que l'on annonce, mais dans ce combat le sang ne devra point couler.

Deux hérauts à cheval, portant, sur leurs poitrines et sur les bannières de leurs longues trompettes, les armes de la joyeuse Trévise, publient un ban par lequel il est annoncé aux dames, damoiselles, chevaliers et gens de pied, qu'une grande curie ou fête sera donnée, dans quinze jours, par les Trévisians à tous leurs voisins; qu'on y assiégera un château fort avec toutes les armes galantes, dont l'énumération sera faite, par les ordonnateurs de la curie, aux dames assiégées et aux guerriers assiégeans ; qu'enfin,

(1) Verci, libro XII, pag. 369 : « Avea messo a ferro e a fuoco tutto il paese, etc. »

Trévise s'efforcera, dans cette occasion, de ne pas être moins magnifique que ne le furent, en 1206, Venise avec ses jeux militaires, et, en 1208, Padoue avec ses joûtes au Prato della Valle.

De nombreux applaudissemens ont interrompu plusieurs fois cette proclamation, et bientôt un des sergens du podestat Albizio Florente fait une invitation aux Padouans nobles et riches de répondre courtoisement à l'avis que vient de leur donner Trévise. Les bravos redoublent; toutes les craintes sont dissipées; une joie délirante pousse au ciel ses cris, dont les vieux murs de la ville sont ébranlés. On enlève de dessus leurs chevaux les hérauts trévisians, on les embrasse, on les fait boire, on leur donne en présent de l'argent et des vivres; on gratifie aussi le sergent de Padoue; on danse, on chante, on court, on fait ses projets de voyage à Trévise; on arrange les quadrilles (1); on arrête les couleurs que chacun portera, la coupe du surcot, de la tunique, de la chlamide, de la cape à manches pour faire la route, du manteau (2); que sais-je? on est fou, pour tout dire en un mot.

Ce n'était pas seulement Padoue que Trévise avait conviée à sa brillante curie, à ses somptueux festins, à ses danses si renommées (3); c'étaient aussi Ferrare, Vérone, Vicence; c'était Chiog-

(1) Rolandino raconte qu'en 1206 les onze chevaliers conduits par Ecelino au tournoi de Venise étaient tous vêtus comme lui, et que la seule chose qui distinguait Ecelino, c'était la fourrure de son manteau d'une belle hermine, pendant que celle des manteaux des autres était de petit-gris ou vair précieux d'Esclavonie.

(2) Voir les *Statuta Massiliæ*, chap. XXXVIII: *de Partoribus*, manuscrit de la Bibliothèque royale, numéros 4660 et 4661 B.

(3) Le savant Antonio de Campmany, dans ses *Memorias historicas sobre la marina de Barcelona*, a recueilli un couplet d'une vieille chanson provençale, où l'on trouve une singulière appréciation des mérites par lesquels se distinguaient les nations au temps des troubadours:

Plasmi cavalier francès,
E la donna catalana,
E l'ovrar de Genovèz,
E la cour de Castellana;
Los cantar provençalès
E la dansa trevisana,
E los corps Aragonès,
La mans cava d'Anglès
E la perla Juliana
E los donzel de Toscana.

(J'aime le cavalier français, la dame catalane, le travail des Génois et la cour de Cas-

gia, riche et commerçante alors; c'étaient Brescia, Bassano, Pedemonte; c'était Venise enfin. Partout où il y avait une population de seigneurs jeunes et ardens au plaisir, un château crénelé, merleté, flanqué de tours épaisses abritant une grande famille, la trompette trévisiane était allée annoncer le siége futur de la forteresse que les charpentiers de Trévise élevaient à grands frais.

Partout on hâtait les préparatifs. Une émulation fiévreuse était entrée dans toutes les têtes. Avec les parfums de l'Asie, les atours brillans que Gênes fabriquait dans sa *rue des Orfèvres*, plus célèbre alors qu'aujourd'hui; avec les riches harnais, sur lesquels les peintres d'armes dessinaient des figures gracieuses ou inscrivaient des devises; avec les machines à lancer des fleurs ou des friandises, parodies des mangonneaux, des balistes, des pierriers, des arbalètes et des autres instrumens de guerre, chaque combattant apprêtait une épée émoulue, bien tranchante, bien affilée, parce que le cas pouvait arriver où il serait nécessaire de se défendre contre quelque adversaire sérieux. Il fallait si peu de chose pour qu'une rixe sanglante sortît d'un jeu où l'orgueil de tant de maisons rivales allait se trouver en présence! Et puis, parce que la paix avait été jurée, pouvait-on compter que chacun se rappellerait les sermens faits entre les mains de Marino Zéno? Un incident imprévu ne pouvait-il pas amener un de ces combats déloyaux dont l'honneur de cette époque ne savait point rougir? N'avait-on pas vu, au tournois (1) donné par les Vénitiens en 1206, sur la

tille, les chants provençaux et la danse trévisiane, la tournure des Aragonais, le doux visage des Anglais, et Julie qui est une perle, et les damoiseaux de Toscane.)

(1) Au moyen-âge, Venise eut souvent des fêtes équestres. A propos des paix, des déclarations de guerre, des victoires navales, des élections de doges, des noces de grands seigneurs, il y avait des « grandi cavalcate e magnifici tornei et giostre sulla piazza di San-Marco, » dit Giacomo Filiasi, chap. XXXVI des *Memorie storiche dei Veneti*. Sansovino rapporte une loi de 1291, qui défendait à toute personne d'aller à cheval, après trois heures, de la place Saint-Salvator, par la *Mercerie*, jusqu'à Saint-Marc, parce qu'à cette heure-là il y avait tant de monde dans ce quartier si marchand et si étroit, que la présence des chevaux, trottant en grand nombre, était cause de fréquens malheurs. En 1367, une loi, rapportée par Svajer, défendit les joûtes et tournois sur la place de Saint-Marc, parce qu'ils avaient donné lieu à de grands désordres. Plus tard, ces jeux furent permis de nouveau. En 1414, un réglement fut fait par la seigneurie pour taxer les aubergistes qui abusaient du concours de chevaux arrivant chaque jour à Venise. Galliocioli donne ce tarif dans son premier volume. Aujourd'hui, il n'y a de chevaux dans la ville aux anciens tournois que les quatre coursiers de bronze doré, ouvrage grec ou romain, pris

place Saint-Marc, pendant que Ecelino et le marquis Azzo d'Este faisaient, au pas de leurs chevaux et côte à côte, le tour de la lice, quelques spadassins, aux ordres du marquis, dégaîner leurs épées contre Ecelino, et d'Este lui-même injurier le seigneur de Romano et l'arrêter par le bras pour le livrer plus sûrement aux coups de ses assassins? Cette indigne trahison n'avait-elle pas provoqué une lutte dont Busnarda de Benincasa, citoyen de Vicence, s'était retiré grièvement blessé, et pendant laquelle était mort Bonacursio, citoyen de Trévise? Ce n'était donc pas une précaution inutile que prenaient les chevaliers; et les armuriers de Brescia n'eurent pas moins à faire que les rubaniers, les brodeurs et les marchands de soieries de toute la marche de Trévise et des états italiens.

Venise, qui, pour ses fêtes, prodiguait l'or aux commerçans de tous les pays, pourvoyeurs de ses plaisirs fastueux, fit, pour la curie de Trévise, des apprêts dignes de sa brillante fortune et de son incroyable vanité. Sa noblesse toute nouvelle, qui avait lutté de magnificence comme de courage sur la terre d'Afrique avec les vieilles noblesses du Nord, se para des draps d'or, des pierres précieuses, des armes étincelantes, qu'on ne travaillait que pour elle dans les premiers ateliers de l'Europe, parce qu'elle seule pouvait les payer; et, quelques jours avant celui où le rendez-vous était assigné à Trévise, on la vit faire, dans la ville, une promenade solennelle, afin de montrer au peuple de quelle manière elle allait se présenter, au nom de la république, aux députés des états voisins, qui, de leur côté, n'avaient rien négligé sans doute pour paraître avec éclat. Une escadrille de gondoles découvertes parcourut tous les canaux, montée par les jeunes citoyens qui devaient figurer dans la fête prochaine. Une musique guerrière, que portait un large *peatone* (1), voguait devant la petite flotte, comme devant des époux et leur suite auraient marché les flûtes, les nacaires, les trompes et les rebecs; partout où passait cette

par les Vénitiens à Constantinople, pris par les Français à Venise, et revenus de Paris sur le portail de Saint-Marc. Un âne qui traverserait la Mercerie serait un spectacle aussi nouveau pour les habitués du café Florian que, pour les marins de l'Arsenal, la vue d'une galère sur la lagune.

(1) Espèce de barque vénitienne de la famille des *peate*, chaloupes légères n'ayant que peu de rapports avec la gondole.

bande, de bruyantes acclamations l'accueillaient; des cris répondaient à ses cris, des chansons à ses chansons, des musiques à sa musique. Toutes les fenêtres des palais et des maisons lançaient des paroles joyeuses, échangeaient de gais propos, des plaisanteries animées. A ces fenêtres, vous eussiez vu des femmes élégantes, dans cet appareil de grace et de beauté qui rendait les Vénitiennes si redoutables aux étrangers; vous eussiez vu des vieillards applaudissant, comme les plus jeunes enfans, aux bravades comiques, aux attitudes, aux ingénieuses facéties de leurs fils, que l'attente du plaisir excitait comme aurait pu faire l'annonce d'une guerre avec Ravenne ou la Sicile.

Quand elles eurent parcouru l'S du grand canal et les autres canaux principaux, les gondoles allèrent déposer les représentans de Venise à la *ficaja* (1) de San-Salvatore, où les attendaient les écuyers, tenant en main les chevaux, impatiens de parader aussi à travers la cité, comme il leur arrivait souvent. Le peuple, assemblé en foule sur la place et près du figuier énorme à l'ombre duquel hennissaient, piaffaient ces haquenées ardentes, accueillit par des transports de joie le débarquement des patriciens, dont les noms lui plaisaient comme les visages et les beaux costumes. Il saluait chacun d'eux par un mot en souvenir d'une noble action de sa famille; hommage flatteur, encourageant, que rendaient, avec orgueil et sans envie, matelots, marchands, bourgeois, soldats, habitués déjà à dire avec admiration : *Nostro Dandolo, nostro Zeno, nostro Giovanni,* etc. Ces jeunes gens, qui descendaient de la gondole pour sauter à cheval, étaient en effet le sang des familles que leurs services avaient rendues comme sacrées à la nation. Il y avait là un Participazio, un Quirino, deux Orseoli, un Dandolo, un Contarino, un Falier, un Tradonico, un Giustiniano, un Tribuno-Memi, un Vitale, un Zeno, un Ossaro, un Flabanico, tous fils, neveux, petits-fils ou petits-neveux de doges, de capitaines célèbres, de négociateurs, de fondateurs d'établissemens utiles, de bienfaiteurs de l'Église et des pauvres.

Les trompettes allèrent les annoncer à Saint-Marc, dont les portes ouvertes laissaient voir un autel illuminé, un clergé nom-

(1) Le figuier de Saint-Salvator.

breux, et, au milieu de l'église, debout, tenant chacun d'une main l'étendard du saint patron de Venise, le patriarche, couvert de sa couronne mitrée, et le doge, coiffé de son *corno* d'or. La cavalcade, après avoir parcouru différens quartiers de la ville, passant sur des ponts de bois qu'on avait fait jeter sur quelques canaux, revint par le *quai des Esclavons*, fit le tour de la place Saint-Marc, à la grande satisfaction de la multitude, et s'arrêta en bataille devant l'église des doges.

Alors un jeune homme, — l'histoire n'a pas conservé son nom, — s'avança hors du rang, mit pied à terre, marcha jusqu'au seuil de la porte, et dit à haute voix : Nous venons prendre de vos mains la bannière sous laquelle Venise combat, même dans ses jeux.

Le patriarche et le doge, suivis de tout le clergé chantant un hymne à saint Marc, vinrent en cet instant sur le parvis du temple, et l'évêque, présentant l'étendard sacré au jeune cavalier, lui répondit : Venise te confie ce qu'elle a de plus cher après son honneur et sa gloire. Que saint Marc, notre bienheureux défenseur, veille sur vous tous ! Sa présence doit rappeler à chacun que, dans les fêtes où vous êtes conviés, il ne se peut rien passer dont nous devions rougir. Vous jurez, toi surtout qui as l'honneur de garder l'image de l'évangéliste, que personne ne portera sur cet étendard une main profane ou criminelle.

— Nous le jurons ! crièrent énergiquement tous les compagnons du porte-bannière.

Une fanfare accompagna le serment ; la foule applaudit ; le cavalier remonta sur son cheval, et à l'instant même on procéda à l'embarquement de la brillante troupe pour la terre ferme.

Tout était préparé au quai ; les gros navires *huissiers* (1), qui devaient porter les chevaux, présentaient leurs poupes béantes, refermées aussitôt que ces flottantes écuries eurent reçu leurs hôtes, puis *estoupées*, comme disaient les marins français de ce temps-là. Une galère aux longues rames redressées avait jeté sa planche au rivage pour y prendre ses illustres passagers. Tous s'embarquèrent suivis de leurs valets et de quelques amis qui al-

(1) Huissiers, ou navires à huis, à porte. La porte était à la poupe et servait à l'embarquement des chevaux.

laient, simples spectateurs, embellir la fête. Le provéditeur de Venise n'avait pas dédaigné de prendre le commandement de la galère, et l'étendard de cendal rouge dominait la poupe, au côté droit de laquelle se déployait la bannière sacrée. Les trompettes, sur la rembate, jouaient les airs aimés des Vénitiens; les tambours alternaient avec ces instrumens, et rappelaient par leurs batteries des faits récens, glorieux pour les armes de Venise. Pendant que les jeunes hommes que nous avons nommés plus haut entraient dans la galère ducale, la foule se précipitait dans des embarcations de toutes les grandeurs pour accompagner ses héros. Le provéditeur donna le signal du départ, et la galère vola bientôt sur la lagune, entourée des *huissiers* que des galiotes menaient à la remorque; des gondoles, des péates, et des barques dont les rameurs haletans luttaient contre la chiourme ardente du navire principal. La lagune était calme, le vent dormait dans les montagnes du Frioul; le soleil, qui commençait à décliner, éclairait de ses rayons obliques ce convoi bruyant, qu'une navigation de deux heures amena à la côte septentrionale du golfe.

Le débarquement s'opéra aussitôt; et toute la troupe, augmentée de quelques jeunes gens de Chioggia, arrivés à la plage le matin du même jour, se mit en marche pour le château d'un noble Trévisian qui était venu leur offrir la magnifique hospitalité des seigneurs de cette époque. Le lendemain, Venise se mit en marche, et rencontra, à quelques milles de Trévise, Padoue, qui chevauchait gaiement. Padoue amenait ses femmes les plus illustres, les plus belles, les plus propres aux jeux, comme dit naïvement le vieux chroniqueur latin (1). Tous les hommes mirent pied à terre et s'embrassèrent cordialement; ceux de Venise allèrent présenter leurs hommages aux dames padouanes, dont ils devinrent les cavaliers pour le reste du chemin. Un tourbillon de poussière, qui marchait au loin en avant de nos voyageurs, cachait à leurs regards les seigneurs ferrarais, ceux de Vérone et de Vicence, qui, depuis Vicence, où ils s'étaient donné rendez-vous, allaient ensemble chantant des chansons provençales, et récitant de jolis romans d'amour,

(1) Dominæ circa XII de nobilioribus et pulchrioribus, MAGISQUE LUDIS IDONEIS, quæ tunc in Paduâ sunt reperta. (Rolandinus.)

des lais tendres et chevaleresques. Un pâtre, qui venait du côté de Trévise, poussant devant lui ses chèvres blanches au grelot bruyant, à la marche capricieuse, annonça cela aux gens de Venise et de Padoue. Il leur apprit en même temps qu'au point du jour Ecelino da Romana, escorté d'une suite nombreuse et accompagnant des dames montées sur des chevaux richement caparaçonnés, était arrivé de Bassano à la ville, et que, la veille, quelques châtelains frioulais avaient été reçus dans Trévise aux applaudissemens de la population en liesse.

Aux portes de Trévise, noblement vêtus, et abrités du soleil par de larges pavillons suspendus en l'air, les seigneurs, le podestat, les riches marchands, le clergé, les prieurs des abbayes voisines, attendaient leurs hôtes. La réception fut digne de ceux que Trévise allait héberger pendant quelques jours, digne aussi de ceux qui allaient ouvrir leurs palais aux étrangers qu'amenait la fête. Chaque Trévisian offrit sa main à une des femmes que les litières ou les palefrois déposaient sur l'herbe embaumée; et, les musiques précédant ce cortége, on entra dans la ville, où chacun conduisit à sa maison celle ou celui que des liaisons anciennes, des recommandations de famille, ou seulement le hasard d'un premier choix, lui avaient donné pour ami. Des fêtes particulières, des festins splendides, des danses animées, remplirent les deux journées qui précédèrent la curie solennelle.

Pendant qu'on dansait, qu'on vidait les hanaps toujours remplis des vins exquis de Lombardie; pendant que l'amour désignait à chaque chevalier le cœur qu'il pouvait attaquer, les ouvriers de Trévise, pressés par le podestat, achevaient la construction du camp, que le grave Muratori (1) croit avoir été la représentation du *Château de l'Honneur* (Castello dell' Onestà). Sur l'aire d'une vaste place, on avait figuré en bois et en toile une forteresse avec ses dépendances; là était la *Rocca delle donzelle*, ici la *Rocca delle donne;* autour régnait le fossé, sur lequel deux ponts-levis pouvaient s'abattre; des tours, à l'aspect plus riant que refrogné, garnissaient les angles des murs ou soutenaient les faces des

(1) Dissertatio XXIX. — Filiasi, dans ses *Memorie storiche*, dit: « Castello di amore lo intitolarono. »

murailles principales ; un parapet garni d'arbrisseaux et de vases fleuris dominait l'édifice, que décoraient des emblèmes galans, de gracieuses devises, des écussons chargés de peintures plaisantes et de gaies parodies. Le velours, le taffetas, les fourrures précieuses, le drap d'or, le satin, les étoffes de Damas s'y déroulaient en tapis, en baldaquins, en tentures (1). Des guirlandes de feuillage et de fleurs complétaient cette décoration, où le génie italien avait déployé tout ce que son goût brillant, allié au goût oriental, pouvait composer de plus gracieux, de plus séduisant.

Les provisions pour faire et soutenir le siége étaient complètes. Constantinople et les villes où la croisade avait ouvert des relations de commerce récentes, envoyaient chaque jour à Venise, à Ravenne, à Chioggia, à Gênes, leurs parfums, leurs fruits confits, leurs épiceries ; ces villes les distribuaient à l'Italie, et il n'était pas une bourgade un peu considérable qui ne fût abondamment pourvue de *dolci*, de *confetti*, de *specierie*, et de toutes les autres munitions, propres à une guerre faite par des chevaliers amoureux à des femmes passablement voluptueuses et gourmandes. Chacun avait apporté ses assortimens avec ses bagages ; et, pour ceux qui n'étaient pas assez bien approvisionnés, les marchands de Trévise avaient ouvert, autour de la place du camp, des boutiques charmantes à voir, desservies par de jeunes filles coquettement parées, dont la vertu était commise à la garde de la police du podestat.

La veille du commencement des hostilités, l'autorité trévisiane fit proclamer par la ville et placarder à tous les abords du *Castello dell' Onestà* les conditions du siége dont la durée devait être d'au moins huit jours. Cette règle à laquelle on était tenu d'obéir, sous peine de s'entendre déclarer déloyal et félon, et de se voir interdire la continuation des jeux, était signée par Paul de Sermedaula, illustre citoyen de Padoue, alors chef de la milice padouane, et par les autres recteurs de la curie (2).

Le lendemain, dès le matin, Trévise agitée, bruyante, ivre de

(1) Varis et griseis et cendalis, purpuris, samitis, et vicellis, scarletis, baldachinis et armerinis. (Rolandinus.) — Le mura ne copersero con pelli prezioze, panni d'oro, zendali, rasi, velluti, scarlati, e tappeti. (Filiasi.)

(2) Domini Pauli de Sermedaula, viri clarissimi et discreti Paduani civis, qui tunc rex militum erat in Paduà, cui etiam cum aliis rectoribus, etc. (Rolandinus.)

joie, offrait un spectacle imposant et merveilleux. Les habits magnifiques que l'on avait tenus en réserve pour la fête parurent dans tout leur éclat; les dames qui devaient défendre le camp se réunirent chez la plus considérable d'entre elles, et partirent en cortége pour aller occuper les postes qu'elles s'étaient mutuellement assignés. Des estrades élevées autour de la place pour les magistrats, les moines, les vieillards, les prélats, et les femmes qui ne devaient pas être actrices dans les jeux, se remplirent promptement de ces spectateurs, dont la fête avait déridé la gravité. On entendait de tous côtés des cris d'allégresse, des exclamations bouffonnes, des airs guerriers joués sur les trompettes, des airs tendres exécutés par les hautbois et les flûtes. C'était une confusion incroyable, que les chants aigus des cloches de Saint-Nicolas et de Saint-Jean-Baptiste dominaient à peine.

Quand les assiégeans vinrent prendre position, par groupes ferrarais, vicentin, vénitien, padouan, frioulais, véronais et bassanien, des applaudissemens unanimes saluèrent leurs costumes étincelans d'or et de pierres précieuses, leurs armes ingénieusement imaginées, leurs pennonceaux couverts de figures allégoriques, le luxe de leurs valets, et, plus que tout cela, la bonne mine de cette bouillante et fière jeunesse, qui s'avançait à un combat simulé avec la passion qu'elle avait l'habitude d'apporter à des luttes plus sérieuses, à des batailles sanglantes. Chaque petite troupe occupa la place que les recteurs lui avaient donnée : tous les chevaliers en avant, et derrière eux la foule de leurs serviteurs portant au bras ou pendus à leurs cous des paniers, drapés d'argent et de velours, remplis de munitions de guerre. Les catapultes, les mangonneaux, et les autres machines à lancer des projectiles, apportés par des écuyers, étaient garnis de masses de fleurs, de gâteaux savoureux, d'éponges imprégnées d'eaux odoriférantes.

Un grand bruit de tambours et de timbales sortant des profondeurs du château, annonça que, sur la plate-forme, les dames, damoiselles et suivantes, allaient enfin paraître et commencer la guerre. Un silence curieux succéda tout à coup à la vive agitation qui, depuis quelques heures, ébranlait l'atmosphère de Trévise. Des époux, des amans, des frères, des mères surtout, toujours si heureuses quand leurs filles obtiennent un triomphe préparé

par l'amour-propre maternel qui a abdiqué toute pensée de rivalité, étaient là attendant ces amazones, dont la présence allait donner une vie toute nouvelle à l'immense assemblée.

Quatre jeunes filles parurent d'abord, servantes gracieuses et bien faites, qui n'avaient de noms pour personne dans ce grand concours de peuple, excepté peut-être pour quelques écuyers obscurs, pour quelques pages, les esclaves de leurs charmes, leurs secrets adorateurs. Elles marchaient, jouant du luth et de la harpe, et chantant une cantilène que Sordello, le fameux poète, avait composée pour la circonstance.

Quand elles eurent fait le tour du rempart, elles se retirèrent au centre de la plate-forme, et l'on vit arriver, un bâton de commandement à la main, Zamponia, fille de la célèbre Speronella et d'Olderic di Fontana; belle comme sa mère, mais plus sage, quoiqu'au grand déplaisir de Speronella, elle se fût mariée avant d'avoir accompli sa vingt-quatrième année (1). Zamponia, la tête ceinte d'une couronne enrichie de pierreries, la taille richement dessinée par une robe de satin de Damas, garnie de blanche hermine, le cou paré de magnifiques bandes d'or, où le diamant, le saphir, l'émeraude et le rubis ont été enchâssés par un habile ouvrier de Milan, a l'air d'une de ces reines dont les conteurs arabes ont fait le merveilleux portrait aux chrétiens éblouis. Cette beauté, que toute la Lombardie admire, a cependant quarante ans passés; mais il semble que le temps l'ait oubliée dans sa course, tant elle est jeune encore, tant elle a de grace et de fraîcheur.

Agnès la suit; Agnès, fille de Cecilia da Baone et de cet Ecelino-le-Moine que vous voyez assis, près du prieur de Campese, au même rang que les podestats de Trévise et de Padoue, et à côté d'Adelaïde de Conti, sa dernière femme. Cecilia est aussi à la fête, mais loin d'Ecelino. La voilà sous la tente violette que le vent agite

(1) Speronella se plaint (*si lamenta*) dans son testament que Zamponia, sa fille, se fût mariée avant d'avoir atteint l'âge de vingt-cinq ans; et, pour cette faute, elle lui laisse seulement 200 livres, la déshéritant du reste. (Verci, liv. IV et V.) — Les écrivains du XII[e] siècle disent que les filles ne prenaient guère de maris (*non andavano à marito*) si elles n'avaient au moins vingt ans. Rarement elles devançaient cet âge; et quand elles manquaient à cette bonne coutume, on leur en faisait honte (*lor si attribuiva a vergogna*), dit l'historien des Ecelini. C'était pour conserver aux femmes leur force et pour assurer aux enfans un tempérament plus robuste qu'on retardait le mariage des filles.

doucement; elle est parmi les femmes de la maison da Baoni et de la maison Dalesmannina qui lui a donné son dernier époux. Elle n'aurait point paru à cette curie, si Girardo da Campo Sampiero avait dû y figurer. Agnès a épousé depuis peu Giacomo di Guidotti, et elle tient dans la marche de Trévise et dans tout le nord de l'Italie un des rangs les plus distingués. Elle est jolie, elle a trente-deux ans, une fortune considérable, une réputation de vertu que la médisance de ses rivales n'a pas osé attaquer, et deux jolis enfans : Giovanni et Ansedisio (1), qui sont assis aux pieds de Cecilia, leur aïeule.

Voici maintenant Elica, jeune fille aux grands yeux noirs, au regard de velours, aux longs cils voilant ses prunelles, à la chevelure d'ébène que relève un réseau d'or, agrafé de diamans. Elle est gaie, rieuse, vive; en passant devant la troupe des assiégeans, elle envoie de la main un bonjour plein de grace et d'affection à son frère Aldobrandini d'Este, qui commande la petite phalange ferraraise.

A côté d'elle, marche un enfant de son âge, dix-sept ans, la plus souple, la plus charmante taille de la Lombardie, que ne dépare pas un peu d'embonpoint: Zilia, la sœur du comte Rizzardo de San-Bonifacio. Elle aussi, du haut du rempart, laisse tomber un regard d'intelligence sur un des chevaliers qui entourent le château; l'heureux guerrier à qui ce regard s'adresse, c'est Ecelino III, ce brave de vingt ans, qui a déjà la réputation d'un des plus courageux et des plus habiles entre les gibelins, et que les guelfes eux-mêmes honorent de leur estime. Il aime Zilia, il la doit épouser; mais il la répudiera bientôt, car les Ecelin abusent du privilége de leur temps. Le divorce, la répudiation, ne leur coûtent guère.

Derrière Zilia et Elica marche, deux à deux, la troupe des damoiselles. Pourrais-je vous les nommer toutes? Les noms de quelques-unes échappent à Sordello lui-même, qui désigne nos assiégeans à un poète provençal de ses amis, venu pour assister à la curie. Mais voici une demoiselle de Bassano que Sordello connaît, dont il parle avec enthousiasme, avec tendresse : c'est Cunizza, la

(1) Cet Ansedisio devint le ministre des cruautés du dernier Ecelin, Ecelino III, que l'histoire a flétri du surnom de *féroce*.

dernière fille d'Adelaïde et d'Ecelino-le-Moine. Qu'elle est jolie, qu'elle a de charmes et de vivacité! Seize ans à peine, et une ame ardente, un cœur de feu, une imagination que l'amour a exaltée! Sordello n'a d'yeux que pour elle, Sordello lui a déjà adressé les vers les plus tendres; il a vingt-six ans; poète, il est renommé entre tous les poètes à Mantoue et à Vérone; il est bien fait, beau de visage, élégant et noble; il a visité la cour de France où il s'est fait connaître par des actions d'éclat; il a couru toute l'Europe en troubadour et en chevalier errant; il est admis dans la familiarité d'Ecelino; il est l'ami du frère de Cunizza! Cunizza ne l'aime peut-être pas encore, mais elle l'aimera; si ce n'est aujourd'hui, ce sera bientôt. Cette espérance, Sordello ne la cache point au Provençal dont il est ici le *guidatore* (1).

(1) Cunizza est une des femmes les plus célèbres de son temps par ses aventures et sa beauté. Dante l'a mise dans son *Paradis;* et, au neuvième chant de son poème, il lui fait prédire quelques-uns des malheurs de la marche trévisiane. Le grand commentateur de Dante, Benvenuto da Imola, dit, en parlant de cette fille d'Adelaïde, « qu'elle fut toujours, à la vérité, volage et passionnée, qu'elle mérita bien le nom de fille de Vénus, qui lui est donné par le poète; mais qu'elle fut aussi douce, bonne et bienveillante pour les malheureux que son frère tourmentait si cruellement. » Verci dit naïvement d'elle: *Passò per cinque mariti,* elle passa par cinq maris, si tous doivent recevoir ce nom; inférieure en cela à Speronella, qui en eut six, mais plus digne de louange, parce qu'elle finit sa vie dans un honnête veuvage, tandis que la mort seule empêcha Speronella de changer son sixième époux contre un septième.

Cunizza fit pénitence à la fin de ses jours. C'est sans doute pour cela que Dante la mit au nombre des heureuses femmes. Elle épousa, à vingt-trois ans, Richard de Saint-Boniface. Au bout de quelques mois de mariage, sa passion pour Sordello se déclara, et devint un scandale public, dont tous les historiens de Mantoue, et avec eux Castelli, Donesmondi, Raphaël de Volterre, Maffei, le cardinal de Bembo et les commentateurs de Dante ont éternisé le souvenir. Benvenuto raconte, mais sans l'assurer, un fait assez peu croyable. « Ecelino avait, dit-il, à Vérone un palais dont la cuisine s'ouvrait sur une rue étroite, obscure et fort sale. C'était par cette ruelle que Sordello se rendait, la nuit, chez Cunizza, et un valet le portait jusqu'à la porte de la cuisine, où l'attendait sa maîtresse. Un soir, Ecelino se déguisa en valet, et alla attendre, à l'entrée de la venelle, l'amant qui craignait de souiller ses vêtemens et sa chaussure. Il le prit sur ses épaules, le porta à la cuisine, le remit aux bras de Cunizza ravie; puis, se découvrant tout à coup, il dit à Sordello: « C'est assez pour une fois, galant cavalier; mais je ne veux plus passer par un « chemin si sale, ni faire un si vilain métier. » Sordello atterré demanda au frère de Cunizza un pardon que celui-ci accorda, à condition qu'il renoncerait à un commerce amoureux qui allait au déshonneur du comte Richard. Mais Cunizza fit tant, qu'elle attira de nouveau Sordello à ses nocturnes rendez-vous. Ecelino sut qu'on manquait à une promesse donnée; il menaça, — et les menaces du jeune tyran portaient la mort avec elles! — Cunizza supplia son frère, et Sordello put fuir le Véronais.

Cunizza, veuve de Richard et de Sordello, s'attacha au cavalier Bonio de Trévise, qui

Après la troupe légère de ces gracieuses filles, s'avancent quatre dames, quatre sœurs, quatre filles du Moine et d'Adelaïde. La première a vingt-cinq ans; c'est Palma, femme de Valpertino da Cavaso. Elle est éblouissante de beauté, de parure, de hardiesse. A côté d'elle marche sa sœur Palma Novella, épouse d'un des jeunes cavaliers du groupe padouan. Imia vient après, Imia qui n'a pas atteint sa vingt-troisième année, et que l'amour a donnée à l'un des Conti. Plus jeune encore, et déjà veuve d'Enrico seigneur d'Egna, marche la dernière, Sofia la Bella, Sofia si recherchée, si courtisée, Sophia qu'aime passionnément le chef des gibelins de Ferrare, le redoutable Salinguerra. Ce que le luxe a inventé de plus beau, ce que la mode a imaginé de plus élégant, ce que l'Orient a donné d'original à l'Italie, vous le voyez dans les atours de ces femmes qui tiennent le premier rang dans la province et auxquelles personne ne dispute les honneurs du pas quand elles le réclament.

Aussitôt que chacune des combattantes eut pris son poste de bataille, le podestat de Trévise donna le signal, et les trompettes annoncèrent le commencement du jeu. Alors une pluie de fleurs, de papiers roulés et renfermant des devises, de flèches innocentes portant de petits drapeaux sur lesquels étaient écrits des vers amoureux, de dattes, de poires emprisonnées dans des sacs de satin, de tartelettes, de noix muscades, de coings, de petites fioles renfermant des baumes, des essences de rose, d'ambre, de camphre, de girofle, d'œillet, de grenade, de cumin, tomba du haut de la forteresse sur les assaillans, qui répondirent par des projectiles de la même espèce. A chaque décharge des catapultes et des arbalètes, de grands cris de joie s'élevaient autour du château, des épigrammes, des plaisanteries descendaient du parapet, renvoyées gaiement par les assiégeans; des raquettes, servant de boucliers aux femmes, rejetaient les fruits qu'on lançait d'en bas avec une molle précaution, mais qui pouvaient cependant faire

était marié. Elle vécut publiquement avec lui jusqu'à la mort de ce gentilhomme, tué à l'assaut de la ville. Bientôt après, elle donna sa main au comte Aimeric de Breganze, d'une des plus nobles et riches familles de la province. A la mort d'Aimeric, elle se maria, à Vérone, pour la cinquième fois. Rolandinus ne dit pas le nom de son cinquième époux. Cunizza passa les dernières années de sa vie à Florence, où Dante put recueillir la tradition encore vivante des faits amoureux et du beau repentir de la fille d'Adélaïde.

des blessures fâcheuses à de beaux bras nus, à des seins mal protégés par des cuirasses que n'avait point forgées Bergame, à des visages délicats et blancs qu'une meurtrissure défigurerait. L'amour ne perdait pas son temps pendant cette guerre; les billets doux, les déclarations passionnées se croisaient en l'air, portés par des bouquets, ou cachés dans des fruits. L'attaque était vive, la défense ne l'était pas moins. L'assistance prenait un grand plaisir à cette lutte sans répit, qui rendait plus belles encore ces femmes ravissantes, orgueil de la Lombardie.

Mais pendant qu'on figure ce siége, pendant que, pour forcer la reddition de la place, les assiégeans emploient la prière et la flatterie, comme s'il s'agissait d'une conquête de boudoir; pendant que les chevaliers chantent, en parodiant les litanies des saints : *Sancta Agnese, ora pro nobis! sancta Cumana, ora pro nobis! sancta Beatrix, ora pro nobis! sancta Cunizza, ora pro nobis* (1)! *Sofia adorata, ora pro nobis! Gratiosa pudica, ora pro nobis! Severa Zamponia, ora pro nobis!*... pendant ce temps, Sordello, tenant sous le bras le poète de Marseille, le promène autour de la place, et lui fait connaître les nobles personnages qui siégent sur les gradins. Ce sont surtout les femmes qu'il raconte au rimeur provençal, et celui-ci profitera peut-être de ces indiscrétions pour enrichir quelque roman d'amour, quelque gente chronique. Suivons-les un moment. Les voilà devant Ecelino-le-Moine; écoutons :

« La dame, encore jolie, que vous voyez à son côté, est la mère de Cunizza, cet ange que j'aime et je prie, la mère de Sofia, d'Imia et des deux Palma. C'est la dernière femme du noble seigneur de Bassano, Romano, Onara et autres lieux; femme pudique et vertueuse, s'il en est une dans cette vaste enceinte : elle sait lire aux astres, et sa science l'a mise en grande réputation. On dit que cette science, elle la tient du démon, qui, une certaine nuit, il y a vingt ans, la visita pendant qu'elle dormait à côté de son époux, et la rendit mère de ce jeune Albéric, qui commande là-bas les chevaliers dépendans des terres Ecelines. Elle a tiré l'horoscope de son fils, et malheur, malheur à la marche de Trévise et à tout le pays environnant si, en effet, elle a prédit juste! Ce matin, comme je la

(1) Voir Filiasi, *Mémoires historiques*.

saluais : « Sordello, m'a-t-elle dit, il y a du sang sous les fleurs « qui vont être effeuillées ! Dieu garde cette folle jeunesse ! » Qu'arrivera-t-il ? je ne saurais le prévoir ; mais j'ai un poignard pour vous défendre et une épée qu'il faudra manger jusqu'à la poignée pour arriver à nos poitrines !

« Avant d'épouser Adélaïde, Ecelino-le-Moine avait eu trois femmes : Agnès, fille du marquis d'Este ; Speronella, fille de Dalesmanno ; et cette Cécilia, femme de cinquante-cinq ans, que vous voyez, toujours majestueuse et belle, jouer avec un des enfans de sa fille Agnès de Guidotti, une des héroïnes de cette curie. Agnès d'Este mourut en couche, Speronella vécut long-temps, et son histoire est assez curieuse pour que je vous la raconte. Elle a rempli notre Italie du bruit de ses aventures ; et si l'on ne la cite pas aujourd'hui comme une des femmes vertueuses de la marche, son nom est encore synonyme de grace, d'esprit et de beauté. Ceux qui l'ont connue assurent que la dame Zamponia, cette déesse qui commande les femmes assiégées, ressemble beaucoup à sa mère. Je ne saurais vous faire un portrait plus charmant de Speronella.

« Elle avait quatorze ans quand le comte Pagano, vicaire, à Padoue, de l'empereur Frédéric Ier, l'enleva à sa mère Mabilia, et l'enferma dans son château de Pendice. Ce Pagano était un tyran aussi détesté du peuple que de la noblesse. Dalesmannino, le frère de Speronella, était pourtant de ses amis. Quelle amitié résisterait à un indigne rapt ! Dalesmannino souleva tous les seigneurs de Padoue contre Pagano, et tous ceux de la marche de Trévise contre les vicaires de l'empereur. Le jour de la fête des fleurs, le 25 de juin, pendant les jeux accoutumés, peuples et chevaliers s'insurgèrent ; et Vicence, Trévise, Vérone et Padoue recouvrèrent leur liberté ancienne que leur avait ravie l'Allemagne. Pagano, assiégé dans le château de Pendice, où il s'était réfugié, se vit obligé de se rendre, et Speronella fut délivrée. Le comte l'avait épousée pendant sa captivité, on l'a dit du moins. Libre, elle fut donnée en mariage à Pietro da Zaussano. Il paraît qu'elle aima peu ce chevalier, ou qu'ambitieuse d'un rang plus élevé que celui auquel elle était montée par ce mariage, elle désira un autre époux. Après trois ans de séjour à Padoue, auprès de Zaussano, elle prit la fuite, alla demander un asile à Ecelino, qui venait de perdre Agnès, et l'é-

pousa. Ce n'est pas tout; je vous vois étonné déjà, comme un homme qui ne connaît guère les mœurs de notre pays; attendez un peu.

« Au bout de quelques années de mariage, années heureuses, quoique la dame se montrât assez fidèle à son humeur inconstante, Ecelino fit un petit voyage à Monselice, où Olderic di Fontana lui donna, dans son château, une hospitalité honorable et tout amicale. Selon l'usage, Olderic conduisit son hôte au bain, et se baigna avec lui. De retour à Bassano, Ecelino raconta à sa femme la splendide réception qu'il avait eue à Monselice : il lui peignit de couleurs si séduisantes la libéralité, la noblesse, la beauté d'Olderic, qui était un jeune homme bien fait, aimable, d'une carnation blanche et fraîche, ce qu'il avait remarqué pendant le bain, que Speronella en devint éperduement amoureuse. Elle ne combattit pas long-temps cette passion, comme vous pouvez croire; et bientôt elle envoya à Fontana un messager, porteur d'une lettre qui demandait à ce jeune homme une entrevue. Le lieu pris et le temps, Speronella abandonna Ecelino et se mit sous la protection du châtelain de Monselice, qui l'épousa. Ecelino ne fit aucune tentative pour reconquérir sa femme; il chercha des consolations dans un autre hymen, et vous verrez tout à l'heure comme il réussit. Je ne vous parlerai ni de Giacopino de Carrare, ni de Traversario, qui furent aussi les maris de Speronella. Je vous en ai dit assez sur Speronella pour vous donner une juste idée du caractère et des mœurs de cette femme, qui mourut, il y a quinze ans, la veille de Noël, désolée sans doute de n'avoir pas eu le temps de célébrer ses noces pour la septième fois.

« Vous venez de voir Ecelino cherchant une femme pour remplacer dans son cœur Speronella, et pour se fortifier, comme possesseur de terres et de châteaux, de quelque grande alliance nouvelle; voici ce que la fortune lui présenta. Manfredo, comte de Baone et d'Abano, venait de mourir : il laissait une fille unique, cette Cecilia que vous voyez là-haut passant sa longue et blanche main dans les cheveux blonds du petit Giovanni. Un certain Spinabello da Xendries était le tuteur de Cecilia; il la proposa à Tiso da Campo Sampiero, pour son fils Gerardo. Tiso ne voulut rien conclure sans consulter Ecelino-le-Balbo, père du moine. Ecelino trouva la fille et la dot convenables, mais pour un autre que Ge-

rardo. Il la fit enlever par des soldats, qui l'amenèrent à Bassano, où son mariage avec le jeune Ecelino fut bientôt célébré. Quelle fut la fureur des Campo Sampiero, je n'ai pas besoin de vous le dire : ils n'étaient pas en mesure de se venger d'un affront aussi cruel, leur haine sut attendre. Un jour que Cecilia, bien accompagnée, parcourait le Padouan pour visiter ses propriétés, Gerardo da Campo Sampiero la rencontra à Saint-André del Musone. Il lui fit un honorable accueil, la conduisit à une de ses maisons, sous prétexte de lui offrir une collation ; et, sans égard pour la parenté qui l'unissait à Cecilia, car elle était sa tante, le fougueux jeune homme l'emmena dans un appartement écarté, où, malgré ses cris, il lui fit violence. Puis il la renvoya en ajoutant l'insulte et l'ironie à l'outrage.

« Cecilia, éplorée, retourna à Bassano et conta à son mari l'événement dont elle avait été victime. Ecelino, furieux, jura qu'il aurait raison de Gerardo; mais d'abord il répudia sa femme, qui alla se remettre sous la garde de Spinabello. Cette répudiation était peu juste; elle intéressa beaucoup de familles au sort de Cecilia, qui bientôt reçut la main d'un noble et puissant Vénitien, nommé Giacomo Ziani... (1). Adélaïde succéda à Cecilia dans les affections d'Ecelino, et... »

Sordello en était là de son récit, lorsqu'une rumeur mêlée de cris furieux et d'imprécations s'éleva autour du Château de l'Honneur, et dans l'assemblée qui assistait aux jeux.

Que s'est-il donc passé? Qui a pu jeter l'effroi dans cette fête? Pourquoi, au lieu d'innocentes masses de violettes, de lis et de roses, voit-on aux mains de tous ces jeunes chevaliers des épées étincelantes, des dagues qui provoquent ou défendent? Une offense a été faite aux dames, qui, trois fois déjà, ont repoussé l'assaut donné à la forteresse; des injures menaçantes ont été dites par les Padouans aux Vénitiens. Quelle offense? quelles injures? Les voici.

Un cavalier du *caroldo* de Venise, — c'est ainsi que les Vénitiens ont appelé leur quadrille, — le chef de la troupe, Tradonico, qui

(1) M. Sismonde Sismondi, qui a consacré dans la *Biographie* des articles aux Ecelini, a oublié les femmes de cette maison.

devrait être sage et se rappeler les exhortations du doge et du patriarche; Tradonico, qui porte sur la tête, en guise de casque, la superbe couronne des rois de Bizance, que Venise a prise au sac de Constantinople (1); Tradonico est un jeune fou. L'exemple de Jacopo da San Andrea, le fils de Speronella, l'a perdu. Il a vu ce magnifique insensé se chauffer avec des fagots de bois de canelle, et faire sur la lagune (2), avec des pièces d'or, des ricochets à la surface de l'eau; et ces extravagances, qui, pour Saint-André, finiront par la pauvreté, lui ont tourné la tête. Il ne se plaît qu'aux démonstrations vaniteuses d'un luxe ridicule; pour avoir le droit de porter la couronne bizantine, que le trésor public de Venise garde comme un trophée et une ressource, il a déposé une masse d'or dix fois plus pesante. Dans toutes les occasions, il se plaît à verser l'or autour de lui. Ici, il a voulu satisfaire sa passion favorite.

Tradonico a peu d'estime pour les femmes; c'est un libertin effronté, et s'il a quelques-unes des vertus d'un chevalier, ce n'est que les armes à la main. Venise et les villes voisines lui ont vendu plus d'un cœur de jeune fille, et il croit qu'il n'est pas une femme qui puisse résister à l'appât de l'or. Un jeu qui commence et ne doit finir que dans huit jours, l'ennuie; cette guerre à l'eau de rose le fatigue; il n'aime pas ce fade échange de jolis propos, de fleurs et de devises, qui se fait depuis trois longues heures; il n'a pas assez de grace dans l'esprit, assez de spontanéité dans la réplique, assez de délicatesse dans la parole pour lutter avec les vives amazones qu'il combat, et le voilà qui s'écrie : « Elles ne veulent pas se rendre; eh bien! je sais le moyen de faire ouvrir les portes! » et au même moment il jette dans le château une pluie de pièces d'or :

« A toi, vertueuse Béatrice! A toi, Zilia aux joues vermeilles! A toi, la veuve d'Enrico d'Egna, belle prude qui ne te donneras qu'à la richesse de quelque chevalier, bientôt trompé par sa femme! Rendez-vous, Tradonico vous achète.... Est-ce assez?... Voulez-vous encore quelques livres de monnaies grecques ou de sequins?... »

(1) Filiasi, chap. xxxvi.
(2) Verci, *Storia de la marca trevigiana.*

Vous comprenez ce que ces insolentes paroles ont dû produire d'effet. « Outrage! lâcheté! » ont aussitôt crié les femmes.

« Ma main, mon cœur à qui me vengera de cet infame Vénitien! » dit, la pâleur au front, Sofia d'Egna.

Aussitôt dix épées sont tirées. Les Padouans, qui combattent à gauche des Vénitiens, attaquent Tradonico, que sa troupe entoure. Le commandant de la phalange de Ferrare, Salinguerra, qui aime Sofia et a entendu l'insultante apostrophe de Tradonico, court à lui, se fait jour à travers les poignards et les épées, et, le saisissant à la gorge, va le percer d'un coup mortel; mais le porte-bannière de Venise, qui est à côté de son ami, relève l'arme de Salinguerra, le repousse avec la hampe de l'étendard de l'Évangéliste, couvre de son corps Tradonico, et défie ensemble ou séparément tous les agresseurs qu'il a devant lui. Des haines de factions et de familles se réveillent dans tous les cœurs. Padoue, qui déteste Venise, l'injurie, se rue furieuse et méprisante sur le *caroldo*, que les Ferrarais poussent aussi par la droite. Venise se défend vaillamment; elle défend surtout son étendard que Padoue veut conquérir. Le jeune *alfiere* (1) à qui le doge a confié cette relique, lutte contre plusieurs assaillans; mais l'étendard est déchiré, et les Padouans décorent leurs bannières des lambeaux de ce drapeau précieux.

Tout cela s'est passé en quelques minutes. Aussitôt que, des gradins qui entourent la place, on a aperçu et le mouvement de Tradonico et l'attaque des Padouans, les anciens de Trévise, les recteurs de la curie, les prélats invités à la fête, se sont précipités dans l'arène pour séparer les combattans; le peuple a fui de peur de se trouver mêlé à un combat qui peut devenir terrible; les femmes épouvantées ont crié : « Grace! merci! épargnez le sang de nos fils, de nos frères! » Et Adélaïde, se couvrant la figure de son voile, a dit : « Je savais que cette journée aurait un terrible dénouement! »

Cependant, Ecelino, Marino Zeno, le podestat révéré de Vicence, et Paul de Sermedaula, parviennent à séparer les troupes qui se chargeaient avec acharnement. Les physiciens accourus pansent

(1) Porte-enseigne.

quelques larges blessures, dont aucune heureusement ne sera mortelle. Les trompettes sonnent, et, au milieu du tumulte, un homme à cheval harangue les étrangers que Trévise a reçus :

« L'hospitalité a été méconnue par des imprudens; l'épée a été tirée dans une fête pour venger l'honneur de femmes insultées; Trévise a vu sa paix troublée!... Nous, podestat de cette cité, ordonnons qu'à l'instant même tout ce qui n'est pas Trévisian franchira la porte de la ville et quittera le territoire sur lequel nous avons empire. »

Le lendemain de cette journée funeste, Trévise indignée prit la résolution de punir les Vénitiens de la conduite de Tradonico et de ses adhérens. De son côté, Padoue, chez qui la haine pour Venise était une ancienne habitude et comme un besoin, décida que toutes les relations de commerce entre les deux peuples seraient interrompues. Elle arma tous ceux de ses enfans qui pouvaient prendre part à une guerre, fit un cordon de troupes sur ses frontières pour empêcher qu'aucun des états voisins, alliés des Vénitiens, ne pût porter des vivres à la république. Ecelino-le-Moine s'unit aux seigneurs de Canino et de Collato, et engagea plusieurs châtelains du Frioul à se lier aux Trévisians qui prenaient parti avec Padoue contre la ville des doges. En peu de temps, les seigneurs importans de Trévise et ceux des environs, avec tous leurs vassaux libres, herimans ou esclaves, furent prêts à entrer en campagne. Giovani della Frattina, Volrino di Sbrojavarra, Vivian et son frère Marco di Lorenzago, Francesco di Salvarolo, les deux fils du célèbre Gucelotto, Gabrielle et Federico, comtes de Porzia, les habitans de Meduna et ceux d'Aviano, se rangèrent sous la bannière de Trévise.

De leur côté, les Vénitiens faisaient de grands préparatifs pour repousser l'ennemi qui allait venir en force ravager leur territoire. Le point que le doge Ziani s'appliqua surtout à fortifier, comme le plus important, ce fut Torre della Bebbe. Déjà, au siècle précédent, cette ville, grande, bien peuplée, qui recevait par transit toutes les marchandises allant de la Lombardie dans la Romagne et réciproquement, avait été assaillie par les Padouans, unis aux gens de Ravenne et d'Adria. Le doge Ordelaffo Faliero, accouru au secours de cette cité, une des dépendances précieuses du

duché vénitien (1), avait battu les coalisés. Ziani espérait bien que la coalition nouvelle échouerait aussi devant la Torre, et c'est pour assurer un pareil succès qu'il avait muni la ville et le château de Chioggiotes et de Vénitiens dévoués et courageux, d'armes de toutes espèces et de vivres abondans. Le commandement de ce poste fut confié à la valeur et à la prudence consommée de Marco Cocano.

Pendant quelque temps, on s'observa, on lutta de ruses, d'intrigues, de surprises, de perfidies; enfin, au mois de septembre, les Trévisians et ceux de Padoue envahirent les campagnes qui avoisinent Chioggia, et y portèrent la désolation. Ils vinrent ensuite s'établir devant la Torre, qu'ils commencèrent à battre avec quatre machines immenses, construites pour cette occasion, et qui d'abord firent un mal considérable à la ville, qu'elles écrasaient de pierres d'un poids énorme. Les Vénitiens firent quelques sorties, où la bande restée sous le commandement de Tradonico obtint des succès irritans pour l'orgueil de l'ennemi. Le siége traînait en longueur; l'assaut, tenté plusieurs fois et toujours repoussé, était la dernière ressource des assiégeans, que l'huile bouillante, la poix chaude et le plomb fondu, jetés en abondance du haut des remparts, ne décourageaient point, bien qu'ils missent beaucoup des leurs hors de combat. On se préparait à battre de nouveau en brèche avec les tarrières aux poutres acérées, quand une tempête s'éleva dans l'Adriatique, tempête horrible qu'apportait le sirocco sur ses ailes enflammées.

Une pluie abondante, inaccoutumée, tomba du ciel et détrempa tellement la terre, que les Padouans et les Trévisians ne pouvaient plus ni marcher ni rester sous leurs tentes envahies par les eaux. Ce n'était rien encore : la mer soulevée sortit de son lit comme une montagne roulante, poussant devant elle avec furie tout ce qu'elle rencontrait, renversant hommes, animaux, chars, machines de guerre, bondissant quand un obstacle se trouvait sur son chemin, le franchissant, s'il était assez fort pour résister, l'écrasant, s'il était trop faible. Sous cette masse liquide que dut deve-

(1) La Torre delle Bebbe était au sud de Venise, près des bouches du Pô, et non loin de Chioggia. Il ne reste plus rien aujourd'hui de cette ville, dont le nom même est à peu près oublié. Le nom de Chiozza a survécu du moins!

nir l'armée? La mer tourna les fortifications de la Torre, et envahit le camp extérieur, où l'on chantait piteusement les prières des mourans. Quand le flot se retira pour ne plus revenir, quand l'Adriatique n'eut plus laissé que deux ou trois pieds d'eau sur le sol de la côte, alors on se chercha, on s'appela, on se compta; que de morts! que de courages abattus!

Dieu va les aider au moins; il inspirera la pitié à Chioggia, à Venise, à la Bebbe! Point; Dieu s'est déclaré contre Padoue et ses alliés; et voilà que, sur cet étang qui élargit à l'ouest la surface du golfe, la flottille vénitienne, les petits navires chioggiotes, luttant contre le vent du sud-est, arrivent au camp détruit, et combattent, sans grace ni merci, leurs ennemis, contraints bientôt de se rendre.

Quelle joie pour Venise! Quelle douleur pour Trévise et Padoue! Bagages, machines, tentes orgueilleuses, deux mille chars, quantité de chevaux et de bœufs, armes superbes, quatre cents prisonniers, parmi lesquels on montre avec orgueil quatre gonfaloniers, et Guillaume de Peraga, *le gonfalonier des gonfaloniers!* tel est le butin du vainqueur. On charge tout cela sur les vaisseaux de la république, et la place Saint-Marc reçoit bientôt les prisonniers humiliés, que le peuple accueille avec des huées ironiques.

Cependant la paix n'est pas faite; toute l'armée de Trévise n'a pas donné, une portion seulement était arrivée pour se joindre aux Padouans, et l'autre, réservée pour une attaque sur un point des côtes de la lagune, est en route. S'en retournera-t-elle? Viendra-t-elle recommencer le siége?... Bien du sang a coulé déjà pour une misérable querelle! Mais Venise n'est pas désaltérée encore, et Padoue a trop besoin de vengeance pour descendre à demander la paix. Wolfchero, patriarche d'Aquilée, saint homme, puissant devant Dieu et devant tous les peuples de la Haute-Italie, propose au doge Ziani sa médiation que les Padouans ont acceptée. Venise consent à traiter avec sa rivale, et voici ce que le patriarche obtient : « Vingt-cinq des jeunes cavaliers de Padoue, qui, à la curie de Trévise se sont rués sur l'étendard de Saint-Marc, seront envoyés à Venise et livrés à la discrétion du doge. » La condition est dure; mais comment résister? A cette condition d'ailleurs, Padoue recouvrera sa liberté, son état de nation; elle consent!

Les enfans nobles de Padoue arrivent, et Ziani leur dit : « Vous m'appartenez; confessez-vous donc, car vous allez mourir! »

Mourir si jeunes, mourir sans combattre, mourir par la main du bourreau! Ziani sera-t-il assez cruel pour vouloir cela? Les chevaliers se sont confessés dans l'église de Saint-Marc; on leur a donné la robe ignoble du criminel; à chacun d'eux on a mis dans la main un cierge allumé; puis, en procession, Venise tout entière, Venise folle de haine, les accompagne jusqu'à la rive du quai où Ziani les fait entrer dans la galère ducale.

— Au large, patron! Ramez, nageurs vénitiens! Alfiere qu'on a insulté, déploie sur la poupe de la galère les restes de ta bannière que le Padouan osa déchirer!

Le navire s'éloigne et vogue silencieusement sur la lagune. — Lève rames! crie le doge, quand il est assez loin du port. — Vous êtes prêts à mourir? — Oui, prêts, répondent froidement les vingt-cinq condamnés. — Vous voyez à quel genre de mort vous êtes destinés? — Oui, l'eau pour nous; et pour toi, barbare, les feux de l'enfer! Dieu exaucera notre dernier vœu. — Qu'on les attache deux à deux, et que les monstres de la mer les dévorent.

Des soldats exécutent aussitôt l'ordre du doge, et déjà deux des Padouans tenus en l'air par quatre hommes, sur le bord de la galère, sont au moment de périr.

— C'est bien, dit Ziani, Venise est satisfaite. Vous êtes de braves enfans, et je ne veux pas que Padoue ait à pleurer sur vous. Nul de vous n'a eu peur; le courage a racheté la vie. Saint Marc vous pardonne l'offense faite à son image sacrée.

Les Padouans sont alors ramenés à terre, hébergés par le doge, et embrassés en signe de paix par la cohorte de Tradonico.

Il fallait pourtant qu'un signe de vasselage fût imposé à Padoue par Ziani; la paix ne pouvait pas être tout-à-fait gratuite. Le doge se montra généreux jusqu'au bout. Chioggia payait depuis longtemps, au chef de la république, un tribut annuel, consistant en quelques poules blanches que chaque famille donnait à certains jours. Ce tribut avait été imposé à titre de punition, pour une révolte de la ville feudataire contre la métropole (1). La journée du

(1) Chronique de Dandolo.

20 octobre 1214 avait été glorieuse pour les Chioggiotes; c'est aussi en grande partie à leurs efforts qu'avait été due la longue résistanée de Torre delle Bebbe, et il était juste que Venise récompensât, puisqu'elle avait su punir. Ziani fit publier, à son de trompe, qu'il exemptait Chioggia de sa redevance (1); en même temps, il fit annoncer que Padoue prenait à titre onéreux le fief des poules blanches, à perpétuité; et que dix-huit poules aux plumes immaculées lui seraient apportées chaque année, le jour anniversaire de la bataille de la Torre, par des envoyés nobles Padouans.

Ainsi finit la guerre allumée dans une fête... Pourquoi des poules blanches plutôt que des poules noires? Pourquoi des poules plutôt que de l'or ou des otages? L'histoire ne le dit point. Il y a encore en Italie des couvens qui reçoivent des poules en redevance, comme les moines de Fondi recevaient de belles anguilles du lac; je ne crois pas qu'ils se mettent en peine de la couleur des plumes. Que les poules soient grasses, tendres, — ce qui est rare pour la volaille élevée par les Italiens, — c'est, je pense, tout ce qu'ils exigent.

Quand Rome, Venise, Naples, et quelques autres villes où l'on a conservé les bruyantes traditions du carnaval, se battent, aux jours gras, avec des *confetti*, elles ne se rappellent probablement pas qu'au XIIe et au XIIIe siècle, l'Italie avait des fêtes galantes où l'on faisait des siéges avec des fruits et des fleurs, où l'on dépensait en quelques heures plus d'or que Venise n'en gagne maintenant en une année... Au reste, plût à Dieu que de tous les souvenirs de son histoire, l'Italie n'eût perdu que celui du *Castello dell' Onestà!*

A. JAL.

(1) Les historiens anciens de Venise regardent comme un fait très important cette générosité du doge.

MUSÉE ESPAGNOL

A PARIS.

DEUXIÈME ARTICLE

Des maîtres des trois écoles espagnoles sont représentés au nouveau musée dont nous avons signalé la fondation. Ces trois écoles qui sont, comme chacun sait, l'école andalouse ou de Séville, l'école de Madrid et l'école de Valence, ont quelques liens entre elles qu'expliquent l'influence d'un même gouvernement et celle d'un même climat, quelque affinité avec l'Italie, selon les temps et les vicissitudes de certains maîtres, mais elles se distinguent surtout par des différences bien tranchées, qui constituent leur propre originalité.

Nous avons pensé qu'une classification des tableaux du musée espagnol, réglée d'après les écoles des différens maîtres auxquels ces tableaux appartiennent, se rattacherait peut-être au sens de notre premier article. Nous essaierons ici d'un travail que compléteront ou que referont d'excellens esprits, appelés bientôt à donner leur opinion sur le même sujet. Dans deux mois, quand les portes du Louvre se seront ouvertes à leur savante curiosité, ils ne nous auront laissé pour prix de notre zèle, que le regret de ne les avoir pas attendus.

L'école andalouse, la seule dont il sera question dans ces pages, reconnaît pour son plus ancien maître Jean Sanchez de Castro, qui vivait vers le milieu du XVe siècle.

Le plus habile des disciples de Castro fut Gonzalo de Diaz, décorateur de quelques églises de Séville. Il naquit en 1498. Ce Diaz fut à son tour le maître de Bartolomé de Mesa, et de Alexo Fernandez. Le premier dora le fameux tenebrario de Séville, le second donna des leçons à Pedro de Cordoba, créateur de l'école d'où sont sortis les peintres de Lucena et de Jaen.

Rentré à Séville au commencement du XVI[e] siècle, Alexo Fernandez dora et peignit le maître-autel de la cathédrale; la cathédrale de Séville! ce monument éternel, aussi célèbre que l'Espagne entière, connu dans le monde comme le Panthéon, sur les murs et aux voûtes duquel il a été laissé par chaque siècle, chaque quart de siècle, par chaque école, chaque peintre, par chaque roi, chaque reine, par chaque prince, par chaque chrétien illustre, des marques de magnificence, ex-voto du génie, de la piété splendide, de la galanterie sainte, de la charité opulente. La cathédrale de Séville a plusieurs histoires comme les villes célèbres et les grands empires. Céan de Bermudez en a écrit une fort estimée; malheureusement elle est plus rare encore, en Espagne même, que son *Histoire des Peintres*, dont il n'existe pas six exemplaires à Paris, la ville la plus pauvre, il est vrai, en ouvrages étrangers.

Diego de la Barreda fut le maître de Louis de Vargas, qui rapporta à Séville les traditions et le goût de l'école florentine. Sous la direction nouvelle imprimée par cet artiste aux études de son pays, se formèrent huit élèves parmi lesquels brillèrent plusieurs maîtres. Au nombre des anneaux de cette précieuse chaîne généalogique de peintres, se rattachent, de demi-siècle en demi-siècle, presque sans interruption, Luis Fernandez, Las Roélas, le célèbre Francisco Zurbaran, honneur de notre nouveau musée, Andres Ruis de Sarabia, mort à Lima, le chartreux don Francisco Galeas, homme de haute intelligence et de sainteté; Francisco de Herrera el Viejo, né en 1576, peintre sauvage, sans flexibilité dans le pinceau, mais hardi jusqu'à la témérité dans son art comme dans ses mœurs, souillées d'une accusation révoltante. Son naïf biographe dit avec une candeur charmante : « Se exercitó alguna « vez en grabar en bronce, y esta operacion pudo haberle indu- « cido à caer en el delito de monedero falso que se le imputó (1). »

(1) Diccionario historico de Las mas ilustres profesores de las bellas artes en España, por don Juan Agustin Bermudes. Deuxième vol. page 276.

« Il s'exerça parfois à graver sur bronze, et ce travail a pu le con-
« duire à commettre le délit de faux monnayeur qui lui a été imputé. «
Son nom est au bas de plusieurs tableaux acquis au musée espagnol. Herrera el Viejo donne la main à son frère Bartolomé de Herrera, qui a besoin de cet appui comme tous les frères des hommes illustres; à Francisco Pacheco, beau-père et maître de Diego Velasquez de Silva, Pacheco auteur d'un traité de la peinture, homme savant, mais glacial. Ayant peint un Christ où se retrouvaient ses défauts de coloriste, un de ses élèves écrivit au pied du tableau, cette spirituelle épigramme.

¿ Quien os puso asi, Señor,
Tan desabrido y tan seco?
Vos me direis que el amor,
Mas yo digo que Pacheco.

(Qui vous a fait ainsi, Seigneur, si ennuyé et si sec? Vous me direz que c'est l'amour pour l'humanité; moi je vous dis que c'est Pacheco.)

Pacheco touche à Agustin del Castillo et à Juan del Castillo, son frère, dont le titre de gloire est d'avoir compté parmi ses élèves l'immortel Bartolomé Esteban Murillo.

Une ère est à distinguer dans l'histoire de la peinture andalouse, c'est le milieu du XVI[e] siècle. L'école parvient alors à son plus haut degré de perfection dans l'exécution des vêtemens et des draperies, grace à l'impulsion que viennent lui donner Pedro de Campaña et son compatriote Francisco Frutet, tous deux Flamands.

Hernando Sturmio, Pedro de Villegas Marmolejo, Luis de Moralès el Divino (ainsi nommé parce qu'il traitait des sujets saints, et non parce qu'il peignit divinement), Vasco Prereyra, Juan et Diego de Saliedo, frères; Fray Diego del Salto, Vasquez, Antonio Montredano et les peintres rappelés plus haut avaient sans doute une intelligence parfaite de l'anatomie; ils dessinaient avec une grande correction; leurs figures étaient riches d'animation, de mouvement et d'expression; mais à ces qualités principales ils ne joignaient pas toujours celles de la noblesse et de la vigueur. Ce furent les deux Flamands Campaña et Frutet qui achevèrent de les former. Il est inutile de dire, en terminant cet inventaire si abrégé des grands noms de l'école andalouse, que Zurbaran et Murillo, peintres accomplis à tous les titres, ne durent rien à Frutet et à Campaña.

Après avoir essayé d'indiquer les masses principales de cet arbre généalogique si colossal et si feuillé à la fois de l'école andalouse, nous allons tenter de saisir les quelques rameaux que la tempête d'une révolution a mis à notre portée. De l'école, nous passons aux hommes, et particulièrement à ceux dont les œuvres sont à tout jamais le patrimoine inaliénable de la France.

Alonzo Cano, un des hôtes royaux du musée espagnol, ouvrira la marche.

Alonzo Cano, peintre, sculpteur et architecte, naquit à Grenade, le 19 mars 1601. Son père lui enseigna l'architecture, et il étudia plus tard la sculpture, sous Juan Martiez Montañez, son compatriote, et la peinture, sous Francisco Pacheco. Mais ses meilleurs guides furent les beaux bustes grecs qui étaient alors à Séville, dans le palais du duc d'Alcala. On voit de lui, dans cette ville, cinq maîtres-autels de son premier temps. Il les embellit de son triple talent de peintre, de sculpteur et d'architecte. Déjà en 1628, Alonzo Cano surpassait ses maîtres et il effrayait ses rivaux quand il ne répondait pas par des coups d'épée à leurs prétentions de l'égaler, témoin le peintre Sébastien Llano de Valdès, avec lequel il se battit et qu'il blessa fort dangereusement. Obligé de quitter Séville à la suite de ce malheureux duel, il alla à Madrid où il se lia d'amitié avec Diego Velasquez, alors de retour d'Italie et favori du comte Olivarez. Quelques travaux marquèrent la résidence de Cano dans la capitale, entre autres ses grandes peintures pour le couvent de Saint-Giles, et l'arc triomphal élevé à la porte du Guadalaxara, lors de l'entrée de Marie d'Autriche, seconde épouse du roi.

En 1643, Alonzo Cano se rendit de Madrid à Tolède, et ce fut vers ce temps et dans cette ville, qu'il fut accusé d'avoir assassiné sa femme. Nous avons dit dans notre premier article sur le musée espagnol, comment Cano subit la question, à l'exception du bras droit, grace aux bontés de son souverain. Si le fait n'est nullement contesté en Espagne, il est du devoir de l'historien d'avertir qu'il ne s'appuie sur aucune preuve. Palomino seul le cite en l'accompagnant d'une foule d'accessoires dignes de son imagination trop poétique. Le merveilleux ne cédant jamais la place à la vérité, Cano aura été réellement torturé malgré les démentis passés et futurs des biographes. S'il eût cependant tué sa femme en 1643,

comment aurait-il été nommé, en 1647, majordome de la confrérie de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs? Repentant peut-être de fautes moins graves, il voulut, quelques années après, être ordonné prêtre; pieuse demande à laquelle le chapitre de Grenade accéda avec orgueil. Mais le noviciat étant consommé, le moment étant venu de renoncer au monde, Alonzo Cano, capricieux autant que bon chrétien, recula devant la gravité de sa première détermination. Le chapitre de Grenade tint bon; il y avait déjà scandale. Enfin le roi décida Alonzo Cano, et le grand peintre fut fait chanoine, ordonné sous-diacre et payé, clause à laquelle il tenait le plus, de tous les arrérages échus de sa prébende, qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée le 5 octobre 1667.

Quoique doué, au fond, d'un caractère plein d'humanité, Cano poussa l'originalité jusqu'à l'extravagance. Sa haine pour les pères du Saint-Tribunal ne se déguisa jamais. Irrité contre un d'eux, dont il n'avait pas assez obtenu d'argent ou peut-être d'éloges pour un tableau représentant *Saint Antoine*, il en déchira la toile, et le chef-d'œuvre fut détruit. A son lit de mort, prié, par son confesseur, de jeter les yeux sur le crucifix que celui-ci lui tendait, Alonzo Cano répondit : « Mon père, il est trop mal exécuté pour que je l'embrasse. Passez-moi le mien, je vous prie (1). »

Les plus forts critiques de l'Espagne s'accordent à dire qu'Alonzo Cano fut un de leurs meilleurs artistes. Nul, à leurs yeux, ne l'a égalé dans la rigoureuse exactitude du dessin, et ne l'a surpassé, soit dans le coloris, soit dans la simplicité de la composition (*en la sencillez de la composicion*); il disposa les draperies avec un art somptueux, et il excella surtout dans le fini des extrémités. Ses pieds et ses mains sont irréprochables. Comme il n'exécutait rien avant d'avoir arrêté sa pensée, peu d'artistes ont laissé autant de dessins que lui; la plupart sont à la plume et coloriés en gris.

On cite parmi les meilleurs élèves d'Alonzo Cano, dans la peinture, Alonzo de Mesa, Miguel-Geronimo Cieza, Sébastien de Herrera Barnuevo, Pedro-Atanasio Bocanegro, Ambrosio Martinez, Sebastien Gomez y don Juan Niño de Guevara; et en sculpture, Pedro de Mena y Josef de Mora. Dans les principales villes d'Es-

(1) Y el no querer mirar el crucifixo que le presentaba el sacerdote quando le estaba auxiliando para morir, por estar mal executado. Cean Bermudez. Art. Cano. 1 v. p. 225.

pagne, et dans presque toutes les cathédrales de ce royaume, on trouve des tableaux d'Alonzo Cano. Il eut la fécondité luxuriante de Rubens, qui ne dessina jamais comme lui.

Le tableau de *la Virgen y el Niño* (la Vierge et l'Enfant) d'Alonzo Cano ne manquera pas, si le beau a encore quelque prix aujourd'hui, de faire naître des doutes sérieux dans l'esprit de ceux qui, dans leur intolérante admiration pour les écoles italiennes, et particulièrement pour l'école florentine, refusent à l'école espagnole l'emploi et même la connaissance de l'idéal. Respectueux envers l'Italie, nous désirerions, en lui abandonnant ce mérite dénié à l'Espagne, n'avoir pas à dire, même avec le peu d'importance attachée à notre opinion, que l'idéal nous semble de la famille du fantastique. Comme il échappe à la ressemblance exacte avec les choses de la terre, il ne relève pas, à la rigueur, du jugement des hommes. Dès-lors il échappe à notre contrôle; ses formes, sa couleur, bravent toute critique. L'idéal n'est ni bien ni mal; il est l'idéal. Molière, qui eut le tort de ne pas être idéal, et Hoffmann, qui eut raison de l'être beaucoup, ne se soumettent pas à une règle commune de juridiction. En écrivant pour être compris, en peignant des mœurs pour être loué de la justesse de son coup d'œil, en moralisant, afin d'être placé au rang des penseurs, Molière se condamne à être accepté ou repoussé comme poète, et tout à la fois comme observateur et comme philosophe; il court les risques de chacune de ses prétentions; mais quel risque court Hoffmann, écrivant au hasard, n'observant jamais, s'enveloppant de fumée, ne pensant qu'à sa pipe ou à sa bouteille de bière? Nous ne critiquons pas ici les genres, mais nous les définissons, afin d'éclaircir à nos propres yeux, non à ceux du lecteur, les devoirs et les droits de chaque genre. On nous dit: « Admirez Michel-Ange dans son *Jugement dernier!* » Nous l'admirons, car nous aimons mieux admirer que discuter; mais soyez assez généreux pour ne pas nous demander compte de notre enthousiasme; n'exigez pas que nous prouvions, la règle et le compas à la main, que nous nous trompons en nous extasiant devant des têtes trois fois trop petites, des corps trois fois trop gros, des lignes de perspective trois fois fausses; ne faites pas que nous nous demandions, en conscience, pourquoi nous applaudissons dans Michel-Ange des erreurs et des absences, non pas seulement de goût,

mais de sens commun, que nous ne souffririons pas, même dans M. Delacroix?

Quoi qu'il en soit, l'idéal, et Michel-Ange l'a prouvé dans son *Jugement dernier*, n'étant pas du ressort de la critique humaine, l'école italienne a le privilége de s'y soustraire, au moins dans sa partie idéale. Être plus beau que la beauté, plus spirituel que l'esprit, plus gracieux que la grace, telle est la prétention d'ailleurs consentie et reçue de l'école florentine; n'être beau que comme la beauté et gracieux que comme la grace, c'est à quoi se réduit l'orgueil des écoles espagnoles. Ainsi, en dernière analyse, l'école italienne se dit trop sublime pour être jugée, et l'école d'Espagne consent à ne l'être pas assez et appelle l'examen.

Mais pour n'être pas idéale, l'école espagnole n'en admet pas moins la nécessité du choix, la recherche continue du beau à travers ses types réels, l'excellence d'une certaine élévation dans la coupe du visage, dans la dignité de la physionomie, dans la majesté ou la simplicité des poses, et dans la beauté des draperies. Le beau n'est pas seulement avec ce qui n'est pas vrai, contrairement aux traditions de quelques écoles italiennes; il s'allie quelquefois à ce qui est vrai; et Alonzo Cano le prouve.

La *Virgen y el Niño* (la Vierge et l'Enfant) est un tableau simple comme le choix du sujet l'indique; il atteste bien mieux que notre longue argumentation combien les artistes espagnols s'occupaient aussi de relever l'image de la créature sans rompre toute parenté avec la vie réelle. La part de la mère et celle de la femme divine sont faites avec une intelligence profonde dans la tête de la Vierge; exquise de douceur, tendrement colorée, modeste et fière, cette tête incline comme le ferait un rayon venu du ciel. Elle est de la plus belle couleur. L'enfant n'a pas le charme de la mère; il est un peu rouge aux lèvres et aux contours. En général les peintres espagnols ne se sont pas attachés à mettre dans les traits des enfans Jésus cette sainte suavité créée par Raphaël; leur type est beau au lieu d'être angélique, et n'a guère plus de noblesse que celui des infans de Velasquez. On attribue cette vulgarité, moins encore au défaut d'élévation chez les artistes castillans, qu'à certaines habitudes religieuses inhérentes au caractère national. En Espagne, le Christ, par cela seul qu'il est homme, se présente

toujours au peuple comme un être absolu dans ses volontés, avant tout fort, énergique, difficile au pardon, juste, mais sévère, tenant beaucoup de la nature des rois, ou pour parler moins hérétiquement, permettant que les rois lui ressemblent beaucoup. De là le contraste naturellement établi entre l'enfant Jésus et la Vierge, aimée de son côté comme le sont les femmes en Espagne, avec courtoisie, tendresse illimitée, dévouement jusqu'à la mort.

Ces deux manières de considérer et la divinité de la Vierge et celle de son fils sont poétiquement cachées dans une tradition répandue en Espagne. A la veillée, et quand le sarment rit et flambe sous le manteau de la cheminée, on raconte aux enfans qui ne sont pas sages cette légende du bon temps. Le bon temps, c'est toujours l'ancien. Dans ce temps-là donc, un jeune homme avait beaucoup péché; il avait fait tout ce que vous pouvez imaginer, et même davantage. Un jour (il pleuvait sans doute) il entra dans une église, pénétra dans une chapelle, et s'agenouilla devant un tableau d'une *Vierge à l'Enfant*, — peut-être celui d'Alonzo Cano. — Comme il regardait sans amour ni foi cette image, il crut voir couler du sang des stigmates de l'enfant Jésus (1); il regarde mieux; c'était bien du sang. Un prodige suit ce prodige. — Pourquoi perdez-vous ce sang? lui demande la Vierge, sa mère. — A cause de ce pécheur qui a rouvert mes blessures, répond l'enfant.— Inutile de dire que le pécheur fut brisé, qu'il pleura à chaudes larmes et qu'il se repentit; il était Espagnol. — Il faut lui pardonner, mon fils. — Lui pardonner! Jamais! jamais! — Et le pécheur de crier, de se désespérer, de demander pardon. — Vous l'entendez, mon fils, soyez indulgent. — Non, ma mère, point de pitié pour le pécheur. — Alors la divine femme posa son enfant à terre, releva sa robe majestueuse, descendit du tableau, et alla s'agenouiller près du pécheur pour pleurer avec lui. — Maintenant, mon fils, dit-elle, je vous demande son pardon au nom de votre amour pour votre mère. Et Jésus l'enfant pardonna.

N'y a-t-il pas, dans ce fabliau populaire, l'explication de la prédilection des artistes espagnols pour la figure de la Vierge, un peu aux dépens de celle de l'Enfant divin?

(1) Par un anachronisme reçu, les bons peintres espagnols ont presque toujours représenté l'enfant Jésus avec des stigmates. Les mauvais sont plus exacts.

Notre déférence envers l'opinion de tous nous commande de restreindre nos éloges et nos critiques aux termes d'un exposé général, jusqu'au jour où cette opinion souveraine s'exprimera d'elle-même et viendra rendre notre tâche pour ainsi dire légale. On ne verra donc dans notre parole que le sentiment isolé et timide d'un seul; tout au plus le zèle de la bonne volonté. Qu'est-il besoin de le dire? Nous soumettons d'avance notre jugement, faillible à tous les degrés, à l'arrêt suprême du public; il cassera le nôtre, il en est le maître; nous annonçons, nous ne prononçons pas. Se tromper d'ailleurs avec la postérité, car nous sommes la postérité pour les artistes espagnols, n'est-ce pas avoir d'illustres complices?

C'est à cause de ce respect dont nous sommes pénétré que nous réduirons de beaucoup les lignes enthousiastes que nous inspirent les autres ouvrages d'Alonzo Cano. Nous ne parlerons plus que de son tableau connu sous le nom de *l'Ane de Balaam*. La couleur en est ardente, pleine d'éclat, et pourtant pure d'exagération. Elle est fondue comme la teinte du ciel méridional, comme la poésie de Virgile. Abondante et retenue, elle coule dans les limites d'un rigoureux dessin, sans jamais en sentir la contrainte, sans jamais en franchir les bords. C'est de la peinture latine au temps d'Auguste.

Un portrait d'Alonzo Cano, peint par lui-même, attend son cadre au musée espagnol. Le rêche citadin de Grenade ne s'est pas flatté. Il a courageusement reproduit son nez d'aigle, ses yeux rougeâtres, sa figure pointue d'inquisiteur. Posé en homme qui médite, il écoute le bruit que fait à ses oreilles un frélon, emblème de la critique, dont il n'était pas l'ami. Ce membre du jury l'importune. Ah! si je pouvais l'attraper! semble dire sa bouche dédaigneuse, si toutefois elle ne veut exprimer que cela. Le pied est si près de la bouche chez un Andaloux.

Un des rois de l'école de Séville, c'est Murillo. Palomino assure qu'il naquit à Pilas; il est cependant prouvé qu'il fut baptisé à Séville, le lundi 1er janvier de 1618. Jean Castillo fut son maître; il faudrait déplorer le sort de l'élève, si Murillo eût hérité de la couleur la plus sèche des trois écoles, et dont les biographes tiennent à faire honneur à l'école florentine. Ayant heureusement perdu ce guide, Murillo peignit pour la foire de Séville des sujets de fan-

taisie destinés aux colonies d'Amérique. Séville possède trois tableaux faits par Murillo pendant sa misère de jeune homme; notre nouveau musée espagnol en a plusieurs de cette ère, qui caractérise la première de ses trois manières. Quand, à l'âge de vingt-quatre ans, il connut Moya, il s'opéra un changement subit dans son goût, si ce n'est dans son exécution, qui subit plus de trois manières, malgré l'assertion de Palomino et de Cean de Bermudez. Chez lui, les transitions sont encore des manières, et trois manières entraînent au moins deux transitions. Quoi qu'il en soit, Moya aurait eu un imitateur dans Murillo, si un beau jour Moya n'eût emporté avec lui le reste de la conversion. Murillo avait été séduit dans Moya, copiste adroit, par le genre de peinture créé par Van-Dyck. Aller en Angleterre, étudier Van-Dyck fut alors le projet de Murillo; mais Van-Dyck venait de mourir. A défaut, passer en Italie lui souriait beaucoup; mais l'Italie est loin de l'Espagne, et l'on ne comble guère les distances qu'avec de l'or.

Si la misère prête du génie, elle doit quelque chose de plus à ceux qui ont déjà du génie. Voici ce qu'elle inspira à Murillo. Avec les quelques maravédis qui lui restaient, il acheta de la toile, la divisa par petits carrés, et sur chacun d'eux il peignit un sujet religieux. Une belle ame de marchand, — il s'en trouve quelquefois,— lui acheta ses toiles enluminées pour les porter aux Grandes-Indes, où l'on portait tout alors. Muni du petit trésor, Murillo veut enfin partir pour l'Italie, terre promise en ce temps-là, comme aujourd'hui, des fidèles de l'art. En passant par Madrid, il y rencontre Velasquez, son compatriote. C'était mieux pour lui que l'Italie. Tout puissant, Velasquez lui ouvre les musées, les temples, les palais. Murillo étudie, peint, se réforme, se développe, et lorsqu'il croit enfin pouvoir marcher seul, il retourne à Séville. Si sa rentrée ne fut pas triomphale, comme il la rêvait, les ouvrages qui marquèrent son retour lui créèrent d'ardens admirateurs, et des admirateurs réfléchis, car ils applaudirent en Murillo la fusion de trois maîtres bien connus, Velasquez, Ribera et Van-Dyck. Cette assimilation constitue la seconde manière de Murillo, transformée peu de temps après en une troisième plus personnelle et définitivement sublime. Il y aurait une erreur profonde à croire que, parce que Murillo traversa plusieurs transformations avant d'atteindre à sa

propre individualité, il fut, jusqu'au jour où il la conquit, un peintre médiocre, un copiste effacé. Murillo fut en tout temps un artiste extraordinaire; ses ressemblances avec Van-Dyck, Velasquez et Ribera est un de ces reproches dont la critique a besoin pour prouver son utilité sur la terre. En 1655, il peignit le *Saint Léandre* et le *Saint Isidore* en habits pontificaux; en 1656, le *Saint Antoine de Padoue*, placé dans la chapelle des fonts de baptême de Séville; en 1665, les quatre tableaux qu'on a vus à Paris; en 1667 et 1763, il orna la salle capitulaire de la cathédrale. On raconte qu'à l'époque où il travaillait à ces embellissemens, il termina une *Conception* pour la coupole du monastère des franciscains. L'ouvrage fini, les moines le critiquent, le désapprouvent, en discutent le prix, et sont sur le point de le refuser. La Vierge avait le nez trop gros, les yeux trop bleus, les joues trop rebondies. « Soit, dit l'artiste; accordez-moi seulement la satisfaction de mettre ma *Conception* à la place qui lui était destinée. » Sur le consentement des moines, le tableau est accroché; on le soulève, il flotte; il paraît alors beau, plus beau à mesure qu'il monte, enfin si ravissant une fois au plafond, que les moines sont en extase devant l'œuvre et devant l'artiste. « Maintenant j'en veux le triple d'argent, dit Murillo, ou bien je rapporterai *la Conception* chez moi. » L'affaire fut arrangée, mais l'artiste était vengé. Murillo composa ensuite le *Saint Pierre*, une autre magnifique *Conception*, l'*Enfant Jésus donnant du pain aux pauvres*, et vingt-trois tableaux pour le couvent des capucins de Séville. Vingt-trois tableaux! Ce poème est passé tout entier en Amérique, où on le retrouvera un jour avec d'autres merveilles de la peinture espagnole au fond de quelque écurie de la république Argentine ou de toute autre république aussi protectrice des beaux-arts. Accablé d'honneurs, ne répondant plus aux demandes, il alla à Cadix pour peindre, dans une chapelle de capucins, *les Fiançailles de sainte Catherine*. C'est là qu'il se blessa à l'angle d'un échafaudage; la contusion le fit beaucoup souffrir, et amena lentement sa mort, qui arriva le 3 avril 1682. Murillo n'était jamais sorti de Séville que pour aller à Madrid.

Au-dessus de la jalousie, Murillo se distingua de ses rivaux, s'il en eut, par une douceur comparable à la suavité de son pinceau. Un poète espagnol a dit de Murillo : « Qu'il peignit son caractère. » Il fonda le style appelé sévilien, continué avec plus ou moins de

bonheur par son école. Murillo excella dans les fleurs et (particularité notable) dans le paysage, genre de peinture peu cultivé en Espagne.

Le tableau de *Jacob*, dont il a été fait mention dans notre premier article, appartient à la deuxième manière de Murillo, au dire des habiles, qui découvrent dans quelques contours une moins grande douceur que dans d'autres parties mieux fondues. Rien n'est prophétique et saint comme cette grande tête de Jacob. Les mains sont étonnantes d'expression; elles pressentent un miracle. La critique nous doit de belles pages sur ce morceau.

Nous avons pareillement cité de la seconde manière de Murillo le *Saint Bonaventure* écrivant, quoique mort, l'ouvrage commencé pendant sa maladie; le *Saint Rodrigue décollé*, peinture où se trouvent étroitement unis l'art et la passion, l'étude et le sentiment; et le *Saint Félix de Cantalicio* ou *l'Enfant aux Pains*, cantique mélancolique puisé aux plus ravissantes inspirations de foi. Devant ce sujet si pieusement traité, tombe l'étrange reproche fait à Murillo, de n'avoir pas senti le charme du beau en peinture.

Il l'a négligé peut-être dans l'*Enfant prodigue*, dans l'intention de se rapprocher de la vérité, trop souvent ennemie du choix. Là, il manque de cet attrait soudain qui arrache un cri à l'admiration avant que la réflexion l'ait ratifiée. On peut accuser le même défaut dans le tableau du *Jeune Moine portant sa croix*.

Mais où Murillo est sans rivaux, où il est supérieur à lui-même, puisque nous voulons parler de sa troisième manière, c'est dans la *Vierge à la Alfaja* (à la ceinture). Il faudrait imaginer une nouvelle langue admirative pour caractériser ce tableau, si l'on avait cette périlleuse prétention. Dessin, coloris, composition, sentiment, tout y est également au-dessus des éloges des hommes. On l'a comparé à Raphaël. Raphaël n'a jamais été plus honoré. Un enfant de cette même famille de chefs-d'œuvre est, sans contredit, la petite Vierge d'une *Conception*, de la troisième manière. Quelle ascension sereine! Quelle prodigieuse amabilité de sourire dans le visage de la Vierge, qu'entourent des anges, beaux comme sont les anges. Ce tableau est la miniature divinisée. C'est bien l'enfant de cette Vierge, celui qui, dans un autre tableau de Murillo, tient une branche d'aubépine, et joue avec un saint Joseph. Il caresse, plus loin, de ses petites mains roses et blanches, la

barbe d'un saint Antoine de Padoue, afin, sans doute, de ne pas rendre jaloux l'un de l'autre ces deux grands saints. Nous comptons sur la science, si variée et si féconde, de la critique française pour parler dignement de *la Vierge à la Alfaja*, de *l'Enfant et le saint Joseph*, et de *l'Enfant et le saint Antoine*.

Fuente de Cantos, en Estramadure, vit naître de parens laboureurs, le 7 novembre 1598, le grand peintre nommé Francisco Zurbaran. Son premier maître fut Jean de Roélas, dans l'atelier duquel il montra un penchant irrésistible à copier des draperies blanches (*con especialidad en los blancos*). Cet entraînement était l'écho lointain de sa vocation. Le peintre des moines y répondait sans savoir encore que sa renommée et sa vie entière ne seraient que le développement de cet instinct d'enfant. Sous ce linceul blanc, délice de ses études, se cachait cette population hâve, triste, macérée, souffrante, décharnée, de moines, de capucins, de carmes, de *Mercenaires* chaussés et déchaussés. Le jour qu'il le souleva, il découvrit au monde, mieux que si les murs de tous les couvens d'Espagne fussent tombés, les noires passions, la brutale piété, la stupidité innocente de tant de créatures étouffées par le cilice et des vœux exagérés. Zurbaran poétisa la douleur et la résignation. Il est le Job de la peinture. Aucun de ses compatriotes n'a réduit son génie à une unité plus dure; et il est douteux qu'il n'y eût pas le parti pris de la pénitence dans l'immobilité lugubre donnée à ses conceptions. Il mourut en 1662.

Nous dirons les principaux ouvrages de Zurbaran qui sont classés, au musée espagnol, dans l'école andalouse. Un *Saint Ferdinand*, couvert de sa cuirasse, tenant dans la main droite une épée, dans la gauche la boule du monde; *la Légende de la Cloche*, exécution habile, expression vraie, mais excessivement commune; *Santa Marina* et *Santa Barbara*, petits tableaux de chevalet qui font pendant l'un à l'autre, et qui sont complètement en dehors de la spécialité austère de Zurbaran. Santa Barbara est la grande dame, la protectrice des riches Castillanes, la confidente des péchés choisis; elle est parée comme un maître-autel de Séville; robe flottante d'or, lamée d'or, guillochée d'or, lourde comme une piastre à la main d'un enfant; elle porte le nez au vent, elle a l'œil dédaigneux, la poitrine bombée, et ne sauve pas tout le monde. Quant à Santa Marina, elle est la sainte des pauvres; son costume est celui

d'une bergère; sa robe n'a ni or ni perles, et ses cheveux sont ramassés sous un chapeau de paille, comme sa blonde sœur, sainte Geneviève de Paris. Mais l'une et l'autre, la grande dame et la bergère, *santa Marina* et *santa Barbara*, jouiront d'un égal crédit aux yeux des admirateurs de la chaude peinture et du beau dessin.

Quatre autres saintes de Zurbaran, mais de grandeur naturelle, permettront d'étudier cet artiste à un point de vue moins triste que celui où il s'est presque exclusivement placé. *Sainte Cécile*, *sainte Ursule*, *sainte Inès* et *sainte Catherine* sont représentées avec les différens attributs que leur donne la légende. A vrai dire, ces saintes ne sont que quatre grandes dames de la cour de Madrid ou de Tolède. Zurbaran les a vêtues bien mondainement pour des bienheureuses; que les moines le lui pardonnent, nous lui pardonnons bien volontiers. On verra dans ces quatre peintures comment Zurbaran, placé à la source des modes de son temps, étant peintre du roi, a réglé les attitudes des femmes de son époque, et combien ces attitudes, alors fort distinguées sans doute, s'éloignent de celles des femmes d'aujourd'hui. Elles portent toutes quatre la poitrine et le reste du buste aussi en avant que la structure humaine le permet. On conçoit qu'il y a une dépression proportionnelle dans la partie opposée, ce qui s'accordait, il faut le croire, avec les idées de beauté du siècle de Zurbaran. Nous possédons en France des philosophes qui décideront la question de prééminence entre les deux manières, pourvu qu'ils ne les acceptent pas toutes les deux.

N'omettons pas un *Moine en prières*, du même maître, et deux autres moines aussi beaux, aussi austères que le premier, et tant d'autres moines encore. Malgré la quantité, Pascal n'eût pas dit, à propos de Zurbaran, qu'on était fâché de trouver plus facilement des moines que des raisons.

Notre seconde course est finie; en la terminant, rendons à la brillante école andalouse Roélas, qui participe, malgré ses qualités, de la première manière de Murillo; Luis de Vargas, copiste peu louable de Raphaël, curieux à étudier comme date, et Antonio Moreno, que nous jugerons mieux quand la poussière, à travers laquelle on aperçoit sa *Sainte Famille*, aura été secouée.

LÉON GOZLAN.

ZINGARELLI.

La musique vient de perdre un de ses patriarches; Zingarelli, l'un des chefs de l'ancienne école italienne, est mort à Naples, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Quelques biographes disent pourtant qu'il était né à Naples le 4 avril 1752, ce qui réduirait la somme de ses années à quatre-vingt-cinq. Nicolo Zingarelli avait à peine sept ans quand son père mourut, ses parens le firent entrer au conservatoire de Loretto; il eut pour maître de composition Fenaroli; Cimarosa, Giordanello, étaient ses compagnons d'études. L'instruction que l'on donnait alors dans les conservatoires de Naples n'était pas suffisante pour former un compositeur. En sortant de cette école, Zingarelli se mit sous la direction de l'abbé Speranza, pour arriver à connaître tous les secrets de la théorie musicale. En 1781, il écrivit *Montezuma* pour le théâtre de Naples; cet opéra, remarquable sous le rapport du travail d'harmonie, était peu mélodieux; Haydn le trouva fort à son goût, mais les Napolitains ne l'applaudirent point.

Zingarelli fut sans doute très flatté de l'approbation de son illustre confrère d'Allemagne; il vit pourtant que le public demandait autre chose que des accords savamment enchaînés; il abandonna le style recherché, et la mélodie qu'il fit entendre dans *Alzinda*, composé à Milan quatre ans après, lui valut son premier succès dramatique. Il fut brillant, et Zingarelli jouit alors de toute la faveur des *dilettanti*. Les entrepreneurs de spectacles des autres villes de l'Italie voulurent l'avoir à leur tour; il écrivit un grand nombre d'opéras, parmi lesquels on distingue : *Ifigenia*, *Pirro*, *Artaserse*, *Apelle e Campaspe*, *Romeo e Giulietta*, *Il Conte di Saldagna*, *Inez de Castro*, *La Secchia rapita*, *Il Ritratto*, plus deux oratorios : *la Distruzione di Gerusalemme*, *il Trionfo di Davide*.

Romeo e Giulietta et *la Distruzione di Gerusalemme* ont été représentés

à Paris. Lorsque Mme Pasta nous a fait entendre *Romeo e Giulietta* sur le théâtre Louvois, la partition de Zingarelli avait été rajeunie au moyen de plusieurs morceaux de Rossini; un quintette de Portogallo y figurait depuis long-temps. Ce *Romeo* était une espèce de pastiche dans lequel brillaient encore au premier rang le duo *Dunque tu m'ami*, la prière, l'air admirable *Ombra adorata*. Pour apprécier dignement cette musique suave et d'une expression tendre et passionnée, il faut l'avoir entendue quand Crescentini et Mme Grassini représentaient Roméo et Juliette sur le théâtre impérial des Tuileries. Rien de ce que nous avons applaudi ne peut approcher de ce prodige d'exécution vocale et dramatique.

En 1789, l'administration de notre Académie royale de Musique appela Zingarelli à Paris, pour écrire un opéra français. Ce maître fit traduire, par Marmontel, *Antigono*, qu'il avait fait représenter à Bologne, trois ans auparavant. Cette partition, revue et augmentée, n'eut aucun succès; *Antigone* fut éloignée de la scène après sa seconde épreuve. Il est vrai qu'à cette époque il était difficile de constater la réussite d'un opéra, de lui fournir la chance d'une revanche; les évènemens politiques étaient d'un intérêt si pressant, ils se succédaient avec tant de rapidité, que le public ne songeait point à s'occuper de musique italienne ou française.

Le bruit du canon de la Bastille effraya Zingarelli, qui se hâta de regagner la frontière. Il composa à huit voix, pour obtenir la place de maître de chapelle du dôme de Milan; il fut élu après un examen de trois jours consécutifs. Les guerres d'Italie le forcèrent à abandonner ce poste; à la mort de Guglielmi, en 1806, le pape le nomma pour remplacer ce maître à la chapelle du Vatican. Depuis cette époque, Zingarelli cessa de composer pour le théâtre, il écrivit encore une infinité de messes, de vêpres, de motets.

En 1811, un *Te Deum* solennel fut chanté dans toutes les églises de l'empire français, à l'occasion de la naissance du fils de Napoléon. L'ordre parti des Tuileries arriva jusqu'à Rome, alors chef-lieu d'un de nos départemens, et convoqua les fidèles de la cité sainte, pour célébrer aussi cet heureux évènement. Les cardinaux, les évêques, les prêtres, les sacristains avaient tout disposé pour la cérémonie; la superbe église de Saint-Pierre était parée, le peuple romain venait au rendez-vous pour entendre le *Te Deum* et prendre part à une fête pompeusement annoncée, et que la musique devait embellir. Au moment de commencer, on s'aperçoit que les chanteurs et les symphonistes manquent à l'appel, ils ne sont point à leur poste, pas même leur chef, le maître de chapelle Nicolo Zingarelli. Le sacré collége fait mander ce compositeur; il arrive, mais on n'est pas plus avancé. Zingarelli se déclare coupable, il dit comme

Nisus : *Me, me adsum qui feci*. Zingarelli ne reconnaît pas le fils de Napoléon pour son souverain, il renie le nouveau roi de Rome, et ne veut pas que l'on chante pour remercier le ciel du cadeau qu'il a fait aux Romains. Zingarelli a mis sous clé sa musique, et congédié les musiciens; sous aucune raison, prétexte, excuse que ce soit, il ne consentira à les convoquer. Le *maestro* réfractaire ne craint point les menaces, il se fera plutôt couper le poing que de prendre le bâton de mesure pour conduire sa troupe et la faire participer à un tel sacrilége.

Napoléon fut instruit de cette incartade singulière, de cette rébellion d'une espèce nouvelle, et Napoléon n'entendait pas raillerie en matière de *Te Deum*. Il affectionnait tant cette hymne, qu'il la faisait chanter même après ses défaites. Sur-le-champ un message secret prescrit au préfet de Rome de faire arrêter Zingarelli, et de l'expédier de brigade en brigade, clos et couvert, dans um fourgon. Ces mesures n'effrayèrent pas du tout notre musicien fanatique; il n'éprouvait aucun remords de conscience; il ne songeait point à demander sa grace, et s'il venait à Paris, c'était pour refuser encore un *Te Deum*, demandé avec tant de persévérance et d'une manière si peu courtoise. Volontiers, Zingarelli se fût laissé brûler vif plutôt que de céder; ce martyre lui eût sur-le-champ donné place parmi les anges qui concertent avec sainte Cécile, sa patrone.

M. de Tournon, le préfet, voyant un homme si déterminé, prêt à entreprendre ce long voyage, sans en redouter les résultats, voulut lui épargner le désagrément d'être escorté par la gendarmerie. Il accepta sa parole de musicien, et le laissa partir par la diligence avec promesse de ne pas s'égarer en chemin. Zingarelli ne mit pas moins d'exactitude à se rendre à Paris, que Régulus n'en avait montré pour aller reprendre ses fers à Carthage. Il arrive sur les bords de la Seine avant l'expiration du délai fixé, se loge sur le boulevart des Italiens, dans la maison n° 7, habitée encore, à cette époque, par son confrère Grétry, et fait savoir à l'empereur qu'il attend ses ordres. On ne lui répond pas. Huit jours après, un envoyé du cardinal Fesch, grand aumônier, vient chez le maître de chapelle et lui remet trois mille francs de la part de Napoléon, pour les dépenses d'un voyage entrepris par son ordre. Deux mois après, l'empereur lui demande une messe solennelle; il l'écrit en dix jours, on l'exécute, le 12 janvier 1812, à la chapelle, et Zingarelli reçoit cinq mille francs de gratification. Il fut chargé de mettre en musique cinq versets choisis dans le *Stabat Mater*. On les exécute au palais de l'Élysée, le vendredi saint, 27 février 1812. Chantés par Crescentini, Lays, Nourrit, et Mmes Branchu et Armand, ils produisent un effet merveilleux. Ladurner

accompagnait les voix sur l'orgue expressif de Grenié. Lorsque le virtuose Crescentini s'avança pour dire le verset *Vidit suum dulcem natum*, il pria l'organiste de lui céder la place, et sut si bien unir le charme de sa voix, son expression ravissante, aux accords de l'instrument, qu'il fit verser des larmes à tout l'auditoire. Le verset fut répété par le sublime chanteur : un signe de l'empereur avait prescrit ce *da capo*. On n'applaudissait pas, mais on pleurait; on était dans l'extase.

Aucune autre requête ne fut adressée à Zingarelli. Ce silence durait depuis plus d'un mois, quand il fit annoncer au cardinal Fesch, avec beaucoup de précautions et par un ami, que les obligations de sa place de maître de chapelle de l'église de Saint-Pierre l'appelaient à Rome, et qu'il désirait savoir, à peu près du moins, quand il lui serait permis de penser à son départ. « Demain, après-demain, aujourd'hui même, si cela lui convient, répondit-on; M. Zingarelli est parfaitement libre; son séjour à Paris est une bonne fortune pour nous, il est vrai, mais S. M. serait fâchée qu'il lui fît négliger ses affaires. »

C'est ainsi que se termina ce voyage, commencé d'une manière qui ne promettait pas de semblables résultats. Zingarelli dirigea sa course vers le Vatican, et ce n'est pas sans plaisir qu'il disait de temps en temps, sur la route : « Je n'ai pourtant pas fait chanter de *Te Deum* pour notre prétendu roi. »

Zingarelli fut ensuite nommé directeur du conservatoire de Naples; parmi les nombreux élèves de ce maître, on compte Mercadante et Bellini. Avec l'insouciance du philosophe et l'imperturbable tranquillité du juste, Zingarelli a terminé une carrière glorieuse, et que de brillans triomphes ont signalée à toutes les époques. Il a écrit dans tous les genres; sa musique sacrée est très estimée; on place au premier rang sa messe funèbre pour les obsèques de Louis de Médicis, ministre des affaires extérieures de Naples, et son fameux *Miserere* à quatre voix sans orchestre. J'ai déjà parlé de ses opéras, je pourrais en citer d'autres encore, tels que *il Bevitor famoso, Clitenuestra*. A son vaste savoir Zingarelli joignait une belle ame; il était vénéré, chéri de tous ceux qui le connaissaient. D'un esprit subtil, sans orgueil, bon ami, protecteur des jeunes gens qui annonçaient d'heureuses dispositions, loyal, prévenant, son caractère généreux ne s'est jamais démenti.

Donizetti s'est empressé d'écrire de la musique pour le service funèbre de l'illustre maître; on pense que l'auteur d'*Anna Bolena* pourrait bien être appelé à lui succéder dans la direction du conservatoire de Naples.

CASTIL-BLAZE..

Critique Littéraire.

OEUVRES COMPLÈTES DE GEORGE SAND.

Leone Leoni, le Secrétaire intime (1).

Jacques, qui doit paraître dans la prochaine livraison des *OEuvres* de G. Sand, *André*, que nous avons examiné dans notre précédent article, et *Leone Leoni*, ont été composés en Italie. Si l'on y joint une partie des *Lettres d'un Voyageur*, qui nous sont venues aussi des bords de la Brenta, l'on aura, je crois, ce que George Sand a produit de plus parfait, à divers titres. C'est un heureux démenti donné à ce précepte, décoché par Voltaire, contre J.-B. Rousseau qui, lui, n'avait pas quitté la France pour l'Italie, il est vrai :

> O vous! messieurs les beaux esprits,
> Si vous voulez être chéris
> Du dieu de la double montagne.....
> Faites tous vos vers à Paris,
> Et n'allez pas en Allemagne.

Autant *André* est remarquable par la composition, par le dessin net et fin des figures, par l'art avec lequel elles sont groupées et mises en contraste, autant *Leone Leoni* l'est par la richesse et la vivacité du coloris. C'est la couleur vénitienne dans toute sa vigueur, après les lignes de l'école romaine ou florentine, dans toute leur précision et leur simplicité non moins harmonieuse que hardie. Ma mémoire, après don Juan, ne me représente aucune conception d'un genre analogue à celle-ci, qui, pour l'éclat et le plein, lui puisse être comparée. La littérature contemporaine s'est complu assez long-temps dans ces peintures de caractères excentriques et hors la loi, de personnages à qui les ardeurs dévorantes d'un sang malsain et la luxuriante énergie de facultés sans emploi, ont fait, pour rappeler une expression de M. Hugo sur Mirabeau, pousser un vice sur la racine de chaque vertu; qui tirent du mépris et de la violation de toutes les lois sociales, je ne sais quelles apparences fascinantes de

(1) 2 vol. in-8o, chez F. Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

grandeur sauvage, et qui, d'autant plus en relief, qu'ils plongent plus avant et s'isolent davantage dans les voies réprouvées, semblent, comme Satan, leur aïeul, s'être fait un piédestal de l'abîme. Mais la plupart de ces figures, pour atteindre à la force, ont donné dans la brutalité. George Sand est le seul qui ait saisi ce type de puissance malfaisante dans toute sa vérité hideuse, mais en même temps dans toute sa séduction et sa poésie; il nous a donné le vice au grand complet, aussi détestable, mais aussi attrayant que possible.

A dire vrai, la tâche était difficile et, pour une main moins sûre, peu engageante à tenter. Sans parler de don Juan, qui domine toute cette famille de scélérats plus ou moins aimables dont il est, par excellence, le représentant traditiomel et inamovible, il y avait plus près de nous une réalisation plus particulière de la même idée que celle qui fait le fond de *Leone Leoni*, dont le voisinage était embarrassant et pouvait fournir matière à des rapprochemens dangereux. Je veux parler de *Manon Lescaut. Manon Lescaut*, c'est bien encore le vice, mais le vice enfant, le vice irréfléchi, sans expérience, sans endurcissement, sans mauvaises pensées; le vice éclos assez tôt pour pouvoir se parer subrepticement de toutes les graces de l'innocence qui n'a pas encore eu le temps de disparaître et de lui abandonner la place. *Leone Leoni*, au contraire, *c'est le* vice fait homme, le vice qui se connaît, qui sait rougir et qui persévère. Aussi, dans ce dernier ouvrage, le vice est mâle. C'est un privilége glorieux pour les femmes de ne pouvoir être qu'absolument odieuses dans de pareils rôles et de n'y être admises qu'à la condition de perdre tous les mérites possibles et tous les attraits de leur sexe. Quant à nous, il paraît que nous pouvons nous avilir délibérément, sans cesser d'être *hommes et de* jouir des plus magnifiques prérogatives attachées à cette *qualité*. Leone Leoni est donc pourvu, dans le roman de George Sand, de la puissance de séduction, qui est le lot de Manon, dans le roman de l'abbé Prévost, et le rôle de Des Grieux, le rôle du dévouement et de l'abnégation, a passé à Juliette. C'est en vieillissant ainsi les héros de l'abbé Prévost et en renversant les rôles que Gorge Sand a su tirer, du fond d'idée déjà exploité, toute une moisson de développemens nouveaux. Dans le roman ancien, ce qui attache aux personnages et fait excuser leurs fautes, c'est le charme de la naïveté, la grace élégante de la faiblesse et de l'ignorance; dans le roman nouveau, ce qui dissimule l'atrocité du scélérat, c'est l'éclat du génie, de la force, du courage, c'est l'éblouissement causé par le jet épanoui des plus brillantes et des plus nobles facultés. *Leone Leoni* est une création complète, originale, autant que *Manon Lescaut* a pu l'être. J'ajouterai que *Leone* est une composition plus large, plus idéale, et élevée à une plus haute puissance de généralisation. Dans *Manon Les-*

caut, les péripéties ne sont pas toutes produites immédiatement par le jeu simple et logique des passions. La situation et les relations des acteurs ne sont pas modifiées uniquement par le développement naturel des données-mères de l'ouvrage. Des agens extérieurs et épisodiques, pris dans une époque et dans une société déterminée, interviennent incidemment à heure fixe pour rompre ou renouer le fil des évènemens. Sans le châtelet et le couvent pour Des Grieûx, sans l'hôpital pour Manon, et sans l'exil prononcé par M. le lieutenant-général de police, on ne sait sur quoi reposerait l'action, ou plutôt on sait qu'elle n'existerait pas. Dans *Leoni*, tous les effets se produisent par le mouvement des passions sur elles-mêmes. Tous les faits sont indépendans des questions de temps et de lieu. Les personnages de l'abbé Prévost sont pris dans la France et dans le XVIIIe siècle; ceux de George Sand sont pris dans l'humanité.

Je dis dans l'humanité, et ce n'est pas sans quelque scrupule, car il n'y a pas grand honneur pour elle à revendiquer des êtres comme Leoni. Il faut bien que leurs portraits soient vrais au fond, cependant, et que nous nous y reconnaissions à plus d'un endroit, puisqu'ils réussissent, non-seulement à ne pas soulever un inconciliable et définitif sentiment de répulsion, mais encore à nous intéresser et à nous captiver, comme si quelque partie de nous-mêmes était engagée de solidarité dans le jeu qu'ils tiennent contre les lois qui crient dans la conscience et contre les lois qui vengent la société. Toutefois ce n'est pas sans d'infinis ménagemens que l'art peut leur faire affronter les murmures de la pudeur publique. C'est surtout au milieu de ce genre de difficultés et dans la touche de ces physionomies ambiguës qui doivent inspirer tour à tour la haine ou le mépris et la compassion, que le talent de George Sand déploie une prestesse et une précision bien rares. Nous avons eu occasion de le faire remarquer à propos d'*André*. Ce pourrait être aussi dans *Leone Leoni* le sujet d'un long commentaire, mais ces redites deviendraient fastidieuses. Je ne crains pas de dire cependant que dans *Leoni* il y a un coup de pinceau de trop. J'avoue que je verrais sans regret disparaître la scène nocturne où lord Edwards est pris un instant pour Leoni. La mesure de l'avilissement de celui-ci et de l'abnégation de Juliette était comble sans cette scène révoltante. La puissance de fascination de Leoni était assez manifeste; l'invincible pertinacité de l'amour de Juliette était assez énergiquement éprouvée pour que ni l'une ni l'autre n'eût besoin de cette nouvelle confirmation; et je ne doute pas que, cela supprimé, le retour de Juliette à Leoni, lorsqu'elle le retrouve en gondole, ne m'aurait ni plus étonné ni moins ému. Je savais bien déjà que Juliette ne renoncerait jamais à Leoni, et je savais bien aussi que Leoni l'avait abreuvée d'assez d'humiliations et d'angoisses pour que ce dévouement fût héroïque et

susceptible de se traduire par un coup de théâtre plein d'effet. Cet effet ne me semble nullement augmenté par la scène en question. A quoi donc attribuer cette faute, si ce n'est à l'effervescence de l'imagination échauffée par la course animée qu'elle vient de fournir, et trop rapidement lancée pour s'arrêter court et à point? Le lendemain aurait pu être un conseiller plus froid, mais le lendemain était probablement tourné à autre chose. L'art inspiré jaillit et resplendit à chaque page dans George Sand; s'il lui était donné d'arriver en outre à l'art patient, il toucherait à la perfection.

Quand nous aurons passé en revue un assez grand nombre de figures créées par George Sand, nous en ferons remarquer la variété. On peut déjà voir combien Juliette diffère de Geneviève. Chez celle-ci c'était le fini et l'adorable chasteté des contours; chez la première il y a plus de vigueur dans les traits, les tons ont plus de chaleur, les ombres sont plus prononcées. Geneviève, c'est l'amour poussé jusqu'à mourir avec résignation; Juliette, c'est l'amour poussé jusqu'à tout faire et à tout souffrir. La passion de Geneviève ne lui avait inspiré d'énergie que contre elle-même; celle de Juliette lui en donne contre la famille, contre le monde, contre le sentiment de sa propre dignité, contre la reconnaissance, contre toutes les forces extérieures et intérieures qui lui résistent. Geneviève est belle et touchante, parce qu'elle a conservé toutes ses vertus; Juliette est puissamment dramatique, parce que toutes ses vertus se sont l'une après l'autre abîmées dans sa grande vertu et son grand vice: son amour dévoué. Geneviève reste grande par son inviolable respect d'elle-même, Juliette par sa renonciation complète, par l'immolation de tout intérêt qui lui est propre. Peut-être même se hâte-t-elle un peu trop de tout oublier pour Leoni. On s'étonne de voir que, dans les six mois de séjour si calme en Suisse, l'image de sa mère ne se présente pas une seule fois à sa pensée. A Venise encore où, pendant quelque temps, elle est heureuse, elle ne paraît pas songer aux contre-coups lointains de son bonheur. Ce n'est qu'à Milan, où des scènes violentes ont éclaté, ce n'est qu'à Milan, après une rupture avec Léoni, que ce mot qu'on attend lui échappe pour la première fois. « Je demandai au ciel de la force, j'invoquai le souvenir de ma mère, et je me relevai pour faire de nouveau les courts apprêts de mon départ. » J'avoue qui si ce long oubli m'a paru étrange, cette manière de ramener le souvenir me semble une grande beauté. Je ne voudrais pas la sacrifier à mes scrupules.

La variété de couleurs et d'intérêt que George Sand a su répandre dans les caractères qu'il a traités atteste d'autant mieux la fécondité de son imagination, que tous ou presque tous peuvent être ramenés à deux idées premières dont ils sont la personnification : l'idée de la force et l'idée de

la faiblesse. C'est de la combinaison de ces deux termes, tantôt employés un à un, tantôt associés dans des proportions différentes et par des côtés différens que sont sortis tous ses ouvrages. Dans *André*, ce sont deux faiblesses qui s'entraînent mutuellement sans pouvoir se retenir, et l'on en pourrait tirer cette moralité que les plus belles qualités sont stériles et même pernicieuses dans une ame sans ressort. Leone Leoni c'est la force qui rend perturbatrices et funestes pour elle-même et pour les autres, les plus brillantes facultés, parce qu'elle est exagérée et sans frein. C'est le ressort qui brise par excès d'énergie la machine la plus admirablement disposée et en disperse les éclats meurtriers sur les prédestinés qui passent à portée.

Il faut faire une exception pour *le Secrétaire intime*. C'est une brillante fantaisie d'artiste; c'est un roman *romanesque* par les événemens et la conduite, mais éminemment vrai par le fond sur lequel cette riche broderie se déploie. Si le caractère de la princesse Calvacanti est le produit d'une imagination qui se complaît dans les brillans caprices, il sert merveilleusement au développement de celui de Saint-Julien, qui est donné tout entier par l'observation. La touche du grand peintre se reconnaît toujours dans les riens les plus futiles. Il y a dans *le Secrétaire intime* un laisser-aller, une facilité et une abondance de détails qui feraient croire que l'auteur l'a écrit en se jouant et comme pour se reposer. Il semble que rien ne soit choisi, mais que tout vienne et jaillisse de soi-même, et pourtant il y a dans cette profusion un ordre, une netteté, une prévoyance, qui font que rien ne jure et que rien n'est perdu pour l'effet général.

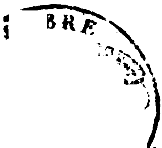
Un des traits distinctifs du talent de George Sand, c'est la franchise pleine de naturel et de vivacité avec laquelle il entre dans une situation, dans un caractère. Un trait de plume, deux ou trois mots de dialogue vous transportent au cœur du sujet et dans l'ame des personnages. C'est là le secret des maîtres. C'est surtout dans *le Secrétaire intime*, où un intérêt dramatique fortement préparé ne concentre pas l'attention sur le premier plan d'une manière puissante, que l'auteur s'est livré à cette pente de son talent dans la création d'une multitude d'incidens et de personnages secondaires. Après l'acteur principal, qui est peint tout entier dans la première page, et la princesse Quintilia, qui se révèle dans les premiers mots qu'elle prononce et dans la première pose qu'on lui voit prendre, on peut admirer ce bon abbé Scipione qui se montre si peu et qui est pourtant si complet; Lucioli, ce « grand officier en habit de fantaisie chocolat, sanglé d'or sur la poitrine, enmoustaché jusqu'aux tempes, cambré comme une danseuse, éperonné comme un coq de com-

bat; » le page Galeotto, « petit être sans cœur et sans tête, joli, bien peigné, bien de caquet, de bons petits mots, équivalant à la danse des roquets sur leurs pattes de derrière; » la soubrette Genetta, le diplomate Gurck, mistress White, le naturaliste Cantharide, et jusqu'au commis-voyageur qui ne fait que paraître à la table d'hôte de l'auberge de Lyon.

Si la méfiance et la jalousie pouvaient raisonner et se corriger, il y aurait profit pour le bonheur de bien des gens à lire *le Secrétaire intime*. George Sand a su trouver l'intrigue la plus propre à rendre les apparences complices des soupçons inquiets de Saint-Julien, et néanmoins menteuses. La manière un peu cavalière dont le pauvre gentilhomme est ramassé sur la grand' route par la princesse Quintilia, est bien de nature a donner l'éveil à sa curiosité sur le caractère et la véritable condition de cette femme aux affections si brusques. Les évènemens de l'auberge et les paroles de Charles Dortan, ne peuvent qu'augmenter sa perplexité maladive. A Monte-Regale, lorsque la douce chaleur de l'amitié de la princesse est sur le point de dissiper les nuages de la défiance, la langue venimeuse et les demi-confidences du page Galeotto les font renaître plus opaques et plus glacés que jamais. Les sages paroles de Spark en triomphent encore; mais que devient le malheureux Saint-Julien lorsqu'il voit la nuit, de ses propres yeux, Quintilia se rendre dans le pavillon du parc, où l'attend ce même Spark, qui l'avait si bien réhabilitée? Comment ne pas croire qu'il est victime de la fourberie la plus insigne et la plus effrontée? Comment mettre des bornes à ses prétentions sur une femme qui se donne au premier venu? Comment ne pas se venger d'une coquette qui a abusé à ce point de son ingénuité? A mesure qu'il laissait détruire ses premiers soupçons, les indices accusateurs vont se multipliant et prennent un caractère plus marqué d'évidence. Ainsi, de degré en degré, il est amené avec beaucoup d'art, par l'impulsion de son caractère, et par la direction des faits extérieurs, à user des derniers moyens de l'audace et de la violence envers cette femme, qui avait eu d'abord beaucoup de peine à vaincre chez lui les inquiétudes défiantes de la vanité pour lui faire accepter une invitation à dîner.

La figure de cette Quintilia, quoique toute de fantaisie, a néanmoins, avec beaucoup d'ampleur, de richesse et de coloris, de l'harmonie et de l'unité. C'est une belle tête idéale bien venue et tout d'un jet. L'idée qui lui a donné naissance dans l'esprit de l'auteur, est d'ailleurs pleine de noblesse et de sensibilité intelligente. Plût à Dieu qu'elle pût pénétrer ceux qui en ont besoin. Je ne sais si *le Secrétaire intime* leur procurera jamais la sagesse qui leur manque, mais ils y pourront trouver, en attendant, un plaisir délicat et relevé.

AUGUSTE BUSSIÈRE.



BULLETIN.

Il n'est plus question que de fêtes. Fête à Fontainebleau, fête à Versaille, fête à l'Hôtel-de-Ville, fête aux Tuileries. Êtes-vous de Fontainebleau ou de Versailles? demande-t-on en s'abordant. Puis, on s'informe du nombre de jours de l'invitation. Il y a les invités d'un jour, de deux, de trois jours. Ceux de six jours sont rares. M. de Werther a une invitation unique. Il a été invité à Fontainebleau pour sept jours! C'est un jour de plus, je crois, que ne durera la fête.

Les chargés d'affaires, les ministres plénipotentiaires, et même les ambassadeurs, murmurent un peu, dit-on, de l'invitation de M. de Werther, qui n'est que ministre; mais on répond que le roi de Prusse a si puissamment contribué au mariage du prince royal, qu'il était bien juste de reconnaître ses bons offices dans la personne de son envoyé, et que, d'ailleurs, M. de Werther prendra son audience de congé le jour même de la signature. Ainsi, c'est au ministre des affaires étrangères du roi de Prusse, plûs encore qu'à son ministre plénipotentiaire, que l'invitation des sept jours a été adressée. On espère donc que les sept jours de fête donnés au ministre de Prusse ne troubleront pas le repos de l'Europe, et ne ramèneront pas la guerre de sept ans.

On a beaucoup glosé sur le départ du comte Appony, et on en a conclu que l'Autriche voit de mauvais œil le mariage. Le fait est que l'ambassadeur d'Autriche sollicitait depuis plus de huit mois, de M. de Metternich, un congé que d'importantes affaires de famille lui rendaient nécessaire, que ce congé avait été accordé pour le 1er mai, et que le chancelier de cour et d'état n'avait retardé l'envoi de M. Hûgel, qui est chargé de l'*intérim* de M. le comte Appony, que pour laisser l'ambassadeur

parler au nom du corps diplomatique, à l'occasion de la fête du roi. On n'a eu, au contraire, qu'à se louer de l'Autriche, au sujet du mariage de M. le duc d'Orléans; il semble qu'elle ait voulu prouver qu'une sorte de terreur, justifiée par deux tristes exemples, l'avait seule décidée à ne pas se prêter au projet, bien vaguement conçu, d'une alliance entre le prince royal et une archiduchesse.

La fête du roi d'Angleterre, et celle qui aurait eu lieu sans doute pour la majorité de la princesse Vittoria, et qui devaient être célébrées aujourd'hui à l'ambassade d'Angleterre, avec cette somptuosité qu'on ne trouve que là, ont été retardées par deux causes: le deuil pour la mort de la mère de la reine d'Angleterre, et le départ de la cour pour Fontainebleau. On suppose que lord et lady Granville donneront au retour cette belle soirée du matin si célèbre, où ils déploient un luxe digne d'un ambassadeur du temps de Henri III ou de Charles II. La société française devrait, en vérité, se réunir, pour reconnaître à son tour par une noble fête cette hospitalité royale, que l'ambassadeur et l'ambassadrice d'Angleterre exercent envers elle avec une politesse et une grace si infatigables et si soutenues.

Voilà toute la politique en ce moment. Les chambres chôment, tout assemblées cependant. On y cause des préparatifs de l'Opéra et de l'Hôtel-de-Ville, et de la nouvelle maison de M. le duc d'Orléans. — M. de Rambuteau a fait dresser son lit au milieu des ouvriers; il dort, comme Turenne, non sur des étendards conquis, mais sous d'innocens drapeaux tricolores, dont il dresse lui-même les trophées, et sa joyeuse vieillesse s'ombrage sous des astragales de fleurs en papier peint. Voilà les nouvelles de la chambre des députés. A la chambre des pairs, c'est autre chose; on est plus grave, et on discute sur cette question : à savoir si Mme de Turgot, nommée dame de la duchesse d'Orléans, n'effacera pas, par sa beauté, la belle marquise de ..., la nouvelle dame de Mme Adélaïde. Pendant ce temps, le *Journal des Débats* a découvert que le sol tremble sous le ministère, et que les doctrinaires sont à la veille de revenir au pouvoir, le tout à cause d'un rapport improvisé en une nuit, par M. Dumon, sur la loi des sucres! Le *Journal des Débats* fera bien de reprendre ses pipeaux impériaux, royaux et autres, pour jouer d'un ton plus doux jusqu'à la semaine prochaine, celle-ci étant exclusivement consacrée aux joies de l'hymen, sauf à se reprendre aux cheveux après.

— Il y a eu, cette semaine, dans la polémique du *Journal des Débats*, une singulière phrase échappée à son dépit contre la politique de conciliation, dont l'amnistie a été le symbole, et dont M. Guizot n'a pas été

admis à prendre l'initiative, quoiqu'on lui eût laissé jusqu'ici porter tout le poids du système de rigueur. Nous voulons relever cette phrase où il est dit, en parlant de la marche du 15 avril : « C'est une politique d'autant plus irritante, que son principe est l'ingratitude. » On sait si le *Journal des Débats* est bon juge en fait de reconnaissance; on sait combien il a été fidèle aux amitiés puissantes qu'il a jadis servies, aux fortunes politiques sorties de ses bureaux, et qu'il devrait au moins servir un peu par convenance. M. de Salvandy, un des écrivains qui se sont le plus engagés pour le *Journal des Débats* dans cette querelle presque personnelle de M. de Châteaubriand et des deux vieux journalistes, ses amis, contre le plus habile ministre de la restauration; M. de Salvandy, l'homme qui a jeté le plus d'éclat peut-être sur l'ancienne feuille de l'empire par son talent et par son activité, n'a pas obtenu un mot bienveillant de ses anciens collaborateurs dans une élection où il court plus d'une chance défavorable.

—La séance de réception de M. Mignet avait attiré à l'Académie la plus magnifique assemblée. Tout ce que la bonne compagnie a de plus élégant et de plus gracieux s'était donné rendez-vous dans l'enceinte du palais de l'Institut, et l'on ne savait qui admirer le plus de toutes ces femmes en toilette de printemps qui venaient pour rendre hommage à l'homme du monde de tant d'esprit et de goût, ou des illustrations de toute sorte qui, siégeant sur les nobles fauteuils des quarante, ou perdues dans les rangs du public, se réunissaient pour fêter le jeune académicien. M. Mignet avait pour lui, outre sa belle renommée, l'attrait d'un nouvel arrivant. Rarement récipendaire avait été accueilli avec plus de faveur, et on peut le dire avec une faveur plus méritée. M. Mignet pouvait compter sur les bancs occupés par ses collègues M. Thiers, M. Guizot, M. Villemain, M. Royer-Collart, M. Dupin aîné, tous les grands noms de la politique, de l'histoire, de la critique et de la philosophie. Le discours de M. Mignet, par l'élévation des idées, la largeur du plan et la netteté de l'expression, tiendra dignement sa place parmi les rares exemples de discours académiques qui ont été de bons discours. Nous avons dit assez ouvertement notre pensée, lorsqu'il s'est agi de l'élection de M. Mignet, pour n'avoir pas encore à féliciter aujourd'hui l'Académie du choix qu'elle a fait.

—Le succès de Duprez jette le trouble et la consternation dans la troupe de l'Opéra. C'est un spectacle lamentable de voir les tristes effets qui en résultent pour certains sujets qui avaient eu la faiblesse, jusqu'à

présent, de se croire des chanteurs de premier ordre, et d'assister à la chute de ces illusions. Les uns perdent leurs notes graves, les autres leurs voix de faucet; celle-ci son intonation, celle-là son agilité. C'est à qui ne paraîtra pas avec Duprez; en effet, le moyen de chanter juste dans le voisinage d'un aussi grand chanteur qui s'attire toutes les sympathies du public? Telle est la nature de cette voix ample et sonore qu'elle fait oublier aussitôt les acteurs qui chantent avec elle. Or, ceux-ci, voyant que le public les néglige, négligent à leur tour le public. De là toutes les erreurs et toutes les inconséquences qui peuvent naître de l'oubli. En vérité, tout cela est pénible à entendre; pourquoi ne pas prendre son parti franchement? Pourquoi ne pas accepter cette supériorité incontestable? Que signifient toutes ces querelles, tous ces bruits, toutes ces rivalités impossibles? Il n'y a d'égalité dans l'ensemble d'une troupe qu'au Théâtre-Italien, là où Lablache, Rubini et la Grisi peuvent se rencontrer. Tâchez de devenir, à force de travail, Rubini ou la Malibran, et alors vous réclamerez à juste titre la moitié du triomphe. Mais jusque-là résignez-vous, et souffrez que le public vienne pour entendre Duprez qui l'enchante, et qu'il garde à cette voix si large, à cette expression si simple et si belle à la fois, à ce grand style, toute son affection et tous ses applaudissemens. Quoi qu'il en soit, le succès de Duprez semble se confirmer de jour en jour. L'épreuve des *Huguenots*, quoiqu'il n'y ait pas réussi comme dans *Guillaume Tell*, n'en sera pas moins bonne pour lui. Tous les passages où l'art du chanteur pouvait intervenir, il les a dits avec un goût, une distinction, un charme, qui leur donnaient presque une teinte mélodieuse. Quant aux autres, où le parti pris dramatique et le système instrumental envahissent tout, on lui a tenu compte des obstacles qui l'entouraient, et de la musique sévère à laquelle il avait à faire.

On parle beaucoup d'un opéra en cinq actes, que M. Meyerbeer compose en ce moment pour Duprez, de concert avec M. Scribe. M. Scribe a l'habitude de passer la belle saison à la campagne, et ne dit pas facilement adieu aux doux loisirs de son aimable retraite. Force est donc à M. Meyerbeer, chaque fois qu'il a besoin d'une rime ou d'une transposition d'épithètes, de faire un voyage à Montalet, et d'aller visiter pieusement le solitaire.

De cet asile
Simple et tranquille.

Le monde qui fréquente le bois de Boulogne avait remarqué depuis quel-

que temps une petite citadine jaune, qui, tous les jours, au coup de quatre heures, traverse la grande allée dans un nuage de poussière, et se dirige du côté de Paris. On se préoccupait fort de cet équipage singulier, on en parlait dans les salons le soir, et chaque jour les calvacades s'empressaient autour; mais en vain. Mille bruits couraient sur cette citadine, lorsque cette semaine un évènement assez curieux est venu les dissiper à l'improviste. Mardi dernier, à l'heure accoutumée, la citadine jaune débouche par l'avenue de Saint-Cloud; elle avait ce jour-là un air de fête, et de chaque portière s'échappait toute une végétation de branches d'acacias. Il faut dire aussi que le cocher la conduisait d'un train à faire trembler pour les jours du malheureux locataire qui pouvait l'habiter en ce moment. L'équipage brûlait le pavé; et voilà que tout à coup, en passant à côté d'une calèche, les rameaux malencontreux, qui sortaient au moins de trois coudées, froissent les panneaux verts de la noble voiture et vont déchirer la joue de la jolie comtesse de N... Aussitôt on s'élance de tous côtés, on arrête la citadine, on viole le sanctuaire impénétrable, on terrasse le cocher, qui mord la poussière, on ouvre la portière de force, et l'on aperçoit l'illustre auteur des *Huguenots* et de *Robert-le-Diable* caché sous un buisson de verdure! M. Meyerbeer, comme on l'a su depuis, traitait ce soir-là ses amis, et pour leur ménager un avant-goût du printemps, avait rassemblé dans le jardin de M. Scribe autant de ramures et de fleurs que sa citadine en pouvait contenir. Comme vous pensez bien, la reconnaissance fut pleine de charme et d'affection de part et d'autre; puis, après avoir échangé les excuses et les complimens d'usage, on se sépara les meilleurs amis du monde. Depuis ce jour, la citadine jaune du bois de Boulogne a cessé d'être un mystère.

— La première livraison de l'édition illustrée des *Romans historiques* du bibliophile Jacob a été mise en vente jeudi. Le luxe des vignettes gravées sur acier et le prix modique de chaque volume promettent à cette publication intéressante un succès égal à celui de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*.

